



PhD-FLSHASE-2019-02

Faculté des Lettres, des Sciences Humaines, des Arts et des Sciences de l'Éducation

## THÈSE

Soutenue le 21/01/2019 à Esch-sur-Alzette

En vue de l'obtention du grade académique de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DU LUXEMBOURG

*EN Sciences Sociales*

par

**Heidi Rodrigues Martins**

née le 15 mai 1984 à Morges (Suisse)

DYNAMIQUES DE (DES)APPARTENANCE

AU COURS DE LA VIE :

LE CAS DES PORTUGAIS DE « SECONDE GENERATION » AU  
GRAND-DUCHE DE LUXEMBOURG

### Jury de thèse

Dr Sonja Kmec, directeur de thèse  
*Professeure Agrégée, Université du Luxembourg*

Dr Ulla Peters, président  
*Professeure Agrégée, Université du Luxembourg*

Dr Elisabeth Boesen  
*Chercheuse Scientifique, Université du Luxembourg*

Dr Laura Merla  
*Professeure, Université Catholique de Louvain*



## Résumé

Cette étude s'intéresse aux *sentiments de (dés)appartenances* et à leur *(re)construction* au cours de la vie des Portugais de « seconde génération » au Luxembourg. Sur le plan théorique, notre recherche se fonde essentiellement sur trois approches : le transnationalisme, la théorie des dynamiques relationnelles et la théorie du parcours de vie. Les enfants d'é(im)migrés, a-t-on suggéré, sont élevés dans un champ social transnational qui implique des contacts transfrontaliers et des visites (au sens réel et/ou symbolique) dans le pays d'origine. Ainsi, dans un premier temps, nous commençons par investiguer de manière compréhensive leurs pratiques (trans)nationales (notamment leur variation en portée, intensité et fréquence au cours du parcours de vie) ; puis, dans un deuxième temps, nous demandons : *comment les Portugais de « seconde génération » au Luxembourg (re)construisent-ils, négocient-ils et accomplissent-ils leurs (dés)appartenances au cours du parcours de vie et quelle est le rôle joué par le pays d'origine ?*. Pour répondre à ce questionnement, nous avons adopté comme méthodologie principale l'entretien compréhensif. Les données empiriques pour cette étude qualitative proviennent de 25 entretiens compréhensifs (incluant la réalisation d'une *Carte de (dés)appartenance*) réalisés auprès de membres de la « seconde génération » issue de l'é(im)migration portugaise au Luxembourg. Les participants avaient entre 19 et 55 ans au moment de l'entretien. Le corpus a fait l'objet d'une analyse par théorisation ancrée. En plus de montrer le poids de la « donne résidentielle » et de la « donne technologique », qui a fortement infléchi/ et infléchit encore les parcours des enfants d'é(im)migrés Portugais au Luxembourg (en fonction de la cohorte), nous mettons en exergue les deux *sources de tensions* majeures quant à leurs *sentiments de (dés)appartenance* et mettons en avant l'agentivité de nos participants qui, à partir de deux *stratégies de (dés)appartenance* (*déportugalisation* et/ou *luxembourgisat*ion), mobilisent les *clés de résolution* de ces mêmes *tensions*. Nous soulignons également le rôle qu'y jouent les *sentiments de fierté* et de *reconnaissance* (liés de près à la question de la mobilité sociale). Nous concluons par, l'intégration de notre modèle de *(re)construction des (dés)appartenance* dans un processus plus large que nous nommons *processus de (re)configuration identitaire*.



# Sommaire

<b>LISTE DES TABLEAUX</b>	<b>9</b>
<b>LISTE DE FIGURES</b>	<b>11</b>
<b>REMERCIEMENTS</b>	<b>13</b>
<b>DECLARATION DE L'AUTEURE</b>	<b>15</b>
<b>INTRODUCTION GENERALE</b>	<b>17</b>
<b>PARTIE I – CONTEXTE DE LA RECHERCHE</b>	<b>25</b>
<b>Chapitre 1 : La simultanéité dans la vie des é(im)migrés</b>	<b>25</b>
1.1. Le transnationalisme contre le piège du nationalisme méthodologique	26
1.2. Les champs sociaux transnationaux	30
1.3. Une approche processuelle au (trans)nationalisme de la « seconde génération »	33
<b>Chapitre 2 : Cadre théorique</b>	<b>79</b>
2.1. Une perspective transnationale	79
2.1.1. Façons d'être et façons d'appartenir	80
2.1.2. Pratiques transnationales compréhensives et/ou sélectives	83
2.2. Une perspective sur le parcours de vie	87
2.2.1. La dimension temporelle	88
2.2.2. Les contextes de vie	90
2.3. Une perspective relationnelle	92
2.3.1. Un cadre conceptuel pour une sociologie relationnelle	94
2.3.2. L'Analyse Qualitative des Réseaux	100
<b>Chapitre 3 : Cadre méthodologique</b>	<b>115</b>
3.1. Du paradigme interprétatif à la recherche qualitative	115
3.2. L'entretien compréhensif	117

3.3. Plan de la recherche	123
3.3.1. Le corpus : 25 + 1	123
3.3.2. « Seconde génération » entre guillemets	131
3.3.3. Les Portugais au Luxembourg : quelques statistiques	137
3.3.4. Le déroulement de l'entretien : trois temps	140
3.3.5. Méthode d'analyse des données	150
<b>Chapitre 4 : Problématique, questions de recherches et structure de la thèse</b>	<b>156</b>
<b>PARTIE II – LES ESPACE-TEMPS DE (DES)APPARTENANCE : CADRES D'EXPERIENCE</b>	<b>161</b>
<b>Chapitre 5 : Le <i>chez-soi</i></b>	<b>164</b>
5.1. Les langues du <i>chez-soi</i>	165
5.1.1. Les langues du <i>chez-soi parental</i>	166
5.1.2. Les langues du <i>chez-soi (re)construit</i>	184
5.2. Les saveurs du <i>chez-soi</i>	197
5.3. Les 4F – un mode portugais d'être au monde ?	207
5.3.1. Le <i>Fado</i> – un mode d'être <i>de ser e estar</i> au monde	209
5.3.2. <i>Fátima</i> ou <i>Pimba</i> – entre goûts, pratiques et représentations	215
5.3.3. Le Football et la Fierté	220
<b>Chapitre 6 : L'école, les loisirs et le travail</b>	<b>228</b>
6.1. Du <i>chez-soi</i> vers l' <i>inconnu</i> – le préscolaire et l'école primaire	229
6.2. De la <i>barrière</i> de l'allemand aux parcours exceptionnels – le lycée	241
6.3. De l' <i>obligation</i> à la reconnaissance – l'école portugaise	255
6.4. Les enjeux du jeu – loisirs et « intégration »	263
6.5. De l'université au marché de travail : expériences professionnelles	274
6.5.1. Études supérieures et universitaires	274
6.5.2. Expériences de travail	276
<b>Chapitre 7 : Les voyages</b>	<b>287</b>
7.1. Le voyage <i>inaugural</i>	288
7.2. Les voyages <i>d'été au Portugal</i> : entre les mémoires d'enfant et les pratiques au présent	292

7.3. <i>Voyages autres et voyages ailleurs</i>	326
<b>PARTIE III – SENSATIONS, SENTIMENTS ET STRATEGIES DE (DES)APPARTENANCE</b>	<b>340</b>
<b>Chapitre 8 : La <i>sensation d'appartenir</i> : une « fermeture de sens vide »</b>	<b>342</b>
<b>Chapitre 9 : <i>Sentiments de (dés)appartenance</i> : conditions de l'action et agentivité de l'acteur</b>	<b>346</b>
9.1. Entre équilibre provisoire et quête perpétuelle	346
9.1.1. Étranger ici et étranger là-bas	347
9.1.2. Double (dés)appartenance	349
9.1.3. Revendiquer une appartenance	353
9.1.4. Appartenir ailleurs	354
9.1.5. <i>À la recherche de ma place...</i>	358
9.2. Tensions et clés de résolution	360
9.2.1. Incorporation et mobilité sociale	360
9.2.2. <i>Portugais au Luxembourg et emigrantes au Portugal</i>	396
<b>Chapitre 10. <i>Stratégies de (dés)appartenance : luxembourgeoisation et/ou déportugalisat</i></b>	<b>411</b>
<b>CONCLUSION : DE LA (RE)ORGANISATION ET (RE)HIERARCHISATION DES (DES)APPARTENANCES AUX (RE)CONFIGURATIONS IDENTITAIRES</b>	<b>416</b>
<b>REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES</b>	<b>424</b>
<b>ANNEXE : GUIDE DE L'ENTRETIEN COMPREHENSIF (COMPRED UNE CARTE DE (DES)APPARTENANCE)</b>	<b>450</b>





## Liste des tableaux

TABLEAU 1 : « LES CADRES THEORIQUES ALTERNATIFS POUR LE TRANSNATIONALISME DE SECONDE GENERATION : L'APPROCHE "PRATIQUE" VERSUS L'APPROCHE "PROCESSUELLE" » .....	32
TABLEAU 2 : « DIMENSIONS DU TRANSNATIONALISME FOCALISE [ <i>NARROW</i> ] ET VASTE [ <i>BROAD</i> ] » .....	85
TABLEAU 3 : « VARIATIONS DANS LES DIMENSIONS DES PRATIQUES TRANSNATIONALES » .....	85
TABLEAU 4 : DIMENSION TEMPORELLE DE LA THEORIE DU PARCOURS DE VIE. TROIS NIVEAUX DE TEMPORALITES .....	88
TABLEAU 5 : LES CINQ PRINCIPES DE BASE DU PARCOURS DE VIE .....	90
TABLEAU 6 : CADRE CONCEPTUEL POUR UNE SOCIOLOGIE RELATIONNELLE .....	95
TABLEAU 7 : IMPLICATIONS D'UNE PERSPECTIVE RELATIONNELLE SUR LES NIVEAUX DE RECHERCHE .....	97
TABLEAU 8 : PRESENTATION DU CORPUS .....	127
TABLEAU 9 : APERÇU DU SYSTEME SCOLAIRE LUXEMBOURGEOIS .....	230
TABLEAU 10 : ENSEIGNEMENT FONDAMENTAL EN DETAIL .....	231
TABLEAU 11 : ENSEIGNEMENT SECONDAIRE EN DETAIL .....	242
TABLEAU 12 : ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET UNIVERSITAIRE .....	275
TABLEAU 13 : SENTIMENTS DE (DES)APPARTENANCE ET SOURCES DE TENSIONS .....	410



## Liste de figures

FIGURE 1 : « DIAGRAMME POUR CARTOGRAPHIER UN RESEAU DE SOUTIEN SOCIAL ».....	143
FIGURE 2 : <i>CARTE DE (DES)APPARTENANCE</i> .....	145
FIGURE 3 : EXEMPLE D'UNE CARTE DES (DES)APPARTENANCE.....	146
FIGURE 4 : MODELE EXPLICATIF DU PROCESSUS DE <i>(RE)CONFIGURATION IDENTITAIRE</i> ET <i>MODALITES DE (DES)APPARTENANCES</i> (SENSATION, SENTIMENTS ET STRATEGIES).....	413
FIGURE 5 : STRATEGIES DE (DES)APPARTENANCE DES PORTUGAIS DE « SECONDE GENERATION » AU LUXEMBOURG .....	414



## Remerciements

Arriver au bout du parcours qu'est une thèse de doctorat ne m'aurait été possible sans le soutien inconditionnel de ceux à qui je dirige ces quelques mots.

Je tiens d'abord à remercier mes directrices de thèse, la Professeure Ute Karl pour m'avoir encadré durant les trois premières années de mon doctorat, en me plaçant sur la bonne voie et Sonja Kmec, pour m'avoir soutenu avec autant de patience pendant cette longue période d'écriture. De même, je tiens à remercier les membres du Comité d'Encadrement, Ulla Peters et Laura Merla. Merci pour tous nos fructueux échanges. À toutes je témoigne de mon profond respect.

Mes remerciements se dirigent également envers quatre collègues qui, en particulier au moment des étapes compliquées, comme celle du début et de l'élaboration du projet de recherche avec tous ses tâtonnements et interrogation, et celle de la fin et la finalisation du présent rendu, n'ont pas manqué de manifester leur soutien et de me consacrer leur temps, attention et amitié. Je pense ici à Anne Carolina Ramos, avec qui j'ai partagé mon bureau, mais aussi mes doutes, mes craintes, mes joies et mes réussites. Merci pour ces moments d'échange et de partage. Ainsi qu'à Anita Lucchesi, Rute Tomàs et Éloïse Adde qui, lors du dernier sprint de ce marathon de l'écriture, m'ont littéralement portée jusqu'à la ligne d'arrivée. Si je l'ai croisée, c'est grâce à vous ! Merci. On partagera le podium.

Aussi, merci à tous mes ami(e)s qui, de près ou de loin, m'ont accompagnée et ont su me prodiguer leur confiance et leur écoute quand j'en avais besoin. Merci à tous.

Un remerciement spécial à mon frère qui fait ma force et, non moins important :

À mes chers parents,  
... fière et reconnaissante.



## **Déclaration de l'Auteure**

Je suis la seule auteure de cette thèse et toutes les sources utilisées dans mon travail de recherche sont pleinement reconnues. Je certifie que toute formulation, idée, recherche, raisonnement, analyse ou autre création empruntée à un tiers est correctement et consciencieusement mentionnée comme telle, de manière claire et transparente, de sorte que la source en soit immédiatement reconnaissable, dans le respect des droits d'auteur et des techniques de citations.





## Introduction générale

Le questionnement qui sert de point départ à notre recherche est né dans le contexte du projet *BiSoNetMig*<sup>1</sup> développé à l'Université du Luxembourg, qui s'est révélé un lieu privilégié d'observation du vécu des é(im)migrés portugais de première génération (âgés) au Luxembourg, en particularité de leurs pratiques transnationales. On désigne par cette formule l'ensemble des pratiques provenant du pays d'origine auxquelles les é(im)migrés continuent de se livrer au pays d'accueil. Au fil des années, celles-ci leur ont permis de maintenir une forte connexion au pays d'origine et à sa culture. Certaines de ces pratiques ont un caractère particulièrement important en intensité comme en fréquence dans la vie des concernés, en particulier le maintien de la langue et les pratiques culturelles, mais aussi les visites régulières au Portugal ou l'acquisition/construction d'une maison au pays. En plus d'être primo-arrivants (membres de la première génération), les participants à ce projet étaient aussi les premiers Portugais arrivés au Luxembourg et sont aujourd'hui à leur retraite. Ce sont eux aussi qui ont mis en place<sup>2</sup> les conditions pour qu'une socialisation au sein de la communauté portugaise au Luxembourg soit possible, notamment en créant des associations portugaises visant à la préservation des pratiques culturelles du pays ; en inaugurant les premières équipes et championnats de football portugais au Luxembourg ; en organisant des *Ranchos Folclóricos* [groupe de danseurs folkloriques portugais] et des *bailes* [bals] portugais qui mettaient à l'honneur les instruments et la musique du pays ; en encourageant l'ouverture d'*écoles portugaises* où les enfants pouvaient apprendre la langue et la culture du pays d'origine ; entre autres. Les premières générations (en particulier lors des premières vagues d'immigration dans un pays d'accueil) jouent un grand rôle dans la fixation de ces pratiques transnationales dans la mesure où ils tentent de reproduire au pays d'accueil leurs repères. Les Portugais au Luxembourg ne font exception (Beirão, 1999 ; Correia, 2013 ; Schiltz, 2013). Bien que chaque parcours migratoire soit unique, une caractéristique est partagée par la plupart des membres de

---

<sup>1</sup> *Biographies and transnational social support networks of older migrants in Luxembourg (BiSoNetMig)*. Il s'agit d'un projet de recherche à l'Université du Luxembourg (2013-2016), sous la direction de Assoc. Prof. Dr. Ute Karl. L'objectif principal de cette recherche était d'analyser, à l'aide d'une méthode biographique et de l'analyse qualitative de réseaux égocentriques, les réseaux de soutien social d'immigrés âgés au Luxembourg (originaires de l'Allemagne, Belgique, France, Italie et Portugal). J'ai eu l'occasion de travailler en tant qu'experte externe (transcription des entretiens menés auprès des immigrants âgés d'origine portugaise) et de suivre de près l'analyse du matériau et l'évolution du projet, dans un échange permanent avec les autres chercheurs impliqués. Voir : [https://wwwfr.uni.lu/recherche/flshase/inside/research\\_institutes/social\\_work\\_social\\_pedagogy\\_social\\_welfare/bisonetmig](https://wwwfr.uni.lu/recherche/flshase/inside/research_institutes/social_work_social_pedagogy_social_welfare/bisonetmig).

<sup>2</sup> Bien sûr, au dépend des institutions politiques et d'autres organismes situés au niveau macrosocial, ainsi que des conditions socio-historiques.

cette génération : le désir de retourner un jour au pays d'origine. Plus ou moins réalisable, ce projet pouvait se trouver bousculé, en particulier par la naissance de leurs enfants. En effet, si aux débuts du parcours migratoire, ces é(im)migrés avaient eu l'intention de retourner au pays d'origine, au fur et à mesure que le temps passait, que leurs enfants grandissaient, avançaient dans leur scolarité puis constituaient à leur tour leur propre famille au Luxembourg, ils avaient fini par y renoncer, sans que le désir ait complètement disparu.

Les récits recueillis lors de ce projet ne concernaient pas uniquement l'histoire du participant, mais bien souvent celle de leurs propres enfants – les Portugais de « seconde génération ». Arrivée à ce stade de notre description, nous nous sentons poussée à raconter l'anecdote qui marque le moment précis de la naissance de notre questionnement. Lors d'un entretien mené auprès d'une des participantes (alors à la retraite), l'enquêtrice lui demanda si elle s'était déjà sentie victime de discriminations au cours de sa vie au Luxembourg. La participante lui répondit que « non », pour se tourner vers sa fille (âgée d'environ 45 ans) qui était également présente et lui demander : « et toi, ma fille, est-ce que tu as vécu du racisme ? ». Sa fille lui répliqua : « c'est différent maman... tandis que toi tu connaissais ta place, tu savais que t'étais femme de ménage, moi pas du tout. Moi je n'avais pas de place. ((Souligne)) Nous, on n'avait pas de place ((+)) ! J'ai beaucoup souffert avec le racisme ». Portugaise de « seconde génération » au Luxembourg, la fille détenait une formation supérieure, exerçait une profession qualifiée et occupait une place privilégiée dans la société luxembourgeoise. Entourée de Luxembourgeois en raison de sa trajectoire de mobilité sociale ascendante, elle avait l'impression, du fait du « racisme » subi, d'occuper une « place » qui n'était pas faite pour elle ; qui n'était pas celle typiquement occupée par les Portugais au Luxembourg. Cette situation la poussa à plusieurs reprises, au cours de sa vie, à envisager un « retour » au pays d'origine (des parents), dans l'espoir d'y trouver « sa place ». Plusieurs questions ont alors émergé de ce terrain<sup>3</sup> : que voulait dire « ne pas avoir sa place » ? Qui était le « nous » ? Quelles avaient été les situations de « racisme » ou les barrières à surmonter ? Entre autres.

D'une part, dans le cadre du projet précédemment cité, nous avons eu l'occasion de constater que leurs enfants grandissaient tout en étant impliqués dans les pratiques et relations entretenues par leurs parents au pays d'origine et que, d'une certaine façon, leur *background* migratoire était une source de *tension*. D'autre part, il est important de souligner que le Luxembourg constitue un lieu unique pour l'étude des phénomènes liés aux migrations et

---

<sup>3</sup> Ces questionnements voyaient le jour lors des analyses et discussions au sein de l'équipe de recherche, très spécialement avec Anne Carolina Ramos, chercheuse responsable de l'implémentation du projet, que je remercie pour tous ces moments passés en échanges enrichissants.

mobilités. Aujourd'hui, les é(im)migrés portugais correspondent à 16% de la population totale et à presque 35% de la population étrangère. Bien que l'immigration portugaise puisse paraître insignifiante en valeurs absolues, elle devient significative en valeurs relatives : les Portugais représentent un tiers de la population étrangère totale au Grand-Duché. En effet, depuis les années 1960 jusqu'à nos jours, les Portugais n'ont jamais cessé de venir s'y installer<sup>4</sup>. À cette particularité se rajoute d'autres caractéristiques du paysage socio-culturel luxembourgeois : les étrangers représentent 48% de la population totale ; il s'agit d'un pays multilingue (les trois langues officielles sont le luxembourgeois, le français et l'allemand) ; et on vérifie la forte présence des frontaliers sur le marché de travail – 45% de l'emploi intérieur<sup>5</sup>. Les différentes vagues d'immigration portugaise ont donc donné lieu à différentes « générations de seconde génération<sup>6</sup> ». Si l'on considère que les premiers arrivants sont arrivés à l'âge moyen de 23-24 ans<sup>7</sup>, nous constatons qu'ils sont maintenant proches de l'âge de la retraite – population visée par l'étude *BiSoNetMig* –, et leurs enfants ont maintenant entre 40 et 60 ans.

Bien que les Portugais représentent un tiers de la population étrangère totale du Grand-Duché, nous n'avons identifié que deux recherches<sup>8</sup> abordant le vécu de la « seconde génération » dans le cadre d'études comparatives et intergénérationnelles, portant sur les questions de la transmission et du maintien de la langue et de la culture du pays d'origine. Ainsi, dans les années 1990, Delfina Beirão passe en revue, à partir d'une récolte de témoignages d'é(im)migrés portugais et de leurs enfants, un large éventail de sujets, dont nous signalons ceux concernant la « seconde génération », à savoir : les langues parlées au

---

<sup>4</sup> À savoir : « sur l'ensemble des étrangers habitant au Grand-Duché en 2011, 6.6% sont arrivés dans les vingt ans suivant la deuxième guerre mondiale (1945-1964), alors que les Portugais étaient peu nombreux dans cette vague d'immigration (1.1% des Portugais vivant aujourd'hui au Luxembourg sont arrivés entre 1945 et 1964). C'est en fait de la fin des années 1960 à la fin des années 1970, que l'immigration portugaise prend un premier envol. 19% des Portugais habitant aujourd'hui au Grand-Duché sont arrivés de 1965 à 1980, alors que le pourcentage correspondant pour l'ensemble des étrangers est de seulement 15%. Après une accalmie relative (le nombre absolu d'immigrés portugais continuant toutefois à croître) dans la première moitié des années 1980, l'immigration portugaise connaît une croissance importante de 1985 à 1990. Cela se reflète dans la part des Portugais arrivés dans le pays entre ces dates : 13.4% des Portugais habitant le Luxembourg en 2011 sont arrivés entre 1985 et 1990, contre 9.6% des étrangers au total. Une deuxième période de relative accalmie de l'immigration portugaise suit entre 1990 et 1995. À partir du milieu des années 1990, l'immigration portugaise et l'immigration en général sont très importantes. 53% des Portugais sont arrivés au Luxembourg entre 1995 et 2011 » dans Heinz, A., Peltier, F., & Thill, G. (2013). *Les Portugais au Luxembourg. Recensement de la population*. STATEC. Disponible en ligne : <http://www.statistiques.public.lu/catalogue-publications/RP2011-premiers-resultats/2013/18-13-DE.pdf>.

<sup>5</sup> Données disponibles en ligne : <http://luxembourg.public.lu/fr/le-grand-duche-se-presente/luxembourg-tour-horizon/population-et-multiculturalite/index.html>.

<sup>6</sup> Nous reprenons ici l'expression d'Emmanuelle Santelli dans *Les descendants d'immigrés* (2016, p.7).

<sup>7</sup> Berger, F. (2008). *Zoom sur les primo-arrivants portugais et leurs descendants*. CEPS/INSTEAD. Disponible en ligne : <https://statistiques.public.lu/catalogue-publications/vivre-Luxembourg/2008/49-2008.pdf>.

<sup>8</sup> Il convient ici de souligner que, si des recherches existent en luxembourgeois ou en allemand, elles n'ont malheureusement pas été prises en considération lors de notre revue de littérature car nous ne maîtrisons pas ces langues. La revue de littérature porte sur des travaux publiés en français, portugais et anglais.

quotidien ; les vacances d'été passées au pays ; les relations sociales entretenues ; le parcours scolaire ; et, leur « identité ». L'auteure observe que la question de la nationalité joue un rôle centrale dans l'« identité » des enfants d'é(im)migrés portugais. Ainsi, entre la nationalité luxembourgeoise et la nationalité portugaise, le choix retombait sur cette dernière. Delfina Beirão explique cet attachement à la nationalité d'origine à partir de trois éléments : la langue portugaise, les vacances au Portugal et la famille (Beirão, 1999, p. 153-157). À cet égard, elle conclut : « tandis que les parents se sentent portugais à part entière, les enfants basculent entre deux cultures [...]. Leur identité, leur culture sont plus le résultat d'une négociation permanente entre deux environnements différents que d'un déchirement entre deux cultures [...]. La nationalité est perçue par eux comme le symbole de leur identité. Le sort de beaucoup de jeunes Portugais est de construire une identité dans un environnement à références multiples [ce qui] n'est pas toujours facile, surtout pas pour ces jeunes issus d'une classe sociale défavorisée en manque de confiance en soi et de force pour se forger une propre identité forte et s'imposer sans avoir peur des conséquences » (Beirão, 1999, p. 157-158).

La deuxième étude, bien plus récente, est celle de Sarah Vasco Correia (2013)<sup>9</sup> qui, dans le domaine de la sociolinguistique, s'est intéressée à la transmission intergénérationnelle de la langue et de la culture d'origine pour savoir si l'on devait parler d'une continuité ou d'une rupture. Elle aussi, aborde une panoplie d'aspects touchant au vécu des Portugais au Luxembourg (en particulier celui de la première génération). En ce qui concerne la « seconde génération », elle propose deux modèles d'intégration, à savoir : la « bi-culturalité et l'« assimilation » (Correia, 2013, p. 225). L'auteure conclut qu'« alors que le premier supposait un équilibre harmonieux entre les pratiques culturelles et linguistiques des pays d'accueil et d'origine [manifesté à travers un sentiment de double appartenance et par les pratiques linguistiques, signes d'une identité culturelle composite], [le deuxième] suppose un rejet de l'identité d'origine incluant valeurs culturelles et langue portugaise ». Les facteurs qui contribuent à cette assimilation sont la mixité du couple parental, les liens entretenus avec le pays d'origine (le rôle joué par les parents), et « le problème du sentiment d'appartenance ». Selon l'auteure, ce dernier « peut subir de fortes mutations à partir de l'entrée en socialisation des individus de la deuxième génération, car confrontés à de fortes différences socioculturelles et économiques entre la communauté autochtone et la leur, ils peuvent être amenés à dévaloriser leurs origines [...]. La volonté d'ascension sociale peut alors se traduire par un rejet

---

<sup>9</sup> Dans le cadre d'un Master en Sociolinguistique, Didactique des langues et culture en contact.

de l'héritage culturel et migratoire afin de pouvoir s'assimiler à la société luxembourgeoise plus facilement » (Correia, 2013, p. 250-251).

Dans un tel contexte et en ayant donc comme postulat de départ<sup>10</sup> que les enfants d'é(im)migrés grandissent [*embedded*] dans un champs social transnational, influencés par les pratiques transnationales de leurs parents (qui varient en portée, intensité et fréquence au cours de la vie) et les relations entretenues au-delà des frontières (Levitt & Waters, 2002a), nous avons donc voulu comprendre le rôle du « pays d'origine » dans la vie des Portugais de « seconde génération » au Luxembourg et, en particulier, dans le contexte de leurs (dés)appartenances<sup>11</sup>. Cela nous a amenée à dégager notre principale question de recherche : *Comment les Portugais de « seconde génération » au Luxembourg (re)construisent-ils, négocient-ils et accomplissent-ils leurs (dés)appartenances au cours du parcours de vie et quelle est le rôle joué par le pays d'origine ?*

Pour approcher la question des (dés)appartenances nous avons décidé d'articuler trois perspectives théoriques : le transnationalisme, la théorie du parcours de vie et une perspective relationnelle. Le point de départ est celui de la *simultanéité* dans la vie des é(im)migrés, qui « prennent des décisions, ressentent des préoccupations, et développent des identités au sein de réseaux sociaux qui les connectent simultanément à deux ou plusieurs sociétés » (Glick-Schiller, *et al.*, 1992, p. 1-2). C'est-à-dire que, tout en considérant leur incorporation, « les acteurs individuels ne peuvent pas être considérés séparément des champs sociaux transnationaux dans lesquels ils sont intégrés » (Levitt, 2001b, p. 197). Ceux-ci dépassent les frontières des États-Nations. Nous appelons ce phénomène (trans)nationalisme (avec des parenthèses) pour souligner que la vie des é(im)migrés se déroule et implique les contextes locaux, nationaux et transnationaux. Cette perspective nous conduit à une deuxième constatation : les é(im)migrés et leurs enfants « combinent incorporation et stratégies transnationales de différentes manières, à différents moments de leurs vies » (Levitt & Waters,

---

<sup>10</sup> Établi à partir des premières lectures effectuées lors de l'écriture de notre projet de doctorat, notamment celui qui est considéré le premier ouvrage dédié exclusivement au transnationalisme de la « seconde génération » : *The Changing Face of Home : The Transnational Lives of the Second Generation*, édité par Peggy Levitt et Mary Waters (2002).

<sup>11</sup> Depuis le début de notre recherche, nous avons adopté le terme de « (dés)appartenance » pour rendre compte de la double condition d'*appartenir* et de *ne pas appartenir* (comme les deux extrêmes d'un continuum, d'un processus). Nous cherchions un concept souple et flexible, suffisamment opérationnel pour nous permettre d'avancer dans les analyses, sans qu'il ne s'impose au terrain. Comme nous l'expliquerons lors du chapitre 3 (cadre méthodologique), notre première question de recherche portait exclusivement sur les pratiques (trans)nationales de la « seconde génération » au Luxembourg. En effet, nous voulions avancer le plus possible dans nos analyses sans être limitée théoriquement par des paradigmes existants dans l'études des appartenances et encore moins par des théories de l'identité. L'essentiel de notre démarche se caractérise avant tout par la volonté de « faire parler les données ». Ce ne fut qu'au moment de vouloir théoriser notre modèle naissant que nous avons fait appel à deux théories de l'identité (cf. Chapitre 10).

2002b, p. 12), d'où l'utile distinction entre « *façons d'être et façons d'appartenir* [*ways of being and ways of belonging*] » (Levitt & Glick-Schiller, 2004, p. 1002). Seule une clarification des variations en « portée, intensité et fréquence [*scope, intensity and frequency*] » (Levitt & Waters, 2002b, p. 11) de ces pratiques permet une compréhension du (trans)nationalisme de la « seconde génération » et de la propre définition et délimitation de cette « génération ». Pour rendre compte de cette variation, nous adoptons une perspective sur le parcours de vie (Elder *et al.*, 2003 ; Gherghel & Saint-Jacques, 2013) qui permet à son tour de « relier le développement individuel aux temporalités et aux contextes sociaux » (Gherghel & Saint-Jacques, 2013, p. 14). La troisième approche adoptée, en articulation avec l'approche transnationale et sur le parcours de vie, est l'approche par les dynamiques relationnelles, c'est-à-dire une approche « qui procède par la mise en relation des dimensions du monde social » et qui permet ainsi de « réconcilier les structures formelles, les projets individuels et les charges émotionnelles » (Bidart *et al.*, 2011, p. 5). Entre les structures sociales et l'action individuelle, cette perspective privilégie le « niveau intermédiaire que constituent les relations interpersonnelles, les entourages, les réseaux sociaux » (Bidart *et al.*, 2011, p. 5-6).

Afin de mener à bien notre recherche, nous avons opté pour l'*entretien compréhensif* (Kaufmann, 2016 ; Ramos, 2015) comme méthodologie principale. Notre ambition était de comprendre et d'interpréter les expériences vécues et la subjectivité de nos participants pour en faire ressortir les traits essentiels et mettre en évidence les mécanismes et stratégies qui orientent l'action. Appuyée sur l'Analyse de Réseaux Qualitatifs (Altissimo, 2016 ; Altissimo *et al.*, 2019 ; Antonucci, 1986, p.10), nous avons également développé un instrument que nous avons intégré à l'entretien et le nommons *Carte de (dés)appartenance*. Celui-ci vise à explorer les *éléments* (p.ex., personnes, lieux, évènements, institutions, sentiments, etc.) impliqués dans la relation « Moi et le Portugal ». La *Carte de (dés)appartenance* est inséparable du récit dans lequel elle été (co)construite ; *carte* et récit ont systématiquement été analysés de façon conjointe. D'ailleurs, l'*entretien compréhensif* est lui-même une co-construction par le chercheur et le participant (Ramos, 2015, p. 71). En appliquant cette méthodologie, notre objectif était de « dé-nationaliser » notre démarche de recherche, de laisser de l'espace au participant afin de (co)créer ses propres *référents de (dés)appartenance* et leurs *éléments* constitutifs et ainsi éviter de tomber dans les pièges du nationalisme méthodologique (Levitt & Glick-Schiller, 2004, p. 1007).

Cependant, il est évident que, de par la question de recherche<sup>12</sup>, notre regard portait essentiellement sur le pays d'origine, donc les *sentiments de (dés)appartenance* qui ont le plus affleurés impliquaient le Portugal et Luxembourg. Ce qui ne veut absolument pas dire que de multiples autres *référénts de (dés)appartenance* ne soient pas mobilisés dans ce processus (car enchevêtrés et interreliés entre eux). Notre question de recherche fonctionne dans une certaine mesure comme une limitation, mais elle configure aussi et surtout un point d'entrée pour la recherche d'un processus qui la dépasse largement (que nous appelons de *(re)configuration identitaire*). Ainsi, nous avons pu identifier les *espaces-temps de (dés)appartenances*, en tant que *cadres d'expérience* (Goffman, 1991 [1974]) au sein desquels les *référénts de (dés)appartenance* sont (re)construits au cours du parcours de vie et, dans un deuxième temps, questionner les *(dés)appartenances*. Appuyés sur la théorie de l'identité sociale de Claude Dubar (2015) et la théorie de l'identité de Jean-Claude Kaufmann (2004) nous distinguons trois *modalités de (dés)appartenance* : la *sensation d'appartenir* ; les *sentiments de (dés)appartenance* ; et les *stratégies de (dés)appartenance*. Nous proposons enfin un modèle théorique visant à rendre compte du processus de *(re)configuration identitaire* intégrant les différentes *modalités de (dés)appartenance* et leurs dynamiques.

Ainsi, notre thèse se structure en trois parties. La première partie concerne la revue de littérature (Chapitre 1), le cadre théorique (Chapitre 2), le cadre méthodologie (Chapitre 3) et la présentation de la problématique et des questions de recherche (Chapitre 4). La deuxième partie traite des *espaces-temps de (dés)appartenance*, que nous conceptualisons en tant que *cadre d'expériences* : 1) le *chez-soi*, qui constitue le cadre d'expérience privilégié de la co(re)construction du *référént de (dés)appartenance* au pays d'origine (Chapitre 5) ; 2) l'*école*, les *loisirs* et le *travail*, qui renvoient plutôt à un *référént de (dés)appartenance* au Luxembourg (Chapitre 6) ; et, 3) les *voyages* qui sont un *espace-temps* de (dé)construction, reconstruction et démultiplication des *référénts de (dés)appartenance* (multiples et enchevêtrés) (Chapitre 7).

La troisième et dernière partie est exclusivement dédiée aux *(dés)appartenances*. Nous commençons par présenter la *sensation d'appartenir*, qui n'engendre que du bien-être, fonctionne comme une « fermeture de sens (vide) » et prend forme dans un « enveloppement sensible » (Kaufmann, 2004) (Chapitre 8). La deuxième modalité constitue donc les *sentiments de (dés)appartenance*. Ceux-ci sont multiples, situationnels, vécus dans les contextes d'interactions (avec des *éléments* : personnes, objets, etc.) et renvoient aux *tensions-*

---

<sup>12</sup> À travers la *consigne* (la première question du guide d'entretien) et le centre de la *Carte de (dés)appartenance* (« Moi et le Portugal ») (cf. Chapitre 3).

*résolutions*, notamment la « division interne à l'identité : identité pour soi et identité pour autrui » (Dubar, 2015, p. 104). Nous y présenterons les *sources de tensions* et ce que nous avons appelé les *clés de résolution*, mobilisées par nos participants, à savoir : les langues, accents et façons de parler ; la nationalité et le nom ; et, l'apparence physique (Chapitre 9). À leur tour, les *stratégies de (dés)appartenance*, constituent une « fermeture de sens » (Kaufmann, 2004), dont nous en soulignons deux : la *déportugalisation* et/ou la *luxembourgeoisation* (Chapitre 10).



## Partie I – Contexte de la recherche

La première partie de notre thèse est dédiée à la présentation du contexte de notre étude. Dans le chapitre 1, *La simultanéité dans la vie des é(im)migrés*, nous établirons l'état de l'art de la recherche. Dans le chapitre 2, *Cadre théorique*, nous présentons les trois approches théoriques sur lesquelles nous appuyons notre démarche : le transnationalisme, la théorie du parcours de vie et une sociologie des dynamiques relationnelles ; suivit du *Cadre méthodologique* (cf. Chapitre 3). Nous confluerons avec la délimitation de notre *Problématique, questions de recherche et structure de la thèse*, dans le chapitre 4.

### Chapitre 1 : La simultanéité dans la vie des é(im)migrés

La localisation des migrants dans les champs sociaux transnationaux montre clairement que l'incorporation dans un nouvel État et le maintien de liens transnationaux ne sont pas des opposés binaires. Au contraire, il est plus utile de considérer l'expérience des migrants comme une sorte de jauge qui, tout en étant ancrée, pivote entre une nouvelle terre et une incorporation transnationale. Le mouvement et la fixation ne sont ni linéaires ni séquentiels, mais capables de faire des va-et-vient et de changer de direction avec le temps. Le point médian de cette jauge n'est pas l'incorporation complète, mais plutôt la simultanéité de la connexion. Les personnes changent et basculent entre l'une ou l'autre en fonction du contexte, éloignant ainsi nos attentes d'une assimilation totale ou d'un lien transnational, mais d'une combinaison des deux. Le défi consiste donc à expliquer les différences dans la manière dont les migrants gèrent ce pivotement et comment l'incorporation au pays d'accueil et d'autres liens au pays d'origine ou transnationaux s'influencent mutuellement<sup>13</sup> (Levitt & Schiller, 2004 : p. 1011)<sup>14</sup>.

---

<sup>13</sup> Notre traduction. De l'original : « *Finally, locating migrants within transnational social fields makes clear that incorporation in a new state and enduring transnational attachments are not binary opposites. Instead, it is more useful to think of the migrant experience as a kind of gauge which, while anchored, pivots between a new land and a transnational incorporation. Movement and attachment is not linear or sequential but capable of rotating back and forth and changing direction over time. The median point on this gauge is not full incorporation but rather simultaneity of connection. Persons change and swing one way or the other depending on the context, thus moving our expectation away from either full assimilation or transnational connection but some combination of both. The challenge, then, is to explain the variation in the way that migrants manage that pivot and how host country incorporation and homeland or other transnational ties mutually influence each other* » (Levitt & Schiller, 2004, p. 1011).

<sup>14</sup> Les traductions sont le résultat de notre travail sauf quand il en existait déjà une, que nous adoptons. Dans ces cas-là nous indiquons la traduction utilisée.

## 1.1. Le transnationalisme contre le piège du nationalisme méthodologique

L'étude du phénomène migratoire sous l'égide du transnationalisme aux États-Unis a été, depuis ses débuts, façonnée par sa critique du paradigme classique unilinéaire assimilationniste. Celui-ci, qui date des années 1920<sup>15</sup>, anticipe qu'au fil du temps et des générations, les immigrants et leurs descendants se rapprocheraient de plus en plus des caractéristiques des membres de la société d'accueil et donc conçoit l'intégration comme un processus individuel et unidirectionnel. À partir des années 1960, confrontée à des modèles théoriques alternatifs, cette conception assimilationniste a été réhabilitée pour intégrer les différents parcours migratoires. La théorie de l'assimilation segmentée (Portes & Zhou, 1993 ; Zhou, 1997), à son tour, envisage l'intégration comme une combinaison de facteurs, notamment individuels, collectifs et institutionnels, qui peut aboutir à l'observation de différentes trajectoires migratoires. Aussi bien, selon la grille d'interprétation de la théorie classique de l'assimilation, que de la théorie segmentée de l'assimilation, l'image de l'immigré construite est celle d'un immigré déraciné qui rompt progressivement les liens avec son pays d'origine pour s'assimiler dans la société d'accueil.

L'approche transnationale permet de dépasser cette vision linéaire du parcours migratoire et met l'accent sur les échanges à distance et les identifications multiples de l'« é(im)migré »<sup>16</sup>. Comme souligné par certains auteurs, les mouvements migratoires, les échanges à distance et les identifications et appartenances multiples des immigrants ne sont évidemment pas des phénomènes récents (Portes *et al.*, 1999 ; Vertovec, 1999). Néanmoins, ils se sont considérablement amplifiés sous l'effet de l'apparition et de la démocratisation des Technologies d'Information et de Communication (TIC). Depuis plus d'une vingtaine d'années, les chercheurs prennent en compte le fait que les immigrants et leurs descendants maintiennent et sont influencés par des liens au pays d'origine. Il est incontestable aujourd'hui

---

<sup>15</sup> Dont l'ouvrage pionnier de William I. Thomas et Florian Znaniecki, au sein de l'École de Chicago, est un marqueur important (Thomas & Znaniecki, 1919).

<sup>16</sup> Pour cette revue de littérature, nous respectons les formulations adoptées par les auteurs que nous mentionnons : soit migrant, immigré, émigré (selon les traductions que nous faisons). Néanmoins, à l'instar de Antunes da Cunha Manuel, nous adoptons pour les chapitres qui suivent, et pour ce qui nous concerne, la formulation « é(im)migré ». Ainsi, « émigré(s) » sera utilisé pour situer les individus vis-à-vis du Portugal ; « immigré(s) » vis-à-vis du Luxembourg et « é(im)migré(s) » vis-à-vis des deux pays (Antunes da Cunha, 2009, p. 17). En plus de ces formulations, nous emploierons le terme en portugais, « *emigrante* », pour figurer un ensemble de stéréotypes qui sont associés à l'« é(im)migré(s) » au Portugal, et à partir desquels nos participants se positionnent et se définissent. Enfin, mais ce dernier point n'est pas de moindre importance, notons que nous optons par la formulation au masculin. La formulation correcte est « é(im)migré(e)s », où le féminin est présent. Néanmoins (malheureusement !), la langue française nous limite car le masculin l'emporte. Nous avons donc décidé, avec la seule raison de ne pas alourdir le texte, de maintenir la formulation au masculin. Ceci s'applique d'ailleurs à tous les mots pour lesquels cette limitation se vérifie.

que les immigrants entretiennent des liens (économiques, politiques, sociaux, etc.) à la fois avec le pays d'accueil et le pays d'origine et que ces liens touchent aussi bien les immigrants que les non-immigrants dans un mouvement de réciprocité – raisons pour lesquelles ils doivent également être pris en compte (Basch, *et al.*, 1994 ; Glick-Schiller, *et al.*, 1992). À partir de ces liens et connexions, les immigrants créeraient et alimenteraient des « champs sociaux transnationaux [*transnational social fields*] » – ce qui est d'ailleurs le socle du transnationalisme.

Nous avons défini le transnationalisme comme le processus par lequel les immigrants construisent des champs sociaux liés à leur pays d'origine et à leur pays d'accueil. Les immigrants qui construisent de tels champs sociaux sont désignés comme des « transmigrants [*transmigrants*] ». Les transmigrants développent et entretiennent des relations multiples – familiales, économiques, sociales, organisationnelles, religieuses et politiques – qui dépassent les frontières. Les transmigrants agissent, prennent des décisions, ressentent des préoccupations, et développent des identités au sein de réseaux sociaux qui les connectent simultanément à deux ou plusieurs sociétés<sup>17</sup> (Glick-Schiller, *et al.*, 1992, p. 1-2).

Depuis les premiers développements de ces approches théoriques aux migrations internationales, plusieurs vagues de recherches explorent les pratiques économiques, politiques, religieuses et socioculturelles, ainsi que la formation identitaire des immigrants renvoyant simultanément à l'incorporation de l'immigré dans le pays d'accueil et aux liens transnationaux à l'intérieur des champs sociaux transnationaux. Tout en considérant leur incorporation, « les acteurs individuels ne peuvent pas être considérés séparément des champs sociaux transnationaux dans lesquels ils sont intégrés<sup>18</sup> » (Levitt, 2001b, p. 197). Ceux-ci dépassent les frontières des États-Nations.

[Les champs sociaux transnationaux constituent des] champs à plusieurs niveaux et multi-situés [*multi-layered and multi-sited arenas*] incluant non seulement les pays d'origine et les pays d'accueil, mais également d'autres lieux [*sites*] dans le monde qui connectent les migrants à leurs co-nationaux et à leurs coreligionnaires ; à la fois occupés par les migrants et les non migrants parce que le flux d'individus, argent et “transferts sociaux [*social remittances*]” (idées, normes, pratiques et identités) à

---

<sup>17</sup> Notre traduction. De l'original : « *We have defined transnationalism as the processes by which immigrants build social fields that link together their country of origin and their country of settlement. Immigrants who build such social fields are designated “transmigrants.” Transmigrants develop and maintain multiple relations – familial, economic, social, organizational, religious, and political – that span borders. Transmigrants take actions, make decisions, and feel concerns, and develop identities within social networks that connect them to two or more societies simultaneously* » (Glick-Schiller, *et al.*, 1992, p. 1-2)

<sup>18</sup> Notre traduction. De l'original : « *Individual actors cannot be viewed in isolation from the transnational social fields in which they are embedded* » (Levitt, 2001b, p. 197).

l'intérieur de ces espaces est tellement dense, intense et répandu que la vie des non migrants en est aussi transformée, même s'ils ne sont pas en mouvement<sup>19</sup> (Levitt & Jaworsky, 2007, p. 131-132).

Notre revue de littérature principale portera sur le transnationalisme au sein de la « seconde génération »<sup>20</sup>, mais avant de la développer, nous nous attarderons sur les travaux centraux de Peggy Levitt et Nina Glick Schiller, en particulier leur article *Conceptualizing Simultaneity: A Transnational Social Field Perspective on Society* (2004) dans lequel les auteures explorent la « théorie sociale et la méthodologie qui résulte et sous-tend les études sur la migration transnationale<sup>21</sup> » (Levitt & Glick-Schiller, 2004, p. 1002). Cet article comprend une analyse de la littérature des travaux fondateurs de ce paradigme, à savoir : Basch *et al.*, 1994 ; Kivisto, 2001 ; Levitt, 2001a, 2001b ; Portes *et al.*, 1999 ; Smith & Guarnizo, 1998 ; Vertovec, 2003 ; entre autres (pour une revue complète voir Levitt & Glick-Schiller, 2004).

S'appuyant sur une synthèse des travaux existants à l'époque en migrations transnationales, Peggy Levitt et Nina Glick-Schiller développent une théorie et une méthodologie en vue de l'étude des implications d'une « incorporation simultanée [*simultaneous incorporation*] ». Elles proposent une approche fondée sur la théorie des « champs sociaux [*social fields*] » et distinguent entre « façons d'être et façons d'appartenir [*ways of being and ways of belonging*] »<sup>22</sup> dans ces champs sociaux, arguant que l'« assimilation » et les liens transnationaux durables ne sont ni contraires, ni incompatibles et que le paradigme assimilationniste obscurcit certaines dimensions de ces processus. L'approche transnationale permet de les démasquer et de reformuler le concept de société pour en faire une entité qui ne soit plus contenue dans les seules frontières des États-nations<sup>23</sup> (Levitt & Glick-Schiller, 2004, p. 1002).

---

<sup>19</sup> Notre traduction. De l'original : « *These arenas are multi-layered and multi-sited, including not just the home and host countries but other sites around the world that connect migrants to their conationals and coreligionists. Both migrants and nonmigrants occupy them because the flow of people, money, and "social remittances" (ideas, norms, practices and identities) within these spaces is so dense, thick, and widespread that nonmigrants' lives are also transformed, even though they do not move* » (Levitt & Jaworsky, 2007, p. 131-132).

<sup>20</sup> Nous adoptons les guillemets dans « seconde génération » pour souligner le fait qu'il ne s'agit en aucun moment d'un groupe homogène (cf. *Cadre méthodologique*).

<sup>21</sup> Notre traduction. De l'original : « *This article explores the social theory and consequent methodology that underpins studies of transnational migration* » (Levitt & Glick-Schiller, 2004, p. 1002).

<sup>22</sup> Nous y reviendrons lors de la prochaine section concernant le *cadre théorique* adopté.

<sup>23</sup> Notre traduction. De l'original : « *This article explores the social theory and consequent methodology that underpins studies of transnational migration. First, we propose a social field approach to the study of migration and distinguish between ways of being and ways of belonging in that field. Second, we argue that assimilation and enduring transnational ties are neither incompatible nor binary opposites. Third, we highlight social processes and institutions that are routinely obscured by traditional migration scholarship but that become clear when we use a transnational lens. Finally, we locate our approach to migration research within a larger intellectual project, taken up by scholars of transnational processes in many fields, to rethink and reformulate the*

La tendance visant à faire coïncider une société donnée avec les frontières d'un État-nation particulier est effet du « nationalisme méthodologique [*methodological nationalism*] », lui-même défini comme « la tendance d'accepter l'État-nation et ses frontières comme un acquis dans l'analyse sociale<sup>24</sup> » (Levitt & Glick-Schiller, 2004, p. 1007 ; voir aussi Wimmer & Glick-Schiller, 2003) dont les trois caractéristiques principales (qui se renforcent mutuellement) sont : d'ignorer l'importance du nationalisme dans les sociétés modernes ; de prendre pour acquis le fait que les frontières d'un État-nation délimitent et définissent l'objet d'analyse ; et que cette limitation territoriale limite l'étude des processus sociaux aux frontières politiques et géographiques d'un État-nation particulier<sup>25</sup> (Wimmer & Glick-Schiller, 2003, p. 577-578).

Étant donné que la plupart des théories en sciences sociales assigne la société aux frontières d'un État-nation particulier, les chercheurs considèrent souvent l'enracinement et l'incorporation à un État-nation comme la norme et les identités et pratiques sociales comme l'hors-norme. Mais si nous retirons les œillères du nationalisme méthodologique, nous voyons que si les États-nations sont encore extrêmement importants, la vie sociale n'est pas confinée aux frontières de ceux-ci<sup>26</sup> (Levitt & Glick-Schiller, 2004 : 1007).

Dans le cas d'une étude comme la nôtre, comprendre cette limitation et tenter de la dépasser est fondamental, sinon indispensable.

---

*concept of society such that it is no longer automatically equated with the boundaries of a single nation state* ». (Levitt & Glick-Schiller, 2004, p. 1002)

<sup>24</sup> Notre traduction. De l'original : « *Methodological nationalism is the tendency to accept the nation-state and its boundaries as a given in social analysis* » (Levitt & Glick-Schiller, 2004, p. 1007)

<sup>25</sup> Notre traduction. De l'original : « *We have identified three variants of methodological nationalism: 1) ignoring or disregarding the fundamental importance of nationalism for modern societies; this is often combined with 2) naturalization, i.e., taking for granted that the boundaries of the nation-state delimit and define the unit of analysis; 3) territorial limitation which confines the study of social processes to the political and geographic boundaries of a particular nation-state. The three variants may intersect and mutually reinforce each other, forming a coherent epistemic structure, a self-reinforcing way of looking at and describing the social world. The three variants are more or less prominent in different fields of inquiry. Ignoring is the dominant modus of methodological nationalism in grand theory; naturalization of "normal" empirical social science; territorial limitation of the study of nationalism and state building* » (Wimmer & Glick-Schiller, 2003, p. 577-578).

<sup>26</sup> Notre traduction. De l'original : « *Because much of social science theory equates society with the boundaries of a particular nation-state, researchers often take rootedness and incorporation in the nation-state as the norm and social identities and practices enacted across state boundaries as out of the ordinary. But if we remove the blinders of methodological nationalism, we see that while nation-states are still extremely important, social life is not confined by nation-state boundaries* » (Levitt & Glick-Schiller, 2004, p. 1007).

## 1.2. Les champs sociaux transnationaux

Inspirées de par l'École d'Anthropologie de Manchester et par les travaux de Bourdieu, notamment ceux sur les champs sociaux (Bourdieu & Wacquant, 1992, p. 71-90), Peggy Levitt et Nina Glick-Shiller définissent un champ comme un « ensemble de réseaux interconnectés de relations sociales à travers lesquels des idées, des pratiques et des ressources sont échangées, organisées et transformées de façon inégale » (Levitt & Glick-Schiller, 2004, p. 1009 ; voir aussi Basch *et al.*, 1994 ; Glick-Schiller & Fouron, 1999).

Les champs sociaux sont multidimensionnels, englobant des interactions structurées de formes, intensités et ampleurs variées qui se différencient en termes au sein de la théorie sociale selon les modalités propres à l'organisation, aux institutions et au mouvement social. Les frontières nationales ne correspondent pas nécessairement aux limites des champs sociaux. Les champs sociaux nationaux sont ceux qui restent à l'intérieur des frontières nationales, tandis que les champs sociaux transnationaux connectent les acteurs par le biais de relations directes et indirectes au-delà des frontières. Aucun domaine n'est privilégié dans notre analyse. Déterminer l'importance relative des champs sociaux nationaux et transnationaux devrait être une question d'analyse empirique<sup>27</sup> (Levitt & Glick-Schiller, 2004, p. 1009).

Sans effacer le rôle, encore fortement présent, des États-nations dans les questions de migration, l'idée de « champ social transnational [*transnational social field*] » se révèle un instrument indispensable afin de saisir au plus près la vie sociale des individus. Pour ce qui nous concerne, nous nous positionnons au sein de ce courant de recherche, mais notons qu'il n'est pas unique.

L'étude du transnationalisme s'est ramifiée en deux écoles de pensée distinctes. D'une part, il y a la perspective préconisée par Alejandro Portes, Luis Guarnizo et Patricia Landolt (1999) qui conceptualise le transnationalisme comme une forme de pratique. Selon leur définition, le domaine transnational est restreint aux « ...activités qui requièrent, pour leur implémentation, des contacts sociaux réguliers et durables au-delà des frontières nationales » (p. 219). Le transnationalisme ne se produit que dans l'actualisation des liens transfrontaliers – les plus probables, sous forme de contact physique – à travers des pratiques observables et dénombrables (par exemple, les visites au pays d'origine, les transferts de fonds, et le contact les parents avec qui y

---

<sup>27</sup> Notre traduction. De l'original : « *Social fields are multidimensional, encompassing structured interactions of differing forms, depth, and breadth that are differentiated in social theory by the terms organization, institution, and social movement. National boundaries are not necessarily contiguous with the boundaries of social fields. National social fields are those that stay within national boundaries while transnational social fields connect actors through direct and indirect relations across borders. Neither domain is privileged in our analysis. Ascertaining the relative importance of nationally restricted and transnational social fields should be a question of empirical analysis* » (Levitt & Glick-Schiller, 2004, p. 1009).

vivent). D'autre part, des chercheurs tels que Nina Glick Schiller (1995, avec Linda Basch et Cristina Szanton Blanc) et Peggy Levitt (2004, avec Nina Glick Schiller) offrent une autre perspective qui conceptualise le transnationalisme comme un processus. Ils voient le transnationalisme non tant dans les activités exercées par les migrants au-delà des frontières, mais au contraire, dans les expériences vécues d'être un « transmigrant », défini comme un « immigrant dont la vie quotidienne dépend de interconnexions multiples et constantes à travers les frontières internationales et dont l'identité publique est configurée par rapport à plus qu'un État » (Glick-Schiller *et al* 1995, p. 48)<sup>28</sup> (Yui, 2009, p. 3-4).

Jessica Yui, qui systématise les recherches effectuées jusqu'à présent en migration transnationale, suggère la typologie suivante : d'une part, le courant qui conceptualise le transnationalisme comme une pratique (emprunte une terminologie liée aux « espaces sociaux transnationaux [*transnational social spaces*] »<sup>29</sup>), d'autre part l'approche qui le conceptualise en tant que processus (emprunte une terminologie liée aux « champs sociaux transnationaux [*transnational social fields*] »). Vous l'aurez compris, nous nous positionnons au sein de cette deuxième approche. Par ailleurs, nous adoptons cette typologie car elle reflète, selon nous, l'état actuel de la recherche en migration transnationale – nous y reviendrons de suite, lors de revue de littérature qui concerne directement le transnationalisme de la « seconde génération ».

Une des questions qui se pose aux chercheurs dans le domaine des migrations transnationales concerne la temporalité de ce phénomène. Le maintien des liens avec le pays d'origine affecte-t-il exclusivement les immigrants de première génération ou concerne-t-il aussi leurs enfants, transcendant les frontières générationnelles pour atteindre la « seconde génération » ? Si la plupart des chercheurs s'accordent sur le fait que la « seconde génération » reste transnationale dans une certaine mesure, « le consensus s'arrête là ; au-delà, les questions

---

<sup>28</sup> Notre traduction. De l'original : « *The broad study of transnationalism has branched off into two distinct schools of thought. On the one hand, there is the perspective advocated by Alejandro Portes, Luis Guarnizo and Patricia Landolt (1999) which conceptualizes transnationalism as a form of practice. By their definition, the transnational domain is narrowed down to include "...activities that require regular and sustained social contacts over time across national borders for their implementation"* (p.219). *The connotation is that transnationalism only occurs in the actualization of cross-border linkages – most likely, in the form of physical contact – through observed and enumerable practices (e.g. visits back home, remittances, and contact with kin living there). On the other hand, scholars such as Nina Glick Schiller (1995, with Linda Basch and Cristina Szanton Blanc) and Peggy Levitt (2004, with Nina Glick Schiller) offer another perspective which conceptualizes transnationalism as a process. They see transnationalism as manifested not so much in the actual cross-border activities of migrants but instead, in the lived experiences of being a "transmigrant" who is defined as an "immigrant whose daily life depends on multiple and constant interconnections across international borders and whose public identity is configured in relationship to more than one-state"* (Glick Schiller *et al* 1995: 48) » (Yui, 2009, p. 3-4).

<sup>29</sup> Ces travaux ne sont pas pour autant moins intéressants. Ils offrent un autre point de vue sur le transnationalisme de la « seconde génération » ainsi que des analyses quantitatives enrichissantes. Cependant, il n'est pas possible ni pertinent d'en effectuer une revue de littérature systématique. Nous nous concentrerons sur les travaux relatifs au courant dans lequel nous nous positionnons.

relatives à sa portée, son intensité, et au sens et à l'importance du transnationalisme de la seconde génération ont engendré de vifs débats au sein de la communauté des chercheurs<sup>30</sup> » (Yiu, 2009, p. 2). Encore selon cette auteure, l'étude sur le transnationalisme de la seconde génération dérive directement du domaine, plus général, des migrations transnationales et en garde par conséquent les traces théoriques (dont la distinction entre le courant qui conceptualise le transnationalisme comme une pratique et celui que le conceptualise comme processus). Nous reproduisons le tableau qui systématise les distinctions entre les deux approches.

**Tableau 1 : « Les cadres théoriques alternatifs pour le transnationalisme de seconde génération : l'approche "pratique" versus l'approche "processuelle" »<sup>31</sup>**

	<b>L'approche « pratique »</b> <i>"Practice" approach</i>	<b>L'approche « processuelle »</b> <i>"Process" approach</i>
<b>Définition du transnationalisme</b> <i>Defining transnationalism</i>	Pratiques observables et dénombrables – i.e. « ...activités qui requièrent, pour leur implémentation, des contacts sociaux réguliers et durables au-delà des frontières nationales » (Portes <i>et al</i> 1999, p. 219).	Liens physiques et métaphysiques entre les sociétés d'origine et d'accueil ; à la fois comportementales et psychologiques – à savoir : « La migration transnationale est un processus par lequel les immigrés nouent et entretiennent des liens transfrontaliers, réels ou imaginaires, entre des sociétés d'origine et d'accueil » (Glick-Schiller <i>et al.</i> , 1995 p. 48).
<b>Programme de recherche proposé</b> <i>Proposed research agenda</i>	Le transnationalisme comme élément secondaire, bien qu'important, de la migration	Remplace le modèle assimilationniste, dépassé, par un model transnational
<b>Questions de recherches principales</b> <i>Main research questions</i>	Quelle est l'ampleur du transnationalisme de la seconde génération ? Quels sont les prédicteurs et les résultats du phénomène ?	Quelles sont les expériences vécues du transnationalisme chez les descendants d'immigrés ?
<b>Évaluer l'importance du phénomène</b> <i>Assessing the significance of phenomenon</i>	L'interaction entre le transnationalisme et l'assimilation – comment le maintien des liens transnationaux influence-t-il les résultats adaptatifs des descendants d'immigrés dans la société d'accueil ?	Incorporation de la seconde génération dans l'espace social transnational – comment les descendants d'immigrés sont-ils simultanément intégrés dans les deux sociétés, d'accueil et d'origine, alors qu'ils occupent un espace intermédiaire ?

<sup>30</sup> Notre traduction. De l'original : « *For the most part, researchers agree that the second-generation is transnational in some respects. However, this this is where the consensus ends; instead, questions about the scope, intensity, meaning and significance of second-generation transnationalism have elicited debate within the circle of transnational scholars* » (Yiu, 2009, p. 2).

<sup>31</sup> Notre traduction. De l'original : « *The alternative theoretical frameworks for second-generation transnationalism: the "practice" versus "process" approaches* » (Yiu, 2009, p. 10).



Opposer ces deux perspectives constitue avant tout un outil heuristique afin de bien identifier les enjeux du débat. Bien que certaines distinctions soient claires, d'autres le sont moins car de nombreuses études peuvent emprunter les caractéristiques des deux approches, comme l'a souligné Jessica Yiu<sup>32</sup> (2009, p. 10). Tout en restant ouvert à la totalité des recherches sur le transnationalisme au sein de la « seconde génération », nous avons gardé ce « cadre pratique/processus [*practice/process framework*] » (Yiu, 2009, p. 10) en toile de fond lors de cette revue de littérature. Notre recherche s'inscrit dans le courant porté par Nina Glick Schiller (1995, avec Linda Basch et Cristina Szanton Blanc) et Peggy Levitt (2004, avec Nina Glick Schiller) qui conceptualise le transnationalisme en tant que processus, se concentrant en particulier sur les expériences vécues et les formation(s) identitaires des migrants. Nous établirons donc une revue de littérature des travaux qui s'inscrivent dans ce même courant.

### **1.3. Une approche processuelle au (trans)nationalisme de la « seconde génération »**

Au cours de notre enquête, nous avons multiplié les revues de littérature, utilisant des publications de provenances diverses, écrites en anglais, en français ou encore en portugais. Nous avons convoqué plusieurs domaines de recherche scientifique, utilisant des travaux de géographie, anthropologie, histoire, sociolinguistique, etc. Pour la revue que nous arborons ici, nous avons privilégié la recherche anglo-saxonne<sup>33</sup>. À partir de cette revue nous systématisons les principaux thèmes de recherche repérés tout en les discutant et en faisant ressortir, d'une part leurs apports théoriques pour l'étude du (trans)nationalisme « seconde génération », d'autre part en constatant les brèches où un approfondissement de la recherche est éventuellement nécessaire.

---

<sup>32</sup> Notre traduction. De l'original : « [...] *The opposing perspectives outlined are merely heuristics; while there are elements of each approach which are fundamentally different, other distinctions can be less clear-cut when applied to the actual undertaking of empirical research. As such, many studies may borrow the characteristics of both approaches* » (Yiu, 2009, p. 10).

<sup>33</sup> Sept journaux scientifiques ont été choisis : *Diaspora A Journal of Transnational Studies* ; *Ethnic and Racial Studies* ; *Ethnicities* ; *International Migration* ; *International Migration Review* ; *Journal of Ethnic and Migration Studies* ; et, *Journal of International Migration and Integration*. Au sein de ceux-ci et à partir de quelques mots-clés (*second generation, transnationalism belonging et identity*) une étude systématique des sommaires sur une dizaine d'années (parfois plus) a été menée et les articles concernant notre sujet repérés. Bien évidemment, d'autres travaux ont été inclus dans cette revue de littérature, tels les principaux ouvrages d'auteur(e)s dédiés à ce sujet de recherche et d'autres articles (publiés ailleurs) qui pourraient enrichir notre démarche. Ainsi, nous commençons par une revue des articles qui compose le premier et principale ouvrage concernant le transnationalisme de la « seconde génération », à savoir *The Changing Face of Home : The Transnational Lives of the Second Generation*. Puis, nous orientons le reste de la revue à partir des thèmes principaux qui en ressortent.

Nous commencerons cette revue avec l'ouvrage qui est considéré comme le premier exclusivement dédié au transnationalisme de la « seconde génération ». Dans *The Changing Face of Home : The Transnational Lives of the Second Generation*, Peggy Levitt et Mary Waters (2002) rassemblent un premier cycle important d'études et de dialogues sur les pratiques transnationales et la question identitaire de la « seconde génération » vis-à-vis du pays d'origine de leurs parents, soulevant d'importantes questions pour les recherches à venir.

Les pratiques transnationales et l'assimilation ne s'opposent pas diamétralement. En fonction de leurs caractéristiques socioéconomiques, les immigrants et leurs enfants combinent incorporation et stratégies transnationales de différentes manières, à différents moments de leurs vies. Ils s'y appuient pour construire leurs identités, poursuivre une mobilité économique, et mettre en place des revendications politiques au pays d'origine, au pays d'accueil ou dans les deux contextes. Les configurations qui en résultent, produisent différentes combinaisons de mobilité ascendante et descendante relativement à ces derniers, en fonction des types d'activités auxquelles les migrants participent, des sphères institutionnelles où ces activités s'inscrivent et la classe sociale et de l'étape du parcours de vie dans laquelle il se situe<sup>34</sup> (Levitt & Waters, 2002b, p. 12).

Le transnationalisme de la « seconde génération » n'est pas un phénomène récent et ne s'applique pas de la même façon à tous ses membres. Cependant, comme le soulignent les auteures, tenir compte des pratiques transnationales permet de comprendre comment les immigrants et leurs enfants combinent des stratégies transnationales et assimilatives, tandis que le paradigme assimilationniste a plutôt tendance à sous-estimer le rôle joué par les pratiques transnationales dans la vie des immigrants (Levitt & Waters, 2002b, 12).

La première partie de cet ouvrage, intitulée *Historical, Empirical, and Theoretical Perspectives*, explore la manière dont les pratiques transnationales au sein de cette génération varient dans leur « portée, intensité et fréquence [*scope, intensity and frequency*] » (Levitt & Waters, 2002b, p. 11), et souligne l'importance de contextualiser historiquement les « identités transnationales [*transnational identities*] » construites et exprimées par cette génération (Ueda, 2002, p. 41). Les résultats de ces recherches soutiennent que seul un nombre réduit de membres

---

<sup>34</sup> Notre traduction. De l'original : « [...] *Transnational practices and assimilation are not diametrically opposed to one another. Depending on their socioeconomic characteristics, immigrants and their children combine incorporation and transnational strategies in different ways at different stages of their lives. They use these to construct their identities, pursue economic mobility, and make political claims in their home or host country or in both. The resulting configurations produce different mixes of upward and downward mobility with respect to both contexts, depending on the kinds of activities in which migrants participate, the institutional arenas where these activities take place, and the class and life-cycle stage of individual migrants* » (Levitt & Waters, 2002, p. 12)

de la « seconde génération » adoptent des pratiques transnationales et que l'importance de celles-ci a tendance à diminuer avec le temps (Rumbaut, 2002, p. 89-91), ce qui ne signifie pas pour autant qu'elles ne doivent pas être analysées. Bien au contraire. Les facteurs influençant ces pratiques, sont également présentés. Ainsi, aussi bien les études quantitatives (Kasinitz *et al.*, 2002 ; Rumbaut, 2002) que qualitatives (p.ex. Levitt, 2002), soulignent que ces dernières varient selon le pays d'origine et le genre (Kasinitz *et al.*, 2002), le statut socioéconomique, le parcours de vie (Levitt, 2002 ; Smith, 2002), et la présence ou non d'institutions du pays d'origine au pays d'accueil (« *institutional completeness* ») (Levitt, 2002, p. 134-144). L'objectif principal de ces auteurs étant celui de rendre compte du vécu de cette génération.

J'utilise l'expression « vie transnationale » et, à certains endroits, « transnationalisation », pour mettre l'accent sur les processus et les expériences vécues et j'évite d'utiliser le terme commun de « transnationalisme », qui est parfois considéré comme un « troisième espace » séparé aussi bien de la société d'origine que de la société d'accueil. Un tel usage du terme « transnationalisme » implique qu'il existe une manière entièrement nouvelle d'être un migrant – une transnationale – dont la vie est entière et simultanément vécue à deux endroits. Ma compréhension de la vie transnationale est un peu plus modeste et circonscrite, mais elle produit néanmoins des effets importants. Je comprends la vie transnationale comme cette sphère de la vie qui découle du contact régulier entre société d'origine et société d'accueil, un champ social qui, surtout pour la seconde génération, s'exprime sous la forme d'une vie associative et ce de manière particulièrement forte lors de certaines étapes de la vie<sup>35</sup> (Smith, 2002, p. 148).

À l'instar de cet auteur, nous adopterons nous même une formulation distincte lors de la présentation de nos analyses, à savoir : (trans)nationalisme. L'emploi des parenthèses sert à mettre en avant le fait que les expériences vécues par la « seconde génération » n'ont pas lieu uniquement dans un « troisième espace » déconnecté, mais bel et bien dans un quotidien renvoyant au lieu de vie (contexte local, national), au pays d'origine et à des « champs sociaux transnationaux » (ainsi qu'à des espaces symboliques, imaginés, etc.).

Appelant à dépasser les pratiques transnationales de la « seconde génération » en ce qui concerne leurs variations en portée, intensité et fréquence, Georges Fouron et Nina Glick-

---

<sup>35</sup> Notre traduction. De l'original : « *I use the term "transnational life", and in some places "transnationalization", to emphasize processes and lived experience and I avoid using the popular "transnationalism", which is sometimes understood to indicate a kind of "third space" divorced from both home and host societies. The implication of this usage of "transnationalism" is that there is an entirely new way of being as a migrant – a transnational – whose entire life is lived simultaneously in two places. My understanding of transnational life is somewhat more modest and circumscribed but still yields important effects. I understand transnational life as that sphere of life that flows out of the regular contact between sending and receiving societies, a social field of relations that, in the second generation especially, has a character akin to associational life and is particularly strong in particular phases of life* » (Smith, 2002, p. 148).

Schiller plaident dans le dernier article de cette première partie, intitulé *The Generation of Identity : Redefining the Second Generation Within a Transnational Social Field* (2002, p. 168-208) pour l'étude des pratiques transnationales afin de mieux comprendre la formation de l'identité chez les enfants d'immigrés. Nous nous attarderons sur l'analyse de cet article car les auteurs, intéressés par le transnationalisme au sein de la « seconde génération » Haïtienne aux États-Unis et à partir d'une combinaison de méthodes (observation participante et entretiens) apportent des pistes théoriques très enrichissantes pour la compréhension du phénomène du transnationalisme de la « seconde génération », en particulier en ce qui concerne les styles de vie, les appartenances et les identités.

Le regard de Georges Fouron et Nina Glick-Schiller porte donc en premier lieu sur les relations sociales établies par les populations migrantes (première génération) « non pas parce qu'il s'agit d'une sphère d'action qui leurs est exclusive, mais parce que les effets de ce domaine sur celui de la seconde génération sont encore à adresser<sup>36</sup> » (Fouron & Glick-Schiller, 2002, p. 172). Comme nous l'avons déjà souligné précédemment, ils conceptualisent le « champ social transnational [*transnational social field*] » sur la base des « études sur les réseaux [*network studies*] » de la *Manchester School of Social Anthropology*, et définissent les réseaux comme « une chaîne de relations sociales propre à chaque personne. Un champ social peut être défini comme un terrain illimité de réseaux égocentriques imbriqués<sup>37</sup> » (Fouron & Glick-Schiller, 2002, p. 172). Sous-jacente à cette définition de champ social transnational, se trouve l'hypothèse selon laquelle « les relations sociales transnationales favorisent différentes formes d'identification sociales et politiques plutôt que des liens établis simplement par des formes de communication transfrontalières<sup>38</sup> » (Fouron & Glick-Schiller, 2002, p. 173). Pour conceptualiser le transnationalisme au sein de la « seconde génération », Fouron et Glick-Schiller établissent une distinction entre « migration transnationale [*transnational migration*] » et « nationalisme de longue distance [*long distance nationalism*] » (Fouron & Glick-Schiller, 2002, p. 173 ; voir aussi Glick-Schiller, 2005).

---

<sup>36</sup> Notre traduction. De l'original : « *We focus on the transnational domain of social relationships established by migrating populations not because of their exclusive sphere of action but because the effects of this domain on the second generation have yet to be addressed* » (Fouron & Glick-Schiller, 2002, p. 172).

<sup>37</sup> Notre traduction. De l'original : « *A network is best understood as a chain of social relationships specific to each person. A social field can be defined as an unbounded terrain of interlocking ego-centric networks* » (Fouron & Glick-Schiller, 2002, p. 172).

<sup>38</sup> Notre traduction. De l'original : « *Underlying the use of this concept is the hypothesis that ongoing transnational social relations foster different forms of social and political identifications than connections made simply through transborder forms of communication* » (Fouron & Glick-Schiller, 2002, p. 173).

Pour faciliter l'analyse, nous distinguons le maintien de réseaux transnationaux et une idéologie d'appartenance. Nous appelons cette idéologie d'appartenance, construite dans un champ social transnational, de « nationalisme de longue distance ». [...] Nous définissons le nationalisme de longue distance comme une notion d'appartenance qui relie les individus vivant dans des lieux géographiques différents et motive ou justifie leur action en relation avec un territoire d'origine et son gouvernement. À travers de tels liens idéologiques, un territoire, son peuple et son gouvernement deviennent un État-nation transnational. Le nationalisme de longue distance relie les immigrants, leurs descendants et les individus qui sont restés dans leur pays natal en une seule et même population transfrontalière. Il fournit les récits nationalistes transfrontaliers qui constituent et sont constitués par les formes quotidiennes de formation de l'État. Comme dans d'autres versions du nationalisme, le concept d'une patrie territoriale régie par un État représentant la nation reste saillant, mais les frontières nationales ne semblent pas délimiter l'adhésion à la nation. Les citoyens résidant sur le territoire national considèrent les émigrés et leurs descendants comme faisant partie de la nation, quelle que soit la citoyenneté juridique des émigrés<sup>39</sup> (Fouron & Glick-Schiller, 2002, p. 173).

Les auteurs enchaînent : « le nationalisme de longue distance n'existe pas seulement dans le domaine de l'imagination et du sentiment. Il mène à l'action » (Fouron & Glick-Schiller, 2002, p. 173). Le fait que les immigrants restent au pays d'accueil et, potentiellement, développent ce nationalisme de longue distance (une idéologie d'appartenance au sein d'un champ social transnational) a de fortes conséquences sur le transnationalisme des membres de la « seconde génération », notamment en ce qu'il façonne leurs styles de vie et identités – « au fur et à mesure qu'ils grandissent, ils développent des identités multiples, enchevêtrées et simultanées et ils les mobilisent en relation avec événements les événements, qu'ils vivent à la maison, à l'école, au travail, au pays natal ou au pays d'origine de leurs ancêtres<sup>40</sup> » (Fouron & Glick-Schiller, 2002, p. 176). Les auteurs relient ainsi les champs sociaux transnationaux (terrain illimité de réseaux égocentriques imbriqués) à une idéologie d'appartenance (nationalisme de longue distance) et aux identités (multiples, enchevêtrées et simultanées) –

---

<sup>39</sup> Notre traduction. De l'original : « *To facilitate the analysis we differentiate between the maintenance of transnational networks and an ideology of belonging and call the ideology of belonging built within a transnational social field "long distance nationalism". [...] We define long distance nationalism as ideas about belonging that link people living in various geographic locations and motivate or justify their taking action in relationship to an ancestral territory and its government. Through such ideological linkages, a territory, its people, and its government become a transnational nation-state. Long distance nationalism binds immigrants, their descendants, and people who have remained in their homeland into a single transborder citizenry. It provides the transborder nationalist narratives that constitute and are constituted by everyday forms of state formation. As in other versions of nationalism, the concept of a territorial homeland governed by a state that represents the nation remains salient, but national borders are not thought to delimit membership in the nation. Citizens residing within the territorial homeland view emigrants and their descendants as part of the nation, whatever legal citizenship the émigrés may have. Long distance nationalism does not exist only in the domain of the imagination and sentiment. It leads to action* » (Fouron & Glick-Schiller, 2002, p. 173).

<sup>40</sup> Notre traduction. De l'original : « *As [they] mature, they develop multiple, overlapping, and simultaneous identities and deploy them in relation to events they experience at home, at school, at work, in the country of their birth, and in the country of their ancestry* » (Fouron & Glick-Schiller, 2002, p. 176).

« pour établir les paramètres dans lesquels les membres de la seconde génération développent leurs identités, nous devons utiliser à la fois un concept de champs sociaux transnationaux et une compréhension de la migration en tant que processus continu<sup>41</sup> » (Fouron & Glick-Schiller, 2002, p. 176). Une redéfinition de la « seconde génération » à partir des expériences de vie partagées et historiquement contextualisées est donc suggérée.

Nous suggérons qu'il est temps de redéfinir la seconde génération pour y inclure toute la génération aussi bien ceux du pays d'origine que du pays d'accueil qui ont grandi dans le même champ social transnational, relié par la famille, l'économie, la religion le social, et les réseaux politiques. [...] Cependant, plusieurs recherches empiriques doivent être effectuées pour déterminer dans quelle mesure la densité, le chevauchement et le flux des ressources et du personnel dans ces champs déterminent l'identité et les actions de cette seconde génération. [...] Si nous définissons la seconde génération sur la base de liens transnationaux, nous devons inclure les enfants élevés au pays d'origine. [...] Développer cette définition d'une seconde génération transnationale, que nous délimitons non pas par les limites territoriales d'un État mais par les limites des champs sociaux qui traversent les frontières nationales et relient les populations émigrées à une pays natal, fait grandement progresser les études en migrations<sup>42</sup> (Fouron & Glick-Schiller, 2002, p. 193-196).

Nous poursuivons notre revue de littérature avec les travaux constituant la deuxième partie de l'ouvrage sous analyse. Celle-ci, intitulée *Questioning Some Underlying Assumptions*, vise à déconstruire certaines préconceptions analytiques appliquées lors des études sur le transnationalisme de la « seconde génération ». Un appel à la contextualisation historique des expériences de cette génération est fortement soutenu par Susan Eckstein, dans *On Deconstructing and Reconstructing the Meaning of Immigrant Generations*. Elle remet en cause une notion de génération biologiquement ancrée, et nous invite à la reconceptualiser. Selon son approche, les générations seraient alors construites sur la base d'expériences partagées et historiquement contextualisées (Eckstein, 2002, p. 211-215). Michael Jones-Correa, à son tour, à partir d'une analyse des travaux de ce même ouvrage, souligne également

---

<sup>41</sup> Notre traduction. De l'original : « *To establish the parameters in which the members of the second generation develop their identities we need to employ both a concept of transnational social fields and an understanding that migration is currently an ongoing process* » (Fouron & Glick-Schiller, 2002, p. 176).

<sup>42</sup> Notre traduction. De l'original : « *We suggest that it is time to redefine the second generation to include the entire generation in both homeland and new land who grow up within transnational social fields linked by familial, economic, religious, social, and political networks. [...] However, much empirical research needs to be done to examine the degree to which network density, overlap, and the flow of various resources and personnel within these fields shape the identity and actions of this second generation. [...] If we define second generation on the basis of transnational connections, then we must include children raised in the homeland. [...] Developing this definition of a transnational second generation, which is bounded not by the territorial limits of a state but by the boundaries of social fields that stretch across national borders and link emigrant populations to an ancestral homeland, will greatly enhance migration studies* » (Fouron & Glick-Schiller, 2002, p. 193-196).

que, si le transnationalisme au sein de la « seconde génération » existe depuis longtemps, « l'étude contemporaine du transnationalisme de deuxième génération a amené une nouvelle compréhension d'un ancien processus – la trajectoire multigénérationnelle des immigrants dans leur pays d'accueil<sup>43</sup> » (Jones-Correa, 2002, p. 222). Néanmoins, l'auteur souligne l'importance de distinguer clairement différentes cohortes au sein de la « seconde génération ».

Une mise en garde devrait être toujours à l'esprit. Il convient de rappeler que, même si toutes les études présentées ici portent sur les enfants d'immigrés, les membres de cette cohorte plus jeune ne sont pas tous à proprement parler des membres de « seconde génération » nés dans le pays. Certains ont migré ici avec leurs parents et sont donc eux-mêmes immigrants. [...] L'âge auquel les jeunes immigrants migrent fait également une différence, ceux qui ont migré avant l'adolescence ayant ainsi davantage de chances d'être socialisés dans un contexte américain. Ces distinctions, qui nous semblent importantes, doivent être pleinement explorées avant de formuler avec conviction des déclarations concernant les immigrants de « seconde génération ». [...] Tout comme il subsiste des incertitudes quant à la nature de la seconde génération, l'ambiguïté du terme « transnationalisme », lui-même, persiste. Ceux-ci nécessitent une définition et une clarification plus précises<sup>44</sup> (Jones-Correa, 2002, p. 223).

L'auteur signale également qu'« un des dangers de l'excessive extension des concepts “transnationalisme” et “seconde génération” est que nous risquons alors de commettre une erreur similaire à celle de [...] [la] littérature antérieure, qui a ignoré les liens transnationaux maintenus par la seconde génération et axé les recherches presque exclusivement sur l'intégration et l'assimilation de la seconde génération et suivantes. Les recherches actuelles en matière d'immigration courent le danger de faire précisément le contraire – mettant trop l'accent sur le transnational et sous-estimant l'incorporation et l'assimilation<sup>45</sup> » (Jones-

---

<sup>43</sup> Notre traduction. De l'original : « *What the contemporary study of second-generation transnationalism does is give us a new understanding of an old process - the multigenerational trajectory of immigrants in their country of settlement* » (Jones-Correa, 2002, p. 222).

<sup>44</sup> Notre traduction. De l'original : « *One caveat should be kept in mind. It is worth remembering that while all the studies here focus on the children of immigrants, not all the members of this younger cohort are truly a native-born “second generation”. Some have migrated here at a young age with their parents and so are immigrants themselves. [...] The age in which young immigrants migrate also makes a difference, with those who migrated before adolescence having a greater chance of being socialized in an American context. These distinctions, which might be significant, must be fully explored before we can be confident about making pronouncements about “second-generation” immigrants. [...] Just as there remain uncertainties about the nature of the second generation, there is still a great deal of ambiguity around the term “transnationalism” itself. These require more precise definition and clarification* » (Jones-Correa, 2002, p. 223).

<sup>45</sup> Notre traduction. De l'original : « *One of the dangers in overextending the concept of “transnationalism” of “the second generation” is that we then risk committing a mistake similar to that made by [...] [the] earlier literature, [which] ignored the transnational linkages continuing into the second generation and beyond and focused almost exclusively on the integration and assimilation of the second and succeeding generation. The current immigration scholarship at times seems in danger of doing precisely the opposite – overemphasizing the transnational and underplaying incorporation and assimilation* » (Jones-Correa, 2002, p. 223).

Correa, 2002, p. 223). Les auteures de *The Changing Face of Home : The Transnational Lives of the Second Generation* ont éludé<sup>46</sup> ce risque en soulignant, comme nous l'avons déjà vu, que « les immigrants et leurs enfants combinent incorporation et stratégies transnationales de différentes manières, à différents moments de leurs vies » (Levitt & Waters, 2002b, p. 12).

Encore dans la deuxième partie de cet ouvrage, Nancy Foner, après établir une distinction entre les deux grandes vagues d'immigration aux États-Unis (entre 1880-1920, en provenance d'Europe et à partir des années 1980, provenant de l'Amérique Latine, des Caraïbes et de l'Asie), souligne que les circonstances de vie actuelles sont susceptibles de faciliter les connexions transnationales des membres de la « seconde génération » plus récente et des générations à venir (Foner, 2002, p. 245). Selon l'auteure, ces circonstances sont marquées par : une Amérique multiculturelle où le pluralisme et la diversité culturels rendent les liens transnationaux visibles et acceptables et où les membres de la « seconde génération » éprouvent le plus souvent de la fierté – et non pas de la honte – au sujet de ces liens ; les possibilités de double nationalité sont appliquées à la « seconde génération » ; certains membres de la « seconde génération » auraient également eu l'occasion de passer de longues périodes au pays d'origine pendant l'enfance et l'adolescence, occasion de créer et/ou renforcer des liens familiaux et amicaux au pays ; à l'autre bout du parcours de vie, lors de la retraite des parents et la possibilité qui s'offre à eux de retourner dans leur pays d'origine, les choix de ceux-ci peuvent également amener la « seconde génération » à renforcer les liens avec le pays d'origine ; une croissance économique observée au pays peut aussi devenir une attraction pour les descendants d'immigrés, surtout pour ceux qui sont les plus qualifiés et bilingues ; et, finalement, les vols à bas prix et le tourisme, aujourd'hui généralisés, augmentent également les possibilités de contact (Foner, 2002, p. 245-248). L'auteure souligne aussi que certains membres de la « seconde génération » qui n'ont pas créé de liens avec le pays d'origine pendant l'enfance et/ou l'adolescence peuvent en créer plus tard et les développer au cours de la vie. Néanmoins, « c'est quand ils sont jeunes et habitent toujours avec leurs parents, que les enfants d'immigrés ont le plus tendance à être influencés par les liens transnationaux des parents<sup>47</sup> » (Foner, 2002, p. 249).

---

<sup>46</sup> Nous tenterons nous même d'esquiver (du moins en partie) ce risque en le signalant par l'emploi de parenthèses à l'écriture du terme « (trans)national » (comme nous l'avons déjà souligné, lors de l'introduction). Nous voulons ainsi mettre l'accent sur les pratiques transnationales de la « seconde génération », sans pour autant négliger le rôle important que les contextes locaux, nationaux, politiques et sociaux, continuent à jouer dans les expériences de vie de la « seconde génération ». Cette formulation est utilisée à partir de la prochaine section qui concerne l'encadrement théorique et méthodologique).

<sup>47</sup> Notre traduction. De l'original : « *It is when they are young and still living with their parents that children of immigrants are more likely to be influenced by their parent's transnational connections* » (Foner, 2002 : 249).



Pour finir, la dernière partie de cet ouvrage, intitulée *Using a Transnational Lens to Understand the Children of Immigrants*, examine comment la « seconde génération » donne du sens à son expérience et s'interroge sur l'impact des liens au pays d'origine et aux champs sociaux transnationaux dans ce processus. L'approche transnationale continue d'être utilisée dans cette démarche, notamment en ce qu'« elle reconnaît la pluralité des codes et symboles culturels qui dépassent les États-nations et également les multiples localisations du “chez-soi [home]” qui peuvent exister non seulement géographiquement, mais idéellement ainsi qu'émotionnellement<sup>48</sup> » (Wolf, 2002, p. 257).

À partir de sa recherche sur la « seconde génération » de Philippins en Californie (réalisée sur la base d'entretiens de groupe/focus group), Diana Wolf place la famille au centre de l'analyse – « la famille semble offrir une base extrêmement attractive et positive à l'identité philippine pour de nombreux enfants d'immigrés, mais elle est aussi une source profonde de stress et d'aliénation qui, pour certains, a conduit à des luttes internes et à une aliénation extrême<sup>49</sup> » (Wolf, 2002, p. 256). L'auteure prétend compléter les études existantes qui se focalisent plutôt sur les problèmes socioéconomiques de ces familles, en se concentrant sur « les niveau personnel et familial, en particulier l'écart entre l'idéologie familiale, d'une part, et les pratiques et processus familiaux, d'autre part<sup>50</sup> » (Wolf, 2002, p. 256). Elle montre ainsi comment cet écart (constitué par l'« éducation et la pression pour le réussite [*education and the pressure to succeed*] » ; une « ambivalence éducationnelle [*educational ambivalence*] », notamment les différences liées au genre ; une « communication entre parents-enfants [*communication parent-child*] » parfois fragile ; et, par les « secrets de famille [*family secrets*] ») amène certains membres de cette « seconde génération » à expérimenter de forts tiraillements identitaires. Ainsi, les enfants d'immigrés philippins auraient tendance à privilégier celle avec laquelle ils ont été élevés, négligeant celle qui est restée au pays. Une grande partie des tensions internes (ce que l'auteure appelle les « concurrences transnationales [*transnational struggles*] ») sembleraient alors émaner des écarts entre l'idéologie familiale et

---

<sup>48</sup> Notre traduction. De l'original : « *A transnational approach acknowledges a plurality of cultural codes and symbols of “home” that go beyond the nation-state and also the multiple locations of “home” that may exist not only geographically but ideologically and emotionally as well* » (Wolf, 2002, p. 257).

<sup>49</sup> Notre traduction. De l'original : « *'The family' seems to offer an extremely magnetic and positive basis of Filipino identity for many children of immigrants, yet it is also a deep source of stress and alienation that, for some, has led to internal struggles and extreme alienation* » (Wolf, 2002, p. 256).

<sup>50</sup> Notre traduction. De l'original : « *Many studies of immigrant groups focus on socioeconomic issues, such as wages, labor force participation, and economic enclaves, in part because such data are easier to acquire than more personal information about problems that might air the family's “dirty laundry”. This chapter complements such approaches by focusing on the more personal and familial levels, particularly the gap between family ideology, on the one hand, and family processes and practices, on the other* » (Wolf, 2002, p. 256).

les pratiques familiales – « mon utilisation du terme “concurrences transnationales” vise à souligner la notion de codes, de cultures, d’idéologies et d’objectifs différents qui circulent dans la vie et l’esprit des enfants des immigrants philippins<sup>51</sup> » (Wolf, 200, p. 257 ; voir aussi Wolf, 1997).

Encore selon Diana Wolf, la notion de « chez-soi [*Home*] » au singulier n’existe pas pour cette génération – « pour plusieurs de ces Philippines, enfants d’immigrés, aucun endroit ne correspond au chez-soi [*home*] qui est un lieu imaginé accueillant et chaleureux<sup>52</sup> » (Wolf, 2002, p. 286). Ils expérimentent un « transnationalisme émotionnel [*emotional transnationalism*] » qui les situe entre « différents points de référence en termes de localisation et de générations, réels et imaginés<sup>53</sup> » (Wolf, 2002, p. 258). En effet, l’apport le plus important de cet article est, selon nous, la notion de « transnationalisme émotionnel » au sein de la « seconde génération » – cette idée selon laquelle les membres de cette génération « expérimentent une espèce de vie transnationale au niveau des émotions, même si localisés dans un seul lieu géographique<sup>54</sup> » (Wolf, 2002, p. 285).

À partir d’entretiens en profondeur auprès d’étudiants Américains d’origine Chinoise et Coréenne, Nazli Kibria montre à son tour que les pratiques transnationales ne jouent pas de rôle central dans le quotidien de ces personnes, mais que les visites à la terre natal sont un moyen pour eux de profiter de la globalisation économique et même de surmonter des éventuels obstacles à la mobilité qu’ils peuvent rencontrer dans leur future vie professionnelle. Par ailleurs, ces visites sont vécues de manière profondément émotive en produisant simultanément un double sentiment d’affinité (notamment en raison des traits physiques similaires et des traditions culturelles (re)connues) et d’altérité (la non maîtrise de la langue, les styles vestimentaires, les comportements, etc.). En tout cas, une « conception essentialiste d’appartenance liée à des notions élémentaires a été avancée par certains, qui se sentaient

---

<sup>51</sup> Notre traduction. De l’original : « *My use of the term “transnational struggles” is meant to underscore the notion of differing codes, cultures, ideologies, and goals that circulate in the lives and minds of children of Filipino immigrants* » (Wolf, 2002, p. 257).

<sup>52</sup> Notre traduction. De l’original : « *[...] Many of these Pilipino children of immigrants find that there is no place like Home, which is a welcoming and warmly imagined place* » (Wolf, 2002, p. 286).

<sup>53</sup> Notre traduction. De l’original : « *I suggest that Filipino youth experience an emotional transnationalism that situates them between different generational and locational points of reference, both the real and the imagined – their parents’, sometimes also their grandparents and other relatives’ and other relatives’, and their own* » (Wolf, 2002, p. 258).

<sup>54</sup> Notre traduction. De l’original : « *[...] they nevertheless live a kind of transnational life at the level of emotions, even if it is based in one geographical place* » (Wolf, 2002, p. 285).

appartenir, du moins dans un sens physique. [...] Les visites à la terre natale mettent en cause les notions liées à l'apparence physique et à l'appartenance<sup>55</sup> » (Kibria, 2002, p. 304).

À son tour, intéressé par la « seconde génération » antillaise (*West Indians*) à New York et à partir de l'analyse d'entretiens, Milton Vickerman fait part d'un paradoxe : alors que les possibilités de mettre en place un champs social transnational deviennent de plus en plus effectives (p.ex. les contacts sont facilités grâce aux nouvelles technologies d'information et de communication), les membres de cette génération auraient tendance à réduire leurs engagements transnationaux, étant donné que la communauté antillaise à New York a recréé la culture d'origine au pays d'accueil. Les enclaves ethniques antillaises à New York constituent un réservoir de la culture d'origine à laquelle ils peuvent facilement avoir accès – « en discutant de la notion selon laquelle, pour de nombreux individus de seconde génération, l'appartenance ethnique peut être plus enracinée dans les enclaves ethniques américaines que dans les Antilles, nous devons également souligner l'importance de l'hybridité dans l'appartenance ethnique. [...] Autrement dit, ils possèdent une identité hybride en tant que *West Indian American* ou encore *Barbadian American*. Ce fait est remarquable car les personnes ayant une double identité [*hyphenated identity*] sont orientées, de manière importante, vers les États-Unis<sup>56</sup> » (Vickerman, 2002, p. 353). Malgré la faiblesse des pratiques et du niveau de conscience transnationales présentées par les membres de cette seconde génération (en comparaison avec la première génération), Milton Vickerman s'emploie plutôt à comprendre les variations en ce qui concerne ces deux variables, ainsi que l'identification ethnique. Cette variabilité est alors expliquée – « les raisons invoquées pour expliquer cette variation peuvent être regroupées en cinq catégories : l'influence du cycle de migration ; l'influence parentale ; l'influence du cycle de vie ; le coût ; et des événements fortuits<sup>57</sup> » (Vickerman, 2002, p. 355).

---

<sup>55</sup> Notre traduction. De l'original : « *They found themselves, in other words, in a setting in which they did not stand out from most others owing to their physical characteristics. They experienced a certain comfort or ease in this situation. In ways that affirmed the elemental conception of membership embedded in primordialist notions, some said that, at least in a physical sense, they had felt like they belong. [...] Even as the homeland trips fostered a sense of affinity, however, they also challenged notions of blood and belonging in profound ways* » (Kibria, 2002, p. 304).

<sup>56</sup> Notre traduction. De l'original : « *In discussing the notion the notion that for many second-generation individuals ethnicity may be rooted in American ethnic enclaves more than in the West Indies, we also need to note the importance of hybridity in ethnicity. [...] That is, they held a hybrid identity sur as "West Indian American" or, say, "Barbadian American". This fact is noteworthy because those with an hyphenated identity are oriented to the United States in important ways* » (Vickerman, 2002, p. 353).

<sup>57</sup> Notre traduction. De l'original : « *Despite reporting lower levels of transnational contact and consciousness overall than their immigrant parents, the second-generation individuals in this study also displayed noticeable variation in both of these variables, as well as in intensity of ethnic identification. The reasons they cited for this variation may be grouped into five categories: the influence of the migration cycle; parental influence; the influence of the life cycle; cost; and fortuitous events* » (Vickerman, 2002, p. 355).

Ainsi, l'auteur soutient que l'immigration doit être conçue comme un cycle au lieu d'un processus linéaire dans lequel un individu quitte un pays et entre dans un autre et que les parents exercent une influence considérable en ce qui concerne les liens transnationaux maintenus par cette génération ainsi que leur identité ethnique (Vickerman, 2002, p. 355-356). L'étape de la vie apparaît comme un des facteurs les plus importants, déterminant le degré des liens transnationaux – « en tant qu'enfants, ils accompagnaient fréquemment leurs parents lors de visites aux Antilles, mais en grandissant, ils leur rendaient moins souvent visite, et ce quasiment plus après leur entrée à l'université, en raison des horaires plus exigeants. Après le *college*, cependant, la fréquence des contacts a repris, mais pas nécessairement au même niveau que quand ils étaient jeunes<sup>58</sup> » (Vickerman, 2002, p. 359). L'auteur observe également que les effets de « coût » et de « cycle de vie » se chevauchent, notamment quand les membres de la « seconde génération » deviennent économiquement autonomes. Finalement, il englobe dans la catégorie des « événements fortuits » toute autre circonstance fortuite qui pourrait influencer le maintien de liens transnationaux et d'une identité ethnique (Vickerman, 2002, p. 361).

Le dernier article qui clôture cette anthologie de travaux sur le transnationalisme de la « seconde génération » et qui mérite notre attention est celui de Yen le Espiritu et Thom Tran. Ces auteurs travaillent sur la formation identitaire et le comportement au sein des Américains d'origine vietnamiennes à San Diego. À partir d'une combinaison de méthodes (quantitative, sous forme de questionnaires et qualitative, à travers d'entretiens en profondeur), ils montrent que, d'une part, les membres de cette « seconde génération » ressentent une forte liaison symbolique au Vietnam, mais connaissent très peu de choses du pays et d'autre part, ressentent une forte pression pour devenir comme [*becoming like*] les « Américains » (Espiritu & Tran, 2002, p. 394) et aussi qu'au sein de cette génération, un transnationalisme symbolique est plus fortement présent, qu'un transnationalisme d'ordre pratique (Espiritu & Tran, 2002, p. 369). En effet, Yen le Espiritu et Thom Tran intègrent donc la dimension imaginative dans leur conceptualisation du transnationalisme.

Notre conceptualisation du transnationalisme intègre aussi bien les activités transnationales réelles (sous forme de visite au pays d'origine, liens de parenté, et envoi de fonds) que les retours imaginaires au pays d'origine (à travers la mémoire sélective, redécouverte culturelle et nostalgies sentimentales). Ceci pour argumenter

---

<sup>58</sup> Notre traduction. De l'original : « *A pattern emerged from some of the second generation: as children, they had frequently accompanied their parents on visits to the West Indies, but as they grew older they visited less often and then almost not at all after they entered college, with its demanding schedule. After college, however, the frequency of contact picked up again, although not necessarily to the same level as when they were young* » (Vickerman, 2002, p. 359).

que le transnationalisme a lieu non seulement au littéral, mais aussi au niveau symbolique – au niveau de l’imagination, des mémoires partagées, et de “inventions de traditions” (Hobsbawm & Ranger, 1983). Encore dans la même ligne de pensée, nous concevons le pays natal non seulement en tant que lieu physique auquel les immigrés et leurs enfants retournent, mais aussi en tant qu’un concept et un désir – un lieu où retourner à travers l’imagination<sup>59</sup> (Espiritu & Tran, 2002 : 369).

Inclure la dimension « imaginaire » dans la conceptualisation du transnationalisme et du pays d’origine est selon nous l’apport le plus important de ces auteurs pour une compréhension plus ample du transnationalisme de la « seconde génération », notamment des questions liées aux appartenances.

Avant de poursuivre notre revue de littérature, nous récapitulons les sujets présentés dans cette première anthologie de travaux sur le transnationalisme de la « seconde génération ». Ainsi, le transnationalisme s’étend effectivement au-delà de la première génération, mais seul un nombre réduit de membres de la « seconde génération » adoptent des pratiques transnationales ; celles-ci varient en portée, intensité et fréquence au cours de la vie et selon une multiplicité de facteurs, notamment, le genre, le statut socioéconomique, les étapes et événements du parcours de vie, les réseaux sociaux, les institutions du pays d’origine au pays d’accueil [*institutional completeness*], entre autres ; ce dernier – *institutional completeness* – renvoie directement à la nécessité de contextualisation sociohistorique de la « seconde génération » qui ne peut être clairement délimiter (et par conséquent son transnationalisme), si spatialement et temporellement décontextualisée ; celle-ci est alors définie à partir d’expériences de vie partagées et historiquement contextualisées (des cohortes) et peut alors être élargie jusqu’à inclure, non seulement les enfants d’immigrés nés au pays d’accueil (« seconde génération » classique), mais aussi ceux nés au pays d’origine, arrivés en bas âge et ayant fréquenté l’école au pays d’accueil (« génération 1.5 ») ou encore la « seconde génération » élevée au pays d’origine mais qui partage le même champ social transnational ; le développement et démocratisation des Technologies d’Information et de Communication (TIC), l’évolution des moyens de transports et les possibilités de mobilité à coûts moindres (aussi un élément de contextualisation sociohistorique), façonnent les expériences de vie et

---

<sup>59</sup> Notre traduction. De l’original : « *Our conceptualisation of transnationalism includes both actual transnational activities (in the form of home visits, kinship ties, and remittances) and imagined returns to the homeland (through selective memory, cultural rediscovery, and sentimental longings). That is, we argue that transnationalism takes place not only at the literal but at the symbolic level – at the level of imagination, shared memory, and “inventions of traditions” (Hobsbawm & Ranger, 1983). Along the same line, we conceive of homeland not only as a physical place that immigrants and their children return for visits but also as a concept and a desire – a place to return through the imagination* » (Espiritu & Tran, 2002, p. 369).

identités de la « seconde génération » et donc délimitent les différentes cohortes ; la famille est une des dimensions à prendre en compte lorsqu'il s'agit de comprendre le transnationalisme de la « seconde génération » car l'enfance et l'adolescence (quand les enfants vivent encore avec les parents et/ou avant leur autonomie économique) constituent les étapes de la vie pendant lesquelles les membres de la « seconde génération » sont le plus influencés par les pratiques et les liens transnationaux des parents (généralisant parfois des tensions [*transnational struggles*]) ; le maintien de la langue d'origine, les pratiques alimentaires, l'envoi de fonds et les visites au pays constituent les pratiques transnationales expérimentées par plusieurs membres de la « seconde génération » ; les visites au pays d'origine, sont vécues de manière particulièrement émotive car elles produisent aussi bien des sentiments d'affinité que de différence et c'est à partir de celles-ci que souvent les appartenances semblent être bousculées ; finalement, un élargissement du concept de pratiques transnationales est observé, notamment pour y inclure un « transnationalisme symbolique », ou encore une dimension émotionnelle et/ou imaginaire.

Bien que les questionnements restent focalisés sur les pratiques transnationales de la « seconde génération » et leurs variations en termes de portée, intensité et fréquence, quelques pistes sont fournies en ce qui concerne les questions liées aux formations identitaires et aux appartenances. Les auteurs soulignent l'« hybridité dans l'appartenance ethnique » (Vickerman, 2002, p. 353) ; le rôle joué par l'apparence physique et les styles (p.ex. vestimentaires, comportementaux) dans les sentiments d'appartenance, notamment durant les visites au pays d'origine (Kibria, 2002, p. 304) ; ou encore, distinguent un « nationalisme de longue distance », conceptualisé en tant qu'« idéologie d'appartenance » – une notion d'appartenance construite dans un champ social transnational et qui relie les individus vivant dans des lieux géographiques différents et motive leurs actions (en contraste avec une « migration transnationale » caractérisée plutôt par des formes effectives de communication transfrontalières et les liens qui en résultent) (Fouron & Glick-Schiller, 2002, p. 176). Nous voyons également apparaître des notions telles qu'« identités transnationales » (Ueda, 2002, p. 41), « identités multiples, enchevêtrées et simultanées » (Fouron & Glick-Schiller, 2002, p. 176), « identité ethnique », « identité hybride » et « double identité [*hyphenated identity*] » (Vickerman, 2002, p. 353). Les auteurs ne manquent toutefois pas de souligner qu'il est nécessaire d'étudier les pratiques transnationales pour comprendre la formation de l'identité chez les enfants d'immigrés (Fouron & Glick-Schiller, 2002, p. 168-208).

Notons encore que, parallèlement à ces questions, un thème secondaire se dégage, celui des conditions économiques de base et de la mobilité sociale ascendante et/ou descendante.

En fonction de leurs caractéristiques socioéconomiques, les immigrés et leurs enfants combinent incorporation et stratégies transnationales de différentes manières, à différents moments de leur vie. Ils s’y appuient pour construire leur identité, poursuivre une mobilité économique, et mettre en place des revendications politiques dans le pays d’origine, dans le pays d’accueil ou dans les deux contextes. Les configurations qui en résultent produisent différentes combinaisons de mobilité ascendante et descendante relativement à ces derniers, en fonction des types d’activités dans lesquelles les migrants participent, les sphères institutionnelles où ces activités prennent place et la classe sociale et l’étape du parcours de vie<sup>60</sup> (Levitt & Waters, 2002b, p. 12).

Ainsi, la combinaison entre incorporation et stratégies transnationales dépendrait des conditions socioéconomiques des immigrés et de leurs enfants et les configurations résultantes de ces combinaisons produisent différents résultats en ce qui concerne la mobilité sociale (ascendante et/ou descendante ; au pays d’origine et/ou au pays d’accueil.)

Il importe d’aborder, pour terminer, le thème des réseaux sociaux. En conceptualisant les champs sociaux transnationaux en tant que « terrains illimités de réseaux égocentriques imbriqués », fondés sur une « idéologie d’appartenance » (amenant à une redéfinition de « seconde génération ») qui alimentent des « identités multiples, enchevêtrées et simultanées » (Fouron & Glick-Schiller, 2002, p. 176) les auteurs font des réseaux un angle d’approche de premier rang. Nous avons donc décidé de fonder, en partie, notre recherche sur une approche relationnelle/des réseaux (non seulement du point de vue théorique, mais aussi méthodologique).

Nous sommes maintenant en mesure de continuer notre revue de littérature. Il est cependant important de souligner que tracer une démarcation entre les différents thèmes liés à la question des appartenances de la « seconde génération » s’avère une tâche complexe et souvent artificielle. En effet, ce sujet – rarement approché dans son exclusivité et exhaustivité – surgi éparpillé au sein d’un sans nombre de recherches dédiés à d’autres sujets. Notons que les notions d’appartenance et d’identité se côtoient dans un grand nombre de recherches sur le

---

<sup>60</sup> Notre traduction. De l’original : « *Depending on their socioeconomic characteristics, immigrants and their children combine incorporation and transnational strategies in different ways at different stages of their lives. They use these to construct their identities, pursue economic mobility, and make political claims in their home or host country or in both. The resulting configurations produce different mixes of upward and downward mobility with respect to both contexts, depending on the kinds of activities in which migrants participate, the institutional arenas where these activities take place, and the class and life-cycle stage of individual migrants* » (Levitt & Waters, 2002, p. 12)

transnationalisme de « seconde génération » et sont souvent employés de manière interchangeable. En ce qui nous concerne, nous tenterons de les distinguer.

Le transnationalisme et l'identité sont des concepts qui par nature appellent à être juxtaposés. Ce parce que les réseaux d'échange et de participation de nombreuses personnes se fondent sur une perception d'une identité commune ; à l'inverse, les identités de nombreux individus et groupes de personnes sont négociées dans des mondes sociaux qui traversent plus d'un endroit<sup>61</sup> (Vertovec, 2001, p. 573).

Notons que, dès les premiers travaux sur le transnationalisme en migration, le concept d'identité est mobilisé lorsqu'il s'agit de comprendre cette pratique. Vertovec, dans *Transnationalism and identity*, réalisé à partir du travail de Richard Jenkins (1996), qui systématise les différentes approches conceptuelles de l'identité (notamment celles de George Herbert Mead, Erving Goffman, et Fredrik Barth), renforce l'idée selon laquelle « on considère que les identités sont générées et construites à travers une sorte de dialectique interne (auto-attribuée) et externe (attribuée par autrui) conditionnée dans des mondes sociaux spécifiques<sup>62</sup>. Cela vaut tant pour les identités personnelles que collectives, qui doivent être comprises comme toujours étroitement liées les unes aux autres »<sup>63</sup> (Vertovec, 2001, p. 577). Nous l'avons déjà vu, le transnationalisme, crée un « nouveau type d'expérience chez les migrants [*new type of migrant experience*] » (Glick Schiller *et al.*, 1992, p. 8-9), une expérience de simultanéité – les migrants contemporains participent simultanément à différentes sphères de la vie aussi bien dans le pays d'accueil que dans le pays d'origine, à de multiples échelles géographiques, s'identifient et peuvent détenir de multiples identités au-delà de frontières nationales (Levitt & Glick-Schiller, 2004). De la même façon, William Haller et Patricia Landolt<sup>64</sup> observent que les identités sont ainsi impliquées, non pas parce qu'elles sont déterritorialisées (car le

---

<sup>61</sup> Notre traduction. De l'original : « *Transnationalism and identity are concepts that inherently call for juxtaposition. This is so because many peoples' transnational networks of exchange and participation are grounded upon some perception of common identity; conversely, the identities of numerous individuals and groups of people are negotiated within social worlds that span more than one place* » (Vertovec, 2001, p. 573).

<sup>62</sup> En ce qui nous concerne, nous adopterons plus loin la formulation proposée par Claude Dubar d'« identité pour soi » et identité pour autrui » (Dubar, 2015)

<sup>63</sup> Notre traduction. De l'original : « *According to most prevailing theories (neatly summarised by Richard Jenkins (1996), who draws especially upon George Herbert Mead, Erving Goffman and Fredrik Barth), identities are seen to be generated in, and constructed through, a kind of internal (self-attributed) and external (other-ascribed) dialectic conditioned within specific social worlds. This holds for both personal and collective identities, which should be understood as always closely entangled with each other* » (Vertovec, 2001, p. 577).

<sup>64</sup> Bien que notre revue de littérature se concentre principalement sur des recherches qualitatives adoptant une perspective processuelle du transnationalisme de « seconde génération », quelques exceptions sont faites, ce qui est le cas ici. William Haller et Patricia Landolt, qui se positionnent plutôt dans le courant qui entend le transnationalisme en tant que pratique, offrent cependant quelques pistes pour la compréhension des pratiques transnationales (et le rôle du contexte local) dans le vécu de la « seconde génération ».



transnationalisme ne dissout pas l'aspect territorial et local), mais plutôt reconfigurées par rapport à des combinaisons multiples d'appartenances simultanées.

Les multiples dimensions de la position sociale [notamment ethniques, pan-ethniques, nationales, raciales [*racial(ized)*] (ou liées à la religion)] sont rarement mutuellement exclusives et se fondent généralement les unes dans les autres [...]. Les frontières bougent à travers les catégories d'identité et la recombinaison des modes d'appartenance au cours de la vie est rarement associée au choix personnel. [...] La formation de l'identité des enfants d'immigrants d'aujourd'hui résulte de la convergence des ressources familiales avec des variables contextuelles de niveau méso, telles que la qualité de la scolarisation et la culture des jeunes [*youth cultures*] au sein de l'école ; la connexion de l'économique, le politique et le social ou l'isolement des quartiers ; et les réseaux sociaux et le capital social de la communauté immigrée<sup>65</sup> » (Haller & Landolt, 2005, p. 1187).

Nous passons maintenant aux articles répertoriés dans les principaux journaux sur les migrations internationales et qui renvoient directement aux questions liées à notre sujet de recherche : les pratiques (trans)nationales et les (dés)appartenances au cours de la vie des membres de la « seconde génération ». Nous articulons cette partie de la revue de littérature autour de quelques topiques qui nous semblent centraux.

**Les styles de vies transnationaux.** Dans l'études des questions identitaires et d'appartenance des immigrés et de leur descendants, la question des « styles de vies transnationaux » semble susciter débat, notamment en lien avec l'usage des Technologies d'Information et Communication (TIC). Dans ce domaine, plusieurs auteurs trouvent un support théorique dans l'approche « cosmopolite [*cosmopolitan*] » qui, comme le transnationalisme, vise la supplantation du « nationalisme méthodologique » et la fondation d'une « nouvelle grammaire du social » (Beck, 2006). Selon Mihaela Nedelcu, par exemple cette position est non seulement une façon de revoir le lien national-transnational, mais aussi

---

<sup>65</sup> Notre traduction. De l'original : « *The immigrant second generation may feel their strongest attachments for the ethnic, pan-ethnic, national, racial(ized), or religious dimensions of their social location, for these socially constructed categories are rarely mutually exclusive and, typically, meld into each other. Yet boundary moves across identity categories and the recombination of ways of belonging over the life course are rarely associated with personal choice. [...] Rather than focus on individual-level dynamics, the segmented assimilation perspective poses that identity formation for today's children of immigrants results from the convergence of family resources with meso-level contextual variables such as the quality of schooling and youth cultures within the school; the economic, political, and social connectedness or isolation of neighbourhoods; and the social networks and social capital of the immigrant community. It is therefore reasonable to suggest that both, analyses of transnational migration and the theory of segmented assimilation focus on the social contexts and institutional barriers and opportunities faced by individuals, families, and immigrant communities to predict outcomes. This convergence around meso-level factors offers a fruitful point of departure for bridging the two literatures along three lines: the family, race and religion* » (Haller & Landolt, 2005, p. 1187).

une manière de comprendre le transnationalisme chez les « migrants modernes [*modern migrant*] » (Nedelcu, 2012, p. 1339), donc « ouvre des voies prometteuses pour l'étude des migrations internationales à l'ère du numérique [*digital age*] » (Nedelcu, 2012, p. 1344 ; voir aussi Nedelcu, 2010). En examinant qualitativement l'utilisation d'Internet par des Roumains à Toronto et leurs familles transnationales, cette auteure met en lumière « les mécanismes à travers lesquels les Nouvelles Technologies d'Information et de Communication produisent des styles de vies connectés [*connected lifestyles*], renforcent la capacité de cultiver l'altérité [*to harness otherness*] et faciliter la socialisation au-delà des frontières, générant ainsi de nouveaux habitus transnationaux [*transnational habitus*] » (Nedelcu, 2012, p. 1339). À partir d'un regard « cosmopolite » sur les « styles de vies connectés à l'ère du numérique [*connected lifestyles in the digital age*] », elle met en relation les champs sociaux transnationaux et l'habitus. Toujours inspirée par Ulrich Beck (2008), elle caractérise un style de vie maintenant largement répandu grâce aux TIC qui est en lien direct avec les sentiments d'appartenances – « se sentir chez soi dans le monde entier [*feeling at home worldwide*] ».

Les familles qui vivent de façon transnationale, les enfants de la seconde génération qui parlent deux langues ou plus dès le plus jeune âge, les professionnels mobiles formés de manière transnationale qui acquièrent des compétences sociales et culturelles éclectiques et les non-migrants qui apprennent le sens de l'altérité 'chez eux' [*sense of otherness 'at home'*] façonnent les symboles ontologiques d'un processus de cosmopolitisation par lequel les individus prennent conscience de la relativité de leur position sociale et de leur culture dans un espace social global plus vaste<sup>66</sup> (Nedelcu, 2012, p. 1346).

Mihaela Nedelcu développe alors la notion d'« habitus transnational [*transnational habitus*] », une « socialisation sans frontières [*socialisation without borders*] » qui combine les deux plus importantes dimensions des mondes sociaux contemporains : la mobilité et la technologie (Nedelcu, 2009). Les migrants développent ainsi un « habitus transnational » qui combine différentes références culturelles acquises en cours de route. Les frontières entre migrants et non-migrants deviennent alors floues et la vie sociale se déterritorialise progressivement, à la fois pour les populations mobiles et sédentaires (Nedelcu, 2012, p. 1353). L'emploi du concept d'habitus – à partir de Bourdieu (p.ex., Bourdieu & Wacquant, 1992, p.

---

<sup>66</sup> Notre traduction. De l'original : « *Families living transnationally, second-generation children speaking two or more languages from an early age, transnationally educated mobile professionals who acquire eclectic social and cultural skills, and non-migrants learning a sense of otherness at 'home' are shaping the ontological symbols of a cosmopolitanisation process through which people become aware of the relativity of their social position and culture within a larger global social space* » (Nedelcu, 2012, p. 1346).

91-115) – tout en tenant compte du fait que celui-ci est de plus en plus façonné par les dimensions transnationales de la vie sociale, n'est pas exclusif à Mihaela Nedelcu. Tandis que cette auteure en a fait une application au niveau du groupe familial, Vertovec, par exemple, s'était déjà référé à l'« habitus bifocal [*bifocal habitus*] » et à l'« habitus transnational [*transnational habitus*] » en tant que double cadre de référence à partir desquels les migrants comparent constamment leur situation dans le pays d'origine avec celle du pays d'accueil (Vertovec, 2009, p. 67).

Encore dans une perspective « cosmopolite », nous voyons apparaître l'idée d'une « identité et/ou appartenance cosmopolite » ou encore d'une « façon d'être cosmopolite » (Bhimji, 2008) et l'idée d'un processus, celui de « devenir cosmopolite » (Wang & Collins, 2016). Fazila Bhimji, dans *Cosmopolitan belonging and diaspora : second-generation British Muslim women travelling to South Asia*, explore les manières dont les femmes musulmanes britanniques de « seconde génération » expriment un sentiment d'appartenance et révèlent des identités cosmopolites pendant qu'elles réfléchissent à leurs voyages au pays d'origine de leurs parents. En s'appuyant sur des entretiens semi-structurés et des conversations informelles, l'auteure montre que ces femmes « conceptualisent l'appartenance et le cosmopolitisme dans un continuum plutôt que de manière binaire. Contrairement au paradigme dominant, les femmes musulmanes britanniques ne considèrent pas les pays d'origine et d'accueil en termes binaires. Dans leurs récits, ces femmes ne présentent plus une identité limitée, mais affichent des identités cosmopolites [*cosmopolitan identities*]<sup>67</sup> » (Bhimji, 2008, p. 414). Les concepts d'identité, appartenance et « façons d'être cosmopolites [*cosmopolitan ways of being*] » (Bhimji, 2008, p. 414) sont employés de manière interchangeable au long de l'article. À leur tour, Bingyu Wang et Francis Collins parlent de « devenir cosmopolite [*becoming cosmopolitan*] » (Wang & Collins, 2016, p. 2778). À partir d'une étude qualitative réalisée à l'aide d'entretiens, ils explorent le « cosmopolitisme quotidien [*everyday cosmopolitanism*] » des Chinois de la « génération 1.5 » (ceux nés au pays d'origine, arrivés en bas âge et ayant fréquenté l'école au pays d'accueil) en Nouvelle-Zélande. Dans un premier temps, ils explorent « les facteurs liés à la pratique du cosmopolitisme, [notamment] la situation familiale ; les expériences en début de vie et scolaires ; et les perspectives de devenir cosmopolite dans de telles circonstances », pour ensuite montrer que,

---

<sup>67</sup> Notre traduction. De l'original : « [...] *The narratives of British born Muslim Asian women conceptualizes belonging and cosmopolitanism along a continuum rather than in binary ways. Contrary to the dominant paradigm, British Muslim women do not view 'home' and 'host' nations in binary terms. Nor do these women exhibit parochial identities but display cosmopolitan identities in their accounts* » (Wang, 2008, p. 414).

« pour les individus qui occupent des positions intermédiaires [*in-between*] tels les migrants de la génération 1.5, le fait de devenir cosmopolite [*becoming cosmopolitan*] nécessite d’être compris en relation avec les dynamiques inégales des relations sociales et les pressions multiples exercées sur les individus qui tentent de négocier et de s’adapter à de nouveaux endroits<sup>68</sup> » (Wang & Collins, 2016, p. 2778).

Les styles de vie transnationaux impliquent à la fois les TIC, la « famille transnationale » (que nous aborderons de suite) et les réseaux sociaux. Dans *‘Virtual’ intimacies? Families communicating across transnational contexts*, Raelene Wilding, se demande à partir d’une large étude qualitative et multi-située « comment et si les parents membres de “familles transnationales” maintiennent le contact à travers le temps et l’espace » (Wilding, 2006, p. 125) et montre que les TIC ne sont pas disponibles pour tout le monde de la même manière et que les choix qui sous-tendent l’utilisation des TIC dépendent surtout des contextes culturel et social de la vie familiale (Wilding, 2006, p. 137-139). L’auteure souligne également que cette prise en compte contribue à la théorisation du rôle des TIC dans le maintien des réseaux sociaux. Les recherches sur l’impact des TIC (qui adoptent souvent une perspective « cosmopolite ») dans les styles de vie apportent des pistes intéressantes pour la compréhension des appartenances de la « seconde génération » même si celle-ci n’est souvent pas la seule population visée par ces recherches. Une autre étude rédigée par par Sandra Gifford et Raelene Wilding montre que « l’établissement dans un monde connecté est fondamentalement lié aux ressources et possibilités accordées aux jeunes pour mener une vie dans leur nouveau pays, à la fois en ligne et hors ligne [*on-line and off-line*] » (Gifford & Wilding, 2013, p. 558). En effet, intéressées par le cas des jeunes Birmans Karens en Australie et travaillant à partir des résultats de projets (en partie extérieur à l’académie) employant une combinaison de méthodes (photographies, dessins, vidéos), elles décrivent trois « articulations d’appartenance » qu’elles nomment d’« évasions d’établissement [*settlement ‘escapes’*] » – les TIC peuvent « ouvrir de nouvelles possibilités d’être et de devenir chez soi [*becoming at home*] dans un nouveau pays et en tant que citoyen d’un monde plus global et déterritorialisé » (Gifford & Wilding, 2013, p. 558).

---

<sup>68</sup> Notre traduction. De l’original : « *We focus on three factors that articulate with the possibilities for practicing cosmopolitanism: migrants’ family-related situation; their school and early life experiences; and the prospects for becoming cosmopolitan within this social situation. Building on the recent scholarly emphasis on ‘everyday cosmopolitanism’, we explore the socially situated character of cosmopolitanism and our analysis demonstrates that for individuals who occupy in-between positions like 1.5 generation migrants, becoming cosmopolitan needs to be read in relation to the uneven dynamics of social relations and the multiple pressures on individuals trying to negotiate and adapt to new places* » (Wang & Collins, 2016, p. 2778).

Dans un article récent, Elisabetta Zontini et Tracey Reynolds développent le concept d'« habitus familial transnationale [*transnational familial habitus*] » (Zontini & Reynolds, 2018, p. 418). Les auteures développent ce concept en tant qu'outil théorique pour comprendre comment les enfants et les jeunes issus de l'immigration « font famille [*doing family*] » de manière transnationale. S'appuyant sur une recherche portant sur les familles caribéennes et italiennes au Royaume-Uni, les chercheuses s'intéressent aux arrangements familiaux, aux relations de parenté et aux identités à l'intérieur des champs sociaux transnationaux qui composent alors l'« habitus familial transnational ». Elles montrent comment ce dernier est façonné par les divisions sociales, telles la « classe, la race et le statut migratoire » (Zontini & Reynolds, 2018, p. 418). Elisabetta Zontini et Tracey Reynolds montrent également que ce concept peut bouleverser les conceptions conventionnelles de l'appartenance et les processus d'inclusion et d'exclusion.

Nous partons de la prémisse selon laquelle les expériences transnationales des enfants et des jeunes varient – par exemple, certains sont nés dans leur pays d'origine et émigrent en tant qu'enfants ; d'autres sont nés dans le pays d'accueil des parents immigrés ; tandis que d'autres restent au pays d'origine, ou leurs parents migrants les renvoient là-bas pour de longues périodes. Cependant, malgré ces différences, nous maintenons que tous ces groupes, y compris ceux qui sont nés ou ont grandi dans le pays d'accueil, ont un lien avec le pays d'origine de leurs parents qui est plus que symbolique. Il est réel et incorporé [*embodied*] dans le sens où ces individus maintiennent une communication à travers les frontières nationales ; ils expriment des attachements et des allégeances tant émotionnelles que matérielles envers le pays d'origine de leurs parents (ou de leurs grands-parents). Ils l'expriment au jour le jour à travers des interactions quotidiennes. [...] Nous considérons les enfants et les jeunes transnationaux comme faisant partie d'un champ social créé par des liens transfrontaliers entre la société d'origine et la société d'accueil, quelle que soit la fréquence des déplacements physiques dans leur pays d'origine. Ces enfants et ces jeunes forment une identité transnationale via une série de flux matériels et symboliques à travers les frontières de différents pays. [...] Nous reconnaissons que les relations familiales transnationales [*transnational family*] sont une ressource sociale précieuse pour réaffirmer les notions d'appartenance culturelle, ethnique et familiale. « Faire famille [*doing family*] » pour ces enfants et ces jeunes ayant de fortes relations transnationales implique souvent de transcender les frontières de l'État-nation et de dépasser les divisions culturelles et les distances spatiales. Un habitus familial transnational [*transnational family habitus*] émerge de cette réalité et se manifeste de manière physique et incorporée [*embodied*]<sup>69</sup> (Zontini & Reynolds, 2018, p. 423).

---

<sup>69</sup> Notre traduction. De l'original : « *In our analysis, we start from the premise of acknowledging that there are variations in children's and youths' transnational experiences – for instance, some are born in the homeland and migrate as young children, others are born in the host country to immigrant parents, while others still stay behind, or their migrant parents send them back for extended periods. Despite these differences, however, we maintain that all these groups, including those born or raised in the host country, have a link to their parents' homeland that is more than just symbolic. It is real and embodied in the sense that these individuals maintain communication* »

Les « styles de vie transnationaux », l'« habitus transnational » ou encore l'« habitus familial transnational » encadrent une conceptualisation du quotidien, de ses pratiques, individuelles ou familiales qui dépassent les frontières. En ce sens, la conceptualisation de l'appartenance est elle-même bousculée. Les sentiments d'appartenance développés et alimentés par la « seconde génération » renvoient à de multiples référents spatiaux, culturels, politiques et sociaux. Et, nous avons vu, les technologies n'y sont pas pour rien.

**La famille transnationale.** Le développement d'études sur les migrations transnationales et, par conséquent, la prise de conscience des liens entretenus par les immigrés à travers les frontières, a donné lieu à la conceptualisation d'un nouveau modèle familial, la « famille transnationale [*transnational family*] ». Les familles transnationales sont définies en tant que « familles qui vivent une partie ou la plupart du temps séparées les unes des autres, tout en restant solidaires et créant quelque chose qui peut être considéré comme un sentiment de bien-être collectif et d'unité, c'est-à-dire “font famille” [*familyhood*] même au-delà des frontières » (Bryceson & Vuorela, 2002, p. 3).

Les recherches ayant comme sujet central la « famille transnationale » sont nombreuses (pour une revue de littérature voir p.ex. Le Gall, 2005). Nous trouvons donc, par exemple, des recherches sur la « parentalité transnationale [*transnational parenthood*] » (pour une revue de littérature voir Carling *et al.*, 2012) et sur l'« enfance transnationale [*transnational childhood*] ». L'étude menée par Marjorie Faulstich Orellana et son équipe auprès des parents d'Amérique centrale, du Mexique et du Yémen en Californie (recherche ethnographique) illustre les circonstances uniques dans lesquelles la « seconde génération » prend la tête de la constitution de champs sociaux transnationaux – « les enfants aident à constituer et à reconfigurer des champs sociaux transnationaux, et les pratiques transnationales, à leur tour, façonnent les contours d'enfances particulières<sup>70</sup> » (Orellana *et al.*, 2001, p. 572). En effet, les

---

*across national borders; they express emotional as well as material attachments and allegiances to their parents' (or grandparents') homeland. They express this through everyday interactions with others in their daily lives. [...] We see transnational children and youths as embedded in a social field created by cross-border connections between sending and receiving society, irrespective of the frequency of physical travel to their country of origin. These children and young people form a transnational identity through a series of material and symbolic flows across the borders of different countries. [...] We recognize that transnational family relationships are a valuable social resource in reaffirming notions of cultural, ethnic and family belonging. 'Doing family' for these children and youths with strong transnational connections often entails transcending the boundaries of the nation-state, and crossing cultural divides and spatial distances. Emerging out of this is a transnational family habitus that manifests itself in an embodied and physical way » (Zontini & Reynolds, 2018, p. 423).*

<sup>70</sup> Notre traduction. De l'original : « *Children help constitute and reconfigure transnational social fields, and transnational practices, in turn, shape the contours of particular childhoods* » (Orellana *et al.*, 2001, p. 572).

champs sociaux transnationaux façonnent les contours des « enfances ». L'étude conduite par Laura Sigad et Rivka Eisikovits en offre une analyse particulièrement intéressante. Analysant les négociations et les constructions identitaires au-delà des frontières des enfants et jeunes Israéliens-Nord-Américains, elles font émerger quatre thèmes liés au processus de développement de l'identité : « enfance et jeunesse imaginées [*imagined childhood and youth*] ; modes d'appartenance transnationaux [*transnational ways of belonging*] ; connexion Israéliens-Nord-Américains [*the North American-Israeli connection*] ; manières d'être parallèles [*parallel modes of being*] » (Sigad & Eisikovits, 2010, p. 1016). Elles suggèrent par conséquent que « l'identité transnationale est intrinsèquement une 'identité compartimentée' [*compartmentalised identity*] » (Sigad & Eisikovits, 2010, p. 1027).

D'autres études encore abordent le « mariage transnational [*transnational marriage*] ». Par exemple, Klaartje Van Kerckem et son équipe reportent à partir d'une recherche qualitative la diminution des mariages transnationaux parmi les Belges d'origine turque entre 2001 et 2008. Ceux-ci préfèrent un mariage local car celui-ci contribue à une mobilité sociale ascendante. D'autre part la possibilité de relations avant le mariage et une implication parentale plus faible semblent contribuer à la baisse de la popularité des mariages transnationaux. Les auteurs soulignent que, malgré ces changements, un pourcentage considérable de personnes continue à épouser un partenaire du pays d'origine (Van Kerckem *et al.*, 2013, p. 1006). Encore au sein des recherches sur la « famille transnationale » nous retrouvons les études sur le « care transnationale [*transnational care*] » (p. ex. Baldassar *et al.*, 2007 ; Baldassar & Merla, 2014 ; Zontini, 2007). Loretta Baldassar et Laura Merla, dans *Transnational Families, Migration and the Circulation of Care: Understanding Mobility and Absence in Family Life*, introduisent le concept de care circulation en tant que l'« échange réciproque, multidirectionnel et asymétrique de care, qui varie au cours du parcours de vie, au sein des réseaux de familles transnationales, assujettis aux contextes politiques, économique, culturel et social à la fois des sociétés d'origine et des sociétés d'accueil<sup>71</sup> » (Baldassar et Merla, 2014, p. 25).

Dans *Transnational Families : Theorising Migration, Emotions and Belonging*, Zlatko Skrbish (2008) parvient à associer trois dimensions qui composent l'expérience de la « famille transnationale » : la migration, les émotions et les appartenances. Selon l'auteur, ces dimensions « non seulement son interconnectées et codépendentes, mais les émotions

---

<sup>71</sup> Notre traduction. De l'original : « *the reciprocal, multidirectional and asymmetrical exchange of care that fluctuates over the life course within transnational family networks subject to the political, economic, cultural and social contexts of both sending and receiving societies* » (Baldassar et Merla, 2014, p. 25).

représentent aussi la colle de cette codépendance<sup>72</sup> » (Skrbiš, 2008, p. 234). Les émotions joueraient ainsi un rôle central dans l'expérience de la migration transnationale et, en particulier, au sein de la « famille transnationale » et nécessiteraient d'être théorisées de manière cohérente.

Bien qu'il existe un certain nombre d'excellentes études sur les complexités émotionnelles de la vie familiale transnationale, je soutiens que nous avons besoin d'une affirmation plus forte du statut des émotions dans ce domaine de recherche, afin "élever les émotions au même titre que d'autres concepts des sciences sociales tels que le genre et la classe. En d'autres termes, les émotions ne devraient pas simplement être considérées comme une ressource pratique et occasionnelle appelée à expliquer certaines particularités de la vie familiale transnationale, mais elles doivent faire partie intégrante de l'expérience familiale transnationale elle-même. À mon avis, deux raisons principales expliquent le caractère indissociable des émotions de toute tentative de comprendre les familles transnationales. La première découle de l'existence de liens émotionnels qui lient inévitablement les individus aux familles [...]. Deuxièmement, tout aussi important, il découle de la nature fondamentale de l'expérience migratoire elle-même. [...] Les histoires de migrants sont liées aux expériences d'adaptation, d'installation, de nostalgie, de sentiment d'appartenance brisé, de renouvellement, de perte, de discrimination, de fins brusques, de nouveaux commencements et de nouvelles opportunités – toutes sont des sources d'émotions puissantes<sup>73</sup> (Skrbiš, 2008, p. 236).

**Les visites et les retours au pays.** Au cours des dernières décennies, un nombre croissant d'auteurs se sont penchés sur la manière dont les liens transnationaux avec le pays d'origine étaient maintenus. Parmi elles, nous voyons apparaître des pratiques politiques, des pratiques économiques et des pratiques, entre autres. Grâce à ces pratiques, les immigrants soutiennent des champs sociaux au-delà des frontières de l'État-nation et créent un « habitus transnational », comme nous l'avons déjà souligné. Une pratique néanmoins se distingue : les visites et retours au pays.

---

<sup>72</sup> Notre traduction. De l'original : « *Not only are they intrinsically connected and co-dependent, but emotions also represent the glue of this co-dependency* » (Skrbiš, 2008, p. 234).

<sup>73</sup> Notre traduction. De l'original : « *While there are a number of excellent studies that deal with the emotional complexities of transnational family life, I argue that we need a stronger affirmation of the status of emotions in this research in order to elevate emotions on par with other social science concepts such as gender and class. In other words, emotions should not simply be seen as a convenient and occasional resource called upon to explain certain peculiarities of transnational family life but they need to be seen as constitutive part of the transnational family experience itself. In my view, there are two key reasons for the inseparability of emotions from any attempt to understand transnational families. The first derives from the existence of emotional ties that inevitably link individuals to families[...]. Second, and equally significant, it derives from the fundamental nature of the migration experience itself. [...] Migrant stories are linked with the experiences of adjustment, settlement, nostalgia, a shattered sense of belonging, renewal, loss, discrimination, abrupt endings, new beginnings and new opportunities – all potent sources of emotions* » (Skrbiš, 2008, p. 236).



Différentes terminologies sont empruntées pour décrire les séjours des descendants d’immigrées au pays d’origine, notamment « tourisme ethnique [*ethnic tourism*] » (King, 1994, p. 173) ; « visites de retour [*return visits*] » (Baldassar, 2001, 2011) ; « visites au chez-soi [*home visits*] » (O’Flaherty *et al.*, 2007) ; « tourisme des racines [*roots tourism*] » (Basu, 2004) ; « tourisme de diaspora [*diaspora tourism*] » ou « tourisme d’héritage [*heritage tourism*] » (Newland & Carylanna, 2010, p. 5-11) ; « tourisme de racines [*roots tourism*] » (Ruting, 2012, p. 18), entre autres. Pour les cas où des membres de la « seconde génération » décident de (ré)émigrer au pays d’origine des parents, nous retrouvons encore « migration des racines [*roots migration*] » (Wessendorf, 2007, p. 1084) et « migration de retour » (Reynolds, 2010, p. 797 ; voir aussi Olwig, 2007 ; Teerling, 2011). Nous aborderons brièvement ces derniers puis, plus en détail, les visites au pays.

À partir d’une recherche ethnographique, Susanne Wessendorf montre comment certains membres de la « seconde génération » italienne en Suisse décident de migrer au pays d’origine des parents « en pensant y trouver la patrie [*homeland*] idéale qui leur avait procuré un fort sentiment d’appartenance durant leur enfance et adolescence transnationales<sup>74</sup> » (Wessendorf, 2007, p. 1084). Il n’est pas rare que ceux-ci développent une relation nostalgique avec le pays d’origine, en particulier s’ils ont grandi dans un champs social transnational, mais il est intéressant d’explorer « comment les notions d’appartenance et de “racines” peuvent être construites et réifiées par la nostalgie d’un autre lieu, et comment les “racines” peuvent être perdues lorsque cet autre lieu se transforme d’imaginé en réel<sup>75</sup> » (Wessendorf, 2007, p. 1084). Si Susanne Wessendorf a mis l’accent sur l’aspect émotionnel de la nostalgie, Tracey Reynolds s’est concentrée sur l’aspect pratique des réseaux sociaux familiaux. À partir de l’analyse d’entretiens approfondis avec de jeunes britanniques d’origine caribéenne, l’auteur montre que « la migration de retour est motivée par le désir d’améliorer la qualité de vie et la réussite économique de nombreux participants. Les données montrent que les ressources en capital social générées par la famille contribuent à faciliter la migration de retour des participants<sup>76</sup> »

---

<sup>74</sup> Notre traduction. De l’original : « *It is common for members of the second generation to have nostalgic relations with their parents’ place of origin, particularly if they have grown up in strong transnational social fields. This leads some to actually migrate to the place where their parents are from. They expect to find the ideal homeland which had provided them with a strong sense of belonging during their transnational childhood and adolescence. In this article I develop the concept of ‘roots migration’ to describe the migration of the second generation to their parents’ homeland* » (Wessendorf, 2007, p. 1084).

<sup>75</sup> Notre traduction. De l’original : « *I explore how notions of belonging and ‘roots’ can be constructed and reified by nostalgia for another place, and how ‘roots’ can be lost when this other place is transformed from imagined to real* » (Wessendorf, 2007, p. 1084).

<sup>76</sup> Notre traduction. De l’original : « *As the data highlights, return migration is motivated by the desire for an improved quality of life and economic success among many of the research participants. The data also illustrates*

(Reynolds, 2010, p. 811 ; voir aussi Grasmuck & Hinze, 2016). Aussi, d'un point de vue stratégique, Leslie K. Wang parle des « avantages de l'entre-deux [*the benefits of the in-betweenness*] » dans le retour en Chine des Américains d'origine chinoise (Wang, 2016, p. 1950).

Une autre étude intéressante concernant les « migrations de retour » est celle de João Sardinha qui s'intéresse aux « motivations et désires de pré-retour [*pre-return desires and motivations*] » des descendants d'immigrés portugais au Canada qui sont retournés au Portugal. À partir d'une recherche ethnographique accomplie dans ce pays, l'auteur considère la création et le maintien de réseaux avec le pays d'origine via la famille, la communauté, la technologie et les visites de retour. Concluant que, même si les facteurs motivant le « retour » étaient rarement uniformes au sein des participants, dominant « les influences et motivations qui créent des sentiments d'appartenance et une proximité spirituelle à un pays, une société ou un style de vie étaient, dans certains cas, fortement valorisées dès un très jeunes âge dans le cadre collectif de la famille et de la communauté diasporique et, dans d'autres cas, construits individuellement à des stades ultérieurs grâce à des mécanismes d'auto-recherche [*self-searching mechanisms*]<sup>77</sup> » (Sardinha, 2008, p. 316). Dans un article ultérieur appuyé sur le même terrain, le même auteur examine « les façons dont les descendants d'immigrants Portugais-Canadiens conçoivent et formulent leur identité » et il montre comment ces derniers « contestent les notions liées à 'être Portugais' et 'être Canadian', encadrés par les politiques multiculturelles canadiennes [...], [optant] par la production de leurs propres significations de l'identité<sup>78</sup> » (Sardinha, 2011, p. 371).

---

*that social capital resources generated through the family are instrumental in facilitating the participants' return migration* » (Reynolds, 2010, p. 811).

<sup>77</sup> Notre traduction. De l'original : « *Based on ethnographic fieldwork carried out from June 2008 to May 2011 in Portugal, the study draws from the narratives of twenty returnees, scrutinizing home-country/host-country interactions and negotiations, the maintenance of ancestral homeland contacts, and network building. I analyze how these are sustained via family, community, technology, and return visits. I show that, even though these descendants drew their return aspirations from both close diasporic proximity (in Canada) and far away locations (in Portugal), the factors that induced a "return" mobility were seldom uniform among the participants. The article thus sets out to discuss the influences and motivations that created feelings of belonging and spiritual proximity to a land, a society, and a lifestyle that, in some cases, were highly valued and often glorified right from an early age within the collective settings of family and diasporic community and, in others, constructed individually at later stages through self-searching mechanisms* » (Sardinha, 2008, p. 316).

<sup>78</sup> Notre traduction. De l'original : « [...] *The research demonstrates how these individuals contest ideas of 'being Portuguese' and 'being Canadian' within the frameworks of the Canadian multicultural policy. Refusing to be positioned outside the nation and Anglo/Francophone conformity, these individuals produce their own meanings of identity by working through their own personally identified multiethnic bodies to the national body politic, where some of them see their own selves as intrinsically 'multicultural' and contributors to the very definition of a Canadian identity. Challenging the tropes of the Canadian multicultural narrative, these descendents, thus, develop nuanced models of cultural citizenship, illustrating that national identities are formed and transformed in relation to representation* » (Sardinha, 2011, p. 371).

Ces études sur les « migrations de retour » illustrent les limitations d'une exploration des notions d'appartenance et d'identité à l'intérieur de frontières culturelles, ethniques ou nationales. Les expériences d'appartenance multi-situées sont mises en avant au détriment d'une conceptualisation « classique » de l'identité, telles l'ethnicité, la religiosité ou la nationalité (Teerling, 2011, p. 1080). Janine Teerling (à partir d'entretiens narratifs), conceptualise des « tierces espaces culturels d'appartenance [*third-cultural spaces of belonging*] » parmi les Britanniques d'origine chypriote.

Mon analyse pointe la nécessité de se concentrer sur les nouveaux espaces d'appartenance formés autour des relations personnelles et sociales. Ces migrants s'appuient sur une variété de relations du chez-soi [*home*] au-delà des frontières, pour créer un espace constitué de composants auxquels ils se sentent appartenir, caractérisés par leur temps, leur lieu, leurs points de vue et leurs expériences. Privilégier de telles expériences d'appartenance au détriment des classifications 'traditionnelles' de l'identité (telles que l'ethnicité, la religiosité et la nationalité) amène un sentiment d'unité défini par les relations propres à chacun (réels et métaphoriques) avec les espaces, au-delà des dichotomies traditionnelles 'ici/là-bas' et 'eux/nous'. En négociant des notions 'essentialisées' et 'non essentialisées' du 'chez-soi' [*home*], les participants établissent de nouveaux 'tierces espaces culturels d'appartenance [*third-cultural spaces of belonging*]', hybrides et pourtant situés à Chypre. Ainsi, faire partie d'un tel tierce espace culturel [*third-cultural space*] et aussi d'un 'espace localisé [*localised space*]' ne s'excluent pas mutuellement<sup>79</sup> (Teerling, 2011 : 1079).

Nous avons déjà noté que le transnationalisme au sein de la « seconde génération » aurait tendance à s'affaiblir (en comparaison à la première génération). Ceci ne signifie pas qu'il disparaîsse totalement, mais plutôt qu'il varie en portée, intensité et fréquence, au cours de la vie. Les visites au pays d'origine apparaissent souvent comme une des principales pratiques expérimentées par les membres de cette génération. Comme déjà souligné, ces visites sont vécues de manière profondément émotive, produisant d'une part un sentiment d'affinité, de l'autre un sentiment d'altérité, en bousculant les sentiments d'appartenance (Kibria, 2002, p. 304). En effet, les immigrants et leurs descendants éprouvent souvent des sentiments paradoxaux lors des visites au pays d'origines (Ruting, 2012, p. 18 ; Wagner, 2008, p. 191).

---

<sup>79</sup> Notre traduction. De l'original : « [...] My analysis indicates the need to focus on the new spaces of belonging formed around personal and social relations. These migrants draw upon a variety of home, expatriate and international relationships to create a space made up by components to which they feel they belong, characterised by their time, place, views and experiences. The privileging of such experiences of belonging over 'traditional' classifications of identity (such as ethnicity, religiosity and nationality) brings about a sense of unity defined by one's relations to (actual and metaphorical) spaces, beyond the traditional 'here/there' and 'them/us' dichotomies. By negotiating 'essentialised' and 'non-essentialised' notions of 'home', participants establish new 'third-cultural spaces of belonging' hybridised, yet located in Cyprus. Hence, being part of such a 'third-cultural space' and also of a 'localised space' are not mutually exclusive » (Teerling, 2011, p. 1079)

Celles-ci peuvent à la fois contribuer au renforcement des liens avec le pays d'origine, tout comme susciter des sentiments d'alterité et d'exclusion. Brad Ruting cherche par exemple à comprendre les expériences des enfants et petits-enfants des migrants Estoniens en Australie lors de ces visites et note comment celles-ci « ont amenés les participants à conceptualiser leur sens de l'identité, leur appartenance et leur chez-soi [*home*], et combien d'entre eux ont fini par aligner simultanément leurs deux identités, estonienne et australienne<sup>80</sup> » (Ruting, 2012, p. 17). Une autre étude est celle de Benjamin Zeitlyn qui, dans une étude qualitative (à l'aide d'entretiens) sur les enfants Britanniques d'origine bangladaise, compare les visites au pays à « des 'montagnes russes' émotionnelles et sensorielles pour ces enfants, qui mettent les enfants à l'épreuves et confirment le sens de qui ils sont. [...] [Elles] donnent aux enfants une leçon durable concernant leur propre sentiment d'appartenance<sup>81</sup> » (Zeitlyn, 2012, p. 953). En effet, les visites au pays d'origine provoquent chez la « seconde génération » des réflexions sur leur biographie personnelle, elles sont marquées par la négociation, la contestation et la redéfinition de leurs identités et de leurs appartenances. Cette négociation, comme le souligne Russell King et Christou Anastasia, à propos des Grecques d'origine américaine et les Grecques d'origine allemande (recherche qualitative multi-située, à l'aide d'entretiens), prend place au-delà des frontières – « nos participants globalisent leurs biographies personnelles au-delà des frontières des États-nations ; ils articulent les sentiments du chez-soi (et du non-chez-soi) en références à de multiples lieux<sup>82</sup> » (King & Christou, 2009, p. 115 ; voir aussi King, 2011 ; King & Christou, 2014).

Concernant encore l'appartenance de la « seconde génération », notons les apports du géographe Samuel Graf et de Daniel Nilsson Dehanas, dans le domaine des sciences politiques. Le premier, dans son article intitulé *Diaspora tourism and the negotiation of belonging : journeys of young second-generation Eritreans to Eritrea*, montre comment ces expériences

---

<sup>80</sup> Notre traduction. De l'original : « *While visiting was a positive but emotional experience for some, it involved awkward encounters for others. This paper explores how these journeys led to respondents reconceptualising their senses of identity, belonging and home, and how many came to align their identities to both Estonia and Australia simultaneously* » (Ruting, 2012, p. 17).

<sup>81</sup> Notre traduction. De l'original : « *The visit is a key experience in the socialisation of British Bangladeshi children. It is an emotional and sensory rollercoaster for children which challenges and confirms their sense of who they are. For, while they enjoy some aspects of the visit, they find others deeply unsettling. Visits to Sylhet in Bangladesh give children a lasting lesson in both Sylheti beliefs and practices and their own sense of belonging. Their deep, embodied sense of disorientation makes children feel that they do not belong in Sylhet, despite the importance of the people, places and practices they encounter. This paper explores the impact of visits on British Bangladeshi children's identities and argues that these experiences help to create a distinct British Bangladeshi transnational social field and habitus* » (Zeitlyn, 2012, p. 953).

<sup>82</sup> Notre traduction. De l'original : « *[...] Our interviewees globalise their personal biographies beyond the borders of the nation-state; they articulate feelings of being at home (and also not-at-home) in several places* » (King & Christou, 2009, p. 115).

socio-spatiales influencent le sentiment d'appartenance de de la « seconde génération » d'Érythréens (à partir des résultats d'une observation participante et d'entretiens) en concluant que le tourisme de diaspora et les expériences qui lui sont associées lors des visites au pays, représentent des événements cruciaux dans l'établissement de l'identité de la « seconde génération » d'Érythréens et influencent la négociation de leur appartenance et positionnement vis-à-vis, autant de la diaspora érythréenne que de l'Érythrée (Graf, 2016, p. 13-14). Samuel Graf adopte une « perspective translocale [*translocal perspective*] », à partir de laquelle le « tourisme de la diaspora [*diaspora tourism*] » est entendu comme « comme un phénomène translocal à la fois basé sur et créateur d'une interdépendance entre les individus et les lieux<sup>83</sup> » (Graf, 2016, p. 1). Intéressé par la « seconde génération » bengali à Londres et travaillant à partir d'observations ethnographiques et d'entretiens, Daniel Nilsson Dehanas adopte la même perspective.

L'adoption d'une perspective translocale pour étudier la manière dont les enfants de migrants développent leur sentiment d'appartenance lors de voyages dans le pays d'origine de leurs parents montre comment les interconnexions socio-spatiales affectent les négociations de leur appartenance. En abordant l'interdépendance entre les localités et les personnes à différents niveaux, la translocalité est un outil conceptuel approprié pour comprendre la négociation de l'appartenance à des environnements à géographies et échelles multiples. Il permet d'explorer comment les aspects sociaux, les lieux et l'interconnexion entre les deux affectent le sentiment d'appartenance<sup>84</sup> (DeHannas, 2013, p. 5).

**Les attachements locaux (spatialités).** La perspective transnationale vient jeter une lumière sur les implications pour la « seconde génération » de grandir dans des champs sociaux transnationaux, ce qui était jusqu'alors occulté par les études adoptant une perspective assimilationniste. Pourtant, « les immigrants et leurs enfants combinent incorporation et stratégies transnationales de différentes manières, à différents moments de leurs vies » (Levitt & Waters, 2002b, p. 12). Dans *The Changing Face of Home : The Transnational Lives of the Second Generation*, Michael Jones-Correa soulignait : « les recherches actuelles en matière d'immigration semblent en danger de faire précisément le contraire [des recherches

---

<sup>83</sup> Notre traduction. De l'original : « *Applying a translocal perspective, I understand diaspora tourism as a translocal phenomenon which is both based on and creates interconnectedness between individuals and places* » (Graf, 2016, p. 1).

<sup>84</sup> Notre traduction. De l'original : « *Adopting a translocal lens to study how children of migrants constitute their sense of belonging by journeys to their parents' home countries reveals how socio-spatial interconnections affect negotiations of their belonging. By addressing the interconnectedness between localities and people at various levels, translocality serves as an appropriate conceptual tool to understand the negotiation of belonging in multi-place and multi-scale environments. It enables the exploration of how social aspects, places and the interconnection between the two affect the sense of belonging* » (DeHannas, 2013, p. 5).

assimilationnistes] – mettant trop l’accent sur le transnational et sous-estimant l’incorporation et l’assimilation » (Jones-Correa, 2002, p. 223). Dans le but de combler cette lacune, divers travaux surgissent qui, tout en adoptant une perspective transnationale, conceptualisent et intègrent le « local » dans leurs analyses. Le rôle des contextes locaux dans l’incorporation et le transnationalisme des immigrés et de leurs descendants est également souligné par exemple par Mark Ellis et Gunnar Almgren, dans *Local Contexts of Immigrant and Second-Generation Integration in the United States* – « l’importance du contexte national pour l’intégration des immigrants semble évidente. Les gouvernements nationaux contrôlent une variété de politiques qui affectent leurs résultats à l’école et sur le marché de l’emploi, la politique et d’autres dimensions pertinentes pour l’intégration. Les identités nationales du pays d’accueil définissent la manière dont les immigrants et leurs descendants sont liés à la société dans laquelle ils vivent<sup>85</sup> » (Ellis & Almgren, 2009, p. 1066). Ces contextes peuvent être définis à différentes échelles et leurs effets fonctionnent de multiples façons. Certains privilégient l’échelle des marchés de l’emploi locaux – définis comme des zones métropolitaines (Ellis & Almgren, 2009 ; Glick-Schiller, *et al.*, 2006 ; Glick-Schiller & Çağlar, 2009) ; d’autres examinent le contexte local sous l’effet du voisinage [*neighbourhoods*] – définis comme des secteurs de recensement ou des unités de taille similaire (Den Besten, 2010 ; Vathi *et al.*, 2016 ; Wessendorf, 2007, 2014, 2017 ; Zhou, 2004).

Selon Nina Glick-Schiller et Ayse Çağlar, par exemple, « le point d’entrée ethnique corrompt les études en migration, renforce le nationalisme méthodologique et ignore le rôle de l’échelle de la ville [*city scale*] dans la formation des voies d’incorporation et de connexions transnationales des immigrés<sup>86</sup> » (Glick-Schiller *et al.*, 2006, p. 612 ; voir aussi Fox & Jones, 2013 ; Glick-Schiller & Çağlar, 2009). Ces auteurs prétendent alors « développer un cadre conceptuel pour l’étude de la migration, l’installation et les connexions transfrontalières qui ne dépend pas du groupe ethnique, ni comme unité d’analyse, ni comme seul objet d’étude [...] ». Car selon eux, « des formes d’incorporation non ethnique connectent les migrants dans des relations sociales construites sur des facteurs autres que les revendications communes à la culture, à l’ascendance ou à l’histoire qui découlent de formes ethniques de catégorisation ou

---

<sup>85</sup> Notre traduction. De l’original : « *That national context matters for immigrant integration seems obvious. National governments control a variety of policies which affect immigrant outcomes in schools, labour markets, politics and other dimensions relevant to integration. The national identities of the host country frame how immigrants and their descendents come to relate to the society in which they live* » (Ellis & Almgren, 2009, p. 1066)

<sup>86</sup> Notre traduction. De l’original : « *Migration studies have focused attention on ethnic institutions in global and gateway cities. This ethnic lens distorts migration scholarship, reinforces methodological nationalism, and disregards the role of city scale in shaping migrant pathways of settlement and transnational connection* » (Glick-Schiller *et al.*, 2006, p. 612).

d'auto-identification. Sur le lieu de travail, dans le quartier et dans les organisations politiques et religieuses, les migrants nouent des liens sociaux aussi bien avec les non-migrants qu'avec les migrants qui ont des origines ethniques différentes<sup>87</sup> » (Glick-Schiller *et al.*, 2006, p. 613-614).

Min Zhou, quant à elle, utilise comme point d'entrée le quartier. À partir d'une recherche ethnographique, elle investigate la manière dont certaines ressources particulières de trois quartiers (*Chinatown*, *Koreatown* et *Pico Union*) comptent pour les enfants d'immigrés à Los Angeles. Elle montre comment les quartiers ont des effets sur les expériences des immigrés et de leurs descendants. Par exemple, à partir de l'exemple des immigrés Chinois, elle montre comment leur esprit d'entreprise crée des opportunités d'emploi pour les membres de cette communauté. Également intéressées par l'impact du contexte local du quartier, Vathi Zana, Duci Veronika et Dhembo Elona se sont spécifiquement dirigées vers les conséquences de celui-ci dans les résultats scolaires de la « seconde génération ». À partir d'une recherche empirique fondée sur des entretiens approfondis et de l'observation participante (leurs participants étaient, entre autres, des enfants et adolescents d'origine Albanaise dont la famille est retournée de Grèce), elles soulignent qu'il est nécessaire de tenir compte des trajectoires de « vies en mobilité [*mobile lives*] » des immigrés et de leurs enfants et de la disjonction entre les différents systèmes éducatifs et le rôle de la localité au sein de l'État-nation. Ainsi, la centralité d'une notion essentialisée d'« ethnicité » et d'État-nation dans les modèles d'intégration des immigrés et de leurs descendants – le système scolaire étant un de ses piliers – peut être déconstruite, en partie à partir d'une théorie du « contexte d'intégration comparative [*comparative integration context theory*] » (Vathi *et al.*, 2016, p. 159). Encore sur les enfants, une autre étude intéressante est celle de Olga Den Besten, présentée dans son article *Local belonging and 'geographies of emotions': Immigrant children's experience of their neighborhoods in Paris and Berlin* où elle défend que « le sentiment d'appartenance local et les attitudes émotionnelles envers le voisinage [*neighbourhood*] se trouvent intrinsèquement liés » (Den Besten, 2010, p. 181). En explorant les expériences envers leur quartier d'enfants descendants d'immigrés à Paris et à Berlin (à l'aide d'une technique de cartographie [*mapping technique*] et de questionnaires), elle enquête sur le rôle joué par le lieu – « l'environnement géographique immédiat dans lequel évolue la vie quotidienne » (Den Besten, 2010, p. 181) –

---

<sup>87</sup> Notre traduction. De l'original : « *Nonethnic forms of incorporation connect migrants in social relationships built on factors other than the claims to common culture, descent, or history that stem from ethnic forms of categorization or self-identification. In the work-place, neighborhood, and political and religious organizations, migrants form social ties with both natives and migrants who bear different ethnicities* » (Glick-Schiller *et al.*, 2006, p. 614).

dans les sentiments d'appartenance de ces enfants. Les résultats montrent que leurs sentiments d'appartenance se fondent d'une part sur des attitudes émotionnelles envers le voisinage et d'une autre envers le « distant » pays d'origine (Den Besten, 2010, p. 191).

Dans son article *Local attachments and transnational everyday lives : second-generation Italians in Switzerland*, et à partir des résultats d'une enquête par entretiens (*life-history interviews*), Susanne Wessendorf s'intéresse aux sentiments d'appartenance chez la « seconde génération » italienne en Suisse.

De nombreux descendants de migrants grandissent dans le contexte de relations sociales transnationales actives avec le pays d'origine de leurs parents. Parmi les migrants du sud de l'Italie en Suisse, ces relations sont marquées par le souhait de la première génération de retourner un jour au pays, rêve nourri depuis le début de leur migration après la Seconde Guerre mondiale. Les Italiens de la seconde génération ont développé, d'une part, différentes manières de négocier les styles de vies transnationaux [*transnational livelihoods*] mis en place par leurs parents, et le désir d'attachements locaux, de l'autre<sup>88</sup> (Wessendorf, 2014, p. 365).

L'auteure montre comment les enfants d'immigrés Italiens en Suisse ont développé leur propre « répertoires d'*Italianità* et d'appartenance à l'intérieur de la Suisse et avec leurs compatriotes de la même [*co-ethnic peers*] » (Wessendorf, 2014, p. 365). Pour certains, être d'origine immigrée ne joue pas de rôle important dans leur quotidien. D'autres, en revanche, sont fortement liés au pays d'origine et entretiennent activement des relations transnationales avec l'Italie. Au sein de ces derniers, la plupart planifie quand même sa vie en Suisse (pour des raisons économiques et parce qu'il se sentent intégrés dans des réseaux sociaux dans les villes où ils ont grandi). Certains, néanmoins, décident de retourner au pays d'origine une fois adultes, ce que l'auteur appelle la « migration des racines [*roots migration*] » (Wessendorf, 2007). En analysant ces deux trajectoires, Susanne Wessendorf constate que, pendant l'enfance et l'adolescence, la constitution des réseaux sociaux de la « seconde génération » au sein du voisinage et de l'école, joue un rôle dans les sentiments d'appartenance, notamment en ce qu'ils peuvent être transformés en une « célébration de leur *Italianità* ». Tandis qu'en ce qui concerne la vie adulte, l'auteure souligne les tensions entre les relations transnationales et les attachements locaux – pour cette « seconde génération » c'est la propre « célébration de

---

<sup>88</sup> Notre traduction. De l'original : « *Many descendants of migrants grow up in the context of lively transnational social relations to their parents' homeland. Among southern Italian migrants in Switzerland, these relations are imbued with the wish to return among the first generation, a dream fostered since the beginning of their migration after the Second World War. Second-generation Italians have developed different ways of negotiating the transnational livelihoods fostered by their parents on the one hand, and the wish for local attachments on the other* » (Wessendorf, 2014, p. 365).



l’Italianité » qui fortifie le fort sentiment d’appartenance et d’attachement aux villes suisses où ils ont grandi (Wessendorf, 2007, p. 366).

Dans un de ses travaux plus récents sur les immigrants récents à Birmingham, Susanne Wessendorf se concentre sur les interactions sociales dans l’espace public. Bien qu’il ne porte pas sur la « seconde génération », ce travail apporte une contribution intéressante à la compréhension de l’appartenance. Elle y suggère que le quartier (et la ville) – le lieu de vie –, doit être considéré lors de cette démarche, car il constitue un des « trois facteurs qui façonnent l’appartenance des immigrants : premièrement la diversité liée à l’immigration du quartier où ils vivent ; deuxièmement la localisation sociale des immigrants en relation à l’ethnie [*race*], genre, religion et langue ; et, troisièmement, les expériences antérieures vécues par les immigrants de la diversité liée à la migration » (Wessendorf, 2017, p. 1).

Cet article se concentre sur le sentiment d’attachement et de connectivité des migrants avec le lieu où ils s’installent, et montre en quoi cet attachement dépend de la position sociale des migrants dans les structures de pouvoir, d’inclusion et d’exclusion, en particulier en ce qui concerne la race, la religion et le genre. [...] Leur sentiment d’appartenance est avant tout façonné par un sentiment de ‘ne pas se faire remarquer [*not sticking out*]’, de pouvoir être invisible grâce à la diversité de voisinage existante. La visibilité et l’invisibilité sont donc cruciales en ce qui concerne l’appartenance. [...] Appartenir dans le contexte n’est donc pas lié à une résidence de longue durée, mais plutôt au sentiment de s’inscrire [*fitting into*] dans le paysage social construit sur la multiplicité de personnes différentes <sup>89</sup> (Wessendorf, 2017, p. 3-4 ; voir aussi Wessendorf, 2014).

Explorer le transnationalisme des membres de la « seconde génération » implique rechercher sur leur incorporation, leurs pratiques et les aspects de leur expérience de vie locale. Marta Bivand Erdal, par exemple, suggère de le faire « en interrogeant le concept d’intégration d’un point de vue transnational » (Erdal, 2013, p. 983). À partir des expériences de migrants Pakistanais et de leurs descendants en Norvège (recueillis à travers des entretiens semi dirigés/*focus group*), l’auteure montre comment l’intégration peut engendrer des tensions de par les implications de ses multiples niveaux.

---

<sup>89</sup> Notre traduction. De l’original : « *This article focuses on the sense of attachment and connectedness migrants develop within the area in which they settle, and shows how this attachment is related to migrants’ social location within structures of power, inclusion and exclusion, especially with regards to race, religion and gender. [...] Their sense of belonging is primarily shaped by a sense of ‘not sticking out’, of being able to be invisible on the grounds of already existing neighbourhood diversity. Visibility and invisibility are thus crucial in regards to belonging. [...] Belonging in this context is thus not related to long-term residence, but rather a sense of fitting into the social landscape made up of a range of different people* » (Wessendorf, 2017, p. 3-4 ; voir aussi Wessendorf, 2014).

Il est maintenant bien connu que l'intégration est un phénomène à plusieurs couches [*multi-layered*], englobant à la fois des éléments descriptifs et prescriptifs – « ce qui est et ce qui devrait être ». Les politiques des différents États-nations définissent les dimensions juridico-politiques de l'intégration dans des contextes particuliers, contribuant parfois à une compréhension normative de l'intégration qui présuppose un conflit entre le transnationalisme des migrants et leur intégration, en particulier dans la dimension socioculturelle. Une analyse critique des implications des multiples niveaux d'intégration pour les individus directement touchés – c'est-à-dire les migrants eux-mêmes – et son analyse révèle l'existence de tensions entre, d'une part l'approche fonctionnelle des migrants à l'intégration, et de l'autre les politiques de l'État en matière d'intégration, le tout évoquant les problèmes non résolus liés à la citoyenneté et à l'identité<sup>90</sup> (Erdal, 2013, p. 983).

Dans un autre article, intitulé *Migrant Balancing Acts : Understanding the Interactions Between Integration and Transnationalism*, Marta Bivand Erdal et Ceri Oeppen (à partir d'une revue de littérature) explorent des moyens en vue de comprendre les interactions entre l'intégration des migrants et le transnationalisme et développe une typologie « fondée sur la reconnaissance de l'agentivité des migrants à l'égard des deux sociétés – tel un acte d'équilibre [*balancing act*] ». Selon les auteures, cette typologie est un outil permettant aux chercheurs en migration de « dépasser la simple reconnaissance de la coexistence du transnationalisme et de l'intégration et d'analyser la nature des interactions entre eux – les deux entendus en relation aux lieux, contextes et êtres humains impliqués et leurs considérations fonctionnelles, émotionnelles et pragmatiques<sup>91</sup> » (Erdal & Oeppen, 2013, p. 867). Ainsi, entre l'intégration et le transnationalisme socioculturels et structurels, trois types d'interactions sont présentées : l'addictive, la synergétique et l'antagoniste (voir Erdal & Oeppen, 2013, p. 878). L'aspect le plus intéressant réside ici, selon nous, dans l'agentivité accordée aux migrants et à leurs descendants dans l'idée d'« acte d'équilibre [*balancing act*] ».

---

<sup>90</sup> Notre traduction. De l'original : « *Integration is shown to be a multi-layered phenomenon, encompassing both descriptive and prescriptive elements – what is and what ought to be. The policies of individual nation-states define the legal-political dimensions of integration in particular contexts, at times contributing to a normative understanding of integration that presupposes a conflict between migrants' transnationalism and their integration, particularly along the socio-cultural dimension. A critical consideration of the implications of the multiple layers of integration for the individuals directly affected – that is, the migrants themselves – [and its] analysis reveals the existence of tensions between migrants' functional approach to integration on the one hand, and state policy on integration on the other, all pointing to unresolved issues related to citizenship and identity* » (Erdal, 2013, p. 983).

<sup>91</sup> Notre traduction. De l'original : « *Integration is taken as the starting point, and the assumption that integration and transnationalism are at odds with one another is questioned. When considered as constituents of a social process, we argue that there are many similarities between integration and transnationalism. A typology for understanding these interactions is developed, based on an acknowledgment of migrants' agency in straddling two societies – as a balancing act. This typology is presented as a tool to enable migration scholars to move beyond simply acknowledging the co-existence of transnationalism and integration and towards an analysis of the nature of interactions between the two – understood in relation both to particular places and contexts and to the human beings involved and their functional, emotional and pragmatic considerations* » (Erdal & Oeppen, 2013, p. 867).

Nous soutenons que la nature des interactions entre intégration et transnationalisme, du point de vue des acteurs, peut être décrite comme un acte d'équilibre [*balancing act*] mis en œuvre par les migrants lorsqu'ils chevauchent la société d'accueil et d'origine, vivant leur quotidien localement, mais aussi connectés dans un champ social transnational. En tant qu'acteurs, les migrants et les populations des sociétés dans lesquelles ils vivent à l'échelle locale et transnationale, sont liés et correspondent aux contraintes structurelles et aux possibilités offertes par ces sociétés, y compris les dimensions juridiques, politiques et socioéconomiques<sup>92</sup> (Erdal & Oeppen, 2013 : 877).

**Les temporalités et les appartenances.** Lors de la revue de l'ouvrage *The Changing Face of Home : The Transnational Lives of the Second Generation* (Levitt & Waters, 2002), nous avons observé qu'un appel à une définition et délimitation claires de la « seconde génération » était lancé. Définir de manière précise la « seconde génération » est un pas essentiel, non seulement pour comprendre les pratiques transnationales des migrants, mais également leurs appartenances. Plusieurs auteurs ont souligné la nécessité d'inclure différentes temporalités lors de cette démarche (Eckstein, 2002 ; Fouron & Glick-Schiller, 2002 ; Levitt, 2002 ; Smith, 2002 ; Ueda, 2002). Nous pourrions dire que le postulat de départ, partagé par l'ensemble des différents auteurs dans cet ouvrage, est de considérer que « les immigrés et leurs enfants combinent incorporation et stratégies transnationales de différentes manières, à différents moments de leurs vies » (Levitt & Waters, 2002b, p. 12). Nous notons dès lors l'importance du « parcours de vie » (Levitt, 2002 ; Smith, 2002). D'autre part, une contextualisation historique des expériences et « identités transnationales [*transnational identities*] » construites et exprimées par cette génération est indispensable (Ueda, 2002). Les générations seraient alors construites sur la base d'expériences partagées et historiquement contextualisées (Eckstein, 2002, p. 211-215 ; Fouron & Glick-Schiller, 2002, p. 176). Nous développons ici deux groupes de travaux que nous distinguons selon le type d'approche principale adoptée lors de l'étude des expériences et formations identitaires de la « seconde génération » : le premier axé sur le parcours de vie (Somerville, 2007, 2008) et le deuxième sur une contextualisation historique (Eckstein & Barberia, 2002 ; Minoo & Barzoo, 2014 ; Rumbaut, 2004 ; Waters, 2014). Ces deux perspectives sont nécessaires lors d'une tentative de

---

<sup>92</sup> Notre traduction. De l'original : « *We argue that the nature of interactions between integration and transnationalism, when viewed from an actor-centred point of view, can be described as migrants' balancing acts\*as migrants straddle societies of settlement and origin, living their everyday lives locally, but also connected within a transnational social field. As actors, migrants and the populations of the societies they live in locally and transnationally, relate and respond to the structural constraints and opportunities provided by these societies, including the legal, political and socio-economic dimensions* » (Erdal & Oeppen, 2013, p. 877).

définition et de délimitation de la « seconde génération ». Nous les appelons « horizontale » et « verticale », respectivement.

Ainsi, Kara Somerville adoptent plutôt une approche « horizontale ». Dans *Life Cycle Events and the Creation of Transnational Ties among Second Generation South Indians*, l'auteure s'intéresse à la manière dont la « nouvelle seconde génération [*new second-generation*] » d'immigrés vit à travers les frontières. À partir de l'analyse d'entretiens approfondis réalisés avec des immigrants de la « seconde génération » d'origine indienne à Toronto, Kara Somerville montre que les membres de cette « seconde génération » établissent et s'engagent dans des liens transnationaux et ce à des moments spécifiques de leur vie – « l'engagement transnational varie au cours du parcours de vie ; à certains moments les migrants sont plus ou moins susceptibles d'avoir un lien physique ou symbolique avec leur pays d'origine. Les chercheurs ont commencé à déterminer en quoi des opportunités inattendues, des moments politiques et des élections [...] peuvent influencer sur la probabilité que quelqu'un se livrera à des pratiques transnationales. [...] On en sait cependant moins sur la manière dont la famille, en tant qu'institution sociale, façonne la trajectoire de vie des liens transnationaux parmi les migrants et leurs enfants<sup>93</sup> » (Somerville, 2007, p. 92). La recherche de Kara Somerville (et la nôtre) a pour but de combler en partie cette lacune. Ainsi, l'auteure souligne que « les liens entre les migrants de seconde génération et le pays d'origine de leurs parents, persistent et qu'ils sont développés principalement à travers deux événements importants du cycle de vie : le mariage et la naissance d'un enfant. La fréquence et l'intensité des relations transfrontalières augmentent pendant ces événements, cimentant les identités transnationales<sup>94</sup> » (Somerville, 2007, p. 92). Selon cette étude, le mariage est un des moments forts du cycle de la vie lors duquel les relations transfrontalières de la « seconde génération » indienne à Toronto s'intensifient – « le désir de la seconde génération de s'appuyer sur son 'Indianité [*Indianness*]' pour se définir, pour définir ses préférences de mariage et sa future vie de couple, aide à comprendre pourquoi les mariages sont un événement du parcours de vie qui

---

<sup>93</sup> Notre traduction. De l'original : « *Transnational engagement varies over the life cycle; at certain times migrants are more or less inclined to have a physical or symbolic connection to their homeland. Researchers have begun to identify how unexpected opportunities, political upheavals, and elections [...] can influence the likelihood that someone would engage in transnational practices. [...] Less is known, however, about how family as social institution, shapes the life course trajectory of transnational ties among migrants and their children* » (Somerville, 2007, p. 92).

<sup>94</sup> Notre traduction. De l'original : « *This paper provides some clues as to how the new second-generation migrants are living their lives in ways that traverse borders. This study finds evidence of enduring ties between second-generation migrants and their parents 'homelands, developed primarily through two important life-cycle events: marriage and the birth of a child. Both the frequency and intensity of cross-border relationships increase during these events, cementing transnational identities. Further, transnational ties are initiated and sustained among second generation migrants* » (Somerville, 200, p. 92)

alimente les liens transnationaux parmi les enfants d'immigrés<sup>95</sup> » (Somerville, 2007, p. 93).

Le deuxième événement important est la naissance d'enfants.

L'une des raisons possibles pour lesquelles la naissance d'enfants est un élément déclencheur important est que la seconde génération estime que leurs enfants profiteront de la reconnexion avec l'Inde et de la famille en Inde. C'est un moyen d'élargir le réseau social de leurs enfants sans sacrifier les affiliations qu'ils ont construites au Canada. En élevant leurs enfants dans un contexte social qui inclut des personnes provenant du pays d'origine et du pays d'accueil de leurs parents, la seconde génération espère inculquer l'« Indianité [Indianness] » à leurs enfants. Les migrants de seconde génération accordent de l'importance à tirer le meilleur à la fois de la culture et société d'origine et d'accueil – ce que les liens transnationaux leur permettent. Cependant, ils ne veulent pas adopter la vieille culture indienne traditionnelle, mais préfèrent incorporer la culture indienne contemporaine dans leurs vies canadiennes<sup>96</sup> (Somerville, 2007, p. 93).

En ce sens, la « culture » qu'il veulent transmettre à leurs enfants est différente de celle de leurs parents. Pour être sûrs de leurs transmettre une version actualisée de celle-ci, ils s'actualisent eux-mêmes et maintiennent un contact régulier avec le pays d'origine, notamment à travers des visites fréquentes au pays et des contacts via les téléphones et Internet – « le désir de créer des liens transnationaux pour leurs enfants de troisième génération amène la seconde génération à devenir transnationale » (Somerville, 2007, p. 94). Selon cette auteure, les événements du parcours de vie agissent « comme catalyseurs d'un transnationalisme durable, et pas simplement comme des périodes d'engagements transnationaux temporaires. La reconnaissance du fait que les enfants de migrants entretiennent des liens solides et durables avec leur pays d'origine, même s'ils sont incorporés dans le pays d'établissement, indique la nécessité de continuer à explorer les questions liées à l'incorporation à long terme des migrants<sup>97</sup> » (Somerville, 2007, p. 94).

---

<sup>95</sup> Notre traduction. De l'original : « *The desire of the second-generation to draw on their 'Indianness' to define themselves, their marriage preferences, and their future married lives, help explain why weddings are a life course event that cultivate transnational ties among the children of migrants* » (Somerville, 2007, p. 93).

<sup>96</sup> Notre traduction. De l'original : « *One possible reason why the birth of children is an important trigger is because the second-generation feel that their child(ren) will benefit from the reconnection with India and family in India. It is a way to expand the social network of their child without sacrificing the associations they have built in Canada. By raising their children within a social context that includes people in both their parents' country of origin and settlement, the second-generation hopes to instill 'Indianness' into their children. Second-generation migrants discuss the importance of taking the best from both cultures and societies, which transnational ties allow them to do. They do not, however, want to adopt the old, traditional Indian culture, but would rather incorporate the contemporary Indian culture into their Canadian lives* » (Somerville, 2007, p. 93).

<sup>97</sup> Notre traduction. De l'original : « *Life-cycle events act as catalysts for enduring transnationalism, and not merely as periods of temporary transnational engagements. The recognition that the children of migrants maintain strong, enduring ties to their country of origin, even as they are incorporated into the country of settlement, indicates the need to continue exploring questions related to long-term migrant incorporation* » (Somerville, 2007, p. 94).

Kara Somerville montre comment, lorsqu'à de moments spécifiques du parcours de vie, certains événements intensifient les relations transfrontalières et ainsi, « cimentent les identités transnationales ». Sur la base d'un même terrain, dans un autre article, elle renforce l'idée selon laquelle « les Indo-Canadiens de seconde génération effectuent des appels téléphoniques fréquents, établissent des communications via Internet et réalisent des visites annuelles, en Inde. Cette communication transnationale active le champ social transnational et façonne leurs processus d'identification<sup>98</sup> » (Somerville, 2008, p. 23). Les travaux de cette auteure sont particulièrement intéressants car ils se focalisent non pas sur les conséquences de l'émergence et maintiens de ces identités, mais sur les processus qui les engendrent.

Au lieu de se concentrer sur les résultats de l'identité, cet article met l'accent sur les processus d'identité. Les résultats expliquent davantage la manière dont la seconde génération est en train de « faire ethnicité [*doing ethnicity*] » de façon transnationale qu'il ne décrit les ethnicités effectivement produites. Les catégories identitaires [*identity labels*] telles que Canadien, Sud-Asiatique ou Kannadiga ont moins d'importance que les processus par lesquels la seconde génération construit un sentiment de soi. [...] Dès lors, l'objet principal de cet article est le processus de construction de l'identité dans un champ social transnational<sup>99</sup> (Somerville, 2008, p. 23).

Selon Kara Somerville, l'importance du champ social transnational dans la construction des identités de cette « seconde génération » est démontrée à trois niveaux distincts : au niveau des émotions ; au niveau des apparences ; au niveau des allégeances (Somerville, 2008, p. 27-30) – ces trois niveaux correspondant aux manières dont ils modifient leurs identités et dont ils expriment leurs appartenances (Somerville, 2008, p. 31). Elle illustre ainsi « l'importance que la seconde génération d'immigrés d'origine indienne accorde aux liens avec le pays d'origine de leurs parents dans l'édification de leur identité et de leur appartenance au Canada » (Somerville, 2008, p. 30) et comment les identités émergent et sont modifiées sur la base des liens transfrontaliers.

Notons encore que c'est bien ici que nous identifions une des lacunes dans les travaux à ces sujets. À l'instar de Kara Somerville, nous prôtons l'adoption d'une approche sur le

---

<sup>98</sup> Notre traduction. De l'original : « *Second generation Indo-Canadians are engaged in frequent phone calls, email correspondence and annual visits to India, and this transnational communication activates the transnational social field and shapes their identification processes* » (Somerville, 2008, p. 23).

<sup>99</sup> Notre traduction. De l'original : « *Instead of focusing on identity outcomes, this article emphasizes identity processes. The findings explain the ways the second generation are transnationally "doing ethnicity" and less about the actual ethnicities that they do. Identity labels such as Canadian, South-Asian, or Kannadiga, are given less emphasis than the processes through which the second generation constructs a sense of self. Subsequently the focus is on the process of identity construction within a transnational social field* » (Somerville, 2008, p. 23).

parcours de vie lors de l'étude du transnationalisme de la « seconde génération », en particulier en ce qui concerne leur formation identitaire.

Enfin, tout au long de cet article, j'ai fait valoir qu'au lieu de se concentrer uniquement sur les résultats [*outcomes*] de l'identité, la recherche devait se pencher sur le processus d'identification. La littérature existante se concentre principalement sur les résultats de l'identité et se passe/oublie d'examiner de manière suffisamment détaillée les attachements émotionnels et la manière dont ces attachements sont exprimés. Les marqueurs d'identité statiques ne capturent pas l'incorporation [*embeddedness*] dans les champs sociaux transnationaux. Au lieu de se focaliser sur le fait que quelqu'un s'identifie comme Canadien, Indien, Indo-Canadien ou Sud-Asiatique, la recherche doit comprendre que les processus de construction identitaire fournissent une occasion d'examiner l'expression des identités et les significations que les migrants attachent à ces identités. En prêtant attention aux processus, nous observons comment ils se déroulent dans un champ social transnational. Convertir la construction identitaire de la seconde génération en un modèle fondé sur les résultats identitaires dévalorise les migrants de seconde génération. Cela empêche leur agentivité de s'engager dans des processus de formulation et d'expression des leurs attachements émotionnels fluctuants. Fondamentalement, le monde social transnational est intrinsèquement impliqué dans les processus d'identification propres [*self-identification*] à ces jeunes et il est nécessaire de mieux comprendre les processus de formulation et d'expression des attachements transnationaux en constante oscillation<sup>100</sup> (Somerville, 2008, p. 31).

Le deuxième groupe de recherches que nous présentons concerne les auteurs qui mettent l'accent sur l'importance d'une approche « verticale » lors de la définition et délimitation de la « seconde génération » – c'est-à-dire, celle de contextualiser historiquement les expériences des membres de cette génération. Après une récapitulation des différences entre les approches « assimilationniste » et « transnationale », Susan Eckstein et Lorena Barberia signalent que « ces deux types d'approches décrivent les expériences intergénérationnelles des immigrants différemment. La première souligne l'adaptation de la seconde génération au pays d'accueil ; la deuxième, met l'accent sur les liens continus que les enfants d'immigrés maintiennent avec le pays d'origine des parents et comment ces liens limitent l'assimilation

---

<sup>100</sup> Notre traduction. De l'original : « *Finally, throughout this article I have argued that instead of simply looking at identity outcomes, research needs to look at the process of identification. Existing literature primarily focuses on identity outcomes and neglects to examine, in any sufficient detail, emotional attachments, and the ways these attachments are expressed. Static identity markers do not capture embeddedness in transnational social fields. Instead of focusing on whether someone identifies as Canadian, Indian, Indo-Canadian or South Asian, research needs to understand that the processes of identity construction provide an opportunity to examine the expression of identities, and the meanings migrants attach to those identities. By paying attention to processes, we see how they take place within a transnational social field. Converting identity construction of the second generation into a model of identity outcomes disempowers second generation migrants. It removes their agency to engage in processes of formulating and expressing fluctuating emotional attachments. Fundamentally, the transnational social world is inherently implicated in processes of self-identification among these youth, and there is a need to better understand the processes of formulating and expressing oscillating transnational attachments* » (Somerville, 2008, p. 31).

complète dans le nouveau pays. Tandis que les deux décrivent l'expérience générationnelle différemment, elles partagent néanmoins la même conceptualisation de générations. Les deux partant du principe que les générations sont fondées dans les relations intrafamiliales qui reposent sur des liens biologiques<sup>101</sup> » (Eckstein & Barberia, 2002, p. 800). Selon les auteures, « ces deux paradigmes dans l'étude des expériences des immigrés, laissent en suspens d'importantes différences dans l'adaptation des immigrés, ancrées dans des expériences générationnelles historiques différentes<sup>102</sup> » (Eckstein & Barberia, 2002, p. 799). Sur la base d'une étude qui porte sur les liens transfrontaliers de différentes cohortes de Cubains-Américains, Susan Eckstein et Lorena Barberia montrent l'importance de développer un cadre d'analyse des générations ancré historiquement et, pour cela, se basent sur l'ouvrage précurseur de Karl Mannheim (1990 [1928]). Ce dernier, dans son étude sur les générations politiques, a suggéré que des expériences communes durant la jeunesse pourraient créer un cadre de référence commun qui influencerait les expériences politiques ultérieures. Selon lui, une génération existe quand ses membres partagent les mêmes expériences. La position similaire qu'ils occupent historiquement les limite à une gamme particulière de processus sociaux et historiques qui, à leur tour, limitent leurs expériences, les prédisposant à un certain mode de pensée, d'expérience et d'action (historiquement pertinente) caractéristiques (Mannheim, 1990, p. 291). Ainsi, Susan Eckstein et Lorena Barberia, sur la base d'entretiens réalisés auprès d'immigrés (approche multi-située), délimitent et comparent deux cohortes d'origine cubaine en Amérique, notamment en isolant plusieurs circonstances qui interfèrent dans les expériences des migrants (mais aussi non migrants) comme les circonstances politiques ; l'« exposition transnationale [*transnational exposure*] » ; la « situation pré-migration [*pre-emigration background*] » – « pour ces raisons, il est temps de déconstruire le concept de génération et de le reconceptualiser » (Eckstein & Barberia, 2002, p. 800-801).

Rubén Rumbaut a aussi traité le problème de la définition empirique de « première » et « seconde » génération dans *Ages, Life Stages, and Generational Cohorts : Decomposing the Immigrant First and Second Generations in the United States*. À partir d'une décomposition

---

<sup>101</sup> Notre traduction. De l'original : « *In a similar manner, assimilationists and transnationalists portray intergenerational immigrant experiences differently. Assimilationists highlight second-generation adaptation to the country of settlement; transnationalists emphasize the continued ties children of immigrants have with their parents' country of origin and how these ties limit full assimilation into the new country. While portraying generational experiences differently, both schools of thought, nonetheless, share a common conceptualization of generations. Both presume generations to be grounded in biologically-based intrafamily relations* » (Eckstein & Barberia, 2002, p. 800).

<sup>102</sup> Notre traduction. De l'original : « *The two paradigms for analyzing immigrant experiences, "assimilationist" and "transnationalist" leave unanalyzed important differences in immigrant adaptation rooted in different historical generational experiences* » (Eckstein & Barberia, 200, p. 799).



de la première et seconde génération à partir d'aspects comme l'âge, l'étape de la vie lors du moment de la migration, résultats scolaires et professionnels et aspects linguistiques entre autres (sur des bases de données quantitatives), il se demande si « regrouper [*lumping*] les différentes cohortes générationnelles ou de les séparer [*splitting*] dans des unités distinctes d'analyse rencontre un support empirique à partir d'évidences disponibles » (Rumbaut, 2004, p. 1160). Après avoir évalué l'utilité de ces deux pratiques pour l'étude de l'adaptation des immigrés, Rubén Rumbaut élabore des considérations méthodologiques en ce qui concerne l'étude des générations d'immigrés.

Je soutiens que la définition d'immigration de première et de seconde génération peut être théoriquement et empiriquement plus précise et éviter la confusion sémantique en distinguant les cohortes générationnelles distinctes [...]. Les cohortes générationnelles et leurs contextes de développement ont leur importance dans les processus d'adaptation et de mobilité sociale ; ce ne sont pas des épiphénomènes. Les résultats tendent à démontrer à la fois la valeur et la validité de ces calibrages, ainsi que la nécessité d'un plus grand consensus dans la conceptualisation et l'opérationnalisation des générations immigrées. Des analyses intergénérationnelles de résultats si variés comme ceux explorés ici, sur une base préliminaire, doivent prendre en compte d'autres déterminants possibles multiples et situer et interpréter les données dans des contextes sociaux et historiques plus vastes<sup>103</sup> (Rumbaut, 2004, p. 1199).

L'auteur conclut donc que « théoriquement, on peut supposer que ces cohortes générationnelles diffèrent considérablement en ce qui concerne une variété de résultats en matière d'adaptation, allant du niveau socio-économique à la mobilité en passant par la langue et l'acculturation. Mais c'est une question empirique ouverte, dont la réponse nécessite des recherches qui décomposent les première et secondes générations par nativité (de soi et de ses parents) et par âge / stade de vie à l'arrivée dans des segments générationnels distincts, plutôt que de regrouper *de facto*, comme souvent est le cas, les cohortes 1.25, 1.5, 1.75, 2.0 et 2.5 dans une seconde génération. S'il n'y a pas de différences significatives entre ces cohortes, et si elles ajoutent peu ou rien à notre compréhension des trajectoires d'adaptation de la seconde

---

<sup>103</sup> Notre traduction. De l'original : « *I have argued that the definition of the immigrant first and second generations can be made theoretically and empirically more precise, and avoid semantic confusion, by distinguishing among distinctive generational cohorts defined by age and life stage at arrival among the foreign born and by parental nativity among the U.S. born. Generational cohorts and their sociodevelopmental contexts matter in processes of adaptation and social mobility; they are not epiphenomena. Evidence has been presented that tends to support both the value and the validity of these calibrations, as well as the need for greater consensus in the conceptualization and operationalization of immigrant generations. Intergenerational analyses of such multiple outcomes as explored here on a preliminary basis, however, need to take into account multiple other possible determinants and situate and interpret the data within larger social and historical contexts* » (Rumbaut, 2004, p. 1199).

génération au sens large, il serait alors logique de les regrouper d'un point de vue pratique aussi bien que théorique. Une logique similaire s'appliquerait aux distinctions établies entre les immigrants qui arrivent en tant qu'adultes<sup>104</sup> » (Rumbaut, 2004, p. 1185). En effet, il s'agit d'une question empirique ouverte, c'est dire que pour chaque terrain, chaque contexte et « seconde génération », des compositions, décompositions et recompositions devraient être testées (quantitative et qualitativement) pour pouvoir définir et délimiter avec précision les cohortes (voir aussi Berg & Eckstein, 2009).

Dans un travail plus récent, Mary Waters, qui systématise les manières dont la Grande-Bretagne et les États-Unis classifient et analysent l'intégration des immigrants et de leurs descendants, souligne également qu'emploi de la notion de « génération » exige une attention particulière.

Utiliser la génération comme jauge temporelle [*temporal gauge*] [sous-tend] des hypothèses invalides quand un réassortiment d'immigrés se produit de manière continue, comme c'est le cas actuellement, car à tout moment, chaque génération est un mélange de cohortes et chaque cohorte contient un mélange de générations. Les individus de générations différentes mais de la même cohorte de naissance peuvent alors connaître des modifications similaires quant à leurs possibilités de vie accordées par la société (parce qu'ils sont dans la même cohorte de naissance), même s'ils connaissent une dynamique interne différente au sein du groupe ethnique (parce qu'ils sont de différentes générations)<sup>105</sup> (Waters, 2014, p. 18).

Elle conclut en constatant la complexité mise en œuvre lors de la définition et délimitation des générations et en soulignant que les récents développements dans ce domaine, qui tiennent en compte de l'âge lors de la migration, de la période historique et des effets de cohorte, peuvent permettre l'affinage de cette même définition.

---

<sup>104</sup> Notre traduction. De l'original : « *Theoretically, these generational cohorts may be hypothesized to differ significantly with regard to a variety of adaptation outcomes, from socio economic attainment and mobility to language and acculturation. But that is an open empirical question, the answer to which requires research that breaks down the first and second generations by nativity (of self and parents) and age/life stage at arrival into distinct generational segments, rather than lumping together, as is often the case, the 1.25, 1.5, 1.75, 2.0 and 2.5 cohorts into a de facto second generation. If there are no significant differences between these cohorts, and if they add little or nothing to our understanding of adaptive trajectories in the second generation broadly conceived, then it would make practical as well as theoretical sense to aggregate them. A similar logic would apply to the life-stage distinctions made among immigrants who arrive as adults. It is to that question that the remainder of this article is addressed* » (Rumbaut, 2004, p. 1185).

<sup>105</sup> Notre traduction. De l'original : « *Using generation as a temporal gauge [...] These assumptions about generation are invalid when there is ongoing immigrant replenishment, as there is now, because at any point in time each generation is a mix of cohorts and each cohort has a mix of generations. Individuals from different generations but of the same birth cohort, then, may experience similar shifts in life chances that society offers (because they are in the same birth cohort), even if they experience a different dynamic internal to the ethnic group (because they are from different generations)* » (Waters, 2014, p. 18).

Un dernier travail à mettre en avant concernant les temporalités et la question des générations (et par conséquent, l'analyse du transnationalisme et des appartenances de la « seconde génération ») est celui de Alinia Minoo et Eliassi Barzoo. Ces derniers, à partir des narratives individuelles de immigrants Kurdes en Suède, montrent comment « les identités individuelle et collective sont formées, modifiées, contestées, affirmées et négociées » (Minoo & Barzoo, 2014, p. 74).

L'emploi du terme « ancienne génération [*older generation*] » fait référence aux migrants qui ont déménagé en Suède en tant qu'adultes, tandis que l'expression de « jeune génération [*younger generation*] » fait référence aux migrants nés et/ou élevés en Suède. Ces deux groupes constituent la première et la seconde génération de la diaspora kurde en Suède. Les différences de conception de l'identité kurde, de la terre natale [*home(land)*] et de l'appartenance de ces deux générations illustrent le rôle joué par la situation [*situatedness*] des diasporas et mettent en évidence les changements que les diasporas subissent de par l'émergence de nouvelles générations au sein du groupe. Cependant, deux facteurs restent constants parmi les générations : le besoin et la quête d'un (territoire)chez-soi [*home(land)*], d'une identité et d'un sentiment d'appartenance<sup>106</sup> (Minoo & Barzoo, 2014, p. 73).

Leur apport principal est en effet, selon nous, de porter un regard générationnel et temporel sur les questions des identités et appartenances. Ils montrent qu'« il existe de significatives différences entre les anciennes et nouvelles générations en ce qui concerne leurs expériences, ce qui exige une conceptualisation théorique et analytique différente » (Minoo & Barzoo, 2014, p. 73).

**Les réseaux sociaux.** Au centre de la définition de transnationalisme se trouve la notion de « réseaux [*networks*] ». Comme nous l'avons souligné au début de cette revue de littérature, deux courants dans la recherche du transnationalisme se distinguent : ceux qui conceptualisent ces réseaux en tant qu'« espaces sociaux transnationaux [*transnational social spaces*] » et ceux qui les conceptualisent en tant que « champs sociaux transnationaux [*transnational social fields*] », à savoir « ensemble de réseaux interconnectés de relations sociales à travers lesquels des idées,

---

<sup>106</sup> Notre traduction. De l'original : « *Our use of the term 'older generation' refers to migrants who moved to Sweden as adults, while the term 'younger generation' refers to migrants who were born and/or brought up in Sweden. These two groups make up the first and second generations of the Kurdish diaspora in Sweden. Differences with regard to conceptions of Kurdish identity, home(land) and belonging among these two generations of the diaspora illustrate the situatedness of diasporas and highlight the changes diaspora groups undergo with the passage of time and the emergence of new generations within the group. However, two factors that remain constant among the generations are the need and quest for home(land), identity and a sense of belonging* » (Minoo & Barzoo, 2014, p. 73).

des pratiques et des ressources sont échangées, organisées et transformées de façon inégale » (Levitt & Glick-Schiller, 2004, p. 1009).

L'étude des réseaux sociaux [*social network*] est donc largement appliquée dans les recherches sur les migrations transnationales, notamment lorsqu'il s'agit d'analyser des réseaux transnationaux, des relations familiales, en particulier les réseaux de support social (p.ex. Baldassar & Merla, 2014 ; Bernardi, 2011 ; Herz & Olivier, 2012 ; Mazzucato *et al.*, 2017 ; Molina, *et al.*, 2012 ; Ute *et al.*, 2017) et des questions liées aux trajectoires migratoires et au capital social – individuel ou familial – (p.ex. Anthias, 2007 ; Evergeti & Zontini, 2006 ; Dürschmidt, *et al.*, 2010 ; Zontini, 2010), entre autres. Certaines concernent spécifiquement la « seconde-génération » (p.ex. Richter, 2012 ; Zhou & Bankston, 1994), notamment sur la question des « migrations de retour » (p.ex. Reynolds, 2010) ou encore, sont spécialement dédiées aux questions sur les identités (p.ex. Balogun, 2011). La plupart d'entre elles adoptent une méthodologie quantitative ou mixte et, dans un nombre inférieur, qualitative (p.ex. Scheibelhofer, 2011)<sup>107</sup>.

Attardons-nous sur quelques travaux, notamment sur ceux qui concernent la « seconde génération » et en particulier les questions identitaires et d'appartenance. Marina Richter, par exemple, dans *Researching transnational social spaces : a qualitative study of the Spanish second generation in Switzerland*, s'intéresse à la « seconde génération » d'origine espagnole habitant en Suisse. Elle développe une réflexion méthodologique autour des « espaces sociaux transnationaux [*transnational social spaces*] » (Richter, 2012, p. 1) – son encadrement théorique est donc autre que celui sur lequel nous appuyons notre recherche, mais non moins intéressant (tandis que nous nous situons au sein des recherches qui approchent le transnationalisme en tant que processus, cette auteure l'approche en tant que pratique). À partir d'un plan de recherche conçu à partir d'une approche méthodologique mixte – entretiens biographiques, entretiens semi-dirigés, méthodes visuelles, observation et dessins –, Marina Richter vise à « étudier la constitution, au maintien et à la signification des espaces sociaux transnationaux » en considérant le rôle « du temps, des personnes, des lieux, et des espaces [*time, people, sites, and places*] » (Richter, 2012, p 5-6). Pour cela, deux des méthodes employées lors de la recherche (pendant la deuxième phase) sont les « *ego-centric network map* et les *geographical maps* » (Richter, 2012, p. 8).

---

<sup>107</sup> Cette revue de littérature n'est présentée que très superficiellement. Elle ne fait pas partie de la revue centrale aux sept journaux de migrations ciblés. Nous avons décidé de brièvement la présenter ici, car elle nous a servi d'inspiration lors du développement de notre cadre théorique et méthodologique. En effet, il nous a semblé intéressant et stimulant, d'adopter une perspective sur les réseaux lors de l'étude des (dés)appartenances – nous y reviendrons lors de l'encadrement théorique et méthodologique.

Dans un article ultérieur – *Transnational networks and transcultural belonging : a study of the Spanish second generation in Switzerland* –, réalisé à partir de ce même terrain de recherche, Marina Richter et Michael Nollert assument qu’il existe une « forte association entre les pratiques sociales transnationales [*transnational social practices*] et des formes d’appartenances transculturelles [*transcultural forms of belonging*] », mais qu’il est nécessaire de les distinguer – « nous arguons qu’une distinction entre ces deux concepts est analytiquement importante et qu’elle contribue à la compréhension des vies transnationales [*transnational lives*] de la seconde génération de migrants » (Richter & Nollert, 2014, p. 458). Dans un premier temps, les auteurs distinguent théoriquement les « pratiques sociales (réseaux transnationaux [*transnational networks*]) et les « formes d’appartenances (appartenances transculturelles [*transcultural belongings*]) » (Richter & Nollert, 2014, p. 458). Ainsi, « d’une part, les réseaux sont des formations sociales intrinsèques à notre compréhension des espaces sociaux transnationaux, de l’autre, ils fournissent également une perspective empirique pour la recherche, et le concept de capital social constitue un bon point de départ pour analyser les avantages de ces réseaux transnationaux ». Notons également que « les réseaux sociaux transnationaux ne sont pas uniquement des ressources mais ; ils structurent les appartenances de leurs membres<sup>108</sup> » (Richter & Nollert, 2014, p. 61). Dans un deuxième temps, ils présentent une typologie sur « l’héritage du capital social et la transmission des appartenances<sup>109</sup> » (Richter & Nollert, 2014, p. 464-468).

Notre analyse montre que les migrants de seconde génération maintiennent des réseaux sociaux au fil du temps, les interrompent ou se reconnectent avec eux. Leur sentiment d’appartenance peut soit perdurer, soit disparaître. Bien que l’interconnexion entre les réseaux sociaux et le sentiment d’appartenance ne soit ni simple ni causale, nous pouvons néanmoins identifier cinq types de combinaisons réseau/appartenance. Ces types décrivent les différentes manières dont les migrants de seconde génération sont susceptibles d’articuler des réseaux transnationaux et une appartenance transculturelle au cours de leur vie<sup>110</sup> (Richter & Nollert, 2014, p. 458).

---

<sup>108</sup> Notre traduction. De l’original : « [...] *Networks are social formations and intrinsic to our understanding of transnational social spaces. On the other hand, however, they also provide an empirical perspective for research and the concept of social capital is a good starting point for analysing the benefits of these transnational networks. [...] Transnational social networks are not only a resource; they also structure their members’ sense of belonging* » (Richter & Nollert, 2014, p. 61).

<sup>109</sup> Notre traduction. De l’original : « *Inheritance of social capital and transmission of senses of belonging: a typology. Type 1: continuity of transnational networks and of transcultural belonging; Type 2: reconnection of transnational networks and revitalization of transcultural belonging; Type 3: belonging beyond transnational ties; Type 4: belonging without transnational ties; Type 5: rupture of networks and detachment from belonging* » (Richter & Nollert, 2014, p. 464-468).

<sup>110</sup> Notre traduction. De l’original : « *Our analysis shows second-generation migrants maintaining social networks over time, interrupting them, or reconnecting with them. Their sense of belonging may either endure or fade. Although the interconnection between social networks and the sense of belonging is neither straightforward*

Marina Richter et Michael Nollert concluent qu'« il semblerait que les événements biographiques sont fortement associés au développement des réseaux et au sentiment d'appartenance de deuxième génération, ce que d'autres études ont confirmé en ce qui concerne les parcours de vie (Levitt, 2002 ; Smith, 2002). [...] Bien que les réseaux soient, dans une certaine mesure, hérités de leurs parents, la seconde génération doit encore s'appropriier les potentiels réseaux pour les transformer en ressources réelles. Le processus d'appropriation est ce qui transforme le capital culturel potentiel en capital culturel réel et rend les réseaux vivants et émotionnellement importants pour la deuxième génération<sup>111</sup> » (Richter & Nollert, 2014, p. 470). Et, en dernier lieu, « l'appartenance se réfère à des personnes et des lieux concrets. La concrétude des lieux et des personnes [...] découle des expériences en cours<sup>112</sup> » (Richter & Nollert, 2014, p. 472). Cette étude par Marina Richter, avec Michael Nollert, constitue un des rares exemples où l'utilisation d'une terminologie liée aux réseaux sociaux n'est pas employée qu'à titre métaphorique – l'utilisation métaphorique de cette terminologie est dénoncée notamment par Andreas Herz et Claudia Olivier dans *Transnational social networks : current perspectives* (Herz & Olivier, 2012, p. 115).

Positionnés au sein du courant qui aborde le transnationalisme en tant que processus et au croisement des recherches existantes à ce sujet, nous approchons les pratiques (trans)nationales et la (re)construction des *sentiments (dés)appartenances* des Portugais de « seconde génération » au Luxembourg de manière compréhensive en adoptant une perspective sur le parcours de vie et relationnelle, en tenant compte des différentes spatialités (local, national, transnationale) et des multiples temporalités (biographique, sociale et historique).

---

*nor causal, we can nevertheless identify five types of network/belonging combinations. These types describe the various ways in which second-generation migrants are likely to articulate transnational networks and transcultural belonging in their lives »* (Richter & Nollert, 2014, p. 458).

<sup>111</sup> Notre traduction. De l'original : « *From our analysis, it seems that biographical events are strongly associated with the development of networks and the sense of belonging in the second generation, which other studies have confirmed with respect to life cycles (Levitt 2002; Smith 2002). [...] Although the networks are to some extent inherited from their parents, the second generation still needs to appropriate the potential networks to transform them into actual resources. The process of appropriation is what turns potential cultural capital into actual cultural capital and makes the networks alive and emotionally important to the second generation »* (Richter & Nollert, 2014, p. 470)

<sup>112</sup> Notre traduction. De l'original : « *Last, belonging refers to people in networks and concrete places. The concreteness of places and people [...] derive from ongoing experiences [...] »* (Richter & Nollert, 2014 : 472).

## Chapitre 2 : Cadre théorique

Trois approches s'articulent et composent notre cadre de référence théorique : le transnationalisme, la théorie du parcours de vie et une sociologie des dynamiques relationnelles. C'est au sein de ces théories que nous puisons les concepts et perspectives à partir desquels nous approchons notre sujet de recherche. Notre objectif fut, dès le début de notre démarche, de créer et maintenir un cadre de référence théorique large et souple. Tout en dirigeant notre regard, nous voulions garder une vue panoramique : répondre à nos questionnements, mais surtout permettre à d'autres questionnements d'émerger à partir du terrain. Notons encore que le cadre théorique est intimement lié au cadre méthodologique.

### 2.1. Une perspective transnationale

Le transnationalisme est défini comme « le processus par lequel les immigrés construisent des champs sociaux liés à leur pays d'origine et à leur pays d'accueil [des champs sociaux transnationaux] » (Glick-Schiller, *et al.*, 1992, p. 1-2). Le point de départ est la simultanéité dans la vie des é(im)migrés<sup>113</sup>, qui « prennent des décisions, ressentent des préoccupations, et développent des identités au sein de réseaux sociaux qui les connectent simultanément à deux ou plusieurs sociétés » (Glick-Schiller, *et al.*, 1992, p. 1-2). Dans *Conceptualizing Simultaneity : A Transnational Social Field Perspective on Society*, Peggy Levitt et Nina Glick Schiller développent une théorie et une méthodologie pour l'étude des implications d'une « incorporation simultanée [*simultaneous incorporation*] ». Elles proposent une approche fondée sur la théorie des « champs sociaux [*social fields*] » (que nous avons défini dans la section précédente) et distinguent « *façons d'être* [*ways of being*] » et « *façons d'appartenir* [*ways of belonging*] » dans ces champs sociaux en arguant que l'« assimilation » et le maintien de liens transnationaux ne sont ni contraires, ni incompatibles et que le paradigme assimilationniste obscurcit certaines dimensions de ces processus. Une approche transnationale permet de les démasquer et de repenser et reformuler le concept de société de façon à qu'il ne soit plus limité (et entravé) par les frontières des États-nations<sup>114</sup> (Levitt & Glick-Schiller, 2004, p. 1002).

---

<sup>113</sup> Appelés « *transmigrants* » par les auteurs

<sup>114</sup> Notre traduction. De l'original : « *This article explores the social theory and consequent methodology that underpins studies of transnational migration. First, we propose a social field approach to the study of migration and distinguish between ways of being and ways of belonging in that field. Second, we argue that assimilation*

En plus d'établir une distinction entre « *façons d'être* » et « *façons d'appartenir* » transnationales, Peggy Levitt distingue également différents types de pratiques transnationales. En soulignant que celles-ci varient en portée, en intensité et en fréquence [*scope, intensity and frequency*], elle fait la différence entre les pratiques transnationales sélectives [*selective transnational practices*] et les pratiques transnationales compréhensives [*comprehensive transnational practices*] (Levitt, 2001b, p. 199). Ces notions constituent la base de notre cadre théorique.

### 2.1.1. Façons d'être et façons d'appartenir

Au cœur de la théorie des champs sociaux transnationaux se trouvent les notions de « façons d'être » et de « façons d'appartenir ».

Les façons d'être [*ways of being*] se réfèrent aux relations et pratiques sociales réelles auxquelles les individus participent plutôt qu'aux identités associées à leurs actions. Les champs sociaux contiennent des institutions, des organisations et des expériences, à divers niveaux, qui génèrent des catégories d'identité attribuées ou choisies par des individus ou des groupes. Les individus peuvent être intégrés dans un champ social mais ne pas s'identifier à celui-ci ou à la politique culturelle associée à ce champ. Ils ont le potentiel d'agir ou de s'identifier à un moment donné, car ils vivent dans le champ social, mais pas tous choisissent de le faire. En revanche, les façons d'appartenir [*ways of belonging*] se réfèrent à des pratiques qui signalent ou adoptent une identité qui démontre un lien conscient avec un groupe particulier. Ces actions ne sont pas des actions symboliques mais concrètes, des actions visibles qui marquent l'appartenance, comme porter une croix chrétienne ou une étoile juive, hisser un drapeau ou préférer une cuisine particulière. Les façons d'appartenir combinent l'action et la conscience du type d'identité que recouvre l'action. Les individus dans les champs sociaux transnationaux combinent des manières d'être et des manières d'appartenir différemment dans des contextes spécifiques<sup>115</sup> (Levitt & Glick-Schiller, 2004, p. 1010).

---

*and enduring transnational ties are neither incompatible nor binary opposites. Third, we highlight social processes and institutions that are routinely obscured by traditional migration scholarship but that become clear when we use a transnational lens. Finally, we locate our approach to migration research within a larger intellectual project, taken up by scholars of transnational processes in many fields, to rethink and reformulate the concept of society such that it is no longer automatically equated with the boundaries of a single nation state ».* (Levitt & Glick-Schiller, 2004, p. 1002)

<sup>115</sup> Notre traduction. De l'original : « *Ways of being refers to the actual social relations and practices that individuals engage in rather than to the identities associated with their actions. Social fields contain institutions, organizations, and experiences, within their various levels, that generate categories of identity that are ascribed to or chosen by individuals or groups. Individuals can be embedded in a social field but not identify with any label or cultural politics associated with that field. They have the potential to act or identify at a particular time because they live within the social field, but not all choose to do so. In contrast, ways of belonging refers to practices that signal or enact an identity which demonstrates a conscious connection to a particular group. These actions are not symbolic but concrete, visible actions that mark belonging such as wearing a Christian cross or Jewish star,*



Les auteures poursuivent : « si les individus s'engagent dans des relations et pratiques sociales qui traversent les frontières en tant que caractéristique de la vie quotidienne, alors ils présentent une façon d'être transnationale [*transnational way of being*]. S'ils le reconnaissent explicitement et soulignent les éléments transnationaux qui les constituent en tant que personne, alors ils expriment une façon d'appartenir transnationale [*transnational way of belonging*]. Manifestement, ces deux expériences ne vont pas toujours de pair » (Levitt & Glick-Schiller, 2004, p. 1010).

En effet, localiser les migrants à l'intérieur de champs sociaux et conceptualiser ainsi façons d'être et façons d'appartenir, permet de dépasser une des limitations essentielles du paradigme assimilationniste, à savoir, que l'intégration et les attachements transnationaux s'opposent mutuellement. En fait, ils ne s'opposent pas, ils s'articulent – « il est plus utile de considérer l'expérience des migrants comme une sorte de jauge qui, tout en étant ancrée, pivote entre un nouveau territoire et une incorporation transnationale » (Levitt & Glick-Schiller, 2004, p. 1011). Au centre de la jauge nous trouverons son point médian qui « n'est pas l'incorporation complète mais la simultanéité de la connexion » (Levitt & Glick-Schiller, 2004, p. 1011 ; voir aussi Morawska, 2003). C'est le travail de conceptualisation de cette simultanéité par ces auteures qui les amènent à déconstruire le nationalisme méthodologique et à constater que les frontières du champ social ne coïncident pas toujours avec les frontières des États-nations.

La simultanéité des liens établis avec le pays d'accueil, le pays d'origine, ou encore d'autres liens transnationaux ne suppose pour autant que tous les é(im)migrés s'engagent dans des pratiques transnationales (ni de la même manière), ce pourquoi la distinction entre « façons d'être » et « façons d'appartenir » transnationales se révèle essentielle. Si les deux se réfèrent aux relations et pratiques dans lesquelles les i(im)migrés s'engagent, les premières sont plutôt liées aux actions (sans obligatoirement impliquer une identification) et les secondes aux identités adoptées lors de ces actions (combinant action et identification). Ces deux types de pratiques et relations se trouvent intrinsèquement liées, mais chaque é(im)migré, au sein des champs sociaux transnationaux, les combine de manière singulière.

---

*flying a flag, or choosing a particular cuisine. Ways of belonging combine action and an awareness of the kind of identity that action signifies. [...] If individuals engage in social relations and practices that cross borders as a regular feature of everyday life, then they exhibit a transnational way of being. When people explicitly recognize this and highlight the transnational elements of who they are, then they are also expressing a transnational way of belonging. Clearly, these two experiences do not always go hand in hand » (Levitt & Glick-Schiller, 2004, p. 1010).*

Les travaux articulant ces deux dimensions sont nombreux. Dans *The transnational dimensions of identity formation : Adult children of immigrants in Miami*, William Haller et Patricia Landolt, qui sont intéressés par la formation des identitaires des enfants d'immigrés et leurs types d'acculturation associés à de différentes trajectoires d'assimilation segmentée, constatent que les « façons d'appartenir » sont plus difficiles à cerner.

Les efforts pour saisir des façons d'être transnationales [*transnational ways of being*] peuvent être assez simples. Cela n'implique pas simplement d'identifier les pratiques matérielles de l'individu qui franchissent les frontières et / ou de saisir les schémas de circulation des ressources d'un ensemble d'institutions pertinentes dans lesquelles l'individu est intégré. [...] Il est cependant plus ambigu d'essayer de saisir les dimensions globale et transnationale des façons d'appartenir [*ways of belonging*]. Par exemple, il est difficile de discerner quand les identités ethniques ou nationales sont également transnationales, ou lorsque les liens diasporiques convergent avec ou deviennent des identités pan-ethniques [*pan-ethnic identities*]. Néanmoins, élargir notre enquête pour aborder les dimensions transfrontalières des façons d'être et d'appartenir [*ways of being and ways of belonging*] pourrait enrichir notre compréhension des processus de formation de l'identité au sein de la seconde génération<sup>116</sup> » (Haller & Landolt, 2005, p. 1189).

De même, Marina Richter et Michael Nollert signalent dans *Transnational networks and transcultural belonging : a study of the Spanish second generation in Switzerland* que les chercheurs en migration « supposent souvent une association étroite entre les pratiques sociales transnationales [*transnational social practices*] et des formes d'appartenance transculturelle [*transcultural forms of belonging*] ». En contrepartie, ces auteurs soutiennent que « la distinction des deux concepts est analytiquement importante et utile pour comprendre la vie transnationale des migrants de seconde génération » (Richter & Nollert, 2014, p. 458). Comme support à leur analyse des récits biographiques et des cartes de réseau [*network maps*] d'Espagnols de « seconde génération » vivant en Suisse, ces auteurs établissent une distinction théorique entre « pratique sociale (réseaux transnationaux [*transnational networks*]) » et « formes d'appartenance (appartenance transculturelle [*transcultural belonging*]) » et

---

<sup>116</sup> Notre traduction. De l'original : « *Our effort to bridge these two research bodies opens up rich possibilities for cross-fertilization and also highlights ambiguities and weaknesses in each approach. Focusing on the transnational migration literature, we find that efforts to capture transnational ways of being can be quite straightforward. It simply involves identifying the material border-crossing practices of the individual and/or capturing the patterns of resource circulation of a set of relevant institutions in which the individual is embedded. [...] There is, however, more ambiguity in trying to capture the global and transnational dimensions of ways of belonging. It is, for instance, difficult to discern when ethnic or national identities are also transnational, or when diasporic ties converge with or become pan-ethnic identities. Nonetheless, extending our inquiry to address the border-crossing dimensions of ways of being and belonging may enrich our understanding of identity formation processes among the second generation* » (Haller & Landolt, 2005, p. 1189).

concluent qu'effectivement les vies transnationales sont des « façons d'être [*ways of being*] » et des « façons d'appartenir [*ways of belonging*] ».

Notre analyse corrobore l'affirmation de Levitt et Glick Schiller (2004) selon laquelle les vies transnationales sont à la fois des « façons d'être [*ways of being*] » et des « façons d'appartenir [*ways of belonging*] ». En d'autres termes, il existe un lien entre la structure sociale, représentée dans notre étude par les réseaux sociaux, et les notions d'appartenance culturelle et d'autres affiliations. Nous soutenons en outre qu'il est nécessaire de comprendre plus en profondeur l'interconnexion entre les deux concepts. Nous devons en particulier être conscients que la seconde génération se connecte à, ou intériorise, plusieurs cultures et divers cercles sociaux, qui définissent également des intérêts communs, tels que les affiliations politiques ou économiques. L'appartenance culturelle n'est donc qu'une forme d'appartenance ou d'affiliation à un groupe. Pour comprendre comment cela peut produire des ressources et du capital, ainsi que de la stigmatisation, nous devons comprendre comment se déroule la pratique sociale de connexion au pays d'origine des parents, comment les individus constituent leurs sentiments d'appartenance au sein de multiples milieux sociaux et, enfin, comment ces notions se mêlent dans la vie de la seconde génération<sup>117</sup> (Richter & Nollert, 2014, p. 473).

Ainsi, pour rendre compte de la variation en portée, intensité et fréquence des pratiques (trans)nationales des Portugais de « seconde génération » au Luxembourg et de la (re)construction de leurs *sentiments de (dés)appartenance* au cours de la vie, il est nécessaire avant tout de considérer que les vies transnationales sont à la fois des « façons d'être » et des « façons d'appartenir ».

### 2.1.2. Pratiques transnationales compréhensives et/ou sélectives

Dans son article *Transnational Migration : Taking Stock and Future Directions* (2001), Peggy Levitt distingue « pratiques transnationales sélectives [*transnational practices*] » et « pratiques transnationales sélectives [*transnational practices*] » (Levitt, 2001b, p. 199 ; voir

---

<sup>117</sup> Notre traduction. De l'original : « *Our analysis supports the statement by Levitt and Glick Schiller (2004) that transnational lives are 'ways of being' as well as 'ways of belonging'. In other words, there is a link between social structure, represented in our study by social networks, and notions of cultural belonging and other affiliations. We argue, further, that there is a need to understand in greater depth the interconnection between both concepts. In particular, we need to be aware that the second generation connects to, or internalizes, several cultures and a variety of social circles, which common interests, such as political or economic affiliations, also define. Cultural belonging is therefore only one form of belonging or group affiliation. To understand how this may produce resources and capital, as well as stigmatization, we need to understand how the social practice of connecting to the parents' homeland takes place, how people constitute their feelings of belonging in a variety of social circles and, finally, how these notions interplay in the lives of the second generation* » (Richter & Nollert, 2014, p. 473).

aussi Levitt & Waters, 2002a, p. 11). Pour ce faire, elle s'appuie sur des travaux antérieurs, qui ont mis en évidence la distinction entre « pratiques transnationales focalisées [*narrow transnational social practices*] » et « pratiques transnationales vastes [*broad transnational social practices*] » (Itzigsohn *et al.*, 1999), ou encore la distinction entre « transnationalisme focalisé [*core transnationalism*] » et « transnationalisme diffus [*expanded transnationalism*] » (Guarnizo, 2000 *apud* Levitt, 2001b, p. 198)<sup>118</sup>. Nous allons d'abord présenter ces conceptions pour conclure sur l'approche proposée par Peggy Levitt.

À partir d'une étude sur le transnationalisme des Dominicains (dans une démarche multi-située – entretiens réalisés à New York, EUA et à Santo Domingo, République Dominicaine), José Itzigsohn et ses collègues ont suggéré que « la structure du champ social transnational est mieux comprise si l'on différencie, et définit, les pratiques sociales transnationales focalisées [*narrow*] et vastes [*broad*]<sup>119</sup> » (Itzigsohn *et al.*, 1999, p. 316). Leur objectif est de cartographier les différents liens qui constituent cette communauté, en conceptualisant un « continuum de différentes formes de pratiques transnationales », dont les « précises » et « vastes » ne constituent que les deux « pôles ». Ceux-ci se distinguent par trois facteurs : « le degré d'institutionnalisation des pratiques ; le degré d'implication des individus dans le champ transnational, et le degré de mouvement des individus à l'intérieur de l'espace géographique transnationale<sup>120</sup> » (Itzigsohn *et al.*, 1999, p. 317). Ainsi, « la transnationalité [*transnationality*] au sens “focalisé [*narrow*]” concerne les individus impliqués dans des pratiques économiques, politiques, sociales ou culturelles qui nécessitent de se déplacer régulièrement dans l'espace géographique transnational, un haut niveau d'institutionnalisation ou une implication individuelle constante » ; tandis que « la transnationalité [*transnationality*] au sens “vaste [*broad*]” concerne une série de pratiques matérielles et symboliques dans lesquelles les individus s'engagent, qui ne nécessitent que des mouvements physiques occasionnels entre les deux pays, un faible niveau d'institutionnalisation, ou un engagement

---

<sup>118</sup> Pour la traduction concernant Luis E. Guarnizo, nous employons la traduction proposée par Mihaela Nedelcu, dans *(Re)penser le transnationalisme et l'intégration à l'ère du numérique. Vers un tournant cosmopolitique dans l'étude des migrations internationales ?* (Nedelcu, 2010).

<sup>119</sup> Notre traduction. De l'original : « *We suggest that the structure of the transnational social field is better understood by establishing and defining broad and narrow transnational social practices* » (Itzigsohn *et al.*, 1999, p. 316).

<sup>120</sup> Notre traduction. De l'original : « *We propose to distinguish between 'narrow' and 'broad' forms of transnationality as two poles along a continuum of different forms of transnational practices. These poles are distinguished by three factors: the degree of institutionalization of various practices, the degree of involvement of people in the transnational field, and the degree of movement of people within the transnational geographical space* » (Itzigsohn *et al.*, 1999, p. 317).

occasionnel par les individus, mais impliquent cependant la présence des deux pays comme point de référence<sup>121</sup> » (Itzigsohn *et al.*, 1999, p. 323).

**Tableau 2 : « Dimensions du transnationalisme focalisé [*narrow*] et vaste [*broad*] »<sup>122</sup>**

<p><i>Narrow</i> High Constant Regular</p>	<p><i>Transnational practices</i></p> <p><b>Institutionalization</b> <b>Participation</b> <b>Movement</b></p>	<p><b>Broad</b> Low Occasional Sporadic</p>
--	---	---

Luis E. Guarnizo distingue à son tour « transnationalisme focalisé » et « transnationalisme diffus ». Le premier concerne les activités qui font partie intégrale du quotidien des individus et sont régulièrement entreprises et donc sont d'une certaine manière, prévisibles ; le deuxième, par contraste, inclut les individus qui ne s'impliquent qu'occasionnellement dans des pratiques transnationales (Guarnizo, 2000 *apud* Levitt, 2001b, p. 198).

**Tableau 3 : « Variations dans les dimensions des pratiques transnationales »<sup>123</sup>**

	Compréhensives <i>Comprehensive</i>	Sélectives <i>Selective</i>
<p><b>Focalisées</b> <i>Core</i></p>	<p>Propriétaire d'entreprise transnationale qui est également membre actif du parti politique du pays d'origine, membre d'une église avec des congrégations sœurs dans le pays d'origine et dans le pays d'accueil, et responsable de l'association de la ville natale.</p>	<p>Responsable du parti politique chargé de coordonner les activités du parti entre le pays d'origine et le pays d'accueil, ne participe à aucun autre groupe transnational et entretient peu de liens sociaux et familiaux transfrontaliers</p>
<p><b>Diffuses</b> <i>Expanded</i></p>	<p>Contribue périodiquement à l'envoi de projets communautaires, contribue aux campagnes politiques et transfert occasionnellement des fonds économiques aux membres de la famille.</p>	<p>S'engage périodiquement dans seulement une de ces activités.</p>

<sup>121</sup> Notre traduction. De l'original : « *Transnationality in a 'narrow' sense refers to those people involved in economic, political, social, or cultural practices that involve a regular movement within the geographic transnational field, a high level of institutionalization, or constant personal involvement. Transnationality in a 'broad' sense refers to a series of material and symbolic practices in which people engage that involve only sporadic physical movement between the two countries, a low level of institutionalization, or just occasional personal involvement, but nevertheless includes both countries as reference points* » (Itzigsohn *et al.*, 1999, p. 323).

<sup>122</sup> Notre traduction. De l'original : « *Dimensions of narrow and broad transnationality* » (Itzigsohn *et al.*, 1999, p. 323).

<sup>123</sup> Notre traduction du contenu du tableau (Levitt, 2001b, p. 199).

Dans la même direction, Peggy Levitt opérationnalise les variations en portée [*scope*], intensité et fréquence des pratiques transnationales<sup>124</sup> (cf. tableau 3). Appuyée sur les travaux précédents qui distinguent plusieurs types de transnationalismes, Peggy Levitt rajoute une distinction en ce qui concerne le domaine social dans lequel ces pratiques transnationales ont lieu.

Ces termes aident à opérationnaliser les variations d'intensité et de fréquence des pratiques transnationales, mais les engagements transfrontaliers varient également selon d'autres dimensions telles que la portée. Même ceux qui se livrent à des pratiques transnationales focalisées [*core*] peuvent limiter leurs activités à un seul domaine d'action sociale. Ou bien la même personne peut s'engager dans des activités transnationales focalisées [*core*] dans une sphère de la vie sociale et seulement dans des activités transnationales diffuses [*expanded*] dans une autre. Il y a ceux, par exemple, dont les moyens de subsistance [*livelihoods*] dépendent de l'exploitation fréquente et structurée des ressources au-delà des frontières, alors que leur vie politique et religieuse se concentre sur les préoccupations du pays d'accueil. En revanche, il y a ceux qui se livrent à des pratiques transnationales religieuses et politiques régulières mais qui renvoient seulement occasionnellement de l'argent à des membres de leur famille ou investissent dans des projets concernant leur pays d'origine. Certaines personnes dont les pratiques transnationales impliquent de nombreux domaines de la vie sociale s'engagent dans des pratiques transnationales complètes [*comprehensive transnational practices*] tandis que d'autres s'engagent dans des pratiques transnationales de portée plus sélective [*selective transnational practices*]<sup>125</sup> (Levitt, 2001b, p. 198-199).

---

<sup>124</sup> Notre traduction. De l'original : « *These terms help to operationalize variations in the intensity and frequency of transnational practices but cross-border engagements also vary along other dimensions such as scope. Even those engaged in core transnational practices may confine their activities to one arena of social action. Or the same person may engage in core transnational activities with respect to one sphere of social life and only expanded transnational activities with respect to another. There are those, for example, whose livelihoods depend upon the frequent, patterned harnessing of resources across borders while their political and religious lives focus on host-country concerns. In contrast, there are those who engage in regular religious and political transnational practices but only occasionally send money back to family members or invest in homeland projects. Some individuals whose transnational practices involve many arenas of social life engage in comprehensive transnational practices while others engage in transnational practices that are more selective in scope. Table 1 provides concrete examples of variations on these different dimensions of transnational activism* » (Levitt, 2001b, p. 198-199).

<sup>125</sup> Notre traduction. De l'original : « *These terms help to operationalize variations in the intensity and frequency of transnational practices but cross-border engagements also vary along other dimensions such as scope. Even those engaged in core transnational practices may confine their activities to one arena of social action. Or the same person may engage in core transnational activities with respect to one sphere of social life and only expanded transnational activities with respect to another. There are those, for example, whose livelihoods depend upon the frequent, patterned harnessing of resources across borders while their political and religious lives focus on host-country concerns. In contrast, there are those who engage in regular religious and political transnational practices but only occasionally send money back to family members or invest in homeland projects. Some individuals whose transnational practices involve many arenas of social life engage in comprehensive transnational practices while others engage in transnational practices that are more selective in scope* » (Levitt, 2001b, p. 198-199).

Encore selon l'auteure, « les concepts des transnationalisme focalisé et diffus doivent être élargis pour y inclure les pratiques transnationales de ceux qui restent dans le pays d'origine » (Levitt, 2001b, p. 199). En effet, en lien avec ceux qui sont dans le pays d'accueil, ils s'engagent dans des pratiques transnationales qui, elle aussi, varient également en portée, intensité et fréquence.

Peggy Levitt reprend cette distinction avec Mary Water dans *The Changing Face of Home*, au sujet des membres de la « seconde génération ». Elles y soulignent que les enfants d'immigrés grandissent dans un champs social transnational et que ces distinctions permettent d'éclairer leurs façons de combiner transnationalisme et incorporation à la société d'accueil – « en fonction de leurs caractéristiques socioéconomiques, les immigrants et leurs enfants combinent incorporation et stratégies transnationales de différentes manières, à différents moments de leurs vies sur lesquels ils s'appuient pour construire leurs identités, poursuivre une mobilité économique, et mettre en place des revendications politiques dans le pays d'origine, dans le pays d'accueil ou dans les deux contextes » <sup>126</sup> (Levitt & Waters, 2002b, p. 12).

## 2.2. Une perspective sur le parcours de vie

Le parcours (cours) de vie est défini comme une séquence d'événements qui se déroule en fonction des groupes d'âge et qui est socialement définie et ordonnée dans le temps et le contexte historique. Dans cette définition, deux fondements de l'approche sont présents : relier le développement individuel aux temporalités et aux contextes sociaux. Le développement individuel est influencé par les temporalités sociales et historiques, ainsi que les contextes de vie. Les temporalités biographiques exprimées dans les divers rôles attribués en fonction des classes d'âge sont façonnées par les institutions sociales, ancrées dans la période historique. Le temps biographique fait référence aux rôles, statuts, attentes et normes relatives à chaque âge ou moment de la vie, la durée d'un stade et les stades corrélés (précédents, subséquents) (Gherghel & Saint-Jacques, 2013, p. 14).

---

<sup>126</sup> Notre traduction. De l'original : « *Highlighting variations in scope, intensity, and goals brings to light the multiple ways in which migrants and their children can combine transnational and assimilative strategies and the diverse outcomes these produce with respect to home- and host-country mobility. Doing so also reveals that transnational practices and assimilation are not diametrically opposed to one another. Transnational practices and assimilation are not diametrically opposed to one another. Depending on their socioeconomic characteristics, immigrants and their children combine incorporation and transnational strategies in different ways at different stages of their lives. They use these to construct their identities, pursue economic mobility, and make political claims in their home or host country or in both. The resulting configurations produce different mixes of upward and downward mobility with respect to both contexts, depending on the kinds of activities in which migrants participate, the institutional arenas where these activities take place, and the class and life-cycle stage of individual migrants* » (Levitt & Waters, 2002b, p. 12)

L'expression de « perspective sur le parcours de vie [*life course perspective*] »<sup>127</sup> se réfère ici à un paradigme scientifique multidisciplinaire qui étudie le déroulement de la vie humaine dans son extension temporelle et dans son cadrage socio-historique. Pour la présentation de ces traits généraux, nous suivrons de près l'argumentation de Anna Gherghel et Marie-Christine Saint-Jacques dans *La théorie du parcours de vie. Une approche interdisciplinaire dans l'étude des familles* (2013), qui offre, à notre avis, une orientation théorique aussi ample que systématisée, particulièrement adaptée à notre recherche. Il s'agit d'un « guide d'utilisation » et d'une « réflexion sur la théorie du parcours de vie comme orientation théorique transdisciplinaire » (Gherghel & Saint-Jacques, 2013, p. 4).

Originellement conçu pour être appliquée aux études sur les familles, cette orientation théorique nous semble constituer une base solide pour le développement de notre recherche car elle propose une analyse compréhensive du développement individuel pour « examiner les liens entre le changement social, la structure sociale et l'action individuelle » (Gherghel & Saint-Jacques, 2013, p. 3) ou dans les mots du fondateur de cette théorie : « la théorie du parcours de vie est issue des démarches visant à comprendre les cheminements sociaux, leurs effets sur le développement individuel et leurs relations avec les contextes professionnels et sociohistoriques<sup>128</sup> (Elder *et al.*, 2003, p. 7).

Après avoir clarifié les concepts de base de cette théorie (voir Gherghel & Saint-Jacques, 2013, p. 14-25), les auteures proposent une conceptualisation des temporalités sociales, puis présentent les cinq principes fondamentaux de l'approche que nous présentons dans ce qui suit.

### 2.2.1. La dimension temporelle

**Tableau 4 : Dimension temporelle de la théorie du parcours de vie. Trois niveaux de temporalités<sup>129</sup>**

<b>La temporalité historique</b>	Emplacement dans une période historique et dans une société.
----------------------------------	--

<sup>127</sup> En ce qui concerne l'émergence et l'évolution de la théorie du parcours de vie voir : Gherghel & Saint-Jacques, 2013, p. 7-11 et Elder *et al.*, 2003.

<sup>128</sup> Traduit par Anna Gherghel, à partir de l'original : « *The life course as a theoretical orientation came from this desire to understand social pathways, their development effects, and their relation to personal and social-historical conditions* » (Gherghel & Saint-Jacques, 2013, p. 7).

<sup>129</sup> Tableau élaboré librement à partir de la théorie présentée par Anna Gherghel et Marie-Christine Saint-Jacques dans *La théorie du parcours de vie. Une approche interdisciplinaire dans l'étude des familles* (Gherghel & Saint-Jacques, 2013, p. 28).



**La temporalité sociale**

Les différents calendriers sociaux qui régissent l'organisation de la vie des individus appartenant à un groupe, à une génération, etc.

**La temporalité biographique**

Le déroulement de la vie de l'individu.

Une des principales notions proposées par la théorie du parcours de vie consiste dans l'articulation des différentes temporalités dans l'analyse compréhensive du développement de l'individu – « la dimension temporelle – selon différentes coordonnées historique, sociale, générationnelle et individuelle –, ainsi que les contextes de vie dans lesquels les individus s'insèrent » ont une importance centrale dans la théorie du parcours de vie (Gherghel & Saint-Jacques, 2013, p. 28). Trois concepts émergent de l'articulation entre ces différentes temporalités : les concepts d'« âge », de « cohorte » et de « génération ». Ainsi, la propre définition de parcours de vie renvoie à « une conception de l'âge qui établit un lien entre le temps individuel et le temps social. [...] » (Gherghel & Saint-Jacques, 2013, p. 28). Chaque âge est associé et influencé par des attentes et des normes sociales qui se manifestent « à travers les calendriers sociaux et les groupes d'âge ou périodes de vie généralisée (l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, l'âge adulte, la vieillesse) » (Gherghel & Saint-Jacques, 2013, p. 28).

L'âge chronologique et ses significations sont donc intimement liés à la temporalité sociale, mais le sont également à la temporalité historique – « l'âge chronologique peut donc cacher plusieurs effets, celui du vieillissement biologique des individus, celui de l'étape dans leur parcours de vie, et celui de la somme des expériences historiques et sociales associées au devenir de leur cohorte de naissance (Sapin *et al.*, 2007, p. 27 *apud* Gherghel & Saint-Jacques, 2013, p. 30). Il s'agit ici du concept de « cohorte », exprimant ce lien entre le temps historique et le temps individuel (l'âge).

Cohorte désigne, en général, le groupe des personnes qui ont en commun le fait de vivre une expérience importante pendant le même intervalle de temps ou la même année. L'événement qui définit une cohorte peut être de natures variées : le début ou la fin d'un cycle d'études, le mariage, la naissance. [...] Les changements, les contextes et les événements historiques ont différents effets sur la vie des individus en fonction de leur âge et de leur stade de vie. De même, les individus ont un bagage différent d'expériences et de ressources en fonction de leur âge et, par conséquent, s'adaptent de façons différentes aux nouvelles conditions lors d'un changement. Les membres d'une cohorte partagent une histoire commune (les événements historiques et les opportunités et contraintes sociales à un moment donné) ; ils vivent les moments du cycle de vie en même temps et ils partagent les expériences particulières reliées aux caractéristiques de la cohorte (sa dimension, sa composition, l'exposition au changement social) (Gherghel & Saint-Jacques, 2013, p. 28).

Un troisième concept émerge de l’articulation de ces trois temporalités : la « génération ». Comme la cohorte, la « génération » renvoie à « un principe explicatif fondé sur une périodisation historique » (Dubar & Thoemmes, 2013b, p. 10) et donc, n’est pas évidente à définir et à délimiter. Au sens de la théorie de parcours de vie, la génération désigne « le groupe de personnes qui a en commun une culture distinctive et une conscience de son identité relevant du fait d’avoir vécu ensemble les mêmes événements historiques, mais pas nécessairement aux mêmes stades de vie » (Gherghel & Saint-Jacques, 2013, p. 32). Dans le contexte des études en migration, les usages du terme « génération » varient. Nous en discuterons l’usage spécifique que nous en faisons lors de la présentation e la présentation du *cadre méthodologique* (cf. Chapitre 3).

### 2.2.2. Les contextes de vie

En ce qui concerne le rôle joué par les contextes de vie, il est articulé dans les cinq principes de base de la théorie du parcours de vie (Gherghel & Saint-Jacques, 2013, p. 34-47 ; voir Elder *et al.*, 2003 ; Settersten, 2003), que nous organisons dans le tableau présenté ci-dessous.

**Tableau 5 : Les cinq principes de base du parcours de vie<sup>130</sup>**

<p><b>Le développement tout au long de la vie</b> (<i>lifespan development</i>)</p>	<p>« Le développement humain et le vieillissement sont des processus continus qui se déroulent tout au long de la vie. Le processus de développement individuel est influencé par les changements sociaux, biologiques et psychologiques significatifs durant toute la vie ; le développement ne s’arrête pas à un âge précis, mais se poursuit. [...] Selon Settersten (2003), le développement individuel est multidimensionnel (il comprend les dimensions biologique, psychologique et sociale), multidirectionnel (il peut impliquer la croissance, la perte ou le déclin) et se déroule dans de multiples domaines (familial, professionnel, éducationnel, etc.). De même, le développement comporte des changements d’ampleur plus ou moins importante qui affectent ses dimensions et son fonctionnement. Le parcours de vie résulte de l’ensemble de ces dimensions et domaines qui s’influencent mutuellement. Dans cette vision à long terme, une période de la vie ne peut être comprise sans prendre en considération les expériences passées ainsi que la multitude de dimensions du développement individuel » (Gherghel &amp; Saint-Jacques, 2013, p. 34).</p>
<p><b>Capacité d’agir ou intentionnalité des individus</b></p>	<p>« Les individus ont la capacité de construire leurs parcours de vie par leurs choix et actions en fonctions des opportunités offertes et des contraintes imposées par les circonstances historiques et sociales. Ce principe place l’individu comme un acteur conscient de la construction de sa vie par ses choix et ses actions. Les individus ne subissent pas de façon passive les influences sociales et les contraintes structurelles, mais ils ont la capacité de</p>

<sup>130</sup> Tableau élaboré librement à partir de la théorie présentée par Anna Gherghel et Marie-Christine Saint-Jacques dans *La théorie du parcours de vie. Une approche interdisciplinaire dans l’étude des familles* (Gherghel & Saint-Jacques, 2013, p. 34-47 ; voir aussi Elder *et al.*, 2003 ; Settersten, 2003)

**(human agency<sup>131</sup>)**

créer du sens et de donner de nouvelles significations aux normes et aux institutions sociales, ainsi que de choisir des cheminements différents parmi les opportunités disponibles. Les normes institutionnelles représentent le cadre où l'individu évolue, mais elles peuvent, à leur tour, être influencées et modifiées par l'action individuelle (Gherghel & Saint-Jacques, 2013, p. 36).

**L'emplacement ou l'insertion des vies dans le temps et l'espace (time and place)**

« Le cours de la vie est influencé et façonné par la période historique (événements et changements sociaux) et le contexte social dans lequel évolue un individu. Ce principe établit les liens entre le développement individuel et le changement social, les contextes de vie et les différents environnements. À l'instar des temporalités historiques exprimées par l'appartenance à une cohorte et à un contexte historique, le changement social influence le développement individuel, et ce, de façon peu uniforme à travers les communautés, les régions et les sociétés (Elder, 1995). [...] D'autres distinctions peuvent s'observer entre les groupes d'âge ou les cohortes ayant vécu l'évènement à des stades différents de leur vie, ainsi qu'entre les milieux sociaux d'appartenance. L'emplacement dans l'espace fait directement référence aux différents contextes de vie importants pour comprendre le développement individuel : contexte familial (appartenance aux groupes primaires), contexte social (milieu social, communauté ayant des ressources particulières et une culture commune), contexte géographique (région), etc. » (Gherghel & Saint-Jacques, 2013, p. 39).

**La temporalité des événements de la vie<sup>132</sup> (timing of transitions)**

« L'ordre des transitions et l'âge auquel elles sont vécues ont une incidence sur le développement individuel. Le moment où une expérience est vécue détermine son influence sur le cours de leur vie. La signification d'un évènement peut changer à des stades différents du développement. [...] Selon Elder (Elder, 1995, p.114), le principe des temporalités des événements de la vie renvoie aux calendriers sociaux des transitions dans le parcours de vie (l'incidence des transitions, leur durée, les séquences de rôles et les attentes reliées à l'âge), à la synchronisation des trajectoires individuelles entre les membres d'une famille ou d'un groupe primaire et au stade de vie lorsqu'un changement social survient. [...] Aussi, ce principe fait référence aux multiples temporalités qui sont basées sur les significations de l'âge, soit les temporalités historiques (appartenance à une cohorte, événements historiques expérimentés à un moment précis de la vie), temporalités sociales (régulations sociales relatives aux différents âges déterminent les attentes particulières) et les temporalités individuelles (moment, âge quand les transitions de vie sont vécues) » (Gherghel & Saint-Jacques, 2013, p. 41-42).

**Les vies sont interreliées (linked lives)**

« Les vies des individus sont interdépendantes. Chaque individu est intégré dans un réseau social comprenant de multiples relations au travers desquelles se manifestent les influences des contextes sociohistoriques (Elder *et al.*, 2004). D'une part, ce principe témoigne de la médiation des changements sociaux sur le parcours individuel par le biais de leurs effets sur les contextes de vie communs dans les cadres microsociaux. D'autre part, ce principe exprime l'interdépendance des parcours individuels connectés dans le cadre des groupes primaires comme la famille. Les actions d'une personne entraînent des conséquences pour les autres appartenant à son milieu et, inversement, les actions des acteurs de son entourage ont des effets sur sa vie. La régulation sociale, la structuration des liens et le soutien dont une personne bénéficie se manifestent partiellement dans les multiples relations avec les acteurs importants (relations sociales avec la famille, les amis, la parenté) à travers les processus de socialisation et les divers types d'échanges » (Gherghel & Saint-Jacques, 2013, p. 46).

Temporalités et contextes de vie sont ainsi articulés dans une perspective sur le parcours de vie. Les comparaisons multiples et systématiques surgissent comme des clés de compréhension essentielles.

<sup>131</sup> Nous employons, au long de notre thèse, le terme « agentivité ».

<sup>132</sup> Note de l'auteur : « Traduction selon Sapin *et al.*, 2007 » (Gherghel & Saint-Jacques, 2013, p. 41).

Les principes de la théorie du parcours de vie mettent en évidence l'importance des comparaisons multiples et systématiques pour comprendre la complexité des phénomènes étudiés, et ce, sur les plans individuel (parcours et développement individuel), social (groupe d'âge, cohorte, sexe, milieu familial), historique (moment historique où survient la recomposition), générationnel (appartenance à une génération à l'intérieur d'une famille) et culturel (appartenance à une nation, culture, sous-culture) (Gherghel & Saint-Jacques, 2013, p. 56 ; voir aussi Settersten, 1999).

Comme nous l'avons souligné dans la revue de littérature, définir clairement la « seconde génération » est un pas essentiel, non seulement pour comprendre la variation des pratiques transnationales (en portée, intensité et fréquence), mais également leurs (dés)appartenances. Plusieurs auteurs ont souligné la nécessité d'inclure différentes temporalités lors de cette démarche (Eckstein, 2002 ; Fouron & Glick-Schiller, 2002 ; Levitt, 2002 ; Levitt & Glick Schiller, 2003 ; Smith, 2002 ; Ueda, 2002). Adopter une perspective sur le parcours de vie nous permet d'approcher les expériences de la « seconde génération » en articulant les différentes temporalités et les contextes de vie et de rendre compte de la complexité du phénomène en étude.

### **2.3. Une perspective relationnelle**

La sociologie des dynamiques relationnelles n'est pas une alternative aux sociologies des structures sociales ou de l'action individuelle, elle les associe plutôt à partir du niveau intermédiaire que constituent les relations interpersonnelles, les entourages, les réseaux sociaux. [...] Les acteurs émergent des interactions et des relations autant que celles-ci sont produites par eux, et les relations comme les réseaux sont dépendants de facteurs contextuels, individuels et structuraux. Privilégier la perspective relationnelle ne revient pas à lui faire contenir tout le sens des phénomènes sociaux. Nous préférons donc concevoir la sociologie des dynamiques relationnelles comme une mise en articulation des dimensions multiples du monde social à partir d'une interrogation sur les relations et non en postulant celles-ci comme la source de toute chose (Bidart *et al.*, 2011, p. 5-6).

Dans *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, Claire Bidart, Alain Degenne et Michel Grossetti donnent une vision d'ensemble des relations sociales et de leurs dynamiques à l'échelle des individus et de ce qui constitue leur entourage et plaident pour une « sociologie des dynamiques relationnelles », c'est-à-dire « une sociologie qui procède par la mise en relation des dimensions du monde social » et ainsi « réconcilie les structures formelles, les projets individuels et les charges émotionnelles » (Bidart *et al.*, 2011, p. 5). Au lieu de la « sociologie relationnelle » qui aurait tendance à voir les relations comme « source de toute

chose », ces auteurs préfèrent parler de « sociologie des dynamiques relationnelles » pour accentuer « la mise en articulation des dimensions multiples du monde social ». Nous adoptons la même perspective, qui a cependant beaucoup en commun avec la sociologie relationnelle que nous présentons maintenant.

La perspective relationnelle surgit exactement du refus d'analyser la vie sociale au travers de la dichotomie : approche holistique vs approche individualiste, centrale à la sociologie. Cette dichotomie est ainsi dépassée, comme le souligne Claude Vautier dans *La longue marche de la sociologie relationnelle* : « on se trouve devant une lente, mais, nous semble-t-il, assez nette, évolution de la discipline sociologique : partie d'un conflit entre les tenants de la prééminence de la structure et ceux de la centralité du sujet autonome, la sociologie contemporaine en arrive à concevoir, en guise de dépassement, que le sujet fonde la structure qui, en retour, fonde le sujet » (Vautier, 2008, p. 78)<sup>133</sup>. Comme le souligne Rachid Bagaoui : « le modèle d'analyse relationnelle est au cœur de la pensée sociologique, cependant il n'existe pas de consensus sur la façon d'utiliser et de traduire ce modèle dans la pratique de la recherche » (Bagaoui, 2009, p. 25). Dans *La sociologie relationnelle comme principes structurants et comme théories sociales*, en plus de la dissolution de cette dichotomie structurante dans la sociologie (structure vs acteur), l'auteur souligne une deuxième rupture importante effectuée par ce paradigme relationnel en sociologie – « la sociologie relationnelle suppose, également, une rupture avec cette représentation qui appréhende le social en termes d'essences, de contenus immuables » (Bagaoui, 2009, p. 27).

La sociologie relationnelle vient, d'une part, dépasser la dichotomie entre l'approche holistique et l'approche individualiste, d'autre part, surmonter une lecture substantialiste du social. Cette approche théorique a initialement été proposée par Pierpaolo Donati (original en italien, 1983 ; voir aussi Donati, 2004, 2007, 201 ; Donati & Archer, 2015), en Europe ; Mustafa Emirbayer (1997), aux États-Unis ; et, par Simon Laflamme (1995), au Canada. Les trois approches présentent de très nombreux points communs. Ainsi, selon Claude Vautier, Pierpaolo Donati est celui que l'on appelle « le père de la sociologie relationnelle », Mustafa Emirbayer est « sans doute le plus connu de cette orientation » et Simon Laflamme, est « le moins médiatique et moins connu, mais sans doute aussi le plus radical [qui passe de la

---

<sup>133</sup> Dans la présentation qui suit, nous suivons de très près l'argumentaire de Claude Vautier dans *La longue marche de la sociologie relationnelle* (2008). En revanche, tandis que l'auteur ne présente en détail que le travail de Simon Laflamme ; nous avons choisi de détailler les propositions théoriques de Pierpaolo Donati et celles de Mustafa Emirbayer.

conception classique de sociologie relationnelle à celle qu'il nomme de 'microsociologie relationnelle'] » (Vautier, 2008, p. 86-91)<sup>134</sup>. Nous ne détaillerons que les travaux des deux premiers auteurs, car le dernier s'éloigne de nos propos (pour un aperçu sur les travaux de Simon Laflamme, voir Vautier, 2008, p. 86-93).

### 2.3.1. Un cadre conceptuel pour une sociologie relationnelle

Le sociologue Pierpaolo Donati est un des fondateurs de la sociologie relationnelle en Europe, avec *Introduzione alla sociologia relazionale* en 1983, publié en 2011, *Relational Sociology : A New Paradigm for the Social Sciences*. Notons les raisons qui l'ont poussé à développer une sociologie relationnelle.

La sociologie relationnelle, que j'ai développée comme alternative aux approches traditionnelles, est basée sur l'idée que la société signifie fondamentalement « relation ». La société n'est pas un espace « contenant » des relations, ni une arène où les relations sont jouées. C'est plutôt le tissu même des relations (la société « est relation » et n'a pas « relations »). Contrairement aux autres approches dites relationnelles, ma théorie se distingue par le fait qu'elle n'attribue au rapport social ni un caractère idéationnel ni matérialiste, ni un mélange d'éléments idéaux et matériels. À mon sens, la relation sociale n'est pas seulement une médiation symbolique [symbolic mediation] (Durkheim), une projection d'individus [*projection of individuals*] (Weber) ou l'expression de structures [*expression of structures*] (Merton). C'est quelque chose de plus et quelque chose de différent. Pour moi, la relation sociale est une entité invisible mais réelle, qui ne peut être traitée comme une « chose » (comme l'affirme la première règle de la méthode de Durkheim). La relation sociale est plutôt un effet particulier de réciprocité entre les termes qu'elle relie (cela a été défini par Georg Simmel dans le mot *Wechselwirkung* [*interaction*]). Je considère Simmel comme le premier à donner à la sociologie le « tournant relationnel ». Néanmoins, je me distingue de lui parce que je considère comme inadéquate sa théorie géométrique de la société [*geometric theory of society*] (c'est-à-dire la réduction des relations sociales à des « formes pures »). Cette inadéquation est due au fait qu'aucun des classiques, ni même Simmel, n'a développé un schéma d'analyse permettant d'articuler la relation sociale telle quelle. La sociologie relationnelle vient précisément combler cette lacune<sup>135</sup> (Donati, 2011, p. 6-7).

---

<sup>134</sup> Pour l'évolution historique de la sociologie relationnelle (« de l'interactionnisme symbolique pour aller vers l'interactionnisme structural (ou analyse structurale ou analyse de réseau) pour aboutir à la sociologie relationnelle proposée par Pierpaolo Donati, en Europe, Mustafa Emirbayer, aux États-Unis, et par Simon Laflamme, au Canada » voir Vautier, 2008, p. 79-80.

<sup>135</sup> Notre traduction. De l'original : « *The relational sociology, which I advanced as an alternative to mainstream approaches, is based on the idea that society basically means "relation". Society is not a space "containing" relations, or an arena where relations are played. It is rather the very tissue of relations (society "is relation" and does not "have relations"). Differently from other approaches named relational as well, my theory is distinguished by the fact that it assigns to the social relation neither an ideational nor a materialistic character, nor a mixing of ideal and material elements. In my view, social relation is not only a symbolic mediation*

En effet, Pierpaolo Donati considère Georg Simmel comme le premier théoricien à avoir donné un « tournant relationnel » à la sociologie et à avoir remplacé la dichotomie acteur-structure par les relations constitutives de la société (Simmel, [1918] 1981, p. 83-105 *apud* Donati, 2004, p. 239-240). L’auteur présente, dans un article subséquent intitulé *La relation comme objet spécifique de la sociologie*, « quelques propositions visant à délimiter un cadre conceptuel plus général et utile à l’élaboration d’une sociologie relationnelle » (Donati, 2004, p. 251-253) que nous systématisons ci-dessous.

**Tableau 6 : Cadre conceptuel pour une sociologie relationnelle<sup>136</sup>**

<b>L'épistémologie relationnelle</b>	<p>« Le présupposé le plus général de la pensée sociologique peut être résumé dans une formule non relativiste : <i>au commencement est la relation</i>. Les processus sociaux, avec toutes leurs caractéristiques propres, se réalisent dans les relations, avec les relations et par les relations. On peut en dire autant de la réalité sociale et de la théorie. En d’autres termes, le relationnel est le devenir de la réalité sociale, en théorie comme en pratique. Il est possible de développer une perspective relationnelle tout au long du continuum scientifique, de la dimension théorique aux faits empiriques et <i>vice versa</i>, selon un processus continu de réflexivité à travers différentes phases et étapes méthodologiques qui demeurent relativement autonomes. Élever la relation au rang de présupposé premier et général dans l’environnement métaphysique de la connaissance n’implique absolument pas de faire l’hypothèse d’une absolue contingence du monde social. Parallèlement, cela n’implique pas non plus de se tourner vers une forme d’ontologie niant l’humain ou le sujet social. Au contraire, cela implique d’assumer le fait que la relation possède sa propre « racine » non contingente alors même qu’elle se déploie dans la contingence. De toute évidence, cette « racine » ne se trouve pas dans une société donnée. Elle va au-delà d’une phénoménologie sociale concrète » (Donati, 2004, p. 251).</p>
<b>Le paradigme méthodologique relationnel</b>	<p>« Selon cette perspective, on ne peut comprendre la société qu’à partir d’un paradigme qui n’est pas celui du tout et des parties, ni celui du système et de l’environnement, ni celui de l’autopoïèse, mais celui du réseau social. <i>La société est comprise comme un réseau ou un tissu de relations</i>. La société est une relation de relations se déployant chacune selon son code symbolique relationnel, que l’on peut aussi interpréter comme une “logique” bien qu’elle ne soit pas toujours nécessairement rationnelle. Il est fondamental de comprendre la relation entre le concept de réseau social et celui de système social. C’est le premier qui est plus large que le second, et non le contraire. Les systèmes sont une sorte de “condensation” de réseaux en ce sens que les réseaux sont conducteurs de plus de réalité que nous ne pourrions en voir grâce aux réseaux communicationnels, avec leurs nœuds, leur densité, leur fonctionnalité, leur connectivité et toutes les autres caractéristiques “systémiques”. La division actuelle entre les analyses de réseaux de type structuraliste et les analyses culturalo-communicationnelles doit être repensée, et précisément en termes relationnels.</p>

*(Durkheim), a projection of individuals (Weber) or the expression of structures (Merton). It is something more and something different. For me, social relation is an invisible but real entity, which cannot be treated “as a thing” (as stated by the first rule of Durkheim’s method). Social relation instead is a peculiar effect of mutuality between the terms that it links (this has been defined by Georg Simmel in the word Wechselwirkung). I consider Simmel as the first one to give sociology the “relational turning point”. Nevertheless, I stand out from him because I consider inadequate his geometric theory of society (i.e. the reduction of social relations to „pure forms”). Such inadequacy is due to the fact that not even Simmel, like anyone among the classics, did develop an analytical scheme in order to articulate the social relation qua talis. Relational sociology comes exactly to close this gap » (Donati, 2011, p. 6-7).*

<sup>136</sup> Tableau élaboré librement à partir de la théorie présentée par Pierpaolo Donati dans *La relation comme objet spécifique de la sociologie*. Notre traduction du contenu du tableau (Donati, 2004, p. 251-253).

## La pragmatique relationnelle

Les paradigmes qui, jusqu'ici, étaient ambivalents, dualistes, et qui fonctionnaient sur le principe de l'opposition ou de la complémentarité, etc., doivent être reformulés selon la logique relationnelle des réseaux sociaux » (Donati, 2004, p. 252).

« Les implications réelles de cette sociologie relationnelle peuvent être envisagées et structurées en accord avec l'analyse des réseaux, selon des approches que l'on peut englober sous le terme large d'« interventions de mise en réseaux » (*networking interventions*). L'idée générale est qu'une sociologie pouvant servir de soutien à une action pratique ou clinique, par exemple dans le domaine des politiques sociales ou des services sociaux, doit tout d'abord mettre en évidence que :

a) les sujets et les objets *n'existent pas à l'état isolé*, mais sous la forme de toiles relationnelles complexes dans lesquelles les sujets et les objets sont définis relationnellement, de manière à la fois auto et allopoïétique. [...];

b) celui qui intervient sur un sujet ou un objet doit *travailler sur la toile relationnelle* dans laquelle est inséré ce qu'il observe, c'est-à-dire qu'il doit prendre en compte, car ils sont toujours importants, les autres sujets et les objets environnants comme les « effets de réseaux » impliqués dans les actions ;

c) tout cela doit se dérouler en gardant à l'esprit qu'il existe *une relation entre l'observateur et l'observé*, comme entre l'acteur et ce sur quoi il agit, relation qui a la connotation d'un cercle herméneutique, mais celui-ci n'est pas indéterminé *ad infinitum*. Évidemment, il existe de multiples niveaux auxquels les éléments précédents doivent être connus, pris en considération, mesurés et mis en pratique. Un point important : les options *a priori* réductionnistes, ou de nature réductionniste, ne devraient pas être considérées comme légitimes » (Donati, 2004, p. 252-253).

La « relation » est ainsi défini comme objet spécifique de la sociologie. Pierpaolo Donati va même plus loin, jusqu'à dire que, l'approche relationnelle, assiste le chercheur dans la réflexivité qui lui est essentielle lors de la démarche analytique.

En résumé : c'est la relation, et non la dualité ou l'ambivalence ou quoi que ce soit d'autre, qui est le « jeu des jeux ». Il est curieux de voir la sociologie continuer à débattre d'elle-même dans sa recherche de solutions aux problèmes sans se rendre compte à quel point, à des niveaux différents et selon des modalités variées, elle affecte l'objet qu'elle se donne pour mission de connaître. Pour atteindre une telle capacité de réflexivité et d'auto-observation, il est nécessaire de promouvoir une option non réductionniste, c'est-à-dire une option relationnelle (Donati, 2004, p. 253).

Le sociologue Mustafa Emirbayer, à son tour, publie en 1997, le *Manifesto for a Relational Sociology*. S'insurgeant contre la manière de concevoir le monde social « comme principalement constitué de substances ou de processus, fondé sur des “choses” statiques ou dans des relations dynamiques et évolutives [*unfolding relations*] », à travers « divers holismes et structuralismes » il propose une perspective alternative, relationnelle<sup>137</sup> (Emirbayer, 1997,

---

<sup>137</sup> Notre traduction. De l'original : « *Sociologists today are faced with a fundamental dilemma: whether to conceive of the social world as consisting primarily in substances or processes, in static “things” or in dynamic, unfolding relations. Rational-actor and norm-based models, diverse holisms and structuralisms, and statistical “variable” analyses continue implicitly or explicitly to prefer the former point of view. By contrast, this “manifesto” presents an alternative, “relational” perspective, first in broad, philosophical outlines, then by exploring its implications for both theory and empirical research. In the closing pages, it ponders some of the difficulties and challenges now facing relational analysis, taking up in turn the issues of boundaries and entities, network dynamics, causality, and normative implications* » (Emirbayer, 1997, p. 281).



p. 281). Selon l'auteur, « la question principale qui se présente aux sociologues, n'est pas celle de "matériel versus idéal", "structure versus agentivité [agency]", "individu versus société", ou d'autres dualismes si souvent convoqués ; mais plutôt le choix entre substantialisme et relationnisme<sup>138</sup> » (Emirbayer, 1997, p. 282). La perspective relationnelle rejette « l'idée selon laquelle on peut poser les bases de l'analyse sociologique à des unités discrètes et prédéfinies, telles que l'individu ou la société [...]. Les individus, qu'ils suivent des stratégies ou des normes, sont indissociables des contextes transactionnels [*transactional contexts*] dans lesquels ils sont intégrés. [...] De la même manière, les structures sont des abstractions vides en dehors des divers éléments qui les composent ; les sociétés elles-mêmes ne sont que des pluralités d'individus associés<sup>139</sup> » (Emirbayer, 1997, p. 287). Ainsi, le substantialisme [*substantialism*] et le relationnalisme [*relational or transactional point of view*] représentent des points de vue fondamentalement différents sur la nature même et la constitution de la réalité sociale et de fait, cela a des implications théoriques. Mustafa Emirbayer les spécifie sur deux points de vue : celui des concepts sociologiques et celui des niveaux de recherche.

**Tableau 7 : Implications d'une perspective relationnelle sur les niveaux de recherche<sup>140</sup>**

<b>Macro</b>	« Au niveau le plus macroscopique, par exemple, la société est souvent interprétée comme un "système" autonome, organisé internement et indépendant/autarcique. Les penseurs en sociologie partent souvent du principe que la recherche doit commencer par ces entités naturellement liées, intégrées, souveraines, telles les États ou les pays. Et en effet, cette approche n'est pas totalement invraisemblable. [...] Cependant, les frontières des États-nations ne recouvrent pas tout à fait les populations, les territoires, les modes de production et de consommation, les identités culturelles, les engagements émotionnels collectifs, etc., tandis que les "interactions interstitielles [ <i>interstitial interactions</i> ]" – à la fois à l'intérieur et à travers ces unités liées entre elles [ <i>bounded units</i> ] – démentent également, à plusieurs reprises, la vision de ces derniers en tant qu'entités unitaires non problématiques [ <i>unproblematic unitary units</i> ] <sup>141</sup> » (Emirbayer, 1997, p. 294-295).
--------------	--

<sup>138</sup> Notre traduction. De l'original : « *The key question confronting sociologists in the present day is not "material versus ideal," "structure versus agency," "individual versus society," or any of the other dualisms so often noted; rather, it is the choice between substantialism and relationalism* » (Emirbayer, 1997, p. 282).

<sup>139</sup> Notre traduction. De l'original : « *Relational theorists reject the notion that one can posit discrete, pregiven units such as the individual or society as ultimate starting points of sociological analysis (as in the self-actional perspective). Individual persons, whether strategic or norm following, are inseparable from the transactional contexts within which they are embedded. [...] By the same token, structures are empty abstractions apart from the several elements of which they are composed; societies themselves are nothing but pluralities of associated individuals* » (Emirbayer, 1997, p. 287).

<sup>140</sup> Tableau élaboré librement à partir de la théorie présentée par Mustafa Emirbayer, dans *Manifesto for a Relational Sociology*. Notre traduction du contenu du tableau (Emirbayer, 1997, p. 294-297).

<sup>141</sup> Notre traduction. De l'original : « *At the most macroscopic level, for example, society is often interpreted as an autonomous, internally organized, self-sustaining "system."* Sociological thinkers often assume that inquiry ought to begin with such naturally bounded, integrated, sovereign entities as national states or countries. And indeed, this approach is not entirely implausible, for not only has the European state system been ascendant for two or more centuries, but also, throughout much of world history, disparate interaction networks—economic, military, political, and the like—have frequently converged in coherent, distinct societies. Yet, boundaries of national states do overlap unevenly with populations, territories, production and consumption patterns, cultural identities, collective emotional commitments, and so on, while "interstitial interactions," both within and across

<b>Méso</b>	« Au niveau “méso” également, la perspective relationnelle conduit à des reconceptualisations significatives. Dans la mesure où elles avaient été théorisées, les rencontres face-à-face étaient le plus souvent perçues (du moins avant Erving Goffman) en termes d’action personnelle ou en termes d’interaction [ <i>in self-actional or interactional terms</i> ], comme une question d’interaction mutuelle entre des acteurs préconstitués et autosuffisants. C’est précisément ce cadre que Goffman éclate dans ses célèbres études sur la “co-présence [ <i>co-presence</i> ]” et “l’ordre d’interaction [ <i>interaction order</i> ]” [...] On appelle une “sociologie des occasions [ <i>sociology of occasions</i> ]” celle dont l’unité d’analyse est un processus dynamique, semblable à un jeu, se développant au sein de matrices culturelles, sociales, structurelles et psychologiques. [...] L’étude des rencontres en face-à-face devient alors une question de localiser les régularités dans ces processus transactionnels [ <i>transactional processes</i> ], de spécifier les mécanismes, les schémas et les séquences récurrentes dans des “occasions” du niveau méso <sup>142</sup> » (Emirbayer, 1997, p. 295-296).
<b>Micro</b>	« De manière similaire, au niveau de l’analyse microscopique, la notion de l’individu peut également être considérablement retravaillée d’un point de vue relationnel. Les identités et les intérêts individuels ne sont ni préconstitués ni exempts de problématiques ; les parties impliquées dans une transaction n’entrent pas en relation mutuelle avec leurs attributs déjà donnés [...]» <sup>143</sup> » (Emirbayer, 1997, p. 295-296). La question des identités des individus est ici centrale. Ceux-ci « sont », par définition, à partir d’ <i>Autrui</i> . L’auteur cite plusieurs travaux pour illustrer son propos. Nous nous référons en particulier à celui de Margeret Somers et Gloria Gibson, concernant l’identité narrative – <i>Reclaiming the Epistemological ‘Other’: Narrative and the Social Constitution of Identity</i> (1994) : « tandis qu’une identité sociale ou une approche catégorique suppose des concepts intrinsèquement stables, de telle sorte que dans des conditions normales, les entités de cette catégorie agiront de manière prévisible, l’approche de l’identité narrative [ <i>narrative identity approach</i> ] intègre l’acteur dans des relations et des histoires évoluant dans le temps et dans l’espace, empêchant ainsi toute stabilité catégoriale dans l’action. [...] La classification d’un acteur séparé de la relationnalité analytique [ <i>analytic relationality</i> ] n’est ni ontologiquement intelligible ni significative <sup>144</sup> » (Somers & Gibson, 1994, p. 65-69).

Bien que la reformulation de concepts sociologiques à partir de la perspective relationnelle soit fort intéressante<sup>145</sup>, nous nous attarderons ici sur les niveaux d’enquête, car

---

*these bounded units, also repeatedly belie visions of the latter as unproblematic, unitary entities* » (Emirbayer, 1997, p. 294-295).

<sup>142</sup> Notre traduction. De l’original : « *At the “meso-level” as well, the relational perspective leads to significant reconceptualizations. To the extent that they had been theorized, face-to-face encounters were most typically seen (at least prior to Erving Goffman) in self-actional or interactional terms, as a question of the mutual interplay among preconstituted, self-subsistent actors. It is precisely this framework that Goffman explodes in his celebrated studies of “co-presence” and the “interaction order.” [...] A “sociology of occasions” is called for that takes as its unit of analysis a gamelike, unfolding, dynamic process, one developing within cultural, social structural, and social psychological matrices. [...] The study of face-to-face encounters thereupon becomes a matter of locating regularities across such transactional processes, of specifying recurrent mechanisms, patterns, and sequences in meso-level “occasions”* » (Emirbayer, 1997, p. 295-296).

<sup>143</sup> Notre traduction. De l’original : « *At the microscopic level of analysis, similarly, the notion of individual can also be significantly reworked from a relational point of view. Individual identities and interests are not preconstituted and unproblematic; parties to a transaction do not enter into mutual relations with their attributes already given [...]* » (Emirbayer, 1997, p. 295-296).

<sup>144</sup> Notre traduction. De l’original : « *While a social identity or categorical approach presumes internally stable concepts, such that under normal conditions entities within that category will act predictably, the narrative identity approach embeds the actor within relationships and stories that shift over time and space and thus precludes categorical stability in action. [...] The classification of an actor divorced from analytic relationality is neither ontologically intelligible nor meaningful* » (Somers & Gibson, 1994, p. 65-69).

<sup>145</sup> Mustafa Emirbayer commence par reformuler quelques concepts centraux dans l’analyse sociologique, à savoir : le pouvoir, l’égalité, la liberté et l’agentivité [*agency*]. Selon l’auteur, ceux-ci sont eux-mêmes passibles d’être largement reformulés à partir d’une pensée relationnelle (Emirbayer, 1997, p. 291-294). Notons, dès lors, qu’à partir d’une pensée relationnelle nous avons-nous même tenté de reformuler le concept d’« appartenance »

« le point de vue transactionnel permet de reconceptualiser des niveaux de recherche distincts et *sui generis*, sur un continuum allant du “macro” au “micro”<sup>146</sup> » (Emirbayer, 1997, p. 294). Au niveau macro, nous retrouvons les prémisses adoptées par la perspective transnationale en migrations, à partir desquelles le nationalisme méthodologique doit être dépassé ; au niveau méso, inspiré des travaux d’Erving Goffman, *Interaction Ritual : Essays on Face-to-Face Behavior* (1967), Mustafa Emirbayer développe l’idée d’une « sociologie des occasions [*sociology of occasions*] », selon laquelle le chercheur doit repérer régularités, mécanismes, schémas et séquences dans les rencontres face-à-face ; et, au niveau micro, ce sont les identités même des individus qui sont reconceptualisées pour en retirer toute catégorie stable, prévisible, essentialiste. Dans les mots de Margaret Somers et Gloria Gibson : « la classification d’un acteur séparé de la relationnalité analytique [*analytic relationality*] n’est ni ontologiquement intelligible ni significative » (Somers & Gibson, 1994, p. 69).

Ce ne sont plus les entités ou les substances sociales qui sont le centre de l’attention, mais les relations. Il s’agit d’une théorie de la mise en relation des processus sociaux, dans laquelle la relation est-elle-même un processus. Mustafa Emirbayer conclut son *Manifesto for a Relational Sociology* en présentant, non seulement les « perplexités, difficultés et défis » (Emirbayer, 1997, p. 303-310) pour la sociologie relationnelle, tout en proposant quelques directions possibles de recherches et en soulignant l’intérêt de certaines techniques, notamment l’« analyse des réseaux sociaux ». Ainsi, il souligne : « les approches les mieux développées et les plus largement utilisées pour analyser la structure sociale sont clairement celles de l’analyse des réseaux sociaux ». La perspective relationnelle constitue ainsi « une nouvelle famille de stratégies analytiques compréhensives, un paradigme pour l’étude de la manière dont les ressources, les biens et même les positions découlent [*flow*] à partir de configurations particulières des liens sociaux [*particular figurations of social ties*]<sup>147</sup> » (Emirbayer, 1997, p.

---

de façon à qu’il ne soit pas conçu de manière essentialiste et en tant qu’entité discrète. Nous avons entre autres, placé une relation au centre de la *Carte de (dés)appartenances* (« Moi et le Portugal ») dans un premier but de dépasser l’idée d’un « Moi » isolé et le reliant à une de ses (dés)appartenances, multiples et enchevêtrées (et dont le deuxième objectif été d’éviter le piège du nationalisme méthodologique, en permettant au participant de (co)construire ce qu’il entend par « Portugal » – nous y reviendrons dans la conclusion).

<sup>146</sup> Notre traduction. De l’original : « *In addition to these general concepts, the transactional point of view allows for the reconceptualization of distinct, sui generis levels of inquiry, on a continuum from “macro” to “micro”* » (Emirbayer, 1997, p. 294).

<sup>147</sup> Notre traduction. De l’original : « *The best developed and most widely used approaches to the analysis of social structure are clearly those of social-network analysis. This perspective is not primarily a theory or even a set of complicated research techniques, but rather a comprehensive new family of analytical strategies, a paradigm for the study of how resources, goods, and even positions flow through particular figurations of social ties* » (Emirbayer, 1997, p. 298).

298) et elle est aujourd'hui largement employée (p.ex., Crossley *et al.*, 2015 ; Dépelteau, 2013 ; Dépelteau, 2018 ; Donati & Archer, 2015 ; Mische, 2011 ; Powell & Dépelteau, 2013).

### 2.3.2. L'Analyse Qualitative des Réseaux

Ici, notre cadre théorique et méthodologique se fondent. Dans ce qui suit, nous tenterons de faire ressortir les traits théoriques principaux de cette méthode. Les aspects plutôt méthodologiques seront détaillés par la suite (cf. Chapitre 3).

L'Analyse de Réseaux Sociaux [*Social Network Analysis*] (SNA) apparaît comme la méthodologie la plus adaptée au programme de recherche de la sociologie relationnelle (chez Mustafa Emirbayer). Le nombre de recherches employant cette méthode ne cesse de croître. Celle-ci trouve le plus souvent support dans une démarche quantitative. Cependant, nous nous intéressons par l'étude de réseaux adoptant une démarche qualitative. Différentes dénominations sont adoptées, souvent de façon interchangeable : *Qualitative Social Network Analysis* (QSNA) ; *Qualitative Network Analysis* (QNA) ; *Qualitative Social Network Research* (QSNR) ; ou encore *Qualitative Network Research* (QNR). En ce qui nous concerne, nous adoptons la formulation « Analyse Qualitative des Réseaux » (QNA).

Il s'agit d'un champ de recherche très ample et faiblement consistant, c'est dire que « les notions concernant l'idée de réseaux apparaissent, se dissipent par la suite, puis ré-émergent<sup>148</sup> » (Knox *et al.*, 2006, p. 114) sans pour autant constituer le noyau d'une discipline spécifique. Dans *Social networks and the study of relations : networks as method, metaphor and form*, Hannah Knox et ses collègues constatent que l'Analyse des Réseaux Sociaux (SNA) a été pratiquée, d'un côté par des chercheurs quantitatifs en sciences sociales (en particulier en sociologie), de l'autre au sein de l'anthropologie sociale. Ces auteurs se donnent ensuite la tâche d'examiner « comment les réseaux ont été déployés en tant que méthode, métaphore et forme, au sein des traditions anthropologiques et sociologiques » (Knox *et al.*, 2006, p. 113).

---

<sup>148</sup> Notre traduction. De l'original : « *This proliferation raises a number of deeply puzzling issues. For one thing, network ideas are remarkably poorly networked among themselves, with very little dialogue between different traditions of network thinking. [...] For another thing, there is also very little awareness of the long history of network approaches and little sense of learning lessons about the difficulties of thinking about networks that have been raised in these older debates. Indeed, rather the reverse: network ideas appear, are then dissipated, and re-emerge again. They have never defined the core concerns of any discipline or research specialism to the extent that they form part of its canon and are seen as fundamental to its ongoing concerns* » (Knox *et al.*, 2006, p. 114).

Au sein de cette dernière, un fort niveau d'institutionnalisation a été atteint – « il n'y a aucun doute que l'Analyse des Réseaux Sociaux [SNA] a développé un niveau élevé de formalisation des mesures de réseau et possède une compréhension impressionnante de ses fondements mathématiques. [...] Cette expertise méthodologique a permis aux auteurs de l'Analyse des Réseaux Sociaux [SNA] de revendiquer le monopole de la pensée 'scientifique' en ce qui concerne les réseaux, en leur fournissant un moyen de dépasser les approches 'lâches [*loose*]' et métaphoriques des réseaux et en fournissant une gamme d'outils formels pour cartographier avec précision les réseaux<sup>149</sup> » (Knox *et al.*, 2006, p. 115-116). La pensée anthropologique sur les réseaux est moins connue que l'Analyse des Réseaux Sociaux (SNA). Cependant, les auteurs montrent comment « l'engagement sporadique des anthropologues avec des réseaux, lors de la collecte ou l'analyse de données, peut être considéré non pas comme une déviation par rapport à d'autres positions théoriques, mais comme une ré-articulation d'une préoccupation constante avec des formes de relations sociales [*forms of social relatedness*]<sup>150</sup> » (Knox *et al.*, 2006, p. 115)<sup>151</sup>.

Au sein de l'Analyse des Réseaux Sociaux (SNA), deux courants se distinguent : d'une part les analyses sur l'« ensemble du réseau [*whole network*] », et d'autre part les analyses sur les « réseaux égocentriques [*ego-networks*] » (Knox *et al.*, 2006, p. 118). D'autres auteurs signalisent également cette distinction fondamentale, notamment Alexander Malcolm qui parle des approches à l'« ensemble du réseau [*whole network approach in SNA*] », plutôt sociométrique<sup>152</sup> ; et de celles qui « examine[nt] les réseaux du bas vers le haut [*bottom-up perspective*] en utilisant le 'réseau égocentrique [*ego-centric network*]', ou souvent dénommées de méthodologies 'egonet' [*'egonet' methodologies*] ? » (Malcolm, 2009, p. 1). En ce qui nous concerne, nous nous positionnons au sein de ce deuxième courant qui

---

<sup>149</sup> Notre traduction. De l'original : « *Undoubtedly, SNA has developed a high level of formalization of network measures and has an impressive grasp of its mathematical foundations. [...] Thus distinctive ways of measuring the hubs of networks, cliques, and factions, blocks, and the like have all been created. This methodological expertise has made it possible for SNA writers to claim a monopoly on 'scientific' network thinking, by providing them with a means of going beyond 'loose', metaphorical approaches to networks, and providing a range of formal tools for 'precisely' mapping networks* » (Knox *et al.*, 2006, p. 115-116).

<sup>150</sup> Notre traduction. De l'original : « *Trends in anthropological thinking about networks are less well known than for SNA and we show here how anthropologists' sporadic engagement with networks for the purposes of data collection or analysis might be seen not as a deviation from other theoretical positions but re-articulations of an ongoing concern with forms of social relatedness* » (Knox *et al.*, 2006, p. 115).

<sup>151</sup> En effet, comme sous-entendu par Hannah Knox et ses collègues, la SNA détient le « pouvoir » de scientificité dans l'étude des réseaux (basée ici sur le « monopole » de la méthode) et les voies qualitatives, de l'anthropologie par exemple, se battent pour se faire entendre dans ce domaine. Pour une compréhension et discussion approfondies sur ces questions et une revue de littérature en SNA et en analyse des réseaux au sein de l'anthropologie, voir : Knox *et al.*, 2006, p. 116-128.

<sup>152</sup> Pour une définition des approches « sociométriques » voir Malcolm, 2009, p. 2. Nous nous attarderons sur la définition du deuxième type d'approche, à savoir « égocentriques ».

« considère les réseaux sociaux personnels du bas vers le haut [*bottom-up perspective*], c'est-à-dire à partir de l'individu qui participe. Uniquement les relations autour d'un individu sont cartographiées ». Il s'agit, « de développer une sensibilité aux aspects qualitatifs des relations sociales des participants, du contenu et de la définition des liens sociaux [...]. Le regard est plutôt porté sur la complexité des relations de réseau multiples, configurées autour d'un individu<sup>153</sup> (Malcolm, 2009, p. 2-3).

Les méthodes d'Analyse Qualitative des Réseaux (QNA), en particulier 'du bas vers le haut', c'est-à-dire par le biais de méthodologies égocentriques, constitue un apport important pour la sociologie relationnelle – « la sociologie relationnelle se développera à partir des progrès et des innovations dans les méthodes ainsi que dans la théorie. L'approche égocentrique au sein de l'Analyse des Réseaux Sociaux [*egonet approaches within SNA*] offrent une perspective du bas vers le haut [*bottom-up perspective*] pour la sociologie relationnelle, qui a le potentiel de compléter les détails aux niveaux des relations dyadiques négligées par Emirbayer et de contribuer ainsi à une sociologie relationnelle aux niveaux de la culture, de la psychologie sociale et de l'agentivité [*agency*]<sup>154</sup> » (Malcolm, 2009, p. 14). Dans *Mixed-Method Approaches to Social Network Analysis*, Gemma Edwards souligne également le fait que « des appels ont été lancés en faveur de la relance des approches qualitatives des réseaux sociaux, non pas nécessairement pour supplanter les méthodes quantitatives, mais pour les compléter. [...] En effet, les approches qualitatives, permettent aux analystes d'examiner des questions relatives à la construction, à la reproduction, à la variabilité et à la dynamique de liens sociaux complexes<sup>155</sup> » (Edwards, 2010, p. 2). Gemma Edwards plaide pour une approche

---

<sup>153</sup> Notre traduction. De l'original : « *Egonet SNA research considers personal social networks from the bottom-up perspective of the individual respondent. It maps only the relations around an individual. Unable to map 'whole networks' it has, instead, evolved a sensitivity to the qualitative aspects of respondents' social relations, the content and definition of social ties and the diverse 'bundles of relations' that connect individuals to others. It considers the configuration and dynamics of personal networks and 'personal communities' around an individual. It looks at the complexity of multiple network relations configured around an individual rather than the compounded complexity of a single relation linking a population that is revealed in network diagrams* » (Malcolm, 2009, p. 2-3).

<sup>154</sup> Notre traduction. De l'original : « *Relational sociology will grow from advances and innovations in methods as well as theory. Egonet approaches within SNA provide a bottom-up perspective for relational sociology that has the potential to fill in details at the levels of dyadic relations that Emirbayer has overlooked and, through this, make contributions to a relational sociology at the levels of culture, social psychology and agency* » (Malcolm, 2009, p. 14).

<sup>155</sup> Notre traduction. De l'original : « [...] *There have been calls for the revival of qualitative approaches to social networks, not necessarily to supplant quantitative methods, but to complement them. Quantitative approaches map and measure networks by simplifying social relations into numerical data, where ties are either absent or present. They therefore bracket out questions of crucial importance to understanding the kinds of human interaction networks studied by social scientists. Qualitative approaches, on the other hand, enable analysts to consider issues relating to the construction, reproduction, variability and dynamics of complex social ties* » (Edwards, 2010, p. 2).

méthodologique mixte, quantitative et qualitative qui permettait aux chercheurs d'« étudier l'«intérieur» et l'«extérieur» des réseaux » et encore – en suivant l'argumentation de Annelise Riles, dans *The Network Inside Out* (2001) et de Hannah Knox et ses collègues (que nous avons déjà mentionné) – de « retourner les réseaux à l'envers [*to turn social networks 'inside out'*]»<sup>156</sup> » (Edwards, 2010 p. 6). Bien sûr, cette méthodologie n'est pas sans questionnements, en particulier : comment interpréter l'information générée ? Quelle sorte de liens sont en train d'être étudiés ? En quoi les données produites lors des entretiens informent cette interprétation ? Selon Alexander Malcolm, « la question qualitative cruciale impliquée par cette méthodologie est de trouver des catégories précises et significatives, ancrées mais théoriques, pour décrire les relations<sup>157</sup> » (Malcolm, 2009, p. 4).

L'Analyse Qualitative des Réseaux (QNA) est adoptée dans les plus diverses domaines de recherche. Nous en présenterons trois : la première qui s'intéresse aux réseaux, quartiers, et communautés (p.ex., Clark, 2007 ; Emmel & Clark, 2009) ; la deuxième, dans le domaine de l'entrepreneuriat et du développement des entreprises (p.ex., Jack, 2010) ; et, la troisième, dans le domaine de l'éducation (p.ex., Heath *et al.*, 2009). Nous nous attarderons ensuite sur quelques exemples dans le domaine des migrations (Dahinden, 2005, 2008, 2009, 2012, 2016 ; Altissimo, 2016 ; Altissimo *et al.*, 2019 ; Herz, 2015 ; Herz *et al.*, 2014 ; Herz & Olivier, 2012a, 2012b ; Hollstein, 2011 ; Molina *et al.*, 2015).

La QNA est moins intéressée par l'échange de ressources (p.ex. capital social) que par l'exploration des « expériences vécues » des réseaux, comme le suggèrent Nick Emmel et Andrew Clark, dans leur étude sur les réseaux, les quartiers [*neighbourhoods*] et les communautés – « nous voulions étudier la manière dont différentes méthodes pourraient nous aider à mieux comprendre des éléments, des dimensions et des couches particulières du monde social et matériel, ainsi que l'expérience vécue des réseaux, des quartiers et des communautés<sup>158</sup> (Emmel & Clark 2009, p. 2). Pour pouvoir explorer les « expériences vécues des réseaux », Andrew Clark avait déjà souligné, dans un article antérieur concernant le même projet, que la matérialité propre aux réseaux devait être prise en compte. Ainsi, il prône « une

---

<sup>156</sup> Notre traduction. De l'original : « [I] consider the argument that mixing methods enables researchers to study the 'inside' and 'the outside' of networks, but also, in line with recent arguments about the importance of narrative and culture, to turn social networks 'inside out' (Riles 2001; Knox *et al.* 2006) » (Edwards, 2010, p. 6).

<sup>157</sup> Notre traduction. De l'original : « The crucial qualitative issue involved with this methodology is that of finding accurate and meaningful grounded but theoretical, categories for describing relationships » (Malcolm, 2009, p. 4).

<sup>158</sup> Notre traduction. De l'original : « We were interested to investigate the ways in which different methods would help us to gain insights into particular elements, dimensions, and layers of the social and material world and the lived experience of networks, neighbourhoods, and communities » (Emmel & Clark 2009, p. 2).

recherche capable de mêler le contexte temporel et spatial dans un contexte plus fluide ou mobile, de comprendre les réseaux sociaux tout en restant consciente de la nature tant structurante que métaphorique de ces réseaux, pourrait aboutir à une description plus nuancée des vies connectées [*connected lives*] dans la société contemporaine<sup>159</sup> » (Clark, 2007, p. 27).

Sarah Jack, à son tour, dans le domaine de l'entrepreneuriat et du développement des entreprises, affirme que « les approches qualitatives offrent l'opportunité de percer la surface pour comprendre les mécanismes et les processus qui influencent les opérations et fonctionnement des réseaux<sup>160</sup> » (Jack, 2010, p. 132), entre plusieurs autres avantages. Elle plaide non seulement en faveur d'une approche QNA mais également de son adaptation et de l'adaptation de ses méthodes de recherche aux questionnements et terrains concrets ; ce qu'elle considère, par ailleurs, comme un pas indispensable à l'application effective de cette approche. En effet, « les réseaux sont complexes : prennent de nombreuses formes ; sont fluides, flexibles et dynamiques, changent et évoluent constamment pour répondre aux besoins et aux exigences [...] de chacun ; les réseaux sont également constitués de relations latentes et actives avec d'autres<sup>161</sup> » (Jack, 2010, p. 133-134). C'est pourquoi, pour examiner les réseaux, il est nécessaire d'adapter l'approche QNA de manière différente à l'analyse de types de problèmes particuliers

Dans le contexte de l'éducation, Sue Heath, Alison Fuller et Brenda Johnston, dans *Chasing shadows : defining network boundaries in qualitative social network analysis*, se sont intéressées à l'influence des réseaux dans les processus de prise de décision et abordent spécifiquement la question des frontières des réseaux. Selon ces auteures, la capture de réseaux

---

<sup>159</sup> Notre traduction. De l'original : « [...] Further work is required, for example around the ways in which relationships are created and reconstituted through the physical and technological materialisation of those networks. [...] Nevertheless, research that is able to blend temporal and spatial context into a more fluid or mobile, understanding of social networks while remaining conscious of both the structuring and the metaphorical nature of these networks, could achieve a more nuanced account of connected lives in contemporary society » (Clark, 2007 : 27).

<sup>160</sup> Notre traduction. De l'original : « [...] Qualitative approaches provide the opportunity to reach below the surface to understand the mechanisms and processes that influence the operation and function of networks » (Jack, 2010, p. 132).

<sup>161</sup> Notre traduction. De l'original : « Clearly, qualitative methods have been underutilized so certain research questions have been relatively ignored. [...] Nevertheless, for researchers there are difficulties of carrying out research into networks, methodological challenges and difficulties do exist. Networks are complex: take many forms; are fluid, flexible, and dynamic, constantly changing and evolving to suit individual and organizational needs and requirements; networks also consist of latent and active relationships to others. So, their study is compounded by many factors. Consequently, it is important to use different research approaches to consider networks as each approach is differentially suited to the analysis of particular kinds of problems, enabling a fuller and more complete understanding of the whole » (Jack, 2010, p. 133-134).



égocentriques sera toujours partielle, mais il ne peut en être autrement. Ainsi, « les frontières des réseaux égocentriques seront toujours perméables, partielles et dynamiques » et ceux qui parviennent à être construits ne constituent qu'« un petit sous-groupe des personnes qui aurait potentiellement pu être impliquées » dans la recherche<sup>162</sup> » (Heath *et al.*, 2009, p. 657). D'ailleurs, les considérations élaborées autour des processus de sélection et filtrage de l'« échantillon de réseau » façonnent les analyses et les résultats de la recherche (Heath *et al.*, 2009, p. 645). Les auteures concluent leur article avec une citation d'Elizabeth Bott, extraite du classique *Family and Social Networks* (1957), et que ne pouvons pas nous empêcher de reproduire ici.

Il est difficile de décider quoi étudier et par où commencer dans une situation très complexe où il y a beaucoup de variations et où chaque comportement est affecté par une multitude de facteurs. Il est également facile de prouver ce que l'on veut prouver, si l'on est si enclin à le faire. Quand il y a beaucoup de facteurs, on peut choisir un aspect particulier de la situation et rester aveugle aux autres. On se retrouve pris dans un dilemme entre succomber à la confusion ou choisir une explication simple mais fautive. Nous avons décidé de succomber à la confusion en espérant que ce serait temporaire<sup>163</sup> (Bott, 1957, p. 8-9 *apud* Heath *et al.*, 2009, p. 659).

Nous nous focalisons maintenant sur l'application de la QNA dans l'étude des migrations transnationales. En effet, les études en migration transnationale ne trouvent plus appui sur des principes théoriques et méthodologiques classiques car ces derniers sont conçus pour saisir la stabilité et l'immobilisme et ce depuis un certain temps. Le transnationalisme se révèle plus adapté à saisir la mobilité, en grande partie parce qu'il place les réseaux au centre du débat. Dans le contexte des études en migration, nous avons travaillé à partir de deux groupes de travaux : ceux de Janine Dahinden (2005, 2008, 2009, 2012, 2016), dans le contexte Suisse et ceux portant sur le contexte de recherche allemand, en particulier de l'Université de Hildesheim (Altissimo, 2016 ; Altissimo *et al.*, 2019 ; Herz & Olivier, 2012a, 2012b ; Hollstein, 2011 ; Molina *et al.*, 2015). La revue de ces travaux nous a permis de nous approprier

---

<sup>162</sup> Notre traduction. De l'original : « *The idea that the boundaries of egocentric networks will always be permeable, partial and dynamic has been integral to our approach. In this sense, achieving 'complete' coverage can only ever be a pipe dream. And even though our achieved networks consist often of only a small subset of the people who potentially might have been involved in our research, our data are extremely rich, and have allowed us to explore the influence exerted on decision-making by network members drawn from across different generations and from diverse social backgrounds and life stages* » (Heath *et al.*, 2009, p. 657).

<sup>163</sup> Notre traduction. De l'original : « *It is hard to decide what to study and where to begin in a very complex situation where there is much variation and any particular piece of behaviour is affected by a multitude of factors. It is also easy to prove what one wants to prove, if one is so inclined. When there are many factors one can choose some particular aspect of the situation and remain blind to the others. One is caught in a dilemma between succumbing in confusion and choosing some simple but false explanation. We decided to succumb in confusion in the hope that it would be temporary* » (Bott, 1957, p. 8-9 *apud* Heath *et al.*, 2009, p. 659).

les méthodes de QNA tout en les adaptant à nos propos<sup>164</sup>. Encore une fois, nous nous concentrons ici sur les aspects théoriques (les aspects méthodologiques seront développés dans le chapitre 3).

Intéressée par les migrations venues d'ex-Yougoslavie, notamment l'albanaise, Janine Dahinden analyse l'importance des liens transnationaux dans trois contextes : lors de la décision de migrer ; en ce qui concerne les réseaux de support social des Albanais en Suisse ; et, lors de la réintégration au moment du retour (Dahinden, 2005, p. 191). Pour ce faire, elle analyse le matériau recueilli à l'aide d'entretiens sur les réseaux sociaux (ethnographie multi-située [*multi-sited ethnography*]) centrés sur les réseaux égocentriques [*egocentric networks*] (Dahinden, 2005, p. 194). Dans ce premier travail, à savoir *Contesting transnationalism ? Lessons from the study of Albanian migration networks from former Yugoslavia*<sup>165</sup>, l'auteure souligne que, « alors que la perspective transnationale apporte des informations intéressantes sur l'étude des processus migratoires, les liens transnationaux et les relations sociales ne doivent pas être donnés comme acquis, mais doivent plutôt être attentivement analysés en y intégrant à la fois des aspects structuraux et culturels <sup>166</sup> » (Dahinden, 2005, p. 191). Ainsi, dans un autre article rédigé à partir du même terrain, Janine Dahinden montre que « l'échelle qui va d'une essentialisation 'faible [*soft*]' à une essentialisation 'forte [*hard*]' [de l'ethnicité] a plusieurs degrés » et que « d'autres catégories sont également pertinentes pour l'exclusion ou

---

<sup>164</sup> Le contact avec le groupe de recherche (*R-N-N-R [Research-Network – Network-Research]*) basé à Hildesheim nous est surtout venu de par la relation de travail établie entre celui-ci et l'*Institute for Research and Innovation in Social Work, Social Pedagogy, Social Welfare* (IRISS) –, dans lequel notre projet de Doctorat était initialement encadré. Nous avons donc eu la possibilité de participer à deux *workshops* organisés par des membres du *R-N-N-R*, notamment : 1) « *Qualitative method[ologie]s in social network research* », *workshop* organisé par Andreas Herz et Inga Truschkat, à l'Université d'Hildesheim (12-13 Mars, 2015). Pour plus d'informations voir : <https://www.uni-hildesheim.de/qmsnr/> ; 2) « *Qualitative social network research in practice (QSNRP)* » *workshop* organisé par Andreas Herz, ensemble avec Annika Müller et Inga Truschkat, à l'Université d'Hildesheim (28-29 Mars, 2016). Pour plus d'informations voir : <https://www.uni-hildesheim.de/fb1/institute/institut-fuer-sozial-und-organisationspaedagogik/forschung/ringvorlesungen-tagungen-workshops/workshop-qualitative-social-network-research-in-practice-qsnrp-28-29th-april-2016/>. Il est également important de souligner, que les modifications et adaptations que nous avons effectuées aux instruments de QNA, se sont aussi inspirées des discussions menées au sein de l'équipe de recherche du projet MOVE, à l'université du Luxembourg (en association avec l'Université d'Hildesheim, entre autres). Pour plus d'informations voir : <http://move-project.eu>.

<sup>165</sup> Cet article publié en langue anglaise est basé sur l'œuvre principale en allemand : Dahinden, J. (2005). Prishtina-Schlieren. Albanische Migrationsnetzwerke im transnationalen Raum. Zurich : Seismo.

<sup>166</sup> Notre traduction. De l'original : « *While the transnational perspective brings interesting insights to the study of migration processes, it is argued that transnational ties and social relations must not be presumed but rather carefully analysed, and that structural as well as cultural aspects must be introduced in this analysis* » (Dahinden, 2005, p. 191).

inclusion, notamment le type de permis de résidence et les qualifications professionnelles, qui sont à leur tour liées à l'ethnicité<sup>167</sup> », ce en Suisse (Dahinden, 2008, p. 55).

Épistémologiquement, des termes techniques tels que 'ethnologie' ou 'ethnographie' suggèrent que les groupes ethniques sont universels ou qu'ils ont toujours existé. Les termes nous incitent davantage à croire que l'organisation des êtres humains en groupes ethniques est naturelle. Cependant, de nos jours, la plupart des spécialistes des sciences sociales considèrent que ces idées sont obsolètes. L'approche déconstructiviste a abouti à une attitude académique anti-essentialiste, qui peut être résumée comme suit : rien n'est 'naturellement donné' et les essences ethniques, culturelles, nationales ou liées au genre n'existent pas<sup>168</sup> (Dahinden, 2008, p. 56).

Cette attitude déconstructiviste est néanmoins plus facile à dire qu'à produire. À travers ses travaux, Janine Dahinden montre comment, à partir d'une approche par les réseaux, il est possible de déconstruire (du moins en partie) cette essentialisation et catégorisation caractéristique du nationalisme méthodologique. Nous y reviendrons.

Dans un travail ultérieur, à partir d'un autre terrain, Janine Dahinden se pose la question suivante : sommes-nous tous, aujourd'hui, des transnationaux [*are we all transnational now*] ? (Dahinden, 2009, p. 1365). En analysant les réseaux égocentriques et les entretiens qualitatifs réalisés auprès des habitants (migrants et non migrants) d'une ville Suisse, elle s'emploie à comprendre comment ces derniers expérimentent différentes formes de transnationalisme. Pour ce faire, elle distingue « le 'transnationalisme en réseaux [*network transnationalism*]' et la 'subjectivité transnationale [*transnational subjectivity*]', le premier concernant les réseaux sociaux transnationaux, le second, les classifications cognitives de l'adhésion et des appartenances [*membership and belongings*] d'un individu dans les espaces transnationaux<sup>169</sup> » (Dahinden, 2009, p. 1365). L'auteure constate, d'une part, qu'« un fort

---

<sup>167</sup> Notre traduction. De l'original : « *By analysing the degree of reification of ethnic identities, it becomes clear that the ladder from 'soft' to 'hard' essentialisation has many steps. Furthermore, the case studies reveal that, in contemporary Switzerland, other categories are relevant for social exclusion or inclusion as well, mainly the type of residence permit and professional qualifications, categories which are also interwoven with ethnicity* » (Dahinden, 2008, p. 55).

<sup>168</sup> Notre traduction. De l'original : « *Epistemologically, technical terms such as 'ethnology' or 'ethnography' suggest that ethnic groups are universal, or that they have always existed. The terms further tempt us to believe that the organisation of human beings into ethnic groups is natural. However, nowadays most social scientists consider these ideas to be out-of-date. The deconstructivist approach culminated in an anti-essentialist academic attitude, which can be summarised as follows: nothing is 'naturally given' and ethnic, cultural, national or gendered essences do not exist* » (Dahinden, 2008, p. 56).

<sup>169</sup> Notre traduction. De l'original : « *I ask in this article how the inhabitants – migrants and non-migrants – of a specific geographical space, a small Swiss city in French-speaking Switzerland, live out different forms of transnationalism. Transnationalism is for this purpose defined and operationalized on two dimensions: I make a distinction between network transnationalism and what I call transnational subjectivity. The first dimension includes the transnational social networks; the latter refers to the cognitive classifications of a person's membership and belongings in transnational space. Analysis of the personal social networks of 250 inhabitants*

réseau transnational peut, en relation avec le contexte, signifier une position sociale favorable [...], mais peut aussi refléter une marginalisation, voir une exclusion sociale et un manque d'intégration, aussi bien localement qu'au niveau transnational [...] » et, d'autre part, en ce qui concerne l'identité culturelle [*cultural self-identification*], qu'« une subjectivité cosmopolite pluriculturelle caractérise les individus vivant dans des conditions favorables [...] [qui] peuvent s'installer dans le monde global, tandis que les personnes les plus marginalisées incorporent 'une seule culture'<sup>170,171</sup> » (Dahinden, 2009, p. 1382-1383). La « subjectivité cosmopolite » n'est ainsi pas à portée de tout le monde.

Ainsi, bien que cette étude ait appliqué une conception dé-nationalisée [*de-nationalized*], l'étude des liens transversaux, de l'appartenance ethnique et de la nationalité est importante. [...] Il est important de noter que l'État-nation et les catégories ethniques et raciales associées possèdent (encore) un pouvoir considérable [...]. Les États-nations vont peut-être perdre la souveraineté en ce qui concerne leur capacité à réguler les réalités socio-économiques ou les réseaux sociaux [...], mais en ce qui concerne l'adhésion et l'identification [*membership and identification*] (et aussi bien l'accès aux territoires qu'aux droits qui vont avec), les États-nations et les catégories ethniques ne font pas partie du passé, mais jouent un rôle majeur. Cela signifie, pour nous, qu'il faut prendre au sérieux la 'nation' dans le 'transnationalisme' même lorsqu'on effectue des recherches sur le cosmopolitisme [*cosmopolitanism*] (ou son rêve)<sup>172</sup> (Dahinden, 2009, p. 1383).

Nous notons que les questions de recherche de Janine Dahinden tournent progressivement vers la question des appartenances et des formes d'identifications. Dans *Transnational belonging, non-ethnic-forms of identification, and diverse mobilities: Rethinking migrant integration ?*, rédigé sur la base de trois courtes biographies de migrants,

---

*of this city, supplemented by data from qualitative interviews, brings to light four different ideal types of how transnationalism is lived. It reveals that these morphologies are closely related to questions of social positioning as well as processes of integration, locally or in transnational space* » (Dahinden, 2009, p. 1365).

<sup>170</sup> L'auteur reproduit ici une expression d'un(e) de ses participant(e)s.

<sup>171</sup> Notre traduction. De l'original : « *A strong network transnationalism can, according to the context, signify a favourable social position, as was the case for the 'highly qualified, mobile transnationals'. But it can also reflect marginalization or even social exclusion and a lack of integration, locally as well as transnationally [...]. With regard to cultural self-identification [...] we observe that a pluriculturalist cosmopolitan subjectivity is displayed mainly by persons living in a favourable situation [...] To put it differently, these social classes can install themselves in the global world, while persons who are more marginalized incorporate 'only one single culture' – to use the words of one of the quotes above* » (Dahinden, 2009, p. 1382-1383).

<sup>172</sup> Notre traduction. De l'original : « *So, although this study applied a de-nationalized design studying cross-cutting ties, ethnicity and nationality matter. [...] [I]t is important to note that the nation-state and related ethnic and 'racial' categories (still) possess considerable power [...]. Nation-states may be losing sovereignty with regard to their ability to regulate socio-economic realities or social networks [...] but, when it comes to membership and identification (and access to territories as well as the rights that go with this), nation-states and ethnic categories are not a thing of the past, but play a major role. For our purposes, this means taking seriously the 'nation' in 'transnationalism' – even when doing research about cosmopolitanism (or the dream of it)* » (Dahinden, 2009, p. 1383).

l'auteure montre que « les paradigmes les plus populaires dans l'étude des questions sur les appartenances négligent, d'une part, le caractère entrelacé des processus d'incorporation et des formes d'identification et d'appartenance, d'autre part, sont plus ou moins aveugles à l'égard des formes d'identification non-ethniques parce qu'ils utilisent l'ethnicité comme explication à la fois pour décrire et pour expliquer les processus d'intégration, sans la problématiser ». Par ailleurs, ces paradigmes « ne tiennent pas compte de tous les types de mobilité qui vont au-delà de la migration-et-établissement en tant que processus à sens unique et qui ont des effets variés sur le sentiment d'appartenance et d'identité des migrants<sup>173</sup> » (Dahinden, 2012, p. 117). Une des façons de dépasser ses limitations est, selon elle, l'étude des réseaux. Idée qu'elle développe dans *A plea for the 'de-migrantization' of research on migration and integration* (2016). Sa proposition centrale y est de « dé-migrantiser [*de-migrantize*] » la recherche sur l'intégration et les migrations.

Je soutiens que la recherche sur les migrations et l'intégration a originalement été conçue au sein d'un dispositif [*apparatus*] de migration historiquement institutionnalisée par des États-nation et qu'elle est donc empêtrée dans un discours de normalisation particulier. Ce domaine d'étude contribue donc à reproduire les catégories de ce dispositif particulier de migration. Cet enchevêtrement pose de sérieux dilemmes à cette tradition de recherche, dilemmes qui appellent un examen plus approfondi et des solutions possibles. Ma proposition principale est de 'dé-migrantiser [*de-migrantize*]' la recherche sur les migrations et l'intégration<sup>174</sup> (Dahinden, 2016, p. 2207)

Janine Dahinden souligne le fait que la recherche en migration et en intégration court le risque de soutenir l'idée selon laquelle la différence générée par la migration est « naturellement donnée », ce que l'auteure critique (Dahinden, 2016, p. 2208). La recherche en migration et en intégration « est intrinsèquement liée à la logique moderne des États-nations et à ses effets institutionnels et catégoriels correspondants, tout en étant aveugle à l'égard de

---

<sup>173</sup> Notre traduction. De l'original : « *The popular paradigms share some common ground in the sense that they suffer from shortcomings. First, they largely neglect the intertwined nature of processes of incorporation and transnational forms of identification and belonging. Second, most theories are more or less blind to non-ethnic forms of identification because they use ethnicity as an unproblematic explanans for both describing and explaining processes of integration. Finally, they fail to take into account all types of mobility that go beyond migration-cum-settlement as a one-way process and have varied effects on migrants'sense of belonging and identity* » (Dahinden, 2012, p. 117).

<sup>174</sup> Notre traduction. De l'original : « *I argue that migration and integration research originates in a historically institutionalized nation-state migration apparatus and is thus entangled with a particular normalization discourse. Therefore, this field of study contributes to reproducing the categories of this particular migration apparatus. This entanglement poses some serious dilemmas for this research tradition, dilemmas that ask for further consideration and possible solutions. My main proposition is to 'de-migrantize' migration and integration research. I outline possible ways of doing so and discuss the consequences of such a strategy for the future of migration and integration studies* » (Dahinden, 2016, p. 2207).

cet enchevêtrement<sup>175</sup> » (Dahinden, 2016, p. 2209), attitude qui correspond au « nationalisme méthodologique » (Levitt & Glick-Schiller, 2004, p. 1007 ; voir aussi Wimmer & Glick-Schiller, 2003). En effet, c'est bien l'idée d'une congruence entre le national, le territorial, le politique, le culturel et le social qui est à la base de la notion de différence.

Il n'est donc pas surprenant que ce dispositif [*apparatus*] de migration et son discours de normalisation correspondant aient généré le domaine de la recherche sur la migration et l'intégration. Si la migration apparaît comme étant une anomalie dans le 'national container' et y devient la catégorie de différence la plus importante, il n'est donc pas étonnant que les spécialistes et les chercheurs en sciences sociales soient tenus de décrire, d'étudier et de théoriser cette 'différence'. La recherche sur les migrations est donc non seulement un élément essentiel de ce dispositif [*apparatus*] migratoire institutionnalisé, mais aussi articulé causalement à travers ce paradigme de différence normalisée. La 'différence' entre migration et non-migration est finalement la raison d'être de la recherche sur la migration<sup>176</sup> (Dahinden, 2016, p. 2210).

Elle souligne le fait que la migration est cependant importante et peut effectivement être un critère de différence (en ce qui concerne les droits, les discriminations, la citoyenneté, les appartenances, etc.) car, au final, « le dispositif [*apparatus*] de migration de l'État-nation et son discours de normalisation créent des réalités sociales et des inégalités spécifiques, c'est-à-dire que ces catégories essentialisées et naturalisées existent effectivement dans le monde que le chercheur étudie<sup>177</sup> » (Dahinden, 2016, p. 2211). Il est indispensable que les chercheurs en migration fassent preuve d'une plus grande réflexivité pour que ces catégories ne soient pas considérées pour acquises.

Le fait que les chercheurs les acceptent et les reproduisent sans réflexion en faisant de la migration ou de l'ethnicité le critère central de la différence dans les questions de recherche, le plan de recherche, la collecte de données, l'analyse et la théorie, même lorsque ce critère n'est pas pertinent empiriquement est à l'origine d'un problème de

---

<sup>175</sup> Notre traduction. De l'original : « *This criticism of 'methodological nationalism' has become common sense among migration scholars and can be summarized as follows: migration and integration research is inherently linked to the logic of the modern nation state and its corresponding institutional and categorical effects while being blind to this entanglement* » (Dahinden, 2016, p. 2209)

<sup>176</sup> Notre traduction. De l'original : « *It is therefore not surprising that this migration apparatus and its corresponding normalization discourse generated the field of migration and integration research. If migration appears as an anomaly in the 'national container' and becomes the most important category of difference therein, then it is not astonishing that specialists and social scientists are required to describe, investigate and theorize this 'difference'. Migration research is therefore not only an essential part of this institutionalized migration apparatus, but also causally articulated through this paradigm of normalized difference. The 'difference' between migration and non-migration is ultimately the raison d'être of migration research* » (Dahinden, 2016, p. 2210).

<sup>177</sup> Notre traduction. De l'original : « *[...] Ultimately, the nation-state migration apparatus and this normalization discourse create specific social realities and inequalities. This means that these essentialized and naturalized categories do exist in the world that researchers investigate* » (Dahinden, 2016, p. 2211).

nature épistémologique. Il semble problématique de considérer un phénomène social donné – les taux de mariage ou de divorce, par exemple – comme fondamentalement différent, selon qu'il s'agisse de migrants ou de non-migrants, ou de Turcs, de Pakistanais ou de Suisses. Après tout, la migration et l'appartenance ethnique ne sont pas toujours le critère le plus important pour expliquer les processus sociaux ou les pratiques et les affiliations sociales des personnes. Au lieu de cela, il s'agit d'une question empirique de savoir si, et dans quels contextes et structures, ces catégories sont pertinentes pour comprendre des phénomènes donnés et comment elles recourent d'autres catégories de différences, telles que le sexe, la classe sociale, l'âge, etc.<sup>178</sup> (Dahinden, 2016, p. 2211).

L'auteure propose donc trois volets d'une stratégie pour « dé-migrantaliser [*de-migrantize*'] » la recherche sur les migrations et l'intégration : 1) établir une différenciation entre le sens commun et les catégories analytiques ; 2) relier la recherche sur les migrations aux catégories analytiques des sciences sociales de manière élargie ; et 3) réorienter l'unité d'analyse : de la population migrante à (une partie de) l'ensemble de la population<sup>179</sup> (Dahinden, 2016, p. 2213-2218). Nous nous attarderons ici sur le deuxième volet. L'auteure propose quelques cadres théoriques utiles à la « dé-migrantisation » de la recherche sur les migrations, dont font partie les concepts analytiques provenant de l'Analyse des Réseaux Sociaux (SNA). Appliquer une technique comme celle des réseaux égocentriques par exemple, permet d'aller au-delà d'une utilisation métaphorique des réseaux. Cette approche relationnelle par les réseaux permet de « dénaturer » la recherche en migration – ce n'est plus la migration qui est au centre du questionnement ; celle-ci est introduite secondairement pour comprendre son rôle, ce qui est spécifique à la migration<sup>180</sup>. L'auteur termine l'article sur l'idée qu'il ne s'agit pas uniquement de « dé-migrantaliser [*de-migrantize*'] » les recherches en migration, mais aussi de « migrantaliser [*migrantize*'] » les recherches en sciences sociales

---

<sup>178</sup> Notre traduction. De l'original : « *A problem of an epistemological nature is created, however, when researchers accept and reproduce them without reflection by enlisting migration or ethnicity as the central criterion of difference in research questions, research design, data collection, analysis and theory, even when it may not be empirically relevant. It seems problematic to consider a given social phenomenon – marriage or divorce rates, say – as fundamentally different, depending on whether migrants or non-migrants, or Turks, Pakistanis or Swiss, are concerned. After all, migration and ethnicity are not always the most important criteria for explaining social processes or people's social practices and affiliations. Instead, it is an empirical question whether, and in which contexts and structures, these categories are relevant to understanding given phenomena and how they intersect with other categories of differences, like gender, class, age and so on* » (Dahinden, 2016, p. 2211).

<sup>179</sup> Notre traduction. De l'original : « *Differentiating between common-sense and analytical categories [...]. Linking migration research to the analytical categories of social science more broadly. [...] Re-orienting the unit of analysis: from the migrant population to (parts of) the whole population* » (Dahinden, 2016, p. 2213-2218).

<sup>180</sup> Nous avons eu l'occasion d'être présent lors *14th IMISCOE Annual Conference : Migration, Diversity and the City*, à Rotterdam (28-30 juin, 2017) où Janine Dahinden était *chair* d'un *panel* intitulé : '*De-naturalizing belonging : exploring everyday participation in cities from a gender perspective*' et où elle a présenté un *paper* intitulé : *Social network analysis as a way to 'de-naturalise' research on migration*.

en général – « en résumé, je plaide en faveur de la création de sciences sociales ‘post-migrations [post-migration]’, des sciences sociales qui traitent de la migration et de l’intégration en tant que part fondamentale des sociétés et, par conséquent, en tant que sujet intégré de manière transversale dans toutes les disciplines de la recherche et théorie en sciences sociales<sup>181</sup> » (Dahinden, 2016, p. 2220)<sup>182</sup>.

Notre cadre théorique trouve également son fondement dans la recherche de tradition allemande. Spécialiste de l’étude des réseaux, Betina Hollstein constitue le point de référence pour le courant allemand des études en QNA. Malheureusement (pour nous), la plupart de ses travaux sont rédigés en allemand. Nous nous limiterons donc à une revue des publications en langue anglaise, pour en faire ressortir les traits principaux. En 2011, elle publie *Qualitative Approaches* (2006, pour la version allemande<sup>183</sup>) dans lequel elle présente les contributions de l’approche qualitative aux réseaux – dans le cadre plus large des approches qualitatives –, pour une compréhension de la réalité sociale : « les avantages potentiels d’une approche qualitative dans la recherche des réseaux ne se limitent toutefois pas aux possibilités d’exploration et de développement de nouveaux concepts. [...] Entre autres, les méthodes de recherche qualitative offrent des outils particuliers pour relever les défis de la recherche des réseaux, notamment pour expliquer le problème de l’agentivité [*agency*], les liens entre la structure du réseau et les acteurs du réseau, ainsi que des questions relatives à la constitution et à la dynamique des réseaux sociaux<sup>184</sup> » (Hollstein, 2011, p. 404-405).

---

<sup>181</sup> Notre traduction. De l’original : « *A call to ‘migrantize’ social sciences in general while ‘de-migrantizing’ migration studies seems justified. [...] In short, my plea is to establish a kind of ‘post-migration’ social science, social science that deals with migration and integration as a fundamental part of societies, and therefore as a topic that is integrated transversally into all disciplines of social science research and theory* » (Dahinden, 2016, p. 2220).

<sup>182</sup> Nous avons cependant placé le « Portugal » au centre de notre méthodologie : aussi bien lors de la consigne d’ouverture de l’entretien qu’au centre de la *Carte des (dés)appartenances*. En effet, nous pourrions avoir « dé-migrantiser » notre question de recherche depuis le départ et avoir approcher les (dés)appartenances de manière ouverte. Cependant, tel n’était pas notre question de recherche. Nous voulions comprendre la place occupée par le pays d’origine dans la (re)construction des *sentiments de (dés)appartenance* au cours de la vie des Portugais de « seconde génération » au Luxembourg. D’ailleurs, notre postulat de départ était que ceux-ci, du fait de grandir dans un champ social transnational, s’engagent dans des pratiques et liens (trans)nationaux (qui varient en portée, intensité et fréquence). Donc, notre réflexivité envers une « dé-migrantisation » de notre recherche prend place lors des analyses et de la construction du modèle théorique.

<sup>183</sup> Voir. Hollstein, B. (2006). *Qualitative Methoden und Netzwerkanalyse - ein Widerspruch?*. In B. Hollstein & F. Straus (Eds.), *Qualitative Netzwerkanalyse. Konzepte, Methoden, Anwendungen* (pp. 11-36). Wiesbaden: VS-Verlag.

<sup>184</sup> Notre traduction. De l’original : « *The potential benefits of a qualitative approach in network research, however, are not just limited to the opportunities for exploring and developing new concepts. Qualitative approaches to data collection and analysis are powerful tools, which enrich the study of social networks in substantial ways. Among other things, qualitative research methods offer special tools for addressing challenges faced in network research, namely to explicate the problem of agency, linkages between network structure and*



Nous nous appuyons essentiellement sur les travaux en cours à l'*Institute for Social Pedagogy and Organisation Studies and of the Institute for Social Sciences*, hébergé à l'Université de Hildesheim en Allemagne, plus spécifiquement ceux du groupe : *The Research Network - Network Research (R-N-N-R)*. Au sein de cette équipe, Andreas Herz et Claudia Olivier se sont intéressés à l'application de l'Analyse des Réseaux Sociaux (SNA) dans le domaine des champs sociaux transnationaux (Herz & Olivier, 2012a ; 2012b). Ils présentent les méthodes de SNA « en tant qu'approche dans la recherche de formations sociales transnationales, car à partir de l'analyse des relations entre les acteurs, il est possible d'enquêter sur les structures sociales qui dépassent le cadre des États-nations<sup>185</sup> » (Herz & Olivier, 2012a, p. 11). Ces auteurs soutiennent que la raison pour laquelle l'analyse des réseaux est adaptée à l'étude des migrations transnationales tient à « l'assomption basique de l'approche relationnelle : [au] rejet à la fois des modèles explicatifs individuels et collectivistes, ce qui signifie que les faits sociaux et les actions individuelles ne sont pas expliquées à partir de l'individu ou de la société, mais plutôt à partir de l'aspect médiateur des réseaux sociaux<sup>186</sup> » (Herz & Olivier, 2012a, p. 13).

Intéressés par les réseaux sociaux transnationaux des migrants Ghanéens de l'Allemagne, Andreas Herz et Claudia Olivier ont appliqué l'Analyse Qualitative de Réseaux égocentriques (QNA). Comme nous l'avons déjà souligné, cette approche est « centrée sur l'acteur [*acteur-oriented*] et permet de recueillir visuellement des données sur les réseaux personnels et de recueillir la perception subjective et l'évaluation de la part de l'acteur même sur ses réseaux à travers des approches narratives<sup>187</sup> » (Herz & Olivier, 2012a, p. 16). Dans *Transnational Social Network Analysis*, les auteurs décrivent leur *modus operandi*.

Le premier pas du recueil de données, au cœur de la recherche, a été un entretien guidé générateur de narration [*narrative-generating*] avec des questions ouvertes [...]. Le deuxième pas reposait sur l'utilisation de l'Analyse de Réseaux Qualitative

---

*network actors, as well as questions relating to the constitution and dynamics of social networks* » (Hollstein, 2011, p. 404-405).

<sup>185</sup> Notre traduction. De l'original : « *The article discusses methods of social network analysis (SNA) as an approach in researching transnational social formations. SNA allows transnationality to be studied through relationships between actors, enabling the investigation of social structures which expand nation-state frameworks* » (Herz & Olivier, 2012a, p. 11).

<sup>186</sup> Notre traduction. De l'original : « *The reason why network analysis can be seen as suitable for research into transnational phenomena lies in the basic assumption of relational research: this research tradition rejects both individualist and collectivist explanatory models, meaning that social facts and individual actions are not explained through either the individual or society, but instead through the mediating aspect of social networks [...]* » (Herz & Olivier, 2012, p. 13).

<sup>187</sup> Notre traduction. De l'original : « *This actor-oriented research approach allows data on personal networks to be collected visually and the actors' subjective perception and assessment of the networks to be collected by narrative means* » (Herz & Olivier, 2012a, p. 16).

égocentriques (QNA), laquelle, pour cette étude, combinait un entretien semi-dirigé, une carte égocentrique de réseaux [*egocentric network map*]<sup>188</sup> et un bref questionnaire. [...] Ici, la QNA est à la fois une approche centrée sur l'acteur [*acteur-oriented*] et participative, étant donné que la carte visuelle est centrée sur l'acteur [*visual map*] et est créée par l'interviewer et l'interviewé. Donc, la carte de réseau [*network map*] agit comme un 'troisième élément' ; une sorte de dispositif générateur de récit. Toutefois, elle peut être utilisée non seulement comme élément de réflexion dialogique lors de la situation de collectes de données, mais également comme un instrument analytique lors de l'analyse<sup>189</sup> (Herz & Olivier, 2012a, p. 16-17).

Les auteurs soulignent également l'importance de modifier et adapter les méthodes de collecte de réseaux existantes – « l'opérationnalisation des relations est toujours liée aux thèses des chercheurs et implique des modifications dans les méthodes existantes de collecte de données de l'Analyse des Réseaux Sociaux [SNA]<sup>190</sup> » (Herz & Olivier, 2012a, p. 18). Ils donnent ensuite quelques exemples, notamment dans leur étude qualitative, où lors de l'analyse, les biographies des migrants ont été prises en compte et non pas uniquement leurs perceptions des relations sociales (Herz & Olivier, 2012, p. 19). En effet, selon les auteurs, la prise en considération d'aspects biographiques lors de l'analyse est indispensable – « l'Analyse des Réseaux Égocentriques [*ego-centered NA*] permet que des aspects biographiques soient placés au cœur de la recherche avec l'analyse des relations. Ceci est important dans la recherche transnationale fondées sur les réseaux égocentriques car le style de vie actuel des Egos et, par conséquent leur situation de vie et ce qu'ils envisagent pour leur futur, ne peut pas seulement être expliqué en référence à leur réseau social actuel<sup>191</sup> » (Herz & Olivier, 2012a, p. 20). En plus de renforcer les aspects biographiques lors de l'analyse, une deuxième modification et

---

<sup>188</sup> Ici, en ce qui concerne les *egocentric network maps*, les auteurs citent Florian Straus (2006). À notre tour, nous ne nous référons qu'aux travaux des auteurs qui ont publié en langue anglaise. Nous laissons ici la référence : Straus, F. (2006). *Entwicklungslabor qualitative Netzwerkforschung*. In B. Hollstein & F. Straus (Eds.), *Qualitative Netzwerkanalyse. Konzepte, Methoden, Anwendungen* (pp. 359-390). Wiesbaden: VS Verlag,

<sup>189</sup> Notre traduction. De l'original : « [...] *At the heart of the research, the first step of the data collection was a narrative-generating guided interview with open questions covering the topics of the actors' migration trajectory, current life situation and future perspectives. [...] The second step used qualitative ego-centered network analysis (QNA), which in this study involved a combination of a semi-structured interview, an ego-centered network map (Straus, 2006: 314) and a brief questionnaire. [...] Here, QNA is both an actor-oriented and a participative research approach, as the visual map is created together by the interviewer and the interviewee. Thus the network map acts as a 'common third'; a kind of narrative-generating device. It can, however, be used not only as an element of dialogic reflection in the data-collecting situation, but also as an analytical instrument during analysis* » (Herz & Olivier, 2012a, p. 16-17).

<sup>190</sup> Notre traduction. De l'original : « *Operationalising relations is always connected to researchers' theses and requires modifications to existing SNA data collection methods [...]* » (Herz & Olivier, 2012a, p.18).

<sup>191</sup> Notre traduction. De l'original : « *Ego-centered NA thus allowed biographical topics to be placed at the heart of research alongside the analysis of relations. This is important in the context of transnational ego-centered network-based research, as the egos' current lifestyle, and thus their life situation and what they imagine their future will be like, cannot only be explained with reference to their current social network [...]* » (Herz & Olivier, 2012a, p. 20).

adaptation de la méthode a été mis en place par les auteurs, notamment en ce qui concerne les « instruments visuels de l'entretien de réseau [*visualization tools in the network interview*] » (Herz & Olivier, 2012a, p. 20), qui ont été adaptés à partir du model concentrique proposé par Robert Kahn et Toni Antonucci (1980) – nous y reviendrons lors de la présentation de notre *Cadre méthodologique*, car nous nous sommes également approprié cet instrument. D'autres exemples, à partir desquels nous avons construit notre cadre méthodologique y seront repris.

## Chapitre 3 : Cadre méthodologique

Malgré les tentatives répétées, l'entretien semble résister à la formalisation méthodologique : dans la pratique il reste fondé sur un savoir-faire artisanal, un art discret du bricolage. Quand une méthode est exposée, c'est sous la forme d'un modèle abstrait, beau mais difficilement applicable. Alors que les manières de faire réellement utilisées se tapissent dans l'ombre, honteuses, comme coupables de ne se sentir guère présentables. [...] Conscient de la distance qui le sépare du modèle, il [l'apprenti-chercheur] est généralement contraint d'adopter un double langage : il dissimule les procédés qui lui ont permis d'avancer dans sa recherche et rédige un beau chapitre de méthodologie avec force citations, pour se protéger des critiques. Cette situation n'est pas saine (Kaufmann, 2016, p. 9-10).

Au cours de cette section, nous nous attacherons à détailler l'ensemble des méthodes dont nous avons fait usage. En effet, il ne s'agira pas tant de « dissimuler les procédés qui nous ont permis d'avancer » que de montrer la façon dont nous les avons adoptées et adaptées aux objectifs de notre recherche.

### 3.1. Du paradigme interprétatif à la recherche qualitative

Lorsque nous parlons de méthodes qualitatives, nous faisons référence à un paysage de recherche hétérogène et varié. Il est donc difficile de le présenter de manière exhaustive. [...] En même temps, une multitude de méthodes sont utilisées pour l'analyse, qui repose sur diverses hypothèses théoriques et positions méthodologiques. Parmi celles-ci, l'interaction symbolique, la sociologie de la connaissance, la phénoménologie, l'ethnométhodologie et le constructivisme, pour ne citer que quelques approches majeures. Cependant, malgré leurs différences, ces approches partagent toutes un terrain d'entente commun, les défenseurs du 'paradigme interprétatif' s'accordant sur certaines idées relatives à la nature de la réalité sociale<sup>192</sup>. Premièrement, la réalité sociale n'est pas simplement donnée, mais construite. [...]

---

<sup>192</sup> L'auteur se réfère à (Hollstein & Ullrich, 2003) : Hollstein, B. & Ullrich, C. G. (2003) Einheit trotz Vielfalt? Zum konstitutiven Kern qualitativer Sozialforschung. *Soziologie, Forum der Deutschen Gesellschaft für Soziologie*, 32. Jg., Heft 4, 2003, 29-43.

Deuxièmement, la réalité sociale dépend toujours d'un point de vue ou d'une perspective donnée et est donc liée à la position sociale [*social location*]. Enfin, puisque la réalité sociale est négociée, elle est toujours dynamique : la réalité sociale est un processus. Sous ces aspects, on peut reconnaître une base commune à des positions méthodologiques aussi différentes que l'interactionnisme symbolique, l'ethnométhodologie ou la phénoménologie<sup>193</sup> (Hollstein, 2011, p. 405-406).

À la question ontologique, le paradigme interprétatif répond que la réalité est construite et nous n'avons accès qu'aux constructions de sens par les acteurs sociaux. Épistémologiquement, ce paradigme considère que seule la subjectivité existe (une quête pour l'objectivité n'a pas de sens) et donc qu'il n'y a pas de division entre la recherche et le chercheur. Celui-ci cherche à comprendre et à interpréter les expériences vécues et les subjectivités des participants pour en faire ressortir les traits essentiels. La généralisation se fait ici au niveau des schémas d'action, avec la possibilité d'énonciation de « typologies » – cherchant à mettre en évidence des mécanismes, des processus, qui orientent l'action. Les méthodologies adoptées visent avant tout, une interaction empathique entre le chercheur et l'objet d'étude et opérant à travers l'interprétation et l'induction analytique. Ce paradigme se distingue ainsi du paradigme positiviste selon lequel la réalité sociale est objective et objectivable ; l'objet d'étude et le chercheur constituent deux entités séparées ; et dont le but n'est pas l'interprétation, mais l'explication (car les faits sont là) ; à partir d'une méthode hypothético-déductive.

À partir de ces deux paradigmes découlent deux manières de faire de la recherche en sciences sociales. Schématiquement, tout chercheur a à sa disposition deux orientations méthodologiques (ou leur combinaison dans un même projet de recherche), qu'on distingue souvent en qualifiant respectivement de quantitative et qualitative. Le choix de l'une, de l'autre ou d'une approche mixte, dépendra des objectifs de l'enquête – tandis que l'orientation

---

<sup>193</sup> Notre traduction. De l'original : « *When we speak of qualitative methods, we are referring to a heterogeneous research landscape, which due to this variety is difficult to comprehensively account for. Among them are different forms of observation, interviewing techniques with low level of standardization (such as open-ended, unstructured interviews, partially or semi-structured interviews, guided or narrative interviews), and the collection of documents or archival data. At the same time, a host of methods are used for analysis, which rest on various theoretical assumptions and methodological positions. Among them are symbolic interactionism, sociology of knowledge, phenomenology, ethnomethodology, and constructivism to name but a few major approaches. Yet, in spite of their differences, those approaches all share some common ground, as advocates of the 'interpretative paradigm' agree on certain ideas about the nature of social reality (Hollstein and Ullrich, 2003). First, social reality is not simply given but constructed. [...] Second, social reality always depends on a certain point of view or perspective and is therefore tied to social location. And last, since social reality is negotiated, it is always dynamic: social reality is a process. In these aspects, one can recognize a common basis of such different methodological positions as symbolic interactionism, ethnomethodology, or phenomenology* » (Hollstein, 2011, p. 405-406).

quantitative est plutôt destinée à « la recherche de régularités, à l'analyse des relations entre situations ou caractéristiques individuelles, à l'identification des facteurs explicatifs des différences et similitudes, à grande échelle », l'orientation qualitative est plutôt « adaptée pour saisir le sens que les individus donnent à leur actes » (Ramos, 2015, p. 7). La méthodologie qualitative s'avère alors particulièrement pertinente pour approcher des objets d'étude individuels ou sociaux dans leurs aspects expérientiels (du vécu de chacun, leurs ressentis et réflexions). Pour nous il est ici une évidence qu'il s'agit de l'approche la plus apte à l'étude des (dés)appartenances.

### **3.2. L'entretien compréhensif**

La méthodologie que nous avons adoptée est celle de l'« entretien compréhensif » (Kaufmann, 2016 ; Ramos, 2015) qui « s'inscrit dans la tradition de l'induction analytique inaugurée par Florian Znaniecki et de la *Grounded Theory* popularisée par Anselm Strauss » (Kaufmann, 2016, p. 22). Attardons-nous brièvement sur les traits généraux de ces deux traditions avant de présenter l'entretien compréhensif.

La théorie ancrée est une méthodologie de recherche de type inductive, par opposition à la méthode hypothético-déductive. Elle vise à construire des théories non pas à partir d'hypothèses prédéterminées, mais à partir des données du terrain. Originellement théorisée par Barney G. Glaser et Anselm L. Strauss et présentée dans un livre intitulé *The Discovery Of Grounded Theory ; Strategies for Qualitative Research* publié à Chicago en 1967 (2010, pour la traduction française), elle – « proposait un autre regard sur le monde social et sur le statut du travail du scientifique par l'entremise d'un raisonnement particulier permettant l'élaboration de catégories conceptuelles et la formulation de relations entre elles en partant des données du terrain, un terrain posé comme contrainte *a priori* et non comme cadre *a posteriori* de test de vérification » (Glaser & Strauss, 2010, p. 12). Cette théorie opère une véritable rupture avec les méthodes « traditionnelles » de la recherche – elle opère par induction (Bryant & Charmaz, 2007 ; Charmaz, 2006, 2008 ; Glaser & Strauss, 2010 ; Strauss & Corbin, 1990 ; Strauss & Corbin, 2003). Nous retrouvons dans un article de Anselm Strauss et Juliet Corbin les canons et procédures de la théorie ancrée, que nous reproduisons dans sa forme la plus succincte.

La collecte et l'analyse des données sont des processus en interrelation ; les concepts sont des unités de base de l'analyse ; les catégories doivent être développées et connectées ; l'échantillonnage procède de fondements théoriques ; l'analyse fait

constamment usage de comparaisons ; les configurations de régularités et les variations de ces configurations doivent être décrites ; le processus doit être construit dans la théorie ; écrire des mémentos est partie intégrante de la pratique de la *grounded theory* ; les hypothèses à propos des relations entre catégories doivent être développées et vérifiées autant que possible durant le processus de recherche ; les *grounded theorists* ne sont pas tenus de travailler seuls ; et, si microscopique soit l'échelle du domaine de recherche, des conditions structurales plus large doivent être analysées (Strauss & Corbin, 2003, p. 363-372).

L'« induction analytique », à son tour, a été proposée par Florian Znaniecki dans son ouvrage *The Method of Sociology*. Dans le dernier chapitre intitulé *Analytical induction in sociology*, il enjoint l'application aux sciences sociales de ce qu'il appelle l'« induction analytique » (Znaniecki, 1934, p. 236-237). Par la suite, l'induction analytique a été reprise par plusieurs chercheurs proches de l'École de Chicago<sup>194</sup>, dont Howard Becker (Becker, 1973, 2002). Ces travaux ont été repris par Baptiste Besse-Patin, qui présente, dans *Un petit tour d'induction analytique*, le principe de l'induction analytique de manière assez succincte<sup>195</sup>, comme suit.

Le principe reste similaire : une théorie ou un problème à propos d'un phénomène social est posé et, cas après cas, il est éprouvé par les données empiriques. Un premier cas permet de récupérer les premières données et vérifier leurs ajustements avec la théorie adoptée ; et ainsi de suite avec les cas suivants. Si non, et en cas de « cas négatif », la théorie doit être adaptée pour intégrer l'ensemble des cas étudiés. Dans certaines circonstances, le phénomène à expliquer est modifié pour exclure le cas récalcitrant. Par sa logique itérative (ou dialogique), cette démarche se prête mieux aux enquêtes dites « qualitatives » dans la mesure où les questionnaires peuvent difficilement être repassés et modifiés au fur et à mesure des cas contrairement aux entretiens ou à l'observation. De fait, cette approche est particulièrement adaptée et utilisée par et pour les ethnographes qui peuvent partir à la recherche de « cas étranges » et des comparaisons inhabituelles pour défier les théorisations élaborées en cours de route. [...] Les « cas contradictoires » permettent ainsi d'affiner la théorisation mais aussi d'en assurer la robustesse face à des réalités complexes qui se laissent rarement et facilement simplifier (Besse-Patin, 2017, p. 3).

L'« entretien compréhensif » suit donc ces deux traditions et naît des mains de Jean-Claude Kaufmann qui affirme, dans un ouvrage plus récent qu'il a repris le « rêve de faire de la théorie, consistant à partir du concret pour élaborer les modèles d'interprétation, dans la confrontation permanente avec les faits, plutôt que par le jeu des références livresques »

---

<sup>194</sup> Florian Znaniecki est d'ailleurs à l'origine, avec William Isaac Thomas, de l'œuvre majeure en Sociologie de l'immigration : *The Polish Peasant in Europe and America* (de 1918 à 1920) et fait partie des premiers chercheurs de l'École de Chicago naissante.

<sup>195</sup> Pour un aperçu sur l'évolution de l'« induction analytique », voir Besse-Patin, 2017.

(Kaufmann, 2008, p. 7). Mais c'est dans *L'entretien compréhensif* ([1996] 2016) que l'auteur, à partir d'un retour réflexif sur ses propres pratiques, formalise une méthode de recueil d'informations dans le cadre d'enquêtes sociologiques, tout en plaçant l'« induction analytique » au centre de ses propos – une méthode qui se trouve « au cœur de la démarche qualitative, [et qui] donc est massivement utilisée mais de façon clandestine [-] nombre de chercheurs la pratiquent sans l'avouer » (Kaufmann, 2016, p. 7). Ce travail informe sur la façon de mener à bien un entretien compréhensif, qui est un outil de recueil de données, mais aussi une posture de recherche.

Dans une démarche inductive, l'entretien compréhensif consiste tout d'abord à « renverser le mode de construction de l'objet » (Kaufmann, 2016, p. 13-31). En vue d'une « explication compréhensive du social » (Kaufmann, 2016, p. 24), le sociologue doit comprendre, c'est-à-dire, fournir des explications et des interprétations à partir des « catégories du sens commun » en rompant progressivement avec celui-ci – « l'objet sociologique se construit en utilisant les catégories indigènes pour élaborer des modèles théoriques, tout en prenant de la distance avec elles à mesure que les modèles se précisent. Grâce à cette alchimie subtile, la pensée peut progresser » (Kaufmann, 2016, p. 83). La production théorique et l'interprétation des données doivent beaucoup à l'imagination du chercheur et à sa capacité à construire un fil directeur en cohérence avec la richesse des matériaux – « il faut un fil pour enfiler les perles » (Kaufmann, 2016, p. 39). Le sociologue s'assimile alors à un artisan : « le modèle idéal en est défini par Wright Mills : c'est celui de "l'artisan intellectuel", qui construit lui-même sa théorie et sa méthode. Comme nous le verrons, l'"imagination sociologique" doit toutefois obéir à des règles précises » (Kaufmann, 2016, p. 11).

En effet, dans *L'entretien compréhensif*, Jean-Claude Kaufmann offre des indications précises et pratiques pour guider cette même démarche inductive, notamment : « dresse[r] un plan de rédaction dès la phase exploratoire » – instrument évolutif qui est réorganisé régulièrement (Kaufmann, 2016, p. 40), aussi appelé « fil » (modèle en cours d'élaboration) ; constitution souple de l'échantillon, qui « n'est qu'un instrument » – « plus le chercheur avance, plus les éléments de cadrage s'affinent » (Kaufmann, 2016, p. 41-43) ; rédaction d'une grille de questions souple – elle n'est qu'un « guide » (Kaufmann, 2016, p. 43-46). En ce qui concerne la position du chercheur pendant l'entretien il appelle à la nécessité de : rompre la hiérarchie – « le ton à trouver est celui de la conversation » (Kaufmann, 2016, p. 46-47), à travers une attitude « empathique » et d'« engagement » (Kaufmann, 2016, p. 50-53).

Quant à l'analyse, il considère que « l'investigation du matériau, second départ de l'enquête, [constitue] le vrai démarrage du travail de fond et qui peut largement récupérer les faiblesses de la phase précédente » (Kaufmann, 2016, p. 73). Il renforce la nécessité, à ce moment, pour le chercheur d'« adopt[er] une posture et un état d'esprit caractéristique, [car] l'investigation du matériau doit être active et productive » (Kaufmann, 2016, p. 75). Il est donc censé faire preuve d'« imprégnation » et d'« émotion » (Kaufmann, 2016, p. 75-76). L'auteur présente ensuite une série d'astuces et d'outils à l'analyse notamment : les fiches et les mémentos (Kaufmann, 2016, p. 77-82) ; le « frottement des concepts » (confrontation entre différents niveaux de la pensée) à partir duquel naissent les hypothèses – « les émotions et impressions se mêlent aux déductions et autres raisonnements plus conceptualisés » (Kaufmann, 2016, p. 82-86) ; la variation (« détail qui ne cadre pas »), en vue de « l'amélioration du modèle théorique[,] doit alors être utilisée comme un instrument, éclairant le modèle sous un jour nouveau » (Kaufmann, 2016, p. 87) ; les cas « bizarres, illogiques, ou ne correspondant en rien au modèle, voire le contredisant radicalement », c'est-à-dire de « cas négatifs » doivent, par « induction analytique », être fortement travaillés (Kaufmann, 2016, p. 88-89) ; l'interprétation du chercheur ne repose que « rarement sur la seule imagination, elle est argumentée, reliée à une grille d'analyse » (Kaufmann, 2016, p. 93). Encore en ce qui concerne l'analyse, l'auteur propose le concept de « catégories indigènes/du sens commun », les catégories à partir des faits, qui « permettrons de travailler concrètement sur le modèle théorique » (Kaufmann, 2016, p. 6). Celles-ci sont repérées à partir : des phrases et, des contradictions récurrentes (Kaufmann, 2016, p. 96-102).

Des principes de la théorie ancrée et de l'induction analytique se retrouvent dans l'entretien compréhensif. Toutefois, Jean-Claude Kaufmann se considère plus proche de l'induction analytique (Kaufmann, 2016, p. 90). En s'appuyant sur Jack Katz (2001), il souligne à plusieurs reprises la distinction centrale entre ces deux approches de base.

L'induction analytique est une proche parente de la *Grounded Theory*, une autre façon de nommer des manières de faire très semblables dans leur volonté d'articuler théorie et terrain. Jack Katz souligne toutefois une divergence. Dans une logique de respect absolu du terrain, la *Grounded Theory* cherche à accumuler une grande quantité de données et à connecter entre elles de nombreuses variables. Alors que l'induction analytique se veut plus offensive et dynamique dans la production théorique, en sélectionnant un petit nombre de variables clefs, et en les travaillant fortement par utilisation de cas négatifs (Kaufmann, 2016, p. 89).



Selon lui, la différence résiderait donc dans le nombre de variables mobilisées lors du frottement des cas. Tandis que la théorie ancrée prône l'intégration du plus grand nombre de variables, car sa priorité est le « respect absolu du terrain », l'induction analytique soutient plutôt que « le frottement entre cas minuscules et théorie en train de se faire produit un résultat toujours fragile et provisoire, une sorte de “splendide engin baroque” que le chercheur ne doit pas trop lisser et chercher à rendre présentable » (Kaufmann, 2016, p. 90). Inspiré par les travaux de Clifford Geertz, entre autres par *La description dense. Vers une théorie interprétative de la culture* (2003), Jean-Claude Kaufmann suggère donc que « la créativité théorique à portée générale ne vient pas de l'accumulation systématique, mais au contraire du travail intensif sur des objets minuscules » (Kaufmann, 2016, p. 90). Notons, que l'auteur souligne que ce penchant vers l'induction analytique est d'autant plus fort que « le matériau pauvre oblige à travailler plus intensément les cas particuliers (plutôt que d'en accumuler un grand nombre) » (Kaufmann, 2016, p. 90)<sup>196</sup>. La théorie ancrée ne fonctionnerait, selon lui, qu'en tant qu'« étendard de ralliement, cristallisant les énergies [quand finalement], dans la troupe, chacun utilise en fait la *Grounded Theory* [théorie ancrée] un peu à son idée » (Kaufmann, 2016, p. 91). Lui-même assume en faire un usage libre – « les usages se plaçant derrière son étendard ont plutôt tendance à prendre beaucoup de libertés (bien que le terme ait été conservé en anglais), se contentant de renvoyer à un vague lien entre théorie et terrain. Moi-même je n'applique pas à la lettre les consignes de Glaser et Strauss » (Kaufmann, 2016, p. 91).

Enfin, avant de clarifier notre positionnement, il convient de souligner les limites de telles approches.

Mais l'essentiel n'est pas dans la question de terminologie. Il est dans le fait que la *Grounded Theory* (comme l'induction analytique d'ailleurs), innovation des plus utiles dans un premier temps, bute aujourd'hui sur une incontestable limite épistémologique. Car il faut se rendre compte à l'évidence hélas : tous les frottements entre savoir local et savoir global ne peuvent malheureusement suffire à monter en généralité jusqu'à des sommets théoriques. L'illusion est de croire que le processus est progressif et régulier, « de la théorie empirique à la théorie formelle » (Strauss, Corbin, 2003, p. 376). Or, autant il fait merveille à un premier niveau de

---

<sup>196</sup> Nous en déduisons que, dans les cas où le matériau est riche – ce qui est notre cas – le « respect absolu du terrain » peut être mis en avant, c'est-à-dire, l'idée de se maintenir attaché au terrain et progressivement monté en généralité. Cependant, nous sommes d'accord quant à considérer « le passage progressif et régulier de la théorie empirique à la théorie formelle » une « illusion » (Kaufmann, 2016, p. 91). En effet, lorsque l'avancée des travaux s'heurte au « plafond de verre » il est nécessaire de faire « violence au matériau » et « abandonner la stricte position inductive » (Kaufmann, 2016, p. 92).

problématisation (souvent suffisant pour un mémoire de maîtrise, mais pouvant déjà poser problème pour une thèse), autant à un second niveau il se heurte à une sorte de plafond de verre interdisant une poursuite de l'avancée théorique. [...] L'attention au terrain et les usages de l'induction doivent être bien maîtrisés, loin de toute idéalisation excessive présentable (Kaufmann, 2016, p. 91).

La montée en généralité d'une théorie ancrée s'heurterait alors à un « plafond de verre » qui empêcherait l'avancée théorique. Tout se passe comme si, une fois rencontré le « plafond de verre », l'induction n'était plus suffisante à la théorisation. Mais tout n'est pas limite, si l'on ose casser le verre. C'est-à-dire, si l'on ose combiner l'induction avec une dose de déduction (ce qui est partie intégrante de la propre formulation d'hypothèses), tout en y restant ancré, mais sans idéaliser excessivement le terrain.

Si le [chercheur] veut déboucher sur une vision vraiment nouvelle du fait qu'il analyse, quelques hypothèses éparses et mal reliées entre elles sont largement insuffisantes. À un certain degré de montée en généralité, il doit au contraire, et ceci n'est pas du tout simple, prendre une position beaucoup plus offensive, et savoir-faire violence au matériau (tout en continuant à le respecter). [...] Il doit abandonner la stricte position inductive pour la combiner avec des déductions mise à l'épreuve du terrain. [...] De même que les données [...] font toujours objet d'une construction pour être recueillies, la seule formulation d'hypothèses trop exclusivement et étroitement subordonnées au matériau risque fort de déboucher sur une théorie très faible et une accumulation pauvre, ne dégageant aucune vision d'ensemble renouvelée. Le danger réside même alors dans une fétichisation du terrain qui peut se transformer en frein à l'avancée de la connaissance (Kaufmann, 2016, p. 92).

En ce qui nous concerne, tout en adoptant l'entretien compréhensif, nous nous positionnons plutôt du côté de la théorie ancrée, contrairement à Jean-Claude Kaufmann (qui se dit plutôt proche de l'induction analytique). Ce dernier, avance que le processus de passer progressivement de la théorie empirique à la théorie formelle (soutenue par la théorie ancrée) – qu'il appelle d'ailleurs d'« illusion » – peut « poser problème pour une thèse ». Nous en étions conscients, une fois arrivé au « plafond de verre », nous avons dû oser le casser. C'est dire que, tout en respectant le terrain, nous avons « fait violence au matériau » pour développer un modèle explicatif des *(re)configurations identitaires* et ainsi théoriser la *(re)construction des appartenances* (cf. Chapitre 10). En tout cas, pour nous, il était plus stimulant de dépasser les limitations de la théorie ancrée (arrivé le « plafond ») que d'amputer nos questionnements et la découverte du terrain à leurs débuts. Notons encore que la théorie ancrée et l'induction analytique ne sont pas présentées comme incompatible, bien au contraire. Il s'agit, selon nous,

plutôt d'une question de dosage – dans quelle mesure et jusqu'où faut-il « respecter absolument le terrain » ?

Notre cadre méthodologique repose donc sur la théorie ancrée d'Anselm Strauss et Barney Glaser (2010). En particulier sur la version développée par Anselm Strauss, aussi avec Juliet Corbin (Strauss, 1987 ; Strauss & Corbin, 1990) ; ainsi que sur les travaux de Katy Charmaz (2006, 2008). Il repose également et surtout, sur l'entretien compréhensif dans sa version original proposé par Jean-Claude Kaufmann (2016), mais aussi sur les travaux de Elsa Ramos (Ramos, 2015). Les deux approches se mêlent en permanence au cours de notre recherche, mais nous pourrions dire que nous employons l'entretien compréhensif en tant que méthode principale et posture de recherche, tandis que la théorie ancrée, bien qu'elle traverse aussi la totalité de notre recherche, elle est davantage convoquée comme méthode d'analyse des données (que nous aborderons plus loin).

### **3.3. Plan de la recherche**

Nous arrivons à la présentation de notre plan de recherche à proprement parler. Nous commencerons par présenter notre corpus (présentation des participants et des critères de recrutement et positionnement de la chercheuse). Nous discuterons ensuite brièvement le terme de « seconde génération » et présenterons quelques statistiques sur les Portugais et leurs enfants au Luxembourg. En troisième lieu, nous présentons la manière dont nous avons adapté l'entretien compréhensif (en l'appliquant en trois temps distincts) et développé une *Carte de (dés)appartenance*, en tant que méthode de recueil de données. Finalement, nous exposons la méthode d'analyse des données.

#### **3.3.1. Le corpus : 25 + 1**

La constitution de l'échantillon est à juste titre une des pièce maîtresse de l'entretien standardisé. Dans la recherche qualitative, le caractère significatif des critères habituels (âge, profession, situation familiale, résidence) devient moins opérant : ils fixent le cadre mais n'expliquent pas, alors que l'histoire de l'individu explique. La constitution de l'échantillon est alors un élément technique moins important. Ce qui ne signifie pas qu'il puisse être formé n'importe comment. L'erreur à éviter est la généralisation à partir d'un échantillon mal diversifié (Kaufmann, 2016, p. 40).

Dans l'entretien compréhensif, l'échantillon est « un élément théorique moins important ». Mais si les critères habituels sont moins opérants, par quoi commencer ? Selon Kaufmann, « l'idéal est de pondérer les critères (âge, profession, etc.) comme pour un échantillon représentatif, tout en sachant qu'un échantillon ne peut être considéré comme représentatif dans une démarche qualitative<sup>197</sup>. Il n'est d'ailleurs pas justifié de pousser cette pondération à l'extrême, surtout sur les petits échantillons [...] L'important est simplement d'éviter un déséquilibre manifeste de l'échantillon et des oublis de grandes catégories » (Kaufmann, 2016, p. 41). À partir d'exemples tirés de ses propres enquêtes, l'auteur montre comment, dans une démarche qualitative, « les individus et les groupes qui constituent l'échantillon ne sont pas uniquement sélectionnés par rapport aux caractéristiques supposées définir leur propos : ils peuvent aussi jouer un rôle plus dynamique dans l'enquête » (Kaufmann, 2016, p. 41). En effet, dans notre cas, le fait qu'une des « grandes catégories » est manquante (les membres de la « seconde génération » non qualifiés et/ou dans une position de mobilité sociale descendante) laisse entendre que la mobilité sociale ascendante est au cœur de l'enquête – nous y reviendrons. Il est alors possible d'effectuer des « effets de loupe » (Kaufmann, 2016, p. 41) à partir d'un déséquilibre au sein de l'échantillon. Mais comment ces « grandes catégories » sont-elles définies ? En effet, elles ne sont pas préalables à l'enquête, mais elles évoluent, « plus le chercheur avance, plus les éléments de cadrage s'affinent » (Kaufmann, 2016, p. 42). Par exemple, dans notre cas, la « catégorie » de sélection des participants liée à la mobilité sociale est apparue « en cours de route » et non pas comme critère de sélection au départ. En effet, « [...] tout dépend de ce que l'on trouve ou ne trouve pas, de l'avancée de l'enquête, de la construction de l'objet ; l'échantillon n'est qu'un instrument » (Kaufmann, 2016, p. 43). Les critères de recrutement des participants sont ainsi reformulés au cours de la recherche.

Un dernier mot sur l'échantillon : j'emploie ce terme parce qu'il est largement employé. Il est cependant mal adapté dans une optique qualitative, car il porte en lui-même l'idée de la représentativité et de la stabilité. Dans l'entretien compréhensif, plus que de constituer un échantillon, il s'agit plutôt de bien choisir ses informateurs (Kaufmann, 2016, p. 43).

Ce dernier mot de Jean-Claude Kaufmann n'est pas de moindre importance. C'est exactement parce que le mot « échantillon » est de près associé aux techniques quantitatives et

---

<sup>197</sup> Ici, Jean-Claude Kaufmann se réfère à un texte de Guy Michelat (1975). Selon lui, il s'agit d'« un texte un peu ancien, mais qui reste un des meilleurs sur l'entretien [...] » (Kaufmann, 2016, p. 120). Voir Michelat, G. (1975). Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie. *Revue française de sociologie*, XVI-2.

qu'il renvoie, par la force de l'habitude, à l'idée de représentativité et aussi celle de généralisabilité, qu'il conduit à une mauvaise interprétation de ce qu'il signifie dans le cadre d'études qualitatives<sup>198</sup>. Il s'agirait plutôt, selon l'auteur, de choisir « ses informateurs ». Informateurs, car « dépositaires d'un savoir ».

La démarche compréhensive s'appuie sur la conviction que les hommes ne sont pas de simples agents porteurs de structures mais des producteurs actifs du social, donc des dépositaires d'un savoir important qu'il s'agit de saisir de l'intérieur, par le biais du système de valeurs des individus ; elle commence donc par l'intropathie. Le travail sociologique toutefois ne se limite pas à cette phase. Il consiste au contraire à être capable d'interpréter et d'expliquer à partir des données recueillies. La compréhension de la personne n'est qu'un instrument, le but du sociologue est l'explication compréhensive du social (Kaufmann, 2016, p. 24).

Au fur et à mesure que le chercheur saisit les différents « savoirs », qu'il les interprète et qu'il avance dans sa recherche, il est en mesure de redéfinir les critères d'échantillonnage et ainsi de choisir ses prochains informateurs – « [...] chaque instant de dépouillement du matériau apporte de nouveaux éléments de cadrage, infiniment plus nombreux, plus précis et plus riches » (Kaufmann, 2016, p. 42). En ce qui nous concerne, nous utilisons le terme « participants » pour nous référer à nos informateurs. Ce choix se doit à notre volonté de renforcer le caractère participatif et co-construit de l'entretien et du savoir (produit lors de l'entretien).

Avant de passer à la description des critères initiaux de recrutement de nos participants et à la présentation de notre corpus, notons qu'ici l'entretien compréhensif se rapproche de la théorie ancrée, notamment de « l'échantillonnage théorique [*theoretical sampling*] » (Strauss & Glaser, 2010, p. 138-178).

L'échantillonnage théorique constitue le processus de recueil de données au moyen duquel le chercheur tout à la fois rassemble, code et analyse ses données et décide des matériaux additionnels dont il a besoin et de l'endroit où les trouver, dans le but de développer la théorie au fur et à mesure qu'elle émerge. Ce processus de recueil de données est contrôlé par la théorie naissante, que cette dernière soit substantive ou formelle. Les décisions initiales pour le recueil théorique de données se fondent

---

<sup>198</sup> À l'instar de Elsa Ramos, nous employons plutôt le terme de *corpus* : « il est souhaitable de parler de corpus plutôt que d'échantillon. Le terme échantillon renvoie davantage à la méthode quantitative. Or, en sociologie compréhensive, il n'est pas question de recherche de régularités mais de mise à jour d'un éventail de pratiques et de sens » (Ramos, 2015, p. 23). Nous gardons cependant les formulations employées par les auteurs que nous citons, notamment en ce qui concerne l'« échantillonnage théorique » lorsqu'il s'agit de la pratique de *theoretical sampling* préconisée par la théorie ancrée ; ou encore quand il s'agit de présenter la technique d'« échantillonnage en boule de neige [*snowball sampling*] » (bien que nous préférions parler de « recrutement de participants »).

uniquement sur une perspective sociologique générale et sur un sujet ou une problématique générale. [...] Le sociologue peut commencer sa recherche avec un cadre partiel de concepts « locaux », en désignant quelques caractéristiques de la structure et des processus de la situation étudiée. [...] Ces concepts lui fournissent une porte d'entrée pour sa recherche. [...] Au-delà des décisions relatives au recueil initial des données, aucune collecte ultérieure ne peut être programmée en avançant la théorie naissante (comme cela se fait systématiquement dans la recherche vérificatoire et descriptive). C'est la théorie naissante qui détermine les étapes suivantes. Le sociologue ne les connaît pas avant d'être guidé par les brèches ouvertes par sa théorie naissante et par les questions suggérées par les réponses précédentes (Strauss & Glaser, 2010, p. 138-140).

La théorie ancrée suggère également que la définition des critères de recrutement se fait à plusieurs temps. Dans un premier temps, quelques critères minimaux doivent être définis puis, au cours de la recherche, à partir d'une « *sensibilité théorique* suffisamment développée pour pouvoir conceptualiser et formuler la théorie en train d'émerger des données », le sociologue reformule ses critères en faveur du développement de la théorie – « une fois éveillée, la sensibilité théorique s'accroît continuellement » (Strauss & Glaser, 2010, p. 138-139). Nous pouvons ainsi parler d'un ensemble de critères de recrutement initiaux et d'un ensemble d'autres critères définis en cours de route (soustraits ou ajoutés aux critères initiaux).

[...] Les critères d'établissement de l'échantillon théoriques [...] sont des critères à but théorique et de pertinence, et non de circonstance structurelle. Quoique confrontés aux mêmes circonstances structurelles, nous ne fondons pas la recherche sur elles. Les critères peuvent paraître flexibles (trop flexibles pour prétendre à la validité, selon une critique), mais le lecteur doit se rappeler que notre objectif est de produire de la théorie et non d'établir des vérifications avec les « faits ». Ces critères permettent aussi de contrôler le recueil des données de manière plus systématique, plus pertinente et plus impersonnelle que les critères prédéfinis, routiniers, arbitraires et fondés sur les limites structurelles relatives aux frontières usuelles entre les groupes (Strauss & Glaser, 2010, p. 141).

En effet, dans notre cas, établir des critères pertinents de recrutement des participants (à partir des analyses et la théorie naissante) et ne pas être limité par les critères d'échantillonnage qui prétendent à la représentativité d'une « population donnée », donc à la base « prédéfinis, routiniers et arbitraires et fondés sur les limites structurelles relatives aux frontières usuelles entre les groupes » a permis une délimitation et une définition de la « seconde génération » ancrées dans le terrain.

**Tableau 8 : Présentation du corpus**

Nom (Âge <sup>199</sup> )	Année de naissance	Place au sein de la fratrie	Formation (pays de formation)	Profession État civil - nationalité/génération (ex)partenaire/ n° enfants	Notes supplémentaires (pays de naissance ; parcours migratoire ; parcours scolaires ; autre)
<b>Années 1960-70</b>					
Bárbara (55)	1963	Aînée (fratrie de 3)	Professionnel/technique (LU)	Santé (qualifiée) Mariée - LU/1)	Née au PT ; arrivée au LU à l'âge de 5 ans
Fabrice (50)	1968	Benjamin (fratrie de 3)	Professionnel/technique (LU)	Culture Marié (LU/2)	Né au LU
<b>Années 1970-80</b>					
Amália (45)	1971	Aînée (fratrie de 5)	Technique (LU)	Administratif Divorcée (PT 1G./1)	Née au PT ; arrivée au LU à l'âge de 4 ans
Samuel (45)	1973	Aîné (fratrie de 2)	Supérieur (PT)	Transport Divorcé (NO/2)	Né au LU ; envoyé au PT à l'âge 15 ans ; ré-émigre au LU à l'âge de 33 ans
José (44)	1973	Aîné (fratrie de 3)	Professionnel (LU)	Commercial Divorcé (PT 1G./2)	Né au PT ; arrivé au LU à l'âge de 4 ans
Inês (44)	1972	Aînée (fratrie de 4)	Fondamental (LU)	Santé (soins) Divorcée (LU/2)	Née au PT ; arrivé au LU à l'âge de 3 ans ; repart au PT à l'âge de 10 ; rentre au LU à l'âge de 13 ; sœur à Helena
Lúis (43)	1974	Enfant unique	Supérieur (PT)	Technicien (qualifié) Marié (PT 1G.)	Né au PT ; arrivé au LU avant l'âge de scolarisation ; envoyé au PT à l'âge 13 ans ; ré-émigre au LU à l'âge de 39 ans
Gabriela (41)	1975	Benjamine (fratrie de 4)	Professionnel (PT + LU)	Soins et beauté Marié (PT 1G./2)	Née au LU ; part au PT avant l'âge de scolarisation ; rentre au LU à l'âge de 13
Benjamim (40)	1975	Enfant unique	Technique (LU)	Administratif Marié (PT 1G./2)	Né au LU
Rodrigo (39)	1978	Aîné (fratrie de 2)	Classique (LU)	Communication Célibataire	Né au PT ; arrivé au LU à l'âge de 2 ans Frère à Ariana
Helena (37)	1979	Benjamine (fratrie de 4)	Fondamental (PT)	Femme au foyer Mariée (PT 1G./3)	Née au LU ; part au PT avant l'âge de scolarisation ; ré-émigre à l'âge de 20 Sœur à Inês
<b>Années 1980-90</b>					
Marielle (37)	1980	Cadette (fratrie de 2)	Supérieur (BE)	Administratif (qualifiée) Mariée (PT 2G./1)	Née au LU
Vickie (37)	1981	Aînée (fratrie de 2)	Supérieur (BE)	Éducation Mariée (PT 1G./3)	Née au LU
Ariana (37)	1981	Cadette (fratrie de 2)	Supérieur (FR)	Santé Célibataire	Née au LU Sœur à Rodrigo
Carolina (33)	1984	Cadette (fratrie de 2)	Supérieur (LU)	Éducation Mariée (PT 2G./3)	Née au LU
Fanny (32)	1985	Cadette (fratrie de 2)	Supérieur (BE)	Éducation Célibataire	Née au LU
Laura (31)	1985	Cadette (fratrie de 2)	Supérieur (BE)	Médico-social Célibataire	Née au LU
Daniel (28)	1988	Cadet (fratrie de 2)	Supérieur (FR)	Médico-social Célibataire (copine LU)	Né au LU
Diana (28)	1990	Aînée (fratrie de 3)	Supérieur (DE + PT + FR)	Communication Célibataire (copain PT1G.)	Née au LU
<b>Années 1990-00</b>					
Emma (26)	1991	Aînée (fratrie de 3)	Supérieur en cours (LU + BE)	Étudiante Célibataire (copain PT1G.)	Née au LU
Tommy (25)	1992	Cadet (fratrie de 2)	Supérieur en cours (LU + DE + USA)	Étudiant Célibataire	Né au LU
Catherine (24)	1993	Cadette (fratrie de 2)	Supérieur en cours (LU + BE)	Étudiante Célibataire	Née au LU
Karina (22)	1995	Aînée (fratrie de 3)	Supérieur en cours (LU + DE)	Étudiante Célibataire (copain LU)	Née au LU
Rebecca (22)	1996	Cadette (fratrie de 2)	Supérieur en cours (LU + DE)	Étudiante Célibataire (copain LU)	Née au LU (Parents arrivés au Luxembourg encore enfants)
David (19)	1999	Cadet (fratrie de 2)	Secondaire technique (LU)	Étudiant Célibataire	Né au LU

<sup>199</sup> Concerne l'âge au moment de l'entretien. Il existe une différence de maximum deux ans entre le premier entretien mené et le dernier, ce qui justifie qu'il existe des âges différents pour une même année de naissance.

Intéressée par les expériences de vie des enfants d’immigrés portugais au Luxembourg, nous avons défini comme critères initiaux de recrutement de nos participant(e)s : que leurs parents soient Portugais ; qu’elles/ils soient né(e)s au Luxembourg ou arrivé(e)s avant l’âge de scolarisation ; et, qu’elles/ils soient âgés d’un minimum de 18 ans (âge de majorité au Luxembourg). La stratégie de recrutement des participants adoptée fut l’« échantillonnage en boule de neige [*snowball sampling*]<sup>200</sup> ». Ces critères initiaux ont été maintenus jusqu’à la saturation du modèle, mais, comme nous pouvons l’observer dans le tableau présenté ci-dessus, cela ne signifie absolument pas une homogénéité des parcours – nous y reviendrons.

Avant tout, notons que nous avons séparé les participants en quatre groupes distincts, selon quatre décennies spécifiques : les années 60-70 ; les années 70-80 ; les années 80-90 ; et, les années 90-00. Cette séparation est liée à la période historique pendant laquelle ils ont vécu leur enfance et adolescence. Bien sûr, il s’agit d’une séparation approximative. L’enfance et l’adolescence se sont révélées les stades de la vie qui ont joué le rôle le plus important dans la co(re)construction du *réfèrent de (dés)appartenance* au pays d’origine ; mais d’autres critères ont également été mobilisés au moment d’établir ces différentes cohortes – des critères basés sur les expériences partagées par nos participants, comme par exemple celles liées aux médias et autres Technologies d’Information et de Communication ; aux parcours scolaires, entre autres<sup>201</sup>.

Les années 70-80 sont marquées par une variété de parcours migratoires supérieure aux autres décennies. En effet, grâce à l’établissement de critères de recrutement initiaux larges et englobants, nous avons eu l’opportunité (la chance !) de saisir un phénomène qui, pour nous, est assez parlant : le contexte socio-historique (lié aux vagues migratoires) et le contexte technologique (les médias consommés à domicile étaient francophones, qui contribuaient à rendre l’allemand en une « barrière ») des années 1970, rendaient la situation propice à

---

<sup>200</sup> Échantillonnage en boule de neige : « *An alternative recruitment strategy to advertising is snowball sampling (also called chain sampling, chain-referral sampling or referral sampling). This involves asking participants for recommendations of acquaintances who might qualify for participation, leading to “referral chains”* » (Robinson, 2014, p. 37).

<sup>201</sup> Certains éléments sont importants et ne sont pas inclus dans ce tableau, à savoir : le milieu social d’origine de chaque participant que nous présentons lors du chapitre 6 (en informant sur la profession exercée par les parents) ; et, l’âge d’arrivée des parents au Luxembourg. Ainsi, notons dès maintenant que la totalité de nos participants partage la même situation : le père travaillant ou ayant travaillé dans le secteur de la construction de bâtiment et la mère dans le secteur du nettoyage (sauf de très rares exceptions, décrites dans le chapitre 6, liées au secteur industrielle). En ce qui concerne l’âge d’arrivée, le seul cas qui mérite notre attention est celui de Rebecca (22 ans, AN) dont les parents sont arrivés au Luxembourg encore enfants, ce pourquoi elle ne parle que luxembourgeois à domicile (et ne détient que la nationalité luxembourgeoise) – ceci sera développé au cours des prochains chapitres.



l'existence de difficultés accrues au niveau scolaire pour les enfants d'é(im)migrés au Luxembourg. Profitant des possibilités offertes par certaines institutions au pays d'origine (notamment religieuses comme p.ex. les *seminários* exclusivement dirigés aux garçons), certains parents (première génération) ont décidé d'envoyer leurs enfants au Portugal pour qu'ils complètent leurs études en régime d'internat (c'est le cas de Samuel et Luís). La nécessité pour la première génération de retourner pour une période plus ou moins longue au pays d'origine pour prendre soins des parents vieillissants (les maisons de soins au Portugal étaient, à l'époque, inexistantes ou précaires) constitue un autre facteur qui justifie cette variabilité de parcours. Cette tâche était plutôt attribuée aux femmes qui partaient alors au Portugal en prenant leurs enfants plus petits avec elles (c'est le cas d'Inês, Gabriela et Helena).

Le lieu de scolarisation est un autre élément différenciateur. Nous observons que, pour la période 1960-1970, il s'agissait du Luxembourg (LU) et aucun de nos participants n'a complété d'études supérieures. Dans les années 1970-80, nous observons que nos participants ont fait leurs études au Luxembourg et/ou au Portugal (PT), dont deux d'entre eux ont complété des études universitaires (Samuel et Luís). Dans les années 1980-90, nous observons que la grande majorité de nos participants complètent des études supérieures ailleurs, notamment dans les pays frontaliers du Luxembourg (francophones), à savoir, la France (FR) et la Belgique (BE). L'exception est pour Diana qui a également fréquenté une université en Allemagne (DE). Finalement, à partir des années 1990-00, la plupart de nos participants complètent leurs études supérieures au Luxembourg, ce qui est étroitement lié à la fondation de l'Université du Luxembourg en 2003. Des périodes d'études en Allemagne (DE) sont aussi de plus en plus fréquentes.

Relativement à l'évolution de notre corpus, nous avons surtout tenté d'éviter « un déséquilibre manifeste de l'échantillon et des oublis de grandes catégories » (Kaufmann, 2016, p. 41) en suivant les critères d'« échantillonnage théorique » qui sont conçus « pour être [...] continuellement ajustés pour concorder avec les données et [...] appliqués de façon judicieuse au bon endroit et au bon moment de l'analyse. Le chercheur peut continuellement contrôler le recueil des données pour garantir leur pertinence par rapport aux critères impersonnels de sa théorie naissante » (Strauss & Glaser, 2010, p. 142). Ainsi, nos critères visent à équilibrer les différents cohortes (établies à partir de nos analyses) ; et, à l'intérieur de chacune, apporter de la variabilité en ce qui concerne la formation, la profession, l'état civil, l'origine de la/du partenaire et la descendance. Quant à la structuration des couples, nous observons une

prédominance de l'endogamie<sup>202</sup>. Bien que nous ayons tenté d'instaurer de la variabilité, cette tendance s'est révélée présente de manière assez convaincante – d'ailleurs nous aurons l'occasion de comprendre les enjeux liés aux choix de couple au cours du chapitre 5. Notre corpus est donc composé de 25 participants séparés en 4 groupes qui correspondent à des cohortes. Avant de discuter la notion de « seconde génération » il nous faut cependant souligner la place occupée par la chercheuse – 25 + 1<sup>203</sup>.

La position et l'engagement du chercheur est décisive dans toutes les étapes de l'entretien compréhensif, et ce dès les premiers instants (bien avant le déroulement même des entretiens). Ce pourquoi nous avons décidé de l'inclure, dans une certaine mesure, dans le corpus.

La formalisation est très à la mode [...]. Concernant la conduite d'entretien, la chasse est déclarée à toutes les influences de l'interviewer sur l'interviewé. La conséquence est de tendre vers une présence le plus faible possible de l'enquêteur, une absence en tant que personne ayant des sentiments et des opinions. La retenue de l'enquêteur déclenche une attitude spécifique chez la personne interrogée, qui évite de trop s'engager : à la non-personnalisation des questions fait écho la non-personnalisation des réponses. [...] L'entretien compréhensif s'inscrit dans une dynamique exactement inverse : l'enquêteur s'engage activement dans les questions, pour provoquer l'engagement de l'enquêté. Lors de l'analyse de contenu, l'interprétation du matériau n'est pas à éviter mais constitue au contraire l'élément décisif (Kaufmann, 2016 : 18-19).

L'entretien compréhensif n'est pas une technique unidirectionnelle tel un questionnaire que le participant remplit et rend par la suite, « il n'est pas du recueil de données, il est un *donné* à voir de la situation étudiée » (Ramos, 2015, p. 71). À chaque entretien le chercheur *se donne* également, c'est-à-dire y participe activement, s'engage, collabore. Telle est la base d'un matériau riche : « [...] la richesse du matériau résulte de la densité complexe de la chair biographique » (Kaufmann, 2016, p. 17). C'est après que l'objectivation est construite « peu à

---

<sup>202</sup> La plupart de nos participant(e)s marié(e)s, le sont à des Portugais(e)s (PT) de première (PT1G) ou de deuxième génération (PT2G) ; à l'exception de trois (ex)marié(e)s à des Luxembourgeois(e)s et Samuel qui a été marié à une Norvégienne (NO).

<sup>203</sup> L'entretien compréhensif prend souvent la forme d'une conversation. Je dis toujours : j'ai interviewé 25 participants et j'ai été interviewée 25 fois ce pourquoi j'ai décidé de m'« inclure » dans le corpus sous la formulation « 25 + 1 ». Le chercheur doit s'engager personnellement (dans de certaines limites bien sûr) ; la hiérarchie doit être rompue, l'entretien doit se prendre la forme d'une conversation « sans se laisser aller à une vraie conversation » (Kaufmann, 2016, p. 47) ; gentillesse, réceptivité, sympathie et empathie, sont des compétences à être mobilisées lors de l'entretien par le chercheur (Kaufmann, 2016, p. 50-51). Bien sûr, le but du sociologue n'est pas de se limiter à la « conversation », il veut aller au-delà – « le travail sociologique consiste [...] à être capable d'interpréter et d'expliquer à partir des données recueillies. La compréhension de la personne n'est qu'un instrument, le but du sociologue est l'explication compréhensive du social » (Kaufmann, 2016, p. 24).

peu, grâce aux instruments conceptuels mis en évidence et organisés entre eux, donnant à voir le thème de l'enquête d'une façon toujours plus éloignée du regard spontané d'origine ; mais sans rompre totalement avec lui » (Kaufmann, 2016, p. 22-23). Pourtant, cela ne veut pas dire que la participation du chercheur ne soit pas contrôlée lors de l'entretien et surtout, qu'elle ne soit pas mise à l'épreuve d'une réflexion constante. Bien au contraire.

L'entretien compréhensif est une co-construction (Ramos, 2015, p. 71), d'autant plus que notre situation particulière<sup>204</sup> nous a amenée à établir une forte proximité avec les participants lors des entretiens. Il n'était pas rare, qu'au cours de ceux-ci, une relation empathique entre chercheuse et participant se développât, construite autour d'expériences, d'imaginaires et de mémoires partagées. Nous en avons tiré le maximum de profit (ou du moins, tenté) en vue d'une compréhension plus approfondie du phénomène. Bien évidemment, ceci a impliqué une ferme attitude réflexive de notre part, et ce dans toutes les étapes de la recherche. Bien qu'il soit impossible de lister les moments où, pendant les entretiens et dans la position de chercheur, nous avons interféré dans le récit du participant (pour le bien ou pour le mal, car les interventions du chercheur ne sont pas toujours les plus adéquates, le plus important étant d'en être conscient est d'en tirer des conclusions), nous en donnerons quelques exemples au cours du chapitre 7.

### **3.3.2. « Seconde génération » entre guillemets**

Rien qu'à partir de la présentation de notre corpus, parler d'une seconde génération en tant que groupe homogène semble imprécis, d'où l'emploi des guillemets<sup>205</sup>. De quoi parle-t-on lorsqu'on parle de « seconde génération » ?

Nous avons vu, lors de la revue de littérature, qu'il était impératif de considérer, en plus de la dimension spatiale, la dimension temporelle dans la définition et la délimitation de la « seconde génération » en migration, et d'y inclure une redéfinition de la « seconde génération » fondée sur des expériences de vie partagées et historiquement contextualisées (Eckstein, 2002, p. 211-215 ; Fouron & Glick-Schiller, 2002, p. 193-196 ; voir aussi Levitt, 2002 ; Levitt & Glick Schiller, 2003 ; Smith, 2002 ; Ueda, 2002). Michael Jones-Correa va jusqu'à affirmer que les distinctions au sein de la « seconde génération » (p.ex. s'ils sont nés

---

<sup>204</sup> Je suis moi-même fille d'é(im)migrés Portugais en Suisse.

<sup>205</sup> Nous gardons le terme seconde génération, car il s'agit des enfants de la première génération d'é(im)migrés portugais au Luxembourg (l'emploi du terme génération se réfère à la place au sein de la famille).

au pays, s'ils sont arrivés avec les parents, s'ils ont immigrés eux-mêmes, l'âge auquel ils l'ont fait, etc.) « doivent être pleinement explorées avant de formuler avec confiance des déclarations concernant les immigrants de "seconde génération". [...] Tout comme il subsiste des incertitudes quant à la nature de la seconde génération, l'ambiguïté du terme "transnationalisme", lui-même, persiste. Ceux-ci nécessitent une définition et une clarification plus précises » (Jones-Correa, 2002, p. 223). À partir d'une approche quantitative, Rubén Rumbaut souligne que « s'il n'y a pas de différences significatives entre ces cohortes [les cohortes 1.25, 1.5, 1.75, 2.0 et 2.5], et si elles ajoutent peu ou rien à notre compréhension des trajectoires d'adaptation de la seconde génération au sens large, il serait alors logique de les agrouper d'un point de vue pratique aussi bien que théorique » (Rumbaut, 2004, p. 1185). Mais il faudrait d'abord s'assurer que tel est le cas. Sinon, au contraire, une distinction entre les cohortes serait justifiée. En effet, il s'agit d'une question empirique ouverte, c'est-à-dire que pour chaque terrain, chaque contexte et « seconde génération », des compositions, décompositions et recompositions devraient être testées (quantitative et qualitativement) pour pouvoir définir et délimiter avec pertinence les cohortes (voir aussi Berg & Eckstein, 2009).

Dans un travail plus récent, Mary Waters, qui systématise les manières dont la Grande-Bretagne et les États-Unis classifient et analysent l'intégration des immigrants et de leurs descendants, souligne également la complexité mise en œuvre lors de la définition et de la délimitation des générations. Elle constate que les récents développements dans ce domaine, prenant en compte l'âge lors de la migration, la période historique et les effets de cohorte, peuvent permettre l'affinage de cette même définition.

Utiliser la génération comme jauge temporelle [*temporal gauge*] [sous-tend] des hypothèses invalides, en particulier lorsqu'un réassortiment d'immigrants se produit de manière continue, ce qui est le cas actuellement, car à tout moment, chaque génération est un mélange de cohortes et chaque cohorte contient un mélange de génération. Les individus de générations différentes mais de la même cohorte de naissance peuvent alors connaître des modifications similaires quant à leurs possibilités de vie accordées par la société (parce qu'ils sont dans la même cohorte de naissance), même s'ils connaissent une dynamique interne différente du groupe ethnique (parce qu'ils sont de différentes générations)<sup>206</sup> (Waters, 2014, p. 18).

---

<sup>206</sup> Notre traduction. De l'original : « *Using generation as a temporal gauge [...] These assumptions about generation are invalid when there is ongoing immigrant replenishment, as there is now, because at any point in time each generation is a mix of cohorts and each cohort has a mix of generations. Individuals from different generations but of the same birth cohort, then, may experience similar shifts in life chances that society offers (because they are in the same birth cohort), even if they experience a different dynamic internal to the ethnic group (because they are from different generations)* » (Waters, 2014, p. 18)

En ce qui nous concerne, nous adoptons la définition proposée par Emmanuelle Santelli dans son travail sur *Les descendants d'immigrés* (Santelli, 2016 ; voir aussi Santelli, 2004) qui offre des pistes utiles à une conceptualisation plus précise de la « seconde génération ». En mobilisant des statistiques et de nombreuses études qualitatives, l'auteure rassemble dans un seul ouvrage, les principales connaissances acquises (dans le contexte français et centrées à l'origine sur les descendants d'immigrés maghrébins) dans différents domaines thématiques, à savoir : la « banlieue et [l']exclusion » ; les sujets qui vont de « de l'école à l'emploi » ; l'« entrée dans la vie adulte et [la] formation du couple » ; les « familles, valeurs et pratiques transnationales » ; et, la « citoyenneté, identité, [et] religion » (Santelli, 2016, p. 31-100). L'auteure propose de montrer les apports d'une « sociologie des descendants d'immigrés [...] [qui] part du constat que ces individus sont déjà une composante de la société française : ils y sont nés, ils y ont grandi, ils en ont acquis les valeurs et en connaissent les institutions dès leur prime enfance ; leur univers quotidien est français » (Santelli, 2016, p. 4).

En partant de ce constat, c'est une analyse des parcours qui prend le dessus.

[L']approche par les parcours a, [entre autres], l'avantage d'intégrer des dimensions négligées jusqu'alors dans l'analyse des descendants d'immigrés, et qui apparaissent pourtant déterminants. Il s'agit en particulier de la question de l'entourage et du cadre résidentiel, notamment durant la phase de jeunesse, mais aussi des pratiques transnationales et des appartenances religieuses. Ces dimensions de la vie sociale ont en commun de révéler comment se construisent les interactions avec, d'une part, la population majoritaire, d'autre part, les groupes d'appartenance (à l'échelle d'un quartier, en lien avec le pays d'origine de leurs parents, une communauté de croyants, etc.) et *in fine* comment ces interactions contribuent au processus de construction identitaire, alimentant le sentiment de se sentir reconnu dans la société – et d'y avoir sa place – ou de s'en sentir exclu (Santelli, 2016, p. 103-104).

En effet, cette approche a été essentielle dans notre recherche. Cependant, pour l'instant, attardons-nous sur la définition qu'elle donne des « descendants d'immigrés ».

Nommer et définir les descendants d'immigrés, c'est questionner un lien social : la manière dont les individus qui ont pour particularité d'avoir des parents immigrés font partie de la société. Ainsi, les descendants d'immigrés, s'ils forment la « seconde génération » en référence à leurs pères, première génération à avoir immigré et vécu en France, appartiennent avant tout à des générations sociales distinctes (Santelli, 2016, p. 7 ; voir aussi Santelli, 2004).

Ainsi, bien que le critère transversal aux membres de la « seconde génération » soit que leurs parents sont membres de la première génération, plusieurs autres critères doivent être pris

en compte dans la définition et la délimitation de la « seconde génération », ce qui aboutit à la conclusion qu'il existe « plusieurs générations de “seconde génération” » (Santelli, 2016, p. 7). Emmanuelle Santelli établit trois distinctions centrales en ce qui concerne les différentes générations constituant les « descendants d'immigrés » (Santelli, 2016, p. 7-8). Étant donné qu'il s'agit, dans de notre travail, d'établir les mêmes distinctions, nous reprenons ses propos et les adaptons à la situation du Luxembourg.

- Plusieurs générations de descendants d'immigrés portugais sont coprésentes dans la société luxembourgeoise : les aînés des familles immigrées dans les années 1960 ont aujourd'hui plus de cinquante ans, tandis que les descendants des immigrés arrivés dans les années 2000 sont encore enfants. Ils ne se trouvent donc pas tous au même stade du cycle de vie. Certains sont scolarisés, d'autres actifs, d'autres en voie d'atteindre la retraite, quand d'autres sont en âge d'entrer sur le marché du travail, de fonder une famille, ou sont déjà grands-parents.
- Au sein d'une population de même âge, on peut aussi trouver des descendants qui appartiennent à des générations familiales distinctes, selon qu'ils sont les aînés ou les cadets de familles anciennement ou récemment immigrées. [...] Ils se différencient du fait de leur histoire familiale et de l'ancienneté de l'installation, mais aussi parce que leur place dans la famille est différente.
- La notion de seconde génération regroupe également des individus qui ont grandi dans la société luxembourgeoise à des époques distinctes : avoir grandi dans les années 1980 ou dans les années 2000 ne signifie pas la même chose. La notion de génération implique donc de prêter attention aux dimensions à la fois historique et longitudinale et de saisir l'hétérogénéité des situations qui se cache derrière la notion de seconde génération.

Avant de poursuivre vers les critères d'une définition, nous ne pourrions omettre un ouvrage central dans l'approche théorique aux générations en tant que phénomène sociologique, par Karl Mannheim (1990 [1928]). Karl Mannheim, dans son étude sur les générations politiques, a suggéré que des expériences communes durant la jeunesse créaient un cadre de référence commun qui influencent les expériences politiques ultérieures. Fortement influencés par l'environnement socio-historique de leur jeunesse, les individus donnent lieu, sur la base d'expériences communes, à des cohortes sociales qui influencent à leur tour les événements qui façonnent les générations futures. Ainsi, la position similaire que ses individus occupent historiquement (au sein d'une cohorte donnée) les limiteraient à une gamme particulière de processus sociaux et historiques qui, à leur tour, limiteraient leurs expériences, les prédisposant à un certain mode de pensée, d'expérience et d'action (historiquement pertinente) caractéristiques (Mannheim, 1990, p. 45-113). Le travail de cet auteur déconstruit ainsi l'idée selon laquelle une simple contemporanéité chronologique serait suffisante pour produire une conscience distincte de génération. Son apport théorique à la compréhension de

« génération » (notamment dans une définition de « modes de générations », « situation de génération », « ensemble générationnel », « conscience de génération », « stratification de l'expérience », entre autres) offre des outils intéressants pour en circonscrire son usage.

Dans la mesure où il existe « plusieurs générations de “seconde génération” » (Santelli, 2016, p. 7), parler de « descendants d'immigrés » (au lieu de « seconde génération », par exemple) semble moins contraignant, car en effet, ils se trouvent à des stades de la vie différents, mais l'époque historique durant laquelle ils ont grandi est, elle aussi, différente ; et encore plusieurs autres critères (telle la place occupée au sein de la fratrie, l'ancienneté de l'installation, etc.) varient pour ces « descendants d'immigrés ». Qu'ont-ils finalement en commun ? Pourquoi conserver ces notions et catégories ?

Ainsi, la notion de descendants d'immigrés est une catégorie construite à partir de la trajectoire migratoire des parents. Seule la combinaison de deux variables, pays de naissance et nationalité à la naissance des parents, permet de déduire que ces derniers sont immigrés. En raison du fait qu'ils sont nés étrangers à l'étranger, pays dans lequel ils ont aussi vécu, leurs enfants ont pour spécificité d'« hériter » d'une origine étrangère. Cet héritage doit être entendu comme une forme d'origine sociale, une caractéristique qui renseigne sur l'histoire familiale. En ce sens, l'origine étrangère est une origine parmi d'autres, elle est une facette de leur identité : les individus ne peuvent être réduits à cette dimension, l'origine étrangère est un aspect parmi de nombreux autres. Qu'elle soit valorisée, occultée, oubliée, décriée, vécue comme quelque chose de honteux ou revendiquée selon les moments, les individus peuvent se référer ou non à cette caractéristique, être perçus par ce prisme ou non. En aucun cas, elle ne peut être substantialisée, i.e. en soi définir les individus (Santelli, 2016, p. 17).

Nous arrivons aux critères pour une définition de « descendants d'immigrés » proposés par Emmanuelle Santelli. L'auteure décide de retenir deux autres critères pour cerner la population des descendants d'immigrés : « avoir deux parents immigrés en provenance du même pays ou de la même aire géographique et avoir passé son enfance en France, même en cas de naissance à l'étranger. [...] [Ces critères] se justifient par le primat qu'il convient d'accorder aux processus de socialisation pour définir les descendants d'immigrés » (Santelli, 2016, p. 23-24). D'une part, ils se définissent par le fait d'avoir deux parents originaires du même pays (ce qui engendre un cadre de vie particulier) ; d'autre part, par leur lieu de socialisation, plus que par celui de leur naissance.

- « Avoir deux parents – du même pays ou de la même aire géographique – ou un seul ne dispose pas à grandir dans le même contexte. Le processus de socialisation est

différent car n'avoir qu'un parent immigré signifie que l'autre parent est issu de la population majoritaire [...]. La mixité conjugale du couple parental permet une plus forte – parfois totale – immersion dans le groupe majoritaire (par le lieu de vie, les pratiques sociales, les valeurs transmises, le patronyme, etc.). [...] Ainsi, avoir deux parents immigrés, ou un seul, modifie les pratiques sociales et influe sur les positions sociales, parce que les interactions sociales varient selon le contexte familial dans lequel les individus ont grandi, l'entourage dans lequel ils sont insérés » (Santelli, 2016, p. 24-25).

- « Scolarisés dans le système éducatif français depuis leur jeune âge (au moins l'école primaire), ils disposent d'un cadre de référence commun avec ceux qui sont nés en France, à travers tout ce qu'ils ont intériorisé de la société dans laquelle ils ont grandi : ils ont été socialisés dans et par la société française. Cet ensemble de références partagées fournit un substrat de valeurs communes (par l'intermédiaire de l'école, de la télévision, des personnalités qui ont marqué les différentes périodes de leur vie, etc.). [...] Le lieu de naissance reste toutefois important car, juridiquement, une naissance à l'étranger complexifie les démarches à accomplir pour obtenir la nationalité française. Et, sur le plan symbolique, il est parfois difficile aux descendants d'immigrés de prendre une autre nationalité que celle de leurs parents [...]. Mais ce constat n'est valable que pour les plus âgés des descendants d'immigrés [...] » (Santelli, 2016, p. 25-26).

En ce qui nous concerne, notons que ces deux critères ne sont rien de moins que les critères initiaux de recrutement des participants que nous avons définis : être enfants de deux parents portugais et être né au Luxembourg ou arrivé en bas âge, avant le début de scolarisation. Nous partons également de l'idée que « ce sont les expériences de socialisation pendant l'enfance qui distinguent les immigrés des descendants d'immigrés. [...] [Ces derniers] ont pour particularité d'être les premiers à vivre dans une société dans laquelle leurs parents n'ont pas grandi. [...] À la différence des membres du groupe majoritaire, ils ont donc pour spécificité d'avoir des parents qui ont été socialisés dans un autre pays, en référence à un autre univers culturel ; ces parents se distinguent par le fait d'arriver en France à l'âge adulte, ayant déjà acquis un ensemble d'expériences et un socle de valeurs » (Santelli, 2016, p. 26-27). Comme déjà souligné, ces critères n'impliquent en aucun moment une homogénéité des parcours.

En ce qui nous concerne, nous parlons de « seconde génération » pour rendre compte de nos critères initiaux de recrutement et pour mettre en avant le lien de parenté qui est à la base de notre postulat de départ : parce que les enfants d'é(im)migrés grandissent dans [*embedded*] un champs social transnational, ils se trouvent influencés par les pratiques (trans)nationales de leurs parents et s'engagent eux même dans ces pratiques (compréhensives et/ou sélectives) au cours de leur vie (variant en portée, intensité et fréquences) (voir, Levitt & Waters, 2002). Mais ce n'est que sur base des analyses qu'il nous fut possible de comprendre



les « façons d'être » et les « façons d'appartenir » des Portugais de « seconde génération » au Luxembourg, dans une comparaison constante (sur la base des différentes spatialités et temporalités) et ainsi établir les différentes cohortes « de l'intérieur », c'est-à-dire à partir de leur vécu.

Bien qu'il soit important de tenir compte du critère « génération », il l'est encore plus de considérer bien d'autres facteurs. À l'instar de Louis Chauvel, soulignons le fait que lorsqu'on parle de génération, on a tôt fait d'oublier tout autre facteur de différenciation (Chauvel, 2010) Est-il correct de transposer indifféremment un état de « conscience de génération » (en employant les termes de Karl Mannheim), d'un milieu social à l'autre ; d'une classe professionnelle à l'autre ; du contexte urbain au rural ? Aux hommes et aux femmes ? etc. À l'instar de Louis Chauvel, nous considérons que « le mot *génération* est complexe et peut prêter à de dangereux glissements de sens. Le terme plus spécifique et clairement défini de *cohorte*, à savoir l'ensemble des individus rencontrant à la même époque un événement donné, est plus approprié ici » (Chauvel, 1998 ; voir aussi Chauvel, 2010).

### 3.3.3. Les Portugais au Luxembourg : quelques statistiques

Avant de passer à la section suivante, concernant le déroulement des entretiens, nous allons exposer quelques données statistiques concernant les Portugais au Luxembourg, en particulier les Portugais de « seconde génération ». Notons dès lors que le Luxembourg est le pays de l'Union Européenne où la proportion d'étrangers est la plus forte<sup>207</sup>. Au 1er janvier 2011 (données du dernier recensement de la population), la population résidante au Luxembourg était estimée à près de 512 000, dont environ 221 000 étrangers, soit 43% de la population. Par ailleurs, au Grand-Duché 61.2% de la population détient un « *background* migratoire » ce qui est défini par contraire : ne pas avoir de *background* migratoire, soit être « Luxembourgeois nés au Grand-Duché de parents tous les deux également nés au Luxembourg », ce qui correspond à 38.8% de la population totale<sup>208</sup>. Parmi ces étrangers, les Portugais sont les plus nombreux puisqu'ils représentent, avec un effectif d'un peu plus de 82

---

<sup>207</sup> Thill-Ditsch, G. (2010). Regards sur la population par nationalités. STATEC. Disponible en ligne : <https://statistiques.public.lu/catalogue-publications/regards/2010/PDF-6-2010.pdf>.

<sup>208</sup> Peltier, F., Thill G. & Heinz, A. (2013). L'arrière-plan migratoire de la population du Grand-Duché de Luxembourg. STATEC. Disponible en ligne : <https://statistiques.public.lu/catalogue-publications/RP2011-premiers-resultats/2013/12-13.pdf>.

000 habitants, 37% de la population étrangère, c'est-à-dire 16% de la population totale<sup>209</sup>. La très grande majorité des Portugais habitant le Grand-Duché est née de parents nés eux-mêmes tous les deux au Portugal (90.1% de la population portugaise). En ce qui concerne les cohortes, celles de moins de 50 ans sont largement surreprésentées dans la comparaison avec la population totale, plus particulièrement dans la classe d'âge des 35-50 ans. Néanmoins, les Portugais sont beaucoup moins présents dans les classes d'âge élevé<sup>210</sup>

L'immigration portugaise au Luxembourg est marquée par trois vagues principales : bien qu'elle ait commencé à la fin des années 1960, c'est entre 1971 à 1974 que la première vague connaît une croissance importante, dont 1974 (avec la fin de la *Dictature nationale* au Portugal) représente le moment le plus fort ; une nouvelle hausse a lieu dans les années 1985-1990, qui coïncide avec l'adhésion du Portugal à la Communauté économique européenne ; et finalement, la vague la plus récente, qui commence dans les années 2000 et principalement liée à la crise économique<sup>211</sup>. L'immigration portugaise, de nature essentiellement économique et familiale (originaires des régions rurales du Portugal et peu qualifiée), a débuté à la fin des années 1960 et ne s'est jamais interrompue depuis. Dans *Zoom sur les primo-arrivants portugais et leurs descendants*, Frédéric Berger cherche à savoir « quelles sont les caractéristiques qui rassemblent et distinguent les primo-arrivants de la première heure, les primo-arrivants récents et les descendants de Portugais, notamment en termes de niveau d'études, de professions, de secteurs d'activité et de conditions d'existence. L'auteur commence par distinguer quatre catégories où sont répartis les adultes de nationalité portugaise ou nés au Portugal : « les primo-arrivants installés au Luxembourg avant 1982 (17%) ; les primo-arrivants installés au Luxembourg entre 1982 et 1993 (29%) ; les primo-arrivants installés au Luxembourg après 1993 (34%) ; et, les immigrés portugais de la deuxième génération qui sont, soit nés au Luxembourg, soit arrivés au Luxembourg avant l'âge de 12 ans (20%) »<sup>212</sup>.

---

<sup>209</sup> Tourbeaux, J. (2012). Les Portugais occupent plus souvent un emploi que les Luxembourgeois. *Wort.lu*. Disponible en ligne : <https://www.wort.lu/fr/luxembourg/les-portugais-occupent-plus-souvent-un-emploi-que-les-luxembourgeois-4f563a5ee4b0b1c7c6716629>. Voir aussi : Heinz, A., Peltier, F., & Thill, G. (2013). Les Portugais au Luxembourg. Recensement de la population. STATEC. Disponible en ligne : <http://www.statistiques.public.lu/catalogue-publications/RP2011-premiers-resultats/2013/18-13-DE.pdf>.

<sup>210</sup> (Heinz *et al.*, 2013, p. 2). Voir note de bas de page précédente.

<sup>211</sup> (Heinz *et al.*, 2013, p. 2). Voir note de bas de page précédente. Voir aussi : Zahlen, P. (2012). Le Luxembourg 1960-2010 : 50 ans de migrations. STATEC Disponible en ligne : <https://statistiques.public.lu/fr/publications/series/luxembourg/2012/12-12/index.html>.

<sup>212</sup> Berger, F. (2008). Zoom sur les primo-arrivants portugais et leurs descendants. CEPS/INSTEAD. Disponible en ligne : <https://statistiques.public.lu/catalogue-publications/vivre-Luxembourg/2008/49-2008.pdf>.

Ainsi, les profils des primo-arrivants, quelle que soit la date d'arrivée au Luxembourg, sont relativement semblables. Cependant, le profil des immigrés de la « seconde génération » se distingue nettement de celui des primo-arrivants. En effet, tandis que les primo-arrivants présentent un faible niveau de scolarité (mais qui s'améliore chez ceux qui sont arrivés plus récemment) et travaillent ou ont travaillé dans le domaine de la construction comme ouvrier (hommes) et dans l'aide-ménagère chez des particuliers, dans des entreprises ou des collectivités (femmes) ; les immigrés de « seconde génération » sont bien plus diplômés (mais continuent de présenter des résultats inférieurs, comparés au groupe majoritaire), maîtrisent davantage les langues utilisées au Luxembourg. Le plus intéressant pour nous est effectivement la comparaison que l'auteur établit entre le dernier groupe de primo-arrivants analysé, celui de 1993, et la « seconde génération » à partir de laquelle elle constate de réelles différences en termes de conditions d'existence<sup>213</sup> (voir aussi Tourbeaux, 2012a, 2012b).

Dans une étude plus récente, François Peltier et ses collègues abordent la question du *background* migratoire. Ainsi, dans *L'arrière-plan migratoire de la population du Grand-Duché de Luxembourg*, les auteurs montrent que 61.2% de la population du Grand-Duché ont un *background* migratoire, soit directement ou indirectement à travers les parents. Ce dernier peut être appréhendé à travers la nationalité et/ou le lieu de naissance (de la personne), mais également à travers le lieu de naissance des parents. L'auteur classe donc la population du Grand-Duché de Luxembourg en douze groupes selon leur *background* migratoire (dont ils en spécifient quelques un) : Luxembourgeois nés au Luxembourg issus de deux parents nés au Luxembourg (38.8% de la population totale) ; nationaux nés à l'étranger ayant deux parents nés au Luxembourg (0.6% de la population totale) ; les Luxembourgeois nés au Luxembourg dont les deux parents sont nés à l'étranger (4.6% de la population totale, dont 27.1% au Portugal) ; personnes de nationalité étrangère nées au Luxembourg, de deux parents nés à l'étranger (8.5% de la population totale, dont 47.6% Portugais) ; Luxembourgeois nés à l'étranger de deux parents nés à l'étranger (4.3% de la population totale, dont 17.1% Portugais naturalisés à la naissance) ; étrangers nés à l'étranger de deux parents nés à l'étranger (32.0% de la population totale, dont 31.1% Portugais) ; Luxembourgeois nés au Luxembourg dont un des deux parents est né au Luxembourg et l'autre à l'étranger (9.8% de la population totale) ; et, autres arrière-plans migratoires<sup>214</sup>.

---

<sup>213</sup> Berger, F. (2008). Voir note de bas de page précédente.

<sup>214</sup> Peltier, F., Thill, G., Heinz, A., Allegrezza, S., Ferring, D., Willems, H., & Zählen, P. (2013). *L'arrière-plan migratoire de la population du Grand-Duché de Luxembourg*. STATEC. Disponible en ligne : <https://statistiques.public.lu/catalogue-publications/RP2011-premiers-resultats/2013/12-13.pdf>.

### 3.3.4. Le déroulement de l'entretien : trois temps

L'empathie permet d'entrer dans le monde de l'informateur. Cette entrée n'est toutefois pas le but ultime, car elle n'est elle-même qu'un instrument pour atteindre des mécanismes sociaux ou produire de nouveaux concepts. L'entretien de recherche est tout le contraire d'une simple technique de recueil de données. Il représente un travail intense pour franchir tous ces paliers, tellement difficile qu'on peut dire que l'idéal n'est jamais atteint. [...] L'entretien est difficile à réussir aussi pour l'informateur qui, avec l'enquêteur, forme véritablement une équipe de travail (Kaufmann, 2016, p. 53).

Nous avons donc adopté comme méthodologie principale l'entretien compréhensif. Notons, cependant, que : « chaque enquête produit une construction particulière de l'objet scientifique et une utilisation adaptée des instruments : l'entretien ne devrait jamais être employé exactement de la même manière » (Kaufmann, 2016, p. 17). En effet, nous nous sommes approprié au grès de notre recherche. Ainsi, nous avons décidé de l'appliquer en trois temps : un premier temps de narration libre pendant lequel le participant, après avoir entendu la consigne, racontait son histoire (avec un minimum d'interruptions de notre part) ; une fois terminée la narration libre, nous participions de manière plus active, en posant des questions dans un style conversationnel sur ce qui venait d'être dit ; et, un troisième temps où nous présentions la *Carte de (dés)appartenance*, qui était alors remplie par le participant tout en maintenant la dynamique conversationnelle et narrative.

Chercheur et participant co-construisent l'entretien. En effet, « le “processus dialectique” de terrain [...] commence par l'empathie et l'engagement mutuel des deux personnes. Mais il y a un troisième pôle, essentiel, sans lequel l'entretien n'a pas de sens : l'objet même de la recherche » (Kaufmann, 2016, p. 53-54). Celui-ci est alors introduit dès les premiers instants, à travers la « consigne »<sup>215</sup>. Il « découpe l'espace dans lequel la discussion va se dérouler [...]. La question doit être assez large – l'enquêté doit pouvoir dérouler et développer sa réponse –, mais sans être trop vague afin qu'il ne réponde pas par : “*De quoi voulez-vous que je vous parle ?*” Le bon dosage est ainsi à trouver » (Ramos, 2015, p. 33-34).

*Racontez-moi votre vie, les moments qui ont été importants pour vous, les expériences qui vous ont constitué en tant que personne, tout en gardant comme toile de fond la question : quand et comment est-ce que le Portugal et la culture portugaise ont entrés*

---

<sup>215</sup> À l'instar de Elsa Ramos, nous employons le terme « consigne » en tant que « première question du guide d'entretien » (Ramos, 2015, p. 33).

*et sortis de votre vie. Imaginons que je dois faire un film de votre vie, et j'ai besoin de tous les éléments nécessaires pour le faire.*

Cette note d'humour, ajouté au final de la consigne, s'est révélée d'une extrême importance. D'une part, en provoquant le rire du participant, l'insolite d'une telle image (un film, un réalisateur et lui comme acteur principale) aidait à dissiper la gêne caractéristique des premières minutes de l'entretien et amenait souvent le participant à commencer sa narration de manière légère dès les premiers instants ; d'autre part, elle permettait d'élargir à nouveau nos propos, c'est-à-dire, de ne pas rester sur la seule et unique référence à une « toile de fond » – la question du Portugal –, mais de replacer le sujet dans le contexte du parcours de vie et des expériences et appartenances multiples (« votre vie en film »).

Une fois la consigne lancée, nous prétendions créer un espace où le participant se racontait librement, avec la moindre interférence de notre part ; qu'il choisisse par où commencer, la succession de ses histoires et le moment où il considère avoir tout dit. Pour nous, cette première phase de l'entretien est la plus intéressante, lorsque la dimension (auto)biographique est mise en avant<sup>216</sup>. Bien que « discrète », notre participation lors de cette étape était décisive (un « hum hum », un sourire ou un regard, sont autant de manières souples de s'engager), mais la priorité était de faire de l'espace pour que le participant se livre. À mesure que celui-ci nous donnait à son tour de l'espace et faisait appel à notre participation, notre présence devenait plus forte, jusqu'à ce que l'entretien prenne les contours d'une conversation – « l'enquêteur qui reste sur sa réserve empêche donc l'informateur de se livrer. Ce n'est que dans la mesure où lui-même s'engage que l'autre à son tour pourra s'engager. Pour cela, c'est l'exact opposé de la neutralité et de la distance qui convient : la présence, forte bien que discrète, personnalisé » (Kaufmann, 2016, p. 52).

Lors de cette deuxième étape de l'entretien, nous cherchions à mieux comprendre le vécu de nos participant tout en ayant en tête notre guide d'entretien<sup>217</sup>. L'important étant toujours de respecter l'ordre des idées de nos participants, leurs silences et rythmes – « l'entretien a un rythme, qu'il est utile de sentir et de contrôler. De même que les réponses passent de la surface aux profondeurs, de la légèreté à l'effort pour examiner des savoirs

---

<sup>216</sup> Dans certains cas, cette narration libre a pris plus de deux heures (et les entretiens complets autour de trois/quatre heures), dans d'autres, à peine dix minutes. Elle dépend largement du degré de participation de l'enquêté, de son engagement, de sa personnalité (p.ex., certains se sentent mieux dans un schéma question-réponse, tandis que d'autres sont à l'aise pour parler librement).

<sup>217</sup> Voir Annexe I Nous présentons la première version de ce guide qui a d'ailleurs été très peu utilisé, mais qui a été décisif dans la (re)construction de l'objet de recherche, formulation de la question de recherche (les propres questions du guide constituent des hypothèses). Au cours de la recherche plusieurs autres questions y ont été ajoutées (p.ex., au sujet du des langues, accents, façons de parler ; de la nationalité et du nom ; entre autres).

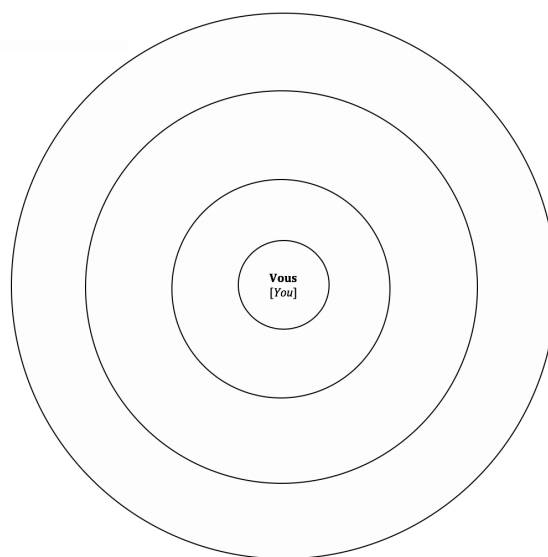
enfouis, le tempo varie, de l'échange rapide aux phrases lentes entrecoupées de silences » (Kaufmann, 2016, p. 49).

La grille des questions est un guide très souple dans le cadre de l'entretien compréhensif. Une fois rédigées, il est rare que l'enquêteur ait à les lire et à les poser les unes après les autres. C'est un simple guide, pour faire parler les informateurs autour du sujet, l'idéal étant de déclencher une dynamique de conversation plus riche que la simple réponse aux questions, tout en restant dans le thème. D'une certaine manière, d'oublier la grille (Kaufmann, 2016, p. 43-44).

Pour l'élaboration de notre guide d'entretien, nous avons établi trois groupes de questions principales relatives : 1) à l'enfance et adolescence ; 2) à l'âge adulte et à la vie active ; 3) et au quotidien et relation avec le pays d'origine. À l'instar de Jean-Claude Kaufmann, nous avons préféré rédiger une suite de « vraies questions, précises, concrètes [,] car elles fournissent des outils plus affûtés » (Kaufmann, 2016, p. 44). Il convient de préciser que nous l'avons très rarement utilisée, car d'une manière générale les participants touchaient à toutes les questions que nous avons posées comme hypothèses. Ce qui ne veut pas dire, toutefois, que de nouvelles hypothèses n'aient pas surgis à partir du terrain. Bien au contraire, au fur et à mesure du déroulement de la recherche, de nouvelles questions ont été ajoutées à cet instrument de départ, notamment les questions relatives aux *sentiments de (dés)appartenance* et aux *clés de tensions-résolutions* (maîtrise des langues dans ses aspects les plus fins – accents et manières de parler ; la nationalité et le nom ; l'apparence physique) – dont nous parlerons dans la deuxième partie de cette thèse. En effet, il n'est pas rare non plus de découvrir en cours de route que les questions formulées au départ sont « simplement mal construites, trop plates, trop pompeuses, trop alambiquées, produisant un peu d'indifférence, de silence, de malaise » et l'erreur est de croire à un guide d'entretien, à une grille de questions intouchable – « la soumettre régulièrement à la critique pourrait avoir des effets très bénéfiques » (Kaufmann, 2016, p. 46). Le guide d'entretien est un instrument vivant, il est un « espace de déconstruction et d'appropriation de la question de recherche. [...] L'espace de [sa] construction peut se définir comme un travail de questionnement qui permet de préciser, d'élaborer la question d'enquête » (Ramos, 2015, p. 27-28). Établir les questions, « oblige à faire autant d'hypothèses : une question à laquelle on enlève le point d'interrogation est une hypothèse » (Ramos, 2015, p. 29). Dès les premiers instants, les premières hypothèses (et leur reformulation par la suite) apportent une dose de déduction qui, combinée avec l'induction propre à une démarche ancrée dans le terrain, permet à la recherche d'avancer (Kaufmann, 2008, p. 91).

Une fois que tous les sujets sont abordés, que les silences deviennent plus fréquents et que le participant répond « non, c'est tout ! » à la question « voulez-vous rajoutez quelque chose à cette première partie ouverte de l'entretien ? », nous passons à la troisième étape, qui a été conçue de manière assez personnalisée et – comme la grille de questions – s'est révélée une étape cruciale à la (re)construction de l'objet de recherche et à la (re)formulation d'hypothèses. Il s'agit de l'élaboration d'une carte de réseau [*network map*] adaptée à notre question de recherche et réalisée à partir d'une technique empruntée à Toni Antonucci (1986), qui consistait originellement en une « procédure consistant à cartographier hiérarchiquement [les relations constituant le réseau de soutien social], utilisant pour cela un diagramme des cercles concentriques » (Antonucci, 1986, p.10).

**Figure 1 : « Diagramme pour cartographier un réseau de soutien social »<sup>218</sup>**



Les instructions de remplissage de la carte de réseau social développé par l'auteure sont assez aisées.

La technique consiste tout d'abord à demander au participant de regarder le diagramme des trois cercles concentriques avec, au centre, le mot "Vous". Chaque cercle concentrique représente différents niveaux de proximité à la personne focale. Au participant, on explique que les trois cercles doivent être pensés comme contenant "les personnes qui sont importantes dans votre vie aujourd'hui", mais qui ne sont pas

---

<sup>218</sup> Notre traduction. De l'original : « *diagram for mapping a social support network* » (Antonucci, 1986, p. 11).

nécessairement aussi proches. [...] Nous décrivons le premier cercle comme “ces personnes, dont vous vous sentez si proche, qu’il est difficile pour vous d’imaginer votre vie sans elles”. [...] Le cercle du milieu, est décrit comme “les personnes dont vous ne vous sentez pas si proche, mais qui continuent d’être importantes pour vous”. [...] Et, finalement, le cercle extérieur pour les personnes avec qui il existe un type de relation significative, mais généralement singulière. Les membres du cercle extérieur sont décrits comme “les personnes que vous n’avez pas encore mentionnées, mais qui sont suffisamment proches et suffisamment importantes dans votre vie pour être placées dans votre réseau personnel”<sup>219</sup> (Antonucci, 1986, p. 10-11).

Selon Toni Antonucci, cette méthode dont l’objectif principal est de « fournir aux participants un cadre pour la description de leur réseau de soutien social [est] simple, efficace et compréhensible pour la généralité du public ». Ce diagramme des cercles concentriques a été développé en tant qu’« image visuelle d’un réseau de soutien » et s’est révélé « particulièrement utile comme méthode pour fournir un compte rendu relativement objectif [*unbiased*], généré par le répondant, des relations de soutien social importantes dans la vie de l’individu<sup>220</sup> » (Antonucci, 1986, p. 10-11).

Lors de notre premier entretien (pilote), nous avons appliqué cette technique telle qu’elle a été proposée originellement<sup>221</sup>. Notre objectif était, au départ, de saisir le réseau de relations significatives de nos participants (d’une façon générale et non pas lié au soutien social comme dans son application originelle). Nous nous sommes vite rendu compte que cette technique ne nous apportait aucune compréhension supplémentaire du phénomène étudié (la (re)construction des *sentiments de (dés)appartenances* au cours du parcours de vie), car elle n’avait pas été adaptée à notre questionnement ; aucune hypothèse n’y avait été formulée. Donc, tout en gardant sa structure de base, concentrique et hiérarchique, nous avons émis quelques hypothèses de recherche et reformulé l’outil. Notons encore (comme déjà souligné

---

<sup>219</sup> Notre traduction. De l’original : « *The technique begins by asking the individual to look at the diagram of three concentric circles, and a smaller circle in the center containing the word “You”. Each of the circles is viewed as representing different levels of closeness to the focal person. Respondents are told that the three circles should be thought of as including “people who are important in your life right now” but who not necessarily equally close. [...] We describe people in the inner circle as “those people whom you feel so close that it is hard to imagine life without them”. [...] The middle circle is described as “people to whom you may not feel quite that close but who are still important to you”. [...] And finally, outer-circle members are people with whom there is a significant but usually singular relationship. Outer-circle members are described as “people whom you haven’t already mentioned but who are close enough and important enough in your life that they should be placed in your personal network”* » (Antonucci, 1986, p. 10-11).

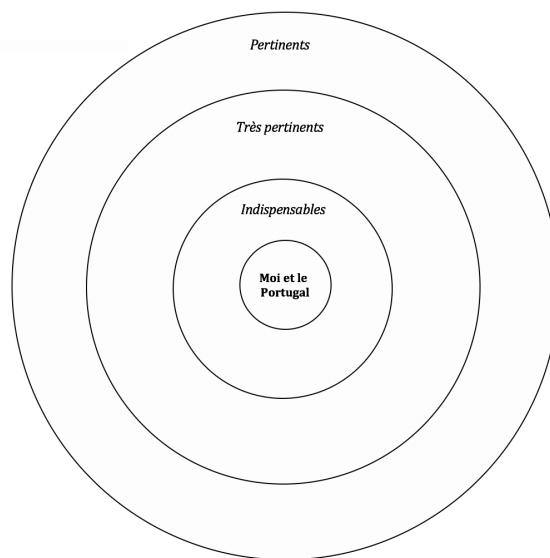
<sup>220</sup> Notre traduction. De l’original : « *This method is simple, efficient and comprehensible to the general public. The purpose of the circles diagram is to provide respondents with some framework for the description of their social support network. [...] We develop the concentric circles diagram as a visual image of the support network [...]. In sum, we find the concentric circles hierarchical mapping technique particularly useful as a method for providing a relatively unbiased, respondent-generated account of the important social support relationships in individual’s life* » (Antonucci, 1986, p. 10-11).

<sup>221</sup> Le premier entretien réalisé fut celui d’Amália. Ce pourquoi il n’y a pas de *Carte des (dés)appartenances* associée à cette participante.



lors de la présentation du cadre théorique) que nous nous sommes également inspirés de travaux existants en ce domaine, notamment ceux de Alice Altissimo, basée à l'Université d'Hildesheim. Dans *Combining Egocentric Network Maps and Narratives : An Applied Analysis of Qualitative Network Map Interviews*, cette auteure montre comment combiner l'analyse qualitative des « *egocentric network maps* [carte de réseaux égocentriques] » avec les récits recueillis simultanément pendant l'entretien – « c'est une méthode d'analyse qui peut être appliquée dans divers autres domaines de recherche [au-delà de la question du support social] et pour répondre à diverses questions de recherche lorsqu'il s'agit d'explorer des significations, des sentiments, des relations, des attractions et des dépendances. La méthode est centrée sur l'interviewé et l'approche est holistique, menant à des *insights* compréhensifs<sup>222</sup> » (Altissimo, 2016, p. 1). De son approche, nous avons retenu : 1) l'idée d'intégrer plus que des personnes dans le réseau, c'est-à-dire, l'élargir à d'autres éléments ; et, 2) l'idée des *post-its*, de couleurs différentes associées à de différents significations – ce qui permet de rajouter des « couches » analytiques à l'instrument.

**Figure 2 : Carte de (dés)appartenance**



---

<sup>222</sup> Notre traduction. De l'original : « *This [...] method of analysis which has been validated in research on the lifeworlds of international students in order to elucidate their perspective on social support in their everyday lives. It is a method of analysis which can be applied in various other research fields and to answer various research questions when it comes to exploring meanings, feelings, relationships, attractions, and dependencies. The method is interviewee-centred and the approach is holistic, leading to comprehensive insights* » (Altissimo, 2016, p. 1).

Au centre, nous avons placé une relation : « Moi et le Portugal ». Au départ, lors de l'adaptation et de l'élaboration de cet instrument, nous étions loin d'imaginer les conséquences de ce simple glissement entre « Moi » et « Moi et le Portugal » pour la (re)construction de l'objet de recherche, pour la (re)formulation des hypothèses, voire pour la fabrication du modèle théorique. En effet, ce qui au départ ne fut qu'une intuition – dont le rôle dans la recherche est souligné par Jean-Claude Kaufmann (Kaufmann, 2016, p. 82-86) –, s'est configuré comme un des piliers et un des arguments de cette thèse : celui de la multiplicité des appartenances et des identités. Nous y reviendrons en son temps. Pour l'instant, détaillons les procédures de remplissage de cette *Carte*.

**Figure 3 : Exemple d'une Carte des (dés)appartenance**



Les *Cartes de (dés)appartenance* sont remplies en trois temps :

- Dans un premier temps nous fournissons au participant deux ensembles de *post-its* : un vert et un jaune, puis lui demandons de remplir ceux-ci avec les *éléments* qui jouent et/ou qui ont joué un rôle dans leur relation avec le Portugal (au cours de leur vie), en sachant que les *post-its* verts signifient « *rapprochement* envers le Portugal » et les *post-its* jaunes, « *éloignement* envers le Portugal ». Nous expliquons également que par *éléments*, nous entendons toute chose qui peut être traduite par un seul mot (ou un

ensemble de mots très court), comme par exemple : une personne, une pratique, un lieu, un sentiment, une sensation, un événement, une institution, une chose, etc.

- Une fois que le participant considère avoir listé tous les éléments, nous lui présentons la *Carte de (dés)appartenance*, et lui demandons d’imaginer qu’au centre de la carte se trouve sa relation avec le Portugal. Nous lui demandons en suite de placer les *éléments*, en sachant que les cercles représentent des niveaux de pertinences<sup>223</sup> dans la relation : le premier cercle est dévolu aux *éléments* sans lesquels la relation avec le Portugal n’existerait même pas ; le cercle du milieu, aux *éléments* très pertinents dans cette relation ; et pour finir, le cercle extérieur, aux *éléments* qui sont également pertinents, mais moins que dans les cercles intérieurs.
- Une fois les éléments collés sur la *Carte*, nous incitons le participant à tracer des lignes (flèches, etc. – libre choix) entre les *éléments* éventuellement connectés entre eux.

Nous sollicitons également au participant pour qu’il nous explique ce qu’il entend par chaque élément et les raisons du choix pour tel ou tel niveaux de pertinence. Si parfois cette étape n’a donné lieu qu’à une systématisation de ce qui avait été dit lors des étapes précédentes de l’entretien, dans d’autres cas, l’entretien a été relancé et parfois même prolonger sur plus de deux heures, rien qu’autour de la *Carte de (dés)appartenance*.

Alors que la technique des *egocentric network map* dans sa version originelle n’incluait que des personnes (*ego* au centre et *alteri* placés et organisés par le participant), car le but était de (re)construire les réseaux de support social de l’individu, dans le contexte de notre recherche ceci nous paraissait assez contraignant car les *sentiments de (dés)appartenances* ont lieu d’être (selon nous) envers les plus variables « éléments »<sup>224</sup>. Nous nous appuyons pour cela sur l’interactionnisme symbolique proposé par Herbert Blumer qui suppose, quant à la nature des « objets », que « les “mondes” qui existent pour les êtres humains et pour leurs groupes, sont composés d’“objets” et que ces objets sont le produit de l’interaction symbolique. Un objet est tout ce qui peut être indiqué, tout ce qui est pointé ou signalé – un nuage, un livre, une

---

<sup>223</sup> Le but était ici d’éviter l’emploi du mot « importance » qui, selon notre point de vue, tend à attribuer une valeur à l’élément en lui-même. Nous avons donc employé le terme « pertinent », qui renvoie à la position de cet élément en relation (« Moi et le Portugal »). Il est cependant vrai que, lors des entretiens, le mot « *relevante* [pertinent] » (en portugais) n’était souvent pas retenu. Les participants étaient en générale plus réceptif au terme « *importante* ». Tandis qu’en français le mot « pertinent » était plutôt retenu.

<sup>224</sup> Les *éléments* qui jouent et/ou qui ont joué un rôle dans leur relation avec le Portugal (au cours de leur vie), en sachant que les *post-its* verts signifient « *rapprochement* envers le Portugal » et les *post-its* jaunes, « *éloignement* envers le Portugal ». Nous expliquons également que par *éléments*, nous entendons toute chose qui peut être traduite par un seul mot (ou un ensemble de mots très court), comme par exemple : une personne, une pratique, un lieu, un sentiment, une sensation, un événement, une institution, une chose, etc.

législature, un banquier, une doctrine religieuse, un fantôme, etc. La nature d'un objet – de tous les objets – consiste dans le sens qu'il a pour la personne pour qui il est un objet<sup>225</sup> » (Blumer, 1969, p. 10-12).

D'autre part, nous nous sommes également appuyée sur les « nouvelles règles de la méthode sociologique » proposées par John Urry, dans *Sociology Beyond Societies. Mobilities for the twenty-first century* (Urry, 2000, p. 18-19). John Urry est l'un des précurseurs du tournant des mobilités en sociologie. Ce paradigme n'est pas uniquement lié aux migrations, mais traverse bien d'autres disciplines. L'auteur prétend « analyser les différents types de mobilités de personnes, objets, images, informations et déchets ; les interdépendances existantes entre elles, et leurs conséquences sociales » et surtout montrer comment ces mobilités sont en train de « matériellement reconstruire le 'social comme société' en 'social comme mobilité'<sup>226</sup> » (Urry, 2000, p. 1-2). Comme le transnationalisme qui prône la fin d'un nationalisme méthodologique, le paradigme des mobilités part du principe que les théories et les méthodes classiques (notamment en sociologie), face à de telles mobilités, deviennent obsolètes et donc propose une série de « nouvelles règles de la méthode sociologique » qui visent à une « théorisation plus mobile [*more "mobile" theorizing*] » (Urry, 2000, p. 18). Bien qu'elles soient toutes pertinentes<sup>227</sup> (et qu'elles orientent toutes notre regard), nous allons ici

---

<sup>225</sup> Notre traduction. De l'original : « *Nature of objects. The position of symbolic interactionism is that the "worlds" that exist for the human beings and for their groups are composed of "objects" and that these objects are the product of symbolic interactionism. An object is anything that can be indicated, anything that is pointed to or referred to – a cloud, a book, a legislature, a banker, a religious doctrine, a ghost and so forth. For purpose of convenience one can classify objects in three categories: a) physical objects, such as chairs, trees, or bicycles; b) social objects, such as students, priests, a president, a mother, or a friend; and c) abstract objects, such as moral principles, philosophical doctrines, or ideas such as justice, exploitation or compassion. I repeat that an object is anything that can be indicated or referred to. The nature of an object – of any and every object – consists of the meaning that it has for the person whom it is an object* » (Blumer, 1969, p. 10-12).

<sup>226</sup> Notre traduction. De l'original : « *I seek to present a manifesto for a sociology that examines the diverse mobilities of peoples, objects, images, information and wastes; and of the complex interdependencies between, and social consequences of, these diverse mobilities. [...] In particular I elaborate some of the material transformations that are remaking the 'social', especially those diverse mobilities that, through multiple senses, imaginative travel, movements of images and information, virtuality and physical movement, are materially reconstructing the 'social as society' into the 'social as mobility'* » (Urry, 2000, p. 1-2).

<sup>227</sup> Notre traduction. De l'original : « *I develop each of these rules: to develop through appropriate metaphors a sociology which focuses upon movement, mobility and contingent ordering, rather than upon stasis, structure and social order; to examine the extent, range and diverse effects of the corporeal, imagined and virtual mobilities of people, for work, for pleasure, to escape torture, to sustain diasporas and so on; to consider things as social facts – and to see agency as stemming from the mutual intersections of objects and peoples; to embody one's analysis through investigating the sensuous constitution of humans and objects; to investigate the respective and uneven reach of diverse networks and flows as they move within and across societal borders and of how they spatially and temporally interconnect; to examine how class, gender, ethnicity and nationhood are constituted through powerful and intersecting temporal regimes and modes of dwelling and travelling; to describe the different bases of people's sense of dwelling, including their dependence upon various mobilities of people, presents, photographs, images, information, risks and so on; to comprehend the changing character of citizenship as rights and duties are increasingly owed to, and derive from, entities whose topologies criss-cross those of society; to illuminate the increased mediatization of social life as images circulate increasingly fast and with added reach*

nous focaliser ici sur les deux qui nous ont poussée à intégrer de « éléments » à la *Carte de (dés)appartenance* : « considérer les choses comme des faits sociaux – et considérer l’agentivité [*agency*] comme émanant des intersections mutuelles entre les objets et les personnes » ; et, « densifier [*to embody*] son analyse en enquêtant sur la constitution sensuelle [*sensuous constitution*] des humains et des objets ». Les objets, les « éléments », autres que les personnes doivent donc être considérés lors d’une recherche sociologique (parmi bien d’autres « nouvelles règles »). Et, ainsi, dépasser les limitations des théories classiques plutôt aptes à saisir « l’immobilisme, la structure et l’ordre social » (Urry, 2000, p.18).

La construction de la fidélité à soi peut être traquée dans les éléments qui font sens pour les individus : des lieux, des objets, des odeurs... Ces éléments sont puisés dans l’existant, dans l’histoire familiale, dans les lieux de vie, dans les expériences communes et aussi dans les expériences individuelles. Ce sont des éléments de formulation et de reformulation du rapport de l’individu à la famille et à soi, et plus largement, du rapport au monde. À travers eux, l’individu s’empare d’une réalité qu’il modèle entre aspiration à être soi et besoin de se définir des appartenances. Dans la quête de la fidélité à soi, la place des origines est fondamentale : les origines sont la formulation par l’individu de sa naissance... Sociale ? Identitaire ? Elles sont le commencement donné par l’individu à son histoire et à son existence (Ramos, 2006, p. 18).

Dans un tout autre contexte, Elsa Ramos place les « éléments » à la base de l’« invention des origines » et du travail de (re)construction d’une « fidélité à soi ». Dans *L’invention des origines. Sociologie de l’ancrage identitaire*, l’auteure, qui se propose d’appréhender le sentiment d’appartenance spatiale des provinciaux qui vivent à Paris ou dans la région parisienne, montre le rôle d’un « chez-soi d’origine » en tant qu’ancrage nécessaire à une « stabilité de l’identité » et comment ces origines sont « inventées ». Ce travail nous a également servi de base au développement de la *Carte de (dés)appartenance*.

---

*so as to form and reform various imagined communities; to appreciate the increasing interdependencies of ‘domestic’ and ‘foreign’ issues and the reduced significance of the means of physical coercion to the determination of the powers of states; to explain changes within states towards an emphasis upon ‘regulating’ mobilities and their often unpredictable and chaotic consequences; to interpret how chaotic, unintended and non-linear social consequences can be generated which are distant in time and/or space from where they originate and which are of a quite different and unpredictable scale; to consider whether an emergent level of the ‘global’ is developing which can be viewed as recursively self-producing, that is, its outputs constitute inputs into an autopoietic circular system of ‘global’ objects, identities, institutions and social practices » (Urry, 2000, p. 18-19).*

### 3.3.5. Méthode d'analyse des données

25 entretiens ont été menés entre fin septembre 2015 et début février 2018 pour un totale d'environ 35 heures d'enregistrement. Ceux-ci ont été transcrits verbatim<sup>228</sup>. Le participant était libre de choisir entre son domicile et notre bureau pour réaliser l'entretien – 15 ont choisi notre bureau ; 9, leur domicile ; et, 1 son lieu de travail. Relativement aux langues employées lors de l'entretien, nous proposons trois options : le portugais, le français ou l'anglais<sup>229</sup> – 20 ont choisi le portugais ; 4, le français ; et, 1 l'anglais. Nous avons organisé notre terrain en deux étapes. La première entrée dans le terrain (09/2015-02/2017) s'est étalée sur 18 mois pendant lesquels nous avons mené les 11 premiers entretiens. Cette phase, plus longue, a permis une transcription et une analyse progressive des entretiens. Elle marque aussi la reformulation de notre question de départ et de la méthodologie. À ce moment-là, après avoir analysé le matériau et établi le plan de ce qui serait plus tard la partie dédiée aux *espaces-temps* (cf. Partie I), nous nous sommes rendue compte à partir de ce même matériau que la question des *sentiments de (dés)appartenances* était liée à la question des pratiques et des liens au « pays d'origine ». Nous avons donc reformulé notre guide d'entretien (en l'adaptant à de nouvelles hypothèses naissantes) et avons repris le terrain en fin 2017, et ce jusqu'à février 2018, période durant laquelle nous avons réalisé 14 entretiens. Les analyses – continuellement à l'œuvre –, ont permis d'ajuster les critères de recrutement de nos participants (aux catégories naissantes) à travers un « échantillonnage théorique [*theoretical sampling*] », jusqu'à la saturation du modèle théorique.

L'analyse n'est pas un moment isolé de la recherche, bien au contraire, elle y est omniprésente. Nous avons vu que dans le cadre de l'entretien compréhensif, le recrutement des participants, la grille des questions, et même l'« intropathie » (savant mélange d'intuition et d'empathie), ne sont que des instruments visant à l'explication et non un but en soi (Kaufmann, 2016). Ils ne sont que des « instruments pour atteindre des mécanismes sociaux ou produire de nouveaux concepts » (Kaufmann, 2016, p. 53). Ceux-ci sont construits à partir d'un va-et-vient entre le terrain et les catégories analytiques. Il s'agit d'une formalisation progressive des catégories dont le terrain est le point de départ – s'inscrivant dans la tradition de l'induction analytique et théorie ancrée, l'entretien compréhensif « inverse les phases de la construction

---

<sup>228</sup> Note de lecture concernant les règles de transcription que nous avons employées : nous signalons entre double parenthèse les manifestations d'émotions de nos participants au moment où elles se manifestent et lorsqu'elles terminent. Par exemple : « ((Rit)) TEXTE ((+)) » ou « ((Souligne)) TEXTE ((+)) ».

<sup>229</sup> Une des limitations de notre recherche est effectivement de ne pas offrir la possibilité aux participants de s'exprimer en luxembourgeois (ou en allemand), car je ne maîtrise pas cette langue. Néanmoins, il est important de souligner qu'à peine 4 participants auraient éventuellement choisi le luxembourgeois (scénario hypothétique).

de l'objet : le terrain n'est plus une instance de vérification d'une problématique préétablie mais le point de départ de cette problématisation » (Kaufmann, 2016, p. 22). Ainsi, la validité des résultats est une question qui n'a plus lieu d'être dans une démarche de ce genre, ancrée dans le terrain, car « le terrain est déjà la contrainte initiale, [et les] les hypothèses lancées sont issues de l'observation : l'ordre des procédures est inversé » (Kaufmann, 2016, p. 26). La validité est à chercher ailleurs : dans la manière de poser les problèmes et de construire la théorie (Elias, 1993).

Le va-et-vient entre terrain et modèle théorique naissant est au centre de la démarche analytique – « il n'y a pas deux phases, l'une de formulation, l'autre de falsification des hypothèses, mais un double mouvement d'engendrement des codes, des catégories, de leurs propriétés, et de leurs relations dans l'analyse des données, et simultanément, de mise à l'épreuve de leur validité, d'élimination des cas négatifs, de modification des échantillons qualitatifs, de raffinement contrôlé des identités et des différences jusqu'à saturation » (Strauss & Corbin dans Céfaï, 2003, p. 365). Mais les analyses effectuées ne sont pas toutes semblables. Une fois la transcription du matériau faite, commence effectivement la véritable investigation du matériau – « le traitement ne consiste pas à simplement extraire ce qui est dans les bandes et à le mettre en ordre. Il prend la forme d'une véritable investigation, approfondie, offensive, imaginative : il faut faire parler les faits, trouver des indices, s'interroger à propos de la moindre phrase » (Kaufmann, 2016, p. 74).

L'idéal serait, pour le chercheur « d'inventer son propre langage, parfaitement adapté à ses idées, mais il risque[rait] de se condamner à l'isolement et à l'incompréhension » (Kaufmann, 2016, p. 90). C'est pourquoi l'auteur de *L'entretien compréhensif* systématise son *modus operandi* et développe la méthode qui porte le même nom. Ainsi, à partir d'une écoute du matériau (sans transcription, car l'oral lui semble « infiniment plus riche et complexe »), il rédige des fiches et des mémentos<sup>230</sup>. Lors de la rédaction de ses fiches, il « attaque directement le travail d'élaboration théorique » (Kaufmann, 2016, p. 78). Pendant ce travail de rédaction, c'est dans les allers-retours avec le terrain que naissent les hypothèses, à partir du « frottement des concepts », c'est-à-dire entre les « catégories indigènes/savoir local » et les « concepts abstraits/savoir global ». De cette confrontation permanente naissent les hypothèses – « les

---

<sup>230</sup> De notre côté, nous avons adopté la transcription totale du matériau. Le plus important, selon l'auteur, n'est pas de choisir la transcription totale du matériau puis rédiger des *memos* ou les rédiger directement à partir de l'oral, car de toute manière « le traitement de données quel qu'il soit est toujours un travail de réduction de la complexité du réel » (Kaufmann, 2016, p. 77). D'ailleurs, il reconnaît finalement, lui aussi « retranscrire les entretiens, mais d'une façon particulière, fragmentée » (Kaufmann, 2016, p. 78-79).

hypothèses apparaissent par “soudures imprévues<sup>231</sup>”, interconnexions entre catégories conceptuelles n’ayant jamais été mises en relation ». (Kaufmann, 2016, p. 82-84). Il s’agit d’un « travail obscur de la pensée » où « les émotions et les simples impressions se mêlent aux déductions et autres raisonnements plus conceptualisés ». Il n’hésite pas à affirmer que « pour libérer la créativité, seule l’intuition est opératoire, activant des zones non conscientes ou semi-conscientes du cerveau » (Kaufmann, 2016, p. 85-86).

Mener à bien ce travail implique que le chercheur adopte une posture et un état d’esprit caractéristiques. L’investigation du matériau doit être active et productive. Or il n’y a pas de découverte sans volonté de découvrir. Le chercheur doit donc, chaque jour, cultiver son envie de savoir, ne pas dépouiller le matériau comme une tâche ennuyeuse et passive, mais avec curiosité et passion. [...] Ensuite, au niveau de l’analyse théorique, il doit vivre une passion telle pour ses hypothèses qu’elles finissent par prendre possession de lui, le hantant à tout instant. [...] La passion de savoir se vit comme toutes les passions, sur un mode émotionnel évident (Kaufmann, 2016, p. 75).

Émotion et intuition se mêlent lors de l’analyse du matériau. L’intuition est le moteur de (re)formulation des hypothèses – « l’intuition [...], ce travail obscur de la pensée produit justement des soudures imprévues [et] la soudure idéale part d’un fait observé et le relie à une hypothèse centrale en transformant cette dernière ». Hypothèse et matériau alternent le devant de la scène – « dans les phases calmes de dépouillement, les hypothèses occupent la position supérieure : elles fonctionnent comme grille de lecture du matériau, [tandis que] quand une histoire est forte et révèle un aspect nouveau, c’est au contraire le matériau qui occupe le devant de la scène, instrument permettant de reformuler les hypothèses » (Kaufmann, 2016, p. 85-86). Il s’agit ici d’un continuuel « mécanisme d’inversion de la hiérarchie entre hypothèses et matériau », qui permet d’avancer dans analyses et d’affiner les « catégories de rangement » (Kaufmann, 2016, p. 87)<sup>232</sup>. Une hypothèse, qui surgit alors d’une connexion imprévue n’est

---

<sup>231</sup> Jean-Claude Kaufmann se réfère ici à Wright Mills, qui dans *L’Imagination sociologique* affirme : « mais diriez-vous, comment les idées nous viennent-ils ? Comment presser l’imagination de rassembler faits et images, de rendre les images pertinentes, et de donner un sens aux faits ? Je ne le sais pas très bien ; tout ce que je peux faire, c’est d’évoquer les conditions générales et les techniques simples qui permettent d’accrocher les idées. L’imagination sociologique, je vous le rappelle, consiste essentiellement à changer de perspective à volonté et à représenter fidèlement la société et ses parties. C’est cette imagination, évidemment, qui distingue le sociologue du technicien en quelques années. L’imagination sociologique aussi se cultive ; il n’a pas de doute qu’elle réclame une certaine routine. Mais il y a quelque chose d’innatendu chez elle, peut-être parce qu’elle consiste essentiellement à rapprocher des idées que personne ne croyait compatibles. [...] Il y a, derrière ces rapprochements, une espèce d’agilité intellectuelle en même temps qu’un désir farouche de comprendre [...]. Mais la mécanique n’est pas plus compliquée que ça [...] vous tâcherez d’accueillir passivement les soudures imprévues et fortuites » (Mills, 2016 [1959], p. 216).

<sup>232</sup> Ici, tandis que la théorie ancrée suggère plutôt une accumulation systématique, l’induction analytique et aussi la méthode de l’entretien compréhensif, se concentrent plutôt sur les cas négatifs (Kaufmann, 2016, p. 88). Jean-



jamais seule, « car elle s'articule à tout un écheveau d'autres hypothèses et concepts, constituant ainsi le modèle en cours d'élaboration » (Kaufmann, 2016, p. 94). Ainsi, « la construction de l'objet est donc la résultante d'un continuel mouvement contradictoire : émergence d'hypothèses qui bousculent et désorganisent le modèle d'un côté ; réorganisation du modèle de l'autre » (Kaufmann, 2016, p. 95), jusqu'à saturation du modèle. Finalement, ce qui relie le tout : le plan évolutif – « il n'est pas de recherche possible sans un fil conducteur, une chaîne d'idées centrales permettant de ne pas se laisser déborder par le matériau et l'émergence non maîtrisée des hypothèses. Ma technique du plan évolutif rédigés dès le début n'a pas d'autre objectif : tendre le fil autour duquel devra se dérouler la narration argumentative » (Kaufmann, 2016, p. 95).

Plus important que de suivre une méthode telle quelle, il s'agit de développer une méthode d'analyse propre, adaptée aux questionnements, au terrain et à sa propre manière de travailler. Une fois « assimilée la logique d'ensemble [de cette méthode], il est d'une certaine manière préférable de l'oublier, de forger ses propres outils adaptés à l'enquête à mener, d'imaginer sa méthode personnelle » (Kaufmann, 2016, p. 107). En ce qui nous concerne, nous avons suivi cette méthode de près en nous en éloignant légèrement à deux moments : quant à la transcription du matériau et en ce qui concerne la *codification* des données (où nous nous rapprochons de la théorie ancrée). Ainsi, à l'instar de Elsa Ramos, nous considérons que la transcription intégrale des premiers entretiens constitue « un garde-fou contre une lecture sélective » (Ramos 2015, p. 94). La transcription des entretiens est un des premiers moments de « déconstruction et de reconstruction autrement » du matériau, dans le sens où une première grille d'analyse commence à voir le jour, à partir de l'association des premiers *memos* rédigés lors de la transcription. La transcription « permet de relever des idées, des expressions, des mots qui n'ont pas été entendus au moment de la réalisation de l'entretien, mais également de formuler d'autres hypothèses, de faire les liens entre différents éléments du discours, de faire surgir de nouveaux questionnements... » (Ramos 2015, p. 95). Rien qu'à la fin de cette étape, nous avons écouté chacun de nos entretiens trois fois : pour leur transcription, correction et anonymisation. Cette étape permet une première (et importante) immersion dans le matériau. Elle fonctionne par ajouts successifs, c'est dire que les *memos* se multiplient, mais pas isolément ; ils s'articulent entre eux, donnant lieu aux premières catégories et typologies et ce, grâce à l'« analyse comparative continue [*constant comparison*] » (Glaser & Strauss, 2010, p.

---

Claude Kaufmann propose quelques outils pour « faire parler les faits », notamment : une analyse des phrases récurrentes, des contradictions et des contradictions récurrentes (Kaufmann, 2010, p. 96-102).

107-137) qui, pour nous, prend place dès le moment de la transcription. De même, nous nous éloignons de la manière de procédé de Jean-Claude Kaufmann en ce qui concerne la *codification* des données, procédure que nous empruntons à la théorie ancrée. Cependant, nous ne procédons pas non plus de la manière originellement proposée par Glaser et Strauss. Cela signifierait effectivement faire table rase de toutes les associations que nous avons déjà établies lors de la transcription et de la rédaction des premiers *memos*. C'est-à-dire que nous codifions les données, mais directement au « niveau intermédiaire de codification » – aussi appelé « *axial coding* », qui consiste dans la réduction et regroupement de catégories (Heath & Cowley, 2004, p. 146). Ceci nous permet d'avancer dans les analyses tout en restant près du terrain.

L'analyse des *Cartes de (dés)appartenance*, a été faite parallèlement et de manière articulée avec l'analyse de la narrative qui lui est à chaque fois associée. Tel comme le guide d'entretien et bien d'autres étapes de l'entretien compréhensif, il s'agit ici d'une co-construction entre le participant et la chercheuse. Il est d'ailleurs intéressant de noter que, si chaque *Carte de (dés)appartenance* est personnelle – propre à chaque participant –, nous observons des similitudes quant à leur manière de s'approprier la *Carte*, ce qui nous renseigne sur les mécanismes qui régissent les *sentiments de (dés)appartenances* envers le pays d'origine. Ainsi :

- Tandis que nous avons placé au centre de la *Carte* la relation « Moi et le Portugal », le participant modifiait sans cesse l'intérieur de celle-ci (sans s'en rendre compte) : tantôt c'était « Moi et le Portugal », tantôt « Moi et le Luxembourg » ou « Moi et l'Europe », etc. Cette appropriation du centre de la carte par nos participants, jetait par terre l'idée de « capter » une *(dés)appartenance* spécifique isolée de toute autre. Les *(dés)appartenances* étant multiples, simultanées et enchevêtrées, se montrent alors en relation permanente les unes avec autres. Par conséquent l'idée de *rapprochement-éloignement* n'était pas toujours établie envers le pays d'origine (mais en relation avec).
- Alors que nous pensions à la relation « Moi et le Portugal » au passé et au présent, il n'était pas rare que les participants mentionnent des *éléments* au future (telles les conditions de vie à la retraite, la peur de l'inconnu, le futur des enfants, etc.). En effet, les *(dés)appartenances* doivent être réfléchies dans une logique sur le parcours de vie dont les différentes temporalités sont partie intégrante.

- Tandis que nous avons établi une distinction entre éléments de *rapprochement* (*post-its* verts) et éléments d'*éloignement* (*post-its* jaunes) dans la relation « Moi et le Portugal », les participants considéraient souvent une dynamique double pour le même *élément*, dépendant du moment de la vie. Le rôle du parcours de vie est encore une fois souligné.
- Finalement, encore transversal à la quasi-totalité de nos participants, nous observons qu'ils attribuaient un caractère « positif » aux éléments de *rapprochement* et un caractère « négatif » aux éléments d'*éloignement*, ce qui pourrait renvoyer à l'idée selon laquelle : le « sentiment d'appartenance » envers le Portugal (proposée par la chercheuse à travers cette *carte*) est perçu par les participants comme positif et donc l'*éloignement* envers le pays d'origine comme quelque chose de négatif. Cependant, comme les participants modifiaient le centre de la *Carte* au cours de l'entretien (se référant au Luxembourg, à l'Europe, etc.) il s'agit plutôt de la conclusion générale selon laquelle : les *sentiments d'appartenances* sont perçus comme positifs, tandis que les *sentiments de désappartenance* comme négatifs.

La *Carte des (dés)appartenances* produit, avec la narration, des données sur plusieurs couches : les éléments et leur caractère (de *rapprochement*, d'*éloignement*, positif, négatif, etc. – attribué par le chercheur et/ou par le participant) ; la relation entre chaque élément et le(s) moment(s) de la vie au(x)quel(s) ils se réfèrent ; le degré de pertinence de chaque élément dans la relation « Moi et le Portugal » ; les (potentielles) relations entre les éléments ; entre une multiplicités d'autres analyses possibles. Au cours de notre travail, nous ne présenterons qu'une analyse partielle : une lecture des *Cartes* dans le contexte de la présentation du *chez-soi*, conceptualisé en tant qu'*espace-temps* privilégié de co(re)construction du *réfèrent de (dés)appartenance* au pays d'origine<sup>233</sup> (cf. Chapitre 5).

---

<sup>233</sup> En effet, notre plan de départ était trop ambitieux. Analyser 25 entretiens compréhensifs et 24 *Cartes* aurait exigé un temps qui aurait excédé celui dont nous disposions et le produit final (la thèse) aurait été excessivement lourde. Nous espérons avoir l'occasion de retravailler les *Cartes* lors de la publication d'articles suivants la thèse. Bien que l'analyse systématique des *Cartes* n'ait pas été faite, toutes ont été complètement intégrées dans notre travail, dans la mesure où, finalement, elles ont constitué la base de notre réflexion autour du sujet de la (re)construction des *sentiments de (dés)appartenances* au cours de la vie. Tel comme guide d'entretien, la *Carte de (dés)appartenance* a constitué, depuis le départ de la recherche, un espace de (re)formulation des questions de recherche ; de (re)création d'hypothèses ; et, de (re)construction de l'objet d'étude. Par ailleurs, elles sont à la base de la manière dont nous avons conceptualisé notre modèle de (re)configuration identitaire (cf. Chapitre 10).

## Chapitre 4 : Problématique, questions de recherches et structure de la thèse

Au Luxembourg, les recherches concernant les pratiques (trans)nationales et les *sentiments de (dés)appartenance* des Portugais de « seconde génération » sont rares et toujours intégrées dans des recherches plus amples, notamment dans le cadre d'études adoptant une perspective intergénérationnelles, plutôt centrée sur les pratiques et les expériences de la première génération (Beirão, 1999) ; dans le domaine de la sociolinguistique, avec un intérêt pour la transmission de la langue et culture d'origine (Correia, 2013) ; dans le domaine de la psychologie, concernant la solidarité intergénérationnelle (p.ex., Albert *et al.*, 2013 ; Fleury, 2010) ; ou encore en sociologie, liés à l'étude des réseaux de soutien social d'immigrés âgés (p.ex., Karl *et al.*, 2017 ; Ramos & Karl, 2016). Bien que ces travaux (en particulier les deux premiers), décrivent le contexte dans lequel les Portugais de « seconde génération » grandissent au Luxembourg, c'est-à-dire activement liés au pays d'origine de par les liens et pratiques transnationales assurées par leurs parents, aucun n'aborde spécifiquement la (re)construction des *sentiments de (dés)appartenance* au cours de la vie et son rôle dans le processus de *(re)configuration identitaire* (ce que nous tentons de faire dans le chapitre 10).

Dans le but de combler cette lacune et tout en ayant comme postulat de départ que les pratiques transnationales ne sont pas uniformément vécues au cours de la vie, mais qu'elles varient en portée, intensité et fréquence (Levitt & Waters, 2002b), notre première question de recherche prenait forme :

*Comment les pratiques (trans)nationales varient-elles au cours du parcours de vie des Portugais de « seconde génération » au Luxembourg ?<sup>234</sup>*

Cependant, au fur et à mesure que notre recherche avançait<sup>235</sup>, une deuxième question (liée à la première) émergeait du terrain. En effet, nous observions des *tensions* au niveau des *sentiments de (dés)appartenance* qui amenaient souvent les participants à agir dans le sens de *résoudre* (chercher un équilibre) ces *tensions*. En plus de comprendre comment les pratiques

---

<sup>234</sup> Nous avons ici recours aux parenthèses dans (trans)national, car il ne s'agit pas de mettre l'accent exclusivement sur les champs sociaux transnationaux. Les contextes locaux et nationaux jouent un rôle crucial dans les expériences de la « seconde génération ». Le but est de saisir aussi bien le transnationalisme de la « seconde génération » que son incorporation » (Levitt & Waters, 2002).

<sup>235</sup> Ce tournant a eu lieu après notre première entrée dans le terrain et en vertu des analyses (des 11 premiers entretiens) ; moment où nous avons (re)formulé notre question de recherche, (ré)ajusté nos critères de recrutement des participants (*theoretical sample*) et (re)construit notre objet d'étude.

(trans)nationales variaient au cours du parcours de vie, il s'agissait également de comprendre comment les *sentiments de (dés)appartenances* étaient (re)configurés et quel était le rôle joué par le pays d'origine dans ce processus. Ainsi, nous avons formulé la question de recherche suivante :

*Comment les Portugais de « seconde génération » au Luxembourg (re)construisent-ils, négocient-ils et accomplissent-ils leurs (dés)appartenances au cours du parcours de vie et quelle est le rôle joué par le pays d'origine ?<sup>236</sup>*

En ce qui concerne la structure de notre thèse, au cours de la Partie I, nous avons présenté l'organisation suivante : l'état de l'art de la recherche (Chapitre 1) ; le cadre théorique (Chapitre 2) et le cadre méthodologique (Chapitre 3) ; et, finalement la problématique et les questions de recherche (Chapitre 4). Nous arrivons à la Partie II qui constituent l'analyse et la discussion des données.

Ainsi, nos premières analyses, qui avaient surtout comme objectif de répondre à la première question, sont à la base des *espaces-temps* (Partie II), c'est-à-dire, de ce que nous avons conceptualisé en tant que *cadre d'expériences* au sein desquels les *sentiments de (dés)appartenances* sont (re)configurés. Ainsi, nous présentons trois *espaces-temps* : 1) *le chez-soi*, qui constitue le cadre d'expérience privilégié à la co(re)construction du *réfèrent de (dés)appartenance* au pays d'origine (Chapitre 5) ; 2) *l'école, les loisirs et le travail*, qui renvoient plutôt à un *réfèrent de (dés)appartenance* au Luxembourg (Chapitre 6) ; et, 3) *les voyages* qui sont un *espace-temps* de (dé)construction et reconstruction des *référents de (dés)appartenance* au Portugal, au Luxembourg et de *démultiplication des référents de (dés)appartenance* (qui, par ailleurs sont multiples, simultanés et enchevêtrés) (Chapitre 7).

Étant donné que notre regard portait originellement sur le rôle du pays d'origine dans la vie des Portugais de « seconde génération », les tensions qui se sont le plus données à voir sont celles qui bousculent les *sentiments de (dés)appartenance* au Portugal (et au Luxembourg). Ce qui ne veut absolument pas dire que d'autres *référents de (dés)appartenance* ne soient pas impliqués dans ce processus (car multiples, enchevêtrés et interreliés entre eux).

---

<sup>236</sup> Nous avons également recours aux parenthèses dans *(dés)appartenance*, pour rendre compte des deux côtés d'un même phénomène : appartenir et ne pas appartenir. Le terme *(dés)appartenir* prétend rendre compte d'un continuum. Nous nous sommes inspirés des travaux de Eslpeth Probyn, en notamment *Outside belongings* (1996), qui dans un tout autre contexte (études de genre) nous a amené à réfléchir sur ce que pourrait signifier appartenir [*belonging*] au-delà de l'idée qu'il s'agirait d'une simple condition. En effet, plus qu'une condition, il s'agit d'un processus : plus que *longing to belong*, il s'agit de *be-longing, longing to be* (Probyn, 1996, p. 3-15). Entre « se trouver sans place » et « être à la recherche de sa place » une multiplicité d'autres *sentiments de (dés)appartenance* on lieu d'être, configurant comme que des « équilibres temporaires » (cf. Chapitre 9).

Notre question de recherche fonctionne, dans une certaine mesure, comme une limitation (à travers la consigne et la *Carte de (dés)appartenance*), mais surtout comme un point d'entrée possible vers la compréhension d'un processus qui la dépasse largement. Ainsi, parler de *réfèrent de (dés)appartenance* au singulier et isolément, n'est qu'un artifice théorique qui nous permet d'avancer dans les analyses et ne fait pas justice à la complexité du phénomène en question.

La deuxième question de recherche est donc née de l'identification de *tensions-résolutions* au niveau des *sentiments de (dés)appartenance* chez nos participants. Ainsi, nous avons identifié les principales raisons qui engendrent ses *tensions* et bousculent les *sentiments de (dés)appartenance* : des stéréotypes (*Portugais au Luxembourg* et *l'emigrante au Portugal*) ; et, des questions liées à l'incorporation et à la mobilité sociale (ascendante et/ou descendante ; désirée et/ou redoutée). Ces tensions alimentent un « mal-être » qui demande à être *résolu* par nos participants. Nous avons identifié trois *clés* principales *mobilisées* par nos participants pour rétablir un équilibre (souvent articulées entre elles). Ces *clés* sont à la fois les éléments de *tensions* et les *clés de résolution* : *les langues, accents et manières de parler ; la nationalité et le nom ; et, l'apparence physique*. Les motifs de *tensions* sont à la fois les *clés* d'ajustement mobilisées par nos participants (agentivité).

En voulant répondre à la deuxième question, nous nous sommes rendu compte que l'identification des dynamiques de *tensions-résolutions* n'était qu'une partie de la réponse et, surtout, qu'elle n'avait lieu d'être qu'au sein d'une modalité spécifique des *(dés)appartenances*. En effet, nous avons conceptualisé trois modalités : *les sensations, les sentiments et les stratégies de (dés)appartenance* (Partie III). La première modalité, *la sensation d'appartenir*, n'engendre que du bien-être, fonctionne comme une « fermeture de sens (vide) » et prend forme dans un « enveloppement sensible » (Chapitre 8). La deuxième modalité correspond aux *sentiments de (dés)appartenance*. Ceux-ci sont multiples, situationnels, vécus dans les contextes d'interactions (avec des *éléments* : personnes, objets, etc.). Il s'agit du niveau où se situent les *tensions-résolutions* que nous avons mentionné auparavant ; il s'agit des conditions de l'action et implique l'agentivité de l'acteur (Chapitre 9). À leur tour, les *stratégies de (dés)appartenances* coïncident avec une (re)configuration identitaire et renvoient à une « fermeture de sens ». Nous en soulignerons deux : la *déportugualisation* et/ou la *luxembourgisiation* directement liées aux clés de *tensions-résolutions* (Chapitre 10).

Nous confluons la thèse en présentant une esquisse de modèle explicatif : *de la (ré)organisation et (ré)hiérarchisation des (dés)appartenances aux (re)configurations identitaires.*





## Partie II – Les espace-temps de (dés)appartenance : cadres d'expérience

Les pratiques (trans)nationales varient en « portée, intensité et fréquence [*scope, intensity and frequency*] » au cours de parcours de vie (Levitt & Waters, 2002b, p. 11). Les é(im)migrés et leurs enfants « combinent incorporation et stratégies transnationales de différentes manières, à différents moments de leurs vies. Ils s'y appuient pour construire leurs identités, poursuivre une mobilité économique, et mettre en place des revendications politiques au pays d'origine, au pays d'accueil ou dans les deux contextes<sup>237</sup> » (Levitt & Waters, 2002b, p. 12). En partant de ce postulat, notre premier objectif était de comprendre comment les pratiques (trans)nationales varient au cours du parcours de vie des Portugais de « seconde génération » au Luxembourg. Bien évidemment, il ne s'agit pas ici de décrire systématiquement, de mesurer ou de comparer les pratiques (trans)nationales des Portugais de « seconde génération » au Luxembourg, mais de comprendre et interpréter les expériences vécues et la subjectivité des participants pour en faire ressortir les traits essentiels, les processus sous-jacents. Le but est de fournir des explications et des interprétations de ces expériences.

L'histoire de chacun(e) est unique. Cependant, à partir d'une analyse par théorisation ancrée (Glaser & Strauss, 2010 ; Paillé, 1994), nous avons pu mettre en évidence les mécanismes et les processus qui orientaient l'action, les modalités et schémas d'action partagés par nos participants. Ainsi, tout en adoptant une perspective transnationale, relationnelle et axée sur le parcours de vie, nous avons constaté que les expériences de nos participants renvoyaient à des spatialités (locales, nationales, transnationales) et des temporalités spécifiques (biographiques, sociales, historiques), et à des relations spécifiques (p.ex., famille, ami(s), voisin(e)s, professeur(e)s, *Autres*, etc.), au sein desquelles les sentiments de (dés)appartenance semblaient être bousculés de manière spécifique<sup>238</sup>. Nous avons donc

---

<sup>237</sup> Notre traduction. De l'original : « [...] *Transnational practices and assimilation are not diametrically opposed to one another. Depending on their socioeconomic characteristics, immigrants and their children combine incorporation and transnational strategies in different ways at different stages of their lives. They use these to construct their identities, pursue economic mobility, and make political claims in their home or host country or in both. The resulting configurations produce different mixes of upward and downward mobility with respect to both contexts, depending on the kinds of activities in which migrants participate, the institutional arenas where these activities take place, and the class and life-cycle stage of individual migrants* » (Levitt & Waters, 2002b, p.12)

<sup>238</sup> Bien que notre question de recherche soit double (une sur les pratiques (trans)nationales et l'autre sur la (re)construction des *sentiments de (dés)appartenances* et le rôle du pays d'origine) et que nous ayons dédié deux parties distinctes de la thèse pour y répondre, elles sont liées entre elles et interdépendantes. Notre conceptualisation des *espaces-temps* renvoie directement au *processus de (re)configuration identitaire*, dans le sens où chaque *espace-temps* – chaque cadre d'expérience –, y opère selon une dynamique particulière : 1) le

organisé ces spatialités, temporalités et relations dans trois *espaces-temps de (dés)appartenance*, que nous conceptualisons, à l’instar de Erving Goffman, en tant que *cadres d’expérience* (Goffman, 1991 [1971])<sup>239</sup> : le chez-soi ; l’école, les loisirs et le travail ; et, les voyages.

Le premier *espace-temps* – le *chez-soi* – constitue l’*espace-temps* privilégié de co(re)construction<sup>240</sup> du *réfèrent de (dés)appartenance* au pays d’origine<sup>241</sup>. Ce cadre d’expérience renvoie de manière particulière à l’enfance et à l’adolescence<sup>242</sup> ; à la famille, au voisin(e)s ; à la « *casa* [dans le sens de maison et de chez-soi] » ; et à une socialisation<sup>243</sup>

---

*chez-soi* renvoie à une dynamique de *rapprochement-éloignement* ; *l’école, les loisirs et le travail*, à une dynamique d’*inclusion-exclusion* ; 3) et *les voyages*, à une dynamique d’*identification-différentiation*. Bien que nous les présentions comme binômes, ces dynamiques doivent cependant être perçues comme des continuum, au sein desquelles plusieurs combinaisons et degrés sont possibles. Il est également important de souligner que chaque dynamique n’est pas exclusive à chaque *espace-temps* ; elles sont transversales à tout *espace-temps*.

<sup>239</sup> Nous nous approprions ici le concept de « cadre d’expériences » d’Erving Goffman (1991 [1971]) car il traduit le mieux ce que nous voulons exprimer. Les *espaces-temps* renvoient aux différentes temporalités et spatialités (associées entre elles) « encadrant » les expériences de vie de nos participants et par conséquent leurs *sentiments de (dés)appartenances*. Ces « cadres » ne leur sont pas extérieurs, car ceux-ci les (re)construisent – il s’agit d’un processus dialectique. Selon Erving Goffman, toute expérience humaine renvoie à un cadre donné (généralement partagé par toutes les personnes en présence). Ainsi, « les cadres remplissent une double fonction dans les interactions quotidiennes : d’une part ils orientent les perceptions, les représentations de l’individu et d’autre part ils influencent son engagement et ses conduites. D’abord ils orientent les perceptions : les cadres fixent en quelque sorte la représentation de la réalité [...]. Ensuite, ils influencent l’engagement et les conduites : la définition de la réalité étant fixée, la personne peut ajuster son degré d’engagement et adopter les comportements adéquats » (Nizet & Rigaux, 2014). Bien évidemment, un travail théorique bien plus approfondi serait nécessaire pour élaborer notre « adaptation » des « cadres d’expérience » d’Erving Goffman. L’important à retenir est le suivant : notre conceptualisation des *espaces-temps* en tant que cadres d’expériences vise à montrer qu’au sein de chaque *espace-temps*, les dynamiques en jeu (de par les perceptions et représentations, ainsi que l’engagement et les comportement de l’individu, encadrés par ces mêmes *espace-temps*) bousculent les *sentiments de (dés)appartenance* d’une manière spécifique et donc opèrent au niveau de la (re)configuration identitaire de manière particulière (mais non exclusive) – voir note de bas de page précédente.

<sup>240</sup> Nous employons le terme « co(re)construction » pour rendre compte du fait qu’un *réfèrent de (dés)appartenance* est plus un processus qu’une entité figée ; il est (dé)construit/(re)construit en permanence ; co(re)construit car il l’est par tous les *éléments* en interaction et non pas dans un processus unidirectionnel où c’est uniquement l’acteur qui le construit.

<sup>241</sup> Par *réfèrent de (dés)appartenance* nous entendons l’ensemble d’éléments qui, articulés entre eux renvoient à une certaine *(dés)appartenance* – ici au pays d’origine. Les *éléments* peuvent être tout et n’importe quoi (chaque individu compose avec ce qui l’entoure – physiquement, symboliquement, imaginativement ; au présent, passé et/ou futur, etc.) : relations sociales, pratiques, représentations, lieux, événements, sentiments, sensations, choses... Parler d’un *réfèrent de (dés)appartenance* isolé est un artifice théorique. Parler d’un *réfèrent de (dés)appartenance* au Portugal ou un *réfèrent de (dés)appartenance* au Luxembourg de manière isolée est, dans une certaine mesure, incorrect. Les deux (et une multiplicité d’autres) sont enchevêtrées et indissociables ce définissant et délimitant les uns les autres ; leurs frontières sont fluides et perméables.

<sup>242</sup> Les différents cadres d’expériences sont co(re)construits au cours du parcours de vie. Cependant, notons que le *chez-soi* (le *réfèrent de (dés)appartenance* au pays d’origine) est co(re)construit de manière particulièrement intense pendant l’enfance et adolescence étant donné que les enfants d’é(im)migrés se trouvent sous l’emprise des parents qui eux ont tendances à s’engager plus activement, fréquemment et intensivement dans des pratiques transnationales.

<sup>243</sup> Nous adoptons ici une « approche “compréhensive” de la socialisation » comme construction sociale développée par Claude Dubar dans *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles* (Dubar, 2015, p. 99-100). Au contraire des approches culturelles et fonctionnelles de la socialisation, les approches compréhensives « place[nt] l’interaction et l’incertitude au cœur de la réalité sociale ainsi définie comme confrontation entre des “logiques” d’action foncièrement hétérogènes » (Dubar, 2015, p. 79). Les premières « mettent l’accent sur une caractéristique essentielle de la formation des individus : elle constitue une

primaire<sup>244</sup>. Le deuxième *espace-temps* – l'école, les loisirs et le travail –, que nous pourrions également appeler *trajectoires d'incorporation*, constitue l'*espace-temps* privilégié de co(re)construction du *réfèrent de (dés)appartenance* au Luxembourg<sup>245</sup>. Ce cadre d'expérience renvoie à une socialisation secondaire ; aux professeurs, camarades de classes, collègues de travail, etc. ; à l'« école », au « lieu de travail ». Le troisième *espace-temps* – les voyages – constitue l'*espace-temps* privilégié de (dé)construction, (re)construction et démultiplication des *référénts de (dés)appartenance*. Ce cadre d'expérience renvoie souvent à l'inconnu ; à l'altérité (p.ex., lieux, personnes, sensations, sentiments, etc.). Alors que le *chez-soi* traverse les autres *espaces-temps*, les *voyages* ont tendance à les démultiplier (offrant de nouveaux *espaces-temps* et créant de nouveaux cadres d'expérience).

L'objectif de cette partie (Partie II) est d'étayer les fondations de notre thèse, à savoir l'idée selon laquelle, dans le contexte de différents *espaces-temps* (cadres d'expérience), des *référénts de (dés)appartenances* (multi-référenciés et enchevêtrés) sont co(re)construits en permanence ; constitués par différents *éléments* interreliés, à partir desquels les acteurs (re)construisent, négocient et accomplissent leurs *sentiments de (dés)appartenances*, dont nous parlerons dans la partie suivante (cf. Partie III).

---

incorporation des manières d'être (de sentir, de penser, d'agir) d'un groupe, de sa vision du monde et de son apport à l'avenir, de ses postures corporelles comme de ses croyances intimes. Qu'il s'agisse du groupe d'origine au sein duquel s'est déroulée sa petite enfance et auquel il appartient "objectivement", de son groupe d'appartenance à l'âge adulte ou d'un groupe extérieur dans lequel il veut s'intégrer et auquel il se réfère "subjectivement", l'individu se socialise en intériorisant des valeurs, des normes, des dispositions qui en font un être identifiable ». Tandis que les approches constructivistes, rejettent « le postulat selon lequel chaque individu cherche soit à se conformer à la culture du groupe et à reproduire ses "traditions" culturelles soit à optimiser ses richesses et ses positions individuelles de pouvoir, selon le type de société où il se trouve ». Ainsi, définir de socialisation comme construction sociale équivaut à considérer que « chaque individu est confronté à cette double exigence et doit apprendre à la fois à se faire reconnaître par les autres et à accomplir les meilleures performances possibles. La socialisation ne peut donc se réduire à une dimension et consiste ici à gérer cette dualité irréductible » (Dubar, 2015, p. 79). Nous nous appuyons à nouveau sur les travaux de Claude Dubar dans la troisième partie de notre thèse.

<sup>244</sup> Nous reprenons ici la distinction entre socialisation primaire et secondaire développée par Peter Luckmann et Thomas Berger, dans *The social Construction of Reality. A Treatise of Sociology of Knowledge* (apud Qribi, 2010). Ainsi, la socialisation primaire consiste en l'appréhension du monde social en tant que réalité signifiante, la socialisation secondaire permettant, elle, à l'individu déjà socialisé d'absorber de nouvelles réalités – « la socialisation secondaire est l'intériorisation de "sous-mondes" institutionnels ou basés sur des institutions ». En effet, « la socialisation n'est jamais complètement réussie » et « la socialisation n'est jamais totale ni terminée » (Berger & Luckmann, apud Qribi, 2010, p. 133-139). Il est donc important d'accorder autant d'importance à la socialisation secondaire qu'à la primaire.

<sup>245</sup> Il serait plus correct ici de dire : cadre d'expérience privilégié de co(re)construction du *réfèrent de (dés)appartenance* à la société où l'individu cherche à s'incorporer. Étant donné que notre travail porte sur les Portugais de « seconde génération » au Luxembourg et que la plupart de nos participants ont plutôt chercher et cherchent encore à s'incorporer à la société luxembourgeoise, nous gardons la formulation : « *réfèrent de (dés)appartenance* au Luxembourg » (ce qui rend la thèse plus intelligible).

Pour la présentation des données et analyses, nous avons choisi une approche diachronique. C'est-à-dire, qu'elles sont présentées suivant l'ordre des cohortes<sup>246</sup> (de la plus ancienne à la plus récente). D'ailleurs, notre approche est doublement diachronique dans le sens où, nous les présentons en respectant également le parcours de vie du participant. Notre objectif est de placer les expériences de chaque participant dans leurs contextes respectifs (biographique et socio-historique) pour dégager les éventuels effets de contexte et mieux comprendre les *stratégies de (dés)appartenance* à l'œuvre. Articuler les différentes temporalités : biographique (individuelle), sociale et historique et, parfois de l'entretien lui-même<sup>247</sup>, n'est pas un exercice évident, mais il nous semble essentielle pour rendre compte de la complexité des processus et des dynamiques impliquées dans les (re)configurations identitaires.

## Chapitre 5 : Le *chez-soi*

Lors de l'analyse des récits de nos participants, nous nous sommes aperçus que l'enfance et l'adolescence sont déterminantes, dans la mesure où, en tant qu'enfants, sous l'emprise des parents, ils sont souvent amenés à participer à des pratiques et liens (trans)nationaux entretenus par ceux-ci. Une fois arrivée l'adolescence, l'entrée à l'université et/ou l'accès à une certaine autonomie économique, la portée, l'intensité et la fréquence des pratiques (trans)nationales au sein de cette génération varient considérablement (avec une tendance à la baisse, du moins pendant l'adolescence). L'enfance (et le début de l'adolescence) émerge comme une des étapes clé dans la co(re)construction de ce que nous avons appelé le *réfèrent de (dés)appartenance* au pays d'origine. Bien que la famille (ou plutôt le noyau central) et, par conséquent, la socialisation primaire, jouent un rôle décisif en ce qui concerne la

---

<sup>246</sup> À partir de nos analyses nous avons regroupé nos participants en quatre différentes cohortes (cf. Chapitre 3). Cette séparation a été établie « de l'intérieur », c'est-à-dire à partir des expériences de nos participants. Elle a aussi été établie en lien direct avec la temporalité socio-historique pendant laquelle leur enfance et adolescence a été vécue. Étant donné que notre objectif de recherche visait à comprendre le rôle du pays d'origine dans la (re)configuration des *sentiments de (dés)appartenance* des Portugais de « seconde génération » au Luxembourg et que la co(re)construction du *réfèrent de (dés)appartenance* au pays d'origine (de *chez-soi*) est particulièrement intense pendant l'enfance et adolescence, nous avons observé que certains facteurs contextuels (spécifique à chaque temporalité socio-historique) ont été décisifs dans le vécu de nos participants, d'où la séparation par cohortes (cf. Chapitre 3).

<sup>247</sup> Par « temporalité de l'entretien » nous nous référons au moment auquel un certain sujet émerge lors de l'entretien. Le sujet « X » a-t-il été abordé au début du récit du participant ? À la fin du même ? Entre quel et quel autre sujet ? En quelle mesure ceci nous renseigne-t-il sur le vécu du participant ? Des questions qui restent ouvertes. Il nous semble cependant intéressant, dans certains cas, de la mettre en avant.

(re)construction de ce *réfèrent* en particulier, il serait une erreur de penser que ce réfèrent est transmis verticalement (des parents vers les enfants) et qu'il est immuable. Au contraire, il est co(re)construit en permanence, car à mesure que l'enfant grandit il participe activement à sa (re)construction (en y apportant ses propres pratiques, ses réseaux sociaux, etc.). Ainsi, ce *réfèrent* continue d'être co(re)construit au cours du parcours de vie, ce pourquoi, nous ne l'abordons pas seulement au passé avec nos participants, mais aussi sous l'angle des expériences présentes.

Trois ensembles de pratiques constituent le *chez-soi*<sup>248</sup> : 1) les *langues du chez-soi* (la langue portugaise à domicile, entre autres) ; 2) les *saveurs du pays* (la dimension sensorielle, en particulier les pratiques liées à la cuisine) ; et, 3) les *4F* (pratiques culturelles et représentations associées au pays d'origine).

## 5.1. Les langues du *chez-soi*

Un *élément* traverse la totalité de nos entretiens et occupe une place centrale dans les récits de nos participants : *les langues*. Nous allons présenter les *langues du chez-soi*<sup>249</sup>. Dans un premier temps, nous tenterons de tracer les pratiques et expériences vécues pendant

---

<sup>248</sup> Le *chez-soi* est une abstraction, une catégorie analytique que nous avons construite pour décrire le premier *espace-temps* (en tant que *cadre d'expérience* privilégié de co(re)construction du *réfèrent de (dés)appartenance* au pays d'origine). Ici, l'emploi du terme « *chez-soi* » ne renvoie pas à la catégorie de sens commun employée par nos participants : « *casa* » qui peut elle aussi être traduite par « *chez-soi* » ou par « *maison* ». La « *maison* » est le lieu physique où la vie quotidienne domestique prend place (tandis que « *chez-soi* » renvoie plutôt à l'aspect émotionnel et symbolique). Par ailleurs, la « *maison* » est souvent déclinée au pluriel – la maison au Luxembourg, la maison au Portugal ; une vie quotidienne au Luxembourg, « une vie en un mois » au Portugal – nous y reviendrons. « *Casa* », dans le sens de « *chez-soi* » a peu été employé par nos participants. La question de savoir quand la *casa* est vécue comme un *chez-soi* est effectivement très intéressante (et constituerait sans doute une bonne question de recherche, qui n'est pas la nôtre). Dans aucun de nos entretiens (à l'exception de Gabriela qui affirme « se sentir "*chez-soi*" au Luxembourg » (et qui, d'ailleurs, pour renforcer l'idée, emploie le terme en français, alors que l'entretien était en train de se dérouler en portugais) la question du « *chez-soi* » (en tant que catégorie du sens commun : *casa*, traduite comme « *chez-soi* ») est problématisée. Ainsi, nous avons relégué au second plan l'hypothèse selon laquelle le « sentiment du *chez-soi* » serait impliqué dans les (re)configurations identitaires des Portugais de « seconde génération » au Luxembourg. En effet, la mobilité sociale et les stéréotypes le sont de manières beaucoup plus importante – nous y reviendrons. Ainsi, libre d'une connotation forte provenant du terrain, le concept de *chez-soi* (en français) restait relativement opérationnel. Ce pourquoi nous l'avons mobilisé dans la dénomination du premier *espace-temps*.

<sup>249</sup> *Chez-soi* continue ici de signifier *espace-temps* dans le sens où il renvoie à de multiples spatialités, temporalités et relations (p.ex., la maison, le voisinage, l'enfance, l'adolescence, la vie adulte, la famille, les cousins, les voisins, etc.). Nous avons dit qu'il s'agissait du cadre d'expérience « privilégié » de co(re)construction du *réfèrent de (dés)appartenance* au Portugal, mais il renvoie bien évidemment à une multiplicité d'autres *réfèrents*. De même, nous avons affirmé qu'il était lié à une socialisation primaire, cependant il l'est également à des socialisations secondaires. Ici (comme dans les autres chapitres) nous abordons toujours les pratiques réalisées par les participants quand ils sont enfants et/ou adolescent, puis les pratiques au présent, en tant qu'adultes. Le fait de souligner le cadre primaire est dû au fait que la co(re)construction du *réfèrent de (dés)appartenance* au pays d'origine semble y être plus intense.

l'enfance et l'adolescence, lorsque le participant habite avec ses parents (normalement avant la majorité et/ou avant l'acquisition d'une indépendance matérielle et financière). Dans un deuxième temps, les expériences de ceux qui « font couple » (réel ou en perspective), avec ou sans enfants. Nous les avons respectivement regroupés en : *chez-soi parental* et *chez-soi (re)construit*. À travers cette distinction nous pouvons rendre compte de certaines dynamiques concernant les pratiques (trans)nationales, mais également les *sentiments de (dés)appartenance* mobilisés<sup>250</sup>.

### 5.1.1. Les langues du *chez-soi parental*

Les participants ayant grandi dans les années 1960-70 ont connu un Luxembourg très différent de celui d'aujourd'hui. Bien qu'ils aient grandi chacun à l'extrême opposé du Luxembourg, respectivement au Sud et au Nord, Bárbara et Fabrice<sup>251</sup> avaient tous les deux un entourage où le luxembourgeois était la langue principale (dans le voisinage, à l'école, avec les camarades de classe et ami(e)s, pendant les loisirs, au contact avec les médias disponibles, etc.). Pour eux, « être plongé » dans un *univers* luxembourgeois était une évidence. Le seul lieu où ils parlaient le portugais était le domicile, avec leurs parents, car au sein de la fratrie<sup>252</sup> régnait également le luxembourgeois – « je n'avais que des copines luxembourgeoises et italiennes et, à un moment donné, avec ma sœur et mon frère, quand on était ensemble à la maison, on parlait toujours luxembourgeois, hein ! Et, bien sûr, mes parents ne parlent pas luxembourgeois. Eux c'est plutôt le français. [...] Ils disaient toujours “*aqui em casa não se fala essa língua de cão ! Aqui é português* [ici à la maison on ne parle pas cette langue de chien ! Ici c'est le portugais] !” [...] » (Bárbara, 55 ans, FR<sup>253</sup>). La langue luxembourgeoise a toujours été la plus présente dans leur quotidien. « ((Souligne)) Je rêve en luxembourgeois, je

---

<sup>250</sup> La distinction entre *chez-soi parental* et *chez-soi (re)construit* aurait pu être reprise à chaque chapitre, ce qui n'est pas le cas. Nous la reprenons quand elle nous permet de mettre en avant des dynamiques majeures dans le cadre des *stratégies de (dés)appartenance*.

<sup>251</sup> Tous les noms des participants ont été modifiés pour assurer la confidentialité des données (ainsi comme tout autre dénomination passible de mettre en cause l'anonymat des participants).

<sup>252</sup> Comme les frères et sœurs, les cousin(e)s occupent également une place prépondérante dans la vie de nos participants, en particulier pendant l'enfance, ce lien tendant à se dissoudre à partir de l'adolescence. La relation entretenue avec les cousin(e)s est particulièrement mise en avant par nos participants au sujet des langues parlées pendant l'enfance (souvent la même qu'au sein de la fratrie) et des *vacances d'été au Portugal* (avec qui ils partagent également cette expérience).

<sup>253</sup> Il s'agit de la langue dans laquelle l'entretien a été mené. Je note FR pour Français, PT pour Portugais et AN pour anglais.

ne rêve pas en portugais ((+)) ! », nous disait Bárbara. Le portugais était cependant une constante, liée à la présence des parents – « entre nous [au sein de la fratrie], on parlait le luxembourgeois et nos parents ils nous autorisaient à parler le luxembourgeois entre nous, mais à table on parle le portugais, ça c'est sûr ! » (Fabrice, 50 ans, FR).

Bárbara et Fabrice qui ont préféré réaliser l'entretien en français<sup>254</sup>, sont descendants des premiers Portugais arrivés au Luxembourg (années 60) et leur récit dénote cette exceptionnalité. Entre l'arrivée au Luxembourg, encore dans l'illégalité (cf. Chapitre 7), une description détaillée des obstacles rencontrés par leurs parents et des difficultés qu'ils ont endurées, leur récit se prétend unique. Fabrice est fils de parents analphabètes, dont il souligne : « ils parlaient que le portugais, mais pas étudié ». C'est avec « les garçons, au grenier » qu'il a appris à parler et à écrire le portugais. Il ne comprendra que plus tard, que ces garçons avec qui il jouait au grenier, « mais en silence », étaient des jeunes déserteurs qui fuyaient le service militaire au Portugal et que son père cachait au grenier<sup>255</sup>. Des histoires d'un temps passé, lointain, mais qui marque l'expérience des membres de cette première cohorte.

*Mes parents disaient toujours : « vous apprenez les langues d'ici, comme ça, vous aurez un diplôme et vous gagnerez plus d'argent ! ». Parce qu'eux, ils étaient analphabètes tous les deux, hein ! Ils étaient analphabètes. Voilà. Eh... Je continue ? (I : Oui. Exactement.) ((Rit)) Je suis à l'école là. (I : Ils étaient analphabètes...) ((Souligne)) Oui, oui, ça c'est très important ! ((+)) Et aussi... parce qu'à la maison on regardait seulement la télévision, française et RTL [Radio Télé Luxembourg], c'était en français aussi. La télévision portugaise on ne l'avait pas et il y avait encore la télévision allemande et là, nos parents, nous laissait, les enfants, on pouvait regarder les dessins animés en allemand. C'était deux fois par semaine. Ça on pouvait. [...] Les émissions de musique, ça aussi c'était une fois par semaine et là on pouvait regarder ça. Et, pour le reste, c'était en français. (Fabrice, 50 ans, FR)*

La télévision<sup>256</sup> occupe une place centrale dans l'apprentissage des langues par nos participants, ce qu'on peut observer dès les premiers entretiens. Analphabètes, les parents de Fabrice ont créé les conditions pour que leurs enfants bénéficient d'un contact avec la langue allemande à la maison pour qu'effectivement « ils apprennent les langues du pays, obtiennent un diplôme et réussissent leur vie » (Fabrice, 50 ans, FR).

---

<sup>254</sup> Aussi bien Bárbara que Fabrice aurait préféré réaliser l'entretien en luxembourgeois. Malheureusement je ne maîtrise pas cette langue, donc entre le portugais, français et anglais, ils ont choisi le français.

<sup>255</sup> Au-delà de la famille, du noyau central (en particulier, parents, fratrie et cousin(e)s) nous observons que des « tierces personnes » finissent par jouer un rôle important dans les expériences de nos participants, notamment en ce qui concerne l'apprentissage des langues. Ici, les « garçons au grenier » ont été indispensable à l'apprentissage du portugais par Fabrice, au même titre que les « patroas » des mères chez d'autres participants ou encore une « vieille dame Luxembourgeoise » chez Diana, entre autres.

<sup>256</sup> Plus qu'un moyen d'apprendre les langues, la télévision se configure comme une « porte d'entrée » vers des mondes diverses, d'autres « modes d'être au monde », d'autres référents culturels.

Eu ce qui concerne les participants ayant grandi dans les années 1970-80 (deuxième cohorte), nous observons une multiplicité de trajectoire distinctes (cf. Chapitre 3, tableau 8). Ainsi, il nous faut distinguer entre<sup>257</sup> : 1) ceux qui ont passé leur enfance, leur adolescence et leur vie adulte au Luxembourg (José, Amália, Benjamim et Rodrigo) ; 2) ceux qui ont passé l'enfance au Luxembourg, mais ont été envoyés par les parents au Portugal où ils ont fini par passé l'adolescence et le début de vie adulte au Portugal, puis sont rentrés au Luxembourg (Samuel et Luís) ; 3) ceux qui ont vécu leur enfance au Portugal, et sont rentrés au Luxembourg adolescents (Inês, Gabriela)<sup>258</sup> ; et, 4) Helena, qui a passé son enfance partagée entre le Luxembourg et le Portugal (que nous plaçons souvent à côté de Inês et Gabriela). Attardons-nous sur les expériences de ceux qui ont passé leur enfance au Luxembourg.

L'arrivée progressive des Portugais, ainsi que d'autres communautés immigrées à partir de la fin des années 1960, modifie graduellement le paysage culturelle et linguistique du Luxembourg (Beirão, 1999, p. 88-92 ; Correia, 2013, p. 60-69). Si, au recensement de la population du 31 décembre 1970, les Portugais étaient 5 745, lors du recensement suivant, en 1981, ils étaient 29 309<sup>259</sup>. La fin du *Régime dictatorial* au Portugal<sup>260</sup>, en 1974, et l'ouverture des frontières qu'elle engendra marque un moment clé dans l'histoire de l'émigration portugaise, notamment vers le Luxembourg. On assiste alors à une dispersion de cette population dans le territoire : « contrairement aux Italiens qui avaient subi une sorte de ghettoïsation dans certains quartiers, les Portugais se dispersent bien davantage dans l'espace luxembourgeois en répondant à des offres d'emplois proposées sur une grande partie du territoire » (Correia, 2013, p. 65), mais « il est vrai qu'ils sont plus représentés dans certaines régions – comme la capitale et le Sud, régions leaders de l'économie luxembourgeoise, l'Est (régions de la viticulture) ou encore la ville de Larochette (HORECA<sup>261</sup>) » (Schiltz, 2013, p. 111). Au cours des dernières décennies le « dispersement » dont parle Sarah Vasco Correia a

---

<sup>257</sup> Les raisons qui ont motivé ces différentes trajectoires sont expliquées lors de la présentation du corpus (cf. Chapitre 3).

<sup>258</sup> Bien que nées au Luxembourg (Inês, Gabriela et Helena), ces participantes sont rentrées au Portugal enfants avec leurs mères qui allaient prendre soin de leurs parents âgés. Elles ont fini par y passer une grande partie de leur enfance, voir de leur adolescence et de leur vie adulte. Une fois au Portugal, la seule langue avec laquelle elles étaient confrontées était le portugais. C'est pourquoi elles ne soulèvent aucune tension particulière concernant leur expérience des langues pendant l'enfance et donc nous n'aborderons pas leurs expériences au long de cette section. L'exception est pour Inês et Helena (sœurs) qui, avant de partir pour le Portugal, ont quand même été gardées par des nounous Luxembourgeoises et ont senti quelques difficultés dans l'apprentissage du portugais, une fois au Portugal.

<sup>259</sup> Berger, F. (2008). Zoom sur les primo-arrivants portugais et leurs descendants. CEPS/INSTEAD. Disponible en ligne : <https://statistiques.public.lu/catalogue-publications/vivre-Luxembourg/2008/49-2008.pdf>.

<sup>260</sup> Régime corporatiste autoritaire de la Deuxième République portugaise identifié à la figure d'António de Oliveira Salazar, l'*Estado Novo* dura de 1933 à 1974, prenant fin avec la Révolution des Œillets, le 25 avril 1974.

<sup>261</sup> HORECA est l'acronyme officiel utilisé pas seulement au Luxembourg pour désigner le secteur d'activités de l'Hôtellerie, de la Restauration et des Cafés (note de bas de page de notre responsabilité).



cédé la place à une concentration géographique des Portugais dans de certaines régions du pays, qui peut être considéré pour comme une « ghettoïsation dans certains quartiers »<sup>262</sup>. En effet, si pour Bárbara et Fabrice, le lieu de vie n'a pas joué de rôle majeur dans leurs expériences (ils se sentaient « plongés » dans un *univers* luxembourgeois aussi bien au Sud qu'au Nord), ceci n'est plus le cas pour les participants de cette deuxième cohorte, pour qui le lieu de vie – ville, village, quartier, voisinage – occupe progressivement une place plus importante dans leurs expériences.

En plus d'un paysage culturel et linguistique changeant, les participants ayant grandi dans les années 1970-80 expérimentent également un contexte technologique<sup>263</sup> en transformation, notamment les chaînes télévisées qui se multiplient (dans plusieurs langues), la diffusion de fréquences radio portugaises et la distribution des premiers journaux portugais. Il est donc aussi intéressant d'observer que, tandis que pour Bárbara et Fabrice, le luxembourgeois était la langue de la fratrie (et des cousin(e)s), cette langue est substituée, pour les participants de cette deuxième cohorte, par le français et ce en grande partie à cause des chaînes télévisées francophones consommées à domicile (les chaînes lusophones n'étant pas encore disponibles).

Amália est née au Portugal au début des années 1970 et est arrivée au Luxembourg à l'âge de quatre ans comme José. À la maison, Amália a toujours parlé le portugais avec ses parents et le français au sein de la fratrie. José fait part exactement de la même pratique (le portugais avec les parents et le français au sein de la fratrie), mais avec une particularité : l'accent – qui est tout sauf un détail<sup>264</sup>.

---

<sup>262</sup> Le document le plus récent émis par le STATEC [Institut national de la statistique et des études économiques, au Luxembourg] en ce qui concerne « les principales communautés du pays rend compte de ce phénomène : « les 16.0% de Portugais au Luxembourg ne se répartissent pas de manière homogène à travers le territoire. La part des Portugais dans la population est particulièrement importante dans les communes se situant au Nord-Est du territoire luxembourgeois, ainsi que dans le Sud du pays. Le pourcentage de Portugais est le plus élevé à Larochette avec 44.1% de la population totale (et même 75.6% des étrangers), à Differdange (35.7%) et à Esch-sur-Alzette (32.7%). Les parts des Portugais dans la population sont les plus faibles dans les communes d'Ell (5.2%), de Kehlen (4.7%) et de Lac de la Haute Sûre (4.6%). En termes absolus, c'est à Luxembourg-Ville que les Portugais sont les plus nombreux (12 454). Suivent les communes d'Esch-sur-Alzette (11 473) et de Differdange (9 356) » (disponible en ligne : <https://statistiques.public.lu/catalogue-publications/regards/2018/PDF-06-2018.pdf>). Cette information est d'autant plus importante que nous allons souligner la « donne résidentielle » (Santelli, 2016 : 43-46) éprouvée par les Portugais de « seconde génération » – nous y reviendrons.

<sup>263</sup> En ce qui concerne les Technologies d'Information et de Communication (TIC), au cours de ce chapitre, il sera surtout question des médias et en particulier de la télévision (notamment, les chaînes disponibles et consommées à domicile).

<sup>264</sup> En effet, dès les premiers instants de l'entretien, José nous explique que son père, avant d'être arrivé au Luxembourg, avait émigré plusieurs années au Brésil, et que lui, a décidé de garder l'accent de son père. C'est ainsi, qu'après deux minutes d'entretien, la notion de « pays d'origine » est déconstruite. En effet, il s'agit souvent plus d'un « parcours migratoire » que d'un « pays d'origine ».

*Au début il n'y avait pas autant de Portugais. Le seul endroit où l'on voyait des Portugais c'était quand mon père nous amenait au Café de Portugal [Café du Portugal] dans le Grund [quartier de Luxembourg-Ville] [...]. Là-bas il y avait le Café de Portugal. C'était le seul endroit où on pouvait voir d'autres Portugais et ((Souligne)) regarder la télévision ! Là-bas il y avait une télévision et nous, nous n'avions pas de télévision ((+)) ! Il y avait aussi un chauffage au bois, autour duquel on aimait bien d'y être tous pendant l'hiver. Les enfants, là-bas, en train de regarder la télévision en noir et blanc. Il y avait quelques presuntos [jambon] et chouriços [saucisses] accrochés ((Rit)) ! (José, 44 ans, PT)*

Les changements en ce qui concerne le paysage culturel et linguistique du Luxembourg et l'évolution des médias ne s'est pas opéré du jour au lendemain, donc les participants plus âgés de cette deuxième cohorte, partagent avec ceux de la première un contexte luxembourgeois encore marqué par la faible présence des Portugais et des médias limités.

*Depuis tôt, c'était le luxembourgeois comme langue [...] parce que j'ai fréquenté l'école ici à Luxembourg-ville, dans un quartier qui était une zone essentiellement de Luxembourgeois. [...] ((Souligne)) Et ma sœur, avec qui je parlais beaucoup, c'était toujours en luxembourgeois ((+)). Jusqu'à ce que mon père dise : ((Voix grave)) « aqui não ! Aqui é em português ! Em casa, português ! [ici non ! Ici c'est en portugais ! À la maison, portugais !] » ((+)) Et après avec des personnes que je connaissais, avec qui je parlais toujours en allemand parce que c'était les patronnes de ma mère et j'ai grandi un peu avec elles aussi. [...] [Et] à l'époque il n'y avait pas un accès à la télévision portugaise comme maintenant, donc il y avait plus cette distance. La radio commençait à peine à se développer aussi, donc on ne l'écoutait pas beaucoup. [...] Mes parents se sont aussi toujours éloignés un peu de cette ghettoïsation qui existe généralement, de cet effet de l'immigration qui est celui d'être en groupe n'est-ce pas ? Comme c'est le cas de Differdange, Larochette, Esch. Ce sont les grands centres où il y a plus de Portugais. Mes parents ne sont jamais allés dans cette direction, donc je n'ai jamais trop eu cette connexion. (Samuel, 45 ans, PT)*

Comme souligné précédemment, pendant leur enfance et adolescence, tous les participants de cette cohorte parlaient surtout le français au sein de la fratrie et avec les cousin(e)s. Samuel est l'exception ; il habitait un « quartier luxembourgeois » et son école primaire était par conséquent majoritairement fréquentée par des Luxembourgeois, ce qui fait bien ressortir le fait que le lieu de résidence est un des facteurs majeurs conditionnant les expériences de nos participants et ce par « effet domino » (Santelli, 2016, p. 45).

Le lieu de résidence renseigne sur l'environnement dans lequel les descendants d'immigrés ont grandi, l'entourage avec lequel ils ont partagés leurs expériences juvéniles, contribuant à forger leurs univers de référence. Or, selon la composition de l'entourage résidentiel, la propensions à partager son quotidien avec la population majoritaire, [...] varie considérablement. Certains lieux donnent tout particulièrement accès à cet entourage (des logements en centre-ville, dans un village ou une petite commune). Le lieu de résidence, selon sa configuration (enclavement ou non), de plus ou moins forte concentration de populations immigrés facilitent ou au contraire empêchent le contact avec le groupe majoritaire. Les pratiques au sein de l'espace familial (entre parents et enfants, entre père et mère, entre frères et sœurs) peuvent aussi être influencées par l'entourage ; chacun pouvant puiser d'autres univers de référence dans les pratiques observées à l'extérieur de l'espace familial en fréquentant

des enfants des voisins, les camarades de classe. Le lieu de résidence est déterminant car, par un effet domino, il influe sur les autres étapes de la vie : la composition des élèves d'un établissement est déterminée par la carte scolaire, elle-même délimitée par le lieu de résidence, le type de scolarisation orientant les conditions d'accès au marché du travail. Ainsi, le parcours des descendants d'immigrés se trouve fortement infléchi par cette « donne résidentielle » (Santelli, 2014), déterminant essentiel de leur scolarisation en raison du rôle qu'y joue l'entourage (Santelli, 2016, p. 43-46).

Le lieu de résidence influence fortement les expériences vécues par nos participants (à partir de la deuxième cohorte), en particulier leur expérience des langues. À l'instar d'Emanuelle Santelli (sur les descendants d'immigrés maghrébins dans le contexte de la France), nous pouvons affirmer que le parcours des Portugais de « seconde génération » au Luxembourg se trouvent fortement infléchis par cette « donne résidentielle » (Santelli, 2014, 2016). Encore relativement au dernier extrait d'entretien présenté, notons également, qu'au même titre que les « garçons au grenier » pour Fabrice, les *patroas* [les patronnes] de la mère de Samuel jouent un rôle important dans son apprentissage des langues. En effet, en tant que femmes de ménage, les mères amenaient souvent leurs enfants avec elles au travail, aux domiciles qu'elles nettoyaient et ceux-ci finissaient par interagir (en luxembourgeois et/ou allemand) avec les patronnes des mères et leurs enfants, ce qui contribuait de manière décisive dans leur apprentissage des langues du pays.

À titre de comparaison, Luís a grandi dans un « quartier d'é(im)migration ». Lui, parlait portugais avec ces parents, mais pour le reste (fratrie, ami(e)s, camarades de classes, etc.), la langue employée était le français. Une fois arrivé à l'école, l'allemand s'est configuré une véritable « barrière » à surmonter – « j'avais une immense difficulté en allemand parce qu'à la maison on ne regardait que la télévision en français et la plupart des luxembourgeois regardent la télévision en allemand, n'est-ce pas. C'est-à-dire que tout ça faisait ((Souligne)) une grande ((+)) différence, n'est-ce pas. Je remarquais, par exemple que mes camarades luxembourgeois avaient plus de difficultés en français que moi » (Luís, 43 ans, PT). Ces facteurs – la « donne résidentielle » et la « donne technologique » – ont effectivement empêché Luís de progresser au niveau scolaire, jusqu'à ce que ses parents décident de l'envoyer au Portugal pour qu'il fasse ses études secondaires et où il a même complété des études supérieures – nous y reviendrons.

Enfant unique, Benjamim ne parlait que portugais à la maison, n'ayant que ses parents pour interlocuteurs. Dans son récit, les médias occupent une position centrale – « donc, je suis né ici. Je suis originaire d'un quartier à Luxembourg-ville. C'est là où j'ai fréquenté le préscolaire. Donc, ici on commençait à l'âge de cinq ans. De cinq à six ans et demi, sept ans. À la maison, mes parents ne parlaient que le portugais, n'est-ce pas, la langue maternelle. Et,

à cette époque-là on avait que très peu de chaînes télévisées. ((Souligne)) Mais, il y avait déjà la chaîne allemande, la française, la belge, l'italienne... Je pense que l'espagnole n'existait pas encore à cette époque-là. La luxembourgeoise je pense qu'elle n'existait pas encore, ils ne l'ont créée que plus tard » (Benjamim, 40 ans, PT). Rien qu'au premières minutes de l'entretien, dès le début de son récit, la place des médias est centrale.

*Moi et mes collègues Portugais, Italiens et Espagnols, on aimait bien parler en français. C'était une langue beaucoup plus facile à apprendre. Je ne sais pas si c'était parce qu'on était enfants et on regardait beaucoup la chaîne française où les dessins animés passaient toujours, les mercredi, samedi et dimanche. Maintenant, c'est tous les jours, 24 heures sur 24, mais à cette époque-là, c'était juste que à ces heures-là. C'était les dessins animés en français, les séries télévisées en français. (Benjamim, 40 ans, PT)*

Une des caractéristiques communes à José (44 ans), Amália (45 ans), Benjamim (40 ans) et Rodrigo (39 ans) est leur préférence pour le français (exception de Samuel). Pour tous, l'allemand fut un défi<sup>265</sup>. Benjamim explique cette situation, en partie, par la « donne technologique » c'est-à-dire, les médias disponibles et consommés à domicile. Généralement, les parents d'enfants d'é(im)migrés, ne maîtrisant que le français, ne consommaient que les chaînes francophones, limitant ainsi leurs enfants à une interaction quotidienne avec le français. Il est intéressant de noter que les Luxembourgeois rencontrent la même difficulté, mais ce sont les médias germanophones qui sont privilégiés chez eux.

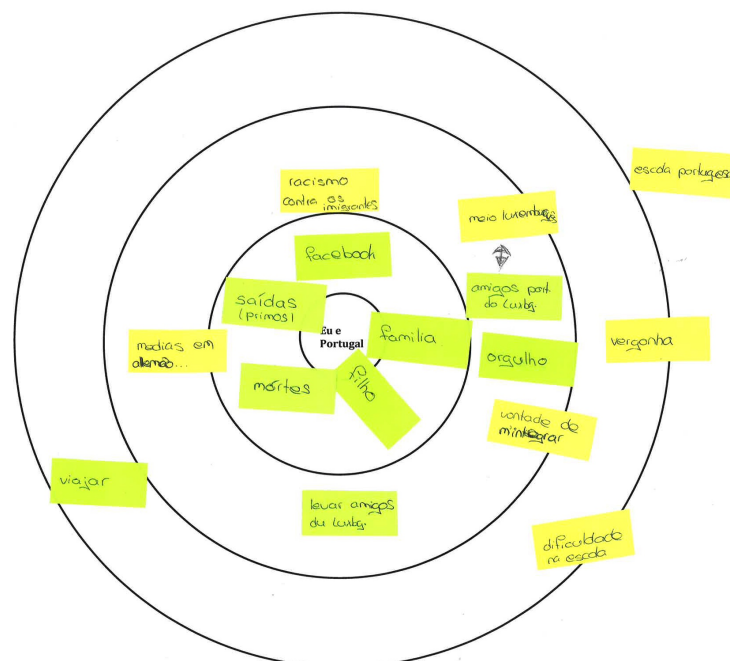
*Encore un passage que j'ai oublié ! Quand il n'y avait pas la télévision portugaise, la RTP [Rádio Televisão Portuguesa], beaucoup de Portugais, ici, écoutaient le relato [suivre les matchs de football à la radio] du Portugal [...]. Je me rappelle ! ((Rit)) Parfois je les voyais, mon père, sur le lit, lui d'un côté, son ami de l'autre, avec la radio au milieu, en train d'écouter le relato. Les femmes dans la cuisine en train de parler des plats, des spécialités ou comme ça, et eux là ((+)). [...] Entretiens, en 1992...((Souligne)) Je n'oublie pas l'année parce que je me rappelle du match encore aujourd'hui... la RTP a commencé aussi ici ((+)). [...] Après, j'ai aussi commencé à acheter, dans les kiosques, le journal italien La Domenica Sportiva ou Gazzetta dello Sport et je me mettais à lire. [...] La même chose pour l'espagnol. Le portugais, à l'époque, aussi, on le recevait ici au Luxembourg ((Souligne)) seulement trois fois par semaine. Le journal A Bola. [...] Parfois, ((Souligne)) c'était une queue de plus de quarante minutes pour entrer et acheter le journal qui venait d'arrivé ! ((+)) [...] Je me rappelle la première fois que j'ai lu un journal portugais. [...] ((Souligne)) On le gardait ! C'était comme si on était en train de lire une bible ! C'était très important ! C'était : « uau, je vais lire les nouvelles qui viennent du Portugal. Moi ! C'est pour moi ! C'est à moi ! » C'est presque un pèlerinage, prendre le bus et aller en ville acheter le journal et revenir en le lisant. J'adorais ça ((+)) ! (Benjamim, 40 ans, PT)*

---

<sup>265</sup> Pour plusieurs de nos participants, il s'agit d'une véritable « barrière » (comme nous le présenterons lors du prochain chapitre). Cependant, il est intéressant de remarquer le rôle joué par des « tierces personne » (un(e) professeur, un(e) voisin(e), les patronnes des mères, etc.), permettant parfois de dépasser les conséquences prévisibles de la « donne résidentielle » et/ou de la « donne technologique ».

Pouvoir lire des journaux portugais, écouter la radio portugaise ou encore le souvenir des débuts de la chaîne télévisée portugaise internationale au Luxembourg ont constitué des expériences marquantes pour Benjamim. Les médias ont été décisifs dans la constitution de son *réfèrent de (dés)appartenance* au pays d'origine dans la mesure où ils ont créé et alimenté sa passion envers le *Futebol Clube do Porto* [équipe de football portugaise]. C'est avec émotion que Benjamim partage, pendant de longues minutes, ses souvenirs liés aux médias.

Nous arrivons aux participants ayant grandi dans les années 1980-1990, pour qui le portugais continue d'être la langue parlée avec les parents, tandis que le luxembourgeois reprend le dessus en tant que langue principale de communication au sein de la fratrie (et cousin(e)s). Cette cohorte a connu, pendant son enfance, un Luxembourg dont les contours multilinguistiques et multiculturels se consolidaient, et où la présence des Portugais devenait à chaque fois plus forte, notamment de par la deuxième vague d'immigration portugaise enregistrée dans les années 1980 (en partie liée à l'adhésion du Portugal à la Communauté économique européenne en 1986). Par ailleurs, le contexte technologique souffre des changements majeurs, comme la diffusion des chaînes télévisées portugaises au Luxembourg et le surgissement d'Internet.



Carte de (dés)appartenance de Marielle (37 ans)

Marielle (37 ans, PT) nous disait : « mes parents ne parlent que portugais à la maison et, même comme ça, je parle ((Souligne)) beaucoup mieux ((+)) luxembourgeois que ma langue maternelle. Donc, j'ai toujours eu une tendance à choisir le luxembourgeois. [...]. Je ne suis pas comme d'autres immigrés ou enfants d'immigrés qui sont plutôt pour le français. Moi pas ! [...] Le portugais, je l'ai mis de côté ». En effet, Marielle voulait « être comme eux [Luxembourgeois] » (nous y reviendrons) et pour cela elle a « mis de côté » le portugais et, l'on pourrait dire « mis en avant » le luxembourgeois et l'allemand. Ce pourquoi elle place les « *medias em alemão* [médias en allemand] » sur sa *Carte de (dés)appartenance* en tant qu'*élément d'éloignement* envers le pays d'origine. Elle rajoutera : « tout ce que je regardais à la télévision ou ce que je lisais était en allemand ou en français... parce qu'à l'époque nous... Par exemple, aujourd'hui, les plus jeunes, ils vont plutôt dire : “les médias me rapprochent du Portugal”, mais nous pas du tout, parce que ça n'existait pas. [...] Je vais mettre les *medias em alemão*, parce que ça nous a éloigné, parce qu'en tant qu'enfant, on s'identifie avec ce qu'on regarde à la télé. Si on regarde des publicités en allemand, ça t'éloigne du Portugal ! ». Plus que les médias consommés, il s'agit avant tout des médias disponibles. Marielle constate que les cohortes récentes ont accès aux médias portugais et donc peut servir d'*élément de rapprochement*<sup>266</sup>.

*Mon père a toujours voulu, que l'on parle portugais ! Parfois, je parlais luxembourgeois avec mon frère oui, mais quand mon père était à la maison c'était plutôt le portugais. Il disait toujours : « estamos numa casa de portuguesas, não é de luxemburguesas ! Aqui fala-se português ! [On est dans une maison de Portugais, pas le Luxembourgeois ! Ici on parle portugais !] ». (Vickie, 37 ans, PT)*

Par rapport à cette cohorte (enfance passée dans les années 1980-90), nous notons une continuation en ce qui concerne la pratique du portugais à la maison avec les parents ; en ce qui concerne la langue au sein de la fratrie, celle-ci varie entre le portugais, le français et le luxembourgeois, mais surtout cette dernière. Tel comme Vickie, Ariana, souligne : « mes parents ont toujours eu cette exigence, que l'on parle le portugais à la maison. C'était presque ((Souligne)) interdit ((+)) [de parler une autre langue] ! Mais, finalement, ça ne l'était pas autant parce que je parlais avec mon frère en luxembourgeois » (Ariana, 37 ans, PT).

---

<sup>266</sup> Comme souligné lors du chapitre concernant la présentation du cadre méthodologique (cf. Chapitre 3), nous avons décidé de présenter les *Carte de (dés)appartenance* au cours du chapitre concernant le *chez-soi* (chapitre 5). L'analyse des *Cartes de (dés)appartenance* a été faite simultanément à l'analyse des narratives (il n'est ni possible ni envisageable de les déconnecter du récit qu'elles intègrent), donc nous ne présentons chacune qu'une fois, pour en faire ressortir un *élément* ou ensemble d'*éléments* spécifique.

*(I : Il [ton frère] parlait déjà le luxembourgeois quand tu as commencé l'école alors...) Mon frère n'a jamais trop aimé parler luxembourgeois parce qu'il est des années 70. Lui il est des années 70, c'est-à-dire qu'il a encore connu... Moi aussi j'ai connu beaucoup d'injustices, mais lui il les a ((Souligne)) vraiment, vraiment ((+)) connus, les injustices quand t'es étranger et tout ça. Il était des années 70, il a connu plus d'injustices. Il raconte souvent que quand il levait du doigt pour parler à l'école, [...] ils l'ignoraient complètement. (I : Alors il avait moins tendance à parler luxembourgeois à la maison et qu'il préférerait le portugais c'est ça ?) Oui. Et le français aussi. Il a toujours eu plus tendance à choisir le français, vraiment. (Carolina, 33 ans, PT)*

Au sein d'une même fratrie, plusieurs cohortes se côtoient. Carolina avait plutôt tendance à parler portugais et français avec son frère plus âgé<sup>267</sup>, qu'elle décrit comme étant « des années 70 ». Nous retrouverons cette même expression chez Rodrigo qui nous parle de son cousin, et Fanny, de sa sœur (entre autres). Eux-mêmes établissent une distinction entre leurs propres expériences et « ceux des années 1970 ». Ceux-ci ayant une préférence envers le français comme langue de communication (distinction que nous retrouvons au sein de notre propre corpus et qui semble liée de près aux médias disponibles et consommés à domicile).

*Donc, je suis fille d'immigrés portugais. Les deux du même village. Et, eux, ont immigré au Luxembourg dans les années 80. Ils étaient très jeunes. Ça veut dire qu'ils font partie de cette génération qui est venue quand le Portugal est entré dans l'Union Européenne. Après ils se sont mariés, je suis la première fille et on est parti vivre chez une Luxembourgeoise, mais déjà plus âgées, [...] et j'ai appris luxembourgeois avec cette dame qui vivait toute seule. [...] C'est pour ça que je ne me rappelle pas d'avoir appris le luxembourgeois, ce qui est bien, parce qu'il y a beaucoup d'enfants d'immigrés qui ne commencent à apprendre le luxembourgeois que quand ils vont à l'école et là c'est plus difficile. [...] Ce sont les deux langues dont je ne me souviens pas avoir appris. Le portugais je le parlait avec mes parents. [...] Plus tard, je suis allée en crèche, ce qui était aussi bien parce que j'ai appris un peu mieux le luxembourgeois. Je crois que c'était une crèche où il n'y avait pas non plus tellement de Portugais parce que c'était un quartier luxembourgeois. (Diana, 28 ans, PT)*

Nous retrouvons, chez Diana, plusieurs des facteurs influençant l'expérience de nos participants : la place occupée au sein de la fratrie (aînée) ; la présence d'une « tierce personne » (« vieille dame Luxembourgeoise ») ; le lieu de vie (« quartier luxembourgeois ») ; l'âge d'arrivée des parents au Luxembourg ; et, encore, le(s) système(s) de garde adopté(s) avant l'entrée à l'école, notamment l'intégration en crèche. Nous continuerons à détailler les relations entre ces facteurs et le vécu de nos participants dans ce qui suit et lors de prochain chapitre. Pour l'instant, ajoutons que les médias (disponibles et consommés à domicile) continuent d'être à la base de la distinction que nous avons établi entre les cohortes.

*Ma sœur elle a cinq ans de moins que moi, mais pour elle c'est différent. Voilà, elle a déjà grandi ici dans ce quartier-ci [« quartier luxembourgeois »], c'est différent. Ce n'est plus... Et ma sœur et mon*

---

<sup>267</sup> Nous aurons l'occasion d'observer que la place occupée au sein de la fratrie conditionne également les expériences de nos participants. En effet, nous vérifions une tendance : les cadets et benjamins d'une fratrie expérimentent généralement moins de tensions lors de l'entrée à l'école car ils parlent déjà le luxembourgeois à domicile avec leurs frères et sœurs aîné(e)s qui, ayant avant intégré le système scolaire, le parlent déjà.

*frère sont tout de suite allés à la crèche, ils ont appris luxembourgeois. Nous, entre nous, on parle luxembourgeois et on l'a toujours parlé. Ça veut dire qu'ils ont tout de suite appris luxembourgeois et on regardait beaucoup la télévision allemande. C'est avec la télévision que j'ai appris l'allemand, [c'est pour ça] que suis si bonne en allemand. Parce que, nous, on ne regardait pas la télévision portugaise, ni française parce qu'il n'y avait pas de dessins animés et nous on était seuls à la maison. ((Sourit)) Ça veut dire que les gens parlent si mal de la télévision, mais c'est elle, en soit, qui nous a appris l'allemand ((+)) ! (Diana, 28 ans, PT)*

Nous l'avons vu, au sein d'une même fratrie, plusieurs cohortes se mélangent. Diana établit une comparaison avec sa sœur et son frère plus jeunes et elle souligne les différences : tandis qu'elle, pendant son enfance et son adolescence, a beaucoup déménagé (alterné entre « quartier luxembourgeois » et « quartier portugais »), eux ont grandi exclusivement dans un « quartier luxembourgeois » ; tandis qu'elle, en tant qu'aînée de la fratrie, ne parlait que le portugais avec ses parents (mais a eu la chance d'apprendre le luxembourgeois avec une « vieille dame Luxembourgeoise »), eux l'ont depuis toujours parlé à la maison, au sein de la fratrie ; et, tandis qu'elle, a été gardée par sa mère au foyer (puis seulement plus tard intégrée dans une crèche), sa sœur et son frère ont depuis le plus jeune âge intégré une crèche. Elle souligne, par ailleurs, le rôle des chaînes télévisées germanophones qui lui ont permis d'apprendre l'allemand. Autant de facteurs qui se révèlent décisifs non seulement dans l'apprentissage des langues, mais dans bien d'autres aspects de la vie des Portugais de « seconde génération » au Luxembourg.

*Dans mon temps, les Portugais, les enfants d'immigrés, parlaient beaucoup français. Ils ne parlaient pas portugais, mais ils parlaient français et les Luxembourgeois détestent le français ! Voilà, et ça c'est aussi une chose qui nous sépare et je pense que les Portugais de mon temps, les plus jeunes, les adolescents, ils parlaient français parce que c'était la langue que tu savais écrire, la langue que tu connaissais le plus correctement, c'était aussi la langue que t'aimais écouter en musique, t'aimais regarder des films et regarder la télévision en français. Et puis ils ne parlaient pas le luxembourgeois parce qu'ils ne le savaient pas correctement et le portugais après, aussi, à la base, est aussi difficile si tu n'as pas le vocabulaire suffisant. Et à mon époque, il n'y avait pas beaucoup de gens avec ZON [télévision portugaise par satellite]. Il n'y avait pas beaucoup de gens qui avaient télévision par câble. Ça, maintenant, ça a changé. Je pense que ça a changé. Je vois ça dans la génération de ma sœur qui a cinq ans de différence. Ils regardent la telenovela [feuilleton télévisé], genre... (I : Ils ont plus de vocabulaire ?) Oui, oui. Je trouve qu'ils sont plus à l'aise avec le portugais que nous l'étions à notre époque parce que nous étions limités au vocabulaire de nos parents, ce qui nous limitait lors de notre adolescence. Ce n'est pas tellement cool, n'est-ce pas ((Rit)) ? Je pense que la génération de ma sœur, plus tard, avec Internet, ZON [télévision par satellite], Morangos com Açúcar [feuilleton télévisé]... C'est une phase que je n'ai pas vécue. Je trouve que peut-être tout ça, a bien aidé les Portugais ici. Je ne sais pas, tu devrais peut-être demander à la génération plus jeune que moi. (Diana, 28 ans, PT)*

Selon Diana, ce qui distinguent les différentes « générations des enfants d'immigrés » est le choix de la langue de communication principale, qui à son tour est directement lié aux médias disponibles et consommés à domicile. Ainsi, les « générations » précédentes étaient limitées au français, tandis que les nouvelles bénéficient des chaînes lusophones et d'une



multiplicité d'autres Technologies d'Information et de Communication leur permettant d'élargir leur vocabulaire dans toute langue. Cette situation semble renvoyer à une réalité passée, qui avait déjà, par ailleurs, été pointée par Delfina Beirão dans les années 1990.

L'univers familial dans lequel l'enfant se trouve tous les jours est imprégné de la culture portugaise et surtout de la langue portugaise. La langue la plus utilisée à la maison est le portugais, et certains parents interdisent même l'utilisation de toute autre langue en leur présence. En ce qui concerne les médias, depuis que la RTPi (Radiotélévision Portugaise internationale) a envahi tous les foyers les chaînes allemandes et françaises ne sont presque plus regardées (Beirão, 1999, p. 123).

Nous montrons que cette expérience n'était tout de même pas la même pour tous les Portugais de « seconde génération » et qu'elle est fortement liée au parcours migratoire des parents (en particulier leur âge d'arrivée) et au lieu de résidence, entre autres facteurs. Pour les cohortes plus jeunes, l'allemand comme « barrière à surmonter » cède place à l'allemand comme « langue préférée ». Si Diana expliquait qu'elle avait appris l'allemand grâce à la télévision, Daniel va plus loin et parle d'une « affinité pour l'allemand ».

*À la maison, mes parents regardent que de la télé portugaise mais ils regardent aussi la télé française et luxembourgeoise. Ils regardent tous les jours RTL [Radio Télé Luxembourg], quand même, avec les sous-titres en français ((Rit)). [...] Ce qui est étonnant c'est que normalement les Portugais ont plutôt une affinité pour le français. Moi, 99% de la télé que je regardais c'était en l'allemand. ((Rit)) C'est bizarre, mais bon, je ne sais pas pourquoi, c'était comme ça. J'avais plutôt une affinité pour tout ce qui était germanophone. [...] Ce n'est pas une affinité qu'on pourrait expliquer. Je ne sais pas pourquoi, en tant que Portugais, j'avais une affinité plutôt pour l'allemand. (Daniel, 28 ans, FR)*

Chez Daniel, « l'exceptionnalité » de préférer l'allemand et « tout ce qui est germanophone » sert à se distinguer (voir à s'opposer) des « autres portugais », qui consomment plutôt des médias portugais. En parallèle, Daniel élabore une critique envers les Portugais qui décident de parler français entre eux. Selon lui, une fois qu'ils ont appris le luxembourgeois et qu'ils parlent le portugais, choisir une « troisième langue » (le français) pour parler entre eux « n'a aucun sens », il s'agit d'une « aberrance totale ».

*Les informations qui sont spécifiques à la communauté portugaise ne m'intéressent pas. [...] Je trouve que faire des radios ou des journaux en portugais dans un pays étranger, je trouve que ça donne plutôt le reflet qu'on ne veut pas s'intégrer [...]. Moi je trouve que ça donne, un peu, un mauvais message à la population qui n'est pas portugaise. [...] Les médias portugais ici au Luxembourg, je trouve que c'est quelque chose qui faut remettre en question, car je trouve que ça va contre l'intégration. (Daniel, 28 ans, FR)*

Son positionnement face aux médias portugais s'accorde d'une manière générale avec sa critique envers les pratiques des « autres Portugais », ceux qui consomment des médias en langue portugaise (et/ou qui parlent français entre eux). La préférence pour l'allemand apparaît, chez Daniel, comme un moyen de se démarquer de la « majorité des Portugais ».

L'explosion médiatique des années 1990, l'émergence et la démocratisation de l'Internet ont élargi le champ des possibilités. Les Technologies d'Information et de Communication (TIC) sont à la base d'une redéfinition des dimensions spatiale et temporelle et de présence-absence au sein des populations é(im)migrés (Diminescu, 2002, 2005 ; Nedelcu, 2002, 2009, 2010, 2012), en même temps qu'elles permettent la constitution de « chez-soi [home] » à géographies variables (Morley, 2000). Nos participants ayant grandi dans les années 1990-2000 connaissent une réalité différente par rapport à leurs prédécesseurs. Dans les récits de ces derniers, les pratiques vécues en tant qu'enfant se mélangent aux pratiques actuelles, car ils habitent encore avec leurs parents. Pour eux le portugais continue d'être la langue pratiquée avec les parents (à l'exception de Rebecca, dont nous parlerons par la suite), le luxembourgeois se consolide comme la langue au sein de la fratrie et l'allemand comme la langue préférée – non sans garder le caractère d'exceptionnalité en comparaison avec les « autres Portugais »<sup>268</sup>.

*[Le luxembourgeois] est ma langue émotionnelle, et c'est la langue avec laquelle je pense. Je pense en luxembourgeois et je rêve en luxembourgeois, c'est la langue avec laquelle je m'identifie le plus. Peut-être aussi parce que les personnes avec qui j'ai les conversations plus profondes, sont les personnes avec qui je parle luxembourgeois. Peut-être ça joue un rôle aussi, je ne sais pas. Par exemple, avec mes frères et sœurs on parle aussi... Bon, j'ai dit qu'à la maison on parle toujours portugais, enfin, avec mes parents je parle toujours portugais mais avec mes frères et sœurs nous parlons luxembourgeois et allemand ((Rit)) ! Et avec mon copain je parle portugais mais lui il est arrivé avec dix-huit ans et il est en train d'apprendre le luxembourgeois. (Emma, 26 ans, PT)*

Emma est née au début des années 1990 au Luxembourg. Aînée d'une fratrie de trois, elle a toujours parlé le portugais avec ses parents, et le luxembourgeois et l'allemand au sein

---

<sup>268</sup> Les dernières statistiques disponibles (pour l'année scolaire 2014-15) placent les Portugais parmi les groupes les plus touchés par le décrochage scolaire (pour plus d'information voir : <http://www.men.public.lu/catalogue-publications/secondaire/statistiques-analyses/dcrochage-scolaire/dcrochage-14-15/fr.pdf>). Par ailleurs, la plupart de nos participants de la dernière cohorte revendiquent une préférence pour la langue allemande et ont réussi leur scolarité (ce que nous abordons dans le chapitre 6). Ils se considèrent comme une « exception » et se positionnent face à ceux qu'ils décrivent comme « les autres Portugais » ou « la majorité des portugais ». Or cette situation ne transparait pas dans notre corpus. Comme nous l'avons souligné dans le chapitre concernant le cadre méthodologique (cf. Chapitre 3), malgré nos efforts, nous n'avons pas réussi à inclure dans notre corpus des cas d'insuccès, de décrochage scolaire (ou de mobilité sociale descendante). Ainsi, nous considérons qu'une des « grandes catégories » est manquante. Il est tout de même possible de saisir les enjeux liés à la question de la mobilité sociale (ascendante et/ou descendante ; désirée et/ou redoutée), notamment le dépassement de la « barrière » de l'allemand lors de l'enseignement secondaire (que nous aborderons dans le prochain chapitre) – c'est-à-dire, à partir des caractéristiques de notre corpus, effectuer un « effet loupe » (Kaufmann, 2016, p. 41).

de la fratrie. Au lieu de la « langue maternelle », elle parle de la langue « émotionnelle », langue « des rêves », « des pensées », « des conversations plus profondes » – le luxembourgeois occupe une place privilégiée dans sa vie et dans sa (de)configuration identitaire (cf. Chapitre 9). À nouveau, l'allemand surgit comme une exceptionnalité que nous notons de par le rire qui accompagne son récit – « nous parlons luxembourgeois et allemand ((Rit)) ! ».

*Contrairement à beaucoup de Portugais, je n'ai jamais beaucoup aimé la télévision portugaise. Mon père regarde toujours la télévision portugaise [...], surtout du football ((Rit)) ! Donc j'ai commencé à ressentir une aversion envers la télévision portugaise, surtout envers les telenovelas [feuilletons télévisés] ! [...] Je regarde et je regardais surtout la télévision allemande et, comme j'ai toujours aimé l'allemand... J'adorais l'allemand ! Moi et mes frères et sœurs on regardait toujours la télévision allemande. (Emma, 26 ans, PT)*

*(Où est-ce que la langue portugaise est présente dans ton quotidien ?) [Dans] rien, rien de rien ! (I : Ok.) Sur Internet, pour moi, c'est que de l'anglais, plus rien. Télévision allemande et, parfois, française, mais je n'aime pas beaucoup regarder les films en français. Je ne sais pas pourquoi, je n'aime pas écouter les films en français. Ou bien c'est en allemand ou bien en anglais. Après, à l'écrit, je préfère écrire en français. ((Rit)) Le portugais c'est qu'avec mes parents et avec ma famille, mais même avec ma famille j'ai peur de parler le portugais parce que je sais que je fais beaucoup de fautes [...] ! Je n'ai jamais été inclinée envers le portugais, mais je n'ai jamais été inclinée envers une seule langue non plus. Comme je l'ai déjà dit, pour certaines choses je préfère dans une langue, pour d'autres dans une autre langue. [...] [Mais] je connais des Portugais qui n'ont que la telecabo [télévision par satellite] portugaise ((Rit)). Ils n'ont que les chaînes portugaises, mais moi, depuis toute petite j'ai préféré les chaînes allemandes ! (Catherine, 24 ans, PT)*

*J'étais forte en allemand et eux [professeurs] ils s'étonnaient : « ah, t'es Portugaise... comment ça se fait que ton allemand soit si bon ? ». Moi j'expliquais que je lisais des livres, que l'on regardait ((Souligne)) beaucoup ((+)) la télévision allemande moi et ma sœur. [...] Nous, on n'a jamais regardé la télévision en français. Jamais. C'est vraiment en allemand ou en portugais avec les parents. [...] Je ne sais pas comment le dire mais... dans la tête ils avaient cette pensée : « ah, elle est Portugaise » pareil, « comment réussit-elle ces choses ? ». (Karina, 22 ans, PT)*

Les participants de cette dernière cohorte se disent à l'aise aussi bien avec le luxembourgeois qu'avec l'allemand. En ce qui concerne le portugais et le français, les expériences varient. Tous parlent portugais à la maison avec les parents et luxembourgeois au sein de la fratrie. Tandis qu'Emma nous parlera de ses multiples « facettes », associées aux différentes langues qu'elle maîtrise, Catherine souligne que « pour certaines choses » elle préfère une langue, « pour d'autres une autre langue ». La maîtrise de l'allemand et le visionnement de chaînes télévisées germanophone réapparaissent comme un marqueur de différence : « contrairement à beaucoup de Portugais » ; « je connais des Portugais qui n'ont que les chaînes portugaises » ; ou encore Karina, qui décrit la réaction de surprise des professeurs lui demandant de se justifier au sujet de sa maîtrise de l'allemand (situation évoquée par d'autres participants) – nous y reviendrons (cf. Chapitre 6).

Tommy, Rebecca et David, nos participants les plus jeunes, ont chacun leurs particularités mais corroborent ce que nous avons déjà présenté. Ainsi, Tommy (25 ans, PT), cadet de la fratrie, nous explique qu'il a commencé à parler luxembourgeois avant son frère. Tandis que celui-ci avait été gardé par leur mère au foyer, Tommy avait été intégré en crèche (cf. Chapitre 6). Également cadet d'une fratrie de deux, David (19 ans) a tout de suite commencé à parler luxembourgeois avec sa sœur. À un moment donné, le luxembourgeois était si présent qu'il n'arrivait plus à communiquer correctement avec ses parents, qui ont alors décidé de l'inscrire à l'*école portugaise* (cf. Chapitre 6). Comme Karina, David (entre autres) ne se sent pas à l'aise en portugais. Aussi bien Tommy que David parlent portugais avec leurs parents. Seule Rebecca (22 ans) ne parle pas portugais avec ses parents.

*Je suis née au Luxembourg et mes parents sont tous les deux Portugais et ils sont arrivés très jeunes, alors ils ont été élevés et ont grandi ici au Luxembourg [...]. Chez-nous on ne parle que luxembourgeois, c'est pour ça que je ne maîtrise pas très bien le portugais ((Rit)). À l'école, comme j'habite en Moselle, près de la frontière Allemande j'étais aussi beaucoup confrontée à la langue allemande. [...] Mes parents parlent toujours luxembourgeois. Parfois ils parlent portugais entre eux, mais pas beaucoup. Ils maudissent en portugais ((Rit)). C'est la seule chose que je sais aussi ((+)) ! [...] Maintenant, je donne des explications d'allemand à des enfants qui ne le maîtrise pas, la plupart sont des enfants Portugais alors je dois parler portugais avec leurs parents ((Rit)) et ça c'est drôle.*  
(Rebecca, 22 ans, AN)

L'âge d'arrivée des parents au Luxembourg est aussi un facteur qui va influencer le choix des langues parlées à la maison. Les parents de Rebecca sont arrivés en début de l'adolescence au Luxembourg. Ayant directement intégré le marché d'emploi, le luxembourgeois s'est imposé et est la langue parlée à la maison, ce pourquoi elle ne maîtrise pas le portugais et a préféré réaliser l'entretien en anglais qui, d'ailleurs, sa langue préférée. De même, Karina mentionne l'âge d'arrivée des parents, eux aussi arrivés jeunes et constate que ce n'est plus un « vrai portugais » qui est parlé à la maison, mais « un mélange » de portugais, français et luxembourgeois. Encore lié à cet extrait d'entretien et en ce qui concerne la « donne résidentielle », soulignons une particularité du Luxembourg : habiter à la frontière avec la France et la Belgique ou l'Allemagne se traduit également dans une différente expérience avec les langues (soulignée par Rebecca, mais aussi par Diana et Fabrice, entre autres).



Carte de (dés)appartenance de Rebecca (22 ans)

Rebecca (22 ans), par exemple, habite dans un village près de la frontière avec l'Allemagne et de ce fait se dit « beaucoup confrontée à la langue allemande ». Cependant, elle nous dira plus loin que son village est un « village portugais », que pendant le mois d'août, il est vide », que tous partent au Portugal, ce pourquoi elle place deux fois « *neighbourhood* [voisinage] » sur sa *Carte* : en tant qu'*élément de rapprochement* et d'*éloignement*.

Au Luxembourg « trois langues “officielles” – le luxembourgeois, le français et l'allemand – sont présentes dans pratiquement tous les domaines, se partageant à différents degrés des fonctions plus ou moins distinctes de la vie sociale, professionnelle, scolaire, administrative et juridique » (Correia, 2013, p. 46). Dans un tel contexte, les enfants des é(im)migrés ont la particularité d'en avoir une quatrième (voir plus). En effet, un des éléments qui le plus fortement apparaît dans nos données est la langue portugaise<sup>269</sup> ; il traverse le parcours de vie de la totalité de nos participants, à degrés variés, cependant elle ce n'est pas la seule, bien au contraire. Nous avons pu observer que dès le plus tendre âge, et dans le propre contexte du domicile plusieurs langues se mélangent – les langues se conjuguent ici au pluriel.

<sup>269</sup> Comme un *élément* constitutif du *réfèrent* de (dés)appartenance au pays d'origine. Il s'agit le plus souvent d'un *élément de rapprochement* au pays d'origine.

## À retenir

Notre démarche (transnationale, relationnelle et sur le parcours de vie) nous a permis d'observer bien d'autres dynamiques, notamment les facteurs qui jouent un rôle dans les expériences des langues chez nos participants :

- Plus que son propre parcours migratoire, le parcours migratoire des parents : l'âge d'arrivée des parents au Luxembourg et leur parcours migratoire (p.ex., l'âge auquel ils ont é(im)migré, lieux où ils ont vécu, etc.) influencent directement les langues (accents, manières de parler, etc.) parlées à domicile (et les médias consommés à domicile, entre autres) ;
- La place occupée au sein de la fratrie : les aînés de la fratrie auraient tendance à faire face à plus de difficultés dans l'apprentissage des langues du pays, étant donné que souvent, avant la scolarisation, ils ne sont confrontés qu'à la langue portugaise, parlée avec les parents (le(s) système(s) de garde adopté avant la scolarisation jouent ici un rôle important que nous abordons dans le prochain chapitre) ;
- De « tierces personnes » : nous avons également observé qu'il n'est pas rare que d'autres personnes (autres que parents, frères, sœurs et cousin(e)s) aient joué un rôle essentiel dans l'apprentissage des langues (avant scolarisation) par nos participants. Un exemple intéressant est celui des *patroas* des mères ;
- Le lieu de résidence : à partir des participants de la deuxième cohorte (ceux grandis dans les années 1970-80) nous observons que les expériences de nos participants varient considérablement aux dépens de vivre dans un quartier « luxembourgeois », « d'é(im)migration » ou « portugais », notamment l'apprentissage des langues, entre autres ;
- Contexte socio-historique luxembourgeois et/ou portugais et le contexte technologique. Ceux-ci renvoient à ce que nous nommons de « donne résidentielle » (Santelli, 2014, 2016) et « donne technologique ». Les parcours de nos participants (à partir de la deuxième cohorte) se trouvent fortement infléchis par ces donnes.

Ces deux derniers facteurs sont à la base de notre séparation des participants par cohortes car ils ont été décisifs dans les expériences des Portugais de « seconde génération », mais dans de différents degrés selon la période où l'enfance et adolescence a été vécue. Ainsi :

- Les participants ayant grandi dans les années 1960-70 (première cohorte) n'ont quasiment pas subi les conséquences de ces donnes car, indépendamment du lieu de

résidence, ils se sont retrouvés « plongés » dans un *univers* luxembourgeois (ou la langue luxembourgeoise étaient prédominante dans leurs pratiques, dans leur entourage et au sein des relations qu'ils entretenaient) ;

- Les participants ayant grandi dans les années 1970-80 (deuxième cohorte), de par les vagues migratoire (et agglomération des Portugais dans de certains lieux géographiques au Luxembourg) et les contrastes (entre Portugais et Luxembourgeois) liés à la disponibilité et consommation de médias (en particulier la télévision) à domicile, ont fortement été influencés par la « donne résidentielle » et la « donne technologique » ;
- Les participants ayant grandi dans les années 1980-90 (troisième cohorte) et les participants ayant grandi dans les années 1990-90 (quatrième cohorte) continuent d'être fortement influencés par une « donne résidentielle » ; par contre, en ce qui concerne la « donne technologique », les premiers sont moins influencés que la cohorte précédente (de par une disponibilité supérieurs de chaînes télévisées, offrant la possibilité de consommation de chaînes dans de multiples langues) et les deuxièmes, bénéficient (en raison de la démocratisation des TIC, globalisation et processus d'individualisation) d'une possibilité considérablement supérieure (en fonction de leur milieu social) de démultiplier leurs *référents de (dés)appartenance* et donc de *(re)configurer leur(s) identité(s)* (à l'image des *voyages*, que nous aborderons dans le chapitre 7).

Il est important de souligner que ces différents facteurs sont interreliés et interdépendants et, plus important : qu'ils conditionnent les expériences de vie de nos participants bien au-delà de la question des langues (et par conséquent influencent la (re)construction des *sentiments de (dés)appartenance* au cours de leur vie) – ce que nous tenterons de donner à voir au cours des prochains chapitre.

Par ailleurs, il existe, au Luxembourg, plusieurs études dans le domaine de la sociolinguistique et de la psychologie qui traitent la question de l'apprentissage des langues, notamment de l'impact qu'une langue maternelle différente peut avoir dans la progression des élèves descendants d'é(im)migrés (Ertel & Engel de Abreu, 2016 ; Tomás, 2018). Par exemple, un des derniers travaux (dans le domaine de la psychologie) est celui de Tomás (2018) qui, en utilisant comme méthode l'*essai randomisé contrôlé*, a montré que développer une bonne maîtrise de la langue maternelle facilite l'apprentissage d'autres langues (Tomás, 2018).

Cependant, tous ces travaux consistent à évaluer et à mesurer des performance linguistiques et scolaires. Une seule étude (à ses débuts) vise à comprendre les pratiques linguistiques à domicile, celle de (projet en cours, à l'Université du Luxembourg sous la direction de Ariana Loff). Il est donc intéressant de souligner que, dans un contexte, où ces questions sont sur la ligne de front, notre approche (dont l'objectif principal est cependant autre) apporte un regard compréhensif sur les dynamiques qui sous-tendent les pratiques linguistiques à domicile.

### **5.1.2. Les langues du *chez-soi (re)construit***

En ce qui concerne la pratique des langues dans le *chez-soi (re)construit*, trois phénomènes méritent notre attention : 1) lorsque le portugais reste la langue pratiquée entre les parents et les enfants (en cas de mariage endogamique et/ou quand les participants ont vécu une partie de leur vie au Portugal et ne maîtrisent pas les langues du Luxembourg) ; 2) lorsque la langue portugaise n'est plus une langue pratiquée à la maison (en cas de mariage exogamique et/ou quand le portugais a été « mis de côté », en fonction des *stratégies de (dés)appartenance*<sup>270</sup>, mais que les membres de la « seconde génération » souhaitent la transmettre à leurs enfants (« troisième génération ») et pour ce faire se tournent vers leurs parents (première génération) ; 3) et, les perspectives de vie en couple et de formation de famille chez nos participants plus jeunes, révélatrices d'un désir (difficile à combler) de pouvoir « concilier deux mondes » (linguistiques, mais bien au-delà).

#### **5.1.2.1. Maintien de la langue et de la culture du « pays d'origine » par la « seconde génération »**

Chez nos participants en couple et/ou avec des enfants, la situation que nous observons plus fréquemment est celle du maintien de la langue et de la culture du pays d'origine. Notons qu'il s'agit, pour la majorité des cas, de nos participants faisant partie de la cohorte des années 1970-80 (à l'exception de Samuel<sup>271</sup>). Dans le cadre de (ex)mariages endogamiques, pour tous ces participants, la langue pratiquée à domicile entre les parents et les enfants continue d'être

---

<sup>270</sup> Notamment une *luxembourgeoisation* et/ou *déportugalisation*, présentées dans le chapitre 10.

<sup>271</sup> Mais qui est lui-même une exception, faisant parti des cas qui ont été envoyés par leurs parents au Portugal pour les études. Samuel a passé son adolescence et début de vie adulte au Portugal, y achevant ses études universitaires. C'est aussi au Portugal qu'il s'est marié (mariage exogamique) et qu'il a constitué une famille.



le portugais<sup>272</sup>. Nous présenterons ici les expériences de ces participants, dont certains sont aujourd'hui divorcés, mais qui n'en racontent pas moins sur leur expérience de couple et d'éducation de leurs enfants.

*Ma fille, elle aimait bien [le Portugal]. Elle y allait en vacances. Encore aujourd'hui, elle aime bien aller au Portugal [Ville au Nord]. (I : Depuis qu'elle est née, alors, toutes les années, en été...) Oui. Toutes les années en été, oui. Oui. Elle est plus une typique émigrante que moi, parce qu'elle aime la musique populaire, elle aime la musique Pimba. (I : Intéressant.) Yo. Tandis que moi je fuis ces choses-là. Elle connaît tout ça. Elle a rencontré son copain là-bas ((Rit)) ! (I : Alors, dans son quotidien, elle parle portugais avec son copain ou français ?) Non, luxembourgeois. Les deux, entre eux, c'est toujours luxembourgeois. (Amália, 45 ans, PT)*

Pendant son enfance, Amália « cachait » ses origines portugaises en raison « du racisme » (selon ses propres mots) qu'elle subissait. Elle ne parlait pas portugais pour ne pas être reconnue en tant que Portugaise (*déportugalisation*)<sup>273</sup>. Plus tard, elle rencontra (au Luxembourg) son mari (aujourd'hui ex-mari), un Portugais de première génération, avec qui elle a eu un enfant. Lui, était très attaché à son pays d'origine, donc pendant toute la durée du mariage, le Portugal, la langue et la culture portugaise étaient constamment présentes dans la vie d'Amália : la langue à la maison ; les chaînes télévisées consommées à domicile ; les visites annuelles au pays ; etc. Dans ce contexte, leur enfant a été élevée dans un contact permanent avec le pays d'origine. Dans ce cas-ci, nous observons comment un mariage endogamique a amené à maintenir la langue du pays d'origine, bien que la *stratégie de (dés)appartenance* adoptée par Amália était plutôt de *déportugalisation*. Amália va jusqu'à affirmer qu'aujourd'hui sa fille est « plus *émigrante* » qu'elle ne l'est elle-même – ceci est développé dans le chapitre 9.

*On parle beaucoup du Portugal. À la maison on parle le portugais. Bon, parfois, quand je suis tout seul avec lui [le fils aîné], je parle en luxembourgeois ou allemand ou français, ça dépend ! [...] Mais je dis toujours : non ! On doit parler en portugais ! On doit parler en portugais ! [...] (I : Et pourquoi c'est important pour vous qu'ils apprennent le portugais ?) Ah, parce que c'est une chose importante que j'ai toujours bien aimé et trouvé intéressant d'apprendre bien le portugais et de savoir que le portugais était important quand j'allais au Portugal en vacances. Je pouvais parler avec tout le monde [...] et comme ça je sais que mes enfants peuvent parler. [...] Par exemple, quand je vais en vacances, le plus âgé est déjà là-bas il y a presque un mois [avec les grands-parents] et je remarque que son niveau de portugais s'est déjà amélioré [...] parce que, après, il ne regarde que portugais, portugais, portugais toute la journée à la télévision, ces dessins animés, n'est-ce pas ? [...] Je trouve important parce que je trouve que c'est une langue maternelle et une chose maternelle c'est quelque chose qui*

<sup>272</sup> Alors que les participants de la première cohorte (1960-70) sont en couple dans le cadre de mariages exogamiques et que la langue pratiquée entre enfants-parents est le luxembourgeois.

<sup>273</sup> Ce n'est que très récemment, une fois que sa mère a atteint l'âge de la retraite (et acheté un appartement dans une grande ville au Portugal), qu'Amália a changé son regard face au Portugal. Elle affirme avoir eu un « coup de foudre » par cette ville, et rêve maintenant d'y passer sa retraite (ceci est développé lors de la section *Sentiments de (dés)appartenances*, chapitre 9).

*nous appartient, c'est une chose que l'on aimerait de transmettre parce que c'est une chose qu'on a que les autres n'ont pas.* (Benjamim, 40 ans, PT)

Benjamim a rencontré son épouse au Portugal, au village, pendant des vacances d'été. Ils se sont mariés et elle est allée vivre au Luxembourg. Parent de deux enfants, Benjamim veut à tout pris leur apprendre le portugais pour qu'ils puissent communiquer avec la famille au pays et parce que « c'est une langue maternelle et une chose maternelle c'est quelque chose qui nous appartient, c'est une chose que l'on aimerait de transmettre parce que c'est une chose qu'on a que les autres n'ont pas ». Notons le rôle joué par les vacances au pays et par les médias. Chez Benjamim, la langue parlée avec ses enfants continue d'être le portugais. Ici, nous observons le rôle joué par le mariage endogamique dans le maintien de la langue et culture d'origine. En effet, plus que la langue il s'agit souvent de pratiques qui renvoient, selon nos participants, au Portugal. La langue n'est souvent que la porte d'entrée vers d'autres pratiques liées au pays d'origine.

*Nous étions deux Portugais, [mais] elle avait une mentalité différente de la mienne. Elle était complètement bizarre ! ((Rit)) J'ai dit : elle est portugaise mais elle ne pense pas comme moi, n'est-ce pas. [...] Elle venait d'une famille rigide, catholique [...]. Elle a toujours été une personne très rigide aussi à cause de la famille et du travail, d'ailleurs très disciplinée avec le travail. [...] Je me suis séparé, mais une des conditions était d'avoir mes enfants avec moi tous les week-ends, ((Souligne)) tous ((+)) ! [...] C'est-à-dire que j'ai quand même eu une certaine influence [dans leur éducation]. [...] Donc, [...] j'arrivais quand même à transmettre une certaine éducation portugaise mais plus libéral ! ((Rit)) Comme ça à la brésilienne ((+)) !* (José, 44 ans, PT)

Comme souligné auparavant, José est fortement influencé par la culture brésilienne<sup>274</sup>, notamment en raison du parcours migratoire de son père. Aujourd'hui remarié à une Brésilienne, il nous raconte comment il cherchait à intégrer des éléments de la culture brésilienne dans l'éducation de ses enfants, issus de son premier mariage (endogamique, avec une Portugaise de première génération). Pendant son mariage, le portugais continuait d'être la langue parlée avec ses enfants. Aujourd'hui, il parle aussi bien portugais que luxembourgeois

---

<sup>274</sup> Bien que la langue soit la même – portugais –, il souligne la particularité de son accent brésilien. Mais, bien d'autres éléments de son référent de (dés)appartenance au pays d'origine renvoie au Brésil – lieu d'émigration de son père (avant d'être parti au Luxembourg). Ceci nous sert à montrer que plus que « pays d'origine » il s'agit d'un « parcours migratoire ». Parler d'un référent de (dés)appartenance au « parcours migratoire » nous permettrait d'échapper à l'idée d'un « pays d'origine » aux frontières géographiques et culture coincidentes. D'ailleurs, l'idée d'un pays d'origine ou d'une culture au singulier encapsule à l'intérieur d'elle-même le « mythe de l'homogénéité culturelle » dont nous parle Antonio Perotti (Perotti, 1996, p. 48). Le *chez-soi*, référent de (dés)appartenance « pays d'origine » (que nous employons plutôt dans le sens de « parcours migratoire ») est individuel, co(re)construit au cours du parcours de vie (et des générations), lié au « parcours migratoire » de chacun et de la famille, constitué de pratiques, mais aussi de récits (de silences), de mémoires (d'oublis), de ressentis, d'expériences. Comme nous avons déjà souligné, considérer les dimensions spatiales et temporelles est indispensable à sa compréhension.

et/ou français avec ses enfants. Ici, nous observons que la langue n'est jamais un élément déconnecté du « monde » auquel elle donne accès.

Encore en ce qui concerne nos participants (en couple et/ou avec enfants) de la cohorte des années 1970-80, nous avons ceux qui ont passé une partie de leur vie au Portugal : Inês et Gabriela, qui sont rentrées au Luxembourg en début de l'adolescence ; et Helena et Samuel qui ont ré-émigré au Luxembourg à l'âge adulte. Tandis que Helena et Gabriela sont mariées à des Portugais de première génération, Inês et Samuel étaient mariés (aujourd'hui divorcés) dans le cadre d'un mariage exogamique (Helena avec un Luxembourgeois et Samuel avec une Norvégienne).

*Entre moi et mon mari, c'est le portugais. Avec les petites aussi, c'est le portugais. Entre eux, les trois, ils parlent beaucoup le luxembourgeois. Je comprends quelques mots et parfois je leur gronde parce que j'ai compris ce qu'ils essaient de dire ! ((Rit)) Et eux ils disent : « oh, mais maman elle a compris ! » ((+)) Parce que c'est des choses que je comprends, je ne suis pas si bête, non plus ! Et si t'aimes avancer dans la vie, t'apprends aussi ! C'est vrai que mon fils, le plus âgé, pour que les sœurs parfois ne le comprennent pas, on parle en français. (Helena, 37 ans, PT)*

*Quand elle est née [ma fille ainée] on ne parlait que le portugais. Lui, [mon fils cadet], est né trois ans et demi après, sa sœur parlait déjà le luxembourgeois. Donc lui, avec moi, ici à la maison, quand il me dit quelque chose, il me le dit en luxembourgeois ! Non, mais c'est vrai, [mon fils], il va toujours chercher la langue qui est la plus facile pour lui. Pour lui, c'est le luxembourgeois. (Gabriela, 41 ans, PT)*

Helena et Gabriela (mariées à des Portugais de première génération) expérimentent actuellement ce dont Vickie redoute (nous le verrons par la suite) : le fait que leurs enfants, une fois scolarisés, commencent à parler les langues du pays et donc que leurs pères (membre de la première génération) ne les comprennent plus. Ici, tandis que Gabriela (qui est rentrée au Luxembourg à l'âge de treize ans et qui a quand même intégré une *classe d'accueil*) comprend un peu le luxembourgeois et donc arrive à communiquer avec son fils (enfant cadet ayant plus tendance à parler luxembourgeois que sa sœur) ; Helena, elle (qui a ré-émigré au Luxembourg à l'âge adulte), ne parle pas luxembourgeois et commence à peine à apprendre le français. Ici nous observons la reproduction d'une situation typiquement vécue par les membres de la première génération : ceux qui ne dominant pas le luxembourgeois ont des difficultés à comprendre leurs enfants. Le portugais continue d'être la langue de communication entre parents et enfants. Plus que l'impact d'un mariage endogamique, notons le rôle joué par le parcours migratoire d'Helena et de Gabriela dans les langues du *chez-soi (re)construit*.

Comme Gabriela, Inês est rentrée au Luxembourg au début de l'adolescence, mais à la différence de celle-ci, elle a directement intégré le marché de l'emploi en tant que femme de ménage interne, ce qui lui a permis d'apprendre le luxembourgeois, qu'elle maîtrise

complètement. Inês a été mariée à un Luxembourgeois avec qui elle a eu deux enfants. Aujourd'hui divorcée et en couple avec un Portugais de première génération, la langue à la maison est le portugais avec son partenaire (et entre ses enfants et son partenaire), mais majoritairement le luxembourgeois entre elle et ses enfants, car eux ont grandi dans un contexte où le luxembourgeois était la langue parlée à la maison.

*Nous ici, c'est le luxembourgeois, quand on passe à table où comme ça. Eux [les enfants], ils comprennent et parlent aussi le portugais. Quand c'est pour gronder, je le fais en portugais, ça marche mieux ! ((Rit)) Le tom fait plus peur ! ((+)) Mais normalement, comme ça, au jour le jour, c'est plus facile [en luxembourgeois]. Et même, comme le père est Luxembourgeois, le garçon, le plus vieux, il a l'accent luxembourgeois, il n'a pas l'accent portugais ! Et il y a beaucoup de mots en portugais que lui, il est là : « eh », parce qu'il y a beaucoup de choses qu'ils ne savent pas ce que c'est. (Inês, 44 ans, PT)*

Si pendant son mariage le luxembourgeois était la langue de communication avec les enfants, depuis son divorce et aujourd'hui dans son couple avec un Portugais de première génération, le portugais regagne du terrain. Il est intéressant de noter que, en ce qui concerne les pratiques au sein du *chez-soi (re)construit*, nos participants soulignent les différences entre leurs enfants aînés et leurs frères et sœurs cadet(te)s, en particulier ce qui concerne la pratique des langues. La place occupée au sein de la fratrie apparaît à nouveau comme jouant un rôle dans les expériences des descendants d'é(im)migrés.

Samuel est le dernier cas (ex)marié, ayant grandi dans les années 1970-80. Ce participant est né au Luxembourg et a été envoyé au Portugal par ses parents à l'âge de quinze ans. Il y a terminé ses études et marié une Norvégienne. Avec leurs deux enfants, ils sont partis vivre en Norvège.

*Comme j'étais le seul Portugais là-bas et qu'il y avait une langue à la maison, c'était surtout le français que l'on parlait, voilà. (I : Ok.) Et eux [les enfants] ils parlent le norvégien aussi. Bien que, maintenant que je suis ici, sans vouloir forcer, je parle avec eux en portugais. Je leur montre des musiques en portugais, des musiques brésiliennes, voilà. [...] Les vacances au Portugal aussi, n'est-ce pas. [...] Voilà, il y a une maison, il y a une voiture, je ne vais pas gaspiller de l'argent ailleurs et c'est le Portugal, où j'ai vécu beaucoup d'années et mes parents ont une maison là-bas. [...] Ils passent majoritairement les vacances avec moi. Ce sont trois semaines par ans, plus ou moins trois, quatre semaines. (I : Qu'ils passent là-bas et où ils sont plongés dans le portugais...) Oui, donc, ils regardent les dessins animés en portugais. (Samuel, 45 ans, PT)*

Samuel est un cas unique au sein de notre échantillon, en ce qui concerne les mariages exogamiques car il est le seul à ne pas avoir marié à un(e) Luxembourgeois(e). Aujourd'hui divorcé, il raconte comment, pendant son mariage (et son expérience de vie en Norvège), la langue de communication en famille était le français (langue en commun) et comment, une fois divorcé (et habitant le Luxembourg), il tente de transmettre la langue portugaise à ses enfants :

à travers les vacances d'été passées au Portugal, ce qui permet aux enfants d'être « plongés » dans la langue et la culture portugaises ; et, l'utilisation des médias, notamment pour le visionnement de dessins animés en portugais et l'écoute de musiques portugaises ou brésiliennes.

Vickie et Carolina sont les deux dernières participantes en couple et avec enfants (ayant grandi dans les années 1980-90).

*(I : Peut-être, d'ici quelques années votre mari va regretter de ne pas avoir appris le luxembourgeois ?) Surtout parce que les filles le parlent déjà. J'ai la plus vieille de huit ans et celle-ci, elle a trois et elles parlent déjà luxembourgeois une avec l'autre. Et ça va être une chose... Je sais qu'avec l'âge, le plus on avance, le plus elles vont parler luxembourgeois entre elles ce qui est complètement normal. Moi aussi je l'ai fait avec mon frère. (I : Oui.) Je pense qu'après il [mon mari] va réfléchir à ça. Peut-être qu'arrivé la vieillesse il va apprendre le luxembourgeois ((Rit)) ! (Vickie, 37 ans, PT)*

Vickie partage la même situation que Benjamim. Elle est mariée à un Portugais de première génération. Ils ont trois enfants. Lui ne parle que le portugais et commence à peine à apprendre le français (comme l'épouse de Benjamim). La langue principale à la maison reste le portugais. Redoutant que son mari ne puisse comprendre leurs enfants avec le temps, elle a en vain tenté de le pousser à apprendre le luxembourgeois. Fatigué par un travail technique et manuel, il n'a pas trouvé l'énergie pour poursuivre la formation et a abandonné dès les premiers cours. Le portugais continue ainsi d'être la langue parlée à domicile, ou du moins jusqu'à ce que les enfants grandissent et y introduisent le luxembourgeois.

Carolina est née au Luxembourg et a vécu toute sa vie dans le même village, ayant très peu voyagé (à part les visites régulières au Portugal) – ce qu'elle souligne dès les premiers instants de l'entretien. Ses expériences se départagent entre le Luxembourg et le Portugal, où elle rêve de vivre un jour. Pour l'instant, elle et son mari, Portugais de « seconde génération », ont décidé de rester au Luxembourg qui offre, selon Carolina, plus de sécurité (économique, sociale, etc.) pour élever leurs enfants.

*Ma fille n'a commencé l'école que l'année dernière et je ne parlais jamais en luxembourgeois. Maintenant c'est vrai que, parfois, on mélange parce qu'elle mélange, mais au début je parle vraiment en portugais. [...] (I : Toi et ton mari vous avez dû négocier ces choix ou c'était juste évident : on va parler portugais !) Pour moi c'était évident et, pour lui, je pense que c'était aussi évident. Seulement l'année dernière, quand elle a commencé l'école, il s'est rendu compte : « mais, elle, parfois, elle ne comprend pas... ». Alors que l'année dernière on a commencé un peu... [...] Mais pour moi ça a toujours été évident qu'elles allaient apprendre. (Carolina, 33 ans, PT)*

Bien que Carolina et son mari soient tous les deux membres de la « seconde génération », ayant grandi et fait toute leur scolarité au Luxembourg, on observe le maintien du portugais comme langue de communication entre eux et avec leurs enfants. Ce choix est fortement influencé par une stratégie de *portugualisation* de la part de Carolina, qui se sent fortement attachée à son pays d'origine, rêve d'y vivre un jour, et fait les démarches nécessaires pour concrétiser ce projet (p.ex., certification de formations, établissement de contacts professionnels, etc.).

### 5.1.2.2. Récupération de la langue et de la culture par les grands-parents

*Bon, je n'ai jamais voulu me marier avec un Portugais parce que je voulais me différencier des autres Portugais, je voulais être à la même hauteur que les Luxembourgeois. [...] Je voulais me mettre dans une ((Rit)) catégorie plus haute ((+)). Et, après, j'ai épousé un Luxembourgeois, ein, puisque je ne voulais pas de Portugais parce que, pour moi, ils n'avaient pas les bons métiers et je voulais quand même améliorer ma vie et voilà, j'ai épousé un Luxembourgeois et je me suis naturalisé Luxembourgeois après par option. (Bárbara, 55 ans, FR)*

*Mon fils lui, il ne parle pas le portugais. Moi, je me voyais ((Souligne)) mal ((+)) l'éduquer, parler avec lui en portugais parce que j'ai un vocabulaire de portugais qui est plus restreint. [...] Et, avec mon mari, je parle le luxembourgeois. Alors j'avais décidé... et ((Rit)) mes parentes étaient d'accord ((+))... que, eux, pendant les jours où je travaillerais, qu'ils le garderaient et qu'avec eux il parlerait en portugais. Et c'était fait comme ça ! [...] Et, après, un jour, elle [ma mère] devait aller faire quelques trucs au Portugal, donc elle est partie pour une période de six mois et sur une période de six mois, pour un petit enfant, c'est beaucoup et il ((Souligne)) n'a plus jamais voulu ((+)) aller chez ma mère. (Bárbara, 55 ans, FR)*

Aujourd'hui, chez Bárbara, la seule langue de communication est le luxembourgeois. Deux raisons (liées entre elles) ont motivé cette situation : un mariage exogamique (elle est mariée avec un Luxembourgeois), et le fait qu'elle avait, pendant sa jeunesse, « mis de côté le portugais ». D'une part, le contexte était favorable (les années 60-70), car elle se sentait « plongée » dans un *univers* luxembourgeois et, depuis très tôt, elle s'est « luxembour[gisée] », elle s'est « sentie avec une identité luxembourgeoise » (selon ses propres mots). D'autre part, elle voulait « améliorer sa vie », c'est-à-dire elle désirait monter dans l'échelle sociale et elle a fait les pas qu'elle considérait nécessaires pour le réussir (parmi lesquels, épouser un Luxembourgeois) – nous y reviendrons au chapitre 10 concernant les *stratégies de (dés)appartenance*.

La langue portugaise n'était pas une option au moment de choisir la langue de communication avec son fils. Cependant, elle voulait quand même la lui transmettre et a donc fait appel à ses parents (première génération). Bien qu'ils aient été d'accord, cette démarche n'a pas eu de succès. Aujourd'hui, son fils ne parle que luxembourgeois et a une relation très

faible avec ses grands-parents maternels car eux parlent ne parlent que français et portugais et lui ne se sent pas à l'aise avec celles-ci. Selon Bárbara, son fils est « comme tout autre Luxembourgeois, il déteste parler français » et il ne parle pas portugais car « il a honte de ses origines » en raison des stéréotypes associés aux Portugais dans son école, qui selon Bárbara « sont plus forts » qu'à son époque à elle – nous développerons ces idées dans le chapitre 9.

Une autre situation similaire est celle de Marielle. Bien qu'elle ait marié un Portugais de « seconde génération » au Luxembourg, elle a également « perdu » la langue portugaise en cours de route, en raison de son envie d'« être comme eux [Luxembourgeois] ». Elle nous disait dès les premières minutes de l'entretien : « je ne suis pas comme d'autres immigrés ou enfants d'immigrés qui sont plutôt pour le français. Moi pas ! [...] J'ai mis le portugais de côté et je me suis investie complètement dans le luxembourgeois ». Et elle aussi, une fois devenue mère, a fait appel à ses parents (première génération) afin de transmettre le portugais à son enfant.

*Je parle en luxembourgeois avec le petit parce que je me dis : je lui parle la langue que je maîtrise ((Souligne)) le mieux ((+)). Je lui apprends la langue que je sais parler correctement et les grands-parents lui apprennent le portugais. Eux, ils parlent le portugais correctement. Eux, ils lui apprennent le portugais et moi je lui apprends le luxembourgeois. Et, maintenant, il parle mieux le luxembourgeois que le portugais, mais je pense que pour vivre ici il le faut. [...] Pour moi c'est très important [de lui apprendre le portugais] parce que j'ai l'impression que je ne l'ai pas. Je l'ai tellement mis de côté que ((Souligne)) je leurs [aux parents] exige ((+)) de la lui transmettre, aussi bien les uns comme les autres [de ses parents et des parents du partenaire]. ((Souligne)) J'exige ((+)) qu'ils lui parlent en portugais correcte ! [...] Je trouve que la culture portugaise je l'ai laissée aux grands-parents pour qu'ils la lui transmettent. Je vais quand même deux fois par ans au Portugal. Pour aider, j'ai acheté des films de Disney en portugais parce que je veux vraiment qu'il apprenne du portugais correctement. Qu'il puisse l'avoir ! Mais il a ses grands-parents, donc je trouve que la culture portugaise c'est à eux ! (Marielle, 37 ans, PT)*

Nous aurions pu supposer que le type de mariage (endogamique ou exogamique), par lui-même, déterminerait la langue (et d'autres pratiques) à domicile, mais tel n'est pas le cas. Mariée à un Portugais de « seconde génération », Marielle et sa famille parlent luxembourgeois à la maison (parce qu'elle ne maîtrise pas le portugais). Tel comme Bárbara, elle ne se sentait donc pas à l'aise d'élever son fils en portugais. Ainsi, nous observons, chez ces deux participantes, les conséquences d'une *stratégie de (dés)appartenance* orientée vers la *luxembourgisat*ion sur les pratiques du *chez-soi (re)construit* (notamment la langue parlée). Par ailleurs, Marielle a fait appel à ses parents pour transmettre le portugais à son enfant, mais aussi d'autres éléments de la culture du pays.

Fanny, à son tour, habite encore avec ses parents, mais la manière dont la famille se distribue les rôles pour l'enseignement des langues à ses neveux, enfants de sa sœur (dans le cadre d'un mariage exogamique), méritent toute notre attention.

*Mais ce qui est drôle c'est que, quand mes neveux sont nés, nous avons décidé de mettre en place un schéma, c'est-à-dire un schéma de qui parle quelle langue avec les petits. Moi et ma sœur on parle luxembourgeois et mes parents, portugais parce que le reste de la famille est toute française, ils parlent déjà assez suffisamment le français et aussi ils fréquentent l'école là-bas [en France, à la frontière avec le Luxembourg]. [...] Ma mère a beaucoup tendance à parler en français. Et moi je lui dis : ((Souligne)) mais parle lui en portugais ((+)) ! C'est moi qui suis là toujours en train d'insister pour qu'ils parlent portugais avec les petits pour qu'ils maintiennent la langue. [...] C'est drôle. Je remarque que, plus je vieillie, plus je trouve que c'est important de tout garder ! Le plus possible ! ((Rit)) Pas un petit peu, mais tout ! ((Souligne)) Tout ce que tu peux emporter avec toi ((+)). Parce que je vois, quand j'étais petite ça m'énervait de devoir apprendre encore une langue, et encore une langue, et encore une autre langue. [...] ((Souligne)) Mais maintenant je remarque quels sont les avantages de maîtriser toutes ces langues et toutes les années et tous les cours et toutes les heures que me suis taper pour toutes ces langues. Je remarque que c'est important ((+)) ! Alors je trouve important d'insister sur cet aspect. Et encore plus que mes parents ! J'insiste encore plus qu'eux parfois. C'est-à-dire que j'ai pris avec moi plus de la culture portugaise que je ne le pense ((Rit)) ! Mais c'est vrai. (Fanny, 32 ans, PT)*

Nous retrouvons chez Fanny le *sentiment de reconnaissance* envers la première génération. Si, pendant son enfance et son adolescence, elle vivait l'école portugaise comme une contrainte qui l'empêchait d'avoir des loisirs comme ses « collègues de classe », aujourd'hui elle est reconnaissante envers ses parents de l'y avoir envoyée (cf. Chapitre 6). Ce sentiment apparaît avec l'âge, selon Fanny et se transforme en une envie de préserver, voire de transmettre – « je remarque que, plus je vieillie, plus je trouve que c'est important de tout garder ! Le plus possible ! ((Rit)) Pas un petit peu, mais tout ! ((Souligne)) Tout ce que tu peux emporter avec toi ((+)) ». Sa sœur, mariée à un Français, habitant en France, à la frontière avec le Luxembourg (et ses enfants étudiants là-bas) ne parle que français à domicile. Nous observons à nouveau la mobilisation de la première génération pour la transmission de la langue du pays d'origine.

Cette situation a son revers : le cas de Inês et Helena (sœurs), qui aimeraient que leurs parents (première génération) participent à l'éducation de leurs enfants (troisième génération), alors que ceux-là, une fois de retour au Portugal, ne sont plus jamais retournés au Luxembourg – même pas pour voir leurs petits-enfants.

*((Souligne)) À l'époque de mes parents, il y avait cette mentalité : ils venaient ici pour gagner de l'argent pour construire une maison et dès qu'ils avaient la maison et peut-être quelques sous de côté, up, retour ! Ici, c'était comme s'ils avaient été condamnés à une peine de prison et ils étaient ici pour exécuter la peine. Une fois exécutée la peine, ils s'en allaient. Ils n'en sentent pas saudades [le manque], bien sûr, parce que les gens qui sortent de prison ne sentent pas saudades de la prison ((+)) ! (Helena, 37 ans, PT)*



Bien que ces dynamiques soient très intéressantes, elles dépassent l'objectif central de notre thèse. Nous les avons cependant développés ailleurs, dans un article qui articule les expériences des grands-parents avec les perspectives de la « seconde génération » (Ramos & Martins, 2020 [à paraître])<sup>275</sup>.

### 5.1.2.3. Perspectives futures : chercher une combinaison

Nos participants plus jeunes (les plus jeunes de la deuxième cohorte et tous ceux de la dernière cohorte), c'est-à-dire ceux ayant grandi dans les années 1980-90 et 1990-00, ne sont pas encore mariés et n'ont pas encore d'enfants, bien que certains soient en couple). La plupart d'entre eux touchent cependant aux questions sur le « faire couple » et/ou avoir des enfants lorsqu'ils mentionnent leurs perspectives d'avenir. Il s'avère qu'une inquiétude est généralement présente : le désir de pouvoir concilier leur choix de partenaire avec leur *background* migratoire qui se traduit par le fait que leurs parents ne parlent pas luxembourgeois, à peine français ; par l'existence de certaines traditions à domicile (culinaires, religieuses, etc.) liés au pays d'origine ; par la pratique d'activités « simples » (travaux manuels, jardinage, etc.) ; entre autres. Ces deux éléments (choix de la/du partenaire et *background* migratoire) semblent parfois incompatibles et source d'inquiétudes chez nos participants plus jeunes. Il est donc intéressant de tenter de saisir quels sont les enjeux liés au choix de la/du partenaire en vertu du *background* migratoire.

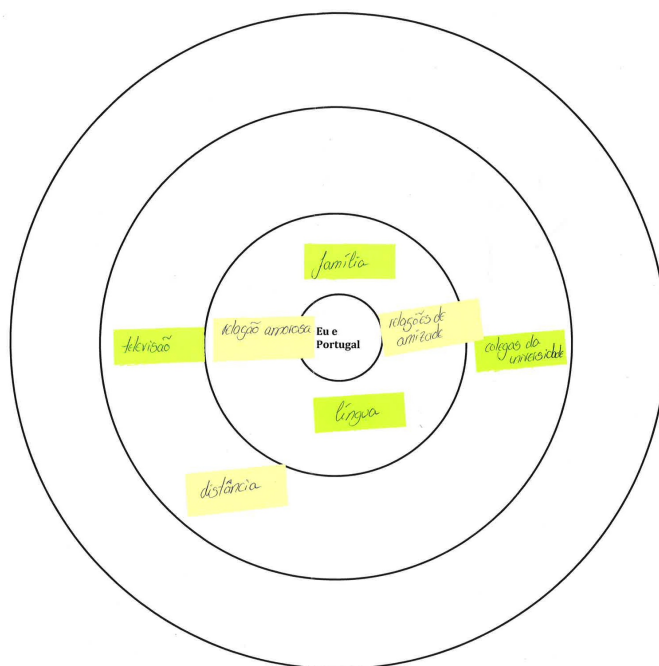
*Mes parents l'ont [copain Portugais] tout de suite bien aimé, parce que ça c'est important ! [...] J'ai toujours trouvé difficile de trouver un copain qui comprenne mon fond culturel, du côté de mes parents. Et, avant d'avoir ce copain j'ai eu d'autres copains mais j'avais l'impression que c'était impossible un jour associer le monde que je partage avec cette personne avec le monde que je partage avec mes parents. Et mon copain, que j'ai maintenant, comme il vient aussi du Portugal, je trouve que ça, ça a beaucoup influencé [mon choix], ((Souligne)) beaucoup ((+)) ! Parce que je trouve super difficile qu'un Luxembourgeois, par exemple, qui est né ici et dont les parents ont une autre profession que mes parents, qu'ils comprennent tout ça ! ((Rit)) Et par tout ça je veux dire la mentalité de mes parents, les valeurs de mes parents, la simplicité, parce que la vérité c'est qu'il s'agit de mondes différents. Maintenant que je fais des études et que je change de classe sociale, et je commence à fréquenter des gens qui sont habitués à d'autres choses, à tout avoir...pas à tout avoir, ce n'est pas ce que je voulais dire... hum, à avoir des choses que mes parents n'ont jamais eu, et passer par une autre scolarité, à avoir d'autres visions que moi j'ai aussi, d'une certaine manière. [...] Je trouve que ça, ça a beaucoup influencé le choix de mon partenaire, parce qu'il est arrivé au Luxembourg avec dix-huit ans, il sait ce que c'est qu'émigré, il connaît la culture portugaise simple des gens de la campagne. (I : Oui.) Oui. Et il valorise tout ça, la simplicité de la vie, la simplicité des travaux manuels et ça, ça a été un très important facteur ((Rit)) et ça l'est encore ! ((+)) En réfléchissant, si je veux avoir des enfants un jour, je voudrais leur transmettre aussi ces valeurs et non pas uniquement les valeurs intellectuelles. (Emma, 26 ans, PT)*

---

<sup>275</sup> Ramos, A. C. & Martins, H. (2020 [à paraître]). *First-Generation Migrants Become Grandparents : How Migration Background Affects the Intergenerational Relationships*, dans *Global Networks*.

Trouver une manière pour faire communiquer les « deux mondes » – son propre monde (avec ses parents) avec le monde de son partenaire (qui est le sien aussi ; son *chez-soi (re)construit*) lui semble plus difficile lorsque le partenaire est Luxembourgeois. Dans ces cas, la langue est une difficulté majeure, mais les difficultés de communication entre les « deux mondes » ne s'arrêtent pas là. Ainsi, d'autres niveaux de différenciation (types de profession, types d'activités de loisirs, etc.) liés de manière générale au milieu social compliquent la communication. Le monde des parents d'Emma est associé à une « simplicité » de la vie, du travail, de la campagne, tandis que le monde des parents d'un partenaire Luxembourgeois renvoie à une autre « classe sociale », à des gens habitués à « d'autres choses », qui ont « d'autres visions ». Pour Emma, avoir trouvé un copain (choix conditionné par cette envie de combiner deux mondes) qui comprenne le *background* migratoire des parents facilite considérablement sa vie, d'autant plus qu'elle envisage de transmettre à ses enfants les pratiques et valeurs qu'elle associe à son pays d'origine (les valeurs de la simplicité, du travail manuel, etc.).

Nous retrouvons les mêmes expériences et désir de conciliation chez Diana qui souligne : « je comprends quand les gens disent que c'est plus facile de sortir avec quelqu'un de la même communauté. Je pense que mon père se sent plus à l'aise avec lui [copain Portugais] à cause de la langue. Je pense qu'il se sentait moins à l'aise avec l'autre [copain Luxembourgeois] à cause de la langue et je trouve aussi que, d'une certaine façon, il sentait que mon ex-copain, peut-être, se sentait supérieur ». En plus de la question des différences entre les milieux sociaux d'origine, Diana souligne également les différences liées aux traditions et à la cuisine – « c'est plus facile [d'être en couple avec un Portugais] parce que c'est la même langue, les mêmes traditions, la même cuisine. C'est beaucoup plus facile ! » (Diana, 28 ans, PT).



Carte de (dés)appartenance de Diana (28 ans)

Diana place au centre de sa *Carte de (dés)appartenance* sa « *relação amorosa* [relation amoureuse] », ou plutôt son ex-relation amoureuse avec un Luxembourgeois qui, selon elle, constituait un *élément d'éloignement* envers le pays d'origine. En effet, cette relation (et les « *relações de amizade* [relations d'amitié] ») est en partie à la base d'une *stratégie de (dés)appartenance* mise à l'œuvre par Diana à cette époque-là de sa vie (adolescence) – nous y reviendrons lors de la troisième partie de notre thèse.

De la même manière, Karina fait part des difficultés liées à avoir un copain Luxembourgeois – « je trouve un peu dommage qu'ils ne puissent pas parler les uns avec les autres [la famille de mon copain avec ma famille]. Je veux dire, ce n'est pas la même chose. Maintenant, si j'avais un copain Portugais, ce serait totalement différent. Ils se comprennent avec le français. C'est "bonjour", "ça va", blablabla, "tu veux manger avec nous" et ce genre de choses, mais c'est différent ! Mon père ne va pas commencer à parler sur le *Sporting* [Club de football portugais] avec lui, n'est-ce pas, parce qu'il est pour le *Bayern Munich* [Club de football allemand]. C'est ((Souligne)) totalement ((+)) différent ! » (Karina, 22 ans, PT). En plus de la langue, les passions footballistiques ne sont pas les mêmes entre beau-père et beau-fils. Les sujets de conversation se limitent au minimum. Karina souligne également le fait qu'elle a une relation beaucoup plus proche avec les parents de son partenaire (parce qu'elle

maîtrise le Luxembourg) que lui ne peut avoir ses parents (car il ne maîtrise pas le portugais et, nous pourrions dire, à l'instar d'Emma : n'a pas le même *background* migratoire).

Quant à Daniel et David, le premier prépare son mariage avec sa fiancée Luxembourgeoise et le deuxième considère ses choix de partenaire futurs, et se révèle fortement orienté vers un choix endogamique. Ainsi, Daniel affirme que ses parents ont toujours accepté sa relation et qu'il n'a aucune difficulté majeure. Selon lui, le seul problème se pose pour communiquer. Ses parents ne parlent que portugais et français, et les parents de sa fiancée ne parlent que luxembourgeois et allemand – « en fait, il y a un problème de communication si on est tous à table. C'est pour ça qu'on est très, très, très, très rarement ensemble, les deux familles comme ça, ensemble. C'est vraiment très, très, très, très rare. Dans les presque neuf ans qu'on est ensemble, on l'a peut-être fait deux, trois fois, pas plus. À cause de la barrière linguistique » (Daniel, 28 ans, FR). David cependant, à l'image d'Emma ou Karina, dénote également le désir de vouloir « combiner les deux mondes ».

*Moi j'ai déjà eu une copine, elle n'était pas Portugaise. Donc, bon, mes parents, ils n'ont pas dit concrètement qu'ils n'aimaient pas, mais voilà, je sentais, quand je la ramenais à la maison, que mes parents n'étaient pas mes parents, donc ils étaient beaucoup plus réservés, donc ils ne parlaient pas beaucoup. Et, quand il y a le copain [Portugais] de ma sœur, ils sont comme ils sont normalement, donc ils parlent normalement, ils se comportent de façon comme ils se comportent avec nous. Depuis cette expérience moi je suis plutôt maintenant fixé d'avoir aussi une Portugaise. Donc, déjà s'il y a quelqu'un qui me plaît, moi aussi c'est important pour moi qu'elle soit Portugaise à cause de mes parents. (I : Ça c'est très intéressant, donc ça joue un rôle quand même dans tes choix ?) Ça joue. Oui, ça joue un rôle important même, je dirais, parce que, comme je t'ai dit, ma mère elle est très attachée à la famille, mon père aussi, mais je dirais, un peu moins. C'est très important pour ma mère d'avoir quelqu'un à côté de son fils ou de sa fille qu'avec qui elle aie une relation aussi. Donc, pour elle, c'est beaucoup plus difficile de créer une relation avec une Luxembourgeoise ou non-Portugaise, qu'avec une Portugaise. (David, 19 ans, FR)*

## À retenir

Au cours du parcours de vie, nos participants (re)construisent leur *réfèrent de (dés)appartenance* au pays d'origine, mais se positionnent également envers ce *réfèrent*. Nous avons vu que l'enfance et l'adolescence constituent les étapes de la vie pendant lesquelles le réfèrent de (dés)appartenance est co(re)construit de manière plus intense. Nous avons également noté que l'expérience des langues joue un rôle central dans la (re)construction des *sentiments de (dés)appartenance* chez nos participants et que plusieurs facteurs y sont impliqués : le parcours migratoire de parents ; la place occupée au sein de la fratrie ; des « tierces personnes significatives » ; le lieu de résidence ; le contexte socio-historique

luxembourgeois et/ou portugais ; et le contexte technologique. Ses facteurs (interreliés) conditionnent les expériences de vie de nos participants bien au-delà de la question des langues (et par conséquent influencent la (re)construction des *sentiments de (dés)appartenance* au cours de leur vie).

Une fois adultes, indépendants, seuls ou en couple, les enfants d'é(im)migrés voient souvent leurs *sentiments de (dés)appartenance* envers le « pays d'origine » bousculés car le lien direct avec les parents et l'expérience quotidienne des pratiques liées au pays cessent d'être, ou se modifie considérablement. Au cours de cette section (le *chez-soi (re)construit*), nous avons pu observer (en particulier en ce qui concerne les langues pratiquées à domicile) que non seulement les parcours migratoires et/ou les choix de partenaire (endogamique ou exogamique) influençaient les pratiques du *chez-soi*, mais également les *stratégies de (dés)appartenance* que nos participants ont adoptées au cours du parcours de vie, comme par exemple la *(dés)portugalisation* et/ou la *(dés)luxembourgisation*. Également intéressant, les enjeux liés au choix d'un(e) partenaire que nous avons pu observer à partir du récit de nos participants plus jeunes. Nous observons ainsi que, pour nos participants plus jeunes, le *background* migratoire semble constituer un critère lors du choix d'un(e) partenaire et ce bien plus que pour une question langues. Il s'agirait plutôt de créer les conditions pour que le passage d'un *chez-soi parental* à un *chez-soi (re)construit* se fasse sur la base d'une combinaison de « mondes » distincts et non pas d'une rupture avec le *chez-soi parental*.

## 5.2. Les saveurs du *chez-soi*

Comme la langue portugaise à la maison, les pratiques liées à la cuisine<sup>276</sup> sont évoquées et mises en avant par la totalité de nos participants et constituent donc une des composantes du *chez-soi*<sup>277</sup>. Un mélange d'ingrédients, de saveurs, d'outils, de gestes, d'habitudes et de traditions parfument leurs souvenirs et enrichissent leur quotidien. De même

---

<sup>276</sup> Par pratiques liées à la cuisine nous entendons non seulement les plats typiques (traditionnels), la gastronomie, les outils employés dans la cuisine, mais également toute autre dynamique qui lui soit directement liée comme par exemple, l'acte de manger tous ensemble à table, de cultiver ses propres légumes ou d'élever des animaux pour sa consommation propre. Au cours de cette section nous ne séparons pas, les pratiques du *chez-soi parental* de celles du *chez-soi (re)construit*.

<sup>277</sup> L'idéal serait de pouvoir élaborer un chapitre rien que sur les sensations qui renvoient au pays d'origine. En effet, la dimension sensorielle est centrale dans la co(re)construction du *réfèrent de (dés)appartenance* au pays d'origine. Mais nous n'avons ni le temps, ni l'espace nécessaire pour nous lancer dans une telle démarche et limitons notre enquête à la question du *goût* et des pratiques et représentations liées à la cuisine. D'autre part, comme les langues, les pratiques liées à la cuisine font partie du quotidien. Et les pratiques du quotidien mériteraient d'être examinées plus en profondeur pour pouvoir comprendre pleinement leur rôle dans les processus de *(re)configuration identitaire*.

que les pratiques linguistiques, les pratiques culinaires sont quotidiennes. Comme nous l'avons vu lors de la section précédente, c'est à table que la langue portugaise est souvent parlée – selon la volonté des parents et malgré l'ennui des enfants, qui préféreraient parler luxembourgeois. Langue et cuisine se côtoient au long des récits. À la différence des langues, la cuisine implique les cinq sens – une sensorialité qui participent activement à la co(re)construction du référent de (dés)appartenance au pays d'origine.

*De nos jours, tu vas au Match, tu vas au Cactus, t'achètes, tu regardes ce que ça coûte, tu paies. Dans le temps, il n'y avait que des petites épiceries où tu ((Souligne)) devais demander ((+)), hein. (I : C'est très intéressant.) ((Souligne)) Ma mère... ((+)) Chaque fois qu'on est ensemble c'est un fou rire ! [...] Elle voulait acheter de la viande de bœuf. Donc elle est allée chez le boucher, et puis elle a dit : « musiu, musiu [monsieur, monsieur] ». Oui, ok, c'est pour de la viande, ce n'est pas pour du pain. « Oui ? » « Como eu ! Assim : muuuuh, muuuuh ! [Comme moi ! Comme ça !] » Et elle pointait ses seins en disant : « muuuuh, muuuuh », mais elle voulait de la viande de vache, quoi, de la viande de bœuf ! (I : Uau.) Mais le monsieur, il a bien sûr rigolé, mais il a compris que c'était de la viande de bœuf, ok ! [...] Il y avait très, très peu de Portugais à ce temps-là ici au Luxembourg. Aucun magasin portugais, bien sûr. Il fallait aller dans une boucherie et vraiment demander je veux ça et ça. Quand ma mère me disait : « vai, vai comprar vinagre ! [Vas acheter du vinaigre !] » E eu, vinagre ? [Et moi, vinaigre ?] Comment ça s'appelle maintenant en luxembourgeois ? Parce que je voulais dire les mots correctement ! Je ne voulais pas seulement pointer comme ma mère elle le faisait, donc je voulais depuis toute petite, être comme les autres, parler correctement et puis je dis : ben... Alors, ((Sourit)) j'ai invité une collègue à la maison et je lui ai fait boire du vinaigre. ((+)) Il y avait encore un fond de vinaigre dans une bouteille et je lui ai mis ça dans un verre et puis, ben, bien sûr, en disant que c'était de la limonade, hein. Et elle l'a bu, elle dit : « ahgg, daat as esseg [ahgg c'est du vinaigre] ! » Je dis : ok, voilà. Et c'est par des trucs comme ça que j'apprenais la langue, hein. (Bárbara, 55 ans, FR)*

Une note d'humour marque ce récit d'un temps passé. Bárbara nous amène directement au contexte luxembourgeois dans lequel elle a grandi dans les années 1960-70. Si aujourd'hui acheter des produits portugais, tout en parlant portugais, est une des choses les plus évidentes au Luxembourg, ce ne fut pas toujours le cas. Plus loin, c'est également en souriant qu'elle nous confie : « je cuisine de tout ((+)), mais j'ai quelques habitudes portugaises ((Sourit)) Voilà. Je mets du laurier dans l'eau quand je cuis des patates ! Les Luxembourgeois ils ne le mettent pas ! [...] Ou sinon, quand je mets du paprika, o *colorau*. Les Luxembourgeois, ils n'utilisent pas, voilà. Ou *cominhos* [cumin]. J'ai du thé *limonete* à la maison, voilà ! ». Bien qu'elle affirme s'être *luxembourgisée*, les « habitudes portugaises » dans la cuisine continuent de faire partie de son quotidien.

Nos habitats successifs ne disparaissent jamais totalement, nous les quittons sans les quitter, car ils habitent à leur tour, invisibles et présents, dans nos mémoires et dans nos rêves. Ils voyagent avec nous. Au centre de ces rêves, il y a souvent la cuisine, cette « pièce chaude » où la famille se rassemble (Certeau *et al.*, 1994, p. 205-210).

Fabrice lui, a également grandi dans les années 1960-70, et raconte comment sa mère cuisinait des recettes portugaises comme le *bacalhau* [la morue], mais « faisait déjà le mélange » avec « des choses luxembourgeoise » ou « spaghetti bolognaise ». Mais, c'est en parlant de ses enfants qu'il fait part d'une des pratiques les plus mentionnées par nos participants : la convivialité (à table).

*Ce que mes enfants, quand même, ont pris ou appris ou repris c'est la convivialité ! Si nous on est en train de manger, il y a quelqu'un qui vient, on dit : « bon, assieds-toi, tu manges avec », un peu des choses que, pour nous, c'était toujours normal à la maison. Quand j'étais petit, tous les dimanches et tous les samedis on mangeait ensemble, ein. [...] Et ça, un peu, mes enfants ils ont aussi pris avec. (Fabrice, 50 ans, FR)*

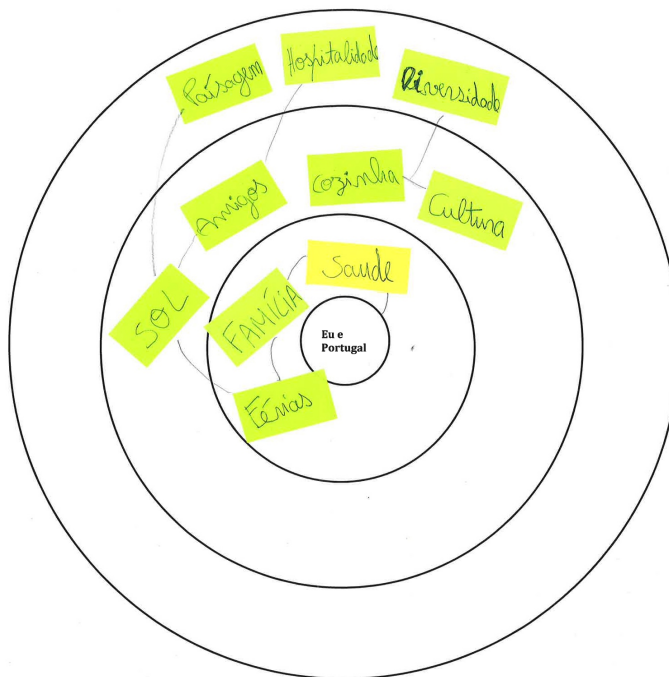
« Prise, apprise ou reprise » par ses enfants, l'habitude d'une convivialité à table est une des pratiques fortes du *chez-soi*, qui est sans cesse mentionnée par nos participants.

*La gastronomie c'est pratiquement culturel, c'est comme une culture. (I : Qu'est-ce que vous entendez par culture ?) Les fêtes ! La culture en général. Les fêtes, les gens, la convivialité et etc. La gastronomie fait partie, l'histoire fait partie de la culture du peuple. (José, 44 ans, PT)*

*(I : Qu'est-ce que vous entendez par culture portugaise ? C'est difficile à...) Non. C'est très facile ((Rit)) La culture, au fond, c'est mes origines. Quand on pense à la culture, à tout ce qu'elle représente, c'est-à-dire, le Fado... Allez, prenons les trois F ((Rit)) ! C'est aussi une chose... Je veux dire, le Fado, toutes ces choses, quoi, mais ce n'est pas que ça, bien sûr ! C'est aussi... Si on prend l'expression italienne, le dolce fare niente. Ce truc de sortir du travail, d'aller boire son petit café au bord de la mer. Ça aussi c'est culturel et ça me plaît bien aussi. Je ne vais pas mentir. [...] La gastronomie aussi, a une certaine importance aussi. (Luís, 43 ans, PT)*

*(I : Quand vous parlez de culture portugaise vous vous référez à quoi ?) La culture portugaise c'est... comment est-ce que je peux le dire... ce sont ces petites habitudes que l'on s'approprie tout doucement. Le petit café par exemple, presque sacré. La bonne nourriture, ce qui est essentiel, très importante et qui fait plaisir : « tiens, je vais manger ça tout à l'heure, c'est une bonne chose ! » (Benjamim, 40 ans, PT)*

La convivialité, la gastronomie », le « *dolce fare niente* », le « petit café » après les repas, la « bonne nourriture » – autant d'*éléments* qui renvoient à la cuisine et qui sont considérés par nos participants comme partie constitutive de la « culture portugaise » qui intègre leur *réfèrent de (dés)appartenance* au pays d'origine. Ceux-ci constituent des éléments de *rapprochement* au pays d'origine, ils sont évalués comme positifs par nos participants. En contrepartie, d'autres aspects de la culture portugaise sont évalués négativement et constituent des éléments d'*éloignement* (que nous avons agrouper sous la dénomination *4F* et que nous présentons dans la prochaine section).



Carte de (dés)appartenance de Gabriela (41 ans)

Cette relation entre « *cozinha* [cuisine] » et « *cultura* [culture] » est directement visible sur la *Carte de (dés)appartenance* de Gabriela, où ces deux éléments apparaissent reliés comme élément de rapprochement au pays d'origine (ensemble avec « *diversidade* [variété] »)<sup>278</sup>.

En plus de les considérer comme partie constitutive de la « culture portugaise », les pratiques liées à la cuisine sont placées dans le contexte d'une « éducation portugaise » ou « éducation à la portugaise », perçue par nos participants comme différente relativement à l'éducation reçue par leurs camarades de classes et ami(e)s Luxembourgeois(e)s. Cette éducation est décrite comme « autoritaire » (p.ex. Benjamim, Fanny) ; caractérisée par un certain machisme et une inégalité des genres, comme par exemple le fait que les filles ne peuvent pas sortir le soir, tandis que les garçons y sont autorisés (p.ex. Amália, Fanny, Emma, Karina). Donnons l'exemple de Fanny, qui explique comment elle a dû apprendre à nettoyer, à cuisiner – « l'éducation ! Mon dieu ! Le fait que les filles, les femmes, doivent tout faire. Les hommes n'ont pas besoin de savoir repasser leurs vêtements, n'ont pas besoin de savoir nettoyer, n'ont pas besoin de savoir ci ou ça. Par contre, ils doivent connaître les règles du

<sup>278</sup> Notons encore : « *familia* [famille] », « *férias* [vacances] », « *sol* [soleil] », « *amigos* [amis] », « *paisagem* [paysage] », « *hospitalidade* [hospitalité] », autant d'éléments qui renvoient aux vacances d'été au pays. Le seul élément d'éloignement est « *saúde* [système de santé] » qui se réfère au système de santé portugais, décrits comme très faible en comparaison avec celui disponible au Luxembourg (ce qui est mentionné par plusieurs de nos participants).



football ! [...] Bref, c'est cette mentalité selon laquelle les femmes doivent savoir gouverner la maison ! » (Fanny, 32 ans, PT).

L'« éducation à la portugaise » est ainsi surtout perçue comme négative par nos participants. Cependant elle gagne chez Rodrigo et Marielle, d'autres contours, non seulement positifs, mais associés à une envie de les transmettre à la prochaine génération.

*On vivait un peu à la « manière portugaise ». C'est-à-dire qu'on avait les animaux, les poulets, on avait des lapins. C'est-à-dire que, toute mon enfance, je l'ai vécue dans ce milieu vraiment portugais ici au Luxembourg, avec mon père qui tuait les poulets, les lapins et ces choses-là, des choses qu'ici au Luxembourg ne se faisaient plus. Mais, en tout cas, ça a été une éducation bien à la portugaise, si je peux dire ça comme ça. [...] C'était une vieille maison, le loyer très bas, mais derrière il y avait des hangars, les ((Souligne)) fameux ((+)) barracões [hangars] des jardins portugais ici. Ici, pratiquement... Si tu vas à Esch, tu trouves là des jardins où tu as des vieux barracões avec des poules, des lapins. Les poules dans le quintal [je jardin, l'arrière-cour]. Le jardin ! Les haricots, les oignons... le typique quoi. [...] Mais, le jardin, c'est typique ! Les oignons, les haricots, que nous ramenions de là-bas, les pommes de terre, les tomates, les salades, on faisait un peu de tout. Les feux ! Après, la grillade le dimanche. C'était... Encore aujourd'hui c'est comme ça. Aujourd'hui, souvent... Le dimanche, c'est le typique : frango assado [poulet rôti] ! Ce sont plutôt ces choses-là, la cuisine typique que nous aimons toujours. Après, bon, on ne tue plus les animaux, et tant mieux, mais en trente ans, les habitudes culinaires n'ont pas beaucoup changé. C'est-à-dire qu'elles ont une certaine continuité. Mon père fait toujours le caldo verde [soupe aux choux] le mercredi et le frango assado [poulet rôti] le dimanche. Samedi soir, peut-être, on fait quelque chose de différent parce que c'est le premier jour du week-end, on aime manger une pizza, comme ça, à la luxembourgeoise. Eux [les parents], aussi, déjà, bien sûr... Ma mère adore aussi... elle fait les moules. Les... (I : Je crois que c'est ameijoas, non ?) Ameijoas. Bouchée à la reine. Encore l'autre jour elle a fait des bouchées à la reine. (Rodrigo, 39 ans, PT)*

*(I : Avec vos parents, à part la langue, apprend-t-il [votre fils] d'autres choses ?) Oui ! La langue, la nourriture, le travail dans le jardin, tous ce qui est plus lié à la nature. Mes parents sont aussi plus ruraux, ils ont un grand jardin. Il apprend comme ça ce... oui, planter, cueillir. Les animaux. [...] Les choses de la nature aussi. [...] Les animaux dans la culture portugaise. L'idée selon laquelle l'animal est fait pour être tué et pour être mangé. Les poulets et comme ça. Ça c'est la culture que je veux qu'il apprenne, parce que moi il ne m'en reste aucune. Pour moi, un animal... je les aime ((Rit)). Je pense que ça aussi c'est une partie de la culture que les grands-parents lui apprennent, je crois. Je ne vais jamais tuer un lapin, ni un poulet, mais eux n'ont aucun problème à le faire, ni les uns [grands-parents du côté de la mère] ni les autres [grands-parents du côté du père]. (Marielle, 37 ans, PT)*

Rodrigo et Marielle mettent en avant d'autres aspects de l'« éducation à la portugaise », avec lesquels ils ont grandi, notamment la culture des légumes et l'élevage des animaux pour la consommation propre. Marielle veut transmettre cette éducation à son enfant et fait appel à ses parents (première génération) pour le faire. En plus de la langue, elle veut qu'ils lui transmettent « les choses de la nature ». Rodrigo souligne également (et on l'observe chez la plupart des participants) qu'aux plats typiques portugais se mélange des plats d'ailleurs – « nous ne mangeons pas uniquement portugais. Mon père aime bien [la cuisine portugaise] [...] mais ça ne veut pas dire qu'il se renferme et qu'il ne mange pas d'autres choses. D'ailleurs, j'ai eu beaucoup de chance par rapport à ça, parce que mes parents se souciaient toujours de la langue, de parler le français et, si ce n'était pas ça, si ce n'était pas leur mentalité ouverte, ni moi ni ma

sœur n'aurions fait des études ». À partir d'une description des pratiques culinaires, Rodrigo manifeste un des sentiments les plus présents dans le récit de nos participants : *le sentiment de reconnaissance* envers leurs parents. La reconnaissance d'un effort qui leur a permis de monter dans l'échelle sociale (par l'apprentissage des langues, par la formation) – « mon père m'a toujours dit : “je te soutiens aussi longtemps que je puisse. Je vais travailler et je vous soutiens financièrement, mais je ne peux pas faire plus”. Mais ça aussi, c'est clair, joue un rôle important pour que tu t'intègres dans la société » (Rodrigo, 39 ans, PT).

*Je dois dire que ma mère a intégré les habitudes d'ici, du Luxembourg. Elle s'est intégrée et elle fait beaucoup de choses qui sont des habitudes d'ici. La nourriture, par exemple. Elle ne reste pas figée. Je parle de la nourriture parce que c'est le meilleur exemple. Par exemple, parfois on est ici assis, on est en train de manger une lasagne que ma mère a préparé... ou un de ces plats comme ça, ou couscous ! Je ne sais pas si vous connaissez ? (I : Oui.) Couscous ! ((Souligne)) C'est un exemple très facile ! Coucous ! Mon père nous regarde tout de suite comme si on venait d'une autre planète ! Et lui non ! Lui, pour lui, il doit avoir les pommes de terre avec le bacalhau [morue], ou feijoada [cassoulet] ou son plat à lui. Et c'est lui qui est dans une autre planète ((+)) ! Après, le plus drôle encore, c'est quand il dit : ((Souligne)) « vous ne savez pas manger de la nourriture normale ! » ((+)) ((Rit beaucoup)) Après c'est nous qui ne sommes pas normaux ! Mais qu'est-ce la normalité ? ((+)) « Dans cette maison, tout le monde doit toujours avoir un plat différent ! » Mais non ! C'est lui qui a toujours le plat différent ! Mais, voilà. (Vickie, 37 ans, PT)*

De même, Vickie montre à quel point sa mère a intégré « les habitudes du Luxembourg », dont la variété de plats, alors que son père résiste aux changements, à intégrer d'autres habitudes qui ne sont pas les portugaises. En effet, comme il a été souligné à plusieurs reprises, le *réfèrent de (dés)appartenance* au pays d'origine est co(re)construit en permanence au cours du parcours de vie et les pratiques liées à la cuisine en sont un excellent exemple. À mesure que les enfants (« seconde génération ») grandissent, ils commencent à intégrer des nouveautés au répertoire culinaire et les parents (première génération) s'y adaptent.

C'est le cas de Vickie, mais également d'autres participants. Fanny (32 ans, FR) montre comment, elle et sa sœur, à mesure qu'elles ont grandi, ont introduit de nouveaux plats, notamment des *faritas*, du gratin de pâtes, du *sushi*, entre autres et comment leur père est plus ouvert aux nouveautés que leur mère. La même réflexion est faite par Emma – « avec les années, quand moi et mon frère nous avons grandi, nous avons aussi commencé à cuisiner des choses internationales » (Emma, 26 ans, PT). Avec le temps, de nouvelles saveurs intègrent le quotidien de nos participants, sans tout de même effacer la mémoire du « goût d'enfant » associé au *chez-soi parental* – « c'est toujours bien, parfois, d'avoir le goût qu'on avait en tant qu'enfant, [...] les *rissóis* [galettes] ! J'adore ! [...] Les *bolos de bacalhau* [boulettes de morue] » (Daniel, 28 ans, FR).

L'intégration de nouveaux plats et le maintien des traditions vont souvent de pair dans la cuisine. Carolina, par exemple, souligne son envie de ne pas « perdre » les recettes de génération en génération – « moi j'ai déjà dit à ma mère : s'il te plaît, écris-moi toutes ces recettes quelque part pour qu'elles ne se perdent pas, pour mes filles et moi. Un jour que tu ne sois plus là, c'est à moi de faire ça au jour le jour... » (Carolina, 33 ans, PT).

Tant que l'une d'entre nous conservera vos savoirs nourriciers, tant que, de main en main, et de génération en génération, se transmettront les recettes de votre tendre patiente, subsistera une mémoire fragmentaire et tenace de votre vie même. La ritualisation raffinée des gestes élémentaires m'est ainsi devenue plus précieuse que la persistance des paroles et des textes, parce que les techniques du corps sont mieux protégées de la superficialité des modes, et que là se joue une fidélité matérielle plus profonde et plus lourde, une manière d'être-au-monde et de faire ici sa demeure (Certeau, 1994, p. 218).

Diana constitue notre exemple paradigmatique de l'impact du lieu de résidence (et déménagements pendant l'enfance) dans les expériences des Portugais de « seconde génération » – le fait qu'elle a alterné entre un « quartier luxembourgeois » et un « quartier portugais » à plusieurs reprises, donne à voir l'impact de la « donne résidentielle ».

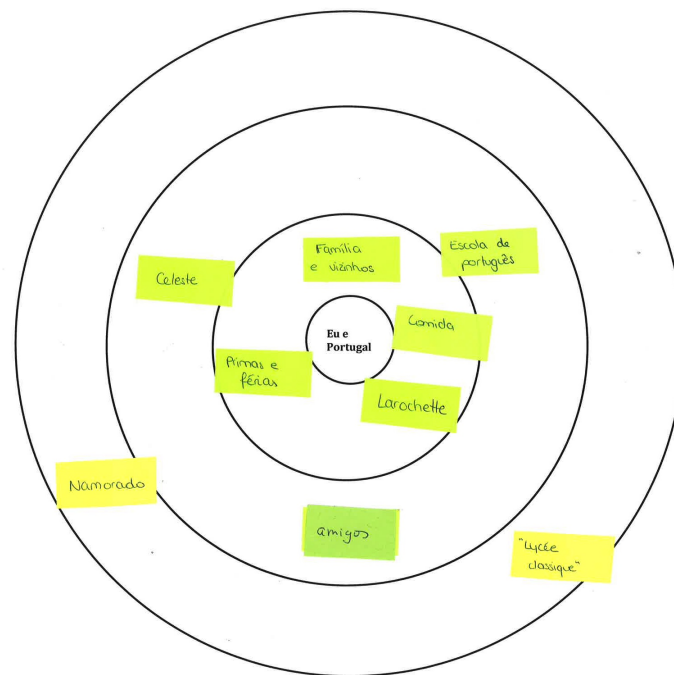
*Mes parents, comme ils avaient déjà vécu dans un quartier luxembourgeois, ils savaient que s'ils étaient dans un quartier luxembourgeois, ils devaient s'adapter aux Luxembourgeois. C'est-à-dire que, par exemple, notre jardin n'a jamais été cultivé. C'était un jardin où, il n'y avait que du gazon parce que les Luxembourgeois, à cet endroit, n'avaient que du gazon ! C'est-à-dire que nous ne cultivions pas notre jardin... (I : Mes tes parents voulaient le cultiver ?) Oui ! Eux, maintenant, ils le cultivent ! Depuis que mes voisins sont tous partis. Voilà, comme c'était surtout des personnes âgées, après, quand elles sont décédées, c'était plutôt des Portugais et des Yougoslaves, Italiens... ils ont acheté les maisons. Donc, notre rue n'est plus luxembourgeoise, elle est déjà portugaise. (I : Et maintenant ils cultivent ?) Maintenant, ils cultivent. (Diana, 28 ans, PT)*

Le premier lieu de vie fut un « quartier luxembourgeois », suivi d'un « quartier portugais » et, de retour à un « quartier luxembourgeois », elle explique l'« adaptation » mise en place par ses parents – « ils savaient que s'ils étaient dans un quartier luxembourgeois, ils devaient s'adapter aux Luxembourgeois ». Ils ont donc décidé de ne pas cultiver de jardin (*luxembourgeoisation* comme *stratégie de (dés)appartenance*). Il est intéressant de noter qu'aujourd'hui, une fois le quartier transformé, aux contours multiculturels, l'exploitation d'un jardin a été reprise.

À titre de comparaison, Karina habite « la ville la plus portugaise du Luxembourg ». À la question : « comment est-ce de vivre dans cette ville ? », elle répond précisément par l'évocation des jardins.

*C'est top ! J'adore ! J'aime beaucoup parce que j'habite dans une rue où c'est que des Portugais ((Rit)) ! On a une relation très forte avec nos voisins. Chacun a son jardin. Ma mère, par exemple, cette année elle a beaucoup de courgettes et après elle va chez le voisin et elle dit : « oh, j'ai eu beaucoup de courgettes, est-ce que t'en veux ? » Et elle va chez ma cousine qui habite un peu plus en haut. Moi et ma sœur on adore parce qu'on sort à la rue est : « Salut, bonjour ! » « Bonne après-midi ! » « Bonsoir ! » [...] Bon, il y a des exceptions, mais les Luxembourgeois aiment aussi beaucoup notre rue. Il y a une dame qui habite aussi dans notre rue et elle, elle adore cette ambiance parce que si quelqu'un a besoin de quelque chose, tout le monde aide, il n'y a pas de soucis. (Karina, 22 ans, PT)*

En effet, les pratiques du jardinage, de la convivialité dans le voisinage, du partage d'aliments, des grillades à l'extérieur, entre autres, font partie du *réfèrent de (dés)appartenance* au pays d'origine et constituent des *éléments de rapprochement* vécus comme positifs par nos participants.



Carte de (dés)appartenance de Karina (22 ans)

Karina place le « *comida* [nourriture] » au centre de sa *Carte* en tant qu'*élément de rapprochement* au pays d'origine ; au même titre que la « *família e vizinhos* [famille et voisins] », « *Larochette* [Ville au Luxembourg] » et les « *primas e férias* [cousines et vacances] ». Elle placera encore deux *éléments de rapprochement* : « *Celeste* [pâtisserie portugaise au Luxembourg] » et « *amigos* [amis] ». Seul deux *éléments d'éloignement* font partie de sa *Carte*, à avoir le « lycée classique » (où elle s'entretient quasiment pas avec des

Portugais) – que nous aborderons dans le prochain chapitre – et son « *namorado* [copain] », qui est Luxembourgeois (dont nous avons déjà parlé).

Encore liée à la cuisine, une des pratiques du *chez-soi*, tantôt présentée comme faisant partie d'une « éducation portugaise » (José), tantôt comme une « tradition portugaise » (Karina, Rebecca) est celle de « manger à table ensemble ».

*Quand je parle de nos traditions et ces choses-là à mes amis luxembourgeois, je dis toujours : nous, on mange toujours à table et quand je ne peux pas manger, alors je dois prévenir ma mère que je ne vais pas manger. Eux, ils ne le font pas. Chez eux, chacun se sert et chacun mange dans sa chambre tout seul. Je trouve ça super bizarre parce que je ne connaissais pas ces choses-là. Pour moi, manger veut dire s'asseoir ensemble à table, chacun parle de sa journée, des problèmes, des choses qui se sont passées, n'est-ce pas. Moi je valorise ces choses-là parce que c'est une chose que je voudrais aussi apprendre à mes enfants. C'est ça. (Karina, 22 ans, PT)*

*Mon colocataire en Allemagne était Portugais aussi et c'était super drôle parce qu'on parlait luxembourgeois, mais il y avait des traditions, genre, cuisiner ou comme ça, ou des trucs qu'il y avait, qui étaient portugais ! Par exemple, on était en train de cuisiner des plats portugais et tous les essuies-vaisselle était genre... Portugal ! ((Souligne)) Nos parents nous donnaient des plats déjà cuisinés et ça c'est quelque chose que seulement les parents portugais font ((+)). Genre, ils te donnent un million de tupperwares ((Rit)). [...] (I : Quelles sont les choses que seulement les parents portugais font ?) Ils remplissent toujours ta voiture, genre, gratuitement, et ils cuisinent de la nourriture et ils la congèlent pour toi ! ((Rit)) Et quoi d'autre ? Ils viennent à ton appartement et nettoient tout ((Rit)) ! Apparemment, que les gens Portugais font ça. Quoi d'autre ? Aussi, les choses qu'on avait à la maison, c'est-à-dire, genre, les casseroles portugaises et les trucs, il y a une tradition... ((Rit)) C'est tellement drôle ((+)) ! Et on avait quoi d'autre ? Je ne sais pas, mais aussi, genre, les traditions. On mangeait ((Souligne)) tous les soirs ((+)) ensemble ! Ça c'est quelque chose qui n'est pas très usuel et je pense que c'est quelque chose de portugais. (Rebecca, 22 ans, AN)*

« On mangeait tous les soirs ensemble », nous dit Rebecca à propos de son expérience en Allemagne lors d'un séjour d'études. Son colocataire était Portugais de « seconde génération » et ils se rencontraient dans les mêmes traditions partagées en raison de leur *background* migratoire commun. Bien d'autres participants parlent de ce qu'ils considèrent comme les traditions portugaises, dont les pratiques liées à la cuisine occupent une place centrale. Helena, par exemple, parlent des plats typiques de Noël (comme plusieurs autres participants) et dont ses enfants ne sont pas de grands appréciateurs : « ça peut être préparé de façon différente, mais la tradition reste ! Les *rabanadas* [pain perdu], l'*aletria* [vermicelles au lait] ... on le fait toujours ! Mais il y a des choses qu'ils mangent ! Les *filhoses de abóbora* [beignets au potiron], ça ils les mangent. Parfois, ce qui ne passe pas trop c'est l'*aletria* [vermicelles au lait] » (Helena, 37 ans, PT).

Nous l'avons vu, les pratiques liées à la cuisine apparaissent liées à la « culture portugaise », à l'« éducation portugaise », aux « traditions », mais plus intéressant encore, est

le fait de souligner la manière dont elles sont mobilisées par nos participants pour se définir. David, par exemple, notre participant le plus jeune, affirme au tout début de son récit : « même si, quelque part je me sens plus Luxembourgeois, parce que j’ai eu la nationalité luxembourgeoise et aussi portugaise et que je parle tous les jours luxembourgeois, je me sens aussi portugais en même temps parce que toutes les traditions et la gastronomie » (David, 19 ans, FR). Samuel, par exemple, qui a vécu une grande partie de sa vie au Portugal, affirme s’y être toujours senti comme un « *emigrante luxemburguês* [émigrant luxembourgeois] », et ce à cause de « petites choses » – « moi je ne m’identifiais pas avec une *feijoada* [cassoulet] [...]. Voilà, ce sont des petites choses comme ça. Ce sont des petits détails du quotidien qui font que l’on d’identifie beaucoup avec cette façon d’être ou de vivre ou nationalité ou, je ne sais pas... appartenance, je ne sais pas comment l’appelé » (Samuel, 45 ans, PT). Vickie, à son tour, mentionne plutôt l’identité pour autrui, le regard des autres : « j’entends toujours : “tu n’es pas une *verdadeira portuguesa* [vraie Portugaise] ! Une *verdadeira portuguesa* doit aimer le *bacalhau* !” Même pas les *bolos de bacalhau* [boulettes de morue], je n’aime pas du tout ! ((Voix grave)) Non ! ((+)) » (Vickie, 37 ans, PT). Ou encore, Catherine : « je suis ouverte à de nouvelles choses, je ne me définis pas à partir de choses minimes. Bien sûr que j’ai mon caractère, il y a des choses que j’aime et d’autres que je n’aime pas ((Souligne)), mais je ne vais pas maintenant dire que j’aime quelque chose parce que je suis Portugaise ! Si j’aime le *bacalhau* [morue], j’aime le *bacalhau*, mais ce n’est pas parce que je suis Portugaise ! Parce que c’est toujours pareil : « ah, les Portugais n’aime que le *bacalhau* et les *sardinhas* [sardines] ! C’est vrai que j’aime, mais j’aime aussi une *Bouchée à la Reine* ou un *Croque-monsieur* ! » (Catherine, 24 ans PT). « Des choses minimes », « des petites choses », etc., les choses du quotidien qui finalement n’ont rien d’anodines (Certeau *et al.*, 1994).

## À retenir

Comme les pratiques linguistiques, les pratiques culinaires constituent un *élément* du *chez-soi*. Par contre, au contraire des premières, elles n’alimentent pas de *tensions* particulières, car elles semblent plus faciles à concilier, à mettre ensemble, à « mélanger ». Les pratiques culinaires ne sont pas porteuses d’enjeux de pouvoir, mais elles nous permettent de mettre l’accent sur une autre dimension des *(dés)appartenances* non moins importante : la dimension sensoriel. Les sensations sont aussi mobilisées lors de la *co(re)construction des référents de (dés)appartenance*. En effet, nous aurions pu mettre l’accent sur le climat et les paysages au Luxembourg et au Portugal qui sont, à chaque fois, mentionnées par nos participants et

comparées entre elles : le Luxembourg froid, pluvieux, gris ; le Portugal ensoleillé, bleu, chaud, la mer, l'odeur à pin, etc. Nous avons cependant préféré aborder la « cuisine » : manger ensemble, cultiver son propre potager, entretenir son jardin, élever des animaux à consommation propre, la convivialité, les traditions gastronomiques, les ingrédients, les assaisonnements, les ustensiles employés... autant d'*éléments* constitutifs des *référents de (dés)appartenance*, mobilisant les cinq sens et impliqués dans la *(re)construction des sentiments de (dés)appartenance*.

### 5.3. Les 4F – un mode portugais d'être au monde ?

Comme nous avons pu l'observer lors de la section précédente, les éléments liés à la cuisine (p.ex., pratiques, traditions, gastronomies, saveurs, etc.) sont plutôt appréciés par nos participants, perçus comme positifs et motifs de *rapprochement* au pays d'origine. Au contraire, le troisième ensemble d'éléments que nous présentons ici, apparaît surtout comme un repoussoir, des raisons d'*éloignement*. Nous avons regroupé ces éléments sous une dénomination que nous reprenons de Fabrice Montebello<sup>279</sup>, les « 4F », par analogie aux 3F (*Fado, Fátima, Futebol*) promus sous la dictature de António de Oliveira Salazar. Cette trilogie reste en partie adéquate pour décrire la réalité de la « seconde génération » portugaise au Luxembourg, notamment pour ce qui concerne le *Football* (en association avec le quatrième F, de *Fierté*), mais semble dépassée en ce qui concerne le reste (*Fado et Fátima*) – nous y reviendrons. Notons, dès lors, que ces expressions (3F, 4F) nous servent de fil conducteur au cours de cette section, mais il s'agira plutôt de les déconstruire. Commençons par décrire ce que signifie originalement « 3F ».

En traçant « les contours de ce qu'on appelle communément la nation portugaise » (Antunes da Cunha, 2009, p. 25), Manuel Antunes da Cunha revient sur la genèse du récit identitaire lusitanien en remontant progressivement depuis la Monarchie constitutionnelle (1820-1910), la République (1910-1926) et la dictature (1926-1974) jusqu'à la démocratie. C'est sur cette dernière période que nous portons notre regard. En effet, les « 3F » symbolisaient les valeurs portugaises mises à l'honneur sous le régime dictatorial de António

---

<sup>279</sup> Nous reprenons l'idée de Fabrice Montebello, développée dans son article « Portugais Pride : Le quatrième F », publié dans l'édition du 9 Juillet, 2004 dans l'hebdomadaire politique, économique et culturel indépendant *d'Lëtzebuurger Land*, un journal grand-public de référence au grand-duché de Luxembourg. Fabrice Montebello développe une réflexion sur la place occupée par le football comme l'élan sur lequel se greffe le quatrième « F », celui de fierté. Nos analyses vont à l'encontre de la réflexion que Montebello a portée sur ce phénomène.

de Oliveira Salazar (entre autres). Le chant *Fado* désignait le nationalisme portugais, ses valeurs et ses traditions et Amália Rodrigues (chanteuse de *Fado*) en fut la principale figure. *Fátima*, à son tour, représentait les valeurs du catholicisme, alors que le *futebol* marquait le développement de ce sport dans le pays et dont Eusébio (joueur de football) fut l'image de marque. Selon l'auteur, entre 1974 et 2008, la constitution d'une *nation éparpillée de par le monde* renvoie à une adaptation du récit identitaire « où la diaspora est dorénavant garante d'un nationalisme déterritorialisé » (Antunes da Cunha, 2009, p. 46). C'est alors que l'on voit apparaître une nation culturelle fondée sur la *fierté diasporique* (Antunes da Cunha, 2009, p. 46-53) et plus tard (à partir de 2008), « l'affirmation d'une identité transnationale » (Antunes da Cunha, 2009, p. 55).

Manuel Antunes da Cunha décrit d'une manière selon nous exemplaire l'adaptation du récit identitaire portugais à un nationalisme déterritorialisé, au sein duquel la diaspora est le principal acteur et dont la chaîne de rayonnement internationale portugaise (*RTPinternational*) est un des moyens privilégiés de diffusion. C'est aussi<sup>280</sup> à partir de la chaîne internationale publique que l'État portugais répand l'idéologie des *3F* et imprègnent l'imaginaire collectif d'une sorte de *fierté* qui lui est liée : « les matchs de l'équipe nationale, les grands concerts de fado, les cérémonies médiatiques religieuses [...], constituent des moments forts de la célébration de la portugalité, à partir d'une expérience collective dans les univers du sport, de la musique et de la religion. [...] Les exemples [émis par la chaîne portugaise *RTPi*] ne font pas défaut, notamment les références aux trois "F" (fado, football et Fatima), présentés comme fondements idéologiques de la nation » (Antunes da Cunha, 2009, p. 139-147).

Ainsi, encore selon l'auteur, en même temps que les frontières géographiques usuelles perdent de leur sens, apparaît une « nation culturelle fondée sur la *fierté diasporique* », selon laquelle « l'appartenance n'est plus une question de souveraineté territoriale, mais de descendance ». Les descendants d'immigrés portugais de par le monde, seraient alors les garants d'une « continuité séculaire de ce mode portugais d'être au monde » (Antunes da Cunha, 2009, p. 46-53). Celui-ci constitue une partie importante des récits de nos participants car ils se positionnent envers lui – le « mode portugais d'être au monde » semble faire partie du *réfèrent de (dés)appartenance* au pays d'origine de nos participants. Ce dont traite la présente section. Nous pourrions ainsi dire que, si Manuel Antunes da Cunha approche le sujet « du haut » et trace les contours d'une « politique d'appartenances », d'une « identité

---

<sup>280</sup> Aussi, mais pas seulement, car les Ambassades du Portugal (p.ex. à travers l'*école portugaise*), l'Église (p.ex., à travers la Mission Catholique, la *Catequese*) sont également des institutions d'influences.



nationale », nous l’approchons, dans une certaine mesure, « du bas » via le vécu et le ressenti des acteurs eux-mêmes dans leur quotidien et dans leurs processus de (re)configuration identitaire.

Tout en maintenant l’ordre des *4F* (Fado, *Fátima*, Football et Fierté), nous montrerons ici comment nos participants se positionnent envers ces *éléments* qu’ils considèrent comme constitutifs de la « mentalité portugaise ». Dans un premier temps, nous incluons dans la notion de *Fado* un « *mode d’être* (*‘de ser e estar’*) au monde » à partir duquel nos participants se positionnent et surtout avec lequel nos participants ne s’identifient pas ; dans un deuxième temps, nous soulignerons le rôle joué par les stéréotypes associés à quelques pratiques religieuses et culturelles (associées au pays d’origine), notamment *Fátima* et la musique *Pimba* ; et, finalement, un des éléments qui *rapproche* le plus nos participants de leur pays d’origine – le *football*. Nous montrerons comment ce sport est associé à un sentiment de *Fierté*.

### 5.3.1. Le *Fado* – un mode d’être *de ser e estar* au monde

La constitution d’une nation éparpillée de par le monde renvoie encore à la *saudade*, symbole ethnique opératoire à destination des émigrés et des étrangers, cultivé dans l’exaltation du *fado*. Ce chant, qui inscrit le sceau lusitanien dans la pléiade des musiques du monde, est privilégié par rapport au folklore, expression culturelle populaire d’avantage connoté avec une représentation dévalorisante de l’émigré de base. [...] Du latin *fatum* (destin), substantif lui-même dérivé du verbe *fari* (dire), ce chant se trouve investi de la mission d’extérioriser le rapport soi-disant spécifique des Portugais à la vie et à l’histoire, cette « étrange façon de vivre » popularisée par un *fado* éponyme d’Amália (Antunes da Cunha, 2009, p. 51).

Lors du sous-chapitre précédent nous avons présenté l’aspect convivial de la culture portugaise, avec laquelle nos participants s’identifient et qu’ils affirment beaucoup apprécier<sup>281</sup>. Ici, nous présentons un ensemble de pratiques et représentations avec lesquelles

---

<sup>281</sup> Nous l’avons souligné lors de la section précédente. La convivialité est décrite par nos participants comme une caractéristique de la « culture portugaise ». Cette pratique renvoie généralement à la gastronomie, aux pratiques liées à la cuisine. La convivialité apparaît également liée de près aux conditions climatiques – souvent associée au beau temps, au jardin, à la rue, au voisinage. En tous cas, elle est appréciée par tous nos participants qui s’identifient avec cette pratique, ou du moins jusqu’à un certain degré. Jusqu’à ce que la convivialité gagne les contours d’une : curiosité, intromission, envie, jalousie et pessimisme – dont une partie de la présente section est dédiée.

nos participants ne s'identifient pas mais qui sont fortement présentes dans leurs récits, tel le revers d'une médaille que nous agroupons dans la catégorie *Fado*<sup>282</sup>.

(I: *Qu'est-ce que vous entendez par culture portugaise ? C'est difficile à...*) Non. C'est très facile ((Rit)) ! La culture, au fond, c'est... Ce qui me rapproche, au fond, c'est mes origines. Quand nous pensons à la culture, à tout ce qu'elle représente, c'est-à-dire, le fado... Allez, prenons les trois F ((Rit)) ! C'est aussi une chose... Je veux dire, le Fado, toutes ces choses quoi, mais ce n'est pas que ça, bien sûr ! (Luís, 43 ans, PT)

Le *Fado*<sup>283</sup> est un genre de musique traditionnelle portugaise vieux d'au moins deux siècles. Caractérisé par un ton mélancolique et des paroles brochant autour du mot portugais *saudade* qui incarne le sentiment de perte. Le *Fado* a évolué au fil du temps. Comme nous l'avons noté, la propagande de l'*Estado Novo* le convertit en symbole de l'identité portugaise. Popularisé mondialement entre les années 1950 et 1970 avec Amália Rodrigues (1920-1999) qui en est restée l'icône, le *Fado* connaît ces dernières décennies un élan par le surgissement de plusieurs jeunes auteurs et chanteurs comme Mariza, ou Carminho. Le *Fado*, incarne également toute une autre dimension : la dimension d'un destin marqué par la perte. Plus qu'un genre de musique, il est souvent présenté comme le reflet de l'*âme* portugaise. En effet, ce chant qui puise son inspiration dans les univers de l'amour, de la mer, de l'histoire, de la nostalgie, de la perte, va de pair avec l'univers de la migration. En tant que genre musical, il n'apparaît que sporadiquement dans les récits de nos participants (exception faite d'Ariana et de Carolina, qui apprécient ce style musical). En effet, « cette tradition musicale reprend les thématiques culturelles d'un pays pauvre et rural auquel les Portugais nés au Luxembourg ne peuvent aujourd'hui plus s'identifier, et par le fait de ne pas avoir vécu dans le pays d'origine, ces pratiques ne représentent pour la plupart aucun repère affectif éveillant la nostalgie d'un pays quitté » (Correia, 2013, p. 195).

En contrepartie, le *Fado*, dans une deuxième acception (que nous adoptons ici), en tant que *fatum* – destin du peuple portugais, une pesanteur d'une « *estranha forma de vida* »<sup>284</sup>, une *saudade*, une nostalgie de la perte –, apparaît souvent dans les récits de nos participants. C'est face à cette caractéristique de la « mentalité portugaise » que nos participants se positionnent.

---

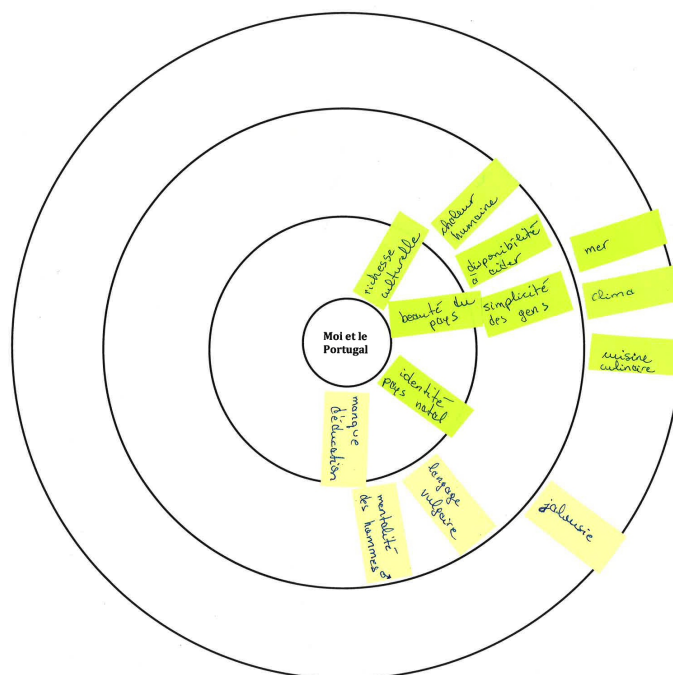
<sup>282</sup> Nous affirmons qu'il s'agit du « revers de la médaille » en liaison avec les récits de nos participants, car il s'agit de deux dimensions qui surgissent souvent ensemble, comme deux côtés de la *mentalité portugaise* : d'un côté la *convivialité* et la *joie de vivre*, de l'autre la *lourdeur* du *pessimisme*, de la *critique*, de la *jalousie*, etc.

<sup>283</sup> Le fado a été inscrit sur les listes du patrimoine culturel immatériel de l'UNESCO en 2011.

<sup>284</sup> À l'instar de Manuel Antunes da Cunha (2009) nous faisons allusion au *Fado* popularisé par Amália Rodrigues, *Estranha forma de vida* [étrange façon de vivre] (1964), dont la première strophe donne le ton « *Foi por vontade de Deus / Que eu vivo nesta ansiedade / Que todos os ais são meus / Que é toda minha a saudade* » [Ce fut par la volonté de Dieu / Que je vis dans cette inquiétude / Que tous les gémissements sont miens / Que c'est toute ma nostalgie (tristesse) / Ce fut par la volonté de Dieu] (notre traduction).

*Ce qui m'éloigne aussi [du Portugal et de la culture portugaise] ... Comment il s'appelle ? José Gil, ça te dit quelque chose ? (I : Le philosophe, oui.) Oui. Portugal, o medo de existir [Portugal, la peur d'exister] ? (I : Oui.) Il a beaucoup parler sur ce qu'est la jalousie et négativité portugaises. Ça, ça m'éloigne beaucoup ! Je ne sais pas si c'est un nuage qui pèse au-dessus du pays qui fait que les gens soient comme ça, je ne sais pas, mais c'est quelque chose qui m'éloigne beaucoup. [...] (I : C'est intéressant comme idée, ce « nuage qui pèse au-dessus du pays » ...) Mais c'est parce qu'ils se plaignent... Nous nous plaignons tout le temps ((Rit)) ! (I : C'est typique...) Les Portugais sont toujours chez les docteurs et c'est cet esprit négatif qui est très lourd. Au travail, il n'y a que des Portugais, et il y a toujours un qui me dit qu'il est allé au médecin et ça c'est lourd, n'est-ce pas ! Je suis sincère, même dans la famille ceci est ((Souligne)) très ((+)) présent ! En plus j'ai une famille très grande ! Ma mère a plusieurs sœurs et toutes ces femmes ensemble ! Ça se ressent beaucoup. Moi, je l'ai beaucoup ressenti. Du côté de mon père c'est pareil. Cette compétitivité n'est pas saine, ça ne m'attire pas du tout. Quant à ça, le [Pays du Nord de l'Europe] est ((Souligne)) extrêmement positif ((+)) ! D'ailleurs c'est ce que j'ai apporté avec moi et pour mes enfants : ce que les autres font ne nous intéresse pas ! [...] Mais c'est culturel aussi. C'est culturel. Quand on parle... Il suffit d'ailleurs d'écouter du Fado n'est-ce pas ! ((Souligne ironiquement)) Que c'est beau ! ((+)) C'est beau, mais c'est une lamentation qui existe dans notre culture ! (I : Le nuage...) Dans le sang, mais c'est comme ça. (Samuel, 45 ans, PT)*

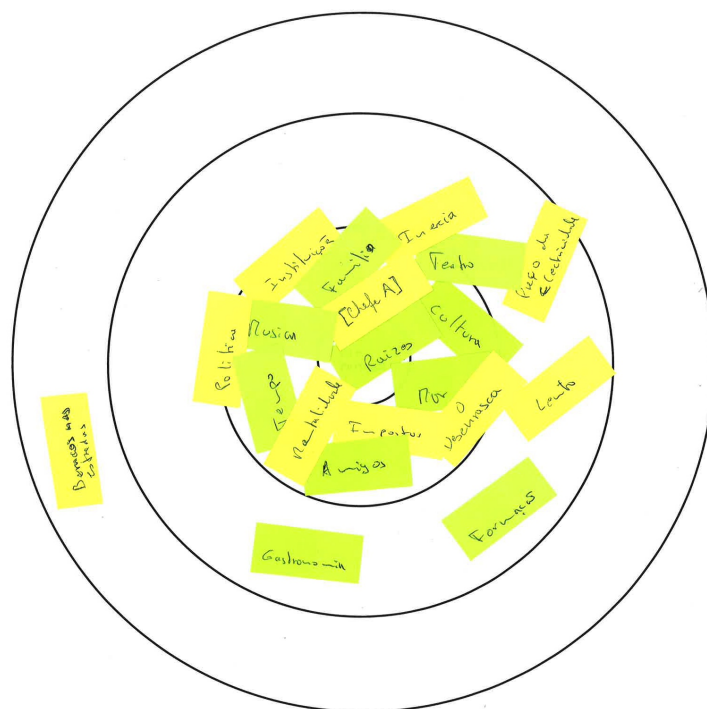
Dans les récits de nos participants, jalousie, lamentation et pessimisme vont de pair. Samuel va jusqu'à considérer que tout cela fait partir de la culture portugaise, que ça coule « dans le sang » et que le *Fado* en serait une expression majeure. Nous retrouvons des idées similaires chez plusieurs de nos participants (indépendamment de la tranche d'âge). Pour Benjamim, par exemple, la jalousie et la tendance à la critique qui sont « beaucoup, beaucoup, beaucoup, plus forts au Portugal », commence néanmoins à « se faire sentir entre les Portugais du Luxembourg » (Benjamim, 40 ans, PT), car maintenant, selon lui, les enfants des Portugais maîtrisent les langues et peuvent monter dans l'échelle sociale sans aucun souci, ce qui crée une compétitivité, jalousie et est source de critiques entre Portugais. Helena, à son tour, partage la même perception : « ici, il y a beaucoup de jalousie entre les Portugais, beaucoup, beaucoup de jalousie » (Helena, 37 ans, PT). Fanny, elle, se détache également de ces traits de personnalité collectifs portugais : « les Portugais, parfois, j'ai l'impression que le monde va leur tomber sur la tête ! Jamais rien ne va bien ! Toujours tout va mal... pfff ! » (Fanny, 32 ans, PT).



Carte de (dés)appartenance de Bárbara (55 ans)

Bárbara, par exemple, place la « *jalousie* » comme un des *éléments* qui l'*éloigne* du pays d'origine (ensemble avec le « *manque d'éducation* », la « *mentalité des hommes* » ; et, le « *langage vulgaire* ») et elle y rajoute : « les Portugais de là-bas, ils sont jaloux des Portugais qui sont ici, mais ils croient qu'ici on fait comme ça [Geste avec mains] et l'argent il rentre par les fenêtres. C'est souvent ce que les gens ils racontent, mais ils ne savent pas que les Portugais qui vivent ici, qu'ils travaillent le double de là-bas et toujours avec ce truc d'être économe, de mettre quelque chose de côté aussi pour profiter là-bas. Et, là-bas, eux ils [critiquent] ! » (Bárbara, 55 ans, FR).

Luís, qui est un de nos participants ayant vécu le plus d'années au Portugal (de l'âge de 13 ans, jusqu'à ses 39 ans) place la « *mentalidade* [mentalité] » portugaise au centre de sa *Carte*, comme un des *éléments* qui le plus fortement l'*éloigne* du pays. Il y rajoutera : « ... cette *mentalidade tuga* [mentalité portugaise] de laisser trainer : "attends, demain c'est mieux". L'idée de l'autruche qui met la tête dans le sable ! Ça m'énerve. Ils ne font rien et ils croient que les choses vont se résoudre quand même ». Il relie, par ailleurs, la quasi-totalité des autres *éléments d'éloignement* à cette même idée : « *política* [politique] » « *lento* [lenteur] » « *o desenrasca* [se débrouiller] » « *instituições* [institutions] » « *inércia* [inertie] » « *buracos nas estradas* [mauvais état des routes] » (Luís, 43 ans, PT).

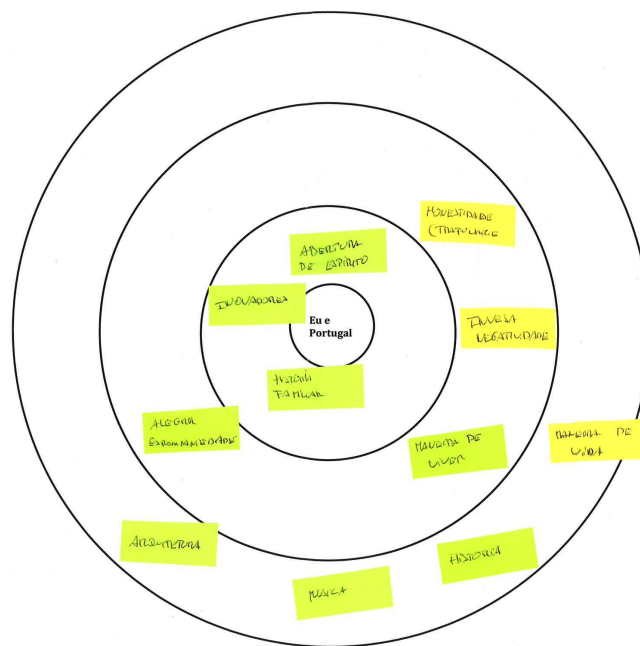


Carte de (dés)appartenance de Luís (43 ans)

Se positionner (le rejet ou s'identifier) face à la *lourdeur* de cette « mentalité » ne semble pas évident pour nos participants. Fanny affirme avoir deux côtés : un côté « curieux », portugais, et un côté « plus dans la retenue », luxembourgeois. Rodrigo, vit avec « deux âmes dans un corps », dont une se compose exactement de cette *intensité portugaise* : « une des dernières fois où je suis allé au Portugal, c'était pour un enterrement et c'est quelque chose qui m'a beaucoup bousculé parce que c'était ma dernière grand-mère et rien que de voir toutes ces dames, habillées en noir, ces pleurs, ces lamentations, ce soleil, le sapin, l'eucalyptus, ces odeurs, je me suis senti... même si absent pendant si longtemps, j'ai senti que j'appartenais à cet endroit » (Rodrigo, 39 ans, PT) – nous y reviendrons lors du chapitre 8.

Encore relativement à l'extrait de l'entretien de Samuel, il est intéressant de noter que son parcours migratoire, notamment son séjour en Norvège (après avoir vécu au Portugal plus d'une dizaine d'années), lui a permis d'acquérir d'autres référents qu'il veut transmettre à ses enfants (au contraire de celui qui renvoie au *Fado*) : « c'est ce que j'ai apporté avec moi et pour mes enfants ». Il ne s'identifie pas avec ce « nuage qui pèse au-dessus du pays », cette mentalité portugaise en tant que « forces sédimentées dans le champ social et dans les comportements » (Gil, 2017 [2004], p. 127). Samuel se réfère en effet à une des œuvres les plus connues en cette matière, celle du philosophe José Gil.

Il est difficile de parler de « mentalités », qui sont finalement des forces sédimentées dans le champ social et dans les comportements (mais ce qui n'a pas été dit est évident : à quelle profondeur se trouve les différentes couches ? Quelle est la résistance au changement ? etc.) Nous n'avons pas tenté de caractériser l'*ethos* portugais, la « portugalité », mais quand on peut décrire un tel trait permanent dans le comportement d'un peuple (en parlant alors de l'« hospitalité », ou de l'« agressivité » de telle ou telle communauté humaine), c'est parce que les « mentalité » n'ont pas encore été recouvertes et remplacées par des comportements politiques, juridiques intériorisés – ce qui tend à se produire dans des sociétés hautement développées. Ainsi, les « mentalités », les comportements sédimentés, sont équivalentes aux règles sociales et institutionnelles et doivent être traitées comme telles, et non comme des caractéristiques de la « psychologie des peuples<sup>285</sup> » (Gil, 2017, p. 127).

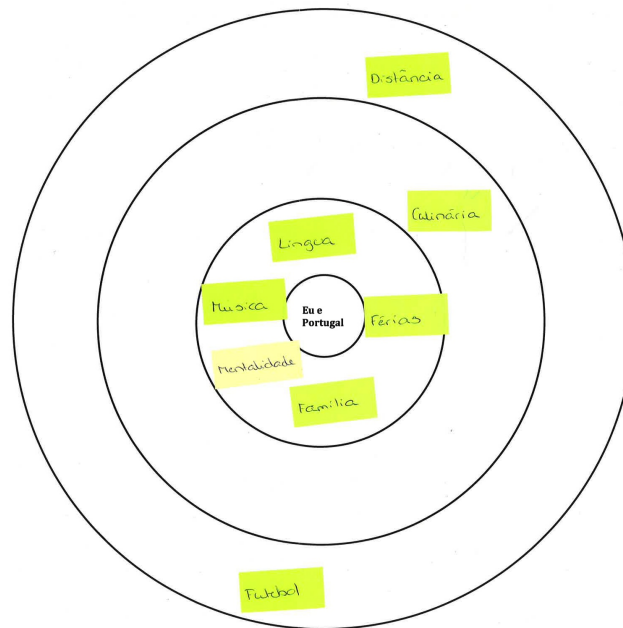


Carte de (dés)appartenance de Samuel (45 ans)

Les *éléments*, qui composent ce « mode de *ser e estar* au monde », cette « mentalité » au sens de José Gil, sont à plusieurs reprises mentionnés par nos participants et constituent ceux qui le plus les *éloignent* du pays d'origine. Sur la *Carte de (dés)appartenance* de Samuel, par exemple, nous voyons apparaître : « *inveja, negatividade* [envie, négativisme] », « *honestidade, trifulhice* [le manque d'honnêteté] », et « *maneira de viver* [mode de vie] » (qui d'ailleurs

<sup>285</sup> Notre traduction. De l'original : « É difícil falar de “mentalidades”, que são afinal forças sedimentadas no campo social e nos comportamentos (mas o que não se disse foi evidente: a que profundidade estão os diversos estratos? Qual a resistência à mudança? ect.) Não se procurou caracterizar o *ethos* português, a “portugalidade”, mas quando se pode descrever tal traço permanente no comportamento de um povo (falando-se então na “hospitalidade”, ou na “agressividade” de tal ou tal comunidade humana), é porque as “mentalidades” não foram ainda recobertas e substituídas por comportamentos, jurídicos, políticos interiorizados – o que tende a acontecer nas sociedades altamente desenvolvidas. Então as “mentalidades”, os comportamentos sedimentados, equivalem a regras sociais e institucionais e devem ser tratados como tais, e não como características da “psicologia dos povos” » (Gil, 2017, p. 127).

apparaît également comme *élément d'approximation*, en ce que le « mode de vie » portugais renvoie à la *convivialité*).



Carte de (dés)appartenance de Ariana (37 ans)

Comme Vickie et tant d'autres participants, Ariana souligne la « *mentalidade* [mentalité] » comme un des éléments (et le seul) qui la distancie du pays d'origine – « je crois que je viens de découvrir que la seule chose qui me gêne ((Rit)) c'est la *mentalidade retrógrada* [mentalité arriérée] ((+)) ! [...] C'est vraiment un élément avec lequel je ne m'identifie pas. Comme j'ai dit, juger les autres, se mêler de la vie des autres, et "qu'est-ce que les autres vont dire ?". C'est une chose avec laquelle je ne m'identifie pas. [...] Au Portugal, t'arrives en vacances et ils se mêlent tous de ta vie ((Voix aiguë)) : "alors, tu as déjà un copain ?", "ah, tu es si grosse !". ((+)) ((Rit)) Les gens sont fantastiques ((+)) ! ». Le même type de questionnement dont Laura nous parlera et qui sont fortement liés au contexte du village au Portugal (nous y reviendrons).

### 5.3.2. *Fátima* ou *Pimba* – entre goûts, pratiques et représentations

Deux ensembles de pratiques surgissent au long de nos entretiens : les pratiques religieuses et les pratiques culturelles. En tant que pratiques, les deux ne sont que très peu mentionnées. En contrepartie, les représentations qui leurs sont liées sont fortement mobilisées par nos participants. Elles sont une partie constitutive du *réfèrent de (dés)appartenance* au pays

d'origine envers lesquelles nos participants se positionnent de manière assez négative – car elles sont associées à des stéréotypes dont ils tentent d'échapper alors qu'ils se sentent la cible principale (développé dans le chapitre 9). Les références à *Fátima* et à un bien culturel spécifique – la musique *Pimba* – se mélangent au cours de cette section pour rendre compte de la même tension qu'elle alimente chez nos participants (liée à la catégorie stéréotypée de l'*emigrante* au Portugal).

*[Dans mon temps] il y avait plus d'italiens ici, donc les italiens, eux-mêmes, ils formaient déjà une communauté pour eux. Il n'y avait aucune communauté portugaise avec ces choses comme les ranchos [groupes de danseurs folkloriques portugais] et tout ça, ça n'existait pas ! Donc, automatiquement, tu es forcée. ((Souligne)) J'étais complètement plongée dedans, je n'avais pas d'autres solutions et c'est ça qui m'a justement permis de me luxembou[rgiser], de me sentir avec une identité luxembourgeoise. (Bárbara, 55 ans, FR)*

*À cette époque-là, il y avait aussi beaucoup de ranchos portugais ici au Luxembourg. Beaucoup. Il y avait des ranchos portugais, des équipes de football portugaises... il y avait la première ligue, la deuxième ligue... ((Souligne)) Uih ! Ici c'était... Si tu voulais de sentir au Portugal, ben c'était ici ! ((+)) Il ne manquait plus que le climat, la mer et les montagnes. Pour le reste, ici c'était un Portugal authentique, déjà à cette époque-là. [...] Moi, j'étais dans un de ces ranchos portugais [...], j'étais joueur d'accordéon dans ce rancho ! (Benjamim, 40 ans, PT)*

*Nous allions à des fêtes et bailes portugais. Je me rappelle encore que quand nous allions aux bailes [bals], parfois la nuit, voilà, je m'endormais partout où je pouvais dormir ! Sur les bancs, sur les tables ! Le rancho ... Mes cousines [âgées de plus de 10 ans] étaient dans des ranchos. (Fanny, 32 ans, PT)*

Les pratiques culturelles qui surgissent, dans la littérature, liées à l'associativisme portugais (Beirão, 1999 ; Correia, 2013), en particulier les *Ranchos* [groupes de danseurs folkloriques portugais] et les *bailes* [bals portugais], renvoient plus souvent à la première génération qu'à leurs descendants. Nous tenterons ici de saisir les enjeux qui entourent spécifiquement les pratiques et représentations de la « seconde génération », car « la problématique de la socialisation des immigrés, des enfants primo arrivants et des descendants d'immigrés de “seconde génération” voire de “troisième ou quatrième génération” est parfois examinée sous le même jour, sans distinction, avec pour seul objectif la préoccupation de leur intégration. Le processus de construction identitaire des descendants d'immigrés et leur rapport à la culture d'origine sont pourtant bien spécifiques » (Derder, 2014, p. 53). Dans le cadre des récits de nos participants, ce genre de pratiques renvoient à un temps passé. Bárbara (cohorte grandie dans les années 1960-70) nous parle du temps où l'associativisme portugais ne se faisait pas encore sentir au Luxembourg ; Benjamim (cohorte grandie dans les années 1970-80), du temps où « il y avait une association portugaise *em cada esquina* [dans chaque coin de rue] » ; et, Fanny (cohorte grandie dans les années 1980-90) est la dernière de nos participantes



à mentionner de telles pratiques. Donc, normalement retenu comme l'ensemble de pratiques culturelles typique chez les Portugais de première génération, l'associativisme, la création et fréquentation de *Ranchos* et de *bailes* ne semblent plus attirer la « seconde génération ». Ce qui a déjà été souligné dans des travaux précédents – « les Portugais nés au Luxembourg seraient moins attirés par ces coutumes folkloriques et [...] la loi de la modernité ne peut qu'amplifier ces attitudes chez les générations à venir » (Correia, 2013, p. 197).

En contrepartie, le *Pimba* alimente de fortes *tensions* au sein de la « seconde génération ».

*Je n'avais pas compris que c'était de la discrimination. Et, alors, c'était la première fois, au Portugal. Et il y a eu beaucoup de situations comme ça. [...] [D'entendre] ce genre de blagues : « ah, t'as une statue de Nossa Senhora de Fátima [Notre-Dame de Fatima], un disque de Tony Carreira [chanteur Pimba] ! » Ce qui, par hasard, n'est pas faux ((Rit)) ! Bon, mais voilà, ce sont des choses qu'ils disent pour se moquer de nous. [...] Par exemple, ils appellent les émigrantes des « Avec ». Ça je ne le savais pas non plus. Je crois que dès ce moment-là j'ai compris, d'une certaine façon : pourquoi est-ce que je devrais me sentir fière d'un pays qui me renie encore plus ? Voilà, c'était claire. À partir de ce moment, je pense que j'ai décidé d'être vraiment ce que je suis et de ne pas être fière de l'un ou de l'autre. (Diana, 28 ans, PT)*

La musique *Pimba* est un genre musical populaire portugais. Bien qu'il existe des exemples précédents, l'expression n'est devenue courante qu'au milieu des années 1990 avec le chanteur Emanuel avec sa chanson « *Pimba Pimba* » (1995). Le style musical emprunte beaucoup aux musiques de variété et à la pop et les paroles regorgent de métaphores à signification sexuelle ou de sentiments romantiques simplistes (Marques, 2006 ; voir aussi Monteiro, 2011). Depuis sa création, la musique *Pimba* s'est imposée comme substitut aux *bandas filarmónicas* [orchestres de danse traditionnels] et aux *Ranchos* [groupes de musiques traditionnelles] lors des fêtes d'été au village au Portugal ou lors des fêtes organisées par les diverses associations portugaises de par le monde. Ce style de musique est stéréotypement associé aux gens des villages et aux é(im)migrés (Monteiro, 2011). Le *Pimba* dépasse le style musical et englobe un ensemble de pratiques stéréotypées et associées à l'*émigrante* (liés par exemple à la religion, ou encore type de vacances pratiquées, dont Carolina parle ; ou encore les façons de parler, dont parle Benjamim), que nous aborderons lors du chapitre 9. Ici, ce qui est important de retenir ici, est qu'« en tant que marqueur d'identité, [le goût musical] exprime des affinités et des tendances de l'individu ; mais il manifeste aussi des appartenances, que celles-ci soient imposées par l'environnement socioculturel ou choisies plus ou moins librement » (Aubert, 2007, p. 29). Conçu comme un « marqueur d'identité », le goût musical est source de *tension* quand associé à une catégorie stéréotypée, mais est aussi mobilisé dans la *résolution* de ses mêmes tensions (p.ex. adapter ses goûts, ou du moins donner l'apparence

d'une telle adaptation, pour fuir les stéréotypes ou fuir une appartenance de classe qui n'est plus ; et/ou visant l'adéquation à une nouvelle/désirée appartenance de classe) – nous développerons ces idées lors du chapitre 9.

Avant de passé au point suivant, et tout en récupérant le dernier exemple, l'extrait d'entretien de Diana, nous voulons souligner qu'un autre glissement s'opère. De même que les pratiques culturelles traditionnelles (p.ex. le *Rancho* et les *bailes*), les pratiques religieuses sont plutôt l'apanage de la première génération. En ce qui concerne nos participants, ces pratiques sont plutôt expérimentées en tant qu'enfant et, une fois adultes, ils s'en détachent. Ce qui coïncide avec les autres études dans le domaine (Beirão, 1999 ; Correia, 2013). Nous avons placé *Fátima*<sup>286</sup> ensemble avec *Pimba* pour signaler le fait que quelques pratiques religieuses (telles, les visites et les processions à *Fátima* ou encore, accorcher un chapelet dans la voiture, par exemple) surgissent lors des entretiens comme des pratiques qui renvoient également aux stéréotypes liés à l'*emigrante* au Portugal – ce que nous développons dans le chapitre 9.

Ainsi, Bárbara par exemple, qui a grandi dans les années 1960-70, était « plongée » dans un *univers* luxembourgeois, son seulement de par le voisinage, l'école, les loisirs, les médias, mais aussi l'église où depuis très jeunes elle chantait dans la chorale – « il n'y avait ((Souligne)) aucune ((+)) personne qui ne parlait là le français. C'était les petites filles et les institutrices ou les monitrices, tout ça, c'était toujours en luxembourgeois » (Bárbara, 55 ans, FR). José, lui, de par ses fortes influences brésiliennes ne s'est jamais senti proche des « valeurs catholiques religieux », mais plutôt d'une version « brésilienne, *freestyle* » dans laquelle il rassemble « ce qui est bon de chaque religion » (José, 44 ans, PT). Fanny, à son tour, considère que souvent « les Portugais sont religieux sans vraiment l'être ». Elle parle d'une certaine

---

<sup>286</sup> Alors que le *Fado* désignait le nationalisme portugais, ses valeurs et ses traditions lors du régime dictatorial (1926-1974), *Fátima* représentait les valeurs du catholicisme et la forte dévotion des Portugais à cette religion. *Fátima* est un village portugais avec un sanctuaire catholique mondialement connu et son histoire est associée à trois enfants : Lúcia, Francisco et Jacinta (*três pastorinhos*), qui ont vu l'apparition d'une « dame vêtue de blanc » le 13 mai 1917. Cette apparition, plus tard appelée *Nossa Senhora de Fátima* [« Notre-Dame de Fátima »]. Depuis, le 13 mai est marqué par le plus grand pèlerinage religieux au Portugal. Au Luxembourg, la plupart des us et coutumes remontent aux traditions religieuses du pays et puisent également leurs racines dans la vie rurale. L'éventail des traditions établies au Grand-Duché s'est néanmoins élargi en raison de la multiculturalité croissante de sa société. Par conséquent, dans un passé plus récent, quelques traditions issues de cultures étrangères sont venues s'ajouter aux coutumes festivo-folkloriques des Luxembourgeois notamment, le pèlerinage vers le sanctuaire de Fatima situé à Wiltz au Nord du Grand-Duché du Luxembourg. Le sanctuaire a été installé en 1951 par un groupe de paroissiens de Wiltz, mais ce n'est que 16 ans plus tard, en 1968, que le premier pèlerinage officiel prend place, composé par une centaine de personnes, issues dans sa grande majorité de la communauté portugaise (mentionné dans la rubrique *Fêtes et Traditions* du portail *luxembourg.lu*). En effet, pour la première génération, le pèlerinage de Fatima-Wiltz implique la dimension religieuse et également leurs sentiments d'appartenances qui sont alors convoqués (par l'association avec *Fátima* au Portugal) et vécus avec intensité. Les Portugais de « seconde génération », n'y rattachent que des souvenirs d'enfants, comme un lieu de fête, convivialité et rencontres (vécus en tant qu'enfant).

hypocrisie et se positionne au nom de la « seconde génération » – « la religion, je sais que c’est très important dans la culture portugaise, mais je sais aussi que nous, de la deuxième génération, on n’est pas si fous de la religion. On respecte, je trouve que l’on respecte. Parfois je fais des blagues, mais je respect » (Fanny, 32 ans, PT). Emma, non seulement parle de la même hypocrisie – celle de fréquenter l’église dans le seul but de le « faire voir » aux autres, mais souligne à quel point elle considère que « les Portugais, parfois, donnent trop d’importance aux traditions, mais surtout à quelques valeurs, peut-être arriérés » dont les « choses religieuses » (Emma, 26 ans, PT). Selon Diana (28 ans), qui a grandi dans les années 1980-90, la *Communion* était une étape qui liait les enfants portugais ensemble à l’école, avec un effet négatif, celui de les couper plus encore des enfants luxembourgeois, sous l’impulsion de la mission catholique portugaise au Luxembourg qui aurait joué un rôle important dans cette séparation.

Nous observons que la plupart de nos participants ont quand même fréquenté les cours d’éducation religieuse – *catequese* –, pendant l’enfance et le début d’adolescence, de par la volonté de leurs parents. Daniel (28 ans), explique comment il « est né dans quelque chose de portugais », par la famille et le baptême ; y « est resté baigné » pendant un certain temps, par les cours de l’école portugaise et la *Catequese* ; puis, comment, en raison de son parcours scolaire il s’est progressivement « éloigné du Portugal ». Bien que la plupart de nos participants gardent de bons souvenirs de ces pratiques religieuses pendant l’enfance et même y voient des aspects positifs, comme Karina (22 ans) qui raconte avec émotion qu’en arrivant au Portugal, elle pouvait prier le rosaire avec sa grand-mère, ce qui les rendaient très heureuses ; ils relient les pratiques religieuses plutôt aux festivités familiales annuelles, telles Pâques ou Noël – « mes parents, ils sont plutôt religieux et je trouve que ça c’est caractéristique typique des Portugais et là je suis déjà différent de mes parents parce que, ((Souligne)) même si je suis spirituel ((+)) je ne suis pas trop religieux, [...] [c’est plutôt] quand il y a des fêtes religieuses comme Noël, Pâques » (David, 19 ans, FR).

Au cours de cette section, nous avons voulu mettre en avant un ensemble de pratiques, mais surtout les représentations qui leurs sont liées, en ce qu’elles renvoient à une catégorie stéréotypée, à savoir celle de l’*emigrante* au Portugal (cf. Chapitre 9). En effet, nos participants disent ne pas s’identifier avec la *mentalidade* portugaise. Selon eux, les *Portugais au pays* seraient : pessimistes, critiques, jaloux, donneraient trop d’importance aux apparences, etc. Nous pourrions dire que se ressenti est fruit du *regard* (des *Portugais au pays*) dont ils se sentent cibles (en particulier pendant les mois d’été et au village) – ils ressentent le « sentiment

d’être perçu comme *emigrante* » (Benjamim, 40 ans, PT). La manière dont nos participants se perçoivent ne correspond pas au *regard* qui leur est dirigé (dont ils se sentent cibles), ce qui renvoie à la « division interne à l’identité » – l’« identité pour soi » et l’« identité pour autrui » (Dubar, 2015, p. 104), en sachant que l’identité pour autrui est, ici, stéréotypée. Quant à *Fátima* et aux pratiques religieuses, cette association est valable dans une moindre mesure, mais celles-ci surgissent également associées à la valeur attribuée aux apparences par les *Portugais au pays* et au Luxembourg (p.ex., l’hypocrisie dont parlent certains de nos participants concernant les pratiques religieuses exercées avec le seul objectif de « montrer aux autres »). Nous retrouvons la critique envers « la valeur attribuée aux apparences » chez plusieurs de nos participants (p.ex., chez Fabrice, Amália, Gabriela, Inês, Helena, Benjamim, Fanny, Vickie, Emma, Ariana) – nous y reviendrons lors du chapitre 9.

### 5.3.3. Le Football et la Fierté

On disait de la Révolution des Œillets en 1974 qu’elle devait éliminer avec urgence les trois « F » emblématiques de la dictature portugaise : « *Fátima* », « *Fado* » et « *Futebol* ». On reconnaît la vieille ancienne marxiste de « la religion comme opium du peuple » et sa généralisation aux spectacles sportifs de masse. Usé jusqu’à la corde, l’argument est aujourd’hui dans toutes les bouches de ceux qui pensent que le football peut traduire également l’expression primaire d’un sentiment nationaliste exacerbé. En fait, le football est à la fois beaucoup moins que cela et beaucoup plus que cela (Montebello, 2004)<sup>287</sup>.

Le football est le sport national portugais. Malgré d’importantes réalisations dans d’autres sports, le football reste roi. Avec une équipe nationale (*Seleção Nacional*) relativement bien classée, c’est au niveau individuel que le Portugal a reçu le plus de récompenses et d’éloges. Avec une longue tradition de valeurs individuelles comme Eusébio (« *o Pantera Negra* [la Panthère Noire] », Ballon d’or en 1965), Luís Figo et Cristiano Ronaldo, les joueurs de football peuvent probablement être considérés comme l’une des « exportations » portugaises les plus connues. En 2004, le Portugal a accueilli la Coupe d’Europe, ce qui est resté dans la mémoire de certains de nos participants. L’entraîneur de l’équipe nationale, à l’époque, Luiz Felipe Scolari, avait demandé aux supporters de placer « *uma bandeira em cada janela* [un drapeau

---

<sup>287</sup> Fabrice Montebello, professeur des Arts et industries culturelles à l’Université de Lorraine, développe une réflexion sur la relation entre football et sentiments de fierté au sein des travailleurs ouvriers Portugais au Luxembourg (première génération d’é(im)migés) et également au sein de la « seconde génération ». Publié dans l’édition du 9 Juillet, 2004 dans l’hebdomadaire politique, économique et culturel indépendant *d’Lëtzeburger Land*, un journal grand-public de référence au grand-duché de Luxembourg.

à chaque fenêtre] ». Les émissions de télévision se succédaient alors pour montrer comment « une nation éparpillée de par le monde » partageait le même sentiment d'appartenance traduit par un drapeau à la fenêtre. Une des plus récentes performances de la *Seleção Nacional* date du Championnat d'Europe de Football 2016 dont elle est sortie victorieuse<sup>288</sup>. Dans les récits de nos participants, le football apparaît ou bien comme *élément de d'éloignement*, avec lequel les participants ne s'identifient pas, ou bien comme *élément de rapprochement*, voir le dernier élément qui les relie au pays d'origine. En tout cas, cette pratique est centrale dans leur positionnement envers le Portugal.

À la question de savoir si l'origine portugaise l'a « gêné » à un moment de sa vie, Fabrice répond par l'affirmative au moyen de l'évocation de deux situations : en tant qu'adolescent, lorsqu'une copine Luxembourgeoise devait le présenter à ses parents, il y avait toujours un moment de tension avant que ceux-ci ne l'apprennent – « bon, qu'est-ce qu'on va dire maintenant ? C'est un Portugais... » (Fabrice, 50 ans, FR) ; et, lorsqu'il y eut le championnat de football, « le truc avec les drapeaux ». Attardons-nous sur cette deuxième situation. Il fait bien référence à la Coupe d'Europe en 2004, dont nous avons déjà parlé. Selon lui, à cette époque « les Luxembourgeois « avaient marre de tout ça ».

Au Luxembourg – où l'on compte près de 60 000 habitants portugais dont 90 pour cent sont ouvriers – pendant toute la durée de l'Euro 2004 de football, les façades des maisons, les automobiles, les devantures de certains magasins, cafés ou commerces, ont été recouvertes du drapeau portugais. Parfois ce dernier alternait avec celui du Luxembourg, sorti comme tous les ans, le 23 juin, à l'occasion de la fête nationale. [...] Le football a le don de produire ces petits miracles et notamment de rendre sa fierté au soutiers anonymes. « F » comme « Fierté ». Si le mot existait en portugais, on aurait dit de la dictature de Salazar que ce quatrième « F »-là, elle n'était pas prête de l'apporter à son peuple (Montebello, 2004).

Plus loin, Fabrice critique également le « manque de respect » des é(im)migrés portugais récemment arrivés au Luxembourg. Or, cette position est reprise par plusieurs de nos participants et configure une « critique aux nouveaux arrivants », qui d'ailleurs est déjà

---

<sup>288</sup> À côté des matchs de football, d'autres événements peuvent servir à alimenter la « fierté d'être portugais ». Donnons l'exemple du Concours Eurovision de la Chanson 2017, que le Portugais Salvador Sobral a remporté avec le thème « *Amar pelos dois* », le 13 mai 2017. Cette victoire, une année après la victoire de la *Seleção Nacional* (l'équipe nationale de football portugaise) au Championnat d'Europe de Football, a été souvent mise en avant par les médias portugais, notamment la chaîne publique internationale portugaise (*RTPi*) qui retransmettait quasiment en continue des émissions liées aux victoires – « la consolidation du sentiment d'appartenance nationale semble d'ailleurs bien plus recevable aux retransmissions des matchs de l'équipe nationale de football (*selecção*) ou des concours de l'Eurovision qu'à l'agencement du JT [Journal télévisé] » (Antunes da Cunha, 2009, p. 105).

mentionnée dans la littérature (Beirão, 1999, p. 170) – nous y reviendrons. Pour l’instant, notons que le football apparaît comme un élément qui renvoie à une proximité et attachement au pays d’origine ; donc, dans une logique d’éloignement cette pratique est critiquée.

*Le Portugal a de très bons sportifs. Ce n’est pas que le football ! Le football, je n’apprécie pas. Mon fils joue, mais il sait que je ne vais voir aucun jeu. Je n’ai aucun intérêt d’être là en train de regarder vingt-deux êtres humains qui courent derrière une peau de vache remplie d’air ((Rit)) ! Pour moi, un homme, il doit être dans le ring, il doit lutter. C’est aussi très machiste de penser comme ça. Il se peut que oui, mais c’est ce que je pense. (José, 44 ans, PT)*

*Ah ! Encore une chose ! ((Rit)) Encore une chose qui est, pour moi, typiquement portugaise ((+)) ! ((Souligne)) Mon père voulait à tout prix que nous jouions au football ((+)) ! Comme on était deux garçons, ((Souligne)) on devait ((+)) jouer au football ! Mon frère ne s’est jamais intéressé à ça [...] et moi, j’ai toujours voulu sport, mais [pas football] ((Rit)) [...] Je crois qu’il est toujours resté très déçu parce que ((Souligne)) aucun de ses fils ((+))... parce que tous les cousins jouent au football sauf nous, donc je crois que ça, ça l’a déçu. (Tommy, 25 ans, PT)*

La critique et l’éloignement face aux pratiques mentionnées au cours de ce chapitre (p.ex., les pratiques culturelles, religieuses, alimentaires, sportives, etc.) n’impliquent pas nécessairement des *tensions* au niveaux des *sentiments de (dés)appartenances*. Bien évidemment, il peut s’agir d’un choix lié aux goûts personnels (bien que le goût soit un produit social) – ce qui est le cas par exemple pour José et Tommy. José déprécie le football et ne le considère pas comme un sport d’homme ; tandis que Tommy et son frère, parce qu’ils sont des garçons, ont dû subir la pression (les attentes) du père qui les poussait à jouer au football. – ces différences dans l’éducation liées au genre seront développées plus loin.

Comme nous l’avons noté précédemment, Benjamim, qui a grandi dans les années 1970-80, a vécu de manière très intense les avancements technologiques. D’abord la radio, puis les journaux portugais et finalement la télévision – autant de médias qui ont marqué son enfance et son adolescence. Sa passion par le football est alimentée et accompagne l’évolution des médias : en tant qu’enfant, c’est à la radio qu’il écoute les *relatos* [description et commentaires sur le match en direct] avec son père ; en tant qu’adolescent, il participe aux « pèlerinages » jusqu’au kiosque portugais pour acheter le journal sportif portugais, sa « bible », qui commençait à être vendu au Luxembourg ; en 1987, il assiste à la première victoire du *FCP* dans un championnat européen ; puis, à la fin de l’adolescence, en 1992, il regarde son premier match de football à travers une chaîne de télévision portugaise au Luxembourg, la *RTPi*, qui venait alors d’être créée.

*Une chose très importante aussi dans ma jeunesse. J'avais onze, douze ans, 1987, le Porto gagne la Liga dos Campeões [Ligue des Champions] contre le Bayern, cette nuit-là. ((Soupire)) C'était, ah ! [...] Là c'était le début de ma passion pour le Porto ! Je me rappelle, je me rappelle, je me rappelle. Je me rappelle parce qu'on est allé moi et mon père chez un ami, on regardait le match, et à la fin c'était du champagne, eux ils étaient tous contents, tellement contents, tellement contents. [...] Quand on est sorti dans les rues ici au Luxembourg, je pense que ((Souligne)) dans tous les carrefours, dans tous les quartiers, il y avait dix, quinze, vingt Portugais qui fêtaient ! C'était la fête ! C'était la première fois que je ressentais quelque chose de pareil ! Uau ! C'était la fête dans tous les carrefours ! Partout où il y avait des Portugais, ils se sont tous rassemblé ! ((+)) [...] Moi et Porto c'est devenu ((Souligne)) plus qu'une religion pour moi ((+)), c'était un coup-de-foudre disons [...] ! C'était paf ! Et c'était la chance parce qu'à l'époque ((Souligne)) le Porto était une véritable machine à succès ! ((+)) Comme vous le savez, il a tout gagné ! Comme Portista [adepte du Futebol Club do Porto], j'ai grandi là-dedans, il y avait cette estime de soi : je suis Portista ! J'étais une personne presque intouchable. (Benjamim, 40 ans, PT)*

En plus de la métaphore religieuse, Benjamim emploie la métaphore de la passion amoureuse pour parler de ce qui le relie au football et à son équipe portugaise. Les victoires consécutives de son équipe ont motivé en lui une « estime de soi » ; associé aux victoires de son équipe, il se sentait « une personne presque intouchable ». Ce sentiment est si fort qu'il veut aujourd'hui l'« inculquer » à son fils aîné au même titre que la langue par exemple – « [à la maison] on parle beaucoup sur le Portugal et on parle le portugais. [...] J'ai aussi essayé de l'inculquer la *cultura portista* [de l'équipe FCP] ((Sourit)), mais j'ai l'impression que maintenant, la roue tourne parce que... comment dire... Le football n'est pas éternel, nous ne pouvons pas gagner tout le temps. Malheureusement, faut donner l'opportunité aux autres. Et maintenant, à l'instant précis où j'essayais de lui faire gagner le goût... pouf ! Ils perdent les matchs ! Et ils perdent encore, et encore ((Rit)) ! » (Benjamim, 40 ans, PT). Une passion pour une équipe de football qu'il décrit comme une « *cultura portista* ». Comment transmette à son fils une passion envers une « culture » qui n'est plus motif de *fierté* ?

Comme beaucoup d'autres participants, Benjamim mentionne sa passion envers une équipe portugaise en particulier, mais également envers la *Seleção* (l'équipe nationale de football portugaise). Selon lui, « c'est toute une autre histoire ». Il parle des discours, notamment dans les médias qui, à chaque fois, accompagnent la participation de cette équipe dans des compétitions internationales : « ils arrivent à nous tromper avant les compétitions : “c'est maintenant, c'est maintenant que l'on gagne ! On a une bonne équipe ! Nous sommes les meilleurs ! Personnes ne nous arrêtera !” ((Rit)) ». Les discours par la chaîne de rayonnement culturel national (RTPi) sont analysés par Manuel Antunes da Cunha (2009) dans *Les Portugais de France face à leur télévision*. Son travail offre une analyse pertinente de comment, les discours de ce média, contribuent à la « quête d'une matrice originelle », une *fierté* qui devrait être reconquise par les Portugais (*éparpillés de par le monde* et leurs descendants). Le football ne serait alors le moyen d'alimenter ce *sentiment de fierté* envers

une nation dépouillée de sa matrice originelle de conquérants, vainqueurs, découvreurs (Antunes da Cunha, 2009).

*Eusébio, je l'ai vu quand j'étais gamin. Ma sœur s'en souvient encore parce que j'étais là, paralysé ((Rit)) parce que, pour moi, Eusébio, c'était une personne, pfff... C'était un des personnages par rapport à qui tout le monde s'est mis d'accord. C'est-à-dire, tous les Luxembourgeois, même les plus nationalistes disaient : « non, Eusébio... ! » C'est-à-dire, il symbolisait... C'était presque une divinité. ((Souligne)) Une figure divine ! Que ce soit portistas [adeptes du Futebol Club do Porto], sportinguistas [adeptes du Sporting Clube de Portugal], ou peu importe, même les Luxembourgeois disaient : « non, Eusébio était très bon ! » Pour moi, il était presque plus dieu, que dieu lui-même. C'était un symbole ((+)) ! Alors, quand je l'ai vu la première fois, je crois que j'avais treize ou quatorze ans et j'étais là : pfff ! [...] J'étais là : eugh, eugh. Rien ne sortait quoi ! Juste pour dire que ce sont des symboles très forts de notre culture portugaise. (Rodrigo, 39 ans, PT)*

L'émotion avec laquelle il a vécu la rencontre avec Eusébio<sup>289</sup> se fait encore sentir à l'intonation de sa voix et au scintillement de son regard. Aujourd'hui, le football continue à marquer sa vie : il « vibre encore avec la *Seleção* » et il accompagne encore les matchs de son équipe, le *Benfica*. Sa relation avec le *Benfica* renvoie à un sentiment d'appartenance – « mon grand-père était un *benfiquista* [adepte du *Benfica*], mon père est un *benfiquista*. C'est-à-dire, ça... Il y a cette affiliation, il y a ce sentiment d'appartenance à une lignée, c'est-à-dire, je suis la continuation de tous les Portugais qui sont passé avant moi et je continuerai avec cette idée de transmettre ça à mes enfants. [...] Mais, dans tous les cas, oui, [de le transmettre] quand la *Seleção* gagne ! [...] Je suis un passionné du football ! C'est-à-dire, que c'est quelque chose qui ne va jamais mourir. *Benfiquista* [adepte du *Benfica*] et pour la *Seleção* [Sélection Nationale de Football] jusqu'à ma mort ! » (Rodrigo, 39 ans, PT). Notons qu'il s'agit d'une lignée masculine. Le football semble bousculer les *sentiments de (dés)appartenance* de nos participants du sexe masculin, plus que ceux de nos participantes.

Pour Daniel c'est même un des derniers éléments qui le *rapproche* du Portugal – « disons, maintenant le seul truc qui reste encore de moi en relation avec le Portugal c'est l'équipe de football. C'est *Benfica* [...]. C'est le seul truc qui reste, encore » (Daniel, 28 ans, PT). Daniel a tracé, au cours de tout son récit, un parcours d'éloignement envers le pays d'origine qui, selon lui, se doit à son parcours scolaire. Les derniers éléments qui le relient au pays d'origine sont le football, la bière et le vin, mais il conclura l'entretien en affirmant que « même le goût s'éloigne progressivement ».

*Tout le monde parle de football parce que c'est une chose dans la culture portugaise... ! En plus, encore plus pour les immigrants parce que ((Souligne)) c'est une chose à partir de laquelle le Portugal*

---

<sup>289</sup> Eusébio da Silva Ferreira dit Eusébio [1942- 2014], « o *Pantera Negra* [la Panthère Noire] », Ballon d'or en 1965, est une des figures centrales du football du football portugais.



*est connu de façon positive donc c'est quelque chose que l'on aime valoriser ((+)) ! [...] Donc, le football c'est une chose où en général on se débrouille plutôt bien et quand le Portugal joue ici c'est une fête ! Quand ils gagnent c'est clair. C'est une fête, le Luxembourg ressemble même à un deuxième Portugal, ce que parfois je trouve embêtant, mais voilà. C'est comme ça, quand le Portugal vient jouer ici contre le Luxembourg, par exemple... c'est déjà arrivé quelques fois... c'est comme ça... ((Rit)) J'en ai déjà parlé à plusieurs collègues à moi dans la même situation ((+)) ((Souligne)) on veut toujours que le Portugal gagne, mais pas avec une grosse différence du Luxembourg parce qu'on ne veut pas non plus que le Portugal éclate le Luxembourg qui est aussi notre pays. Un, deux-zéro, ça marche, mais six-zéro ça, ça ne marche plus, ce n'est plus si bon parce que c'est trop. C'est une claque trop forte pour notre pays aussi ((+)) ! Pour moi, mon pays c'est le Luxembourg, le Portugal c'est le pays de mes parents et de ma famille. (Fanny, 32 ans, PT)*

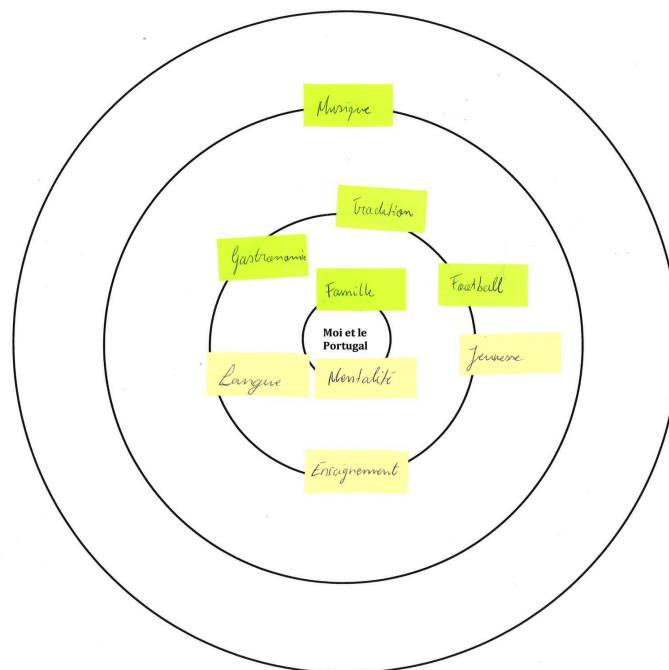
Le football est également mentionné par nos participantes. Fanny le souligne clairement : « c'est parce que le Portugal est connu de manière positive » à travers le football, qu'il est si important pour les é(im)migrés, ce qui est d'ailleurs souligné par Fabrice Montebello, dans *Portugais Pride : Le quatrième F* (Montebello, 2004). Chez Fanny, c'est la mère qui est « la fervente supportrice du Porto ». Ariana aussi fait part de cette passion – « le Portugal. L'*Euro* [Championnat d'Europe de football] ... le *Mondial* [Coupe du monde de football] ... *fico possessa* [ça me met hors de moi] ! Je vibre trop ! » (Ariana, 37 ans, PT). Plus que de la passion, le football leur permet d'associer un *sentiment de fierté* à leur *réfèrent de (dés)appartenance* au pays d'origine.

Chez les participantes plus jeunes, le football est vécu comme un stéréotype associé aux *Portugais au Luxembourg* – « dès que les autres savent que t'es Portugaise ça va jouer un rôle dans l'interaction [...], ils vont toujours associer certaines choses avec toi, dès qu'ils savent que t'es Portugais. Par exemple, même maintenant, les gens pensent que j'aime vraiment le football ! Ces stéréotypes ! » (Emma, 26 ans, PT) ; ou encore : « ça arrive souvent que les gens me disent : "ah, mais toi tu n'es pas comme les autres Portugais" et moi je ne comprenais pas très bien ce qu'ils voulaient dire par là. Ce qu'ils voulaient dire que quand je regardais un match de football je n'arrivais pas à l'école avec un drapeau et... comment dire... tous ces stéréotypes de Portugais, n'est-ce pas » (Diana, 28 ans, PT). Ainsi, le football étant un des stéréotypes associés aux *Portugais au Luxembourg*, devient un élément de *tension* qui bouscule les *sentiments de (dés)appartenance* des Portugais de « seconde génération ».

En ce qui concerne David, notre participant le plus jeune, il présente le football comme une « manière de résoudre le problème d'appartenance ».

*Bon, là c'est peut-être plutôt personnel mais, là où vraiment j'ai vraiment la liaison avec le Portugal c'est dans le football parce que depuis tout petit je joue au football. Bon, l'équipe préférée c'est une équipe portugaise, c'est le Benfica. (I : Ah, le mauvais goût !) ((Rit)) Et aussi la Sélection Portugaise. Donc... Je m'en suis rappeler parce que, c'était l'année passée ou il y a deux ans, où ils ont gagné la*

*Coupe d'Europe. Donc, ça c'était un évènement que je ne vais jamais oublier parce que c'est la première grande compétition qu'ils gagnent et je me rappelle, chaque match je suis allé voir en ville sur les grands écrans. Il y avait donc un très grand nombre de portugais qui regardaient tous les matchs et là on voyait clairement, enfin, la diaspora portugaise ici. Il y avait tout le monde qui était là pour un but, c'était pour voir notre pays et voilà. Ils ont fini par gagner, et quand ils ont gagné, on a fait la grande fête un peu partout au Luxembourg et partout dans le monde je crois, mais surtout ici au Luxembourg et voilà. C'est là où vraiment je réalise que je suis encore... pas que je ne suis pas portugais, mais que je tiens vraiment au Portugal. (I : Qu'est-ce que ça te fait ? C'est un sentiment... T'es là-bas et tu ressens quoi, en fait ?) Oui, parce que c'est ça le problème parce qu'ici on est des étrangers. On n'est pas Luxembourgeois, enfin, mes parents ne sont pas luxembourgeois, donc déjà ici on se sent étrangers. Même si moi je me sens Luxembourgeois, mais si on regarde ça objectivement on est des étrangers. Et, après, comme j'ai dit, quand on rentre en vacances, comme toute l'année on est ici, on a grandi ici, donc la culture c'est la luxembourgeoise, et donc, quand on est là au Portugal on se sent étranger aussi, donc... On a ce problème d'appartenance ici. Même si dans notre pays natal on se sent étranger et dans le pays où on vit on se sent aussi étranger, on ne sait pas trop à quel... notre sentiment d'appartenance... et c'est à travers le football. Quand je regarde le Luxembourg et je regarde le Portugal, j'ai clairement plus d'émotion quand je vois le Portugal, même si peut-être ça a aussi à voir avec la différence des niveaux, mais... voilà. (David, 19 ans, FR)*



Carte de (dés)appartenance de David (19 ans)

David, se retrouve dans le football, ou plutôt dans le *sentiment de fierté* que celui-ci alimente. Il parle au nom des Portugais de « seconde génération – « c'est ça le problème, ici on est des étrangers, on n'est pas Luxembourgeois, on a ce problème d'appartenance ici ». Il se sent « étranger ici et là-bas » et le football, l'émotion qui lui est associée et le sentiment de *fierté* résultant des victoires, lui permettent de « savoir quel est son sentiment d'appartenance ». David le placera sur sa *Carte de (dés)appartenance* au pays d'origine (comme plusieurs autres participants).

La société est comme un match de football. Les équipes ne valent que sur le terrain et selon la « logique des choses ». L'immigration portugaise n'échappe pas à la règle de toutes les immigrations. Comme les autres, elle est réputée, à l'origine, inassimilable. « Ils ne sont pas comme nous », « ils ne veulent pas s'intégrer », « ils continuent à parler leur langue », etc. – autant de reproches qui démentent l'observation des pratiques. [...] À la seconde génération, les petits enfants portugais, [...] ils fréquentent l'école publique du pays. [...] Pourront-ils prétendre à bénéficier des emplois publics bien rémunérés [...] ? [...] En plus de son inefficacité, l'école publique luxembourgeoise fonctionne comme toutes les écoles démocratiques. Elle reproduit les inégalités plus qu'elle ne les réduit et condamne les enfants d'ouvriers – qu'ils soient luxembourgeois ou étrangers – aux filières courtes et techniques, véritables voies de garage et de relégations sociales. Difficiles dans ces conditions de ne pas se grandir, même symboliquement, en vibrant aux exploits sportifs de son pays d'origine et de se tourner vers lui (Montebello, 2004).

En effet, chez nos participants, le football et en particulier les victoires de l'équipe nationale de football portugaise semble alimenter des *sentiments de fierté* qui semblent directement liés aux *sentiments de (dés)appartenance*

### **À retenir**

En plus des langues à domicile, des pratiques culinaires, les pratiques religieuses et culturelles sont aussi mentionnées par nos participants. Ces dernières ont la particularité d'alimenter de fortes tensions chez nos participants : soit une identification avec les pratiques culturelles et « façon d'être [*forma de ser e estar*] portugaise », soit un refus et critique envers celles-ci. Plus que les pratiques religieuses et culturelles, il s'agit ici des représentations envers ses mêmes pratiques. Celles-ci sont à considérer si l'on prétend comprendre les *sentiments de (dés)appartenance* de nos participants et comprendre la *co(re)construction* du *réfèrent de (dés)appartenance* au « pays d'origine » au cours de la vie. Il est également intéressant de saisir les connexions existantes entre ses mêmes représentations, les *sentiments de (dés)appartenance* et le *sentiment de fierté*. Lorsqu'une pratique culturelle ou les représentations sociales envers celle-ci renvoient à une vision collective négative (à des stéréotypes négatifs) elle est particulièrement critiquée par nos participants (comme c'est le cas pour la « mentalité portugaise »), mais ce qui est cependant plus intéressant à observer consiste dans le phénomène contraire : les représentations renvoyant collectivement au « succès » et à la « réussite » portugaise, tel les victoires de l'équipe nationale de football (ou l'Histoire portugaise à l'époque des *Descobrimentos*) alimentent chez nos participants un *sentiment de fierté* qui souvent contrebalance des *tensions* ressentis au niveau des *sentiments de (dés)appartenance* envers le « pays d'origine ».

## Chapitre 6 : L'école, les loisirs et le travail

Dans le chapitre précédent, *Le chez-soi*, nous avons observé que l'âge d'arrivée des parents au Luxembourg et leur parcours migratoire ; la place occupée au sein de la fratrie (et cousin(e)s) ; de « tierces personnes » ; le lieu de résidence ; et, le contexte socio-historique, ainsi que le contexte technologique (en particulier les médias, dont la télévision), influençaient fortement les expériences de nos participants, en particulier en ce qui concerne les langues et leur apprentissage et, par « effet domino », bien d'autres dimensions de la vie de nos participants. Les deux derniers facteurs énumérés sont à la base de notre séparation des participants par cohortes car, dans la mesure où ils constituent (selon la cohorte) une « donne résidentielle » (Santelli, 2014, 2016) et une « donne technologique » qui infléchissent fortement leurs parcours.

Nous arrivons au deuxième *espace-temps* – *l'école, les loisirs et le travail*, que nous pourrions également appeler *trajectoires d'incorporation*, et qui constitue l'*espace-temps* privilégié de co(re)construction du *réfèrent de (dés)appartenance* au Luxembourg<sup>290</sup>, dans le « pays de résidence »<sup>291</sup>. Ce cadre d'expérience renvoie à une socialisation secondaire ; aux professeurs, camarades de classe, collègues de travail, etc. ; à la l'« école », aux espaces et temporalités de loisirs, au « lieu de travail ». Les *espaces-temps* du *chez-soi* et de *l'école, loisirs et travail* constituent deux cadres d'expériences (impliquant une multiplicité d'éléments : pratiques, relations, représentations, etc.) qui renvoient à deux *référénts de (dés)appartenance* co(re)construits en permanence, simultanés et enchevêtrés : le premier plutôt lié au pays d'origine et le deuxième au Luxembourg, au pays de résidence, lieu où l'incorporation et/ou la mobilité sociale (ascendante et/ou descendante) sont désirées ou redoutées<sup>292</sup>.

---

<sup>290</sup> Il serait plus adéquat de parler de : cadre d'expérience privilégié de co(re)construction du *réfèrent de (dés)appartenance* à la société où l'individu cherche à s'incorporer (ceci a déjà été expliqué dans une note de bas de page antérieur).

<sup>291</sup> Note méthodologique : ce chapitre concerne en particulier les participants ayant étudié au Luxembourg. Certains de nos participants ont fini leur école primaire, voire secondaire, au Portugal (Gabriela, Helena) ; d'autres y ont même complété le supérieur (Samuel, Luís) – les parcours sont variés (en ce qui concerne la cohorte des années 1970-80). Les expériences de ces participants seront toutefois mobilisées au cours de ce chapitre car elles donnent à comprendre les enjeux liés à la scolarité au Luxembourg et en particulier à l'impact de la « donne résidentielle » et « technologique » sur le parcours des Portugais de « seconde génération » au Luxembourg.

<sup>292</sup> Comme nous l'avons expliqué antérieurement le *chez-soi* traverse les autres *espaces-temps*. Ainsi, nous observerons que *l'école portugaise* est une pratique qui renvoie au pays d'origine (ainsi comme, dans *les voyages* – chapitre suivant – les *vacances d'été au Portugal*, font également parti du *chez soi*) c'est-à-dire fait partie du *réfèrent de (dés)appartenance* au pays d'origine.

Nous adoptons maintenant l'approche diachronique (par cohorte et sur une perspective sur le parcours de vie)<sup>293</sup>, mais une temporalité se superpose : la temporalité sociale du parcours scolaire. Ce chapitre s'organise donc sur la base des temporalités scolaires (selon le système luxembourgeois). Ainsi, nous aborderons : 1) la transition « du *chez-soi* vers l'inconnu »<sup>294</sup>, c'est-à-dire le moment où nos participants intègrent le système scolaire au Luxembourg et sont souvent confrontés à de « nouveaux mondes », nouvelles langues ; 2) une fois arrivés au lycée, à l'école secondaire, l'allemand configure parfois une « barrière » pour les Portugais de « seconde génération », faisant du *lycée classique* une exception ; 3) en parallèle avec l'école primaire et l'enseignement secondaire luxembourgeois, la plupart de nos participants ont poursuivi l'*école portugaise* (ou des *cours intégrés* ou *parallèles* en portugais), ce qui pendant l'enfance était vécu comme une obligation, mais est aujourd'hui associé à un *sentiment de reconnaissance* envers les parents (et envers les institutions au Luxembourg) ; 4) les choix concernant les activités de temps libres (p.ex., loisirs, activités sportives, activités extracurriculaires, etc.) n'est pas anodine, donc nous allons présenter les enjeux qui leurs sont associés ; et, 5) nous aborderons également les expériences de travail<sup>295</sup>, dans ce qu'elles peuvent également bousculer les *sentiments de (dés)appartenance* de nos participants.

## 6.1. Du *chez-soi* vers l'inconnu – le préscolaire et l'école primaire

Il ne faut pas non plus oublier que l'enfant occupe dès sa naissance une certaine place dans la société. Par sa naissance, l'enfant se retrouve dans un contexte familial bien précis et son parcours scolaire sera influencé par l'environnement dans lequel il vit. Une famille d'intellectuels qui détient un bagage culturel et social important va offrir

<sup>293</sup> L'ordre diachronique par cohorte n'est parfois par respecté – dans le cas où l'adoption d'un ordre thématique est plus pertinente (pour rendre le texte plus léger). Nous adoptons un ordre thématique quand l'analyse diachronique ne nous apporte aucune compréhension supplémentaire des phénomènes en question.

<sup>294</sup> Nous y incluons, l'éducation *précoce*, le *préscolaire*, la crèche, la maternelle, *spillschool*, *kindergarden*, le jardin d'enfants (autant de dénominations adoptées par nos participants).

<sup>295</sup> Notons que les expériences liées aux études supérieures ne sont pas présentées dans ce chapitre. Nous avons décidé de les présenter dans le prochain chapitre, car la grande majorité de nos participants, a complété l'université *ailleurs* (ou y a réalisé un séjour d'études). Tandis que l'*espace-temps* du *chez-soi* est articulé selon une dynamique de *rapprochement-éloignement* ; l'*école*, les *loisirs* et le *travail* le sera dans une dynamique d'*inclusion-exclusion* ; et les *voyages* d'*identification-différentiation*. Ainsi, chaque cadre d'expérience aurait tendance à opérer d'une certaine manière dans le processus de *(re)configuration identitaire*, en bousculant les *sentiments de (dés)appartenances* selon des dynamiques propres. Bien que nous les présentions comme des binômes, ils doivent cependant être perçus comme des continuum, au sein desquels plusieurs combinaisons et degrés sont possibles. Il est également important de souligner que chaque dynamique n'est pas exclusive à chaque *espace-temps* ; elles sont transversales à tout *espace-temps*. Ainsi, notons que les *voyages* constituent un *espace-temps* renvoyant à la (dé)construction de *référénts de (dés)appartenances* (ceux liés au Portugal, au Luxembourg et autres). Les expériences liées aux études universitaires, lorsque vécues *ailleurs*, auraient donc plus tendance à bousculer les *sentiments de (dés)appartenance* dans une dynamique d'*identification-différentiation*, que de *rapprochement-éloignement*, se pourquoi nous les plaçons dans le chapitre concernant les *voyages* (cf. Chapitre 7).

un autre environnement à l'enfant qu'une famille d'ouvriers. Vouloir extraire l'enfant du milieu dans lequel il grandit et le percevoir uniquement comme un individu doté d'un certain coefficient d'intelligence est un leurre. Ses résultats scolaires ne dépendent pas seulement de ses aptitudes, mais également de son environnement économique, social et culturel, ainsi que du système d'enseignement en vigueur. Le système scolaire et le corps enseignant influencent également le parcours de l'enfant (Beirão, 1999, p. 109).

Il ne s'agit pas pour nous de présenter les parcours scolaires ou d'évaluer les résultats, les échecs et les réussites de nos participants. En revanche, dans la mesure où nous souhaitons comprendre le rôle du pays d'origine au cours de leur vie, l'entrée à l'école et le parcours scolaire se sont souvent révélés des moments de *tensions*. Bien évidemment, comme le souligne Delfina Beirão (1999, p. 109), le milieu familial dans lequel l'enfant grandit influence ses expériences de vie. Au cours du présent chapitre, en plus de la référence à la place occupée au sein de la fratrie, au lieu de résidence, aux temporalités biographiques et socio-historiques (ce qui renvoie à l'impact de la « donne résidentielle » et de la « donne technologique » ; et, donc aux cohortes), nous ajoutons l'information concernant l'activité professionnelle des parents pour mieux cerner les contextes familiaux.

Au Luxembourg, l'enseignement public comprend trois niveaux : *l'éducation précoce*, *l'enseignement fondamental* et *l'enseignement secondaire*.

**Tableau 9 : Aperçu du système scolaire luxembourgeois<sup>296</sup>**

Âge	Niveau	Durée
3	Éducation précoce (facultative)	1 année
4	Enseignement fondamental	8 années
12	Enseignement secondaire	7 ans
12	Enseignement secondaire technique	5 / 7 ans

Chaque enfant ayant atteint les quatre ans avant le 1<sup>er</sup> septembre d'une année, doit commencer à fréquenter l'école pendant douze années consécutives. L'obligation n'est appliquée qu'à partir de *l'éducation préscolaire*, quand l'enfant atteint l'âge de quatre ans. Depuis septembre 2009, *l'éducation précoce*, *l'éducation préscolaire* et *l'enseignement primaire* forment un ensemble cohérent et continu et sont regroupés sous le nom d'*enseignement fondamental*.

<sup>296</sup> Source : Le portail officiel du Grand-Duché de Luxembourg. Voir : <http://www.men.public.lu/fr/themes-transversaux/organisation-gouvernance/systeme-educatif/index.html>.

**Tableau 10 : Enseignement fondamental en détail<sup>297</sup>**

**L'Enseignement fondamental regroupe les 9 premières années de scolarité, qui sont réparties en 4 cycles d'apprentissage. L'école fondamentale accueille les enfants de 3 à 11 ans.**

Cycle 1	L'éducation précoce (facultative)	Destinée aux enfants ayant atteint l'âge de 3 ans. Elle s'inscrit dans le contexte d'une meilleure socialisation des enfants et de l'apprentissage du luxembourgeois en tant que langue de communication de tous les enfants, indépendamment de leur nationalité.
	L'éducation préscolaire (obligatoire)	Destinée aux enfants de 4 ans révolus avant le 1 <sup>er</sup> septembre de l'année en cours.
Cycle 2, 3 et 4	L'enseignement primaire	Les cycles 2, 3 et 4 constituent l'enseignement primaire, chaque cycle ayant une durée de 2 ans. L'enseignement primaire concerne tout enfant ayant 6 ans révolus avant le 1 <sup>er</sup> septembre de l'année en cours.

En ce qui concerne l'enseignement fondamental<sup>298</sup>, deux moments-clés marquent les expériences de nos participants : le (premier) contact avec la langue luxembourgeoise (au préscolaire), puis le moment où est introduite la langue allemande dans l'enseignement (à l'école primaire). Notre but est de saisir les dynamiques, c'est pourquoi, nous incluons les expériences qui lui sont préalables, c'est-à-dire les systèmes de garde (p.ex., lorsque l'enfant est gardé par la mère au foyer, membre de la famille, par un proche, par un(e) nounou, etc.). Quand nous parlons de transition « du *chez-soi* vers l'inconnu », nous voulons souligner les situations où l'on observe le passage d'un cadre rassurant, défini par la famille, la maison, souvent caractérisé par l'usage d'une seule langue, vers un nouveau cadre marqué par de nouvelles relations, d'autres lieux, d'autres langues – avec toute la charge anxiogène que cette expérience de l'« inconnu », en tant qu'il a bouleversé leurs *sentiments de (dés)appartenance*, recèle.

Bárbara (55 ans, FR) et Fabrice (50 ans, FR) ont tous les deux grandi dans les années 1960-70, respectivement au Sud et au Nord du Luxembourg, différence géographique qui n'a pas d'impact dans la comparaison de leurs expériences car à l'époque ils se sont retrouvés « plongés » dans un *univers* luxembourgeois indépendamment du lieu de résidence. Leurs parents travaillaient dans le même secteur, les pères dans l'industrie et les mères dans le

<sup>297</sup> Source : Le portail officiel du Grand-Duché de Luxembourg. Voir : <http://www.men.public.lu/fr/themes-transversaux/organisation-gouvernance/systeme-educatif/index.html>.

<sup>298</sup> Notons que la structure du système éducatif luxembourgeois que nous présentons, n'est pas toujours celle à laquelle se réfère nos participants, qui ont grandi à des périodes socio-historiques différentes (et la structure de ce système n'a bien évidemment pas toujours été la même). Ceci ne nous empêche pas de pleinement comprendre à quelles étapes de la scolarité nos participants se réfèrent. Nous ne présentons la structure actuelle qu'à titre informatif et surtout pour souligner les transitions majeures et les enjeux qui leurs sont liés.

secteur du nettoyage (aujourd'hui retraités). Les deux ont été gardés par leur mère jusqu'à l'entrée à l'école, mais ils n'ont ressenti aucune tension particulière, et ont appris sans difficulté la langue luxembourgeoise.

Cette expérience sera vécue différemment par les Portugais de « seconde génération » des cohortes suivantes (en particulier en fonction de la « donne résidentielle »). Amália, par exemple, aînée de sa fratrie, dont le père travaillait comme technicien dans le domaine des transports et la mère était femme de ménage (aujourd'hui retraités) a été gardée par sa mère à domicile. Si les premières années de scolarisation se sont déroulées sans problèmes, la situation a changé lorsqu'elle a déménagé vers un « quartier luxembourgeois ». Amália parle de « racisme » et explique à quel point les expériences négatives au sein de cette école l'ont amenée « à cacher » ses origines pendant toute son enfance et son adolescence – « le racisme était très grave ici dans le temps. J'ai gardé ça, plus tard il y a eu des moments où je ne voulais dire à personne que j'étais Portugaise. Je pensais : maintenant ne dis pas que t'es Portugaise ! Ne le dis pas ! Je ne voulais donc pas que les gens sachent que j'étais Portugaise » (Amália, 45 ans, PT). Dès les premières années de scolarité elle voit ses *sentiments de (dés)appartenance* bousculés et opte par une *stratégie de (dés)appartenance* tendant vers la *déportugualisation* (cf. Chapitre 9 et 10).

*Donc, je restais à la maison. J'allais avec ma mère. Souvent elle m'emmenait avec elle au travail. [...] Je suis rentré à l'école, la maternelle ? Le kindergarden, disons. Alors, depuis tôt, c'était le luxembourgeois comme langue. Pendant plusieurs années c'était même ((Souligne)) plus le luxembourgeois ((+)) et le portugais. C'était les deux langues que je parlais le plus peut-être. (Samuel, 45 ans, PT)*

*Donc, je suis né ici. Je suis originaire d'un quartier à Luxembourg-ville. C'est là où j'ai fréquenté le préscolaire. [...] À la maison, mes parents ne parlaient que le portugais, n'est-ce pas, la langue maternelle. Et, à cette époque-là on avait que très peu de chaînes télévisées. [...] J'ai commencé l'école et c'est là où je me suis rendu compte qu'il y avait beaucoup d'enfants comme moi, issus de parents étrangers, pour la plupart, et on avait cette difficulté à apprendre une langue qu'on n'avait jamais entendu n'est-ce pas, qu'un petit peu dans la rue ou comme ça. [...] Et là, tout de suite, un certain lien s'est créé mes camarades un peu étrangers et moi, parce que, finalement, des Luxembourgeois il y en avait très peu. ((Souligne)) Ils étaient vraiment minoritaires ((+)), minoritaires à l'école. (Benjamim, 42 ans, PT)*

*C'est-à-dire que pendant toute mon enfance, j'ai vécu dans ce milieu vraiment portugais ici au Luxembourg [...]. En tout cas c'était une éducation encore bien portugaise, si je peux dire ça comme ça. Et, est arrivé le moment d'entrer au préscolaire et là, effectivement, comme tous les Portugais, j'y suis arrivé et la langue, bien sûr, était une barrière, mais j'avais la chance d'avoir mes deux cousins qui étaient plus âgés, c'est-à-dire qu'eux, ils m'ont un peu aidé à apprendre la langue. (Rodrigo, 39 ans, PT)*



Samuel (45 ans, PT), aîné de sa fratrie, habitait un « quartier luxembourgeois ». Par conséquent, les classes qu'il fréquentait étaient majoritairement composées par des élèves Luxembourgeois. Son père travaillait dans le secteur de la construction et sa mère celui du nettoyage (aujourd'hui retraités). Celle-ci, comme nous l'avons vu, l'emportait avec elle chez les « patronnes » lorsqu'elle allait travailler (où il parlait luxembourgeois). Aussi, comme le montre l'extrait de son entretien, au moment d'intégrer le « *kindergarden* », il était déjà familiarisé avec le luxembourgeois (également de par le voisinage). L'expérience de Samuel constitue l'exception par rapport aux restants participants de cette cohorte et met en lumière le rôle du lieu de résidence et les « tierces personnes » (ici, les patronnes de sa mère).

Au contraire, Benjamim (40 ans, PT), par exemple, résidait dans un « quartier d'é(im)migration ». Enfant unique, son père travaillait dans le secteur des transports et sa mère dans celui du nettoyage (aujourd'hui retraités). Le luxembourgeois était une langue qu'il n'« avait jamais entendu ou très peu dans la rue ». Benjamim parle d'un « lien qui s'est créé » entre lui et les « enfants comme lui, issus de parents étrangers » car comme chez lui, les seules chaînes télévisées consommées étaient francophones. De même, José, aîné d'une fratrie de trois, dont le père travaillait dans la construction et sa mère dans le secteur du nettoyage (aujourd'hui retraités) a aussi vite créé un lien avec les enfants « qui avaient un accent comme lui » (notamment Brésiliens et Capverdiens).

Rodrigo (39 ans, PT), à son tour, aîné d'une fratrie de deux, dont le père travaillait dans la construction et la mère dans le nettoyage (aujourd'hui retraités), parle d'une « éducation bien portugaise », dont nous avons souligné les traits précédemment et dont la langue portugaise à la maison fait partie. À l'arrivée au préscolaire, le luxembourgeois a été vécu comme une « barrière », néanmoins vite dépassée grâce à l'aide de ses cousins plus âgés. Notons que le luxembourgeois, bien qu'il puisse être présenté par nos participants comme une difficulté, a été dépassé par tous aisément. La « véritable barrière » surgit lors de l'entrée à l'école primaire, avec l'allemand – nous y reviendrons.

Encore au sein de cette cohorte, qui a grandi dans les années 1970-80, les seuls participants ayant été « donnés à garder » ont été Inês, Helena et Luís<sup>299</sup>. Inês (44 ans, PT) et Helena (37 ans, PT), sœurs (la première aînée et la deuxième benjamine de la fratrie), ont été gardées par deux nounous différentes, toutes les deux Luxembourgeoises. Elles ont également été envoyées par leurs parents au Portugal. Inês (aînée de la fratrie) l'a été une fois complété

---

<sup>299</sup> Gabriela (participante qui n'est pas mentionnée dans cette section) a été gardée par sa mère jusqu'à son intégration dans le système scolaire portugais. Nous aborderons son expérience plus tard, lors de son retour au Luxembourg et intégration dans une *classe d'accueil*.

l'école primaire au Luxembourg (et n'a plus intégré le système éducatif par la suite) ; Helena (benjamine de la fratrie) a eu des difficultés lorsqu'elle a intégré l'école primaire au Portugal, redoublant la première année. Luís (43 ans, PT), à son tour, enfant unique, dont le père travaillait dans le secteur de l'industrie et la mère dans celui du nettoyage, a été gardé par une nounou italienne. Nous pouvons sans doute avancer, qu'à l'époque, le système de garde informelle tel qu'on le connaît aujourd'hui au sein de la communauté portugaise<sup>300</sup> n'était pas encore répandu<sup>301</sup>.

Chez nos participants ayant grandi dans les années 1980-90 nous observons que, tel comme les autres participants, ils ont surtout été gardés par leurs mères à domicile. Cependant, pour ceux qui ont été gardés ailleurs, nous observons que le choix retombe sur des nourrices portugaises (car, entre les cohortes précédentes et celle-ci, un système de garde officieux des enfants au sein de la communauté portugaise a été mis en place) – ce qui va jouer un rôle majeur dans leurs expériences de vie. Le système de garde adopté et le passage à l'école, constitue une expérience cruciale dans la vie de nos participants.

*J'ai grandi dans une commune [...] où il y avait ((Souligne)) peu ((+)) de Portugais [...]. Dans ma classe, nous étions toujours trois Portugais et je crois que ça a fait que nous nous sommes intégrés beaucoup plus, beaucoup plus que les autres qui habitaient en ville ou comme ça. ((Souligne)) Il fallait ((+)) qu'on s'intègre. [...] À l'époque, nous n'étions que quatre filles, toutes Luxembourgeoises, issues de familles très riches, de familles avec beaucoup de pouvoir. C'est-à-dire que moi, j'ai encore plus mis cette énergie de : je suis comme les autres ! Et mes parents m'ont toujours dit : « tu peux faire comme les autres », mais de temps en temps ils me freinaient aussi et ils me disaient : « tu ne peux pas faire tout comme les autres », parce que nous n'avions pas les capacités ni l'argent pour faire comme eux. Mais ils ont toujours réussi à me pousser dans cette direction. Je trouve que, dès toute petite, ils me disaient : « tu es comme les autres ! » Et alors [...] j'ai mis le portugais de côté et je me suis investie complètement dans le luxembourgeois. Je suis Luxembourgeoise à cent pour cent. C'est-à-dire qu'aujourd'hui, je suis ((Souligne)) encore plus ((+)) Luxembourgeoise que certains Luxembourgeois. J'ai donc fait toute mon école primaire là-bas. (Marielle, 37 ans, PT)*

*Ma mère travaillait à Luxembourg-ville [...] alors nous devons toujours aller en bus jusqu'en ville et après elle me laissait chez une nounou [...]. (I : Et cette nounou, elle était Portugaise ?) Oui et il n'y avait que des enfants Portugais là-bas. (I : Alors t'étais vraiment entourée par un environnement bien portugais...) Oui, oui. Oui et je pense que c'est ce qui m'a apporté des problèmes par après. [...] Ça a eu son importance. (I : Sur le fait que t'as redoublé une année ?) Dans le fait qu'aujourd'hui je...*

---

<sup>300</sup> Si communauté il y a, il ne peut s'agir dans ce cas que d'une « communauté imaginée » telle que la définit Benedict Anderson : elle est *imaginée* en ce que les membres qui sont supposés y appartenir ne connaissent jamais la plupart de ceux qu'ils considèrent comme leurs concitoyens, bien que dans l'esprit de chacun d'entre eux vive l'image de leur communion (Anderson, 1996).

<sup>301</sup> Voir projet de recherche (2013-2015) sous l'organisation de Sabine Bollig, Michael-Sebastian Honig et Sylvia Nienhaus, à l'Université du Luxembourg. Intitulé : *Vielfalt betreuter Kindheiten Ethnographische Fallstudien zu den Bildungs- und Betreuungsarrangements 2-4jähriger Kinder* [CHILD - Children in the Luxembourgian Day Care System]. Pour plus d'informations (description, rapports, publications, etc.) voir : [https://www.fr.uni.lu/recherche/flshase/inside/research\\_domains/research\\_group\\_early\\_childhood\\_education\\_and\\_care/child?fbclid=IwAR0buZmAyaVvAuNkWSU9gc3tbhI3Bpp\\_GOnCJ4ZISMhafLaDYe4GAUe7-C4](https://www.fr.uni.lu/recherche/flshase/inside/research_domains/research_group_early_childhood_education_and_care/child?fbclid=IwAR0buZmAyaVvAuNkWSU9gc3tbhI3Bpp_GOnCJ4ZISMhafLaDYe4GAUe7-C4).

*((Souligne)) Ah ! Je ne veux pas dire que je suis nulle ((+)) ! Je parle, je me débrouille très bien, mais je sens... C'est moi qui ai un complexe de ne pas parler ((Souligne)) correctement ((+)), à 100 pour cent ! Comme je suis née ici... comment dire... je devrais savoir aussi la langue ((Souligne)) à 100 pour cent ((+)) ! Dans ma tête c'est comme ça. (Vickie, 37 ans, PT)*

Ici, nous pouvons observer encore une fois le rôle joué par le lieu de vie (et, par « effet domino », par la composition des classes) combiné à la manière dont ces participants ont été gardés avant d'intégrer le système scolaire. Ainsi, Marielle (37 ans, PT), fille d'ouvriers agricoles (actuellement retraités), parle aujourd'hui « beaucoup mieux le luxembourgeois que sa langue maternelle » et se considère « plus Luxembourgeoise qu'un Luxembourgeois ». Pendant son enfance, elle résidait dans une commune majoritairement habitée par des Luxembourgeois, elle s'est retrouvée dans des classes où « il fallait qu'elle s'intègre » et a tout fait « pour être comme les autres », encouragée dans ce sens par ses parents – nous y reviendrons.

Une expérience complètement différente de celle de Marielle est celle de Vickie (37 ans, PT), aînée de sa fratrie, qui habitait aussi un « quartier luxembourgeois ». Son père travaillait dans le secteur des transports et sa mère du nettoyage (aujourd'hui retraités). En raison du lieu de travail de sa mère, elle était gardée en ville par une nounou portugaise, dans un contexte exclusivement portugais ce qui a eu des conséquences : elle a redoublé la première année à l'école, et encore aujourd'hui elle ne parle pas « 100 pour cent » luxembourgeois et ne se considère donc pas luxembourgeoise à 100 pour cent – nous y reviendrons au chapitre 9.

*Les souvenirs que j'ai sont ceux d'un jardin d'enfants où je... j'ai encore les images... où je ne parlais pas la langue. [...] Mais bon, j'ai quand même de bons souvenirs du jardin d'enfants. Après, là où je me souviens de commencer à sentir une différence, c'est-à-dire ((Souligne)) ma différence ((+)), le fait d'être portugaise et de ne pas être luxembourgeoise, c'était déjà à l'école primaire. Quand vraiment, je ne sais pas, mais je pense que c'est quelque chose qui s'est installé petit à petit. (I : Et est-ce que tu te rappelles quel a été l'ensemble de choses qui t'ont fait...) Le plus évident, et ça je me souviens bien, je devais être dans la cinquième année, et j'ai entendu mes camarades de classe me maltraiter. (I : Ah.) Ils me disaient : « hoeren Portugies [sale portugais] », ce qui veut dire « sale Portugais ! » ou « sale Portugais, rentre dans ton pays ! » [...]. C'est quelque chose qui m'a ((Souligne)) énormément ((+)) marquée, qui m'a fait mal, ((Souligne)) beaucoup mal ((+)) ! Et je pense... j'en suis sûre... a un peu conditionné toute ma vie. [...] Je pense que c'était à l'école primaire où j'ai ressenti la différence. (Ariana, 37 ans, PT)*

Ariana (37 ans, PT), cadette de la fratrie (sœur de Rodrigo), dont le père travaillait dans la construction et la mère dans le nettoyage (aujourd'hui retraités), résidait dans un « quartier luxembourgeois », mais fréquentait surtout ses amis qui habitaient le même immeuble (exclusivement habité par des Portugais). Elle garde de bons souvenirs du jardin d'enfants, même si cette période a été marquée par une transition difficile, car elle ne parlait pas le luxembourgeois (à l'époque, ni avec le frère aîné) et ne pouvait pas communiquer avec ses

camarades de classe. C'est lors de l'école primaire qu'elle commence à développer un sentiment « qui a conditionné toute sa vie » – le sentiment d'être « différente ».

*Pendant l'école primaire, nous n'étions que trois Portugais. Nous étions mis de côté [...] ! Presque tous les enfants qui fréquentaient cette école habitaient tout près [...] et c'était tous des enfants qui ont de l'argent. Alors c'était vraiment des Luxembourgeois et nous, on était mis de côté. (Carolina, 33 ans, PT)*

*Je n'ai pas fréquenté de crèche, j'étais avec une dame. C'est d'ailleurs une pratique fréquente ici... avec une dame qui me gardait pendant que mes parents travaillaient. [...] J'ai tout de suite grandi avec ceux de mon village, j'y tout de suite intégré le préscolaire et j'ai tout de suite appris à parler luxembourgeois. Aussi parce que je crois qu'il n'y avait qu'un Français et un Portugais. On ne parlait même pas portugais entre nous, même pas français, c'était tout de suite que du luxembourgeois, ça a tout de suite été notre langue de communication. Et je pense que comme j'étais aussi une très bonne élève à l'école primaire, je n'ai jamais ressenti que le fait d'avoir des parents Portugais [...] m'a nui en quelque sorte. (Fanny, 32 ans, PT)*

*Les premières années de scolarité se sont très bien passées parce que c'était dans quartier [...] où il y avait un bon mélange d'élèves avec les Luxembourgeois et tout, un bon niveau social. Après, [...] nous [elle et sa sœur] avons été placées dans un autre quartier [...] où il y avait beaucoup de Portugais. Là, les souffrances ont commencé parce que, comme j'avais les meilleures notes, j'ai été maltraitée, j'ai été mise de côté. [...] C'était des cas sociaux. (Laura, 31 ans, PT)*

Les conséquences du lieu de résidence en association avec le milieu social nous sont clairement données à voir à partir de ces extraits d'entretien. Carolina (33 ans, PT), cadette de la fratrie, a été gardée par sa mère, au foyer, tandis que son père travaillait dans la construction (aujourd'hui retraités). Son village était majoritairement habité par des Luxembourgeois et, selon elle, son école était par conséquent fréquentée par « des enfants qui ont de l'argent », des Luxembourgeois. Cette expérience l'a marqué car elle se sentait « mise de côté ». D'ailleurs, notons qu'elle utilise le pluriel via le pronom indéfini « on » – « on était mis de côté », les enfants d'é(im)migrés. La dimension du « niveau social » est également mentionnée par d'autres participants, notamment Laura (31 ans PT), cadette d'une fratrie de deux, dont la mère était femme de ménage (aujourd'hui retraitée) et qui fut très jeune placée en crèche (pour des raisons personnelles<sup>302</sup>). Son expérience de l'école primaire a été marquée par un déménagement : les premières années vécues dans un « quartier luxembourgeois », puis dans un « quartier où il y avait beaucoup de Portugais » ; « un bon niveau social », d'un côté et des « cas sociaux » dans l'autre. Nous observons encore une fois l'« effet domino », le lieu de résidence ayant des conséquences directes dans la composition (en termes d'élèves) des classes à l'école (et les conséquences qui en découlent). À titre de comparaison, Fanny (32 ans, PT), cadette de la fratrie, parlait déjà luxembourgeois avec sa sœur quand elle est entrée à l'école

---

<sup>302</sup> Pour des raisons de confidentialité nous ne donnerons pas de détail.

et, parce qu'elle habitait dans un « quartier luxembourgeois », les classes étaient majoritairement composées de Luxembourgeois. Bien qu'elle ait été gardée par une nounou portugaise (à temps partiel), cela ne semble pas avoir influencé son entrée à l'école, le lieu de résidence et le contact avec des enfants luxembourgeois permis de compenser cette situation.

Nous arrivons aux deux derniers participants de cette cohorte ayant grandi dans les années 1980-90. Daniel (28 ans, PT) évoque l'« enclave du Portugal » et Diana (28 ans, PT) nous donne à voir l'impact d'une « donne résidentielle » dans ses premières expériences scolaires.

*Avant d'aller à l'école et, ensuite, aussi, au début de l'école, j'étais chez une nounou qui gardait les enfants qui était portugaise et qui gardait principalement des Portugais. Donc, c'était un peu comme une enclave du Portugal, où je vivais, je ne connaissais que ça. [...] À l'école, ensuite, on était assez nombreux, les Portugais, mais quand même pas énormément. C'était toujours quelques-uns. [...] Quand je suis rentré à l'école, donc avec quatre ans que j'ai appris le Luxembourgeois dans des cours que l'école proposait encore à part pour tous les étrangers. Il y avait presque seulement des Portugais et peut-être un, deux Français, Belge, car on avait quand même des difficultés au début pour apprendre la langue. Donc, au début, à part les cours normaux qu'on avait, on avait des cours spéciaux encore pour les étrangers pour apprendre le luxembourgeois, ((Souligne)) pour pouvoir nous intégrer ((+)). (Daniel, 28 ans, FR)*

*On a déménagé vers la frontière, c'est-à-dire que c'était un quartier moins bon, où il n'y avait que des Portugais, presque que des Portugais, il y avait très peu de Luxembourgeois. [...] Bref. C'est un quartier super portugais. Et, quand je suis arrivée, je crois que c'était mon premier choque ! Je crois que seulement à ce moment-là je me suis rendu compte qu'est-ce que c'était qu'être Portugaise au Luxembourg. [...] C'est là où j'ai commencé la spillschoul [préscolaire], deux ans avant d'intégrer la première année de primaire. [...] C'est là où j'ai commencé à comprendre que j'étais Portugaise et qu'il y avait une certaine forme de différence entre nous. J'étais aussi chez une nourrice et elle était Portugaise et elle ne gardait que des enfants Portugais. Tandis qu'à la crèche [avant déménagement] je n'ai jamais eu de problème quand je jouais avec les Luxembourgeois, là il y eu des problèmes parce qu'il y avait une séparation complète. Les Luxembourgeois ne voulaient pas jouer avec moi et les Portugais de chez ma nourrice qui fréquentaient aussi la spillschoul avec moi, ne parlaient pas luxembourgeois. C'est-à-dire qu'il y a vraiment eu cette séparation et c'est là où je l'ai vraiment ressenti. [...] L'école est aussi une école problématique. On était plusieurs Portugais, mais il y avait aussi beaucoup d'étrangers et là-bas, j'ai eu des problèmes avec l'allemand, un peu. Ce qui est normal ! C'est élémentaire ((Rit)) ! (Diana, 28 ans, PT)*

Daniel, cadet d'une fratrie de deux, dont le père travaillait dans le secteur de la construction et la mère dans le secteur du nettoyage (aujourd'hui retraités), a été gardé par une nounou portugaise, avec d'autres enfants portugais – ce qu'il appelle une « enclave du Portugal ». Une fois à l'école, il a fréquenté des cours supplémentaires « pour les étrangers [...] pour pouvoir s'intégrer » (d'autres participants mentionneront également ces cours). Diana, aînée de la fratrie, dont le père travaillait dans la construction et la mère dans le secteur du nettoyage (aujourd'hui retraités), a aussi été gardée par une nounou portugaise, mais encore plus important chez elle est le rôle joué par le lieu de résidence qui a largement déterminé ses expériences scolaires. Son premier lieu de résidence était un « quartier luxembourgeois ».

Pendant cette période, elle était gardée par sa mère au foyer, mais passait également beaucoup de temps avec « une vieille dame Luxembourgeoise » qui habitait le même immeuble avec qui elle a appris le luxembourgeois. Pendant cette période elle se sentait tout simplement « une enfant » – « je ne me suis jamais senti quelque chose, j'étais juste une enfant [...], je n'ai jamais eu de problèmes ». Une fois arrivé l'âge de l'entrée au préscolaire, son expérience change radicalement car elle déménage alors vers un « quartier super portugais », au Sud du Luxembourg, où elle s'est senti « une Portugaise au milieu des Portugais et j'étais une Portugaise bizarre parce que j'avais appris à parler luxembourgeois très tôt ». Les classes étaient mixtes, non seulement composées de « beaucoup de Portugais, mais aussi de beaucoup de Luxembourgeois ». Elle prend donc conscience qu'elle est Portugaise et « qu'il y avait une certaine forme de différence » entre elle et les Luxembourgeois (mais aussi entre elle et les autres Portugais). Pendant cette période elle était parallèlement gardée par une nounou portugaise dont les enfants ne parlaient pas luxembourgeois – ce qui renforce son sentiment de différence envers d'une part les Luxembourgeois, d'autre part les Portugais. Encore dans cette école, qu'elle décrit comme « problématique », elle a eu des problèmes d'apprentissage de la langue allemande, non pas en raison du manque de capacités, mais d'un manque de motivation qui était alimenté en grande partie par son milieu de vie<sup>303</sup> : le lieu de résidence, le milieu social (qui en découle) et le milieu familiale (également affecté par le lieu de résidence). Notons que sa mère l'incitait à l'« invisibilité » (comme un moyen de progression) – « ma mère m'a toujours en plus dit que nous étions dans le pays des Luxembourgeois et que moi j'étais fille d'immigrés et que je devais me comporter comme tel. C'est-à-dire, cette manière d'être invisible de... ne pas prendre la place aux Luxembourgeois. Elle m'a toujours aussi dit que le classique, le lycée classique, était exclusivement pour les Luxembourgeois. [...] Et, aussi, je ne connaissais personne du classique. C'est-à-dire, qu'autour de moi, dans ce quartier, il n'y avait personne qui fréquentait le classique ». Ces circonstances l'amènent à revoir à la baisse

---

<sup>303</sup> Diana nous raconte un épisode assez long qui mérite d'être mentionné car il s'agit d'une expérience partagée par plusieurs de nos participants. Un jour, à l'école primaire (dans le deuxième quartier de résidence, « quartier luxembourgeois »), elle a su répondre à une question posée lors d'un cours d'allemand, ce qu'elle a fait à voix haute. La professeure, ne sachant pas qui avait répondu correctement, demanda : « qui est-ce qui a répondu ? ». Diana a levé la main et la professeure ne l'a pas cru. Elle lui a dit que ce n'était pas possible qu'elle, en tant que Portugaise, sache la réponse en allemand et l'a mis au coin. Cependant, Diana n'a pas vécu cette situation comme quelque chose de négatif – « en tant qu'enfant [...] je n'ai jamais ressenti ou je ne me suis jamais permis de ressentir que ces personnes ne m'aimaient pas du fait d'être ce que je suis » (Diana, 28 ans, PT). Des histoires similaires sont racontées par d'autres participants (p.ex., Rodrigo, Karina). Ainsi, les faibles attentes des professeurs envers les élèves d'origine portugaise seraient un motif de démotivation chez nos participants qui soulignent également le fait de devoir prouver et justifier leurs connaissances. Pourtant, nos récits montrent que sur le moment, ces expériences de discrimination ne sont pas vécues en tant que telles. Ce n'est qu'après coup, lors de l'adolescence, que le sentiment d'injustice commence à prendre forme et souvent de manière violente (non extériorisée par nos participants, mais qui les bouleversent de l'intérieur).

ses possibilités futures, dont la voie de l'enseignement secondaire à choisir (pour elle c'était juste « naturel » de choisir le *technique*) – nous y reviendrons.

Encore pendant l'école primaire (pour les deux dernières années de primaire), Diana déménage une deuxième fois, et retourne dans un « quartier luxembourgeois », où elle était selon ses propres mots « la Portugaise au Luxembourg », car à la différence de la première expérience dans un « quartier luxembourgeois », maintenant elle n'était plus si bien « acceptée » – « je n'ai pas été acceptée comme je l'avais été dans [le premier « quartier luxembourgeois »] où c'était comme un village, mes parents étaient jeunes, ils avaient une petite enfant, c'est différent ! Les gens apprécient [quand il s'agit de petits enfants] ! ». Tandis qu'avant elle était « acceptée », dans ce deuxième lieu de résidence (quartier « luxembourgeois », mais elle n'est plus enfant) elle a entendu des remarques dans la rue, faites par les voisines, et souligne aussi le fait que ses notes à l'école ont baissé et que les professeurs prévenaient sa mère : « elle vient de l'école [confidentiel] du [« quartier portugais »]. Elle ne va jamais réussir à avoir les notes qu'elle avait là-bas tout simplement parce qu'ici nous avons un autre niveau, plus difficile ! ».

Quant aux participants ayant grandi dans les années 1990-00, nous observons que l'intégration en crèche est plus fréquente (ce qui leur permet d'apprendre la langue luxembourgeoise avant la scolarité obligatoire), et nous observons, à l'école primaire, une préférence pour la langue allemande (associée aux médias disponibles et consommés à domicile).

*Quand j'ai commencé la spillschoul [le préscolaire], [...] j'ai commencé à mélanger la culture portugaise et la culture luxembourgeoise, surtout : à la maison, portugais et à l'école, luxembourgeois. [...] Après j'ai commencé l'école primaire, je parlais déjà le luxembourgeois et là on a commencé avec l'allemand et j'adorais l'allemand ! ((Rit)) L'allemand a toujours été ma langue préférée. [...] Par rapport à la primaire, je crois que je n'ai plus rien à dire. C'était vraiment l'école portugaise d'un côté plus la culture luxembourgeoise de l'autre, et après, à la maison, la culture portugaise. Mes amis étaient aussi surtout Luxembourgeois, alors la culture portugaise c'était vraiment surtout à la maison. (Emma, 26 ans, PT)*

Emma (26 ans, PT), aînée d'une fratrie de trois, dont le père travaille dans la construction et la mère dans le secteur du nettoyage, a été gardée par sa mère à domicile jusqu'à l'entrée à l'école. À part les moments initiaux, au début du préscolaire, où elle a dû apprendre luxembourgeois pour la première fois et n'a jamais eu de difficultés. L'allemand a toujours été sa langue préférée. D'ailleurs, nous l'avons vu, elle a aussi toujours préféré les chaînes télévisées germanophones. Parallèlement à l'école primaire, elle fréquentait également l'école

portugaise (que nous aborderons séparément) et très tôt, elle a établi une distinction : le portugais « *em casa* [à la maison] » et le luxembourgeois à l'école ; l'école portugaise, la « *casa* » et ses parents renvoyant à un côté portugais ; et l'école, ses amis et ses camarades de classe, renvoyant à un côté luxembourgeois. Elle nous parlera de deux « Emmas », une « Emma Portugaise » et une « Emma Luxembourgeoise », et plus tard d'une multiplicité de *facettes*, selon le « contexte » qui est définit pas les personnes impliquées et la langue parlée (ceci est développé dans le chapitre 9).

*Ce que je me souviens à l'école primaire, nous les Portugais, nous avons du support pour apprendre le luxembourgeois. [...] Le nom le dit déjà : nous sommes Portugais, n'est-ce pas. Et l'impression que j'avais... je ne sais pas comment dire, mais c'est qu'ils n'attendent pas beaucoup des Portugais, je trouve. Ce que je trouve dommage. J'étais forte en allemand et eux ils étaient surpris : « ah, tu es Portugaise ! Comment est-ce que ton allemand est si bon ? ». Après je leur expliquait que je lisais des livres, que nous regardions ((Souligne)) beaucoup ((+)) la télévision allemande parce que nous étions souvent seules à la maison, ma sœur et moi. (Karina, 22 ans, PT)*

Karina (22 ans, PT), aîné de sa fratrie, dont le père travaillait dans la construction et la mère dans le nettoyage, partage avec Daniel le fait qu'elle a fréquenté des cours supplémentaires de luxembourgeois, bien qu'elle n'ait jamais ressenti de difficultés dans son apprentissage. Elle partage également, avec Emma le goût pour l'allemand. Elle s'est sentie, cependant, dans la nécessité de justifier le fait qu'elle était bonne en langue luxembourgeoise et allemande. Selon elle, les professeurs ont généralement de faibles attentes relativement aux élèves portugais – ce qui est vécu par d'autres participants (nous l'avons observé chez Diana). Encore une fois, la télévision est placée au centre lorsqu'il s'agit de l'apprentissage des langues. De même pour Catherine (24 ans, PT). Cadette de sa fratrie (dont le père travaille dans la construction et la mère est femme de ménage), a été gardée par son frère à la maison (car ses parents travaillaient) et la télévision était allumée sur les chaînes germanophones, raison pour laquelle elle n'a jamais eu de difficultés dans l'apprentissage du luxembourgeois et de l'allemand. Elle parlait luxembourgeois avec son frère et ils regardaient les chaînes télévisées germanophones lorsqu'ils étaient seuls (avec les parents, le choix retombait sur des chaînes francophones ou lusophones).

Tommy (25 ans, PT) et David (19 ans, PT) sont les deux cadets de leur fratrie, leurs pères travaillent dans le secteur de la construction et leurs mères dans le secteur du nettoyage et ils partagent une situation commune : alors que le frère de David et la sœur de Tommy ont été exclusivement gardés par leur mère à domicile, eux ont été parallèlement intégrés en crèche ce qui a renversé l'ordre prévisible qui serait que les aînés apprennent la langue



luxembourgeoise avant les plus jeunes membres de la fratrie. Cette situation inhabituelle confirme la tendance que nous observons au sein des différentes cohortes – les membres des cohortes plus récentes ont tendance à être intégrés en crèche tandis que les membres des cohortes précédentes étaient plutôt gardés par leur mère à domicile (ou par une nounou portugaise). Le fait que Tommy a quand même été gardé par une nounou portugaise et que l'immeuble où il résidait était exclusivement habité par des Portugais, semble ne pas avoir pesé si négativement dans ses expériences scolaires grâce au fait qu'il a intégré une crèche.

Rebecca (22 ans, AN), cadette d'une fratrie de deux, a été gardée par sa mère à domicile avant d'intégrer l'école et a toujours parlé luxembourgeois à domicile car ses parents ne parlent que le luxembourgeois à la maison. Ceux-ci sont arrivés au début de l'adolescence au Luxembourg – dont le rôle joué par le parcours migratoire (p.ex., l'âge d'arrivée au Luxembourg) des parents dans les expériences de vie des Portugais de « seconde génération ». Notons cependant, qu'une fois au Luxembourg ils n'ont pas intégré le système scolaire, mais directement le marché d'emploi. Son père travaille dans le secteur de la construction et sa mère dans celui du nettoyage.

Les expériences vécues par nos participants lors du préscolaire et de l'école primaire sont influencées par la place au sein de la fratrie et le type de système de garde adopté. Nous observons qu'il existe un changement quant aux systèmes de garde disponibles et adoptés par les parents : l'insertion en crèche semblent être plus fréquemment adoptés chez les dernières cohortes. La « donne résidentielle » continue également à s'afficher comme un des principaux facteurs influençant les expériences de nos participants.

## **6.2. De la *barrière* de l'allemand aux parcours exceptionnels – le lycée**

Selon le portail du Grand-Duché de Luxembourg : « à la fin de la 6<sup>e</sup> année d'études de l'enseignement fondamental, les élèves sont orientés, dans le cadre du passage de l'enseignement primaire vers l'enseignement post primaire, vers un des deux ordres de l'enseignement secondaire : l'enseignement secondaire (classique) ou l'enseignement secondaire technique.

**Tableau 11 : Enseignement secondaire en détail<sup>304</sup>**

L'enseignement secondaire a, selon l'orientation choisie, une durée de 6 ou 7 ans.  
Il comporte 2 ordres d'enseignement :

**Enseignement secondaire classique (ESC)**

L'enseignement secondaire qui prépare avant tout aux études universitaires.  
L'enseignement secondaire est une formation générale. L'objectif est de transmettre des connaissances générales dans les domaines des sciences humaines et de la littérature, des mathématiques et des sciences naturelles.  
Les études préparent avant tout aux études supérieures et universitaires et sont sanctionnées par le diplôme de fin d'études secondaires

**Enseignement secondaire technique ou général (ESG)**

L'enseignement secondaire technique, essentiellement orienté vers la vie professionnelle.  
Il permet aussi d'accéder à l'enseignement supérieur.  
L'enseignement secondaire technique comprend 3 régimes différents:  
- le régime technique, sanctionné par un diplôme de fin d'études techniques,  
- le régime de la formation de technicien, menant au diplôme de technicien (DT),  
- le régime professionnel, sanctionné par un certificat de capacité professionnelle (CCP) ou par un diplôme d'aptitude professionnelle (DAP), qui remplace l'ancien certificat d'aptitude technique et professionnelle (CATP).  
Il inclut également le régime préparatoire, une voie pédagogique spécifique pour les élèves qui n'ont pas suffi aux exigences de l'enseignement fondamental.

À la fin de l'école primaire, les élèves sont alors orientés dans les différentes filières de l'enseignement secondaire. Cette orientation se faisait jusqu'en 1996 par le biais d'un examen d'administration évaluant les connaissances en calcul, en allemand et en français. C'est cette procédure que tous les participants ayant vécu leur enfance pendant les années 1970 et 80 ont connue et dont il est question dans leurs entretiens. C'est surtout l'examen d'allemand qui s'avère d'une grande difficulté pour les enfants issus d'un milieu francophone ou lusophone. Cet examen est remplacé aujourd'hui par l'évaluation d'un dossier psychopédagogique (Beirão, 1999, p. 128).

L'enseignement secondaire comprend deux branches distinctes : 1) l'enseignement secondaire général, le lycée, la filière « noble » qui conduit après sept années au baccalauréat donnant accès à l'université (*le classique*) ; et, 2) l'enseignement secondaire technique dont la structure est plus complexe parce qu'il regroupe des enseignements très divers (*le technique*).

<sup>304</sup> Il existe encore l'École nationale pour adultes (ENAD). Elle s'adresse à tous les jeunes de 16 à 30 ans qui, pour des raisons d'échec scolaire ou de mauvais choix d'orientation ont décroché de l'école ou qui ne trouvent pas de place d'apprentissage. Pour plus de détail sur le système éducatif luxembourgeois, voir : <http://luxembourg.public.lu/fr/vivre/education/enseignement-secondaire/index.html>.

Aussi bien dans l'enseignement secondaire général que dans l'enseignement secondaire technique, l'anglais langue étrangère s'ajoute à l'allemand et au français qui sont utilisés comme langues véhiculaires dans les autres branches. La langue véhiculaire utilisée change selon les branches, les classes et les ordres d'enseignements. En résumé, on peut dire que le français étant la langue de prestige du Luxembourg, son utilisation augmente avec la durée de la scolarisation et le « niveau » de la classe. Ceci est vécu comme un élément discriminatoire par les jeunes issus d'un milieu « latin » car, en raison de leurs carences en allemand, ils n'accèdent pas aux classes où leur maîtrise du français pourrait devenir un atout (Beirão, 1999, p. 128-129). Les chiffres confirment que les étrangers ont plus de difficultés à intégrer les filières d'enseignement donnant accès aux études supérieures, à savoir, l'enseignement secondaire classique et le régime technique dans l'enseignement secondaire technique (Correia, 2013, p. 54). D'autre part, notons que l'école secondaire, également appelée « lycée » par nos participants, coïncide avec l'adolescence et donc est une période, pour la plupart de nos participants, tumultueuse, marquée par une envie de se démarquer des parents et donc que les confrontations et négociations avec ceux-ci sont également une constante de cette étape de la vie. D'autre part, cette attitude est contrastée avec des moments de repli sur soi, d'isolement (ou du moins de sensation de solitude).

Une fois terminées les études primaires, Bárbara et Fabrice ont intégré l'école secondaire. Tous deux (grandi dans les années 1960-70) font part de la même expérience : leurs parents voulaient avant tout qu'ils apprennent les langues du pays pour réussir dans la vie. C'est pourquoi ils ne les ont pas inscrits à l'école portugaise (comme nous le verrons par la suite) ou, dans le cas de Fabrice, leur ont permis de regarder des chaînes télévisées germanophones. Ils voulaient que leurs enfants aient un métier – « vous apprenez les langues ici, comme ça vous aurez un diplôme et vous gagnerez plus d'argent » (Fabrice, 50 ans, FR). Ils ont donc fait une formation technique sans grande difficulté – « dans le temps, [la distinction entre le *classique* et le *technique*] n'existait pas [...]. C'était complètement différent. Soit t'avais des bonnes notes pour aller au lycée *classique* ou t'avais des notes pour aller à l'école moyenne, on appelait ça dans le temps, donc c'est juste un niveau en dessous du *classique* et après il y avait encore l'autre comme la *technique* qui était encore moins. Et moi j'étais dans le moyen et du moyen après je suis passé dans le paramédical qui équivalait au *technique* de nos jours » (Bárbara, 55 ans, FR).

En ce qui concerne les participants qui ont vécu leur enfance dans les années 1970-80, la situation est radicalement différente : une forte distinction entre le parcours *classique* et *technique* commence à se faire sentir. Le moment venu de passer l'examen pour l'école secondaire, les difficultés en allemand se transformaient en « barrière » insurmontable, pour la plupart de nos participants.

*Après l'enseignement primaire, ils ont refusé mon accès au classique, même si j'avais des bonnes notes [...]. Ils m'ont dit non, que c'était plus facile pour moi faire un technique ((Inspire)). Alors, à partir de là, je suis resté un peu frustré pendant toutes ces années de secondaire, de ne pas avoir suivi ce que je voulais, mais, bref ! [...] Ça n'a pas marché parce qu'on finit par baisser les bras. [...] Aujourd'hui, je peux l'affirmer : j'ai gâché ma vocation ou la direction que je voulais prendre à cette époque-là. [...] [Ma classe était composée] de Capverdiens et des Portugais. (I : Ah.) Les Luxembourgeois, pour vous dire la vérité, n'ont jamais voulu trop se mélanger avec nous, ou nous avec eux ! Je ne sais pas ! Ou nous avec eux ! [...] Je me disais : nous avons été classifiés et nous sommes dans un rebanho de condenados [troupeau de condamnés] ((Rit)) ! (José, 44 ans, PT)*

*Donc, j'ai fait le préscolaire au Luxembourg. J'ai complété l'école primaire, n'est-ce pas, jusqu'au lycée. Après, lors du passage au lycée, j'ai rencontré quelques difficultés dans cette transition. [...] Alors, j'ai passé les examens pour le lycée classique comme tout le monde. J'ai raté l'allemand. L'allemand a toujours été mon talon d'Achille ici. [...] J'ai choisi de répéter toute une année pour pouvoir repasser les examens et tout ça, sauf que ((Souligne)) entretemps, mes parents avaient pris la décision de m'envoyer au Portugal ((+)). Donc, je me suis désintéressé un peu. (Luís, 43 ans, PT)*

*Entretemps, l'époque des examens pour le lycée est arrivée [...]. J'ai commencé à ressentir une certaine restriction quand je suis arrivé au lycée, quand j'ai décidé : oh tiens, je voudrais aussi faire un classique. Pourquoi pas ? Alors là, on m'a tout de suite barré le chemin [...]. Moi ce que je sentais beaucoup à l'école, c'est que nous, les immigrés... les enfants d'immigrés, on avait beaucoup de difficultés avec l'allemand. ((Souligne)) C'était très compliqué. [...] C'était très difficile. Je sais que les Portugais, de ma génération, à cette époque-là, à peine vingt pour cent arrivaient à acquérir un niveau d'étude minimum pour avoir une base professionnelle ! Ce qui était déjà un luxe [luxe] à cette époque-là, de travailler comme secrétaire ou comptable dans une banque ! ((+)) C'était déjà... (I : Ça c'était le technique ?) C'était le technique et ça permettait d'être comptable et ce genre de choses. Alors que les Luxembourgeois, non. Ils étaient les meilleurs en allemand et ils n'étaient pas si bons en français. ((Souligne)) Mais comme ils avaient des très bons points en allemand et presque tout était en allemand, ils réussissaient à avoir les points suffisants pour faire le classique ((+)). Tandis que nous ((Souligne)) où trouvais ça une fatalidade [fatalité] ! Voilà, c'était comme ça et c'est tout ! Eux, ils sont bons et nous on est fracos [minables]. Et voilà, c'est comme ça ! ((+)). (Benjamim, 42 ans, PT)*

La quasi-totalité des participants de cette cohorte partagent une même expérience : celle « d'être orientés » vers la filière *technique* de l'enseignement secondaire (Amália, José, Luís, Benjamim). Rodrigo fait exception. Bien que certains aient eu l'objectif de poursuivre une voie *classique*, ils ont rencontré un « chemin barré » (en empruntant les mots de Benjamim), dont la barrière était l'allemand. Plusieurs facteurs (et leur articulation) jouant un rôle dans l'établissement de cette barrière sont présentés au cours de ce chapitre. Ici, nous voulons insister sur la place que le système scolaire occupe dans le maintien de cette même barrière. En effet, à l'époque, les élèves devaient passer les examens d'accès au *classique* et le test d'allemand se révélait « fatal » pour les enfants d'é(im)migrés – « ((Souligne)) on trouvait ça

une *fatalidade* [fatalité] ! » (Benjamim, 42 ans, PT) ; « je me disais : nous avons été classifiés et nous sommes dans un *rebanho de condenados* [troupeau de condamnés] ((Rit)) ! » (José, 44 ans, PT). Ils ont tous vu leurs possibilités futures hypothéquées. Cependant, et comme le souligne Benjamim : « réussir le *technique* était déjà un *luxo* [luxe] à cette époque-là, de travailler comme secrétaire ou comptable dans une banque ! ((+)) » (Benjamim, 42 ans, PT). Effectivement, il s'agit de parcours qui se traduisent en mobilité sociale ascendante – un « luxe » qui éclipse, dans une certaine mesure, une situation de base inégale (liée au système scolaire). Cette situation justifierait en partie<sup>305</sup> le fait que certains Portugais de « seconde génération » aient été envoyés par leurs parents au Portugal. C'était un moyen de leur permettre de progresser dans les études. C'est le cas de Luís (43 ans, PT) qui a passé les examens d'accès au *classique* mais a raté celui d'allemand, son « talon d'Achille » au Luxembourg. Une fois au Portugal il a intégré une école privée religieuse en régime d'internat et a fait toutes ses études jusqu'à l'université. De même pour Samuel (45 ans, PT) – les seuls participants de cette cohorte à avoir terminé des études supérieures.

Le participant le plus jeune de cette cohorte, Rodrigo (39 ans, PT), est le seul à avoir réussi à poursuivre la voie *classique*<sup>306</sup>, ce qui lui a pris beaucoup « d'énergie », au point de ne plus en avoir plus tard, lors de ses études supérieures, qu'il n'a donc pas réussi à achever.

*C'est-à-dire que très vite j'ai commencé à voir les grandes différences. Au lycée c'était un peu différent, même si j'étais quand même un bon élève. D'ailleurs, j'ai réussi, ce qui a été une grande surprise pour mes professeurs de l'école primaire, parce que personne ne croyait que je pouvais faire le classique. [...] Alors certains Luxembourgeois de la classe, de l'élite du village étaient surpris et certains n'ont pas réussi. Encore une fois quelque chose de spécial et de différent : « en plus il a les capacités et il est intelligent ! ». Beaucoup de gens respectaient ça. D'ailleurs, au football j'étais le capitaine de l'équipe... un des Portugais, mais capitaine. C'est-à-dire que j'ai très tôt appris à me défendre mais aussi à m'imposer, mais ça m'a coûté beaucoup d'énergie. Cette énergie m'a manqué par après. Quand je suis arrivé à l'âge adulte, je me suis rendu compte que cette énergie m'a manqué. Et donc je suis arrivé au lycée classique et j'étais aussi un des seuls Portugais. (Rodrigo, 39 ans, PT)*

<sup>305</sup> En partie car d'autres raisons ont motivé les différents parcours migratoires de nos participants. Par exemple, Inês, Helena (sœurs) et Gabriela ont passé leur enfance au Portugal parce que leurs mères devaient prendre soin des parents vieillissants et donc sont rentrées au pays, amenant leurs filles avec elles. Luís et Samuel, en revanche, ont été envoyés au Portugal pour qu'ils puissent d'une part progresser dans les études et d'autre part comme anticipation du retour des parents.

<sup>306</sup> Il nous racontera que ce fut par l'intervention d'une « tierce personne », en empêchant leur professeure de leur « barrer le chemin » (expression à Benjamim), qui lui et sa sœur (Ariana) ont pu poursuivre le *lycée classique*. En effet, alors que la professeure insistait sur le fait qu'ils n'avaient « pas le niveau pour faire un *lycée classique* », un membre de l'association des parents s'est interposé. Rodrigo et Ariana ont donc passé l'examen et les deux ont terminé le secondaire *classique*.

En effet, Rodrigo explique comment tous « ses efforts d'intégration », pendant son enfance et adolescence lui ont pris de l'énergie (ce que nous aborderons dans la section concernant les loisirs) et comment il a réussi à s'imposer et à « gagner du respect » à travers cet effort. Une fois arrivés le lycée et l'adolescence, l'énergie manquaient – « j'ai gagné beaucoup de respect [...] jusqu'au lycée ! Jusqu'à ce que je sois arrivé à l'adolescence, parce qu'après ça a été ce saut de passé au lycée, là ont commencé mes premiers problèmes. [...] Quand je suis arrivé au lycée, à mon adolescence [...] j'ai vraiment commencé à me poser la question : mais qui suis-je finalement ? Encore aujourd'hui je suis comme ça : ma partie émotionnelle est portugaise et ma partie rationnelle est luxembourgeoise » (Rodrigo, 39 ans, PT). Il se sentait mieux « accepté » au Portugal qu'au Luxembourg, où il se sentait « *demasiado português* [trop portugais] au niveau émotionnel, au niveau de parler fort ». Tous ces questionnements lui prenaient de l'énergie et plus il avançait dans les études, plus les possibilités de monter dans l'échelle sociale augmentaient et il se sentait perdre son côté portugais. Au point d'avoir envisagé de travailler dans la construction – « je disais toujours que je voulais travailler dans les chantiers, je voulais même créer une entreprise de construction... parce que je ne voulais pas perdre ce côté. J'avais peur de...Le plus je montais dans cette direction, le plus j'avais l'impression de perdre ma *portuguesidade* [portugalité] » (nous développerons ces idées dans le chapitre 9 et 10). Pour l'instant, notons à quel point les *sentiments de (dés)appartenances* envers le pays d'origine de Rodrigo sont mis à l'épreuve d'une (potentielle) mobilité sociale ascendante et à quel point les *tensions* engendrent un mal-être qui pousse l'individu à agir – à chercher un équilibre. Une mobilité sociale ascendante dicterait un éloignement d'une classe sociale qui est ici vécue comme un déchirement, comme l'éloignement d'un passé, d'une histoire, d'un parcours migratoire, d'un pays d'origine, voir des parents eux-mêmes, une rupture entre deux mondes. Le changement de position sociale se fait ici dans des logiques contradictoires entre les groupes d'appartenance (voir Gaulejac, 2016 [1987]). Nos participants expérimentent leurs liens avec leurs parents comme étant en risque en raison de leur parcours scolaire et de la mobilité sociale ascendante qui en découle. L'accomplissement de leurs projets propres implique ainsi souvent une rupture identificatoire ; ils se sentent vivre un conflit de loyauté, avec les sentiments de trahir leurs parents (Gaulejac, 2016).

En ce qui concerne les participants de la troisième cohorte qui ont grandi dans les années 1980-90, nous observons que la majorité a suivi une voie *classique*, ce qui s'explique sans doute, du moins en partie, par la transformation des procédures régissant le passage au

secondaire. En 1996, les examens d'orientation ont été remplacés par l'évaluation d'un dossier psycho-pédagogique (Beirão, 1999, p. 128). Observons également que la totalité d'entre eux a complété des études supérieures (la plupart dans un des pays frontaliers du Luxembourg, à l'exception de Carolina qui est restée au Luxembourg).

Comme Rodrigo, Marielle a commencé son lycée au début des années 1990. Elle aussi a réussi à poursuivre la voie *classique*. Comme Rodrigo, elle aussi a mis toute son énergie dans des activités réalisées « pour s'intégrer » (cf. Section sur les *loisirs*), mais à la différence de ce dernier, elle a « mis le portugais de côté », elle voulait à tout prix « être comme eux [Luxembourgeois] » – « j'ai aussi fait un lycée *classique*, ce qui est plutôt rare, c'est plus difficile à atteindre, mais j'ai toujours réussi. Je crois que j'ai réussi aussi parce que j'ai décidé d'être comme eux, il fallait que je sois Luxembourgeoise. L'allemand n'a jamais été un problème pour moi. Alors que pour les autres Portugais c'était toujours : “ah, l'allemand...”. Pour moi pas ! » (Marielle, 37 ans, PT). Mettre le portugais « de côté » et, nous pourrions dire : mettre le luxembourgeois en avant, ne parler que luxembourgeois (à part avec les parents), faisait partie de sa *stratégie de (dés)appartenance* tendant vers une *déportugalisation* et *luxembourgisation*.

À titre de comparaison, Vickie n'a pas pu poursuivre le *classique* comme elle le souhaitait, en raison de ses difficultés en allemand. Ce qu'elle explique par le fait d'avoir été gardée par une nounou portugaise dans un contexte exclusivement portugais. Elle a cependant terminé ses études secondaires avec succès et poursuivi des études supérieures en Belgique de manière à atteindre ses objectifs – « j'ai fait le lycée *technique*, mais ce n'était pas ce que je voulais faire. J'ai toujours voulu être enseignante de maternelle, mais ((Rit)) avec les langues ça ne marchait pas ((+)) » (Vickie, 37 ans, PT).

Ariana parle du « sentiment de se sentir différente ». Rappelons-nous qu'elle l'avait senti pour la première fois lors de l'école primaire – « je me souviens de commencer à sentir une différence, c'est-à-dire ((Souligne)) ma différence ((+)), le fait d'être Portugaise et de ne pas être Luxembourgeoise ». Arrivée le lycée, elle avait intériorisé ce sentiment : elle ne subissait plus de commentaires désobligeants, mais se sentait elle-même différente (elle avait intériorisé se sentiment) – « [...] Quand j'étais au lycée, je pense que ((Souligne)) je me pensais différente ((+)) à cause de ce que j'ai entendu pendant l'école primaire et auxquelles j'ai fini par croire et intérioriser. J'avais moi-même, la sensation d'être différente » (Ariana, 37 ans, PT). Elle nous raconte comment, dans son temps, l'accès au *classique* était difficile pour les enfants d'é(im)migrés en raison de l'examen d'admission (en allemand), mais qu'elle (et son

frère) a réussi grâce à l'intervention d'une « tierce personne » (comme nous avons déjà souligné relativement à son frère Rodrigo).

Aujourd'hui, l'examen qu'elle et son frère ont dû passer n'existe plus, mais à partir de son expérience professionnelle, Ariana nous fait part de situations (que nous gardons confidentielles) qui lui servent de support à affirmer que l'orientation des élèves est aujourd'hui plus asymétrique qu'auparavant – « aujourd'hui c'est pire parce que cet examen n'existe plus. Aujourd'hui c'est sous une évaluation d'un professeur ou d'une professeure. [Confidentiel] On va dire les choses telles qu'elles le sont : la tentative est d'empêcher que les Portugais ((Souligne)) montent trop haut ((+)) ». Elle souligne le fait qu'elle ne « constitue pas la majorité », qu'elle et ses ami(e)s qui ont poursuivi un secondaire *classique*, constituent une « exception ».

En effet, il semblerait que le parcours *classique* continue d'être une exception pour les Portugais de « seconde génération ». Ce que nos participants ne cessent d'ailleurs de souligner.

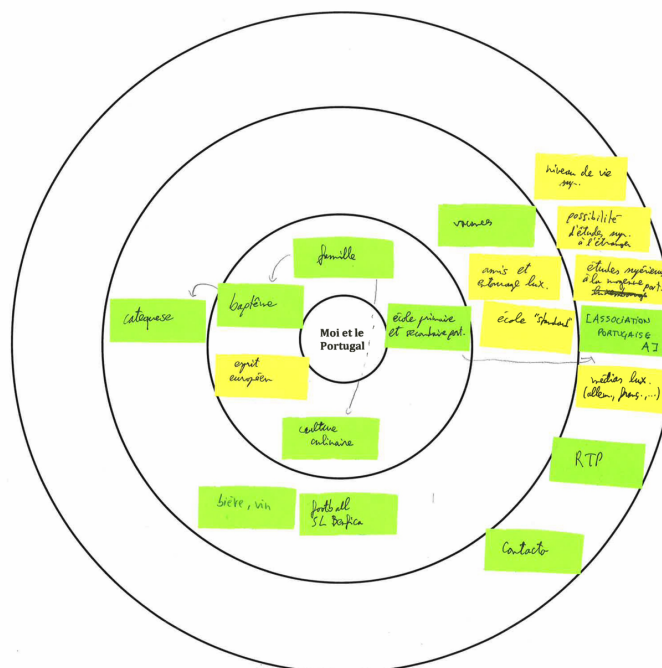
*J'ai fait un lycée classique. Je ne sais pas si tu connais un peu les statistiques ? La plupart des immigrés font un technique ou en dessous. Au classique il y en a beaucoup moins, donc j'étais plutôt une minorité. On était quand même quatre ou cinq dans ma classe, mais une minorité quand même. La plupart étaient Luxembourgeois. Donc j'ai continué à évoluer dans ce contexte plus luxembourgeois. (Fanny, 32 ans, PT)*

*Quelque chose, encore, peut-être, un peu de particulier pour un Portugais, ((+)) c'est qu'après l'école primaire je suis allé en classique. Il n'y a quand même, statistiquement, pas beaucoup qui vont... Je ne sais pas si tu connais très bien ici le système ? (I : Un peu.) Donc, en fonction du niveau qu'on a, on est classés. [...] J'étais toujours, disons, dans les trois, cinq meilleurs de ma classe, donc je suis allé en classique et donc j'ai fait mon parcours jusqu'à... mon parcours de science, à la fin. Ce qui n'est aussi pas classique, on avait très, très peu de Portugais aussi, en suite. Donc, le contact avec le cercle de Portugais il devenait toujours plus petit, le long de mon cursus. (Daniel, 28 ans, FR)*

Je ne sais pas si tu connais les statistiques ? Tu ne connais pas le système scolaire ici ? Je ne sais pas si tu connais très bien ici le système ? Fanny, Laura, Daniel (entre autres), soulignent l'exceptionnalité de leurs parcours sur base des statistiques (ou plutôt ce que les médias divulguent comme étant l'insuccès scolaire des Portugais au Luxembourg) et d'autre part sur le système d'enseignement luxembourgeois. Tout se passe comme si le « caractère sélectif » du système – qui ne « permet qu'aux meilleurs de poursuivre » – justifierait leur exceptionnalité, dans le sens où ils ne constituent pas la « majorité des Portugais au Luxembourg ». Daniel va jusqu'à le formuler comme suit : « en fonction du niveau, nous sommes classés ». Il raconte ainsi comment son « cercle de Portugais » s'est progressivement restreint au cours de son parcours scolaire. Daniel souligne encore l'effort de ses parents et le



*sentiment de reconnaissance* qu'il nourrit envers eux : « il y a beaucoup de gens qui l'oublent, surtout ceux qui sont ici en deuxième génération. On ne voit pas les sacrifices que nos parents ont dû faire pour que nous, on soit dans cette situation-là, qu'on ait la possibilité de faire ça, qu'on n'aurait pas eu si on serait nés là-bas. Donc c'est quelque chose que l'on n'oublie pas ». Aussi bien le caractère exceptionnel d'un parcours *classique* que le *sentiment de reconnaissance* envers les parents (et envers les institutions luxembourgeoises, qui selon eux, offre des prêts étudiants qui leur a permis de poursuivre les études) sont soulignés par nos plusieurs de nos participants.



Carte de (dés)appartenance de Daniel (28 ans)

En plus d'un *éloignement* motivé par l'affaiblissement des relations sociales au Portugal, c'est aussi et surtout de par son parcours scolaire qu'il trace un *éloignement progressif* du pays d'origine – « au fil du temps, je m'éloigne. Comme j'avais dit avant (I : Ah ! Je vois.). Avec l'école je m'éloigne du Portugal. Plus j'avance dans les études, plus je m'éloigne ». Ceci qui nous ait donné à voir sur sa *Carte de (dés)appartenance* où il a tracé, à l'aide d'un crayon et par l'emploi des couleurs des *post-its*, un *éloignement* du centre de la *Carte* (*éléments* indispensables à la relation « Moi et le Portugal ») vers le cercle extérieur (*éléments* moins importants dans la relation « Moi et le Portugal »). Ainsi, nous observons qu'il commence par l'« école primaire et secondaire portugaise », en passant par l'« école standard [luxembourgeoise] » et les « amis et entourage luxembourgeois » ; et arrivant aux « études

supérieurs à la moyenne portugaise » (lié à exceptionnalité de son parcours), au « niveau de vie supérieur », et à la « possibilité d'études à l'étranger » (lié au *sentiment de reconnaissance* envers les parents et les prêts étudiants offerts par les institutions luxembourgeoises).

*Quand j'étais dans le lycée technique [...] je crois que nous étions à peine trois portugaises [...] et là j'ai, à nouveau, été confrontée à ce : ok, je dois me luxemburguizar [luxembourguiser] encore une fois. Mes camarades de classes étaient un peu... il y avait pas mal de moqueries sur les Portugais. Ils étaient un peu... je ne veux pas dire racistes, mais d'une certaine manière oui, ils étaient racistes. C'est là aussi où j'ai rencontré mon premier copain qui était aussi Luxembourgeois et lui aussi détestait les Portugais. (Diana, 28 ans, PT)*

Après tous les déménagements vécus pendant l'école primaire et bien qu'elle ait obtenu de bonnes notes, Diana avait décidé de poursuivre une voie *technique* par goût personnel, mais également parce qu'elle ne connaissait personne qui fréquentait le classique, en raison de son milieu social (comme nous avons déjà vu). D'ailleurs, sa mère lui disait que « le lycée classique était exclusivement pour les Luxembourgeois ». Elle soulignera également le rôle joué par la place occupée au sein de la fratrie – « je me souviens que je ne voulais pas aller dans le *classique* parce que tout simplement je ne voyais pas pourquoi de devrais faire le *classique*. [...] D'autant plus que comme j'étais la fille aînée. Je pense que ma mère et mon père n'ont jamais trop pensé à ça » (Diana, 28 ans, PT). Une fois au lycée, suivant une voie *technique*, elle s'est retrouvée dans une classe où les étrangers constituaient la majorité, et n'a donc pas ressenti de tensions. Cependant, elle a changé de lycée et c'est alors qu'en raison des moqueries et des attitudes « racistes » de ses camarades Luxembourgeois (et de son copain Luxembourgeois, à l'époque), qu'elle a encore une fois senti le besoin de se « luxembourguiser » – de « ne pas montrer » qu'elle était Portugaise. Notons d'ailleurs qu'il ne s'agit pas autant de se « luxembourguiser » que de se « déportugualiser » : elle ne parlait pas portugais ; elle cachait le fait qu'elle écoutait de la musique portugaise ; quand il y avait un match de l'équipe nationale de football portugaise, elle ne se rendait pas au lycée avec un drapeau ; elle ne parlait pas fort ; etc. Autant de stratégies mises en place pour se *déportugualiser* (cf. Chapitre 9).

Les prochains participants (Emma, Catherine, Tommy, Karina, Rebecca, David), ont grandi dans les années 1990-00 et fréquentent tous le système scolaire (luxembourgeois et/ou autre). De tous ces participants, aucun n'a de difficultés avec l'allemand. Certains considèrent même cette langue comme leur préférée. Cette cohorte est aussi celle qui est née et a grandi entourée par les nouvelles TIC. Plus que la télévision, c'est *Internet* qui marque leurs

expériences. La distinction entre la voie *classique* et la voie *technique* persiste, dans le sens que la première constitue toujours la voie « noble ». Cette cohorte semble avoir intégré cette distinction et tout se passe comme si les « Portugais du *technique* » sont ceux qui ont le moins réussi leur parcours scolaire et sont les plus « attachés aux origines » et les « Portugais du *classique* » ceux qui dénotent un parcours de succès et les plus « luxembourgeois ». Nos participants parlent donc des « autres Portugais ».

*Il est bien connu que les Portugais ne sont pas orientés vers le classique... presque aucun ne l'est et ceci par manque de compétences linguistiques bien sûr, mais aussi à cause d'autres facteurs. ((Souligne)) Pour moi, ce n'est pas seulement le fait d'être Portugais ou pas ((+)) ! C'est un problème social parce que la plupart des Portugais appartiennent à une classe sociale inférieure à celle des Luxembourgeois. C'est ça qui va faire la différence et c'est ça qui fait que beaucoup de Portugais n'ont pas les mêmes chances de réussir les études. Ils doivent, en rentrant à la maison, aider leur mère [...]. Bref, c'est un problème de classe social [...] ce sont les Portugais qui se trouvent dans la classe sociale inférieure ou les immigrés, en général. Et, les Luxembourgeois, dans la classe sociale supérieure. [...] Bon, au-delà de tout ça il y a aussi les langues, absolument ! Mais il y a aussi le social ! Je dis vraiment des problèmes économiques, où les parents n'ont pas d'argent pour acheter de la nourriture ou des problèmes sociaux d'adaptation que ces enfants ressentent beaucoup plus que moi. Moi j'ai toujours ressenti, comme ça, un déchirement, mais pas d'une façon tellement intense. (Emma, 26 ans, PT)*

Dans le cadre d'un lycée *classique*, Emma s'est retrouvée entourée par des camarades de classes majoritairement Luxembourgeois. À l'*école portugaise*, en contrepartie il s'agit d'« un mélange, il y a du *classique* et du *technique* ». En fonction du groupe, elle se « comporte différemment », car elle observe « une différence entre les intérêts des gens portugais et les intérêts des Luxembourgeois ». Elle nous l'expliquera ailleurs : « je remarquais des différences entre la culture portugaise et la culture luxembourgeoise, entre ce que je faisais avec mes parents et ce que les autres enfants Luxembourgeois, disons, faisaient avec leurs parents. Tandis qu'eux faisaient des choses plus culturelles [p.ex., visiter des musées], nous on faisait plutôt des choses simples [p.ex. faire du jardinage] » (Emma, 26 ans, PT). Emma a toujours senti un « déchirement » entre une « Emma Portugaise » et une « Emma Luxembourgeoise », mais qui n'était pas vécue comme une tare, plutôt comme une « adaptation » : elle adapte ses « facettes » en fonction du contexte, des personnes et de la langue parlée (cf. Chapitre 9). Cependant, elle explique que ce déchirement est plus fort en fonction des conditions socioéconomiques. Les enfants portugais issus de milieux défavorisés auraient tendance à vivre ce « déchirement » de manière plus intense. Ce qui renvoie encore une fois aux *tensions* au niveau des *sentiments de (dés)appartenance* en association avec les démarches d'incorporation et avec la mobilité sociale (ascendante et/ou descendante ; désirée et/ou redoutée) et avec le conflit de loyauté (Gaulejac, 2016).

En effet, comme l'a souligné Peggy Levitt et Mary Waters, « en fonction de leurs caractéristiques socioéconomiques, les immigrants et leurs enfants combinent incorporation et stratégies transnationales de manières différentes, à différents moments de leurs vies. Ils s'y appuient pour construire leurs identités, poursuivre une mobilité économique, et mettre en place des revendications politiques au pays d'origine, au pays d'accueil ou dans les deux contextes<sup>307</sup> » (Levitt & Waters, 2002b, p. 12). Les conditions socioéconomiques conditionnent les possibilités de dé(construire), (re)construire et démultiplier leurs *référénts de (dés)appartenance*, par conséquent leurs possibilités de *(re)configuration identitaire*. Nous retrouvons également cette idée chez Jean-Claude Kaufmann (2008, 2010)<sup>308</sup>. C'est-à-dire que *les sentiments de (dés)appartenance* sont, en relation aux démarches d'incorporation et à la mobilité sociale, bousculés de trois manières : 1) quand le *background* migratoire constitue une barrière sociale (cf. langues, accents et façons de parler ; nationalité et nom ; apparence physique) ; 2) dans le sens où les conditions socio-économiques peuvent conditionner les possibilités de dé(construire), (re)construire et démultiplier leurs *référénts de (dés)appartenance*, par conséquent leurs possibilités de *(re)configuration identitaire* (et donc, l'individu ne « bricole » qu'avec un nombre limité de *référénts de (dés)appartenance*) ; 3) et, non moins important, l'incorporation et la mobilité sociale peuvent alimenter un conflit de loyauté chez les Portugais de « seconde génération » les amenant à craindre une montée dans l'échelle sociale de peur de perdre leur « *portuguesidade* », mais encore plus de couper un lien avec leurs parents (qui n'est rien d'autre que le lien avec un milieu social d'origine) – ce qui est ressenti encore plus fortement en lien avec le *sentiment de reconnaissance* envers les

---

<sup>307</sup> Notre traduction. De l'original : « [...] *Transnational practices and assimilation are not diametrically opposed to one another. Depending on their socioeconomic characteristics, immigrants and their children combine incorporation and transnational strategies in different ways at different stages of their lives. They use these to construct their identities, pursue economic mobility, and make political claims in their home or host country or in both. The resulting configurations produce different mixes of upward and downward mobility with respect to both contexts, depending on the kinds of activities in which migrants participate, the institutional arenas where these activities take place, and the class and life-cycle stage of individual migrants* » (Levitt & Waters, 2002b, p. 12)

<sup>308</sup> D'ailleurs c'est de l'idée selon laquelle « *Je n'est jamais autant Je que lorsqu'il s'invente différent. [...] Je est ailleurs. Par cet ailleurs il se fait intensement Je* » (Kaufmann, 2008) que nous partons et à laquelle nous arrivons. En effet, « *Je n'est pas un bloc homogène – si rassurant pour nous tous, et si comode pour les administrations. Je se diffracte au contraire en mille divergences intimes, dont il est bien plus difficile de saisir le mouvement* » (Kaufmann, 2008, p. 6), dont nous tentons de saisir une partie au long de notre travail : *la (re)construction des sentiments de (dés)appartenance*. Les conditions socioéconomiques limitent selon nous les possibilités de démultiplier les *référénts de (dés)appartenance* et par conséquent d'opérer des *(re)configurations identitaires*. Pour cela, nous nous appuyons sur la troisième partie de l'ouvrage *L'invention de soi. Théorie de l'identité* de Jean-Claude Kaufmann, intitulée *Le social reformulé par l'identité* (Kaufmann, 2020, p. 199-289), notamment sur l'idée selon laquelle « la créativité identitaire (pouvoir s'inventer différemment) est étroitement liée au niveau et à la diversité des ressources dont dispose un individu » (Kaufmann, 2010, p. 205). Ainsi, « s'inventer soi » n'est pas disponible à tous les individus de la même manière.

parents ; en conséquence, le *sentiment de fierté* envers ce *réfèrent de (dés)appartenance* semble souvent constituer un contrepoids) – ceci sera repris lors de la conclusion de notre thèse.

*Avec douze ans je suis allée au lycée classique. Nous étions deux Portugais ((Rit)) ! Dans la ville où j'habite il n'y a pas beaucoup d'enfants qui vont au lycée classique. Le lycée classique c'est celui avec le niveau plus haut. [...] Je crois que les professeurs ont une tendance à dire : « ah, c'est un Portugais... » (I : Laisse tomber...) Oui ! « On ne va pas investir trop de travail et trop de temps, ça ne vaut pas la peine, de toutes façons ça ne va rien donner ». Moi, j'ai eu beaucoup de chance parce que j'ai eu un professeur qui m'a beaucoup soutenu. [...] Après, en huitième, j'ai fait latin et ce n'était que des Luxembourgeoises. Je crois qu'il y avait une fille qui était aussi fille de Portugais, mais eux ils étaient déjà des luxembourgeoises a sério [vrais Luxembourgeois], elle ne parlait même plus portugais ni rien. (Karina, 22 ans, PT)*

Karina habite dans la ville « la plus portugaise du Luxembourg » et elle constate l'exceptionnalité de son parcours, car dans cette ville très peu d'élèves suivent une voie *classique*. Nous voyons à nouveau apparaître le rôle du lieu de résidence ; les faibles attentes des professeurs envers les élèves d'origine portugaise ; et, le rôle joué par de « tierces personnes » dans les parcours de nos participants.

Une distinction fondamentale traverse la quasi-totalité des récits de nos participants plus jeunes (membre de la dernière cohorte), mais qui est la plupart du temps élaborée entre les lignes. Nous la retrouvons de manière plus évidente dans le récit de Tommy et David, à partir desquels nous en dessinerons les contours.

*Déjà, dans la voiture [en route pour venir à cet entretien], je disais à mon ami : si moi, je dois m'imaginer à ta place [du chercheur], moi je me serais dit que j'allais entendre toujours la même chose... que tout le monde pensait comme moi, qu'ils se sentent plus Luxembourgeois, mais qu'ils ne le sont pas à cause de leur physique, par exemple. Et là lui il m'a dit qu'il y a aussi ((Souligne)) beaucoup, beaucoup ((+)) de jeunes ici qui disent qu'ils se sentent Portugais plutôt que Luxembourgeois et, pour moi, c'est difficile à comprendre. Mais, c'est aussi à cause de, je dirais, enfin, je crois que c'est à cause de mon milieu que... parce que je suis aussi dans le lycée classique. C'est donc, eh... eh... oui, le plus, entre guillemets, le plus dur des lycées et donc, théoriquement, on a les élèves les plus... eh... je ne dirais pas les plus intelligents, mais les plus... les plus, eh... Je ne trouve pas le mot... (I : Hum, comment le dire ?) Voilà, donc, lui il avait dit... parce que lui il était dans un lycée technique et lui il avait dit : « moi, dans mon école, il y avait plein de Portugais qui étaient fière ». Moi je suis aussi fière d'être Portugais... mais qui... voilà, qui revendiquait leur position étant Portugais. Et, moi, dans mon école, surtout mes amis à moi, je crois qu'on a un peu près tous dans la même opinion qu'on est quand même Luxembourgeois, que se sent plus près du Luxembourg que du Portugal. Voilà... C'est ça. (David, 19 ans, FR)*

Il existerait une distinction entre les « Portugais du *technique* » et les « Portugais du *classique* » : d'un côté ceux qui n'ont « n'ont pas réussi », qui se retrouvent dans la filière « inférieure » ; et, de l'autre côté les « plus intelligents », ceux qui ont réussi et se trouvent dans la filière « noble » du système éducatif luxembourgeois. D'un côté ceux qui parlent le portugais en premier lieu (même s'ils maîtrisent le luxembourgeois) ; et, de l'autre, ceux qui

parlent luxembourgeois avant toute autre langue. Finalement, d'un côté ceux qui mettent le Portugal en avant, qui « revendiquent leur position en tant que Portugais » ; et, de l'autre, ceux qui (bien qu'ils se sentent *fières* du Portugal), se sentent plutôt Luxembourgeois, « plus près du Luxembourg que du Portugal » (David, 19 ans, FR). Tommy, par exemple, souligne : « même si je continue toujours à fréquenter des Portugais, c'est des Portugais qui pensent comme moi, qui parlent plus luxembourgeois » (Tommy, 25 ans, PT), qu'il associe à son lycée. Nous observons ici comment les représentations liées au système éducatif luxembourgeois et au parcours scolaires (voir professionnels et de mobilité sociale) sont intimement liées aux *sentiments de (dés)appartenances* au pays d'origine chez nos participants.

### À retenir

De ce que nous venons d'analyser, retenons avant tout que les différents facteurs ayant influencé le parcours de nos participants jusqu'à présent continuent par « effet domino » à marquer leurs expériences de manière générale. La période du lycée (qui coïncide avec l'adolescence) constitue un terrain d'observation fructueux pour suivre les *stratégies de (dés)appartenance* telle la *luxembourgisation* et/ou la *déportugalisation* dans la mesure où c'est une période pendant laquelle nos participants ressentent de nombreuses *tensions* auxquelles ils essaient de faire face pour les résoudre. Il aurait été intéressant d'écouter les plus jeunes, c'est-à-dire, d'interviewer des adolescents, d'autant plus que le *sentiment de fierté* se brouille souvent aux *sentiments d'appartenance* et que c'est pendant l'adolescence et au lycée que ce phénomène semble pouvoir être le mieux observer. Cependant, nous avons comme établit 18 ans comme âge minimum de participation à notre étude.

En ce qui concerne l'expérience faite du lycée, nous observons une importante variabilité au sein de notre corpus, selon la temporalité socio-historique. La langue surgit à nouveau au centre de l'affaire. Quasi insurmontable pour les participants de la deuxième cohorte, la « barrière de l'allemand » ne l'est plus autant pour les Portugais de « seconde génération » des cohortes plus jeunes (et ce, beaucoup grâce aux médias disponibles et consommés à domicile). Pour les participants des années 1970-80, compléter un *secondaire technique* constituait un parcours d'exceptionnalité. Aujourd'hui, c'est le *secondaire classique* qui s'affiche comme la voie de l'exceptionnalité pour les Portugais de « seconde génération » au Luxembourg – un système scolaire qui au fond, reproduit les inégalités et continuent d'être source de distinction.

Comme nous l'avons souligné dans le chapitre méthodologique (cf. Chapitre 3) : tout en sachant que lors d'une démarche qualitative « les individus et les groupes qui constituent l'échantillon ne sont pas uniquement sélectionnés par rapport aux caractéristiques supposées définir leur propos : ils peuvent aussi jouer un rôle plus dynamique dans l'enquête » (Kaufmann, 2016, p. 41) et que « plus le chercheur avance, plus les éléments de cadrage s'affinent » (Kaufmann, 2016, p. 42), nous constatons qu'une des « grandes catégories » est manquante. En effet, en constatant les enjeux liés aux parcours scolaire, nous avons voulu intégrer des cas d'« insuccès scolaire » (de mobilité sociale descendante), ce que nous ne sommes (malheureusement) pas parvenus à faire (refus de participation). Cependant, il est possible d'effectuer un « effet loupe » (Kaufmann, 2016, p. 42) et à partir des caractéristiques de notre corpus, comprendre en profondeur les *pourquoi* et *comment* : c'est parce que nos participants constituent des « cas de succès » que nous comprenons les enjeux qui les rendent l'« exception » face aux « autres Portugais ».

### 6.3. De l'obligation à la reconnaissance – l'école portugaise

En parallèle à l'école luxembourgeoise, la plupart des participants à notre étude ont également fréquenté l'*école portugaise*<sup>309</sup>. Cette école propose l'enseignement de la langue et de la culture d'origine. En plus de compléter la formation des enfants, ces enseignements visent aussi à réintégrer plus facilement un cursus scolaire en cas de retour au pays. Dans les années 1990, elle cesse d'être une école à part pour intégrer le système éducatif luxembourgeois sous la forme de *cours parallèles* ou *intégrés* – nous y reviendrons.

Mis en place dès 1983, les cours intégrés sont des cours en langue maternelle qui donnent aux élèves immigrés l'occasion de développer leur langue maternelle tout en gardant le contact avec leur culture d'origine. Intégrés dans l'horaire scolaire normal, ils sont dispensés à raison de deux leçons par semaine dans le cadre des cours de sciences naturelles, d'histoire et de géographie. Au Luxembourg des cours intégrés sont offerts en langue maternelle portugaise. Les cours intégrés sont inscrits dans l'horaire scolaire, des matières qui figurent au programme officiel (sciences naturelles, histoire, géographie) sont enseignées en portugais à raison de deux leçons par semaine. A côté des cours intégrés, il existe également des cours de langue

---

<sup>309</sup> Comme nous l'avons expliqué antérieurement, le *chez-soi* traverse les autres *espaces-temps* et l'*école portugaise* est une partie constitutive du *réfèrent de (dés)appartenance* au pays d'origine. Cependant, plus que dans une dynamique de *rapprochement-éloignement*, nous considérons qu'elle opère plutôt dans une dynamique d'*inclusion-exclusion* (en ce qui concerne les *sentiments de (dés)appartenance*) – ce pourquoi nous l'avons placé au sein du deuxième *espace-temps*, du cadre d'expériences renvoyant plutôt au *réfèrent de (dés)appartenance* au Luxembourg (d'incorporation à la société du lieu de vie). L'*école portugaise* est directement liée à celle des *loisirs* que nous aborderons juste après.

portugaise, appelés les "cours parallèles" et organisés en dehors de l'horaire scolaire<sup>310</sup>.

Nous maintenons l'approche diachronique par tranche d'âge afin de saisir de possibles nuances associées à la temporalité socio-historique. Notons dès lors que deux expériences traversent toutes les cohortes : le fait que, pendant l'enfance, l'*école portugaise* est plutôt vécue comme une contrainte pour susciter la reconnaissance envers les parents une fois l'âge adulte atteint ; et, qu'une fois l'école primaire terminée, plusieurs participants ont décidé de poursuivre l'école secondaire portugaise en vue de l'obtention du diplôme (qui peut leur « ouvrir des portes » professionnelles au Portugal, mais également au Luxembourg).

Tant pour Bárbara que pour Fabrice, enfants durant les années 1970-80, l'école portugaise n'était pas la priorité pour leurs parents. Ceux-ci étaient plutôt inquiets du futur professionnel de leurs enfants et l'attention était dirigée vers l'apprentissage des langues du pays. Bárbara l'a fréquentée une année, puis d'autres priorités ont pris le devant – « [mes parents] n'ont jamais voulu nous bloquer notre avenir. Donc, ils disaient : "les enfants ils ont commencé l'école ici, ben ils vont faire leur école ici !" ». C'est pour ça que non plus, je n'ai pas été dans les cours complémentaires portugais. (I : Ok.) Je suis allé une année et j'étais déjà à l'école secondaire, ein. (I : Hum, hum.) Et c'est là qu'après j'ai commencé à dire : maman, maintenant je ne peux pas aller parce que cet après-midi j'ai des devoirs, j'ai des trucs comme ça, je ne peux plus aller » (Bárbara, 55 ans, FR). Fabrice lui n'a pas du tout fréquenté l'école portugaise – « on ne nous a jamais forcés à aller à l'école portugaise parce qu'après les années 1975, il y avait les cours en portugais et mes parents ils disaient toujours : "vous apprenez les langues ici, comme ça vous aurez un diplôme et vous gagnerez plus d'argent" parce qu'eux, ils étaient analphabètes tous les deux, hein, ils étaient analphabètes » (Fabrice, 50 ans, FR).

En ce qui concerne nos participants ayant passé leur enfance au Luxembourg dans les années 1970-80, il est intéressant de noter que la totalité d'entre eux a fréquenté l'*école portugaise*.

*((Souligne)) J'étais obligé ! J'étais obligé ((+)) ! Aujourd'hui, je dis : ((Souligne)) tant mieux ((+)), parce que j'ai tout de suite remarqué la différence dans l'apprentissage, relativement à mes camarades de classe, quand je suis arrivé au Portugal, par exemple, qui, eux, ont eu plus de difficultés, mais j'étais*

---

<sup>310</sup> Voir : <http://www.men.public.lu/fr/themes-transversaux/scolarisation-eleves-etrangers/enseignement-fondamental/index.html>.



*obligé ! [...] ((Rit)) C'était les mardis et les jeudis, qui étaient les jours de libres pour tout le monde et nous : école portugaise ! Il le fallait ! [...] Mais je sens que c'était les bons pas à faire pour qu'aujourd'hui je puisse avoir la formation que j'ai. S'il fallait tout faire à nouveau, je le ferai. Je ne regrette absolument pas de ne pas avoir étudié ici, au contraire. Au contraire, je vois mes camarades qui ont étudié ici et tout ça, avec beaucoup de difficultés dans l'apprentissage, avec beaucoup de barrières et je remarque qu'ils ont passé à côté de certaines carrières professionnelles. (Luís, 43 ans, PT)*

José, Samuel, Luís et Benjamim partagent la même expérience (comme d'ailleurs la plupart des autres participants) : en tant qu'enfant, l'*école portugaise* a été vécue comme une obligation car, tandis que les camarades de classe avaient du temps libre ou allaient faire du sport, de la musique ou d'autres activités, eux devaient suivre les cours de langue et culture portugaise ; à la fin d'adolescence, au début de la vie adulte, le sentiment d'obligation donne place à un *sentiment de reconnaissance* envers les parents, notamment lorsque ces connaissances en langue portugaise (certifiées) se sont révélées utiles. Ainsi, pour José, l'*école portugaise* était plutôt une préparation pour le retour – « on voyait nos collègues aller jouer et nous, on devait fréquenter l'école portugaise ! [...] [Mes parents] disaient : “un jour, on retournera au Portugal [...]” Moi, je me suis dit : vaut mieux que j'apprenne ! » (José, 44 ans, PT) ; Samuel aussi, en tant qu'enfant, se sentait obligé, par les parents à fréquenter l'*école portugaise* – « j'avais ces cours organisés par l'Ambassade du Portugal, n'est-ce pas, les jeudis et les mardis ! [...] L'horaire était le même ici pour tout le monde ! [...] [Mais moi], je n'ai jamais eu une très grande identification au Portugal » (Samuel, 45 ans, PT) ; Benjamim, soulignait également le caractère d'obligation en tant qu'enfant et les avantages en tant qu'adulte (lors de son expérience de vie au Portugal) – « mes parents m'ont obligé à fréquenter l'école portugaise [...] Alors que mes camarades Italiens, Luxembourgeois, le mardi, le mercredi et le samedi après-midi... Non ! [...] J'ai le certificat comme quoi j'ai réussi les neuf années de portugais. Ça m'a beaucoup aidé » (Benjamim, 40 ans, PT).

Pour les émigrés, rester portugais c'est d'abord pouvoir et savoir parler portugais, assurer aux enfants un enseignement dans la langue maternelle afin d'atténuer les conflits entre générations et se donner la garantie sans doute illusoire que leur retour sera toujours possible tant le fait de connaître approximativement la langue maternelle (Hily & Poinard, 1987, p. 103).



effectivement achevé des études universitaires furent Luís et Samuel (les deux envoyés au Portugal).

Pour Rodrigo, connaître l'Histoire du Portugal solidifiait sa fierté envers une origine, un peuple ce qui renforçait « son côté portugais ».

*Comme j'ai fréquenté l'école portugaise, j'avais une grande fierté envers notre histoire portugaise, qui est un motif de fierté, que moitié de monde nous appartenait, et cetera, et cetera. Effectivement, ça [l'école portugaise] renforçait l'idée que mon côté portugais était noble, si je peux dire ça comme ça. ((Souligne)) J'étais fière ((+)) de mon côté portugais et cette fierté contrebalançait les moqueries stupides contre les Portugais que j'entendais tous les jours. (Rodrigo, 39 ans, PT)*

Nous avons vu comment Rodrigo avait l'impression de perdre sa « *portuguesidade* [*portugalité*] » à mesure qu'il progressait dans les études et qu'il traçait un chemin vers une mobilité sociale ascendante ; et de sa manière de chercher du réconfort dans l'idée d'abandonner les études et de créer une entreprise de construction. D'autre part, il se sentait mieux « accepté » au Portugal qu'au Luxembourg, où il se sentait « *demasiado português* [trop portugais] au niveau émotionnel ». Il était tiraillé entre, d'un côté sa « partie émotionnelle portugaise » et de l'autre sa « partie rationnelle luxembourgeoise ». Rodrigo a souvent senti, selon ses propres mots : « une envie de se déportugaiser, c'est-à-dire, moins tu es Portugais, plus tu seras accepté » (cf. Chapitre 9). Dans un tel contexte, l'école portugaise « contrebalançait » cette envie (alimentée par les moqueries qu'il subissait à l'école) et alimentait un *sentiment de fierté* envers le pays d'origine.

Quant aux participants ayant grandi dans les années 1980-90 ils ont, eux aussi, tous fréquenté l'école portugaise.

*Je me souviens que [l'école portugaise] était une énorme souffrance parce que ((Souligne)) je ne voulais pas fréquenter l'école portugaise ((+)) et mes parents, là, ils m'ont obligé ! Là, ils m'ont dit : « on veut que t'apprennes à écrire et à lire portugais ! » et là je dis que j'ai beaucoup souffert parce que, à cette époque-là, ((Souligne)) moi ((+)), je l'avais mis [le portugais] complètement de côté ((Rit)) parce que je voulais tellement être comme eux, mais ((Souligne)) ce n'était pas possible ((+)). [...] ((Souligne)) Je n'ai pas apprécié du tout ((+)) ! Je n'aimais pas du tout. Maintenant, en tant qu'adulte, quand j'y réfléchis, je sais pourquoi je n'aimais pas. À l'époque, il n'y avait rien de méchant, c'était juste que, pour moi, me regrouper avec des Portugais c'était : je ne veux pas, je ne veux pas, je ne veux pas, je ne veux pas ! (Marielle, 37 ans, PT)*

Comme Rodrigo, Marielle (37 ans, PT) expérimentait des *tensions* entre d'un côté le référent de (dés)appartenance lié au Portugal, le *chez-soi*, et de l'autre une envie d'« être comme les autres [Luxembourgeois] », c'est-à-dire le désir, d'abord de la réussite scolaire, puis professionnelle (de monter dans l'échelle sociale). Cependant, à la différence de Rodrigo, elle

a décidé de mettre la langue portugaise (et ce qui était lié au Portugal) « complètement de côté ». L'*école portugaise* était pour elle un véritable sacrifice car elle ne voulait pas « se regrouper avec des Portugais ». Tandis que Rodrigo ressentait une « envie de se déportugaiser » (ses propres mots), mais lui résistait, Marielle a décidé (agentivité) de se « déportugaiser » activement.

Vickie, Ariana, Carolina et Fanny ont vu, comme tant d'autres participants, leur temps libre en enfant, être pris par l'*école portugaise*. Tandis que ses camarades de classe pouvaient « jouer au tennis », « faire du sport ou des cours de musique », elles, devaient fréquenter les cours de langue et culture portugaises. Aujourd'hui, les trois ne regrettent pas de l'avoir fait. Fanny (32 ans, PT), en particulier, souligne l'« avantage de savoir toutes ces langues » et le certificat de fin de l'école secondaire portugaise qui lui a servi pour décrocher son actuel poste de travail au Luxembourg où maîtriser la langue portugaise est, selon elle, un « atout ». Carolina aussi souligne l'avantage d'avoir fréquenté l'*école portugaise*. Rappelons-nous, son rêve est d'un jour vivre au Portugal et l'obtention d'un certificat de l'école portugaise ne constituait qu'un pas dans cette direction – « moi je pensais tout le temps : je vais vivre au Portugal ! Et alors je pensais : qu'est-ce qui me manque ? Qu'est-ce donc j'ai besoin pour mettre ça en pratique ? » (Carolina, 33 ans, PT). Daniel, à son tour, considère « une chance » d'avoir appris le portugais car « c'est toujours bien d'avoir une langue en plus » (Daniel, 28 ans, FR).

Au contraire de plusieurs participants (p.ex., José, Benjamim, Rodrigo, Vickie, etc.), qui mettent l'Histoire du Portugal en avant, Ariana (37 ans) l'associe à un « côté nationaliste », qui consiste à « mettre en avant le Portugal et rien d'autre ». Elle souligne l'importance de « garder un esprit critique ». Ce qui va de pair avec la position de Diana sur ce sujet.

*Ma mère m'a obligée à aller à l'école portugaise. [...] Je détestais parce que je n'aimais pas les professeurs. [...] L'école portugaise, avant 1974, était un organisme de propagande politique ! [...] Je trouve que l'école portugaise est quelque chose qui nous apprend à être patriotique et je trouve ça ((Souligne)) très ((+)) problématique dans un pays où nous avons ((Souligne)) autant ((+)) de difficultés à nous intégrer et où nous sommes les champions de l'insuccès scolaire. Alors... (I : Hum, je vois.) Je trouve bien que l'on apprenne le portugais ! Je ne vois aucun problème là-dessus, mais après... [...] L'école portugaise était un moyen d'endoctriner la seconde génération. [...] L'idée selon laquelle : « les Portugais vont se dénationaliser, les enfants des immigrés ne vont plus avoir aucune relation avec le Portugal. C'est horrible, c'est horrible, c'est horrible ! » Je me rappelle aussi, un politicien, dans l'Assembleia da República [Assemblée de la République] qui a dit que les Portugais ne seraient plus des colonisateurs mais qu'ils allaient se laisser coloniser en Europe ! (I : Quoi !) C'est horrible n'est-ce pas. Ce discours est horrible. Et ce qui faut comprendre c'est que l'école portugaise a été implémentée par le Estado Novo [Régime dictatorial au Portugal entre 1933-74], c'est-à-dire que c'est la même idée par derrière, l'intention politique continue la même, c'est juste le nom qui a changé : comunidades [communautés], n'est-ce pas ? [...] Même quand Marcelo Rebelo de Sousa [Président de la République Portugaise] est venu ici, j'étais choquée de l'entendre dire aux gens : « inscrivez vos enfants dans les cours de portugais, c'est très important ! » au lieu de dire : « vous êtes les champions de l'insuccès scolaire, vous devez apprendre le luxembourgeois, vous devez*

*accompagner vos enfants ! ». C'est ça qu'il aurait dû dire ! [...] Après, bien sûr, je suis critique aussi à cause de ma formation. [...] Les gens ne savent pas, ils lisent ce qui vient dans les journaux et pensent que tout est vrai. Ce n'est pas leur faute. Mon père, par exemple, il ne s'est jamais trop intéressé.* (Diana, 28 ans, PT)

De par son avis informé, Diana offre une vision critique sur l'*école portugaise*. En effet, les enjeux liés à l'enseignement et l'apprentissage d'une langue sont multiples.

La langue constitue un enjeu symbolique, institutionnel et existentiel considérable parce qu'elle est l'organe impliqué par toutes les autres dimensions de l'appartenance. Elle permet, non seulement de concrétiser le projet de réinsertion, mais aussi de transmettre les pratiques culturelles, de commémorer l'histoire, d'organiser des solidarités économiques, et en même temps, elle est la plus intime des ressources d'identification. Cette dimension conférée à la langue, explique les efforts du gouvernement portugais pour la scolarisation de ses ressortissants et les enjeux suscités par cette politique » (Hily & Poinard, 1987, p. 103)

Nous récupérons ici la réflexion de Manuel Antunes da Cunha, en ce qui concerne la chaîne télévisée internationale portugaise (*RTPi*), et l'appliquons à l'*école portugaise*. Ou, du moins, il serait possible de partir du même constat : l'idée selon laquelle entre 1974 et 2008, la constitution d'une *nation éparpillée de par le monde* renvoie à une adaptation du récit identitaire « où la diaspora est dorénavant garante d'un nationalisme déterritorialisé » ; on voit apparaître une nation culturelle fondée sur la *fierté diasporique* et plus tard (à partir de 2008), « l'affirmation d'une identité transnationale » (Antunes da Cunha, 2009, p. 46-55). Ainsi comme la *RTPi* était un instrument qui servait la construction de cette *nation éparpillée de par le monde*, de même l'*école portugaise* (dans la même période et à travers le consulat Portugais au Luxembourg) servait à unifier cette *nation* autour d'une même langue et d'une même histoire.

Les participants de la dernière cohorte, qui ont grandi dans les années 1990-00, bénéficient d'une modification : l'*école portugaise* intègre le système éducatif luxembourgeois sous la forme de *cours parallèles* ou *intégrés*, ce qui réduit considérablement son impact sur le temps libre de nos participants<sup>311</sup>.

L'une des premières réponses à la présence d'élèves étrangers, détenteurs d'une culture et d'une langue d'origine, fut l'introduction des cours parallèles, suivi par

---

<sup>311</sup> Ce qui ne veut pas dire que tous bénéficient de cette modification, car l'offre varie selon les écoles et les communes au Luxembourg. D'autre part, plusieurs de nos participants continuent de préférer fréquenter l'*école portugaise* car selon eux le niveau d'enseignement est supérieur (ils acquièrent un niveau supérieur de connaissances en langue portugaise).

l'introduction des cours intégrés. Aujourd'hui seuls les Portugais bénéficient de ces dispositifs, conséquence d'un effectif trop faible d'élèves d'autres nationalités. Les cours parallèles sont des cours de langue proposés en dehors de l'horaire scolaire, pour une durée de quatre heures hebdomadaires. C'est en 1991 que les cours intégrés ont été institutionnalisés grâce à une décision commune du ministre de l'Éducation du Luxembourg et du Portugal, afin d'offrir, au sein du programme officiel de l'enseignement primaire, l'enseignement de certaines matières en langue portugaise. [...] les communes qui proposent ces cours intégrés sont généralement celles qui présentent un taux élèves de résidents d'origine portugaise (Correia, 2013, p. 55).

Emma (26 ans, PT) garde « des bons souvenirs » de l'*école portugaise* ; Catherine (24 ans, PT) l'a toujours fréquentée de « sa propre volonté » ; et pour Karina (22 ans, PT) c'était « cool » d'apprendre des choses sur le Portugal et elle a décidé de continuer après la primaire parce qu'elle sentait une « obligation intérieure ». Au-delà d'une expérience positive, ce fut aussi l'occasion de valider des connaissances en langue portugaise et d'obtenir un diplôme. Cette cohorte prend conscience de l'avantage de savoir une langue en plus et veut le faire certifier. Dans un contexte multiculturel et multilinguistique comme le Luxembourg, ce certificat devient vite un avantage notamment pour trouver un travail. Rebecca, dont la seule langue à domicile est le luxembourgeois, regrette de ne pas avoir fréquenté l'école portugaise. Aujourd'hui elle compare sa situation à celle des cousins qui parlent et écrivent le portugais et elle trouve dommage de ne pas pouvoir en faire autant – « avec l'âge je me rends compte comme c'était important parce que je vois mes cousins plus âgés qui parle aussi bien le luxembourgeois que le portugais, et moi pas » (Rebecca, 22 ans, AN).

*Je parlais plus luxembourgeois que le portugais, donc il y avait un moment quand j'étais jeune que je n'arrivais pas à parler le portugais correctement. [...] C'est donc là qu'ils [mes parents] ont décidé de m'envoyer à l'école portugaise, mais ici au Luxembourg. [...] Donc, c'était vraiment leur initiative de me placer dans l'école portugaise. Et, je dirais que je suis grato [reconnaissant] qu'eux ils ont fait ça parce que je trouve vraiment important que j'ai cette vertu. Donc, voilà. (I : E, és grato, parce que ça te permet aujourd'hui de quoi ? De communiquer avec plus les gens...) Enfin, avec eux, avec ma famille en général. La famille c'est un pilar [pilier] dans la vie de chacun. Donc, si déjà tu n'as pas ce fondement qui est la famille ça va être beaucoup plus difficile à vivre. (David, 19 ans, FR)*

Chez Tommy (25 ans, PT) et David, nous retrouvons le *sentiment de reconnaissance* envers les parents. David, par exemple, souligne que pouvoir parler avec la famille est essentiel, car celle-ci est « le pilier dans la vie de chacun » (David, 19 ans, FR).

## À retenir

Le désir de transmettre la langue d'origine à ses enfants est fortement présent au sein de la première génération. Au Luxembourg, les parents rencontrent les conditions pour le faire,

notamment grâce à l'*école portugaise* (et maintenant, les *cours intégrés*) dans laquelle ils peuvent inscrire leurs enfants. En tant qu'enfants, les membres de la « seconde génération » la vivent comme une obligation car elle constitue une charge de travail supplémentaire et qui (pour les premières cohortes) occupait une grande partie du temps disponibles aux loisirs – que nous abordons de suite. Une fois adultes, lorsqu'ils intègrent le marché de l'emploi (ou lorsqu'ils sont à la recherche d'un travail) ils s'aperçoivent de l'avantage que constitue « un diplôme en plus » qui certifie leurs connaissances en langues portugaise. Le sentiment d'obligation cède la place au *sentiment de reconnaissance* envers leurs parents qui les ont inscrits et obligés à fréquenter ces cours de langue et culture portugaise.

#### **6.4. Les enjeux du jeu – loisirs et « intégration »**

En ce qui concerne la population immigrée portugaise au Luxembourg, les études existantes montrent clairement que la première génération (et plus fortement les « premiers-arrivants ») a tendance à se réfugier dans un milieu plutôt portugais, reproduisant les habitudes du pays d'origine et s'entretenant avec des personnes parlant la même langue (Beirão, 1999 ; Correia, 2013). Ceci n'est d'ailleurs pas exclusif à la communauté portugaise.

La langue et la culture – derrière chaque langue se cache une culture – sont des facteurs décisifs dans la construction des réseaux de relations sociales. C'est en tout cas la raison principale pour laquelle les immigrés portugais aiment se retrouver entre eux et pourquoi c'est difficile, surtout pour la première génération, de nouer des relations en dehors du groupe des Portugais. En général, les gens se sentent plus à l'aise avec des personnes de la même origine, de la même culture et surtout parlant la même langue, la langue étant sans doute la barrière principale à un rapprochement plus intense entre communautés étrangères (les premières générations) et la population luxembourgeoise [...] Le désir de maintenir les traditions et de garder le contact avec le pays d'origine est à la source de la création de nombreuses associations, quelle que soit la nationalité des membres, puisque ce phénomène peut être observé pour toutes les communautés étrangères établies au Luxembourg. Et comme le Luxembourg est un petit territoire et que les Portugais se sont concentrés dans quelques régions du pays, leur rassemblement sous forme d'associations s'est organisé avec une certaine facilité au fil des dernières décennies, atteignant ainsi une ampleur non négligeable (Beirão, 1999, p. 70-73).

Ceci n'est pas du tout le cas pour les membres de la « seconde génération ». Dans les années 1990, dans son étude pionnière sur les familles portugaises au Luxembourg, Delfina Beirão montre que, tandis que « les parents restent souvent au sein de la communauté portugaise, les jeunes se retrouvent dans un groupe social plus élargi, s'ouvrant à d'autres

nationalités et aux associations luxembourgeoises » (Beirão, 1999, p. 78). Plus tard, dans une étude sur les familles portugaises au Luxembourg, Sarah Vasco Correia (2013) a cherché « à savoir comment étaient composés les cercles d'amis de la deuxième génération et, par conséquent, quelles langues véhiculaient au sein de ces relations sociales [...] [quelles étaient] leurs activités culturelles et sportives, et comment étaient composés ces groupes » (Correia, 2013, p. 169) et fut surprise par le fait que certains d'entre eux « participent à des activités culturelles ou sportives fréquentées exclusivement par des Luxembourgeois » (Correia, 2013, p. 170). Sarah Vasco Correia dresse alors une conclusion similaire à l'étude précédente.

L'on peut effectivement observer une discontinuité intergénérationnelle au niveau des pratiques et des attitudes. L'intégration de la deuxième génération, facteur déterminant de ces mutations, mènerait les Portugais à s'identifier davantage aux repères et aux pratiques qui régissent la société d'accueil. Le fait que les enfants soient scolarisés et socialisés au Luxembourg crée indubitablement des changements au sein de la communauté portugaise, notamment en élargissant le répertoire linguistique de ses membres. Les liens avec le pays d'origine n'engagent pas les mêmes enjeux, pouvant provoquer une distanciation face aux coutumes portugaises et freinant les retours au pays, pourtant très fréquents chez les membres de la première génération. [...] Les générations qui naissent au Luxembourg se distancient progressivement des traditions folkloriques du Portugal, voyant dans ces coutumes les vestiges d'une culture démodée et paysanne. L'intégration se fait par une adhésion aux pratiques culturelles de la communauté autochtone, caractérisée par un niveau socioculturel bourgeois et cultivé. Les costumes de rancho et leurs pas de danse sont délaissés en faveur de formations culturelles classiques à l'image des espaces bourgeois et intellectuels ou bien en faveur d'autres pratiques auxquelles les jeunes générations peuvent plus facilement s'identifier. Certains se démarquent cependant en voyant dans ces différences culturelles un enrichissement et une manière de comprendre l'histoire de leur famille et de leurs origines. Cette discontinuité au niveau des pratiques et des attitudes peut cependant être interprétée comme l'indice d'une acculturation progressive, pouvant mener la communauté portugaise vers un processus d'assimilation. (Correia, 2013, p. 202-203)

Parallèlement au parcours scolaire au Luxembourg et à l'*école portugaise*, les loisirs<sup>312</sup> se sont révélés porteurs d'enjeux majeurs sur le plan de l'incorporation, notamment à la société luxembourgeoise, en particulier à partir des années 1970-80 car le contexte luxembourgeois des années 1960-70 favorisait une immersion dans un *univers* luxembourgeois par les enfants d'é(im)migrés et ce dans les différents domaines de leur vie (p.ex., le voisinage, la composition des classes, les médias disponibles et consommés, les pratiques et biens culturels consommés, les loisirs, etc.) et indépendamment du lieu de vie.

---

<sup>312</sup> Par *loisirs* nous entendons : les activités d'occupation du temps libre, les activités sportives, les activités extracurriculaires, etc.



*Cette assistante sociale, elle disait toujours : « oui, les enfants, vous n'allez jamais en vacances, mais les enfants ils ont besoin de partir en vacances, c'est bien pour leur équilibre mental et tout ça... » Donc, elle nous faisait partir avec la Croix Rouge. Caritas, par exemple, ils ont organisé tous les ans, des colonies de vacances. [...] Elle m'a inscrite dans une chorale. Donc depuis toute petite, j'ai commencé à chanter à l'église. [...] Je chantais. J'étais dans les scouts. Elle m'a mise aussi dans les scouts. (I : C'était quelle langue ?) Luxembourgeois. C'était toujours le luxembourgeois et il n'y avait ((Souligne)) aucune ((+)) personne qui ne parlait là le français. (Bárbara, 55 ans, FR)*

Bárbara et Fabrice étaient « plongé » dans un *univers* luxembourgeois indépendamment de leur volonté ou actions. Leurs activités d'occupations de temps libres, leurs activités extracurriculaires et leurs vacances contribuaient largement à cet immersion (p.ex. les colonies de vacances, la chorale, les scouts, etc.) – « j'étais complètement plongée dedans, je n'avais pas d'autres solutions et c'est ça qui m'a justement permis de me luxembour[giser], de me sentir avec une identité luxembourgeoise », nous disait Bárbara. D'autre part, aussi bien Bárbara que Fabrice nous parle des conditions économiques débiles qui ont marqués leur enfance – « ((souligne)) on a toujours dû aider dans la maison. ((+)) On n'avait pas, comme les autres, aussi, l'argent de poche. Ça n'existait pas, hein, si je voulais quelque chose, aller à la kermesse sur un jeux. ((Expire)) pff ! ((+)) “Ça c'est des foutaises !” [...] Vous voyez ? C'était quand même un truc plus pauvre. J'ai toujours eu à manger ! Je n'ai pas souffert de quoi que ce soit qui manquait à la maison, mais il y avait toujours ce truc-là. Ouais, je voyais que mes copines elles étaient plus aisées, plus libres d'aller jouer et moi je ne pouvais pas aller jouer » (Bárbara, 55 ans, FR). Fabrice, lui, à la question concernant les pratiques liées au Portugal pendant l'enfance, répondit : « des pratiques qui soient liée au Portugal ou au manque d'argent ? ». Il nous dira qu'il ne voit pas de différences entre son enfance et celle de ces camarades Luxembourgeois à part les différences économiques – « si on regarde ici, [en comparant avec] notre famille, les voisins luxembourgeois, ils avaient plus de moyens, plus de jouets aussi ! [...] Quand j'ai voulu mon premier *jeans*, j'ai attendu une année ! Les autres ils avaient déjà et moi je connaissais mais je n'avais pas... je dis, ça c'est le côté manque d'argent, hein ! ».

En ce qui concerne nos participants de la deuxième cohorte, ceux qui ont grandi dans les années 1970-80, nous observons (comme souligné précédemment) qu'ils ont tous vu leur « temps libre » pris par l'*école portugaise* ce qui les empêchait de réaliser d'autres activités, notamment celles qui renvoyaient à une incorporation dans la société luxembourgeoise.

*Moi, je lisais et ((Soupire)) je dansais tous les lundis, dans les majorettes ((+)) ! Après, dès que je suis devenue un petit peu plus femme, mon père m'a retirée des majorettes. [...] J'adorais ça, vraiment,*

*vraiment ! (I : Il y avait d'autres Portugais ?) Non, j'étais la seule. J'étais la seule ! Les portugais ne laissaient pas leurs filles fréquenter les majorettes. (Amália, 45 ans, PT)*

*Mon père m'a obligée ! Il m'a obligée à apprendre l'accordéon ((+)) ! C'était une culture autoritaire. C'était comme ça et point barre ! Parce qu'ils ont aussi été éduqués comme ça. [...] Bref, si encore c'était de la guitare ou du piano. [...] Mais voilà, j'ai dû grandir dans ce monde d'autoritarisme. Mais bon, je trouvais ça normal parce que je voyais dans les autres familles portugaises que c'était comme ça aussi : quand les parents parlaient, on n'ouvrait même pas la bouche ! (Benjamim, 40 ans, PT)*

Certains de nos participants, comme nous l'avons décrit précédemment, ont perçu leur éducation comme différente. Ils nous parlent d'une « éducation portugaise », différente de celle vécue par leurs camarades, en particulier Luxembourgeois. Benjamim parle d'une « culture autoritaire ». En ce qui concerne les loisirs en tant qu'enfant et au début de l'adolescence, les enfants se trouvent souvent conditionnés par les décisions des parents (p.ex., langue parlée à table, chaînes télévisées consommées à domicile, fréquentation de l'école portugaise, etc.). Il n'est pas rare que des conflits surgissent entre les « injonctions » des parents et les « volontés » des enfants.

Toutes les restrictions imposées par les parents ne leur laissent guère d'indépendance ni la possibilité de faire ce dont ils ont réellement envie. Souvent les jeunes se plient à cette autorité parentale limitant ainsi d'avantage leur champ d'action. À force de devoir s'imposer face à des exigences d'autonomie, ils n'osent pas se battre pour une plus grande autonomie. Cette situation vaut essentiellement pour les filles puisque les garçons jouissent de plus de liberté. Le contrôle social est moins important (Beirão, 1999, p. 79).

Pendant l'adolescence, les loisirs sont particulièrement porteurs d'enjeux identitaires car ils entraînent une reconnaissance entre pairs et une estime de soi. Benjamim a été « obligé » d'apprendre l'accordéon, ce qu'il détestait ; une fois adolescent, il a trouvé sa place au sein d'un *rancho* [groupe de danse folklorique] portugais – « alors, dans ce *rancho*, [...] dans ce groupe de jeunes amis, adolescents, moi j'étais joueur d'accordéon et là je sentais une certaine confiance, une estime de soi [...]. Donc là, ((Souligne)) au niveau relation avec les filles, ça a commencé à changer ((Rit)) ! » (Benjamim, 40 ans, PT).

*J'ai décidé de commencer à pratiquer ce sport pour défendre mes frères ((Rit)) ! (I : Ah.) Oui, oui ! L'ambiance de la rue crée aussi une participation plus active. Je ne vais pas dire plus violente parce que ça n'avait rien à voir avec de la violence, mais je devais être plus préparé pour ce qu'il puisse se passer. Aujourd'hui, cette rue est encore pire ((Rit)) ! Malheureusement ! (José, 44 ans, PT)*

*On jouait au football et, bien évidemment, il y avait toujours des bagarres, à cause de ça ou de ci. Je me rappelle très bien ça, de rentrer à la maison complètement tabassé ((Rit)) et tout ça. On jouait beaucoup au football et on rentrait à la maison toujours très en retard. Bref, ces trucs de gamins. Après, voilà, on faisait du vélo, énormément. On faisait presque le pays entier en vélo. Mes parents ne savaient*

*pas où l'on était, ni moi ! En gros, c'était toujours la loi du plus fort qui l'emportait. C'était comme ça un peu... Aujourd'hui, quand je regarde en arrière, je trouve que c'était vraiment une vie de bairro [quartier]. [...] C'était un bairro aussi bien dans le sens de lieu que de zone problématique, n'est-ce pas. Et moi, je fréquentais ces gens-là [...] Mais, en effet, on remarquait qu'il y avait une séparation. Nous, nous n'avions aucun Luxembourgeois dans... ma classe, par exemple. À partir de la cinquième classe, zero. (Luís, 43 ans, PT)*

Comme nous l'avons déjà noté, les Portugais de « seconde génération » font face à une « zone résidentielle » (qui commence à se faire sentir à partir des années 1970-80). Par exemple, José (44 ans, PT) et Luís (43 ans, PT), résidaient dans deux lieux différents, mais qu'ils définissent comme « problématiques », des lieux habités majoritairement par des populations é(im)migrées et qui ont profondément marqué leur l'expérience de vie. Ici, nous soulignons le rôle du lieu de vie dans leurs activités de loisirs. « La vie de rue », « la vie de quartier », « les bagarres », où il faut apprendre à se défendre et à se protéger de « certaines choses qui n'étaient pas bonnes » ; le quartier défini ici par Luís non seulement comme « le lieu de vie », mais également « une zone sociale problématique ». Leurs activités d'occupation de temps libre étaient liées à la vie de la rue, du quartier.

*Ma mère m'a toujours soutenu dans certains projets. C'est-à-dire que, depuis très tôt j'ai voulu jouer au football et le football, le sport, a aussi été une façon de partager autre chose avec les Luxembourgeois et qui m'a aidé à une certaine intégration. Après, aussi depuis relativement jeune, j'aimais aussi la musique et j'ai intégré la fanfare de ma ville, où j'étais aussi le seul Portugais. On va dire comme ça : toute ma vie, surtout à la fin de l'école primaire jusqu'au lycée, j'ai vécu avec ce but de m'intégrer. [...] Je suivais des cours de musique, j'étais dans les pompiers, j'étais... ((Souligne)) J'ai tout fait pour l'intégration ((+)) ! J'ai remarqué que j'ai fait tellement d'efforts ((Rit)), mais [...] après j'ai pensé : pourquoi j'ai fait autant d'efforts ? [...] Je ressentais toujours ce truc de : « tu n'es pas comme les autres Portugais, tu n'es pas comme les autres Portugais, tu es différent, tu es différent ». Et, de tellement entendre ça ((Rit)), je suis effectivement devenu une personne différente ((+)). [...] Après, bien sûr, en arrivant à l'âge adulte, tout ça peut provoquer des soucis, on va dire. Aussi, avec mon père c'était pedra contra pedra [une relation difficile]. [...] Je l'accusais d'être absent, de ne pas m'avoir défendu plus. Plus tard j'ai compris : il a sacrifié sa vie pour ses enfants, pour que moi et ma sœur on puisse... Mais ça, on ne le comprend que plus tard, une fois adultes. Ma crise identitaire, les mauvaises habitudes, tout ça... J'avais perdu l'ambition. (Rodrigo, 39 ans, PT)*

Rodrigo a « tout fait pour s'intégrer ». Il jouait au football, il suivait des cours de musique, il faisait partie des pompiers du village – autant d'« efforts » pour rien, car il était « différent », ni Portugais, ni Luxembourgeois – « c'est-à-dire, mais attends, je ne suis pas Luxembourgeois, tu ne me vois pas comme Luxembourgeois ? Tu ne me vois pas non plus comme Portugais. Je suis différent des Luxembourgeois et je suis différent des portugais. Je suis dans une espèce de milieu ». Une « crise identitaire », selon lui, qui lui a « pris de l'énergie » et a « retiré de la motivation et l'ambition ». En plus d'une crise d'adolescence qui a bousculé sa relation avec ses parents. Aujourd'hui, reconnaissant, il constate les efforts que

ses parents ont fait pour que lui et sa sœur réussissent dans la vie. Nous observons ici que le *sentiment de reconnaissance* ne se développe qu'avec le temps.

Nous reprendrons ces aspects de l'histoire de Rodrigo au chapitre 9. Ici, nous voulons souligner l'aspect intégratif des loisirs. Ce qui est d'ailleurs souligné par Rodrigo lui-même : « l'exemple de la musique, qui est un langage universel, le sport, tout ça... sont de bonnes pistes pour mettre ensemble étrangers et Luxembourgeois parce que, comme ça, ils apprennent qu'avec un travail conjoint ils peuvent atteindre de grands résultats, au lieu d'être là et de dire : "toi, fermes la et toi fermes la !". [...] Soit du côté des étrangers : "je suis la victime, les Luxembourgeois sont racistes", comme du côté des Luxembourgeois : "les Portugais ne s'intègrent pas", ce sont des prémisses qui ne peuvent mener à une conclusion logique, à une conclusion positive. On doit savoir écouter pour savoir parler » (Rodrigo, 39 ans, PT).

L'intégration de la communauté portugaise au Luxembourg génère également d'autres mutations au niveau des pratiques, à savoir qu'alors que les membres de la première génération répartissent principalement leur temps entre travail et maison, les jeunes d'aujourd'hui semblent largement diversifier leurs activités culturelles et sportives. Ces pratiques peuvent être appréhendées tant comme un facteur et un indice d'intégration, car elles engagent les individus à participer de manière active à des événements qui prennent place au sein de différents réseaux sociaux légitimés dans la société d'accueil. Les Portugais de la première génération n'ont pas bénéficié d'une longue scolarisation et présentent souvent des activités socioculturelles limitées, alors que leurs enfants se démarquent par une formation scolaire de plus en plus conséquente et souvent par des connaissances culturelles qui peuvent se situer au niveau des pratiques emblématiques d'une société bourgeoise et intellectuelle. Les générations nées dans le pays d'accueil peuvent alors bénéficier des privilèges socioculturels qu'une société économiquement prospère offre à ses résidents (Correia, 2013, p. 1999-200).

Sarah Vasco Correia avait déjà souligné la « valeur intégrative des activités culturelles », notamment les différences entre la première et « seconde génération » de Portugais au Luxembourg. Comme Rodrigo, Marielle fait part des efforts accomplis pour son « intégration ».

Nous arrivons donc à nos participants ayant grandi dans les années 1980-90.

*Encore toute jeune, pour parler d'intégration, je trouve que moi, à l'époque, j'avais beaucoup, beaucoup, beaucoup de volonté et d'énergie. J'étais dans les scouts, j'ai fait de la gymnastique, je jouais du saxophone, je faisais tout ! [...] Et j'avais tout en faisant tout, tout, tout ! Jusqu'à mes dix-huit ans j'ai fait de la gymnastique, de la musique, tout, tout, tout. Après, je trouve que mes parents m'ont beaucoup aidé à m'intégrer parce qu'eux aussi se sont beaucoup intégrés. [...] Ils se sont beaucoup intégrés, toujours en étant portugais. Eux, ils sont restés portugais. Moi, je me suis intégrée*

*d'une telle façon, que je ressemble à eux [Luxembourgeois], où l'on ne voit aucune différence ! Je passe pour une Luxembourgeoise ((Rit)).* (Marielle, 37 ans, PT)

On retrouve chez Marielle la même idée que chez Rodrigo (et d'autres participants) selon laquelle l'« intégration » constitue un « effort », notamment à travers les loisirs (mais aussi l'apprentissage des langues, etc.). Marielle était dans les scouts, faisait de gymnastique, jouait du saxophone, « tout tout tout pour l'intégration », mais comme Rodrigo, l'« effort de vouloir être comme eux [Luxembourgeois] » était vain. Elle n'est jamais parvenue à se sentir Luxembourgeoise (bien que « cent pour cent intégrée ») car son *chez-soi* (la langue parlée à la maison, les *vacances d'été au Portugal*, une « éducation plus rurale », etc.) était différent. D'autre part, l'« intégration » des parents (non seulement par l'apprentissage du luxembourgeois mais par les activités d'occupation du temps libre, tel faire partie des pompiers) a servi de moteur à sa propre intégration. Même si elle ne se sent pas Luxembourgeoise, elle a réussi à arriver là où « elle voulait aller », mais elle a dû « tirer ses parents pour qu'ils avancent ensemble » (Marielle, 37 ans, PT). Cette idée apparaît chez plusieurs autres participants, comme par exemple Fanny (de la cohorte suivante) qui raconte à plusieurs reprises les moments de conflits où elle devait négocier avec ses parents – « maman, papa, ce n'est pas que comme ça ! On doit trouver un compromis parce que je dois évoluer dans cette culture qui est la mienne. Celle-là, c'est la vôtre, certes ! Et c'est une partie de la mienne, mais je ne suis pas que là-dedans, je ne vais pas vivre dans la culture portugaise parce que ce n'est pas là-bas où je me sens cent pour cent à l'aise. Alors, je fais un mélange des deux. On essaie de trouver un point de satisfaction avec lequel vivre » (Fanny, 32 ans, PT). Tout se passe comme si l'incorporation à la société luxembourgeoise (voir la mobilité sociale ascendante) impliquait une négociation en permanence avec les parents, dans le but de trouver des compromis et ainsi « avancer ensemble ». Ce qui, par ailleurs, semblerait prendre trop d'énergie (aussi mentionné par Rodrigo) – « je crois que j'ai eu la chance de réussir à tirer mes parents et qu'on avance tous ensemble. Mais, je le dis, je trouve que j'ai mis trop, trop d'énergie et je souffrais à l'époque de forcément vouloir être comme les autres » (Marielle, 37 ans, PT). Ce besoin de « tirer les parents avec », de continuellement « négocier avec eux » sa propre incorporation à la société luxembourgeoise et sa mobilité sociale ascendante semble liée de près pour ces Portugais de « seconde génération » à un besoin de gérer un conflit de loyauté (Gaulejac, 2016).

À la base de cette nécessité de « tirer les parents avec », de leur expliquer, de négocier, de trouver des « compromis », se trouve l'origine sociale des parents. Selon Marielle, ses

camarades de classes « faisaient des choses avec leurs parents » que les siens ne « pouvaient même pas comprendre ». Nous retrouvons la même idée chez Emma, par exemple : « je remarquais des différences entre la culture portugaise et la culture luxembourgeoise, entre ce que je faisais avec mes parents et ce que les autres enfants Luxembourgeois, disons, faisaient avec leurs parents. Tandis qu’eux faisaient des choses plus culturelles, nous on faisait plutôt des choses simples » (Emma, 26 ans, PT). Ce que Marielle a appelé un « saut de génération », est en réalité la différence de milieu social d’origine. La « seconde génération », en mobilité sociale ascendante, s’identifie à un milieu social qui n’est plus leur milieu social d’origine – ce qui engendre souvent des tensions en entraînant de manière sous-entendue une distanciation envers un *réfèrent de (dés)appartenance* au pays d’origine, une distanciation envers le *chez-soi* (voir des parents, qui sont la figure principale de ce réfèrent).

Ce « saut de génération » dont nous parle Marielle est-il le même pour tous les membres de la « seconde génération » ? La réponse est non car il dépend de l’âge des parents (cohorte), l’âge à laquelle ils ont émigrés, de leur formation, de leur activité professionnelle, et certainement d’autres facteurs. Un d’entre eux se révèle particulièrement intéressant et est soulevé par Carolina (et Benjamim, entre autres) : le lieu d’origine des parents – une ville ou un village ? Le Nord ou le Sud du Portugal ? Carolina établit une différence entre ses parents à elles et ceux de son mari. Ce dernier a eu l’occasion de fréquenter des cours de musique dans une école privée, tandis qu’elle apprenait le solfège à l’école et a dû abandonner en faveur de l’*école portugaise*. Leur milieu social d’origine est différent. Les conditions économiques sont différentes, les goûts sont différents, les manières de parler sont différentes, etc. Sa belle-mère a « une autre façon de parler », il s’agit d’un « portugais bien parlé et bien écrit » (Carolina, 33 ans, PT), qui est différent de celui de sa mère – la première vient de Lisbonne, la deuxième d’un village. De même, Benjamim fait la différence entre « être *émigrante* de Lisbonne » et « être un *émigrante* du village » (Benjamim, 40 ans, PT) – nous y reviendrons (cf. Chapitre 9 et 10).

Avant de passer aux participants de la dernière cohorte, il convient de rappeler que pour les participants ayant grandi entre 1970-80 et 1980-90, l’*école portugaise* représentait une vraie charge supplémentaire, occupant une grande partie de leur temps libre : « on voyait nos collègues aller jouer et nous on devait fréquenter l’école portugaise » (José, 44 ans, PT) ; « les mardis et jeudis, qui étaient les jours libres pour tout le monde, nous : école portugaise ! » (Luís, 43 ans, PT) ; « alors que pour mes camarades Italiens, Luxembourgeois, les mardis, les jeudis et les samedis étaient libres, [nous on devait] prendre le sac-à-dos et partir en ville ! » (Benjamim, 40 ans, PT) ; « je voulais jouer au tennis et ça tombait pile au même moment de

l'école portugaise et la priorité c'était l'école portugaise » (Vickie, 37 ans, PT) ; « c'était un peu ennuyant parce que tandis que les autres étaient en train de jouer, moi je devais aller là-bas tous les mardis et jeudis » (Ariana, 37 ans, PT) ; « j'avais les cours de solfège] et moi je devais partir toujours dix minutes avant pour arriver à l'heure à l'école portugaise » (Carolina, 33 ans, PT) ; « mes collègues allaient faire du sport ou fréquenter des cours de musiques et moi je devais me taper la grammaire portugaise » (Fanny, 32 ans, PT). Ceci a définitivement joué un rôle dans leur incorporation à la société luxembourgeoise. Ce qui est décrit dans les deux études disponibles en ce qui concerne les pratiques des familles portugaises au Luxembourg.

L'inscription aux scouts, aux cours de musique, aux équipes sportives favorise l'intégration des enfants dans le milieu luxembourgeois. Les jeunes Portugais ne semblent cependant pas profiter de ces associations, sauf pour les équipes de football qui attirent beaucoup de garçons, avec comme conséquence un nombre élevé d'étrangers inscrits dans ces équipes. Des changements sont en cours puisque d'après quelques enseignants portugais, il y a de plus en plus d'enfants qui rejoignent les associations luxembourgeoises. Les enseignants portugais ont remarqué cette évolution et, au début de l'année scolaire, certains d'entre eux essaient d'organiser des cours parallèles de portugais, c'est-à-dire des cours non intégrés dans l'horaire normal, en fonction des horaires des activités extracurriculaires des enfants. Même si certains jeunes interrogés ont fréquenté l'une ou l'autre associations dans leur enfance, leur adhésion ne fut jamais de longue durée. Divers facteurs d'explication peuvent être avancés, comme le manque de pression de la part des parents, une pression qui est sans doute plus forte de la part des parents luxembourgeois pour qui l'engagement associatif a une importance sociale non négligeable. Une autre raison peut être la fréquentation de l'école portugaise, celle-ci occupant l'enfant pendant une bonne partie de ses après-midis libres. En cas de problèmes scolaires ou de journées trop chargées, ce sont les cours de portugais qui restent au programme, au détriment de l'association sportive, culturelle ou autre (Beirão, 1999, p. 80).

Ou plus récemment :

Il apparaît que finalement à l'âge où ils fréquentaient ces cours, cette charge supplémentaire au niveau de l'emploi du temps était plus jugée comme une contrainte que comme un enrichissement personnel. Alors que pendant les après-midis libres, les autres enfants s'adonnaient à leurs loisirs, les enfants portugais devaient retourner dans les salles de classe pour apprendre l'orthographe et l'Histoire portugaise [...]. Les cours intégrés ont été mis en place pour répondre à ce problème de surcharge au niveau des horaires scolaires hebdomadaires permettant ainsi aux élèves d'origine portugaise de bénéficier d'un enseignement de certaines matières proposées dans le programme scolaire luxembourgeois en langue portugaise (Correia, 2013, p. 209).

Nous arrivons à nos participants plus jeunes, à la quatrième cohorte, ayant grandi dans les années 1990-00. Emma constate également des différences entre ces « deux cultures », dont

les activités durant le temps libre des parents avec les enfants. Tandis qu'elle faisait « des choses simples » avec ses parents (p.ex. jardinage), ses ami(e)s Luxembourgeois(e)s faisaient « des choses culturelles » (p.ex. visiter des musées). Nous retrouvons donc une distinction déjà élaborée à partir d'autres récits (Rodrigo, Marie, Fanny). Les Portugais de « seconde génération » en mobilité sociale ascendante se retrouvent souvent (surtout pendant l'adolescence) en *tension* avec les parents originaires d'un milieu social inférieur et doivent négocier, établir des compromis. N'oublions pas que lorsqu'Emma parlait des choix de partenaire, elle soulignait l'importance du choix d'un partenaire portugais qui « comprenne le *background* des parents », car ceci faciliterait une entente entre deux mondes différents – « maintenant que je fais des études et que je change de classe sociale, et je commence à fréquenter des gens qui sont habitués à d'autres choses, [...] à avoir d'autres visions que moi j'ai aussi, d'une certaine manière, mais je voulais avoir un partenaire qui puisse comprendre la position de mes parents et ça, avec un Luxembourgeois, je ne l'ai jamais eu parce qu'eux n'arrive pas à comprendre par exemple que mes parents ne parlent pas luxembourgeois ou la simplicité du travail et de valoriser des travaux simples, comme les travaux manuels » (Emma, 26 ans, PT).

*Je ne sortais presque pas. Et c'est vrai que mon père ne me laissait pas ((Rit)) ! Avec mon père, c'est encore à moda antiga [la mode ancienne] ((Rit)) ! À la mode ancienne ! Les filles ne peuvent pas sortir le soir ! Non ! ((Rit)) Je n'ai pu sortir que dès que j'ai complété mes 18 ans ! Et, je ne pouvais sortir qu'avec mon frère. ((Souligne)) Alors que mon frère, en tant que garçon, pouvait faire ce qu'il voulait ((+)) ! (Catherine, 24 ans, PT)*

*Une chose de typique pour les Portugaises, c'est que je n'ai jamais eu le droit de sortir ! (I : Ah !) Mes amies Luxembourgeoises commençaient à sortir avec 14, 15 ans et moi, je me souviens d'aller vers mon père... Mon père est un peu plus... C'est un père portugais, n'est-ce pas. Sa première fille. [...] Il finissait par dire « oui », suivit de « mas juízo [mais fait attention] ! ». (I : Les garçons tu trouves que c'est différent ?) ((Souligne)) Totalement ((+)) ! Je pense que mon frère ne va pas vivre ce que nous on a vécu. Même ma sœur, elle n'a pas vécu ce que j'ai vécu. Elle a pu sortir plus tôt, elle avait plus de liberté. [...] À l'époque, je n'avais que des amies Luxembourgeoises et elles ont vécu beaucoup de choses que moi je n'ai pas vécu. (Karina, 22 ans, PT)*

L'« éducation portugaise » est souvent caractérisée d'autoritaire, de traditionnelle, voire religieuse, fondée sur des valeurs et principes lié à une simplicité (types de travail manuel, etc.) et également décrite par nos participants de « machiste » comme elle présente de fortes inégalités liées au genre. Ainsi, nos participantes pointent certaines limitations imposées (surtout) par le père – la figure masculine de la famille. Amália nous disait que son père l'avait forcée à laisser les majorettes à partir d'un certain âge, où son corps devenait « trop féminin » (Amália, 45 ans, PT) ; Fanny constatait : « l'éducation... oh mon dieu ! Le fait que les filles doivent savoir tout faire. Les hommes n'ont pas besoin de savoir nettoyer, repasser, ils doivent



juste connaître les règles du football ! [...] [Chez les familles de mes ami(e)s Luxembourgeois(e)s] c'était plus équilibré » [...] Moi aussi je peux tondre le gazon et cueillir des oignons s'il le faut ! » (Fanny, 32 ans, PT) ; Emma nous disait : « mon père est très sévère, surtout en ce qui concerne sa manière de penser, selon laquelle « les femmes doivent travailler à la maison et tout ça » (Emma, 26 ans, PT) ; Catherine n'a pas pu sortir le soir jusqu'à l'âge de 18 ans et compare son éducation avec celle de son frère qui lui, « en tant que garçon pouvait faire ce qu'il voulait » (Catherine, 24 ans, PT) ; Karina, une fois l'entretien terminé, nous a recontactée pour ajouter qu'elle n'a pu sortir qu'à l'âge de 15 ans (au contraire de ses amies Luxembourgeoise) car elle avait un « père Portugais » (Karina, 22 ans, PT).

Dans une perspective masculine, Tommy a caché pendant plus d'un an son activité sportive qui n'était pas celle que son père attendait – « mon père voulait que l'on [moi et mon frère] joue au football ! Comme nous étions deux garçons ((Souligne)) fallait que l'on joue au football ((+)) ! [...] Un jour j'y suis allé et j'ai dit : je n'aime pas du tout ! ((Rit)) Je déteste ! [...] J'ai commencé une autre activité. Pendant une année, mes parents ne le savaient pas parce que je savais qu'ils seraient contre » (Tommy, 25 ans, PT). David, lui, a comme principale activité sportive le football au sein de laquelle il ne parle que portugais : « en ce moment, je parle aussi beaucoup plus portugais parce que je suis dans le football et mes *coaches*, ils sont tous les trois, Portugais. [...] Et aussi, mes parents, la plupart de leurs amis sont aussi portugais et, presque tous les weekends, ils sont ensemble, donc, on va manger au restaurant » (David, 19 ans, FR). David est le seul de sa cohorte qui se retrouve « plongé » dans un *univers* portugais de par ses loisirs. D'ailleurs, il souligne le fait que le portugais est une des langues qu'il parle le plus et même qu'il aimerait avoir un nom de famille en plus comme les « autres portugais » (stratégie de *portugalisation*). La question du genre apparaît fortement soulignée en ce qui concerne les expériences de cette cohorte plus jeune. Nos participants soulignent à quel point l'« éducation portugaise » est marquée par ce genre d'inégalités par rapport à la luxembourgeoise.

## À retenir

Ainsi, nous observons que les loisirs se configurent comme un moyen d'incorporation dans la société Luxembourgeoise et que, pour nos participants (avant instauration des *cours intégrés*), l'*école portugaise* limitait le temps disponible à cet « effort » d'incorporation (ou d'intégration, pour employer les mots des participants). En effet, l'apprentissage de la langue et de la culture du pays d'origine passait en premier, car il s'agissait d'une priorité pour les

parents (la première génération). Vécue comme naturelle par nos participants de la première cohorte, l'incorporation dans la société luxembourgeoise est progressivement vécue comme un « effort » par ceux des cohortes suivantes. Cet effort semble être mis en place pendant l'enfance et l'adolescence jusqu'à ce qu'il soit considéré comme inutile, dans le sens où ils se disent ne jamais parvenir à être « 100% Luxembourgeois » (selon plusieurs participants). Au sein de la dernière cohorte, ces questions ne semblent plus tellement mises en avant. En contrepartie, nos participants plus jeunes soulignent les restrictions auxquelles ils ont été soumis par les parents en ce qui concerne leurs choix d'occupation du temps libres (p.ex., quant aux sports pratiqués ou quant à l'âge de sortie minimum, pour les filles).

## 6.5. De l'université au marché de travail : expériences professionnelles

Une fois l'enseignement secondaire terminé, nos participants ont poursuivi des études supérieures ou ont intégré le marché de l'emploi. En ce qui concerne les études supérieures, elles seront spécialement abordées lors du prochain chapitre *Les Voyages*<sup>313</sup>. Les expériences liées au travail, à leur tour, concernent particulièrement nos participants des premières cohortes, étant donné que nos participants plus jeunes sont encore étudiants.

Au cours de cette section nous présenterons brièvement le système universitaire au Luxembourg. Puis aborderons les expériences professionnelles en profondeur. Nous gardons l'approche diachronique.

### 6.5.1. Études supérieures et universitaires

L'enseignement universitaire proposé au Luxembourg se caractérise surtout par l'existence de l'Université du Luxembourg qui se compose de trois facultés. Créée en 2003, l'Université du Luxembourg est à orientation internationale et multilingue. Une des particularités du système éducatif luxembourgeois en ce qui concerne l'enseignement supérieur et universitaire et l'obligation, pour ses élèves pendant le programme de Bachelor, de la

---

<sup>313</sup> Comme nous l'avons expliqué précédemment, les expériences liées à l'université, aux études supérieures ne sont pas présentées dans ce chapitre, mais dans le prochain – *les voyages* –, car pour la grande majorité de nos participants, celles-ci ont été vécues *ailleurs*. Rappelons-le : les *voyages* opèrent surtout dans une dynamique d'*identification-différentiation* en ce qui concerne les *sentiments de (dés)appartenance*. Ainsi, les expériences universitaires, ayant été vécues *ailleurs*, bousculent les *sentiments de (dés)appartenance* de nos participants dans une dynamique d'*identification-différentiation*, plus que d'*intégration-exclusion*, qui est la dynamique associée au présent cadre d'expérience (l'école, les loisirs et le travail).

réalisation d'un semestre à l'étranger. Cette mesure, qui témoigne de l'importance que cette université accorde à la mobilité, se révélera, en ce qui concerne notre étude, une des expériences qui le plus contribue à la (dé)construction, (re)construction et démultiplication des *référents de (dés)appartenance* chez nos participants (ceux des dernières cohortes), ce qui élargie largement leurs possibilités de *(re)configuration identitaire* – nous y reviendrons lors du prochain chapitre.

**Tableau 12 : Enseignement supérieur et universitaire<sup>314</sup>**

<b>Université du Luxembourg</b>	<p>L'Université du Luxembourg, fondée en 2003, est une université multilingue, internationale et centrée sur la recherche qui accueille 6.200 étudiants et un personnel venant du monde entier. Le semestre obligatoire à l'étranger pendant le programme de Bachelor témoigne de l'importance que l'Université accorde à la mobilité. Des accords d'échange sont conclus avec à peu près 60 universités dans 20 pays du monde entier.</p> <p>Les unités de formations, en particulier les bachelors et masters, et les unités de recherche se développent au sein de 3 facultés :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- la Faculté des Sciences, de la Technologie et de la Communication ;</li> <li>- la Faculté de Droit, d'Économie et de Finances ;</li> <li>- la Faculté des Lettres, des Sciences humaines, des Arts et des Sciences de l'éducation.</li> </ul> <p>Trois niveaux d'études, conduisant chacun à un grade différent, constituent un cycle universitaire complet. Le 1er niveau est sanctionné par le grade du bachelor, le 2e par le master et le 3e par le doctorat.</p> <p>L'Université du Luxembourg se comprend comme internationale et multilingue. Les langues d'enseignement sont le français, l'anglais et l'allemand.</p>
<b>Autres universités à Luxembourg</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Luxembourg School of Finance</li> <li>- Luxembourg School of Business</li> <li>- Lunex University</li> <li>- Universités étrangères (l'Open University Luxembourg ; la Sacred Heart University Luxembourg ; la Miami University – John E. Dolibois European Center)</li> </ul>
<b>Étudier à distance ou à temps partiel</b>	<p>Au Luxembourg, il existe diverses possibilités d'étudier tout en continuant à exercer une activité professionnelle. Il est dès lors possible de se préparer à certains diplômes universitaires (Master / Bac +5 ou Bachelor / Bac +3) tout en continuant à exercer une activité professionnelle.</p>

Quelques remarques sont néanmoins nécessaires : 1) nos deux participants ayant grandi dans les années 1960-70 n'ont pas fait d'études supérieures, mais tous les deux exercent des professions qualifiées et occupent une position professionnelle privilégiée ; 2) aucun de nos participants ayant grandi au Luxembourg dans les années 1970-80 n'a fait d'études supérieures, à l'exception de ceux qui ont été envoyés au Portugal par leurs parents et ont été intégrés dans des collèges privés (internat) afin de progresser dans les études (Samuel et Luís) et ont aujourd'hui ré-émigré au Luxembourg comme des « migrants hautement qualifiés »<sup>315</sup> ; 3) nos

<sup>314</sup> Source : Le portail officiel du Grand-Duché de Luxembourg

<sup>315</sup> Pour une base de données bibliographiques à ce sujet voir Gaillard A.M. & Gaillard J., 1998.

participants ayant grandi dans années 1990-2000 ont tous fréquenté l'enseignement supérieur ou le fréquentent encore (pour les plus jeunes) et la plupart au Luxembourg.

### 6.5.2. Expériences de travail

Les participants de la première cohorte n'éprouvent aucune tension particulière. Une fois terminé l'école secondaire, Bárbara souhaitait poursuivre ses études dans le domaine des soins et de la santé, mais par crainte de ne pas réussir et du fait que cela risquait de prendre trop de temps (entretemps elle s'était mariée), elle a décidé d'arrêter ses études secondaires. Elle avait dix-huit ans et elle commençait à se poser des questions sur son futur. Ne pas poursuivre ses études limitait ses possibilités professionnelles, ce qui « tombait en dehors du processus » qu'elle voulait « améliorer », rompant le processus de mobilité sociale ascendant – « je voulais me mettre dans une ((Rit)) catégorie plus haute ((+)) », une des raisons pour lesquelles elle a épousé un Luxembourgeois, qu'elle entretenait des relations avec des Luxembourgeois et qu'elle évitait les Portugais, qu'elle considérait comme « pauvres ». Elle a passé un concours pour travailler dans le secteur public, a réussi et y travaille encore aujourd'hui – « donc, aujourd'hui je suis très bien [professionnellement] » (Bárbara, 55 ans, FR). Fabrice, à son tour, a vu ses choix limités par le désir de ses parents de retourner au Portugal, qui a conditionné ses choix professionnels. Cependant il a progressivement opéré une reconversion professionnelle et suivi la carrière qu'il envisageait au départ – « le but de mes parents c'était toujours de retourner au Portugal, c'est-à-dire, "les enfants font l'école et après on retourne tous au Portugal". [...] Mon père il me disait : « oh, fais une formation technique, c'est mieux ! » (Fabrice, 50 ans, FR). Bien qu'il ait travaillé effectivement dans un secteur technique pendant de longues années, il occupe aujourd'hui une position sociale privilégiée, travaillant dans le domaine artistique.

En ce qui concerne les participants de la deuxième cohorte, les parcours professionnels sont variés. Amália (45 ans, PT), José (44 ans, PT) et Benjamim (40 ans, PT), une fois leurs études secondaires (*technique*) finies, ont intégré le marché de l'emploi dans des secteurs qualifiés et occupent aujourd'hui une position sociale privilégiée ; Rodrigo (39 ans, PT), qui a quand même réussi à poursuivre ses études supérieures à l'étranger (pays frontalier du Luxembourg), ne les a pas complétées, mais a poursuivi une carrière professionnelle qualifiée, ayant également travaillé à l'étranger ; Samuel (45 ans, PT) et Luís (43 ans, PT) sont les seuls

participants de cette cohorte à avoir achevé des études supérieures, à savoir au Portugal (cf. Chapitre 3) et aujourd'hui occupent des postes de travail qualifiés au Luxembourg ; Inês (44 ans, PT) qui a complété l'école primaire au Luxembourg et a été envoyé au Portugal par ses parents (pour un an), a directement (en rentrant au Luxembourg à l'âge de 13 ans) intégré le marché de l'emploi, apprenant le luxembourgeois sur le tas et exerce aujourd'hui un travail dans le domaine social ; Helena (41 ans, PT) et Gabriela (39 ans, PT), ayant passé leur enfance et adolescence au Portugal (voir vie adulte, pour le cas d'Helena) sont les moins qualifiées parmi nos participants. Elles n'ont complété que l'école fondamentale et travaillent comme femmes de ménage (à la recherche de travail, en attendant est mère au foyer) et dans le métier de la mode, respectivement.

*Après avoir réussi mon lycée [technique], je suis allé faire un stage dans une institution publique luxembourgeoise. C'était ma première expérience de l'État luxembourgeois, de comment est-ce que c'était de travailler pour l'État luxembourgeois en tant que fonctionnaire. [...] Le seul problème c'est que j'avais la nationalité portugaise ! [...] J'ai obtenu la nationalité Luxembourgeoise et je me suis dit : ok, avec la nationalité luxembourgeoise, d'autres portes s'ouvriront ! D'autres portes s'ouvriront. Je me suis dit : dans ce cas-là, je vais faire le service militaire ici au Luxembourg et après je vais essayer d'entrer dans la police. [...] J'ai été convoqué, j'arrive, la table en "u", avec tous les sergents, caporaux et je ne sais quoi. J'arrive et un gars : « Benjamim Alves Pereira, daat heiert sech awer net letzebuergesch un, waat mengt daer ! hein [ça ne sonne pas luxembourgeois ça, qu'en pensez-vous] ? ». Genre il demandait aux autres : « daat heiert sech awer net letzebuergesch un, waat mengt daer, hein ? » « Benjamim, waat well dir gin [que veux-tu devenir] ? ». Et moi : j'aimerai faire le service militaire pour devenir police. ((Souligne)) Putain ! Excusez-moi... Police ! Police d'origine portugaise ! ((+)) J'allais être le premier ! [...]. Ils ont trouvé toutes les excuses nécessaires pour m'empêcher de continuer. Pour eux c'était : non, non, non ! [...] C'est là où j'ai commencé à sentir un certain... un certain racisme, disons, un peu caché, pas trop officiel. (Benjamim, 40 ans, PT)*

Pour la cohorte des années 1970-80, le lycée était marqué par la « barrière de l'allemand », une « fatalité » pour les enfants d'é(im)migrés ; une barrière quasiment insurmontable qui empêchait l'accès au *classique*, filière noble de l'enseignement secondaire au Luxembourg. Particulièrement assujettis à une donne résidentielle (lieu de vie et lieu d'origine des parents) et technologique (médiats disponibles et consommés), quand placés dans des classes à majorité issue de l'immigration, ils constituaient des « *rebanhos de condenados* [troupeaux de condamnés] » (pour employer les termes de José). Dans un tel contexte, réussir un parcours *technique* était déjà un « luxe » pour les enfants d'é(im)migrés. Amália et Benjamim ont tous les deux réussi à terminer leur secondaire, non sans difficultés. Amália l'a terminé une fois mariée et avec un enfant, et nous raconte les difficultés de devoir travailler dans un poste qualifié où il y avait « très peu de Portugais » (Amália, 45 ans, PT). À son tour, bien qu'il ait acquis la nationalité luxembourgeoise (en abandonnant la nationalité portugaise) et que cela lui ait « ouvert des portes », Benjamim a vu sa tentative d'entrer dans la police

luxembourgeoise niée en raison de son *background* migratoire, toujours visible/audible par son nom (cf. Chapitre 9). Cependant, les deux occupent aujourd'hui des postes qualifiés et une position sociale privilégiée.

*Il manque un peu plus de justice entre les gens qui ont le même niveau d'études que moi. On sait que, même ayant le même niveau d'études que moi, un ((Souligne)) Luxembourgeois ((+)) sera traité différemment de la façon comme nous on est traités. Aujourd'hui, on peut le voir au travail. [...] Tout simplement parce qu'on est Portugais ! Les plus écartés de l'Europe ! Ils ont moins de considération envers nous [...] Ils m'ont toujours posé des barrières [...]. Pff ((Soupire)) ! [...] On n'en est bien conscient : ici nous sommes une proie, n'est-ce pas. Une main d'œuvre qui est venue pour travailler. [...] Si je ne peux plus le faire, je ne sers à rien. Ce qui est différent, par exemple au Portugal. Au Portugal je suis un Portugais, je suis un citoyen à part entière. Bon ou mauvais, je suis un citoyen. Ici non, ici je suis un étranger ce qui, à la base, n'est déjà pas bon ! ((Rit)) Ça, ils nous le font sentir très, très, très bien ((+)) ! (José, 44 ans, PT)*

José (44 ans, PT), à son tour, une fois terminé son secondaire *technique*, n'a pas eu accès à l'université au Luxembourg donc il a essayé au Portugal, mais la situation économique des parents a limité ses possibilités – « j'avais terminé mes études [secondaires], mais je n'avais pas accès à l'université. J'ai essayé d'aller au Portugal, mais malheureusement ça n'a pas marché à cause de la situation financière de mes parents. Ça [support financier de la part des parents] n'a même pas été suffisant pour finir une année ». Même en travaillant simultanément, il n'a pas pu rester au Portugal ni poursuivre ses études supérieures, donc il est retourné au Luxembourg. Il rêve encore de pouvoir un jour faire des études supérieures – « je dis toujours : si un jour je gagne *l'Euro Millions*, je retourne faire des études ». Rentré au Luxembourg, après cette tentative au Portugal, il construit une carrière dans le secteur commercial, dans lequel il travaille encore aujourd'hui. Récemment, en arrêt maladie, il s'est senti traité de manière différente (face à ses autres collègues de travail, d'autres origines) et il constate : « on n'en est bien conscient : ici nous sommes une proie, n'est-ce pas. Une main d'œuvre qui est venue pour travailler ». Il parle au pluriel, au nom de tous les é(im)migrés. Tandis qu'au Luxembourg il est un « étranger », au Portugal il est « un citoyen à part entière ». Pour mieux éclairer ses propos, il enchaîne avec l'exemple d'une expérience vécue par son fils.

*Oui, c'est ce que nous sommes [des étrangers]. De telle manière que mon fils a commencé le service militaire maintenant et la première chose, quand ils ont pris sa carte d'identité, ils ont vu : Silva Rodrigues et ils ont dit « Silva Rodrigues n'est pas très luxembourgeois ? » ((Rit)) Ça veut tout dire ! C'est écrit aussi qu'il est Luxembourgeois mais, pour eux, Silva Rodrigues n'a rien à voir avec le Luxembourgeois ! ((Souligne)) Ils l'ont déclaré eux-mêmes, ein ((+)) ! [...] Ce que je lui dis : morde os dentes e vai para a frente [ne réclame pas et avance] ! [...] Je pense que les premières familles italiennes qui étaient ici ont aussi dû passer par là. Donc je pense que c'est une répétition historique de l'immigration. Seulement quand Silva Rodrigues sera un nom luxembourgeois, n'est-ce pas, comme le sont Georgette et ces noms comme ça. Seulement quand ils diront : « Silva Rodrigues... ou Brás... ». Felix Brás, qui est d'origine portugaise ! [Il faut que le nom monte dans l'échelle sociale] pour arriver*

*aux Luxembourgeois. Quand nous écouterons : « ah, Rodrigues est un conseiller municipal ou un ministre » c'est tout, alors, à partir de là, ça sera réglé. (José, 44 ans, PT)*

Plusieurs générations d'é(im)migrés sont mobilisées dans la constatation faite par José : « ici nous sommes une proie [...], venue pour travailler ». Il parle de lui-même, de ses prédécesseurs, et de ses enfants. Il partage l'expérience vécue par son fils, en tout similaire à celle que Benjamim a vécu une vingtaine d'années avant. Le nom reste un signe du *background* migratoire et semble gagner les contours d'une barrière sociale lorsqu'il s'agit de progresser en termes professionnels ou du moins d'atteindre certaines catégories professionnelles. José transmet à son fils l'idée qu'il faut « *morder a língua* [serrer les dents] » pour pouvoir avancer, faire son chemin, un chemin vers le haut de l'échelle sociale ou, du moins, monter quelques degrés en plus (relativement à leurs parents). Cette idée rejoint celle Rodrigo (39 ans, PT) selon laquelle il lui a fallu « *engolir sapos* [avalier des couleuvres] » ou encore la position de Laura (31 ans, PT) : « *rebaixei-me, à boa portuguesa que não quer mais não é* [je me suis déclassée, comme toute bonne Portugaise qui ne veut pas plus, n'est-ce pas] » ou encore celle de Diana (28 ans, PT) : « ma mère m'a toujours en plus dit que nous étions dans le pays des Luxembourgeois et que moi j'étais fille d'immigrés et que je devais me comporter comme tel. C'est-à-dire, cette manière d'être invisible de... ne pas prendre la place aux Luxembourgeois ». Ces positions, on les retrouve chez plusieurs autres participants. Ainsi, l'incorporation (« intégration », selon les mots de nos participants) à la société luxembourgeoise semble être vécue (avoir été vécue) par les membres de cette cohorte comme un « effort », car souvent, l'incorporation semble demander une « invisibilité » qui peut passer par une *déportugalisation* (p.ex., les changements de nationalité ou de nom) – que nous aborderons lors du chapitre 9.

*Je n'ai jamais pensé avoir une envie si forte d'affirmer mon côté portugais mais, grâce à mon travail actuel, je peux à nouveau chercher d'autres horizons, d'autres choses et ça me fait vraiment de bien. Parce que, durant tout mon lycée... quand t'es jeune, tu n'as personne à la maison, tu n'as personne à qui parler, c'était un fardeau très lourd à porter, qui... qui... qui m'a presque détruit, mais ce qui m'a presque détruit c'est ce qui m'a aussi aidé à me reconstruire. [...] J'ai eu un fort sentiment d'échec de ne pas avoir réussi mon université, mais il y avait tellement de choses autour de moi qui me prenaient mon énergie. J'ai gaspillé beaucoup trop d'énergie et il ne me restait plus rien pour moi-même et je n'ai pas su me défendre, mais je ne regrette rien ! Pfff ((Soupire)) [...] Voilà, je suis unique ((Rit)) ! C'est-à-dire que je ne suis pas formaté par une université, je suis un self-made man, un autodidacte et j'ai toujours réussi tout ce que je voulais. Bon, presque tout, on va dire. Le meilleur reste à venir ! (Rodrigo, 39 ans, PT)*

Comme nous avons eu l'occasion de le voir précédemment, pour Rodrigo, avancer dans ses études signifiait perdre sa « *portuguesidade* [portugalité] ». Cette tension alimentait chez lui des doutes et une « crise identitaire » (qui lui « prenait son énergie », avec « les efforts

d'intégration ») s'est installé progressivement depuis l'enfance jusqu'au début de sa vie adulte. La démotivation que cela engendrait a empêché sa progression scolaire et l'a poussé à trouver du refuge dans l'alcool et dans un « confort émotionnel chez les Portugais ». Il n'a donc pas réussi à compléter ses études supérieures, mais il a tout de même construit une carrière professionnelle dans un secteur qualifié et occupe aujourd'hui une position sociale privilégiée. Il est encore intéressant de noter l'expérience dont Rodrigo nous fait part : « quand t'es jeune, tu n'as personne à la maison, tu n'as personne à qui parler ».

Nous retrouvons cette idée chez d'autres participants : le fait que souvent, les Portugais de « seconde génération » n'ont pas la possibilité de se donner de sens – de *(ré)organiser et (ré)hiérarchiser leurs référents de (dés)appartenances* (processus de *(re)configuration identitaire*) – au sein du *chez-soi* (à partir d'une quantité limitée de *référents de (dés)appartenance* et d'une possibilité également limitée de se « narre/raconter », d'avoir avec qui discuter de leur sens). Cette expérience est surtout liée à l'adolescence, lorsque la nécessité de se *(re)construire* (de se « fabriquer ») individuellement, se détachant des référents parentaux est vécue comme une nécessité. Donc, ce n'est que par la suite, souvent lors d'expériences réalisées *ailleurs*, de *voyages*, voire de suivis psychothérapeutiques (p.ex., Fanny, Ariana, entre autres) qu'elles/ils arrivent à *résoudre* (p.ex., par le moyen de narration), dans une certaine mesure, « un fardeau très lourd à porter » (selon les mots et les maux de Rodrigo), qui au fond est celui de se donner du sens ; de *(re)configurer son identité* en permanence.

Inês (44 ans, PT) et Gabriela (41 ans, PT) sont rentrées au Luxembourg à l'âge de 13 ans (Inês ayant passé une année au Portugal et Gabriela toute son enfance) tandis que la première a directement intégré le marché de l'emploi, la deuxième a été intégrée dans une *classe d'accueil* (ce qui est expliqué par le fait que leurs expériences renvoient à un contexte socio-historique différent). Inês, en tant que femme de ménage interne, a appris le luxembourgeois sur le tas et, grâce à la maîtrise de cette langue, occupe une profession dans le domaine de l'assistance sociale ; Gabriela, ayant intégré une classe d'accueil, n'a appris que le français et occupe une position sociale inférieure, travaillant dans le secteur des métiers de la mode. Helena (39 ans), la sœur d'Inês, ayant vécu la totalité de sa vie au Portugal (où elle a complété l'enseignement élémentaire, où elle s'est mariée et a eu son premier enfants), a décidé de ré-émigrer au Luxembourg avec sa famille (pour des raisons économiques et professionnelles, à l'image des membres de la première génération). Aujourd'hui mère au foyer, elle nous raconte qu'une fois les enfants intégrés en crèche, elle commencera à chercher du travail dans le secteur du nettoyage. Le cas d'Helena et Gabriela s'apparente en partie aux



expériences des membres de la première génération, dans le sens où elles ne maîtrisent pas le luxembourgeois.

À titre de comparaison, prenons les expériences de Samuel et Luís. Tandis qu'Inês, Helena et Gabriela sont parties au Portugal dans la suite de leurs mères qui devaient prendre soins de parents vieillissants au pays, Samuel (45 ans, PT) et Luís (43 ans, PT) ont été envoyés par leurs parents au Portugal pour deux raisons : 1) augmenter la chance de succès scolaire comme la barrière de l'allemand était un frein au Luxembourg ; 2) comme préparation d'un retour au pays par les parents. Ces deux participants ont grandi dans un collège interne religieux en internat (*seminário*) et ont complété leurs études supérieures au Portugal, où ils ont également intégré le marché de l'emploi et où ils se sont mariés. En raison de la crise au Portugal et dans l'espoir de meilleures conditions de travail et de vie, ils intègrent aujourd'hui, non seulement, la vague d'immigration portugaise qualifiée vers le Luxembourg (qui mériterait, par ailleurs d'être étudiée), mais aussi le phénomène de « *brain drain* » opéré au Portugal (voir Araújo & Ferreira, 2013) et, d'une manière générale, les mouvements de « migration hautement qualifiée » (voir Gaillard & Gaillard, 1998).

Nous arrivons aux participants de la troisième cohorte, ceux qui ont grandi dans les années 1980-90.

*L'autre jour quelqu'un m'a dit : « voilà, t'y es arrivé ! Plus intégrée que ça c'est, tu ne peux pas l'être ! » Après j'ai réfléchi et je me suis dit : effectivement, fonctionnaire de l'État ! Après, mon nom... Mon nom c'est Marielle. [...] Maintenant je vois, avec Caldas, Marielle [Prononce avec accent français/luxembourgeois], je passe. Personne ne sait que je suis Portugaise. [...] Alors je passe tout le temps comme une Luxembourgeoise, partout, partout. (I : Incroyable, l'impact de votre nom dans votre histoire...) Oui, parce que je pense que si je m'appelais Da Silva ou Dos Santos [Prononce avec accent portugais], je crois que n'aurait pas réussi à mettre autant de côté le portugais comme je l'ai fait. Je crois qu'à moi, le nom m'a aidé. Aussi, avoir les yeux bleus, les cheveux plus clairs. (Marielle, 37 ans, PT)*

Marielle (37 ans, PT) se considère aujourd'hui une « immigrée plus qu'intégrée » parce qu'elle est fonctionnaire de l'État luxembourgeois. Enfant, elle voulait « être comme eux [Luxembourgeois] » et a fait les « efforts » qu'elle considérait nécessaires : elle a « mis de côté » le portugais et ne parlait que luxembourgeois ; elle s'entretenait préférentiellement avec des Luxembourgeois ; elle choisissait des loisirs lui permettant de s'« intégrer » ; entre autres. Ici, notons qu'elle rajoute un autre élément : son nom, qui lui a permis de « passer pour une Luxembourgeoise », ou plutôt lui a assuré une certaine invisibilité – son *background* migratoire était ainsi dissimulé (elle y rajoutera son apparence physique qui l'« aide » également à « passer pour une Luxembourgeoise »). Marielle a également abandonné sa nationalité

portugaise au profit de la luxembourgeoise, condition requise pour obtenir un poste dans la fonction publique. Le nom, la nationalité, l'apparence physique semblent donc porteurs d'enjeux, notamment en ce qu'ils configurent des barrières sociales ou au contraire, facilitent l'incorporation (voire la mobilité sociale ascendante) – nous développerons ce sujet au cours du chapitre 9.

Vickie, qui a aussi grandi dans les années 1980-90, a toujours eu des difficultés en langues luxembourgeoise et allemande (selon elle, en raison d'avoir été gardée par une nounou portugaise, entourée dès les premières années de scolarité par un milieu portugais), a redoublé sa première année d'école primaire et a vu son parcours scolaire conditionné, de manière générale par cette limitation en langues. Une fois l'école primaire terminée, elle a été orientée vers la voie *technique* lors de l'école secondaire, ce qui l'a ensuite limité dans sa poursuite d'études supérieures. Elle a tout de même réussi à dépasser cette barrière (les langues luxembourgeoise et allemande) en intégrant une université à l'étranger (dans un pays frontalier du Luxembourg, francophone). Après avoir fini une formation supérieure en Belgique dans le domaine de l'éducation, Vickie a fait un stage dans une institution publique et elle y travaille encore aujourd'hui. Pour l'accès à ce poste elle a réussi à passer le test d'allemand, mais celui-ci a constitué un véritable défi pour elle. En tant que professionnelle qualifiée, elle se trouve aujourd'hui dans une position sociale privilégiée.

*Mon frère, il est employé au Ministère, non pas en tant que fonctionnaire de l'État mais en tant qu'employé de l'État. Il y a une distinction : le fonctionnaire a réussi son concours, l'employé pas. L'employé de l'État n'a pas les avantages que le fonctionnaire. Lui il a déjà essayé de passer le concours à plusieurs reprises. Ce qui est marrant c'est que lui, les gens avec qui il travaille, ((Souligne)) c'est que des Luxembourgeois ! Il n'y a que des Luxembourgeois ! Et c'est eux même qui lui disent : « Nuno, tu ne passes pas le concours parce que tu t'appelles Pereira [Prononce avec accent portugais]. Si tu t'appelais Müller ou Smith [Prononce avec accent luxembourgeois] tu l'aurais déjà ! » ((+)) Juste pour vous dire que quand ils corrigent les trucs, le nom a un grand impact, là, au Ministère. Maintenant... Je pense qu'il y a certains endroits où ça continue d'être comme ça, où c'est très fermé aux étrangers... ces emplois comme ça ou tout ce qui est accès à la carrière d'enseignant ou comme ça. (Vickie, 37 ans, PT)*

Vickie, qui dit ne pas maîtriser totalement le luxembourgeois, admet par contre employer cette langue en premier lieu à chaque fois qu'elle doit faire des démarches administratives car « elle avance plus vite ». Selon elle, les fonctionnaires aux guichets publics se montrent plus volontaristes en face à quelqu'un qui parle luxembourgeois (idée que l'on retrouve chez d'autres participants). Elle enchaîne ensuite avec l'exemple de l'expérience vécue par son frère. En effet, de même que Marielle a vu « les portes s'ouvrir » en raison de son « invisibilité » (de par la nationalité, le nom, la maîtrise des langues et

l'apparence physique), le frère à Vickie (dans un sens contraire) voit sa progression professionnelle bloquée en raison de son nom qui dénonce son *background* migratoire – nous y reviendrons lors du chapitre 9.

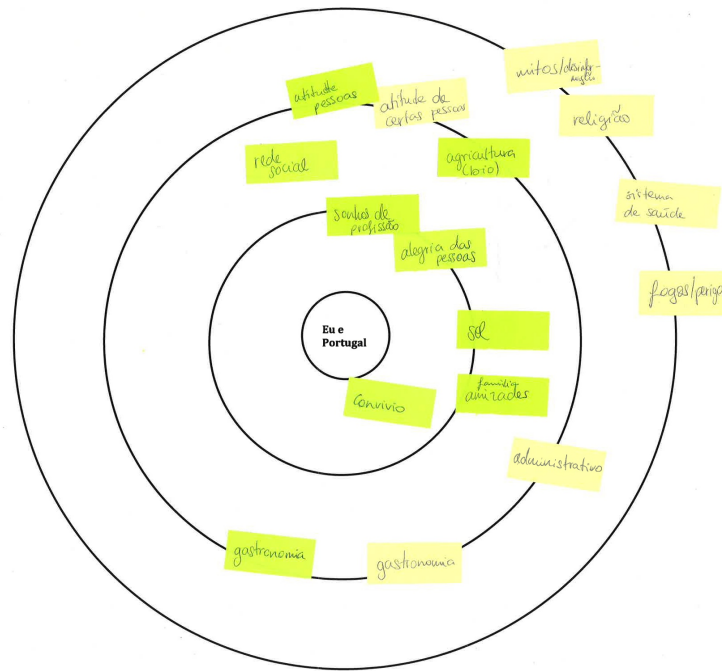
*De mon expérience personnelle, je pense que ce n'est pas un hasard le fait d'avoir acquis la nationalité luxembourgeoise en 2012. Une chose que tout le monde oublie c'est que l'intégration demande deux choses basiques : la volonté de l'étranger de s'intégrer et de respecter la culture du pays où il est venu vivre ((Souligne)) et ((+)) la volonté et ((Souligne)) l'ouverture ((+)) des gens qui sont ici de recevoir la personne qui arrive avec son bagage culturel et avoir un respect envers cela. C'est-à-dire, si tu veux t'intégrer, tu as besoin de quelqu'un qui permette cette intégration. Dans mon cas, la vérité c'est que, quand j'ai commencé à travailler dans cette institution, j'ai senti cette envie. J'étais entourée de collègues de travail que m'ont accepté comme je suis et qui m'ont valorisé, ont valorisé le fait que je suis Portugaise. [...] Ils m'ont donné envie de m'intégrer alors que mes collègues de l'école primaire ont fait tout le contraire. Et même ceux du lycée, ils m'ont donné envie de tout sauf d'être Luxembourgeoise. (Ariana, 37 ans, PT)*

*D'un côté, je sais que j'ai un avantage de savoir le portugais ici au Luxembourg, d'un autre côté, je trouve horrible que ce soit toujours écrit sur les offres d'emploi : « portugais, un atout ». Je sais que c'est bien pour moi, mais c'est presque obliger les Luxembourgeois à apprendre le portugais, ce qui n'a ((Souligne)) rien à voir ((+)) avec eux ! Ça, je trouve énormément injuste et je comprends leur attitude parfois. Je ne vais pas dire racisme, parce que ce n'est pas du racisme non plus, mais une attitude parfois négative envers les immigrés portugais parce que c'est la communauté la plus grande ici au Luxembourg et parce qu'on voit des Portugais partout ((Rit)). Je m'ennuie avec les Luxembourgeois pour protéger ma culture portugaise, mais je m'ennuie ((Souligne)) beaucoup ((+)) avec les Portugais, pour protéger ma culture Luxembourgeoise. [...] Bon, déjà la culture de mes parents m'a aidé à réussir ce travail que j'ai maintenant, sans sombre de doute. Là je n'ai aucun doute parce que sur l'offre c'était écrit : « portugais, un atout », ((Rit)) n'est-ce pas. En plus, j'ai le diplôme de secondaire [portugais] et je trouve que je me débrouille pas mal en langue portugaise. (Fanny, 32 ans, PT)*

Dans une perspective complètement opposée à celle de Marielle et de Vickie, nous retrouvons les expériences d'Ariana et de Fanny, pour qui le *background* migratoire s'est révélé un atout lors de l'intégration dans le marché de l'emploi (et donc, il n'est pas ici question de devenir « invisible », c'est-à-dire de dissimuler leur *background* migratoire). Ariana (37 ans, PT), a décidé de demander la nationalité luxembourgeoise tout en gardant la portugaise, une fois qu'elle a senti son origine portugaise « valorisée et respectée », dans le contexte de son travail. Elle a senti une envie de s'« intégrer à 100% », c'est-à-dire d'adopter la nationalité et de modifier son nom (cf. Chapitre 9). Fanny, à son tour, admet que son origine portugaise (le fait de maîtriser la langue portugaise, certifié par le diplôme de l'*école portugaise*) a constitué un atout dans sa recherche de travail : « quand, après mes études, j'ai cherché du travail, je n'ai jamais eu l'impression que le fait d'être Portugaise était un moins, au contraire, c'était un plus. [...] Finalement, quand j'ai commencé à travailler dans cette institution, le fait d'être Portugaise était un atout ((+)) » (Fanny, 32 ans, PT). Selon elle, en tant que Luxembourgeoise, c'est « énormément injuste » pour les Luxembourgeois que la langue portugaise « qui n'a rien

à voir avec eux » soit un avantage lors de l'intégration dans le marché de l'emploi. Elle souligne : « je me fâche avec les Luxembourgeois pour protéger ma culture portugaise, mais je me fâche aussi ((Souligne)) beaucoup ((+)) avec les Portugais, pour protéger ma culture Luxembourgeoise ». Aussi bien Ariana que Fanny, occupent aujourd'hui des postes hautement qualifiés et une position sociale privilégiée.

Carolina aimerait de vivre un jour au Portugal – « je pense d'aller vivre là-bas un jour. Il y a eu plusieurs moments dans ma vie où je l'ai pensé et là je vis actuellement un de ces moments, où cette idée ne me sort pas de la tête ». Ainsi, elle oriente sa vie professionnelle à la fois vers de Luxembourg et vers Portugal. Dans le cadre de son travail au Luxembourg, elle fait des formations, mais s'assure d'abord qu'elles ont une équivalence dans le pays d'origine et, grâce aux nouvelles technologies et aux réseaux sociaux, notamment *Facebook*, elle établit des contacts professionnels au pays, au cas où les circonstances lui permettent de réaliser un jour son rêve. Pour l'instant, elle et son mari ont choisi de rester au Luxembourg, qui leur offre plus de sécurité professionnelle et économique – « j'ai commencé à m'intéresser à l'idée d'aller là-bas, étudier et après vivre, travailler, toute ses choses. J'avais ça déjà dans la tête. J'ai alors commencé à m'informer [...] pour savoir combien gagnait quelqu'un avec ma formation au Portugal. [...] Quand j'ai su ce qu'ils gagnaient là-bas, je me suis dit ((Rit)) : pas question ! ((Souligne)) Comment est-ce qu'ils font ? Comment est-ce qu'ils font ? Comment arrivent-ils encore à avoir une voiture, une maison ? Comment, n'est-ce pas ? ((+)) (I : Je ne sais pas.) Mais il y a cette façon de vivre, souvent tellement heureuse et... joyeuse ! ((Souligne)) Et ça suffit ! Tout suffit toujours ! ((+)) C'est quelque chose que j'aimerais bien vivre un jour » (Carolina, 33 ans, PT). Les conditions de vie au Portugal (notamment, le niveau de vie, le système de santé, les possibilités professionnelles, etc.) surgissent souvent, chez nos participants comme un *élément d'éloignement* envers le pays d'origine.



Carte de (dés)appartenance de Carolina (33 ans)

Sur sa *Carte de (dés)appartenance*, nous observons que le « *sonho de profissão* [le rêve d'un emploi au Portugal] » occupe une place centrale en tant qu'*élément de rapprochement* au pays d'origine, ensemble avec « *alegria das pessoas* [la joie des personnes] », « *sol* [soleil] », « *convívio* [convivialité] » et « *família, amizades* [famille et amitiés] ». Ces *éléments* constituent les aspects considérés par la plupart de nos participants soit comme le côté « positif » de la *mentalidade* portugaise, soit ceux qui surgissent directement liés aux *vacances d'été au Portugal* (abordés dans le chapitre 5). Notons que les *éléments d'éloignement* sont surtout liés aux conditions de vie au Portugal (« *administrativo* [lenteur dans l'administration] », « *sistema de saúde* [système de santé] », « *fogos/perigo* [les feux et son danger] ») et aux aspects de la *mentalidade* portugaise considérés comme négatifs (« *atitude de certas pessoas* [les attitudes de certaines personnes] », « *mitos/desinformação* [le manque d'information] » et « *religião* [les pratiques religieuses] »).

*Nous étions seize lors de la candidature. Ils m'ont dit que ((Souligne)) d'entre les seize, j'étais la meilleure et que je pouvais choisir le poste et le salaire que je voulais. Comme salaire j'ai choisi le minimum, je n'ai même pas demandé plus ! Comme toujours, rebaixei-me, à boa portuguesa que não quer mais não é [je me suis déclassée, comme toute bonne Portugaise qui ne veut pas plus, n'est-ce pas] ((+)) ! Et après j'ai commencé à supporter à nouveau, du racisme et de la maltraitance, de la manipulation. [...] Voir si je me fais comprendre : tant que les Portugaises nettoient la merde des autres, tout va bien, mais dès qu'elles gagnent en pouvoir, ça marche plus. Alors j'entendais quotidiennement beaucoup de remarques racistes. [...] Je me suis plaints à l'OGBL [Confédération syndicale indépendante du Luxembourg] [...] et [...] l'équipe a été renouvelée, c'est-à-dire qu'elle a*

*beaucoup changé. ((Rit)) Je les ai bien eus et après j'ai gagné mon poste ((+)) ! [...] Maintenant je suis super bien dans l'équipe ! J'ai le respect est tout ! (Laura, 31 ans, PT)*

Une fois ses études supérieures en Belgique terminées et après avoir travaillé quelques mois dans le cadre d'un « contrat à l'initiation à emploi », Laura (31 ans, PT) a décroché un poste dans une institution publique où elle travaille d'ailleurs encore. Contrairement à Ariana qui s'est sentie bien accueillie dans son travail dans une institution publique, Laura fait part d'une expérience très difficile. Selon elle, d'une part, les Portugais, ou plutôt les femmes portugaises, ont tendance à se rabaisser, à accepter les travaux les plus déshonorants – « *rebaixei-me, à boa portuguesa que não quer mais não é* » ; de l'autre, les employeurs ont tendance à penser des femmes Portugaises (qui travaillent majoritairement dans le secteur du nettoyage) qu'elles sont là pour ça – « tant que les Portugaises nettoient la merde des autres, tout va bien, mais dès qu'elles gagnent en pouvoir, ça marche plus ». Ainsi, d'une part, elle reconnaît avoir adopté la posture typique des Portugais, d'autre part, étant donné qu'elle occupait un poste hautement qualifié dans une institution publique luxembourgeoise, elle a subi des situations de « racisme » parce qu'elle « gagnait en pouvoir » et ne correspondait à ce qu'on attendait d'elle en tant que Portugaise. Après avoir porté plainte auprès de l'organisme luxembourgeois responsable (un syndicat des travailleurs), cette situation s'est résolue. Elle travaille toujours dans la même institution publique, occupe donc un poste hautement qualifié et une position sociale privilégiée.

Nos participants plus jeunes sont encore en formation et n'ont pas encore intégré le marché de l'emploi. Soulignons toutefois le cas de Diana qui, lorsqu'elle envoyait ses premiers *curriculum vitae* (pour un job étudiant) n'obtenait pas de réponse, a décidé de demander la double nationalité. Cela a été décisif et elle a effectivement commencé à recevoir plus de réponses à ses demandes – « je me souviens qu'au début j'envoyais plusieurs CV pendant les vacances et je n'obtenais jamais de réponses et quand j'ai changé la nationalité... Je ne sais pas si c'est lié ou pas, mais j'ai obtenu plus de réponses, même négatives, mais au moins ils répondaient ! » (Diana, 28 ans, PT).

### **À retenir...**

Comprendre comment se reproduisent et se transforment les identités sociales implique d'éclairer les processus de socialisation par lesquels elles se construisent et reconstruisent tout au long de la vie. La dimension professionnelle des identités a acquis avec la modernité une importance toute particulière. La socialisation

secondaire – à l'âge adulte – est devenue indispensable pour affronter les changements de plus en plus fréquents dans les cycles de vie et les impératifs de la construction identitaire (Dubar, 2015).

Il est important de considérer les expériences professionnelles comme le souligne par ailleurs Claude Dubar. En tant que cadre d'expérience, le *travail* bouscule les *sentiments de (dés)appartenance* de nos participants (dans une dynamique d'*intégration-exclusion*) surtout de par des *tensions-résolution* mobilisant la *nationalité* et le *nom* – ces éléments configurent, dans de certaines situations, des barrières sociales. Les *sentiments de (dés)appartenance* sont, en relation aux démarches d'incorporation et à la mobilité sociale, bousculés de trois manières : 1) quand le *background* migratoire constitue une barrière sociale (cf. langues, accents et façons de parler ; nationalité et nom ; apparence physique) ; 2) dans le sens où les conditions socio-économiques peuvent conditionner les possibilités de dé(construire), (re)construire et démultiplier leurs *référents de (dés)appartenance*, par conséquent leurs possibilités de *(re)configuration identitaire* (et donc, l'individu ne « bricole » qu'avec un nombre limité de *référents de (dés)appartenance*) ; 3) et, non moins important, l'incorporation et la mobilité sociale peuvent alimenter un conflit de loyauté chez les Portugais de « seconde génération » les amenant à craindre une montée dans l'échelle sociale de peur de perdre leur « *portuguesidade* », mais encore plus de couper un lien avec leurs parents (qui n'est rien d'autre que le lien avec un milieu social d'origine) – ce qui est ressenti encore plus fortement en lien avec le *sentiment de reconnaissance* envers les parents ; en conséquence, le *sentiment de fierté* envers ce *référent de (dés)appartenance* semble souvent constituer un contrepoids).

## Chapitre 7 : Les voyages

Le troisième *espace-temps* – les voyages – constitue l'*espace-temps* privilégié de (dé)construction, (re)construction et démultiplication des *référents de (dés)appartenance*. Ce cadre d'expérience renvoie souvent à l'*inconnu* ; à des *éléments autres* (p.ex., lieux, personnes, sensations, sentiments, etc.). Notons que, alors que le *chez-soi* traverse les autres *espaces-temps/cadres d'expériences*, les voyages ont tendance à les démultiplier (en favorisant donc la démultiplication des *référents de (dés)appartenance*). Lors d'expériences *autres* et d'expériences *ailleurs*, nos participants voient leurs *sentiments de (dés)appartenance* bousculés à travers une dynamique d'*identification-différentiation*<sup>316</sup>, en particulier dans la

---

<sup>316</sup> Soulignons encore une fois, qu'il s'agit surtout de la dynamique principale ; cela ne veut pas dire que les autres dynamiques ne sont pas présentes ; chaque dynamique n'est pas exclusive à un *espace-temps/cadre d'expérience*. Ainsi, dans *les voyages*, nous observons surtout la dynamique d'*identification-différentiation*, mais cela ne veut pas dire que la dynamique de *rapprochement-éloignement* ou encore celle d'*inclusion-exclusion*, ne soient pas présentes. D'ailleurs, le premier type de voyage présenté – *les vacances d'été au Portugal* – est fortement marqué par une dynamique de *rapprochement-éloignement* car il renvoie également au *référent de (dés)appartenance* au pays d'origine, donc au *chez-soi*.

relation avec un *autrui*<sup>317</sup> avec lequel il s'identifie ou se différencie. Ces expériences *autres et ailleurs* peuvent être de courte durée, n'impliquant pas un changement de lieu de résidence (p.ex., vacances, visites, etc.), ou peuvent être de moyenne ou de longue durée et impliquer un déménagement (p.ex., *Erasmus*, période d'études et/ou travail ailleurs, etc.), sans que cela ne signifie pour autant que les dernières aient une portée ou une intensité supérieure.

Tout en gardant une approche diachronique, nous avons structuré ce chapitre en trois sections : 1) le *voyage inaugural* ; 2) les *voyages d'été au Portugal* : entre les mémoires d'enfant et le présent ; 3) et, les *voyages ailleurs*. D'autre part, au cours de cette section, nous donnerons à voir la participation de la chercheuse lors de l'entretien. En effet, l'*entretien compréhensif* et co-construit (Ramos, 2015, p. 71), et implique la participation et l'engagement du chercheur (Kaufmann, 2016). S'il est vrai que les interventions du chercheur ne sont pas toujours les plus adéquates et opportunes, elles sont toujours au centre du processus de réflexivité et d'analyse. Processus que nous mettrons en évidence dans les pages qui suivent<sup>318</sup>.

### 7.1. Le *voyage inaugural*

Les participants étaient libres de commencer leur récit par là où ils le souhaitaient. Nous avons repéré les deux thématiques qui le plus sont mobilisées lors du début de l'entretien (et qui sont souvent adoptées par nos participants comme fil rouge orientant leur récit) : soit le parcours scolaire et/ou professionnel, soit les déplacements – les *voyages*. La plupart d'entre eux, adoptent le premier. Cependant, commencer par un *voyage* est pour nous révélateur de la place occupée par un « point de départ », une « origine ». Souvent, le premier voyage décrit est celui qui donne origine à la trajectoire migratoire au sein de la famille et « les discours que tiennent les enfants sur les trajectoires parentales dévoilent, de façon assez éloquente, le positionnement de chacun vis-à-vis d'une lignée dans laquelle son histoire prend racines » (Antunes da Cunha, 2009, p. 281). Nous l'appelons ici de *voyage inaugural* car il s'agit avant tout de celui à partir duquel nos participants décident d'*inaugurer* leur récit, leur histoire, leur

---

<sup>317</sup> Dans *autrui*, nous n'incluons pas uniquement des personnes, mais également des relations avec toutes sorte d'*éléments* significatifs pour l'individu (p.ex., lieux, objets, institutions, etc.). Lorsque nous employons les termes *identification* ou différenciation cela renvoie non seulement à l'identité pour soi, mais également à l'identité pour *autrui*, c'est-à-dire « le regard d'*autrui* » ; l'identité qu'*autrui* nous attribue – et donc la « division interne à l'identité entre l'identité pour soi et identité pour *autrui* » (Dubar, 2015, p. 103-109).

<sup>318</sup> Nous aurions pu donner à voir notre participation dans les entretiens au cours de tous les chapitres de cette thèse, mais pour une question de temps et d'espace ceci n'est pas réalisable (ni désirable). Nous avons donc sélectionné certains exemples représentatifs dans le but de souligner la réflexivité qui accompagne notre recherche.



narration de soi. Cela ne veut pas dire qu'il s'agisse toujours du premier voyage migratoire réalisé au sein de cette famille-même (il peut s'agir de son propre voyage, par exemple).

Après avoir écouté notre consigne, Bárbara commence à nous raconter son histoire...

*Ça va, alors... J'avais cinq ans quand j'ai quitté le Portugal. Je suis arrivée au Luxembourg dans les années 1960, donc je suis encore tombée sous le régime ((Souligne)) des clandestins ((+)), ok ? (I : Hum, hum.) Donc, on a fui l'époque de Salazar. Déjà, moi je me souviens très bien de la fuite ! Mon papa, il était en France et il est venu avant ma mère, moi, et ma sœur. C'est un copain à eux qui a organisé ce transfert vers la liberté, disons. Et, donc, on voyageait dans une voiture, un taxi quoi, un truc comme ça et le monsieur, ce copain, il faisait semblant d'être notre papa. [...] Après, à la sortie du Portugal, vers l'Espagne, un truc comme ça, on a dû sortir de la voiture parce qu'ont traversait la frontière et nous on a dû sortir avant et nous faufiler derrière une cabane, un truc, un restaurant et, là, attendre jusqu'à ce qu'on vienne nous chercher de l'autre côté pour reprendre le taxi, hein, cette voiture, pour après nous ramener vers... [...] Puis, à un moment donné il y a eu un accident et je sais seulement que je savais que je devais me cacher quoi. [...] J'avais une peur. Je savais seulement... Je ne savais pas ce qui se passait, mais je savais qui fallait que je me cache et après, ils m'ont trouvé donc, hein, et là on a passé encore quelques heures dans un garage pour la réparation de la voiture, un truc... Et voilà. Et après on est arrivé, donc, en Belgique, parce que là il y avait une tante, on nous a déposés là. Mon père ne savait pas qu'on était en train de venir [...] Et puis ça tardait, et trois, quatre mois plus tard, quand même, notre famille de Belgique nous a déposés chez une autre amie, connaissance de ma mère et puis voilà : « maintenant tu te débrouilles ! Ta famille est là, maintenant nous, on repart en Belgique ! » Et puis, j'ai vécu encore un mois dans une petite chambre, donc, hein, pour nous la famille comme ça. Et, après, je sais qu'on a déménagé à Gare-Usines, quoi, où il y a maintenant... Là c'était mon premier quartier où j'habitais, donc ça a toujours été le quartier où les émigrants ils débarquent, c'est le quartier italien. (Bárbara, 55 ans, FR)*

Une véritable aventure, celle que Bárbara tient à nous raconter ! Ce n'est pas par hasard qu'elle commence son récit par l'histoire de son voyage « vers la liberté », c'est le marqueur d'une différence, du sentiment d'être unique et de faire partie des « premiers ». Bárbara avait cinq ans quand elle a quitté le Portugal. Le récit de son premier voyage, rempli d'émotion, raconté à la première personne, marque le début de l'entretien. L'arrivée des Portugais de « seconde génération » nés au Portugal dans les années 1960, les enfants des primo-migrants (la première vague d'immigration portugaise de la fin des années 1960, début des années 1970 vers des pays comme la France et la Belgique, entre autres) est encore marquée par l'illégalité. L'émigration clandestine, « *a salto* [le saut] », avec un « *passaporte de coelho* [passeport de lapin] » et à l'aide des « *passadores* [passeurs] » marquait le début du parcours migratoire de ces premiers émigrés. Un saut vers la liberté, mais aussi vers l'inconnu qui se révéla souvent une dure épreuve.

*Bon, alors je commence avec ma naissance ou comment mes parents ils sont venu ici ? (I : Comme tu le sens ! C'est à toi de choisir par où tu veux commencer, ce qui fait du sens pour toi.) [...] Il [mon père] est parti en 1960. Ils étaient quatre du village et des environs, quatre amis de la même ville qui sont partis avec un passeur, en Espagne d'abord. Ils ont payé, je crois dix mil escudos, à l'époque, pour passe, sans papier. Ils faisaient ça à pied. Arrivés en Espagne, ils auraient dû avoir des papiers, ils ne les ont pas eus, les passeurs ne lui ont pas donner. Là, encore une fois, il a demandé 7 mil*

*escudos. Après avoir l'argent ils sont allés à pied et en camion, ils ont passé les Pyrénées en France. Et, là, ils ont dû attendre des mois jusqu'ils aies les papiers. Ils étaient cachés, puis ils ont reçu les papiers et ils se sont séparés, ils sont partis à pied encore une fois... (Fabrice, 50 ans, FR)*

Si Bárbara raconte ce voyage à la première personne, Fabrice (50 ans, FR) le racontera à la troisième – le voyage de son père. Lui, est né au Luxembourg, enfant d'un primo-arrivant. Il décide de commencer son histoire par celle de son père, par la description détaillée de ce premier voyage, seul, à pied, à travers les Pyrénées. Ce récit s'étale sur une dizaine de minutes ce qui fait preuve de son importance comme point de départ d'une histoire aussi unique. Bárbara et Fabrice sont les premiers Portugais de « seconde génération » au Luxembourg, statut qu'ils renforcent par leur récit de cette expérience *inaugurale* ou la façon dont ils s'approprient la trajectoire parentale.

Pour les participants de la deuxième cohorte – ceux ayant grandi au Luxembourg à la fin des années 1970, début des années 80 –, deux *voyages inauguraux* sont à souligner : celui d'Amália et celui de José. Les deux sont nés au Portugal et sont arrivés au Luxembourg à l'âge de quatre ans et les deux soulèvent d'importants points de réflexion dès leurs premiers mots.

*Alors, laisse-moi réfléchir. Alors, commençons par mon arrivée ! J'étais encore toute petite quand je suis arrivée, j'avais quatre ans quand je suis venue au Luxembourg. [...] Je suis née là-bas [Portugal] et je suis arrivée avec quatre ans. (I : En quelle année es-tu arrivée ?) En 1974. Ma grand-mère avait près de sept enfants et elle les a tous pris avec ! ((Souligne)) Ma grand-mère a fait ses valises et elle a pris tous ses enfants avec, ceux qui étaient mariés, ceux qui n'étaient pas mariés, on est tous venus ! Aucun n'est resté ((+)) ! (I : Alors c'était l'initiative de ta grand-mère ?) De mes grands-parents. ((Souligne)) Ils ont vraiment apporté toutes les valises et les enfants ((+)) ! Ils sont tous venus ! Tous, tous. Cette année-là, personne n'est resté là-bas. [...] Mes parents aussi et ils avaient déjà quatre enfants, nous ! Moi et mes trois sœurs. (Amália, 45 ans, PT)*

Amália est arrivée avec ces grands-parents et ses parents (en plus d'autres membres de la famille). Les premières minutes de l'entretien lancent tout de suite la chercheuse dans des questionnements : de quoi parle-t-on lorsqu'on parle de « seconde génération » ? Amália est une primo-migrante, mais est arrivée encore enfant et a été scolarisée au pays d'accueil (au contraire des générations précédentes) ce qui rend son expérience différente.

José, à son tour, commence son récit comme suit : « j'ai un petit accent, je m'en excuse. Mon père a émigré plusieurs années au Brésil. (I : Ah !) Et immédiatement après avoir sorti du Brésil, il a connu ma mère et il a refait sa vie, bien sûr. Et voilà, il a tout de suite entendu parler d'une offre de travail ici et nous, on a tout le temps garder ce petit accent ((Sourit)) ! » (José, 44 ans, PT). José est lui aussi né au Portugal et est arrivé au Luxembourg avec sa grand-mère car ses parents y étaient déjà. Dès la première minute de l'entretien, il ressent le besoin

d'expliquer les raisons de son accent. La chercheuse est alors confrontée avec un nouveau questionnement : ne serait-il pas plus intéressant et exact parler de « parcours migratoire » que de parler de « pays d'origine » des parents, pour parler de cette « seconde génération » ? En effet, le parcours migratoire de son père semble l'avoir influencé de manière plus intense que le Portugal ne l'a fait. Au-delà de l'accent, le Brésil a d'une certaine manière, influencé ses relations d'amitiés et amoureuses, ses loisirs, ses voyages, l'éducation donné à ses enfants, entre autres. Ainsi, plus que d'un *réfèrent de (dés)appartenance* au pays d'origine, il s'agirait pour José d'un *réfèrent de (dés)appartenance* à un parcours migratoire, dans le sens où il ne renvoie pas uniquement à un point de départ d'une trajectoire migratoire, mais au parcours lui-même (dans ces différentes expériences *ailleurs* mais aussi la somme de ces expériences). Mais est-il le cas pour tous nos participants ?<sup>319</sup>.

Relativement aux participants des cohortes plus récentes, les seuls qui commencent leur récit par un *voyages inaugural* sont Karina, Rebecca et Diana, notamment par le voyage de leurs parents. Les trois le font dans l'intention de souligner l'âge des parents lors de leur émigration (sortie du Portugal) et/ou l'âge d'arrivée des parents au Luxembourg et pour apporter des éléments de contextes, renvoyant à une temporalité socio-historique spécifique.

*Alors, je suis fille d'immigrés portugais, les deux originaires du même village. Ils ont immigré ici dans les années 1980. Je crois que mon père en 1986 et ma mère tout de suite après. Ils étaient très jeunes. Ma mère n'avait que dix-neuf ans et mon père avait déjà vingt-sept ans, je crois. C'est-à-dire qu'ils font partie de cette génération qui est arrivée quand le Portugal est entré dans l'Union Européenne. (Diana, 28 ans, PT)*

*Je raconte aussi l'histoire de mes parents ou c'est juste sur moi ? (I : C'est comme tu veux. Tu commences par ce que tu veux, comme tu le sens...) Alors je crois que je vais commencer par mes parents parce que je trouve intéressant de savoir comment est-ce qu'ils sont arrivés ici. Ma mère, encore jeune, avec dix-huit ans, vers 1973, elle est sortie du Portugal et est allé travailler en France, cueillir des fruits. Après, pendant l'hivers, elle retournait au Portugal. Mon père, je crois qu'il est resté plus longtemps au Portugal et à l'âge de vingt-trois, vingt-quatre ans il est venu au Luxembourg avec un ami, travailler chez un bauer [agriculteur]. Ils se sont connus au Portugal parce qu'ils sont*

---

<sup>319</sup> La réponse est oui. Pour tous nos participants il serait plus adéquat de parler d'un *réfèrent de (dés)appartenance au parcours migratoire* (par exemple, plusieurs parents ont d'abord émigré en France ou Belgique avant d'arriver au Luxembourg). Cependant, il est aussi vrai que le pays d'origine joue le rôle principal dans la (re)construction des *sentiments de (dés)appartenance* de nos participants au cours de leur vie, car c'est avec lui que les parents maintiennent les contacts les plus fréquents et intenses (relations qui y sont entretenues, vacances d'été, etc.). Donc parler de *réfèrent de (dés)appartenance* au pays d'origine est ici conservé. D'autre part, et non moins important, soulignons que les *réfèrents de (dés)appartenances*, tels nous les conceptualisons, sont multiples et enchevêtrés. À titre d'exemple, nous pourrions parler d'un *réfèrent de (dés)appartenance* au genre, d'un *réfèrent de (dés)appartenance* à une profession (carrière professionnelle), entre un sans nombres d'autres *réfèrents*. Les séparer est un exercice théorique à partir duquel nous prétendons comprendre et théoriser le processus de (re)construction des *(dés)appartenance* au cours de la vie et sa place dans le processus de (re)configuration identitaire.

*originaires de villages voisins. Après ma mère a décidé : « bon, alors je pars avec toi au Luxembourg », comme il était déjà ici. Et quelques années plus tard, je suis née ! (Karina, 22 ans, PT)*

*Je suis née ici au Luxembourg et mes parents sont les deux Portugais. Ils sont arrivés très tôt, alors ils ont grandi et vivent ici au Luxembourg ça fait déjà plusieurs années. (I : Ah !) [...] Je crois que ma mère est arrivée encore lors de l'école primaire. Mon père, un petit peu plus tard, avec douze ans ou comme ça. [...] À la maison on ne parle que le luxembourgeois. [...] Je ne me suis jamais senti ((Souligne)) très ((+)) Portugaise parce que je ne maîtrise pas très bien le portugais. (Rebecca, 22 ans, AN)*

À partir de ces extraits, notons que Diana (28 ans, PT), met en avant la temporalité socio-historique en soulignant que ses parents font partie de « cette génération qui est arrivée quand le Portugal est entré dans l'Union Européenne » ; Karina (22 ans, PT), considère important de commencer par l'« histoire » de ses parents, notamment, l'âge de sortie du Portugal, l'âge d'arrivée au Luxembourg, le parcours migratoire (passant par la France avant), les premières professions exercées et le fait qu'ils sont originaires du même village au Portugal – elle décrit un milieu d'origine ; Rebecca (22 ans, AN), à son tour est l'exemple paradigmatique du rôle joué par l'âge d'arrivée des parents au Luxembourg dans le vécu des Portugais de « seconde génération ». Ses parents sont arrivés en début d'adolescence et ont directement intégré le marché de l'emploi, apprenant ainsi le luxembourgeois, ce pourquoi elle ne parle que Luxembourgeois à domicile.

### **À retenir**

Nous avons vu lors du premier chapitre que le parcours migratoire des parents, âge d'arrivés, temporalité socio-historique d'arrivée jouent un rôle dans les expériences des enfants. Ici nous allons jusqu'à montrer que ces *éléments* peuvent, en plus, être directement mobilisés lors de la présentation de soi, lors de l'entretien et de la narration de soi – ce qui dénote son importance dans le *processus de (re)configuration identitaire*. En effet, la manière selon laquelle nos participants débutent leur récit et le fil rouge adopté sont éloquentes, c'est-à-dire, nous donnent à voir (en partie) ce qui, pour eux, est important et qu'il souhaite mettre en avant.

## **7.2. Les voyages d'été au Portugal : entre les mémoires d'enfant et les pratiques au présent**

Jusqu'ici, nous avons vu la manière dont le *voyage inaugural* participe d'un récit de soi. Maintenant, il s'agira de comprendre les enjeux du retour au *village*, à la terre natale des parents par la « seconde génération »<sup>320</sup>. La littérature sur ce sujet est abondante. Les « visites au pays d'origine » par la première génération ont été conceptualisées dans la littérature comme anticipation du retour, comme une contribution au maintien des liens avec le lieu d'origine et donc une façon de surmonter le « mal du pays » et comme un moyen de préserver ses pratiques culturelles (p.ex., Baldassar 2001 ; Conway *et al.*, 2009 ; Stephenson 2002). Elles ont également été conceptualisées comme un moyen de prendre soin des proches restés au pays nous retrouvons de nombreuses études intéressées aux relations et échanges d'aide et de soins transnationales en particulier entre les parents vieillissants et les enfants adultes vivant à distance (p.ex., Baldassar *et al.*, 2007, 2016 ; Baldassar & Merla, 2014 ; Baldock, 2000). Nous retrouvons également une série d'études à propos de l'impact des Technologies de Communication et d'Information sur les liens avec le pays d'origine, en soulignant que celles-ci permettent de maintenir des contacts réguliers et fréquents à travers les distances à moindres coûts, mais aussi augmentent le besoin (le sentiment d'obligatorité ou encore de culpabilité) d'entretenir de tels contacts (p.ex., Baldassar, 2007, 2015 ; Wilding, 2006).

Impliqués lors des visites au pays par la première génération, leurs descendants n'étaient que très peu évoqués lors des premières études à ce sujet. Placés en arrière-plan, leurs rôle et expériences étaient considérés comme secondaires. En ce qui concerne la « seconde génération » en particulier, l'accent principal de la recherche a été placé sur leur intégration dans la société d'accueil (voir Thomson & Crul, 2007). Aujourd'hui, en revanche, un nombre d'études croissant s'intéresse à la vie et aux pratiques transnationales de cette génération, la question étant d'évaluer si les pratiques transnationales de la première génération subsistent au sein de la « seconde génération » et quelles seraient les implications de telles pratiques (p.ex., Levitt, 2009 ; Levitt & Waters, 2002a ; King *et al.*, 2011 ; Tsuda, 2003 ; Wessendorf, 2007, 2009). Un ensemble de travaux est présenté dans *The Changing Face of Home. The*

---

<sup>320</sup> Comme nous l'avons expliqué antérieurement, le *chez-soi* traverse les autres *espaces-temps*. Ainsi, notons que les *vacances d'été au Portugal* est une pratique qui renvoie au pays d'origine, c'est-à-dire du *réfèrent de (dés)appartenance* au pays d'origine, au *chez-soi*. Par ailleurs, nous avons vu que le *chez-soi* opère dans une dynamique de *rapprochement-éloignement* et les *voyages* dans une dynamique d'*identification-différentiation* (en ce qui concerne la manière dont l'individu voit ses *sentiments de (dés)appartenance* bousculés ; c'est-à-dire, la manière dont les *tensions-résolution* opèrent au niveau de la *(re)configuration identitaire*). Ainsi, les *vacances d'été au Portugal* opèrent des deux manières, toutefois nous considérons que les *sentiments de (dés)appartenance* de nos participants sont, dans ce cadre d'expériences, bousculés de manière plus fréquente et intense dans une dynamique d'*identification-différentiation*, ce pourquoi nous les avons placés au sein de l'*espace-temps* des *voyages* (et non pas du *chez-soi*).

*Transnational Lives of the Second Generation*, édité par Mary Waters et Peggy Levitt (2002a), qui considère que la « seconde génération » se maintient liée au pays d'origine des parents à travers différentes pratiques transnationales notamment les visites régulières (p.ex., Kibria, 2002 ; Levitt, 2002 ; Levitt & Waters, 2002b ; Kasinitz *et al.*, 2002 ; Rumbaut, 2002). Plusieurs autres travaux explorent la relation entre les visites aux pays d'origine par la « seconde génération » et la pratique du tourisme sous les dénominations de « *roots tourism* » [tourisme des racines] (p.ex., Basu, 2004 ; DeHanas, 2013 ; Ueda, 2009) ; « *ethnic tourism* » [tourisme ethnique] (p.ex., Yang & Wall, 2009) ; « *diaspora tourism* » [tourisme diasporique] (p.ex., Butler, 2003 ; Coles & Timothy 2004 ; Nguyen & King, 2004 ; Wagner, 2008 ; Graf, 2016), et ; « *heritage tourism* » [tourisme du patrimoine/de l'héritage ] (p. ex., Basu, 2007 ; Newland & Taylor 2010).

Plutôt que d'approcher les visites au « pays d'origine » pour interroger une entité collective (p.ex., communauté, diaspora, etc.), comme le font les travaux présentés ci-dessus, d'autres s'intéressent davantage aux pratiques et aux sentiments expérimentés par la « seconde génération » lors de ces voyages (p.ex., Baldassar, 2001 ; DeHanas, 2013 ; Huang *et al.*, 2016 ; O'Flaherty, *et al.*, 2007 ; Ruting, 2012 ; Vathi & King, 2011 ; Zeitlyn, 2012). Ils explorent les sentiments d'attachement de ces descendants d'é(im)migrés envers les pays d'origine des parents à partir des expériences vécues lors des visites. À la différence de la première génération, plus que d'entretenir des liens familiaux transnationaux, ou de créer les conditions pour un retour désiré, ces voyages deviennent un moyen de s'engager dans des récits d'histoire familiale et d'appartenance, un moyen de connaître et comprendre leurs origines. Certains accordent même une dimension sacrée aux voyages et les considèrent comme un rite de passage ou un « *journey of knowledge* » [voyage initiatique] (p. ex., Bolognani, 2007 ; Mason, 2004).

En ce qui concerne spécifiquement les é(im)migrés portugais, les retours temporaires au pays, symboles du maintien de relations concrètes avec le Portugal, apparaissent régulièrement dans les travaux d'historiens ou de sociologues, mais davantage comme indicateur que comme objet central des recherches (Cabral, 2003 ; Cordeiro, 2002 ; Hily & Oriol, 1993 ; Klimt, 2000 ; Muñoz, 1989 ; Silvano, 2005 ; Strijdhorst dos Santos, 2002, 2003). L'exception est pour Yves Charbit, Marie-Antoinette Hily, Michel Poinard qui dans leur ouvrage *Le va-et-vient identitaire : migrants portugais et village d'origine*, placent les retours systématiques au Portugal au centre de la recherche. Leurs travaux déconstruisent la vision linéaire du processus d'émigration comme déracinement, établissement définitif dans un autre pays et coupure avec la société d'origine. Les auteurs montrent que, malgré leur départ, les

é(im)migrés portugais en France gardent des relations intenses avec leur village d'origine dont ils contribuent à faire évoluer les infrastructures et la vie locale. Le cas de la génération suivante, n'est abordée que très rapidement par ces auteurs. Selon eux, cette génération, née à l'étranger, présente des pratiques de « retour au pays » contrastante avec celles des parents car davantage orientées vers le tourisme balnéaire que les visites familiales (Charbit *et al.*, 1997).

En ce qui concerne les études menées au Luxembourg, nous présentons les deux travaux sur « les Portugais du Luxembourg », qui adoptent une perspective intergénérationnelle. Bien que les voyages au pays d'origine y soient traités, les expériences vécues par la « seconde génération » ne sont que très brièvement explorées. Dans son étude, menée dans les années 1990, Delfina Beirão, avait déjà souligné : « la majorité des immigrants prennent normalement la totalité de leur congé en été afin de pouvoir partir le plus longtemps possible au Portugal. Chaque année, vers la fin juillet, début août, c'est la ruée vers le Sud » (Beirão, 1999, p. 56). Une envie de rencontrer la famille, surtout les parents, et de « donner aux enfants la possibilité de garder contact avec la famille restée au pays, surtout avec les grands-parents, et de montrer le Portugal et ses traditions aux enfants pour qu'ils n'oublient pas leurs origines » (Beirão, 1999, p. 56) motiveraient des visites annuelles au pays. L'auteure souligne aussi le fait que les contacts avec le village ou la ville d'origine semblent se détériorer au fil du temps – « ils retrouvent chaque année de moins en moins le village qu'ils ont connu avant d'avoir émigré » (Beirão, 1999, p. 57). Pour la première génération, la situation devient souvent difficile à vivre – « pour leurs compatriotes restés au pays, les Portugais au Luxembourg sont devenus des "Luxembourgeois", tandis qu'au Luxembourg, ils restent des étrangers » (Beirão, 1999, p. 58). En ce qui concerne les membres de la « seconde génération » et leurs expériences de ces retours au pays, peu est dit dans ce travail. Néanmoins, en ce qui concerne l'« identité de la deuxième génération », l'auteure présente les « vacances au Portugal » (ensemble avec : la langue portugaise et la famille) comme réponse à la question « comment expliquer cet attachement à la nationalité d'origine ? » (Beirão, 1999, p. 145-158). Dans une étude plus récente, Sarah Vasco Correia, en se questionnant sur la (dis)continuité intergénérationnelle de la pratique de la langue et culture d'origine, considère les retours au Portugal comme un « indice considérable » d'une certaine discontinuité (Correia, 2001, p. 181-185). Selon les résultats de sa recherche, arrivés à l'âge adulte, les membres de la « seconde génération » semblent « espacer leurs séjours, voire même y renoncer complètement », ils « manifestent une volonté de voir d'autres pays, s'affranchissant d'une contrainte qui serait familiale » (Correia, 2001, p. 183 cf.).

En ce qui concerne nos données, les *vacances d'été au Portugal* se sont effectivement révélées partie constitutive du *chez-soi*, renvoyant au *réfèrent de (des)appartenance* au pays d'origine ; et également un *espace-temps* de (dé)construction, (re)construction et démultiplication des *réfèrents des (des)appartenance*. Nous maintenons l'approche diachronique par cohorte et en ce qui concerne une perspective sur le parcours de vie, nous avons décidé de présenter, pour chaque participant, les expériences faites en tant qu'enfant, directement suivies des expériences au présent (car au niveau même des récits il est parfois difficile, sinon impossible, voir inutile de les séparer).

Ainsi, les membres de la première cohorte partageaient, pendant leur enfance, non seulement les mêmes difficultés économiques (surtout liées au fait que leurs parents voulaient retourner au Portugal et donc avaient comme priorité d'épargner de l'argent) mais surtout le même contexte socio-historique – un temps passé où les moyens de communication et de transport étaient limités et coûteux.

*La première fois que je suis allée au Portugal c'était sept ans après notre arrivée. [...] J'avais douze ans environ. [...] Je crois que je suis allée trois ou quatre fois durant ((Souligne)) toute ((+)) mon enfance. [...] Donc, on n'a jamais eu ce truc d'aller passer tous les ans là-bas au Portugal en vacances. (I : Et la raison ? Vous pensez...) [...] Il n'y avait pas l'argent. Ma mère, tu sais, elle me disait toujours qu'elle est venue ici au Luxembourg pour y rester plus ou moins deux ans pour gagner un petit peu d'argent pour finir sa maison qu'elle avait commencé au Portugal, mais bien sûr deux ans ça va très vite et tu n'as quand même pas l'argent ! (I : Hum, hum.) Donc, des deux ans, maintenant ça fait 50 ans qu'elle est là ((Rit)) ! (Bárbara, 55 ans, FR)*

*Mes parents n'avaient pas de permis de conduire, c'est-à-dire, on est allé une fois en train, je me rappelle et ça a duré deux, trois jours et là j'étais petit encore. [...]. Plus tard, mon père engageait un chauffeur, c'est-à-dire, lui il conduisait là-bas toute la famille, c'est-à-dire, on était à cinq avec le chauffeur, à six dans la voiture, ça a duré deux jours le voyage. [...] Et, aussi, la frontière Pays Basque. Ça c'était aussi toujours très intéressant parce qu'il y avait, je me rappelle encore, c'était souvent le soir qu'on passait la frontière et là il y avait du feu partout avec les attentats-là... la... (I : La ETA...) la ETA, tout ça. ((Souligne)) Ça j'ai vu, comme enfant ((+)) ! [...] Et là-bas, la vie quotidienne c'était, pour nous, c'était bien ! C'était un peu l'aventure parce que là-bas il n'y avait pas de rues. Portugal ce n'était que du sable ! Souvent. L'électricité c'était très mince aussi. Les toilettes dans les maisons ça n'existaient pas. Mon père il a fait chez-nous, au Portugal, derrière une cabane, dans nos jardins, mais les gens qui habitaient là ils n'avaient pas de toilettes. Il n'y avait seulement, pour laver le linge, il y avait les... (I : Os tanques !) ((Souligne)) Os tanques, voilà ((+)) ! Ça je me rappelle ! J'ai beaucoup joué dans les tanques ! ((Rit)) (I : J'ai beaucoup joué aussi dans les tanques !) Ça je me rappelle aussi. Et que les amis que j'avais là-bas dans la rue, les voisins, quand on venait, pour eux, c'était génial parce qu'on avait d'autres jouets. On n'avait pas beaucoup de jouets. Maintenant, si on regarde ici, notre famille [comparée avec] les voisins luxembourgeois, eux ils avaient plus de moyens, plus de jouets aussi. Mais, là-bas au Portugal, nous on avait des jouets qu'eux, qu'ils ne connaissaient pas parce qu'ils avaient que leurs tracteurs, une balle. Sur le marché c'était toujours la même chose, les mêmes jouets, ein. Toujours les mêmes jouets et nous on avait des petites voitures et, pour eux, c'était extraordinaire. Et après aussi, plus tard, avec la musique, à l'âge de treize, quatorze ans la musique que moi j'apportais là-bas, ils ne la connaissaient pas. (I : Et c'était os radios avec as cassetes...) Cassetes, cassetes, voilà. Et, pour eux, c'était... Et ils ne pouvaient pas s'imaginer qu'il y a une piscine ouverte ! Ça je me rappelle : « une piscine couverte, c'est quoi ça ? ». Où... Oui, les*



*choses que nous on racontait là-bas, pour nous c'était normal et pour eux c'était des choses... Ils ne pouvaient pas s'imaginer, ein.* (Fabrice, 50 ans, FR)

Bárbara n'a eu l'occasion de retourner au Portugal que lorsqu'elle a complété douze ans, et n'y retournait pas toutes les années. Comme nous l'avons vu précédemment, ses vacances étaient passées dans des colonies de vacances organisées par *Caritas* ce qui lui facilitait l'immersion dans un milieu luxembourgeois. Pour Fabrice, les vacances d'été étaient toujours passées au Portugal, au village – « pour l'été, quand on allait tous les ans au Portugal, quatre semaines. Pour moi, les vacances c'était toujours au village, au centre du Portugal. Voilà » (Fabrice, 50 ans, FR). De ses vacances nous soulignons les particularités d'un temps passé, non seulement des vécus du *trajet*, mais aussi des expériences au pays.

Comme nous auront l'occasion de l'observer au long de ce chapitre, les *trajets* d'aller-retour ont laissé autant de marques dans la mémoire de nos participants que les *vacances d'été au Portugal* à proprement parler. Les expériences de ces trajets sont, bien évidemment, elles aussi intimement liées aux contextes socio-historiques (et technologiques) dans lesquelles elles ont été vécues. Pour Fabrice, ces souvenirs sont éloignés dans le temps, un temps où les parents n'avaient pas le permis, les vols étaient trop chers, voire inexistantes, les frontières surveillées, les monnaies différentes, entre autres. Comme lors de la description du *voyage inaugural*, Bárbara et Fabrice soulignent l'exceptionnalité de leur statut : descendants de « primo-arrivants ». Ainsi, leur description des trajets et du Portugal rencontré à l'arrivée renvoie à une temporalité distante. Le village au Portugal, « c'était l'aventure » : rues de sable, électricité mince, pas de toilettes, pas de machines à laver<sup>321</sup>, peu de jouets et très simples, pas de piscines ouvertes ou de radiocassettes. Le contraste entre un Luxembourg prospère et un Portugal pauvre était, pendant son enfance et adolescence, fortement ressenti par Fabrice.

---

<sup>321</sup> Comme nous l'avons développé dans le *cadre méthodologique* (cf. Chapitre 3), l'*entretien compréhensif* implique une participation et un engagement actifs de la part du chercheur. Les entretiens prennent la forme d'une conversation « sans se laisser aller à une vraie conversation » (Kaufmann, 2016, p. 47). J'ai donc décidé de rendre visible ma participation au cours des entretiens au long du chapitre *les voyages*. À plusieurs reprises, je soulignerai ma participation et mon positionnement lors des *conversations* et je mettrai en évidence ma propre histoire migratoire, ainsi que la réflexivité qui lui est associée. Ici, j'ai complété l'idée de Fabrice, qui cherchait le mot « *tanques* », qui en français est difficile à traduire de par l'imaginaire qui lui est associé. La traduction directe serait : cuves de lavages. J'ai décidé de compléter son idée de manière consciente. Moi aussi, à chaque retour annuel au Portugal pendant les vacances d'été je retrouvais une réalité très distincte de mon référent suisse, où je suis née et je grandissais : les rues de sable, les jouets, etc., mais surtout les *tanques* où je m'amusais, prenais des bains et où ma mère passait ses après-midis à faire la lessive, car il n'y avait pas de machine à laver. De bons souvenirs, comme pour Fabrice, associés à un temps passé, autour desquels nous avons ris. Bien que presque vingt ans séparent nos expériences, mon intervention lors de l'entretien a permis un rapprochement participant-chercheuse ce qui à son tour contribue à « rompre la hiérarchie » (Kaufmann, 2016, p. 46-47) et à « banaliser l'exceptionnel » qui est le cadre de l'entretien compréhensif (Kaufmann, 2016, p. 61).

Une fois atteinte la majorité (et dépassé l'âge de l'obligatorité du service militaire au Portugal) Fabrice a arrêté les visites au pays – « j'y suis allé encore une fois à l'âge de 19 ans ou 20 ans [...] et puis, pendant vingt ans je ne suis plus retourné ». Il n'y est retourné qu'une fois, marié et avec des enfants, lorsqu'il a décidé de faire visiter le pays à sa femme Luxembourgeoise et à ses enfants – « je voulais montrer aussi aux enfants un peu la source, là où je suis né et on est allé au village » (Fabrice, 50 ans, FR). Maintenant ils voyagent un peu partout, et pas forcément au Portugal. Quant à Bárbara, aussi mariée dans le cadre d'un mariage exogamique, a quand même gardé une certaine régularité dans les voyages au Portugal (voyage de noce inclus). Elle voulait aussi faire connaître le Portugal à son mari et son enfant. Son fils, qui n'appréciait pas particulièrement le village au Portugal, est resté surpris lors de sa première visite à Porto et Lisbonne.

*Lisbonne et Porto, je crois qu'il les a découverts il avait quinze ans, un truc comme. Et, quand même, j'étais étonnée quand il a dit : « oh, j'imaginai le Portugal différemment. » Là je dis : mais ça c'est parce que tu penses ce que tes copains, ... Parce que maintenant, bien sûr, il y a plus de racisme, entre guillemets, plus que de mon temps. Donc lui, bien sûr, il a des copains Portugais. Il a des copains Luxembourgeois, ein, et ils forment des petits clans. Alors, il ((Souligne)) entend ((+)) les Luxembourgeois parler sur les Portugais. Donc lui, pendant longtemps, il n'a jamais dit qu'il avait une mère Portugaise, vous voyez... parce qu'il ((Souligne)) ne veut pas ((+)) être des mauvais, ein, des sales, des pauvres, dans sa tête à lui. Donc, il se faisait cette image que ((Souligne)) tous ((+)) les Luxembourgeois ont du Portugal. Dis, mais : ((Voix de mépris)) « pffff, sales pauvres... » ((+)) Donc, et pour ça, j'étais étonnée quand lui, en tant qu'adolescent il a dit : « ah, le Portugal c'est quand même différent de ce que je pensais ! » Vous vous rendez compte ?! (I : Intéressant.) [...] ((Souligne)) Donc, il a eu du mal à dire ouvertement qu'il est quand même moitié Portugais ((+)). (Bárbara, 55 ans, FR)*

Le fils de Bárbara, aujourd'hui dans la vingtaine, cache qu'il est « à moitié Portugais »<sup>322</sup> en raison des moqueries à l'école, des stéréotypes associés aux *Portugais au Luxembourg* (considérés comme « pauvres », « sales », etc.). D'après Bárbara, l'image que son fils se faisait du Portugal et des Portugais était conditionnée par ce qu'il entendait de ses camarades de classe luxembourgeois, d'où la surprise une fois arrivé à Lisbonne et à Porto. Par ailleurs, Bárbara considère qu'aujourd'hui le « racisme » se fait sentir de manière plus intense qu'à son époque, car en raison des vagues successives d'immigration portugaise, « les Luxembourgeois en ont marre », ils se sentent « obligés à parler le français tout le temps, une langue qu'ils détestent » – les Portugais récemment arrivés sont la « goutte en trop qui fait tourner le navire » (Bárbara, 55 ans, FR).

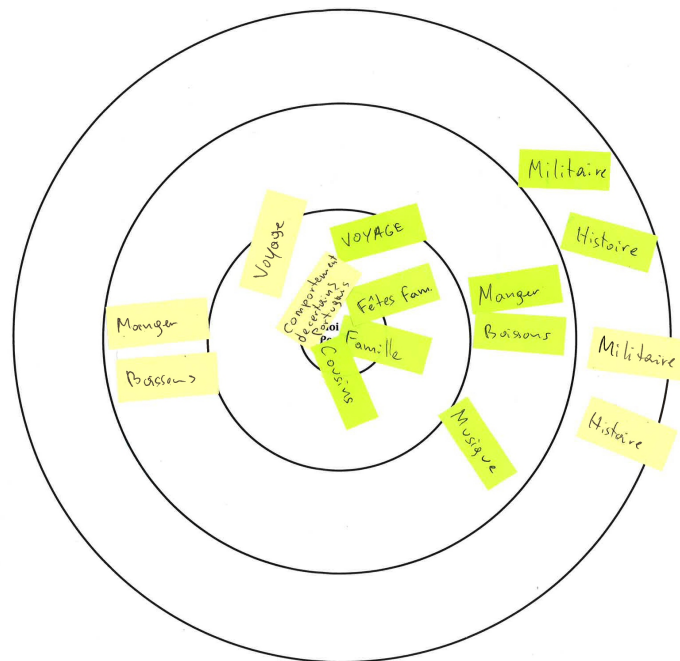
Les Portugais bien établis ne veulent pas être confondus avec les nouveaux arrivants dont les caractéristiques extérieures et le mode de vie sont encore trop proches des

---

<sup>322</sup> Il y arrive aisément car il ne porte pas de nom d'origine portugaise, nous dit Barbara.

Portugais restés dans le pays d'origine. Ce sentiment de supériorité de la part des anciens immigrés réside dans le fait qu'ils ont adopté un mode de vie plus proche de celui des Luxembourgeois, et c'est en voyant les nouveaux arrivants et en les critiquant qu'ils se rendent compte de cette évolution. Ils se sont déjà appropriés les habitudes des nationaux au point de se sentir plus proches de ces derniers que des compatriotes qui viennent tout juste d'arriver et qui ont un style de vie encore « trop portugais », non adapté à leur environnement (Beirão, 1999, p. 170).

Nous retrouvons cette critique envers les « nouveaux arrivants » chez Inês (44 ans, PT), Gabriela (41 ans, PT) et Helena (39 ans, PT) qui considèrent que les Portugais récemment arrivés au Luxembourg ne s'adaptent pas, ne font pas d'efforts, ne viennent que pour les bénéfices sociaux et ne cherchent pas à trouver du travail, etc. Mais ce sont les descendants des « primo-arrivants » qui tiennent la position plus critique. Bárbara insistera sur le fait qu'« ils ne font pas d'efforts pour apprendre les langues » et Fabrice sur le fait qu'« ils ne montrent aucun respect et qu'ils parlent mal »<sup>323</sup>, qu'il place au centre de la carte comme une des *éléments* qui le plus fortement l'éloigne du pays d'origine (« comportement de certains Portugais »).

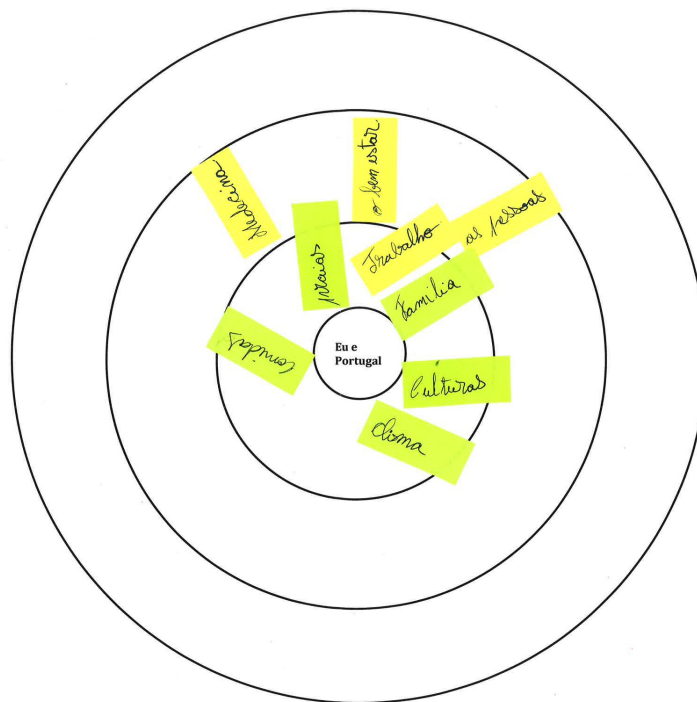


Carte de (dés)appartenance de Fabrice (50 ans)

<sup>323</sup> Le jour même de la réalisation de l'entretien, quelques heures après sa conclusion, Fabrice nous appellera au téléphone pour rajouter, selon lui, « quelque chose de très important » qu'il avait oublié de dire. Il nous racontera qu'à chaque, entraînement de football de son fils, il est surpris de voir comment les « nouveaux Portugais » sont mal éduqués et insultent leurs propres enfants en proférant des jurons. Ce que Fabrice critique de façon véhémente.

Observons que Fabrice place également « voyage » au centre de sa *Carte* : à la fois comme *élément de rapprochement* et d'*éloignement* en relation avec le pays d'origine. Ce sentiment ambivalent en relation aux vacances est souvent décrit par nos participants et renvoie surtout à la période de l'adolescence (et lassitude envers le *village d'origine*).

Avant de passé aux participants de la deuxième cohorte notons que Inês et Helena mentionnent également la lassitude envers le village, mais relativement à leurs enfants. Par exemple, Helena (sœur à Inês), souligne que ces neveux, étant adolescents, commencent ressentir cette lassitude envers le village - « quand ils [les enfants] sont tout petits, ça marche. Déjà le fils de ma sœur [adolescent], il déteste là-bas parce que : “oh, ça ne capte même pas de réseau Internet !”. Il n’y a un qu’un endroit où ça capte, au fin fond du village » (Helena, 37 ans, PT). Mais les deux placent des *éléments de rapprochements* liés aux *vacances d’été* au pays d'origine sur leur *Carte de (dés)appartenance* (comme d'ailleurs tous nos participants).

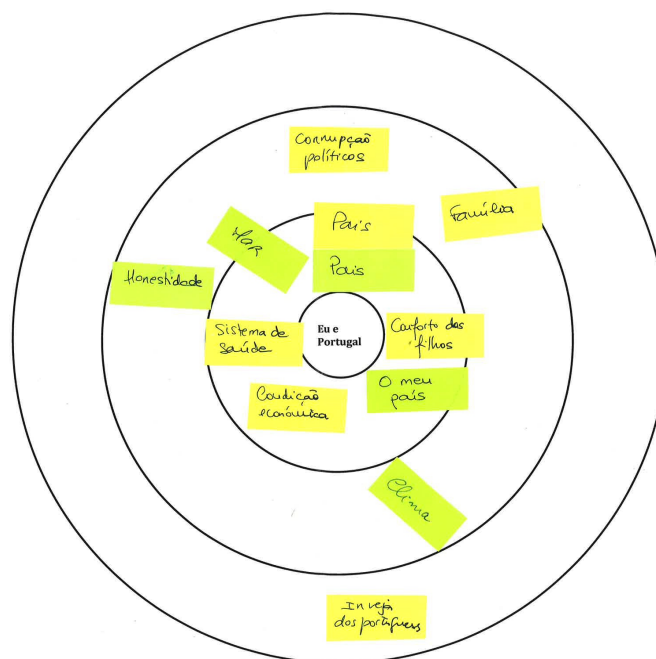


*Carte de (dés)appartenance* de Inês (44 ans)

Inês place le « *clima* [conditions météorologiques] », « *comidas* [nourriture] », « *família* [famille] », « *praias* [plages] » et « *culturas* [cultures] », comme *éléments de rapprochement* au pays d'origine, au centre de sa *Carte*. Alors que les *éléments d'éloignement* tournent autour des conditions de vie au Luxembourg, présentées comme supérieures

relativement au Portugal : « *medicina* [le système de santé] », « *o bem estar* [le bien être] » et « *trabalho* [travail] ».

Helena, de même, place comme *éléments d'éloignement* envers le pays d'origine, des *éléments* liés aux conditions de vie au Luxembourg, qu'elle présente comme supérieures relativement au Portugal : « *sistema de saúde* [le système de santé] », « *condição económica* [les conditions économiques] » et « *conforto dos filhos* [le confort pour ses enfants] ». À la différence de sa sœur (Inês), Helena place ces éléments au centre de sa *Carte*, dénotant ainsi leur pertinence dans sa relation avec le Portugal. Les *éléments de rapprochement* liés aux *vacances d'été au pays* sont placés plus loin (« *clima* [conditions météorologiques] », « *mar* [mer] »).



Carte de (dés)appartenance de Helena (39 ans)

Rappelons-nous qu'alors que Inês est rentrée au Luxembourg à l'âge de 13 ans (et n'a passé qu'un an au Portugal), Helena y a vécu une grande partie de sa vie, n'ayant rentrée au Luxembourg qu'à l'âge de 20 ans. Les raisons qui ont poussés Helena à ré-émigrer sont directement liés aux conditions de vie au Portugal. Par ailleurs, notons qu'elle place les « *pais* [parents] » à la fois comme *élément de rapprochement*, étant donné qu'ils habitent au Portugal, mais également comme *élément d'éloignement* car la relation qu'elle entretient avec eux n'est pas forte – « le courant ne passe pas si bien avec mes parents ! » (Helena 30 ans, PT). Elle va jusqu'à affirmer qu'une fois les parents décédés il se rendra moins souvent au Portugal. En effet, la qualité des relations qui y sont entretenues jouent un rôle dans les visites aux pays.

Nous arrivons maintenant aux participants de la deuxième cohorte, ceux ayant grandi dans les années 1970-80. Nous observerons : comment Amália, au cours du parcours de vie, a (re)découvert (et s'est (ré)approprié) le « pays d'origine » ; comment, chez José, le *trajet* a laissé autant de souvenirs que le séjour au pays ; que pour Samuel, c'était « bizarre » d'appeler famille à des gens qu'il voyait si rarement ; que Luís garde de bons souvenirs des vacances, en particulier des excursions exceptionnelles à la plage ; que les *vacances d'été au Portugal* ont constitué le premier moment où Benjamim a pris conscience qu'il était « enfant d'immigrés portugais au Luxembourg » ; et, que pour Rodrigo, entre le trajet d'*aller* et celui du *retour*, les *vacances d'été au Portugal* étaient un véritable « manège d'émotions » dans lequel la dimension sensorielle était fortement impliquée.

*((Souligne)) J'ai oublié de raconter une chose ((+)) ! Je suis arrivée ici encore toute petite et la première fois que je suis retournée au Portugal, j'avais dix-sept ans ! [...] C'est là où j'ai vu la première le Portugal ! Avec dix-sept ans ! Et j'ai bien aimé ! (I : Quelles étaient tes attentes à l'époque ?) J'imaginai que le Portugal était un pays ((Souligne)) très ((+)) arriéré, où il n'y avait rien. Les gens disaient : « au Portugal on ne gagne pas d'argent ! ». Alors on ne pouvait pas imaginer, on n'avait pas de télévision comme aujourd'hui où il existe cette connexion avec le Portugal. [...] (I : Et quand t'es arrivée ?) ((Souligne)) Quand je suis arrivée, j'ai vu que tout était bleu, qu'il avait la mer, qu'il y avait le soleil ((+)) ! (Amália, 45 ans, PT)*

Pour Amália, ce « premier retour » au Portugal marque la fin d'une diabolisation du Portugal alimentée par les récits des membres de sa famille et le manque de connexions avec le pays (p.ex. à travers des médias qui à l'époque était limités). Elle passe d'une vision négative du « pays d'origine », essentiellement liée à de la pauvreté à une vision positive, associée à l'été – « tout était bleu, il y avait la mer, il y avait le soleil ». Ce fut aussi pour elle l'occasion de connaître des membres de la famille qu'elle n'avait jamais rencontrée avant. Souvenons-nous qu'en tant qu'enfant et adolescente, elle « cachait » son origine portugaise en raison des situations de « racisme » qu'elle avait vécu. Selon elle, ce voyage n'a rien changé, c'est-à-dire, elle continuait d'associer le fait d'« être Portugaise au Luxembourg » à quelque chose de négatif. Une fois mariée à un Portugais de première génération, Amália a accepté d'y retourner tous les ans pour les vacances d'été car son mari y tenait. Pour elle, c'était un véritable sacrifice car elle n'aimait pas le village et ses gens – « j'ai commencé à aller au Portugal, mais à cette époque-là, je n'aimais pas y aller. [...] Je trouvais ce village un vrai désert, je trouvais que ce n'était pas propre et je n'aimais pas les personnes là-bas qui ne s'intéressaient que des apparences ». Nous avons vu, d'ailleurs que sa fille, grandie dans un tel contexte, s'est toujours sentie proche du Portugal – « elle est ((Souligne)) beaucoup plus ((+)) la typique *emigrante*

que moi », nous disait Amália.

La critique concernant la valeur accordée par les Portugais aux apparences mérite d'être soulignée, car elle est centrale dans le récit de plusieurs de nos participants. Selon Amália, les gens du village étaient curieux, critiques et ne s'intéressaient qu'aux apparences : « pourquoi vous ne construisez pas une maison ? Pourquoi vous voyagez en avion et louez une voiture au lieu de venir avec une bonne voiture ? Ces questions me gênaient ! » (Amália, 45 ans, PT). Cette expérience est partagée par plusieurs de nos participants et est liée de près à la question des stéréotypes associés à l'*emigrante* au Portugal – dont les Portugais de « seconde génération » au Luxembourg se disent particulièrement la cible (cf. Chapitre 9).

*Le plus drôle c'est que maintenant, quand je vais au Portugal ((Souligne)) j'adore le Portugal ((+)) ! Maintenant je suis une de ces personnes qui disent : « j'espère un jour avoir un appartement là-bas ! ». Mais je veux au bord de la mer ! [...] Là-bas je m'adapte bien, mais je pense que ça c'est l'âge aussi parce qu'ici tu as toute ta vie, tu as tout ton passé, toutes tes erreurs sont ici. Quand je suis là-bas je me sens une autre personne et ça m'aide, n'est-ce-pas... J'adore, je me sens bien là-bas. [...] ((Souligne)) J'adore. Moi, j'adore. Je me sens bien là-bas, je me sens une autre femme ! ((+)) Il faut aussi tenir compte du fait que là-bas on n'a pas le quotidien de travail, maison, laver les vêtements, manger... Mais, aujourd'hui je dis : j'espère un jour acheter un appartement et vivre le temps de ma retraite là-bas ! (Amália, 45 ans, PT)*

En plus de son histoire et du fait qu'elle n'a jamais apprécié le Portugal, Amália se sentait étrangère « ici et là-bas » en raison de son « accent français dans toutes les autres langues » (cf. Chapitre 9), mais son expérience a radicalement changé ces dernières années. Le goût du Portugal lui est venu après son divorce et lorsque sa mère a acheté un appartement dans une des plus grandes villes du Portugal. À ce moment-là, Amália se fait une nouvelle expérience du pays. Après avoir ressenti un véritable « coup de foudre » par cette ville, elle rêve d'y vivre, d'y passer ses derniers jours. Elle dit devenir une « nouvelle femme », elle s'y sent bien, une autre personne, toutes « ses erreurs du passé » sont au Luxembourg. Entre le village et la ville, entre une étape de la vie et l'autre, entre une condition (mariée) et l'autre (divorcée), une (re)découverte du pays d'origine s'opère. Elle embrasse aujourd'hui les origines qu'elle avait caché. Notons encore qu'elle constate d'une part que le parcours de vie joue un rôle dans cette dynamique – « je pense que c'est l'âge aussi » –, et d'autre part qu'il s'agit d'une vie parallèle, c'est-à-dire, d'une vie imaginée, qui ne prend forme réelle que lors des vacances – « là-bas on n'a pas le quotidien de travail, maison, laver les vêtements, manger ». D'ailleurs, il n'est pas rare que nos participants mettent en avant ce caractère temporaire, illusoire, d'une vie au Portugal qui n'est pas la « quotidienne » (considérée comme la vraie vie).

((Souligne)) *Quand je me rappelle les voyages en autobus [...] ((Soupire)) Les gens travaillaient toute la journée et le jour-même, ils voulaient partir le plus vite possible au Portugal. Ils rentraient dans l'autobus, tous en sueur. Plusieurs enlevaient les chaussures ! ((Rigole)) C'était une odeur de pieds puants ((+)) ! Seulement pour partir le plus vite possible au Portugal ! Et mon père aussi ! C'est pour ça que je me dis qu'il y avait déjà le congé collectif à cette époque ((Rit)) parce que presque tout le monde voulait partir le même jour ((+)) ! Mais quel voyage ! C'était un voyage de deux jours ! C'était deux jours pour arriver au Portugal. [...] Tout le monde fumait à l'époque ! (I : Non !) Chacun faisait ce qu'il lui plaisait, alors tout le monde fumait dans les autobus. [...] ! Et l'odeur ! Désolée, mais l'odeur à vomis dans l'autobus... (I : Il y avait de tout à l'intérieur...) Et les gens voulaient prendre un maximum de bagages. Je me souviens très bien, parfois c'était même de la poubelle. Tout ce qu'ils pouvaient, des vélos, des tricycles... En France, on ne voulait pas qu'il s'arrête parce que c'était cher ! [...] Je me souviens de tout ça, en tant qu'enfant ! Les arrêts en Espagne. On s'arrêtait à Vilar Formoso pour acheter des bonbons et des chocolats pour la famille ! (I : Oui.) Les femmes achetaient ce parfum horrible aux gitans ((Rit)) ! Je ne c'est plus le nom, je crois que c'était Tabu. ((Souligne)) Je me souviens encore du nom ! Mon dieu ! Elles l'essayaient et après c'était une odeur dans l'autobus ((+)) ! (I : C'est impressionnant comme nous avons les mêmes souvenirs !)* (José, 44 ans, PT)

Les souvenirs liés au *trajet d'aller*, souvent décrits par nos participants comme sollicitant les sens, en particulier l'odorat. Dans les autobus, l'odeur de sueur, de pieds puants, de vomis, de toilettes, de tabac, de nourriture... au parfum *Tabu*<sup>324</sup> ! Sa description est longue et ne s'arrête pas ici. Il décrira les montagnes, les routes sinueuses, entre autres paysages variés. José y retournait avec une certaine régularité – « au début, c'était une fois tous les deux ans. Après, une fois que les voyages étaient moins chers, une fois par ans ». Rappelons que ce participant décrit son enfance comme marquée par une situation économique précaire. Entre une maison « délabrée », une rue « compliquée », l'aide d'institutions qui livraient régulièrement un « panier » de nourriture à la maison, l'alcoolisme de son père (comme pour Amália), tout semble renvoyer à une situation de pauvreté, comme lui-même la décrit. D'autre part, comme nous l'avons vu lors du *voyage inaugural*, le contexte du *chez-soi* de José était vivement marqué par le Brésil (le parcours migratoire de son père) – « chez nous ce n'était pas comme chez ceux où les parents pensent “je vais au Portugal”. Mon père c'était plutôt : “mon Brésil, mon cher Brésil !”. Ma mère, elle, c'était une personne *serrana* [montagnarde], une personne simple, qui ne parlait pas grande chose. Elle disait juste qu'elle avait eu une enfance pauvre. Alors, on ne voyait pas très positivement le Portugal ». Néanmoins, une fois les voyages devenus moins coûteux, il a pu y retourner tous les ans et se faire une image plus positive du pays – « on a commencé à aimer le Portugal une fois qu'on a commencé à y aller en vacances et qu'on y retrouvait nos amis ou cousins qui étaient, d'ailleurs, nos premiers amis,

<sup>324</sup> Ici encore, je partage avec José un souvenir, « le parfum horrible que les femmes achetaient aux gitans » dans les aires de services. J'ai gardé pendant longtemps les petites bouteilles où le parfum était commercialisé. Combien d'autres enfants d'é(im)migrés portugais (en provenance de différents pays) se souviendront de cette odeur ? Encore une fois les mémoires partagées créent une proximité participant-chercheuse (dans un cours espace de temps), qui d'une autre façon serait difficile à atteindre lors d'un entretien. Comme pour Fabrice, un écart d'âge de plusieurs années me sépare de José, qui peut être comblé par ce partage de souvenirs communs.



les cousins. Après, aussi les amis qui venaient de l'étranger, qui étaient aussi enfants d'*emigrantes* » (José, 44 ans, PT). En effet, les relations entretenues avec les cousin(e)s au Portugal et avec les autres « enfants d'*emigrantes* » lors des *vacances d'été au Portugal* sont chères à nos participants. Aujourd'hui, José partage ses vacances entre le Portugal et le Brésil, où il part avec ses enfants, mais pour des raisons de prix et de sécurité, le choix retombe plus souvent sur le Portugal.

Par ailleurs, le *congé collectif* revient aussi dans la plupart des récits de nos participants. Comme nous l'avons vu, la quasi-totalité des parents de nos participants ont exercé ou exercent une profession dans les secteurs de la construction (pères) et du nettoyage (mères). Au Luxembourg, trois *congés collectifs* (selon la branche d'activité), résultants des conventions collectives de travail, sont prévus. Pour le secteur du bâtiment, le *congé collectif* débute en fin juillet et se termine vers la fin août<sup>325</sup>. Dans la mesure où la plupart des d'é(im)migrés portugais de première génération au Luxembourg travaillent dans le secteur du bâtiment, ceci pourrait expliquer le mouvement en masse des é(im)migrés portugais vers le Portugal, qui profitent alors des arrêts de chantier à cette période.

Samuel a été envoyé au Portugal à l'âge de quinze ans. Il a donc vécu toute son enfance au Luxembourg. Il partait tous les ans au Portugal pour les vacances – « l'habituel ». Samuel habitait un « quartier luxembourgeois » et il souligne à plusieurs reprises le fait d'être entouré d'un contexte luxembourgeois et loin d'une « ghettoïsation portugaise » (selon ses propres mots). Pour lui, c'était « bizarre appeler famille » des personnes qu'il voyait si peu – « moi, personnellement, je n'ai jamais eu une très grande identification au Portugal. D'ailleurs, pour moi c'était toujours bizarre d'aller au Portugal, d'y voir des personnes que j'appelais de la famille et que je ne voyais que deux fois par ans, mais qui était extrêmement importantes » (Samuel, 45 ans, PT). D'autre part, nous constatons que la plupart de nos participants partagent deux conditions similaires : premièrement, comme nous l'avons souligné, leurs pères travaillent (ou travaillaient) dans le secteur de la construction et se trouvent couvert par le *congé collectif* ; deuxièmement, la plupart des parents ont comme lieu d'origine un village à l'intérieur du Portugal (qui sont d'ailleurs les zones plus pauvres du pays), c'est-à-dire éloigné de la côte. Pour eux les excursions à la plage configuraient des exceptions.

Comme Samuel, Luís été envoyé au Portugal en début d'adolescence. Il a donc vécu toute son enfance au Luxembourg. Comme pour tant d'autres participants, le *trajet* en voiture a laissé, chez Luís, un même souvenir – « ((Souligne)) je vomissais tout le temps ((+)) ! ». Il

---

<sup>325</sup> Pour plus d'information voir : <http://www.itm.lu/home/droit-du-travail/conges-collectifs.html>.

nous décrira en détail les paysages, les courbes de la route, les odeurs, etc. Cependant, il affirme garder de bons souvenirs de ces vacances, particulièrement les excursions à la plage – « je me souviens de la plage, ce qui est excellent, n'est-ce pas. Alors je me souviens de Portugal avec de bons yeux » (Luís, 43 ans, PT).

*Lors de la troisième année de primaire on commence à avoir cette notion de : « ah, mes parents sont Portugais et nous sommes au Luxembourg », parce qu'il y avait les grandes vacances où, vrummm, on partait pendant trois, quatre semaines au Portugal où tout changeait radicalement ! On partait au Portugal et aller au Portugal pendant l'été, pendant un mois, c'était une vraie fête, une joie, tout le monde est heureux, il fait toujours chaud. [...] Mais, après, c'était toujours un peu triste quand on rentrait des vacances. (Benjamim, 40 ans, PT)*

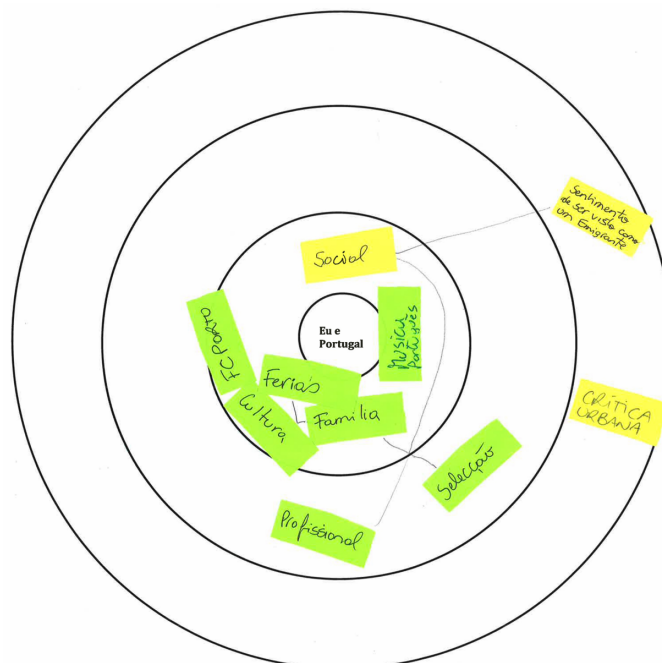
Le récit de Benjamim est rythmé par son parcours scolaire. C'est lorsqu'il arrive à la troisième année du primaire qu'il se rend compte pour la première fois, grâce aux *vacances d'été au Portugal*, que « ses parents sont Portugais et qu'il est au Luxembourg ». Entre une *différentiation* par rapport à ses camarades de classes qui ne partaient pas, et une *identification* avec les autres enfants d'é(im)migrés portugais, il prend conscience qu'il est « *filho de emigrantes* [fils d'é(im)migrés] ». Il partait au Portugal « où tout changeait radicalement », dont les conditions climatiques : d'un côté « la chaleur et le soleil », de l'autre « le froid, le brouillard et la brume » ; le *trajet d'aller* rempli de joie, le *trajet de retour*, de tristesse – « [je pensais] : mais pourquoi je dois vivre ici dans ce froid, ce brouillard, cette brume ? ». D'ailleurs, notons dès lors, que le *trajet d'aller* est souvent mentionné et décrit avec détails, tandis que le *trajet de retour* – où les rencontres familiales cédaient la place aux adieux – est plutôt absent des récits de nos participants et lorsqu'il est décrit, les émotions prennent le dessus.

Comme José, Benjamim souligne la place occupée par les cousins au Portugal. Si pendant l'enfance, il s'agit d'un des liens les plus forts entretenus avec le Portugal, à partir de l'adolescence ces liens tendent à se dissoudre progressivement – « ce que je me rends compte aussi, par rapport à mes cousins c'est que quand on était petits on était inséparables. [...] Mais après, chacun se marie, chacun a sa propre vie. [...] Et petit à petit, on commence à s'éloigner, parce qu'après les opinions sont différentes. [...] Moi, ce qui m'éloigne un peu, c'était le fait qu'on a grandi dans une société un peu différente » (Benjamim, 40 ans, PT). Cette expérience est vécue par une grande partie de nos participants.

*Quand on partait en vacances au Portugal, par rapport aux autres émigrés, nous qui sommes du Luxembourg, on avait un certain avantage parce qu'on savait bien le portugais et ensuite on avait le français, on savait parler l'allemand [...] ((Souligne)) J'ai remarqué que nous, du Luxembourg, on avait un certain avantage parce qu'on savait parler plus de langues ((+)) ! [...] Il y avait même des*

moments où je voulais me fazer passar por um verdadeiro português [faire semblant que j'étais un vrai Portugais] ((Sourit)), mais je me trompais sur quelques mots. [...] ((Souligne)) Les gens remarquaient tout de suite : « ah, tu dois être emigrante toi ! » Et moi, ce mot-ci : emigrante... Emigrante ? Je le trouvais que ce mot n'était pas trop adéquat parce qu'au fond, je ne suis pas un verdadeiro emigrante [vrai emigrante], mais pour ceux qui ne le savent pas, pour eux, je suis un emigrante point barre ! Au Portugal, on est emigrante ((+)) ! (Benjamim, 40 ans, PT)

Selon Benjamim, pendant les *vacances d'été au Portugal*, les enfants d'é(im)migrés en provenance du Luxembourg ont un avantage par rapport aux autres enfants d'é(im)migrés : ils dominent plusieurs langues, notamment le portugais. Cette idée est transmise par plusieurs de nos participants et la comparaison est souvent établie en relation à ceux provenant de France – qui eux « ne savent que le français et le portugais très mal ». En effet, les vacances sont pour Benjamim un temps d'*identification* et *différentiation* permanentes. Il voulait faire semblant d'être un « vrai portugais », mais la francisation qu'il opère sur les mots en portugais le trahissaient ; au Portugal, les gens le voient comme un « *emigrante* » (catégorie stéréotypée au Portugal), catégorie avec laquelle il ne s'identifie pas ; une fois au Portugal il truquait et se disait « *emigrante* de Lisbonne », plus qu'« *emigrante* du village » (cf. Chapitre 9). Autant de catégories mobilisées : entre *identification* et *différentiation* ; entre « identité pour soi » et « identité pour autrui » (Dubar, 2015, p. 104) ; entre *tensions* et *résolutions* – à partir desquelles ses *sentiments de (dés)appartenances* étaient bousculés (cf. Chapitre 9).



Carte de (dés)appartenance de Benjamim (40 ans)

Quelques peu *éléments éloignent* Benjamim du pays d'origine : « *social* », « *sentimento de ser visto como emigrante* [sentiment d'être perçu comme un *emigrante*] », « *crítica urbana* [critique] ». Le *social* concerne la lenteur des services publics portugais ; la *critique* concerne la valeur attribuée aux apparences par les *Portugais au pays* et les *Portugais au Luxembourg* (cf. Chapitre 5) et, le sentiment d'être perçu comme un *emigrante*, concerne le stéréotype de l'*emigrante* au Portugal dont nous développerons dans le chapitre 9.

Une fois adulte, marié à une Portugaise de première génération et avec des enfants, Benjamim continue à passer ses vacances d'été au Portugal – « toutes les années c'est presque une obligation d'aller au Portugal, parce que c'est bon, nous allons voir la famille. [...] [Encore aujourd'hui, j'aime visiter ma famille] J'aime beaucoup mon parrain, qui est le frère de mon père. Et ma marraine c'est pareil ! Je ne peux pas penser à aller au Portugal sans les visiter ! C'est comme visiter un *altar* [autel de l'église]. Pas un *altar*, mais plutôt un *santo* [saint] ! C'est une obligation ! ». Ici nous notons le *sentiment d'obligation* vécu de manière positive, dans le sens où il renvoie à de forts attachements aux pays. Mais, encore aujourd'hui « le sentiment d'être vu comme un *emigrante* » lorsqu'il est au Portugal le gêne.

*C'est un sentiment que l'on perçoit chez les gens, dans leur regard et je suis sûr que ça vous est déjà arrivé dernièrement, non ? Quand vous partez en vacances au Portugal, en été ? (I : Hum, je ne sais pas... comment ?) Mais, si vous retournez au Portugal et si vous y allez en voiture et la plaque d'immatriculation est Luxembourgeoise, vous allez voir le regard des gens ! Les gens regardent d'abord la voiture. Ils regardent d'abord vers le bas, c'est impressionnant. Après ils regardent vers le haut. Oui ! Et après, au Portugal, ce n'est pas que ça. On loue une voiture, voilà. Les voitures sont extrêmement chères et elles ne sont pas de bonne qualité. Parce que, si elles étaient de bonne qualité elles seraient encore plus chères. Alors on prend une voiture pas chère de basse gamme mais avec une plaque d'immatriculation portugaise. Et alors là, on est déjà vu comme un Portugais, mais de basse gamme, c'est-à-dire, un Portugais de classe moyenne. C'est automatique ((Rit)) ! (Benjamim, 40 ans, PT)*

Benjamim est perçu comme *emigrante* à l'*ouïe* (quand il francise son Portugais) mais l'est aussi au *regard* des Portugais, lorsqu'en vacances d'été au Portugal, les *Portugais au pays* remarquent la « plaque d'immatriculation ». En y louant une voiture, il existerait selon lui deux possibilités : soit elle est de haute gamme et alors « on » est catégorisés d'« *emigrante* », soit elle est de basse gamme et « on » est considérés des « Portugais de classe moyenne ». Cette constatation est au carrefour de deux autres idées : celle de la valeur accordée par les Portugais aux apparences et les stéréotypes liés à l'*emigrante* au Portugal, dont nous parlerons au chapitre 9. Ce « regard » renvoie à l'« identité pour autrui » (Dubar, 2015, p. 104), ici identité stéréotypée (cf. Chapitre 9). Notons que le pronom indéfini « on » est employée par Benjamim,

non seulement pour y inclure les Portugais de « seconde génération » au Luxembourg, mais également pour interpeller la chercheuse – « ça vous est déjà arrivé dernièrement ? »<sup>326</sup>.

*((Souligne)) Le Portugal, à l'époque [en tant qu'enfant et adolescent], c'était les vacances d'août ((+)) ! C'est-à-dire qu'il était associé à une symbolique très positive. Sauf que quand on rentrait, en effet, je me souviens très bien des despedidas [adieux], ces fameuses despedidas [...], c'est-à-dire qu'il y avait toujours une grande joie associée au Portugal et une grande tristesse. À l'époque, quand j'allais au Portugal, je sentais que je continuais à ((Souligne)) être Portugais ((+)) et j'y restais très attaché et je gardais cette idée que tout y était beau. [...] C'était beau à voir. Ver fazer a broa, a matança do porco, a familia toda reunida [voir cuire le pain, tuer le porc et la famille toute ensemble]. Et après, bien sûr, le retour, toujours une grande tristesse. Je sentais aussi que mes parents étaient très tristes. C'était vraiment comme ça un peu un carrossel d'emoções [manège d'émotions] qui m'a influencé. [...] Une douleur que je ne savais pas mettre en mots à l'époque, mais qui me faisais mal quand j'arrivais. Je l'ai toujours gardé cette saudade, nostalgie, mélancolie et elle m'a toujours influencé. [...] Effectivement, j'avais l'impression que je ne vivais mon côté émotionnel que quand j'étais, ce mois-là, au Portugal. Quand je rentrais, ((Souligne)) tel comme mes parents ((+)), je renfermais cette émotion et c'était plutôt le pragmatisme et le côté froid qui prenait le dessus. (Rodrigo, 39 ans, PT)*

La plupart de nos participants soulignent les aspects positifs des *vacances d'été au Portugal*, le beau temps, la joie des rencontres familiales, le *trajet d'aller*. Certains d'entre eux (p.ex., Benjamim, Rodrigo, Ariana, Diana), mettent néanmoins l'accent sur le retour et la tristesse des adieux, notamment Rodrigo qui parle d'un « *carrossel de emoções* ». D'ailleurs, mettre des mots sur ses maux n'est pas toujours évident, encore moins quand on est enfant. Rodrigo nous l'avait dit : « à la maison, je n'avais personne à qui parler de ça, des émotions », ce qui a engendré une série de problèmes (alcoolisme, crise identitaire, démotivation à l'école, abandon de projets personnels, etc.), « une crise identitaire » selon ses mots, dont nous avons déjà parlé.

---

<sup>326</sup> Le fait que je suis Portugaise au Luxembourg amène souvent les participants à m'interpeller. Ici, Benjamim (en supposant que je me rends au Portugal pour les vacances d'été et que j'y vais en voiture où j'en loue une, une fois au pays, ce qui n'est pas le cas) me demandait si moi-même je « ressentais le regard des gens » une fois au Portugal pour les vacances – le regard qui renvoie à la catégorie stéréotypée de l'*emigrante* – nous nous y attarderons dans le chapitre 9.



t'allais retourner et alors tu mettais tout ton espoir dans ce pays où tu te sentais *em casa* [chez toi], où tu sentais que t'étais compris, où ton *fulgor* [lueur], ta forte émotion, ton caractère... J'étais mieux accepté là-bas qu'ici parce qu'ici, quand on parle plus fort, ou quand on est trop portugais au niveau émotionnel... C'est-à-dire que j'ai depuis très tôt vu les grandes différences » (Rodrigo, 39 ans, PT). Nous observons ici le fort impact pour les enfants d'é(im)migrés de l'« idée du retour », alimentée par la première génération. Les vacances alimentaient un sentiment double chez Rodrigo : « une âme portugaise », son côté émotionnel et une âme « plus du Nord », son côté pragmatique et rationnel, avec lesquelles il a « appris à vivre avec le temps » – « deux âmes dans un corps » (cf. Chapitre 9). Intéressant de noter que cette dualité trouve ses racines dans le comportement des parents qui eux aussi, une fois rentrés au Luxembourg, mettaient de côté l'émotion et c'était « le côté froid qui prenait le dessus ».

*Plusieurs années se sont passées dès la dernière fois que j'étais allé au Portugal. J'ai voulu voir d'autres choses. Mais là, je viens d'arriver du Portugal, [...] Même absent après toutes ces années, j'ai senti que j'appartenais là-bas. [...] J'ai eu une espèce d'épiphanie ((Rit)) ! [...] Je suis allé dans la ville où je suis né et j'ai ressenti une vibration bizarre, pff ((Soupire)) je ne sais pas expliquer... pff ((Soupire)), je ne sais pas expliquer. C'était presque un déjà-vu. J'ai même la chair de poule rien que d'en parler, parce que c'était quelque chose de très fort et j'ai senti que j'avais besoin de ça. [...] J'ai eu un problème avec ma carte d'identité ((Rit)). Le jour suivant, j'ai dû aller chercher ma carte d'identité en ville pour pouvoir rentrer au Luxembourg. ((Souligne)) Un peu une drôle de métaphore : pour rentrer au Luxembourg j'ai dû aller chercher ma carte d'identité où je suis né ((+)) ! (I : En effet ! Quelle métaphore !) C'est ce que j'ai fait ((Rit)) ! [...] J'ai trouvé tout ça bizarre, alors j'y suis retourné ! J'ai ressenti cette saveur, cette chose tellement forte que ça m'a donné envie : je dois y retourner ! Alors en septembre je suis allé passer presque trois semaines au Portugal ! (Rodrigo, 39 ans, PT)*

Une fois majeur, Rodrigo a décidé de voyager et d'avoir des expériences de vie ailleurs. Ici, il nous raconte son retour au pays d'origine, après quelques années sans s'y être rendu. Une « vibration bizarre, je ne sais pas expliquer », tel fut son ressenti. Nous sommes dans l'ordre des sensations, souvent si difficiles à exprimer et à expliquer – « j'ai senti que j'appartenais là-bas ». « J'ai ressenti cette saveur », nous dit-il, « cette chose tellement forte ». Rodrigo cherche ses mots, alors que ses soupîres, « la chair de poule » et son regard parlent à sa place. Plus loin il rajoutera : « ce n'est pas que de la chair et des os, il y a aussi une partie d'âme ». Comment expliquer cette sensation d'appartenir qui nous échappe aussitôt que nous la ressentons ? Nous y reviendrons lors du chapitre 8. Voyager « en Thaïlande ou Cuba » était pour lui une manière de « recharger les batteries et se redresser », ce qu'il croyait suffisant. Cependant, ce retour au Portugal – cette « épiphanie » – lui a fait comprendre qu'il avait « besoin » d'y retourner – « tu te sens bien à cet endroit, tu sens que t'appartiens à cet endroit. Tu sens qu'il y a des parties de ton cerveau, de ton corps, de tes émotions qui ont besoin de se nourrir de ce qu'il y a à cet endroit ». Ce qu'il a fait, quelques mois après lorsqu'il est reparti au Portugal.

*Avec le sac à dos, c'était vraiment voltar às raízes [un retour aux racines]. En rentrant, j'ai même dit à ma sœur que je savais où je voulais être enterré ! C'était où j'étais né. Mon corps, quand il est arrivé là-bas, c'était comme des racines qui retrouvaient leur sol. Ça a été vraiment quelque chose de très fort, je me suis senti vraiment très bien, dans ce qui m'appartient, sans le regard des émigrantes, parce qu'en plus comme c'était hors saison des vacances, si tu parles bien le portugais, personne ne te regarde comme : « tiens, toi t'es émigrante ! ». [...] Je crois aussi que la sensation d'appartenir à un endroit vient aussi de tes gènes et de la mémoire que tu gardes de ton père, de ton grand-père. C'est-à-dire, il y a cette sensation très forte, quand t'es au Portugal, parce tu es dans ce qui t'appartient de par ta mémoire génétique qui te dit : ceci t'appartient ! Tu le connais ! Tu connais le pin, tu connais l'eucalyptus, tu connais ce soleil, tu connais cette lumière ! [...] Ce n'est pas que de la chair et des os, il y a aussi une partie d'âme, si je peux dire ça comme ça, qui continue d'exister à travers notre vie. (Rodrigo, 39 ans, PT)*

Comme Amália et Benjamim (et plusieurs autres participants), le « sentiment d'être perçu comme un *émigrante* » est évoqué par Rodrigo – un *regard* lancé par les *Portugais au pays*, dont les Portugais de « seconde génération » se sentent cible lorsqu'ils sont au Portugal en vacances pendant le mois d'août. En effet, ils ressentent ce *regard* spécialement pendant les mois d'été, lorsqu'une grande partie des é(im)migrés rentrent au Portugal. Ce pourquoi Rodrigo souligne que cette expérience de vacances au Portugal a été vécue *hors saison*, ce qui a permis, d'une certaine manière, qu'il se sente bien et « dans ce qui lui appartient ». Cependant il rajoute immédiatement : « si tu parles bien le portugais », un des critères pour passer inaperçu, nous pourrions dire (cf. Chapitre 9). Finalement, notons le « lieu d'enterrement » comme la preuve d'appartenance majeure. Nous avons vu, lors de son premier retour au Portugal, que Rodrigo emploie une métaphore, celle d'être « aller chercher son identité au lieu de naissance ». Tout se passe comme si l'identité est à l'origine et l'appartenance à l'arrivée. Aujourd'hui il compte y retourner plus fréquemment car il a découvert « en avoir besoin ».

Nous arrivons à nos participants qui ont grandi dans les années 1980-90. Nous allons voir que chez Marielle, le parcours de vie influence fortement son expérience des *vacances d'été au Portugal* ; pour Vickie, entre l'enfance et le présent, « *ir a Portugal é um ritual* [aller au Portugal est un rituel] » ; pour Ariana, les *vacances d'été au Portugal* alimentaient, enfant, une « idéalisation » du pays qui a dû être déconstruite au cours de la vie ; pour Carolina, c'est un rêve d'un jour vivre au Portugal, tout en étant consciente que les vacances ne correspondent pas à la vie du « jour le jour » ; chez Fanny, la joie ressentie enfant donne place lors de l'adolescence à une « ambivalence » entre vouloir rendre visite à la famille et « connaître le reste du monde » ; de même pour Laura, qui considère le retour annuel au village comme une « lobotomisation du cerveau » ; pour Daniel, le « manque d'affinité » avec la famille au Portugal, qu'il ne voit que si rarement, ne justifie pas les retours annuels ; et, pour Diana, le



trajet de retour était une joie car elle rentrait chez elle, alors que pour ses parents ce trajet signifiait laisser leur chez-soi.

*(I : En ce qui concerne les vacances vous m'avez dit que vous alliez au Portugal tous les ans ?) Quand j'étais petite, pendant quatre, cinq ou six ans, mes parents... Mes parents ont aussi, très tôt, acheté une maison ici. [...] Il y a déjà là, aussi, une différence entre eux et les autres immigrés. Mes parents ce sont très tôt, se sont dit : « hum, ça ne va pas être juste pour quelques années. Achetons tout de suite ! ». Alors ils profitaient pendant l'été pour faire les travaux, pendant que nous n'étions pas là. [...] Ils nous envoyaient comme ça deux mois là-bas et j'ai de bons souvenirs parce que j'habitais dans la maison de mes grands-parents et j'avais mes cousins. J'avais des cousins avec le même âge que moi et c'était une fête ! C'était vraiment une fête ((Rit)) ! (Marielle, 37 ans, PT)*

Pendant son enfance et son adolescence, Marielle voulait « être comme eux [Luxembourgeois] ». Comme nous l'avons vu, en plus de sa force de volonté (p.ex. « mettre le portugais de côté », l'énergie dirigée vers les loisirs, etc.), elle bénéficiait de l'exemple des parents qui se sont « depuis très tôt intégrés », notamment en apprenant le luxembourgeois et en s'inscrivant chez les pompiers de leur commune. Ici, Marielle rajoute une particularité de ses parents, qui les rend aussi « différents des autres immigrés » : « ils ont très tôt acheté une maison » au Luxembourg (avant d'en acquérir une au Portugal). Ceci est mis en avant par d'autres participants. En effet, construire ou acheter une maison au Portugal était, pour la plupart des membres de la première génération, un objectif (Charbit *et al.*, 1997, p. 102-107). D'autre part, tandis qu'elle appréciait passer les vacances au Portugal pendant son enfance, la situation change une fois qu'elle a décidé d'« être comme eux [Luxembourgeois] » – « après là, ça a été difficile pour moi, parce que je traversais cette phase de : les Portugais, je ne veux rien savoir, je ne les connais pas ! ».

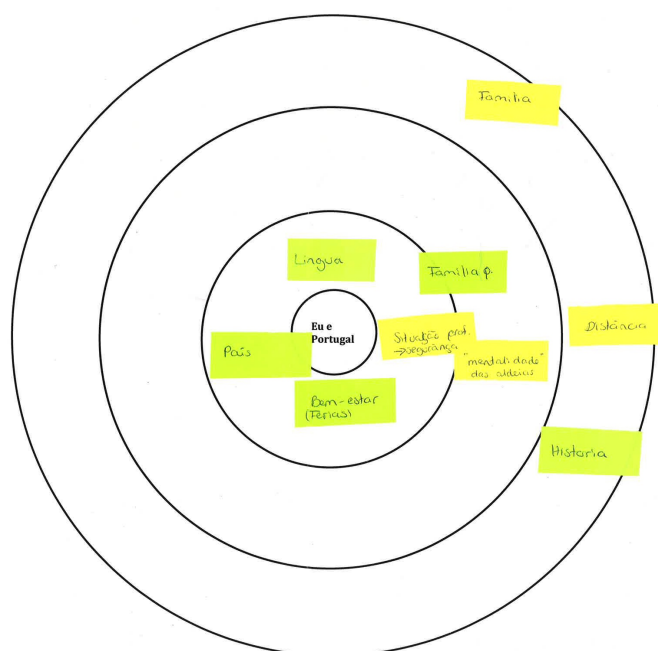
*Maintenant, depuis que j'ai le petit, je l'envie de me connecter avec la famille, avec ma famille, est revenue ! [...] Depuis que j'ai le petit, c'est vrai que j'ai cette envie d'aller au Portugal que je n'avais pas avant, d'ailleurs je ne me rappelle pas l'avoir eu avant et qui m'est venue maintenant, d'avoir une liaison avec la famille. Ça c'est neuf ! [...] Ce qui m'a rapproché aussi du Portugal c'est le fait qu'il y a eu quelques décès dans la famille. Un cousin à moi est décédé, ma grand-mère, un oncle... Les derniers six, sept ans il y a eu comme ça... Je trouve que ça m'a aussi rapproché de voir la famille qui souffre ensemble et nous ici ! J'ai ressenti cette sensation d'être seule ici. Eux ils sont tous ensemble. J'ai ressenti : tu es loin ! Eux, ils souffrent tous ensemble et nous ont souffert ici, seuls et on ne peut même pas y aller pour les funérailles. On ne peut pas y aller et on reste ici. Et ça c'est une partie de la cultura dos emigrantes [culture des é(im)migrés] que je ne connaissais pas et que j'ai connu il y a peu. [...] Je crois que ça m'a beaucoup rapproché de savoir que j'avais besoin d'eux et qu'ils sont là-bas. (Marie, 37 ans, PT)*

La naissance et les décès, sont deux événements de la vie qui ont rapproché Marielle au pays d'origine. Quand son enfant est né, elle a eu envie de lui montrer ses « origines » et parce que des membres de la famille au Portugal sont décédés, elle a senti la nécessité de

renouer des liens qui s'étaient affaiblis pour dépasser le deuil à distance, qu'elle considère une des caractéristiques de la « culture des *emigrantes* » (qu'elle a découvert récemment). Aujourd'hui, elle y retourne fréquemment pendant l'année avec son fils, tandis que lorsque son mari est aussi en vacances, ils partent tous en famille ailleurs, pour faire d'autres choses que juste « visiter la famille ».

*On continue d'aller au Portugal, mais on aime aussi visiter d'autres pays. On est allés à Barcelone, à Rome... On n'est pas limités qu'au Portugal. On aime parce que, disons, aller au Portugal c'est ir às raízes [rencontrer les racines], mais c'est aussi un rituel. Ir a Portugal é um ritual [aller au Portugal c'est un rituel] ! Ça rime en plus ((Rit)) ! Ça fait partie ! (I : Vous allez tous les ans ?) Quand les petits sont nés, on n'y est pas allés. (I : Quand vous voyagez ailleurs, vous continuez d'aller au Portugal ?) Oui, oui, oui. Déjà, lui il a le congé collectif et sa tombe pile sur l'époque où c'est trop cher de partir ailleurs, alors on part toujours au Portugal, ((Souligne)) c'est un rituel ((+)). (Vickie, 37 ans, PT)*

Enfant, Vickie n'a connu le Portugal qu'à l'âge de quatre ans, lors de son premier voyage au pays et la deuxième fois, cinq ans après, car ses parents n'avaient pas le plan de retourner au pays d'origine et les relations familiales entretenues par ceux-ci au pays étaient faibles. Ce ne fut que progressivement, avec le temps, que les problèmes familiaux se sont résolus et que Vickie a commencé à associer une sensation de « bien-être » aux *vacances d'été au Portugal*. Aujourd'hui mariée à un Portugais de première génération, cette pratique est devenue un « rituel » parce que cela signifie « rencontrer les racines ». Le Portugal est la destination de vacances choisie en été, non seulement parce que c'est cher de partir ailleurs à cette période, mais aussi parce que le mari travaille dans le secteur de la construction et donc est couvert par le *congé collectif*. Par ailleurs, comme Rodrigo et tant d'autres participants, Vickie associe les vacances d'été et le village (où elle se sent une « intruse ») au « regard » renvoyant à la catégorie stéréotypée de l'*emigrante* ; tandis que quand elle visite le pays « hors saison » et quand elle se rend dans des villes plus grandes, elle se sent « normale » (cf. Chapitre 9).



Carte de (dés)appartenance de Vickie (37 ans)

Vickie, qui se sent « *emigrante* » au Portugal, ce qu'elle connecte au fait de « se sentir une intruse au village » (eu raison du *regard des Portugais au pays*) avec les « *'mentalidades' das aldeias* [mentalités des villages] » – qu'elle place sur sa *Carte de (dés)appartenance* en tant qu'*élément d'éloignement*. Ainsi comme plusieurs autres participants, une fois dans des milieux plus cosmopolites, elle ressent moins le « sentiment d'être perçue comme *emigrante* » (pour employer les termes de Benjamim) et elle se sent « normale ».

*Encore une information intéressante : j'ai toujours senti uma mágoa [un chagrin] très grande de ne pas vivre au Portugal. En 1992, mes parents il voulaient retournés au Portugal et on est encore ici ! En 2018 ((Rit)) ! (I : Mes parents ont décidé de retournés au Portugal en 1995 [...]) Voilà, ces années-là. [...] Quand j'allais en vacances au Portugal, quand je revenais c'était la fin du monde, je pleurais toutes les larmes parce que je devais partir. (I : Tu l'as toujours senti cette mágoa ? Pourquoi ? Mágoa de quoi ?) Maintenant j'ai compris grâce à une formation que j'ai suivis ! C'était l'idéalisation du Portugal, tu sais ? (I : Hum, hum.) C'était : le Portugal est le plus beau, le Portugal est le meilleur. (I : Quand est-ce que tu t'es rendu compte ?) Je l'ai idéalisé jusqu'à très tard ! Jusqu'il y a quatre ans. J'ai vraiment compris que j'idéalisais le Portugal ! C'est facile d'idéaliser le Portugal quand t'y vas en vacances ! Bien sûr, tout est beau ! Tu vas à la plage... [...] J'ai compris maintenant, à travers mes réflexions pendant cette formation, que j'idéalisais le Portugal et maintenant c'est complètement différent. C'est clair que quand je laisse le Portugal je ne fais pas la fête, toute contente de partir, mais je t'assure que je n'ai plus cette mágoa, ces saudades qui j'avais avant et qui étaient en trop. C'est très intéressant ce qui s'est passé là. (I : C'est très intéressant, parce que je suis née et j'ai vécu en Suisse onze ans, et depuis qu'on est reparti au Portugal je n'y étais plus retournée, jusqu'il y a deux, lorsque j'ai pu y retourner pour la première fois. J'ai aussi remarqué que j'avais idéalisé le village en Suisse où j'avais passé mon enfance [...]) C'est très intéressant ! T'as fait le parcours à l'envers. (I : Un peu, en effet.) C'est drôle. Je trouve que s'est pas un hasard le fait que t'es en train de faire cette étude ! (I : En effet !) ((Rit)). (Ariana, 37 ans, PT)*

Tandis que Rodrigo (son frère) nous parlait d'« avoir l'impression de passer à côté de quelque chose » (un sentiment qui l'accompagne depuis qu'il est enfant), Ariana mentionne une « *mágoa* [chagrin] » du fait de ne pas vivre dans son « pays d'origine ». Cette *mágoa* a été créé, en grande partie, par l'expérience des *vacances d'été au Portugal* et par l'« idéalisation » du pays que celles-ci alimentaient – « c'est facile d'idéaliser le Portugal quand t'y vas en vacances ». D'autre part, elle avait aussi été créé par l'idée du retour que les parents n'ont cessé d'alimenter. Ce n'est que très récemment qu'Ariana a pu déconstruire cet imaginaire, grâce à une formation et un travail sur soi. Finalement, de noter la position de la chercheuse qui partage sa propre expérience<sup>328</sup>.

*Bref, tout ça pour te dire que j'ai toujours cultivé mes origines. Tous les ans on partait au Portugal en vacances. C'est quelque chose qui, pour moi... Ah ! Encore une information très importante ! ((Souligne)) Moi, j'ai besoin d'aller tous les ans au Portugal ((+)) ! Mon frère, par exemple, il n'en a pas besoin. Je trouve que c'est différent parce que lui il est né là-bas, ((Souligne)) il sait ((+)) qu'il est Portugais ! Il a une certitude envers ses origines. (I : Ok.) En tous cas, moi je vais au Portugal ((Souligne)) tous ((+)) les ans. J'y suis toujours allé et je continue d'y aller. Pour moi, il le faut ! C'est clair que c'est pour voir la famille, mais pas uniquement. C'est d'arriver là-bas ressentir cette sensation : l'odeur des eucalyptus... (I : J'allais te le demander...) C'est d'être en contact. Ce sont les odeurs, la mer, la nature, tout ! Chaque fois que j'arrive au Portugal, j'ai une sensation à l'intérieur de moi-même que je ne sais pas expliquer, mais c'est comme si c'était un soulagement. Tiens ! C'est vraiment ça ! Intéressant ! C'est comme si c'était un soulagement ! C'est genre : ah ((Soupire)) ! (I : Très intéressant.) (Ariana, 37 ans, PT)*

Aujourd'hui elle se sent en grande partie guérie de cette « *mágoa* », bien qu'une « *saudade* » persiste toujours lors du retour au Luxembourg. Ariana nous l'avait dit : elle se sent Portugaise et Luxembourgeoise, elle ne peut choisir entre les deux, mais elle est « sûre que ses origines sont portugaises ». Elle a donc « besoin » d'aller au Portugal tous les ans. Non seulement pour rendre visite à la famille mais aussi pour « cultiver les origines ». Pour Ariana, cultiver ses origines signifie – « être en contact. [...] Chaque fois que j'arrive au Portugal, j'ai une sensation à l'intérieur de moi-même que je ne sais pas expliquer [...]. C'est genre : ah

---

<sup>328</sup> Lorsqu'Ariana me pose directement la question sur l'idéalisation du Portugal, je décide de raconter une expérience que j'ai moi-même vécue il y a deux ans. Née en Suisse, j'y ai vécu onze ans, jusqu'à ce que mes parents décident de retourner au Portugal. Depuis je n'étais jamais retourné dans mon pays de naissance et dépositaire de mes mémoires d'enfance. Arrachée de mon contexte de vie à l'âge de onze ans, j'avais moi-même, pendant plus de vingt ans, idéalisé un pays merveilleux, un village parfait, et vécu avec cette impression de passer à côté de quelque chose (employant les termes de Rodrigo). Ce ne fut que récemment que j'ai eu l'occasion d'y retourner. Grâce à ce « retour au pays d'origine », plus précisément ce « retour au village d'origine », j'ai pu mettre fin à un processus d'idéalisation (en employant les termes de Ariana). Partager mon expérience avec Ariana a, non seulement, permis un rapprochement chercheuse-participante, mais aussi une prise de conscience du rôle des *voyages* dans la (dés)construction et (re)construction des *référents de (dés)appartenances* – notamment la place que la mémoire (et l'idéalisation) occupe dans la (re)construction de ces *référents* (sujet que nous n'abordons pas directement au long de notre thèse, mais qui est bien évidemment essentiel à une compréhension complète de du processus de *(re)configuration identitaire*).

((Soupire)) ! ». Notons comment les sensations alimentent ici une *sensation d'appartenir* (cf. Chapitre 8).

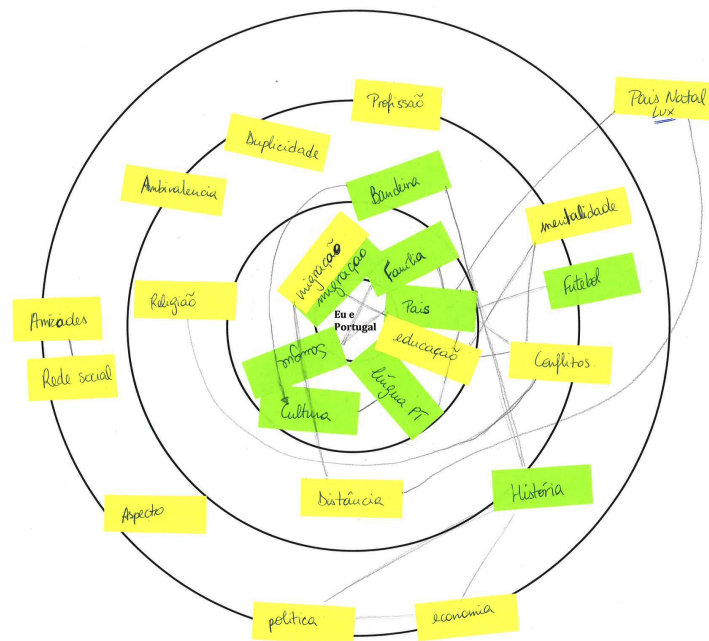
Bien qu'elle se sente « complètement intégrée » au Luxembourg, Carolina rêve d'aller vivre au Portugal, comme nous l'avons vu. Elle avait six ans lors de son premier voyage au Portugal, depuis elle y est retournée tous les ans, à plusieurs reprises. Nous retrouvons les mêmes expériences que chez plusieurs de nos participants : les retrouvailles familiales, les fêtes avec les cousin(e)s, les « amours d'été », et aussi la période des vacances, le mois d'août, lors du *congé collectif* des pères. Carolina est notre première participante à mentionner l'avion comme moyen de transport, bien que les trajets en voiture continuent à faire partie de ses souvenirs.

Mariée à un Portugais de « seconde génération » au Luxembourg, Carolina continue à se rendre au Portugal tous les ans, mais a découvert avec le temps les différences entre y aller pendant la saison des vacances ou *hors saison* – différence mentionnée par plusieurs de nos participants. *Hors saison*, elle n'est plus reconnue comme une *emigrante* (du moment qu'elle ne parle pas assez, que l'on identifie l'accent), elle se sent donc mieux accueillie au pays – « [avec le temps] j'ai commencé à apprécier d'aller au Portugal hors saison ((Souligne)) c'est complètement différent ! ((+)) [...] C'est complètement différent parce que les personnes sont différentes » (Carolina, 33 ans, PT) – nous y reviendrons dans le Chapitre 9.

*((Souligne)) En fait, les enfants d'immigrés, ils vont tous te le dire... Où ont-ils passé les vacances d'été ? Un mois au Portugal ((+)) ! C'était comme ça, c'était le mois de vacances des chantiers, que les pères avaient. Comme nous savons, la plupart des émigrantes travaillent dans les chantiers et avaient ce mois libre. [...] Moi, les seules vacances ailleurs que j'ai eu, je les ai faites avec l'école primaire où je suis parti une fois à la neige, faire du ski et une fois aux montagnes en Autriche. [...] Mais, dès que j'ai pu, je n'ai plus jamais passé mes vacances d'été tous les ans au Portugal ! Ce n'est pas possible, parce que je trouve que je les ai déjà passé tellement d'années là-bas ! ((Souligne)) Obligée ((+)), d'une certaine manière, parce que ça ne me faisait plus plaisir. Je voulais connaître le reste du monde. [...] Ce n'est pas ne pas aimer, mais ((Souligne)) c'est parce que mes parents sont immigrés portugais qu'on était reliés d'une certaine manière et qu'on ne pouvait pas faire autrement [...] ! Cette ambivalence : oui, je veux les voir, j'ai vraiment saudades [ils me manquent], ((Souligne)) mais toujours au même endroit ?! (Fanny, 32 ans, PT)*

Comme l'affirme Fanny et nous l'observons à partir de nos données, la profession exercée par les pères (dans le secteur de la construction) est directement liée au choix de la période des vacances et au fait que les Portugais de « seconde génération » au Luxembourg partage cette même expérience. Fanny parle d'un sentiment « ambivalent », d'une part la joie de voir la famille et d'autre part l'« obligation » d'aller tous les ans au Portugal – une obligation qui naît du fait que les parents sont é(im)migrés portugais et donc les enfants sont « reliés d'une certaine manière » au pays et « ne peuvent pas faire autrement ». Elle établit une comparaison entre ses propres expériences et celles des camarades de classe qui partaient ailleurs. Une fois

majeure, elle n'a plus jamais voulu passer la totalité du mois de vacances au même endroit, au village. Dès l'adolescence, l'envie de « connaître le reste du monde » semble incompatible avec les *vacances d'été au Portugal* et ce pour la plupart de nos participants.



Carte de (dés)appartenance de Fanny (32 ans)

Avec le temps, Fanny a « accepté », a appris à gérer cette « ambivalence » (en partie grâce à l'acquisition de la double nationalité, une des clés de *tension-résolution* que nous présenterons lors du prochain chapitre). Lors du remplissage de la *Carte de (dés)appartenance*, Fanny souligne le double caractère de la « *migração* [migration] » (à la fois comme *élément de rapprochement* et *d'éloignement* au pays d'origine). D'une part, le trajet migratoire est la raison pour laquelle elle a une relation avec le Portugal (pays d'origine de ses parents), d'autre part, le trajet migratoire est aussi la raison pour laquelle ses parents se trouvent au Luxembourg – deux côtés du même phénomène : émigration et immigration (pour la première génération). Pour Fanny, cette condition se traduit dans une « ambivalence » : d'un côté, accepté et apprécié le « pays d'origine », de l'autre le sentiment que celui-ci lui est imposé indépendamment de sa propre volonté (par la propre condition des parents : é(im)migrés).

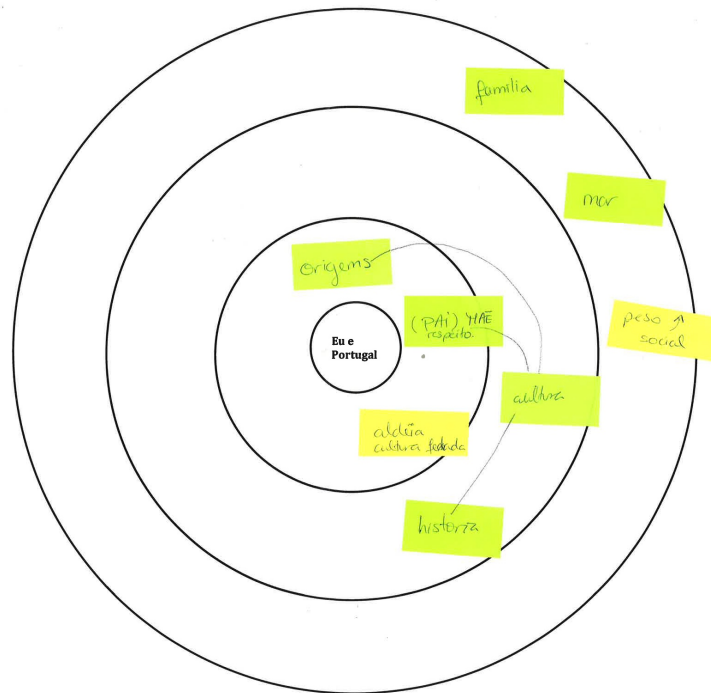
Avec le temps, Fanny a « mieux accepté cette ambivalence » (en partie grâce à l'acquisition de la double nationalité, ce que nous verrons dans le chapitre 9). Aujourd'hui, elle apprécie à nouveau de visiter le Portugal, mais elle n'aime pas y rester longtemps, et surtout pas au village. D'ailleurs, il n'est pas rare non plus, qu'une fois passée l'adolescence, une « réconciliation » avec le Portugal ait lieu, notamment à partir d'une (re)découverte du

Portugal, d'autres lieux que le village ; à partir de nouvelles relations ; une période d'études et/ou de travail, qui permet une expérience *autre* du Portugal différente ; etc. Ce pourquoi nous avons distingué les *vacances d'été au Portugal* (eu tant qu'enfant et au présent), des expériences de vie au Portugal (*voyages autres*) que nous placerons ensemble avec *voyages ailleurs* (cf. Section suivante).

*Comme tous les Portugais, on allait en vacances au Portugal quand j'étais enfant, jusqu'à mon adolescence. (I : Toi, ta sœur et ta mère...) Ya. À un moment donné, quand j'ai commencé à gagner de l'argent et que je pouvais décider [...] alors, j'ai commencé un peu à m'éloigner du Portugal et j'ai commencé à découvrir le reste du monde ! [...] Pour moi c'était lobotomiser le cerveau de toujours partir au même endroit, de toujours faire la même chose, d'être là-bas comme ça, ((Souligne)) retourner au village et avoir toujours la même conversation : « alors, tu n'es pas encore mariée ? Alors, et les copains ? » bla bla bla. « Alors, tu n'as pas encore trouvé un Portugais ? » Toutes ses conversations du village ! J'en peux plus ((+)) ! [...] Ce qui m'énerve vraiment dans ce village, c'est cette conversation... J'ai l'impression d'être un hamster, ueueueue, qui tourne en rond dans une roue ((Rit)) [...] Toujours la même conversation ! Il y a des personnes qui ont le discours d'il y a dix ans en arrière. Le même. Par rapport à tout. [...] Toutes les discussions modernes, eux ils n'arrivent pas à suivre parce qu'ils n'ont pas de culture. (Laura, 31 ans, PT)*

Laura fait part exactement de la même lassitude face au village. Enfant, elle se souvient de quelques bons moments avec sa grand-mère, à qui elle tenait beaucoup, sinon pour le trajet, comme elle le faisait en autobus, elle en garde des souvenirs plutôt négatifs : « les vomissements ((Rit)) ! Il faisait énormément chaud. Je ne trouvais pas de bonne position. [...] Tout le monde voulait se coucher par terre. Mais, ((Souligne)) le sol était tellement chaud à cause du moteur et on entendait les pneus et les gens qui marchaient ((+)) ! Après ces gens qui allaient aux toilettes et qui sentaient mauvais après. T'avais qu'une envie, c'était de vomir ! Les odeurs à nourriture qui après deux jours faisaient vomir. [...] Moi, je me souviens que du sac en face de moi, *buerc buerc* (Rit)) ! (I : Mais quel paysage !) *Ya !* ». La description des trajets se prolonge et encore une fois la dimension sensorielle prend le dessus.

Une fois l'autonomie financière acquise, elle a décidé d'arrêter les voyages annuels au pays, d'une part parce qu'elle voulait connaître le reste du monde, d'autre part parce que pour elle cela revenait à « *lobotomiser le cerveau* » de passer du temps au village, où les conversations sont toujours les mêmes.



Carte de (dés)appartenance de Laura (31 ans)

Observons qu’il s’agit d’un *élément* qui l’éloigne du pays d’origine (« *aldeia, cultura fechada* [village, culture fermée] ») – placé au centre de la *Carte de (dés)appartenance*. Un deuxième *élément* est le « *peso social* [poids social] » qui est dans une certaine mesure liée au premier. Par « *peso social* [poids social] » elle entend, d’une part les questionnements des gens du village ; d’autre part, les attentes des Portugais au pays (liées au stéréotype de l’*emigrante* au Portugal) – « quand t’es là-bas tu entends : “alors, t’as 31 ans, t’as un appartement, t’as une voiture...” ». Ma mère leur a raconté que j’ai une bonne voiture ici. Les gens qui aiment avoir une bonne voiture c’est pour la montrer là-bas. Moi pas ! Moi, quand j’y vais, je ne loue même pas une voiture. J’utilise les bus, je marche à pieds, je ne demande rien à personne ! *Eu não gosto de parecer* [je ne valorise pas les apparences] ! » (Laura, 31 ans, PT).

Daniel, à son tour, ne fait pas exception. Lui aussi partait au Portugal lors du *congé collectif*. Une fois au village, il « passait très bien son temps » à s’amuser, non seulement avec les cousins du Portugal, mais aussi avec ceux du Luxembourg qui partaient aussi en vacances. Avec le temps, les relations s’affaiblissent et le sentiment d’affinité diminue – « je n’ai plus de grands-parents donc c’est déjà un contact en moins que j’ai là-bas, aussi pour y retourner. J’ai encore, donc, des cousins et qui n’habitent aussi plus dans le village. Ils sont tous partis dans les villes, comme il n’y a pas de travail... et, mes oncles... Mais bon... D’accord c’est de la famille ! Mais si on accumule ensemble toutes les semaines où j’ai passé du temps avec eux, ça fait quelques mois de ma vie. Ce n’est pas beaucoup ! Donc, au niveau relationnel, il ne



reste plus une très grande l'affinité » (Daniel, 28 ans, FR). Comme Samuel, il souligne la faiblesse des liens entretenus avec les membres de la famille au Portugal. Actuellement il ne visite que rarement le Portugal, la dernière fois, c'était il y a plus de sept ans, quand il est parti à l'université.

Diana, partage la même expérience. Elle décrit ses *vacances d'été au Portugal* comme « très classiques » – « mon père travaille sur les chantiers et normalement le dernier jour de travail c'était un jeudi et le vendredi on partait ! ». Durant l'enfance, parce qu'elle avait plus d'une dizaine de cousin(e)s au Portugal, c'était « cool », puis une fois adolescente « c'était un peu plus problématique parce qu'il n'y avait rien à faire », l'ennui prenait la place.

*À Vilar de Formoso on achetait du fromage, salpicão [saucisson] et je ne sais quoi, chez un monsieur qui n'existe plus. C'était une odeur dans la voiture ! La voiture en était remplie et moi je vomissais toujours parce que ça sentait tellement mal ! (I : Je me souviens de ça aussi !) Oui. Il le fallait. Et les garrações, les garrações [bonbonnes de vin] avec le vin de mes oncles. Le typique, dont tout le monde se moque au Portugal, c'était ce qui se passait. Et une cassette aussi... Je ne sais pas si tu te souviens, une cassette de... ((Soupire)) Ai ((+)) ! C'était la musique d'un émigrante que morre na estrada [d'un émigrant qui meure en route vers le Portugal] ((Rit)) ! (I : Je crois que ça me parle oui...) Je ne sais plus si c'est Marciano. Il s'appelle Marciano ! (I : Nous en fait on avait une autre musique pour le voyage. Moi et mon frère on l'appelait la musique du Portugal ((Rit)). On disait : « papa mets la musique du Portugal ! Mets la musique du Portugal ! », c'était celle de Europe, Final Countdown, tu sais ? Volume au maximum et allons-y ! Je dis toujours à mon père qu'il avait bon goût ! Je n'ai pas eu cette chance ((Rit)) ! (I : Je crois que je sais de laquelle tu parles...) Oui. Celle-là ! Et ça me choquait parce que je comprenais ! C'est un émigrante qui meure ! (I : Le sentiment de l'émigrante...) Oui ! Oui ! [...] C'était à l'époque aussi où il fallait changer la monnaie. Genre, t'arrivais en France et t'avais un petit sachet avec les francs français... Peut-être toi pas. Ou oui, oui, oui. (I : Oui, oui. Et les pesetas en Espagne, les francs français et les francs suisses...) [...] S'il y a une chose qui nous rapproche à nous deux c'est ça, parce qu'à l'époque personne ne partait en avion, c'était trop cher et après les gens avaient plusieurs enfants. (Diana, 28 ans, PT)*

Plus que dans la description de ces vacances au pays, c'est sur la description du trajet de retour que Diana s'attarde. À nouveau, tous les sens sont impliqués. L'odorat bien sûr, mais l'ouïe aussi, à l'écoute des musiques qui, année après année se transformaient dans la bande sonore de ce voyage particulier. « S'il y a une chose qui nous rapproche à nous deux, c'est ça » – l'expérience de ce voyage en voiture, à l'époque où l'avion était trop cher. Ce trajet c'est transformé en une expérience partagée entre chercheuse et participante<sup>329</sup>. Les aliments auxquels les parents tenaient, les musiques pendant le trajet, les lieux de passage, tel *Vilar*

---

<sup>329</sup> Encore une fois je participe activement à l'entretien et je développe une conversation avec la participante autour du *trajet de retour*. Tandis qu'elle se réfère au trajet Portugal-Luxembourg, je me réfère au trajet Portugal-Suisse. Nous nous sommes ainsi rendues comptes que nous avions des mémoires en commun. Le fait de partager avec Diana la musique qui pour moi et pour mon frère représentait la « musique du Portugal », entres autres, amené la participante à constater : « s'il y a une chose qui nous rapproche à nous deux c'est ça, parce qu'à l'époque personne ne partait en avion, c'était trop cher » (Diana, 28 ans, PT). En effet, l'époque (la temporalité socio-historique) et par conséquent les conditions de contexte (tels les moyens de transports disponibles) sont à la base d'expériences partagées entre les enfants d'é(im)migrés au-delà du pays de résidence.

*Formoso*, et tant d'autres détails qui composent une expérience partagée par les enfants d'é(im)migrés.

*Le retour était horrible. [Mon père] pleurait, pleurait, pleurait. Il pleurait dans la voiture. Ma grand-mère c'était la dernière personne à qui il disait au revoir et moi souvent je me sentais mal ((Baisse le ton de sa voix)) parce que j'étais contente de rentrer chez moi n'est-ce pas... d'une certaine façon, sa maison à lui aussi, mais il ne la sentait pas comme sa maison ((+)). (I : Il partait pleurant...) Il partait en train de pleurer, pleurer, c'était horrible. ((Émue)) Quand j'y pense, j'ai aussi envie de pleurer ((+)). Il disait toujours : « lá vamos... [on y retourne] ». Il disait toujours... C'était toujours... « mais um ano de vida de cão... [encore une année de vie de chien] ». (I : Ces expressions...) Oui, typiques. [...] J'ai toujours eu cette sensation, que mon père roulait plus doucement vers le Luxembourg qu'il ne le faisait en direction au Portugal. Après, quand on arrivait à Metz, je me souviens tellement bien, mon père disait toujours : ((Voix contrariée)) « o céu está negro, estamos a chegar ao Luxemburgo [le ciel est sombre, nous arrivons au Luxembourg] ! » ((+)). ((Rit)) Il dit ça encore aujourd'hui. (Diana, 28 ans, PT)*

Le *trajet de retour* qui avait été décrit avec un certain humour, est maintenant décrit avec chagrin. Diana s'émeut au moment de nous confier qu'elle était heureuse de « rentrer chez elle », au Luxembourg, tandis que son père pleurait au moment de laisser son « chez lui », le Portugal. « *Mais um ano de vida de cão* », « *o céu está negro, estamos a chegar ao Luxemburgo* », elle reproduit les expressions qu'elle a si souvent entendues de son père qui les répétait avec tristesse. En effet, à partir des récits de nos participants, nous comprenons qu'il ne s'agit pas uniquement du temps passé au Portugal, mais que les *vacances d'été au Portugal*, sont dès les *trajets*, des moments marqués par des sentiments mitigés. L'expérience que les enfants dé(im)migrés font du voyage est différente de celle des parents, mais est également source de *tensions*.

Nous arrivons à nos participants ayant grandi dans les années 1990-00. Leurs expériences pendant l'enfance se mélangent aux expériences au présent car ils habitent encore avec leurs parents et ils n'ont pas encore atteint l'autonomie financière et la possibilité de libre choix (ou du moins, complète). D'une manière générale, les participants de cette cohorte font part des mêmes expériences que celles des participants des cohortes précédentes.



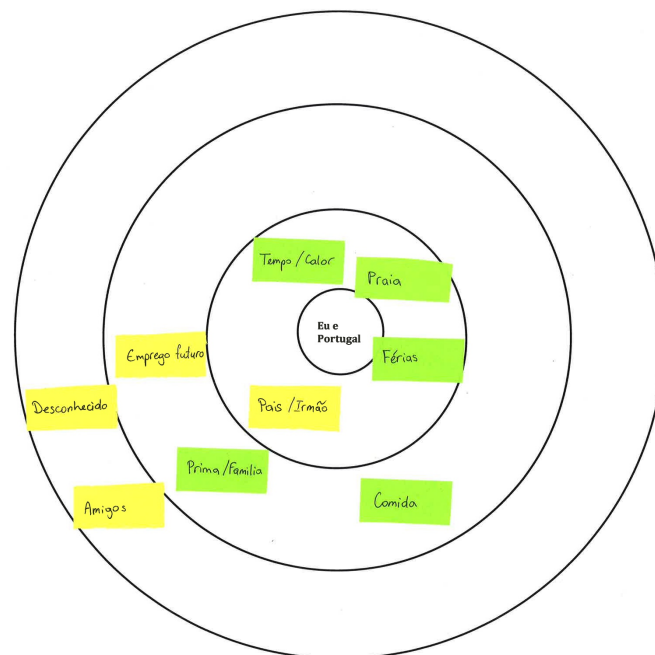
Carte de (dés)appartenance de Emma (26 ans)

Une fois « indépendante », Emma peut sortir et visiter le Portugal avec son copain, « explorer la culture portugaise, les villes et la beauté du pays ». Elle a dépassé ainsi la lassitude ressentie lors des séjours au village, qu'elle trouvait alors ennuyant (en tant qu'adolescente) – « quand j'ai commencé à grandir, j'ai commencé à trouver plus ennuyant ((Rit)), mais pas négatif. Maintenant que je peux me déplacer seule et que je suis indépendante je trouve cool ! [...] Mais maintenant que je suis plus âgée, c'est clair que j'aime explorée le Portugal ((Rit)) et j'adore. [...] Quand j'étais petite j'associais le Portugal à des champs ((Rit)), parce que c'était ce que je connaissais ((+)) » (Emma, 26 ans, PT). Son copain, Portugais de première génération, n'y est pas pour rien car c'est avec lui qu'elle a « découvert le pays ». Ce pourquoi il (« *namorado* [copain] ») apparaît au centre de sa *Carte de (dés)appartenance*, comme *élément de rapprochement*.

Quant aux *éléments* qui l'éloignent du Portugal, nous avons vu (cf. Chapitre 5) qu'elle critique fortement certaines pratiques au Portugal, notamment « *demasiado valor dados às tradições* [trop d'importance attribuée aux traditions] » ; « *controlo* [contrôle] » ; « *posição da mulher* [position de la femme] ». Elle les associe aux gens du village, ainsi comme le fait d'être perçue comme *emigrante* – « je trouve le Portugal super beau, mais c'est vrai qu'on est vu comme *emigrante*, surtout au village. [...] ((Souligne)) Et je ne suis pas Portugaise, bien sûr ((+)) ! Je ne suis pas Portugaise comme les gens du Portugal, j'ai d'autres visions. [...] Je suis

semblable à mes frères et sœur, mais je suis différente de mes parents. C'est pour ça, quand j'arrive au Portugal, quand les gens nous considèrent des *emigrantes*, c'est la réalité ! ». Au contraire de plusieurs de nos participants, elle considère qu'être perçue comme *emigrante* coïncide avec la réalité. Cependant, elle n'associe pas directement cette catégorie à des stéréotypes négatifs. Elle l'associe à l'idée d'avoir de différentes visions – « d'autres visions et perspectives de moi, du monde, de certaines choses » (cf. Chapitre 9).

Une des raisons principales qui motivent la première génération à se rendre au pays est de rendre visite à la famille. C'est pourquoi la plupart du temps est passée au village. Dans ce contexte, pour Catherine, les excursions à la plage étaient alors très rares. Également, fréquent chez nos participants, nous observons les conflits familiaux motivés par l'« *inveja* [envie] », dont nous avons déjà parlé, souvent considérée par nos participants comme une caractéristique de la *mentalidade* portugaise (cf. Chapitre 5). Aujourd'hui, la mère de Catherine, qui se dévouait auparavant pour passer du temps avec sa famille, et pour aider à la maison, préfère désormais profiter des vacances – « maintenant, elle ne veut passer les vacances différemment. Elle ne veut plus visiter la famille. Elle ne veut plus devoir courir de chez un vers chez l'autre. Pendant les dernières vacances ont a passé une semaine à la plage et j'étais ((Souligne)) tellement contente ! » (Catherine, 24 ans, PT). Parce que sa mère a décidé de *gozar a vida* [profiter de la vie], Catherine peut maintenant bénéficier de la semaine à la plage.



Carte de (dés)appartenance de Catherine (28 ans)

Nous observons que les *éléments* qui le plus la *rapprochent* au pays d'origine sont en lien avec les vacances d'été : « *tempo/calor* [climat/chaleur] », « *praia* [plage] » et « *férias* [vacances] ». Les *éléments* qui l'*éloignent* sont liés d'une part aux relations qu'elle entretient au Luxembourg, notamment « *pais/irmão* [parents/frère] » et « *amigos* [amis] » ; et d'autre part au futur professionnel : « *emprego futuro* [future emploi] » et « *desconhecido* [l'inconnu] ». Notons que l'idée d'« inconnu » pour décrire le pays d'origine apparaît souvent chez nos participants (p.ex., Bárbara, Rodrigo, Tommy, etc.) qui soulignent le fait de ne connaître qu'un « Portugal des vacances », par contraste avec ce qui serait un « vrai » Portugal, un Portugal au quotidien.

Les participants plus jeunes partagent les mêmes expériences. Tommy nous raconte qu'avec le temps il a commencé à ne plus apprécier de passer les vacances au village, car les cousins étaient partis. Dès qu'il a eu dix-huit ans et qu'il a commencé l'université, il a décidé de ne plus partir au Portugal en vacances. Il préfère rester au Luxembourg et/ou voyager ailleurs – « que je voulais voir d'autres choses que pas le Luxembourg et le Portugal ((Rit)) parce que jusqu'à mes dix-huit ans je n'avais que vu le Luxembourg et le Portugal, si on ne compte pas les alentours, Allemagne, Belgique et France, mais pas plus que ça ((Rit)) ! [...] [Mes parents] n'ont jamais rien vu ! Ils n'ont jamais rien vu du monde ! » (Tommy, 24 ans, PT). Pour Karina, les vacances restent exactement les mêmes, au village, tous les ans. Bien que les cousins partent du village, ils tentent de se rencontrer lors des vacances – « pour moi, les vacances ça reste la même chose. C'est-à-dire, les cousins ne vont plus tous parce que maintenant chacun a son propre travail et ces choses-là, mais chacun essaie de venir quand même une semaine en août. [...] Pour nous c'est très important parce qu'il y a la fête du village et chacun essaie d'y être » (Karina, 22 ans, PT). David aussi nous raconte comment, pendant l'enfance, c'était une joie de partir en vacances au Portugal, d'aller à la plage, mais après le décès de ses grands-parents sont décédés, ses parents ont commencé à se rendre moins fréquemment au pays et lui aussi préfère voyager ailleurs – « moi, comme jeune, je préfère avoir des expériences nouvelles donc je préfère découvrir d'autres choses que toujours le Portugal » (David, 19 ans, FR). Tous se plaignent, car préféreraient faire le voyage en avion, mais les parents continuent de vouloir y aller en voiture. La particularité chez Rebecca réside dans sa description du village au Portugal pendant l'été qui, selon elle se transforme en un village luxembourgeois (car plusieurs é(im)migrés en vacances arrivent du Luxembourg). Elle se retrouve ainsi plongée dans un *univers* luxembourgeois au point de ne pas avoir besoin de parler portugais – « notre village au Luxembourg est vide en août. Vraiment vide ! Tout le

monde est là-bas et tout le monde comprend luxembourgeois et français, alors on n'a pas ((Souligne)) besoin ((+)) de parler portugais si on ne veut pas » (Rebecca, 22 ans, AN).

### **À retenir**

Non seulement les *vacances d'été au Portugal* proprement dites, mais aussi les *trajets* d'aller et retour marquent les souvenirs des enfants d'é(im)migrés portugais au Luxembourg. Le *congé collectif* (en raison du métier des pères) fait de cette expérience une expérience partagée par la grande majorité de nos participants, dont les pères travaillent (ou ont travaillé) dans le secteur de la construction. En tant qu'enfant, les visites au pays sont associées aux retrouvailles familiales, au temps passé avec les grands-parents, aux divertissements avec les cousin(e)s, au beau temps et à la joie des excursions à la plage. Arrivée l'adolescence, une lassitude envers le village prend place, combinée avec une envie, de la part des jeunes, de voyager ailleurs. La période des vacances, c'est-à-dire fin juillet et août et le village, renvoie au *sentiment d'être perçu comme un émigrante*, une catégorie stéréotypée au Portugal dont nos participants se sentent la cible. Ce *regard des Portugais au pays* envers nos participants bouscule leurs *sentiments de (dés)appartenance*, qui ne se revoient pas dans cette catégorie. Ils soulignent donc le bien-être ressenti au Portugal quand ils s'y rendent *hors saison* ou ailleurs qu'au village (dans des villes plus cosmopolites) où, selon eux, la *mentalidade* portugaise ne se fait plus sentir.

### **7.3. Voyages autres et voyages ailleurs**

Jusqu'à présent, nous avons voulu souligner comment les *vacances d'été au Portugal* constituent, pendant l'enfance, une des plus intenses expériences vécues par nos participants, qui renvoient également au *réfèrent de (dés)appartenance* au pays d'origine. Une fois atteint la majorité, l'autonomie financière, l'entrée à l'université ou la vie en couple, leurs choix se dissocient de ceux de leurs parents. Dans *voyages autres et voyages ailleurs*, nous avons rassemblé des voyages réalisés hors du Portugal et du Luxembourg et qui ont d'une certaine manière bousculé les *sentiments de (dés)appartenance* de nos participants (*voyages ailleurs*) ; mais nous incluons aussi des expériences de vie au pays d'origine *autres* que les *vacances d'été au Portugal* (*voyages autres*). L'approche diachronique est maintenue.

*Dans le temps aussi, je disais toujours que le Portugal était très pauvre. [...] Et après, j'ai commencé à voyager, de par le monde et j'ai arrêté de dire que Portugal est pauvre parce que ce n'est pas le cas. [...] Maintenant, je vois la différence entre pauvreté et pauvreté ! (I : Il a fallu voyager.) Oui. Il a fallu voyager parce que sinon, pour moi, Portugal était toujours pauvre. Et, d'un autre côté, ok. Maintenant je suis ((Pause)) fière ((+)) quand même, mais sans avoir la double nationalité. Dans le temps, quand j'ai changé ça n'existait pas, la double. (Bárbara, 55 ans, FR)*

Rappelons-nous, Bárbara préférait s'entretenir avec des Luxembourgeois et éviter les Portugais qu'elle considérait comme des « pauvres ». Cette vision du Portugal a changé progressivement et les *voyages ailleurs* n'y sont pas pour rien. D'une part, elle considère que l'entrée du Portugal dans l'Union Européenne et ses aides financières ont progressivement modifié le pays, l'ont modernisé – « chaque fois que j'y vais, je dis : uau, qu'est-ce que s'est développé, quoi ! Ça a beaucoup changé par rapport à avant ou quand je vais à Lisbonne ou à Porto et que tu as le tram é que tu dis : uau, c'est... ! Ouais. Ben le truc c'est que, quand même, de Portugal ((Souligne)) s'est sauvé ((+)), en sortant de certaines pauvretés quoi ». Aujourd'hui, Bárbara est « fière, mais sans avoir la double nationalité » (Bárbara, 55 ans, FR). Le fait qu'elle dissocie « se sentir fière » d'avoir la nationalité suppose, dans le sens inverse, que ces deux éléments pourraient être liés : le *sentiment de fierté* et l'acquisition ou maintien d'une nationalité.

Samuel, grandi dans les années 1970-80 est né et a passé son enfance au Luxembourg mais a été envoyé au Portugal par ses parents pour compléter ses études secondaires et supérieures et s'y est marié. C'est depuis le Portugal qu'il décide de partir *ailleurs*, dans un pays du Nord de l'Europe (après complété ses études supérieures et s'être marié), avant de retourner au Luxembourg pour s'y fixer.

*(I : Veux-tu rajouter quelque chose ?) J'ai vraiment ressenti un grand manque d'appartenance lorsque j'étais en Norvège. J'ai un peu senti dans ma peau ce que mes parents ont senti de partir dans un pays où ils ne connaissaient pas la langue, ne connaissaient pas la culture, ne pouvaient même pas identifier une lettre, un mot ! [...] Quand je pense à eux, à ce qu'ils ont dû éprouver, j'ai trouvé que c'est violent comme processus. [...] Aujourd'hui, je sais que la langue est le premier pas pour t'intégrer, peu importe où tu vas. [...] Parce que si t'es dans un pays, tu dois apprendre la langue, tu dois apprendre la culture parce que c'est seulement comme ça que t'arrive à ((Souligne)) être ((+)) dans ce lieu. Ça c'est le lieu, notre lieu ! (I : Hum, hum.) [...] ((Souligne)) L'appartenance au quartier ((+)) aussi ! Parce que les écoles sont centralisées dans les lieux spécifiques. (Samuel, 45 ans, PT)*

C'est à la fin de l'entretien, avant que l'on éteigne l'enregistreur, que Samuel construit une réflexion autour de son expérience de vie en Norvège, où il était parti avec son épouse (Norvégienne) et ses enfants. Il ne connaissait pas la langue ni la culture du pays, il n'y avait pas d'amis et ne travaillait pas dans son domaine. Il compare son expérience avec celle de ces

parents, et la considère « un processus violent » qui pour lui avait tout de même été atténué du fait qu'il maîtrise l'anglais (tandis que ses parents ne dominaient aucune langue du pays d'accueil). Cette réflexion l'amène à l'essentiel : l'apprentissage de la langue comme premier pas pour l'« intégration » et le rôle joué par le lieu de résidence (et l'école, la vie du quartier) dans ce processus, ce qu'il appelle « l'appartenance au quartier » et dont les expériences d'enfant lui servent d'exemple – « moi, j'ai toujours les souvenirs de mon enfance, quand j'allais chez mon ami, mon voisin, une rue en dessous de la mienne. Je sonnais à la porte et le voilà ! Pourquoi ? Parce qu'on était dans la même école, dans le même quartier. J'ai toujours trouvé ça important » (Samuel, 45 ans, PT). Rappelons-nous que lui avait grandi dans un « quartier luxembourgeois » et dont il garde de bons souvenirs.

Nous avons pu observer, au long de nos analyses, que *voyager ailleurs* pendant l'adolescence était une expérience très rare chez nos participants. Un des seuls à l'avoir fait est Benjamim. Parce qu'il avait de la famille aux États-Unis, il a pu y passer les vacances de pâques à plusieurs reprises (tandis que les vacances d'été étaient passées au Portugal). C'était pour lui une « *por sorte do destino* [par chance du destin] ».

*Une fois, mon grand-père, qui était au Portugal est venu et a dit : « on va en Amérique passer les deux semaines de pâques ! [...] ((Souligne)) Pour moi, c'était pff ((Soupire)) ! C'était : uau ! Je fréquentais le lycée. C'est-à-dire, je n'étais jamais allé plus loin que le Portugal, tout d'un coup : en avion pour l'Amérique ! C'était... ! [...] Depuis, j'ai commencé à avoir un bon niveau d'anglais et j'ai eu une grande envie de savoir parler, de comprendre et de pouvoir maîtriser plusieurs langues. [...] Entretiens, j'y suis retourné plusieurs fois, en vacances. [...] ((Souligne)) Uau ! Moi c'était... pff ((Soupire)) ! C'était magique pour un fils d'immigré d'aller en Amérique en vacances ((+)) ! C'était une fierté énorme ! (Benjamim, 40 ans, PT)*

Benjamim est une exception. La plupart des Portugais de « seconde génération » au Luxembourg ne connaissent que le Portugal pour les vacances – « c'était magique pour un fils d'immigré d'aller en Amérique en vacances ((+)) ! C'était une fierté énorme ! ». Par ailleurs, ces séjours passés aux États-Unis ont été cruciaux dans son apprentissage des langues, notamment de l'anglais. Après plusieurs vacances passées aux États-Unis, il décide d'y partir vivre quelques années pour étudier les langues – « l'Amérique c'est un autre monde, c'est une autre culture, ((Souligne)) mais les Portugais là-bas sont comme nous ((+)) ! Ils sont comme nous ici. Ils ont leur propre identité et culture ». Lors de cette expérience, ses *sentiments de (dés)appartenance* ont été fortement bousculés : « là-bas j'avais du mal à m'identifier culturellement, je ne savais plus trop ce que j'étais ». D'une part, ils considéraient les « *emigrantes europeus* [européens] » (avec lesquels il s'identifiait) plus intelligents que les « *emigrantes americanos* [américains] ». Finalement il s'est rendu compte que les deux



adaptaient la langue portugaise, les uns francisant le portugais, les autres l'« *americanizando* [américanisant] ». D'autre part, il se sentait enfermé dans des « *olhares* [regards] » qui ne correspondaient pas à son ressenti : aux yeux des Américains, il était « *emigrante português* [portugais] » et aux yeux des « *emigrantes portuguesas* », il était comme eux. Benjamim ne se considérait pas comme *emigrante*. Pour lui, cette catégorie renvoie à l'idée d'un *emigrante* sorti de son pays pour des raisons économiques, qui part ailleurs dans le but de travailler durement et épargner de l'argent pour rentrer dans son pays. Ceci n'était pas du tout sa condition – « je suis ici pour étudier ((+)) ! » (cf. Chapitre 9).

Après quelques années aux États-Unis, l'« Europe lui manquait », il dit avoir senti le « mal du pays », la distance, il avait besoin de retrouver le « calme de l'Europe » et le beau temps. Il est donc rentré au Luxembourg, où il resta également pendant quelques années, jusqu'à ce qu'il décide de tenter sa chance au Portugal – « j'avais une vingtaine d'années. Je travaillais, mais j'arrivais à la fin du moi : le Luxembourg ((Expression d'ennuie)) bof ((+)) ! ((Soupire)) N'est-ce pas ? Le salaire était bon [...], quelque chose qui me manquait. Je me suis dit : [...] pourquoi pas tenter une expérience dans un pays du Sud de l'Europe si j'ai cette possibilité ? ». Il est donc parti au Portugal où il a vécu une demi-douzaine d'années – « ((Souligne)) C'était merveilleux, c'était merveilleux ! [...] ((Souligne)) Je me sentais beaucoup plus heureux là-bas qu'avec les deux mil euros ici ! [...] Mais là-bas *estava nas minhas quintas* [je me sentais bien ; je me sentais chez moi] ! ». Le certificat acquis à l'école portugaise lui a finalement été utile. Il a eu l'occasion de « *estar, viver e conviver em Portugal, de ser um português, de já não passar por um emigrante* [être, vivre et passer du temps ensemble au Portugal, d'être un Portugais, de ne plus être vu comme un *emigrante*] ». Ce ne fut que lors de cette expérience de vie au Portugal, qu'il a pu échapper au « sentiment d'être perçu comme un *emigrante* », qu'il a pu échapper à ce regard et être un « *verdadeiro português* ». Nous voyons encore une fois poindre l'idée selon laquelle se rendre (ou vivre) au pays *hors saison* permet d'échapper aux stéréotypes liés à l'*emigrante*. Les tensions entre d'une part l'« identité pour soi » et de l'autre l'« identité pour autrui » (Dubar, 2015, p. 104), ont donc accompagné Benjamim au cours de ce voyage *autre* (au Portugal) et ce voyage *ailleurs* (aux États-Unis).

Cette expérience de vie au Portugal a aussi marqué la vie de Benjamim en termes de relations, car ce fut au village lors d'une visite rendue à son grand-père, qu'il rencontra sa future épouse – « jusqu'à ce qu'un jour je suis allé au village visiter mon grand-père et paf ! J'ai connu une fille, voilà, ma copine, future copine ! [...] Je lui ai dit : tu veux te marier avec moi ? Je vais t'emmener avec moi au Luxembourg ! Je vais donner une vie que personne ne peut avoir

au Portugal ! » (Benjamim, 40 ans, PT). En effet, constituer famille fut la principale raison qui a motivé son retour au Luxembourg, dans la mesure où il considérait que les conditions économiques y seraient favorables (en comparaison avec le au Portugal).

Encore chez les participants de la deuxième cohorte, Rodrigo fut le premier à avoir poursuivi des études supérieures fut Rodrigo (d'entre ceux qui ont passé leur enfance et adolescence au Luxembourg). Cependant, son adolescence et ses expériences à l'école secondaire sont marquées des difficultés. Il nous raconte comment, au long de son parcours, il a « avalé des couleuvres » (p.ex. les critiques, les moqueries, etc.) en raison de son *background* migratoire, comment ceci le décourageait et comment le fait de devoir se défendre et surtout s'« intégrer » lui prenait de l'énergie. D'autre part, plus il avançait dans les études (et donc, potentiellement, montait dans l'échelle sociale), plus il avait l'impression de perdre sa « *portuguesidade* » (car il sentait une envie de se « *desportuguitar* »). Encouragé par un ami, il a quand même intégré une université en Belgique – « je suis quand même allé à l'université. Je n'ai pas réussi parce que, comme j'ai dit, je ne suis pas aller avec la conviction nécessaire. Mais je suis parti à Bruxelles, une ville plutôt multiculturelle où ça a été très intéressant de connaître d'autres Portugais ». Entre la peur de perdre sa « *portugalidade* » et l'envie de se « *desportuguitar* », c'était au sein d'un milieu portugais où il se sentait effectivement bien : « peu importe où tu vas dans le monde, tu trouveras toujours un café ou un restaurant portugais ou tu manges une *bifana* [sandwich de bœuf], où tu bois un verre de vin. Peu importe où j'allais, de par l'Europe, il y avait toujours un petit coin portugais où je pouvais jeter l'ancre et voilà, ((Souligne)) je me sentais chez moi ! Je me sentais bien ! Je me sentais dans mon élément ((+)) ! » (Rodrigo, 39 ans, PT). Les saveurs du *chez-soi* retrouvées partout en Europe, dans les « petits coins portugais » créaient les conditions pour que Rodrigo « jette l'ancre », car il se sentait « bien », « dans son élément ». Bien qu'il n'ait pas achevé l'université, l'expérience de vie à Bruxelles a permis à Rodrigo de connaître d'autres Portugais dans le contexte d'une ville multiculturelle. De là, il est parti en Autriche, sa deuxième expérience de vie *ailleurs*.

*J'étais un peu perdu, je ne savais même plus où est-ce que je devais aller. Je ne savais même plus qui est-ce que j'étais ou qui est-ce que je n'étais pas. Je suis Portugais, je suis Luxembourgeois, j'étais en Autriche, à Bruxelles. C'est-à-dire, toutes ces expériences ailleurs mon aussi donné une bonne idée de ce qu'est le Luxembourg, de ce qu'est le Portugal, et il y avait toujours ce point en commun, qui était a minha casa [mon chez-moi]. A minha casa [mon chez-moi], c'est-à-dire ma famille. Alors, au lieu de voir tout ça sous l'angle de la nationalité, je l'ai observé sous l'angle de la famille. Qui dit famille dit amis. C'est-à-dire que, pour moi, les frontières ont toutes explosées. [...] Cette notion de nationalités a aussi explosé encore plus. ((Souligne)) Je suis Rodrigo ((+)) ! Souvent on me demande encore : « qui es-tu ? Quelle est ta nationalité ? ». Je n'ai pas de nationalité. « Tu n'as pas de nationalité ? ! » Non, je n'en veux pas. Écoutes, je ne veux pas me renfermer dans un schéma, je suis un individu, je suis Rodrigo. Alors l'individu a excellé la nationalité. Mais j'ai continué et je continue*

à vibrer avec la *Seleção nacional portuguesa*, je continue de regarder le *Benfica* quand je peux.  
(Rodrigo, 39 ans, PT)

Une fois en Autriche, son travail le pousse à mettre son « *estrangeiridade* » au-dessus de sa « *luxemburgesidade* », voire de sa « *portuguesidade* ». Il se sent avant tout étranger et décide, dans la mesure de ses fonctions (dans le cadre de sa profession), de représenter les étrangers – « cette multiculturalité est une expérience énorme ». En effet, ces expériences de multiculturalité ont bousculé ses *sentiments de (dés)appartenance* – « je ne savais même plus où est-ce que je devais aller. Je ne savais même plus qui est-ce que j'étais ou qui est-ce que je n'étais pas ». Ces expériences sont au centre de sa (re)configuration identitaire : « je suis Rodrigo, je suis un individu », il s'exclut de tout « schéma » incluant la nationalité ou impliquant l'établissement de frontières. Il a fallu qu'il passe un certain temps loin de chez-lui, *ailleurs*, pour qu'il se rende compte que sa « *casa* [chez-soi] », sa « base » était sa famille – « c'est seulement quand on est longtemps loin [de chez soi], qu'on se rend compte de ce qu'on a vraiment, quand on le perd ». Étant donné que sa famille est au Luxembourg, sa « *casa* [chez-soi] » est le Luxembourg, où il décide alors de retourner. Mais, c'est avec le *Benfica* qu'il vibre.

Nous arrivons à la troisième cohorte, à nos participants ayant grandi dans les années 1980-90. Ceux-ci ont tous complété leurs études supérieures au sein d'universités étrangères (pays voisins du Luxembourg). Cette expérience n'a pas eu les mêmes conséquences sur tous les participants. Par exemple, pour Marielle ou pour Vickie, la période d'études en Belgique ne s'est pas traduite par un *voyage ailleurs*, dans le sens où nous l'employons – « je suis allée à l'université à Bruxelles. J'y suis restée cinq ans et je venais tous les week-ends et après je suis retournée ici définitivement. Donc, je venais de toutes façons, je ne suis jamais vraiment partie d'ici, je suis juste allée à l'université » (Marielle, 37 ans, PT). Les *sentiments de (dés)appartenance* n'ont pas été bousculés et aucune *tension* n'a été soulignée par Marielle. De même pour Vickie (37 ans, PT). Pour d'autres participants, cependant, ce fut une expérience de vie des plus marquante (comme nous l'avons déjà vu chez Rodrigo).

Ariana, a fait ses études supérieures en France. Rappelons-nous que pendant son enfance et adolescence, à l'école primaire et au lycée, elle se sentait « différente ». Pendant l'école primaire, cette différence était ressentie de par les moqueries subies en raison de son *background* migratoire. Tandis qu'au lycée, elle dit avoir « intériorisé » ce sentiment de « différence ». Se sentir différente n'était pas un sentiment anodin car il a influencé sa vie – « je suis sûre et certaine que ça m'a beaucoup conditionnée en tant que personne, ma façon

d'être, mes sentiments d'appartenance, d'être et de ne pas être ». À l'université ce sentiment prend une autre forme.

*Quand je suis partie à l'université ça a été aussi très intéressant ce qui s'est passé en France. En France il y a une grande population arabe et je ne sais pas pourquoi ((Rit)), ils, les Français, pensaient que j'étais Arabe. [...] Ça me gênait ! (I : Sérieux ?) Oui ! Ça me gênait pourquoi ? Ce n'étais pas parce qu'ils pensent que j'étais Arabe, mais c'était le fait de ne pas être reconnue en tant que Portugaise. [...] Voilà, ça aussi c'était une partie de ma vie très intéressante où c'était difficile le fait de ne pas être reconnue en tant que Portugaise, mais d'une autre façon. Ce n'était plus du genre : « tu n'es pas la bienvenue », mais du genre : « tu n'es pas Portugaise, t'es autre chose » ! (Ariana, 37 ans, PT)*

Si pendant l'école primaire, c'était le fait d'être vue comme Portugaise (« différente ») qui lui posait problème, en France c'était de ne pas être vue comme Portugaise – « ce n'était plus du genre : “tu n'es pas la bienvenue”, mais du genre : “tu n'es pas Portugaise, t'es autre chose” ! ». Entre ce qu'elle considère être (son identité) et entre le *regard* des autres (l'identité qu'ils lui renvoient), des *tensions* ont lieu – qui d'ailleurs constituent « la division interne à l'identité » (Dubar, 2015, p. 104).

Deux expériences *ailleurs* ont bouleversé les *sentiments de (dés)appartenance* de Fanny : son séjour en Belgique pour les études supérieures et une expérience de travail au Portugal. Fanny a choisi de faire ses études supérieures en Belgique – « assez loin pour ne pas devoir rentrer tous les jours à la maison et proche le suffisant pour pouvoir rentrer les week-ends ((Rit)) », mais non sans avoir négocié avec ses parents, en particulier sa mère qui voulait à tout prix qu'elle fasse ses études au Portugal, pour des raisons d'ordre pratique, notamment en ce qui concerne le logement (du fait d'avoir une maison au Portugal). La période universitaire coïncide souvent avec le début de l'âge adulte, le moment où l'enfant laisse la maison parentale, devient indépendant et autonome. Ce qui rend cette expérience encore plus importante dans le parcours de vie de nos participants – « ça a été fantastique ! Les meilleures années de ma vie ((Rit)) ! [...] Je n'ai vécu que neuf ans en Belgique et je me considère déjà... non pas comme Belge, mais plutôt comme *Bruxelloise* un peu et je sais que cette culture-là m'a beaucoup influencé et les amis que j'ai faits là-bas m'ont aussi beaucoup influencé » (Fanny, 32 ans, PT). Fanny va jusqu'à se considérer « un peu *Bruxelloise* » car « cette culture » et les amitiés construites pendant cette période l'ont influencée à vie. En ce qui concerne le séjour au Portugal, autre que les vacances d'été et libérée de l'emprise des parents, celui-ci lui a permis de (re)découvrir le pays d'origine – « j'ai beaucoup aimé parce que j'ai redécouvert le Portugal d'une autre façon. Tout d'abord cette ville et ensuite le Portugal. Et ma façon de voir le Portugal a changé de manière positive. Mais bon, mon pays reste le Luxembourg ». Nous observons

comment les *voyages* sont un cadre d'expériences favorisant la (dés)construction et (re)construction des *référents de (dés)appartenance*.

Comme les autres participants de cette cohorte, Diana a fait ses études universitaires dans un pays voisins du Luxembourg. Une fois terminé son lycée, elle part en Allemagne. Cette expérience lui a offert un nouvel *espace-temps* où elle a expérimenté ses *sentiments de (dés)appartenance* autrement. En effet, les *voyages* constituent un *espace-temps* de (dé)construction, (re)construction et démultiplication des *référents de (dés)appartenance*. Nous pourrions dire que le plus de possibilités d'expérimenter de cadres d'expériences variés, le plus de choix disponibles pour lors des *(re)configuration identitaires* (qui ont lieu continuellement).

*Après je suis partie en Allemagne pour mes études universitaires. C'était une petite ville. Elle était aussi petite, enfin, c'est une bulle et c'était une classe petite, on n'était pas beaucoup. Quand je disais : je viens du Luxembourg, mais mes parents sont Portugais [...], les gens me disaient : « ((Souligne)) uau, Portugaise ! C'est cool ! Je suis allé à Lisbonne, à Porto, au Algarve ! J'ai adoré ((+)) » ! Il n'y avait plus cette connotation négative : « ah, ta mère est femme de ménage et ton père est le Manel das obras [travailleur dans le bâtiment], tu es burra [bête] et maintenant tu dois prouver que finalement tu n'es pas burra ! ». Au contraire, en Allemagne il y avait cette connotation positive ! C'était super ! Et c'est ça qui a créé la possibilité pour que je repense mon identité. (Diana, 28 ans, PT)*

Une fois *ailleurs* (autre domicile, autres relations, autre contexte de vie, autre langue, etc.), Diana s'est retrouvée débarrassée d'un *regard* qui la gênait, s'est vue débarrassée des stéréotypes (liés à son *background* migratoire) qui la hantaient. Elle va jusqu'à dire que cela lui a permis de « repenser son identité ». Notons que Diana ne s'arrête pas aux stéréotypes négatifs associés aux Portugais aux Luxembourg (les mères sont femmes de ménage et les pères, travailleurs dans le bâtiment), mais souligne également les faibles attentes de la part des enseignants envers les élèves d'origine portugaise (phénomène souligné par d'autres participants également). Les faibles attentes envers les élèves Portugais et le fait de devoir sans cesse à « prouver » leurs capacités conditionnent fortement les expériences de nos participants. Ce pourquoi, une fois libérée de ces contraintes, Diana a pu observer son *background* migratoire sous un autre angle, avec une « connotation positive ».

Pendant ses études à l'université en Allemagne, Diana a eu l'occasion de réaliser un *Erasmus* (une période d'études à l'extérieur) et elle choisit le Portugal. Encore une fois ces *sentiments de (dés)appartenances* furent fortement bousculés.

*Quand je suis allée faire Erasmus au Portugal une chose horrible c'est passée. [Une professeure] m'a envoyé au tableau et elle m'a dit d'écrire un mot compliqué. Moi j'ai rougi et j'ai dit : je suis désolé, je suis la fille de ... mais je l'ai dit sans savoir que ce serait un problème d'être fille d'emigrantes. Et je lui ai dit : ah, désolée, je suis née et j'ai grandi au Luxembourg, mes parents sont Portugais, je ne*

*sais pas si je vais bien écrire. [...] Et puis, à la fin du cours, je suis allé dans son bureau et puis j'ai commis la grosse faute de dire « vous » à la place de dire « senhora doutora [madame, la Docteure] ». Parce que, voilà, ça ne faisait pas partie de mon langage, de mon vocabulaire ici. [...] Elle m'a dit : « reformulez votre phrase ! » [...] Au début je ne la comprenais même pas. [...] Mais : ah ! [...] Et elle, elle m'a répondu : « [...] vous n'avez pas les compétences intellectuelles pour écrire le travail. [...] C'était la première fois que je pleurais en raison d'une discrimination. (Diana, 28 ans, PT)*

Une fois au Portugal, Diana s'est retrouvée à nouveau sous l'emprise des stéréotypes associés aux Portugais, mais cette fois-ci de la part des *Portugais au pays*. Ce fut une surprise pour elle, car elle ne savait pas de l'existence de la catégorie stéréotypée de l'*emigrante* et son ampleur au Portugal – « je crois que dès ce moment-là j'ai compris que d'une certaine façon : pourquoi est-ce que je devrais me sentir fière d'un pays qui me renie encore plus ? Voilà, c'était claire. À partir de ce moment, je pense que j'ai décidé d'être vraiment ce que je suis et de ne pas être fière ni de l'un, ni de l'autre ». Observons que le *sentiment de fierté* est mobilisé lors de la *(ré)organisation et (ré)hiérarchisation des (dés)appartenance*. Ces questions sont reprises dans les chapitres 9 et 10. Ici, attardons-nous sur la question de l'appellation à partir des titres, une pratique au Portugal qui est critiquée par plusieurs participants. Diana raconte que lors d'une réunion avec une professeure au Portugal, elle a « commis la grosse faute de dire “vous” au lieu de “senhora doutora” ». Elle n'était pas au courant de cette pratique, qu'elle considère d'ailleurs une pratique conservatrice liée au maintien d'une distinction sociale par ceux qui détiennent une formation supérieure (*doutor* et/ou *engenheiro* [docteur et/ou ingénieur]) et qu'elle condamne (ceci est également constaté par d'autres participants).

*Je suis allée faire mes études et j'ai changé ma façon de voir mon identité. Je me vois telle que je suis : je suis une personne qui est née au Luxembourg, je suis Luxembourgeoise oui, parce que j'ai grandi ici, je suis née ici, c'est un droit à moi, c'est ce que je pense ! Mais, je suis fille d'immigrés. Je suis une Luxembourgeoise, fille d'immigrés. C'est ça que je suis. Je ne suis ni Portugaise, ni Luxembourgeoise, je suis les deux. Et si, maintenant, on me demandait de choisir une des nationalités, je n'arriverai pas, parce que ce je ne peux pas, ça allait me casser mon identité. (Diana, 28 ans, PT)*

Dans le cadre de son parcours universitaire, Diana a encore eu l'occasion de passer un an en France. Tous ces *voyages autres et ailleurs* lui ont permis de *(ré)organiser et (ré)hiérarchiser ses (dés)appartenance*. C'est à partir de ces expériences qu'elle a « changé sa façon de voir son identité ». Aujourd'hui elle se définit comme une « Luxembourgeoise, fille d'immigrés ; ni Portugaise, ni Luxembourgeoise ; les deux » (Diana, 28 ans, PT).

Nous arrivons à nos participants ayant grandi dans les années 1990-00. Ces derniers ont bénéficié de la création et du développement de l'Université du Luxembourg. Créée en 2003, l'Université du Luxembourg impose à ses élèves de réaliser un semestre à l'étranger pendant

le programme de Bachelor. Or, comme nous avons vu au cours de ce chapitre, les expériences ailleurs constituent un nouvel *espace-temps* de (dé)construction, (ré)construction et démultiplication des *référents de (dés)appartenance*, car en bousculant les *sentiments de (dés)appartenances*, ce cadre d'expérience amènent souvent nos participants à *(ré)organiser et (ré)hiérarchiser leurs (dés)appartenance*. Notons que ces expériences dotent nos participants de « multiples facettes » (pour employer les termes d'Emma), ce qui se révèle indispensable à l'« invention identitaire » bricolage. (Kaufmann 2008, 2010) et qui n'est pas à disposition de tous de la même manière. Les participants des cohortes précédentes ne bénéficiaient pas de cette mobilité).

Emma, qui comme tant d'autres, a choisi le parcours scolaire comme fil rouge pour son récit, nous expliquait comment dès les premières années de scolarisation, elle a séparé le chez-soi (« *casa* ») de l'école – le premier, lié à ses parents et à la langue et culture portugaises ; et, le deuxième à la langue et culture luxembourgeoises. Elle va jusqu'à dire qu'il existe « deux Emmas », l'« Emma Portugaise » et l'« Emma Luxembourgeoise ». Par ailleurs, elle soulignera le fait de ne pas vivre cette situation comme un « déchirement » ou comme un « fardeau », ce qui n'est pas le cas pour d'autres enfants d'é(im)migrés en conditions socio-économiques défavorables. Elle assure que l'alternance entre ces « deux Emmas » est pour elle facile car, d'une part elle a toujours su s'« adapter » et d'autre part, elle ne considère aucune des deux référents culturels « supérieurs » envers l'autre (cf. Chapitre 9). Ici, il ne s'agissait plus d'une « Emma Portugaise » et d'une « Emma Luxembourgeoise », mais bien de « multiples facettes », autant de facettes que de langues parlées – ce qu'elle explique à partir de son expérience de vie en Allemagne.

*Oui, mais ce n'est pas seulement avec le portugais et le luxembourgeois. Je crois que je me comporte aussi légèrement différemment quand je parle anglais ou... Ou même les gens quand ils parlent... Par exemple, maintenant pendant mon Erasmus en Allemagne je parlais surtout anglais [...] et automatiquement, je m'adapte. [...] Je crois que ce sont les personnes qui m'influençaient, qui créaient des contextes où je m'exprimais dans une langue ou dans une autre et ça, ça m'a probablement marqué. Mais c'est comme je dis, ce n'est pas comme si c'était un problème ! Je trouve que les personnes ont différentes facettes. Dans de contextes différents, la personne est différente. (Emma, 26 ans, PT)*

Pour Emma, les personnes créent des contextes où elle s'exprime dans une certaine langue et, on fonction de ce contexte, elle s'adapte selon ses différentes « facettes ». Selon elle ce n'est pas un problème, c'est d'ailleurs normal. Mais nous avons vu, cette adaptation n'est pas disponible à tous dans la même mesure. Les enfants en conditions socio-économiques défavorables n'ont pas les mêmes possibilités de développer une multiplicité de facettes, et la gymnastique d'adaptation permettant de convoquer la bonne facette pour la bonne situation.

Ils ont moins d'occasions de traverser des *espaces-temps autres* et de démultiplier<sup>330</sup> leurs *référents de (dés)appartenance* et de ce fait, voient leurs possibilités de *(re)configuration identitaire* réduites.

Tommy est également parti en Allemagne pour les études supérieures. Cependant, il continuait d'habiter au Luxembourg chez ses parents. Ce fut un autre voyage *ailleurs* qui a bousculé ses *sentiments de (dés)appartenance* de manière plus intense.

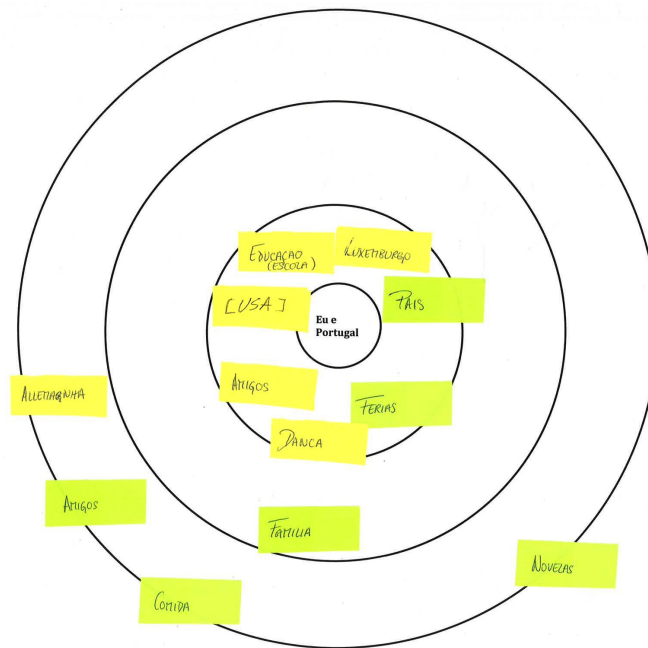
*Les États-Unis m'ont beaucoup marqué en termes identitaires parce que je suis arrivé là-bas et c'était une école internationale. [...] Alors là, j'ai commencé à raconter un peu plus sur le Luxembourg, où est-ce que c'était, comment c'était, et j'ai commencé moi-même à réfléchir sur le Luxembourg ! Mais après ils disaient aussi toujours : « mais les Luxembourgeois, ils ont ton apparence physique ? » Non, je suis... mes parents sont Portugais, mais comme je suis né là-bas je suis aussi Luxembourgeois ! [...] (I : C'est intéressant le fait que tu te présentais comme Luxembourgeois...) [...] C'était avec le temps parce qu'au début, pendant l'école primaire et le lycée, je disais toujours que j'étais Portugais, parce que convivia [je passais du temps] plus avec des Portugais [...]. Maintenant, même si je convivo encore avec des Portugais, ce sont des Portugais qui pensent comme moi, qui parlent luxembourgeois. Avec le temps et l'âge j'ai modifié la façon de dire que je suis Portugais ((Rit)). (Tommy, 25 ans, PT)*

En fonction des relations (du contexte et de la langue parlée, comme disait Emma), Tommy a modifié sa manière de se présenter. Si lorsqu'il fréquentait plus de Portugais (au lycée *technique*) il avait tendance à dire qu'il était Portugais en premier lieu, lorsqu'ils il a commencé à fréquenter moins de Portugais (ou des Portugais « comme lui », qui parlent Luxembourgeois), il a commencé à se présenter comme Luxembourgeois d'abord, mais son *apparence physique* le pousse à rajouter qu'il a « des parents portugais » (cf. Chapitre 9). L'expérience *ailleurs* décrite dans cet extrait d'entretien, une période d'études aux États-Unis, dans un contexte multiculturel et multilinguistique, a été décisive dans ce processus. D'autre part, nous observons un *sentiment de reconnaissance* envers le Luxembourg : « j'ai commencé à valoriser le fait d'être né au Luxembourg et aussi la situation du Luxembourg qui m'a donné l'opportunité d'y aller ». En effet, comme déjà souligné auparavant, un *sentiment de reconnaissance* se manifeste chez plusieurs de nos participants envers les parents mais également envers le pays – le Luxembourg –, qui leur a permis de faire des études (et par conséquent de montée dans l'échelle sociale). Tommy souligne le fait que ces expériences l'ont éloigné du pays d'origine, ce qu'il souligne sur sa *Carte de (dés)appartenance*.

---

<sup>330</sup> Étant donné que les *référents de (dés)appartenance* sont multiples, enchevêtrées, à frontière perméables, nous employons les termes « (dé)construire », « (re)construire », « démultiplier » de manière interchangeable, car il s'agit de la nature même des *référents* qui ne sont en aucun moment des entités fixes.





Carte de (dés)appartenance de Tommy (25 ans)

Finallement, notre participante la plus jeune à avoir vécu des expériences *autres et ailleurs* (car David, le participant plus jeune est encore au lycée) est Rebecca qui, elle, a fait la totalité de ses études supérieures en Allemagne. Les parents de Rebecca sont arrivés en début d'adolescence au Luxembourg. À la maison, la seule langue parlée est le luxembourgeois et le lieu de résidence est à la frontière avec l'Allemagne. Nous avons vu, lors de la section concernant la *cuisine*, qu'une fois en Allemagne, Rebecca a quand même identifié des pratiques qui renvoyaient au pays d'origine – « mon colocataire en Allemagne était Portugais aussi et c'était super drôle parce qu'on parlait luxembourgeois, mais il y avait des traditions, genre, cuisiner ou comme ça, ou des trucs qu'il y avait, qui étaient portugais ! » (Rebecca, 22 ans, AN). Elle parle des « traditions », des ustensiles de cuisine, entre autres. Ainsi, le *réfèrent de (dés)appartenance* au pays d'origine est chez Rebecca, renvoie aux pratiques de cuisine et lors d'une expérience *ailleurs* elle s'en est rendue compte.

### À retenir

Les *voyages autres* et les *voyages ailleurs* constituent des cadres d'expériences propices à la (dé)construction et à la (re)construction du *réfèrent de (dés)appartenance* au pays d'origine et constituent un *espace-temps* unique de démultiplication des *référents de (dés)appartenance*.

Par ailleurs, toujours dans une dynamique d'*identification-différentiation* la rencontre avec l'inconnu, l'Autre, bouscule les *sentiments de (dés)appartenance* envers le « pays d'origine ». Nous constatons que nos participants plus jeunes semblent avoir plus de possibilités, au cours de leurs parcours de vie, d'expérimenter des *voyages* et ce en raison d'une amélioration globale des conditions socio-économiques et de vie, en particulier en ce qui concerne l'évolution des transports et Technologies d'Information et de Communication (car nous pourrions avancer comme hypothèse qu'*Internet* créent également un nouvel *espace-temps* de démultiplication des (dés)appartenance). Pour les participants des cohortes plus anciennes, voyager ailleurs qu'au Portugal était une véritable exception.



## PARTIE III – Sensations, sentiments et stratégies de (dés)appartenance

*Comment les pratiques (trans)nationales varient-elles au cours du parcours de vie des Portugais de « seconde génération » au Luxembourg ?* Telle était la première partie de la question de recherche à laquelle nous avons tenté de répondre à partir d'une systématisation de ce que nous avons appelé des *espaces-temps* de (dés)appartenance, conceptualisés en tant que cadres d'expériences, au sein desquels des *référénts de (dés)appartenance* (multiples et enchevêtrés) sont (re)construits en permanence et les *sentiments de (dés)appartenance* de nos participants sont bouleversés par de *tensions* diverses<sup>331</sup>. À partir d'une approche diachronique (par cohorte et à partir d'une perspective sur le parcours de vie), nous avons tenté de mettre en avant les dynamiques et processus qui sous-tendent la variation (en portée, intensité et fréquence) des pratiques (trans)nationales entretenues par les Portugais de « seconde-génération » (et les représentations qui leurs sont liées). Nous arrivons maintenant à la deuxième partie de notre question de recherche (qui, au fond est la question principale) : *comment les Portugais de « seconde génération » au Luxembourg (re)construisent-ils, négocient-ils et accomplissent-ils leurs (dés)appartenances au cours du parcours de vie et quelle est le rôle joué par le pays d'origine ?* Tandis que la première partie renvoie aux « façons d'être », la deuxième renvoie plutôt aux « façons d'appartenir »<sup>332</sup> (Levitt & Glick-Schiller, 2004, p. 1010). Comme nous avons eu l'occasion de l'observer au cours de la partie précédente

---

<sup>331</sup> Les *tensions* qui le plus se sont données à voir ont été : 1) celles qui renvoient à la double composante de l'identité sociale (Dubar, 2015), à savoir l'« identité pour soi » et l'« identité pour autrui » (dont les stéréotypes liés aux *Portugais au Luxembourg* et ceux liés à l'*émigrante au Portugal* occupent une position centrale) ; mais également, 2) celles qui renvoient à la notion de mobilité sociale (ascendante et/ou descendante ; envisagée et/ou redoutée), en particulier dans le sens des conflits engendrés par un changement de position sociale (Gaulejac, 2016). Nous avons aussi observé que ces *tensions* ne sont pas simplement subies par nos participants, mais aussi que ceux-ci mobilisent des *clés de résolution* (agentivité de l'acteur). Nous nous inspirons également des termes employés par Jean-Claude Kaufmann : « modalité de fixation de sens » (Kaufmann, 2004, p. 112-117).

<sup>332</sup> Notre traduction. De l'original : « *Ways of being refers to the actual social relations and practices that individuals engage in rather than to the identities associated with their actions. Social fields contain institutions, organizations, and experiences, within their various levels, that generate categories of identity that are ascribed to or chosen by individuals or groups. Individuals can be embedded in a social field but not identify with any label or cultural politics associated with that field. They have the potential to act or identify at a particular time because they live within the social field, but not all choose to do so. In contrast, ways of belonging refers to practices that signal or enact an identity which demonstrates a conscious connection to a particular group. These actions are not symbolic but concrete, visible actions that mark belonging such as wearing a Christian cross or Jewish star, flying a flag, or choosing a particular cuisine. Ways of belonging combine action and an awareness of the kind of identity that action signifies. [...] If individuals engage in social relations and practices that cross borders as a regular feature of everyday life, then they exhibit a transnational way of being. When people explicitly recognize this and highlight the transnational elements of who they are, then they are also expressing a transnational way of belonging. Clearly, these two experiences do not always go hand in hand* » (Levitt & Glick-Schiller, 2004, p. 1010).

de cette thèse, cette séparation est artificielle car en réalité « façons d'être » et « façons d'appartenir » sont inséparables. Toutefois, l'exercice même de les séparer artificiellement nous permet de comprendre le processus de *(re)configuration identitaire* des Portugais de « seconde génération » au Luxembourg que nous aborderons lors du chapitre 9 et 10.

En voulant répondre à la deuxième partie de notre question de recherche, nous nous sommes rendue compte que l'identification des dynamiques de *tensions-résolutions* n'était qu'une partie de la réponse et, surtout, qu'elle n'était liée qu'à une modalité spécifique des *(dés)appartenance* (les *sentiments de (dés)appartenance*)<sup>333</sup>. Nous avons donc voulu élargir la compréhension de ce phénomène et nous avons conceptualisé trois *modalités de (dés)appartenance* : les sensations, les sentiments et les stratégies de *(dés)appartenance*. La première modalité, la *sensation d'appartenir*, n'engendre que du bien-être ; fonctionne comme une « fermeture de sens (vide) » ; et prend forme dans un « enveloppement sensible » (cf. Chapitre 8). La deuxième modalité constitue les *sentiments de (dés)appartenance*. Ceux-ci sont multiples, situationnels, vécus dans les contextes d'interactions (avec des *éléments* : personnes, objets, etc.). Il s'agit du niveau où se situent les *tensions-clés de résolution* que nous avons mentionnées auparavant et il renvoie à l'« identité sociale » (Dubar, 2015), aux conditions de l'action et à l'agentivité des acteurs (Chapitre 9). À leur tour, les *stratégies de (dés)appartenances* peuvent coïncider avec une *(re)configuration identitaire*, renvoyant à une « fermeture de sens » et nous en soulignerons deux : la *déportugalisation* et/ou la *luxembourgisation* directement liées aux *tensions-clés de résolution* (Chapitre 10)<sup>334</sup>. Ainsi, disons que nous avons voulu articuler nos analyses sur la *(re)construction des sentiments de (dés)appartenances* des Portugais de « seconde génération » au cours du parcours de vie, dans

---

<sup>333</sup> Faute de mieux, nous avons décidé d'employer le terme *modalité* pour décrire les différents strates/niveaux/couches ou encore terrains/modes de *(dés)appartenance*. En effet, dans notre perspective, les premiers renvoient à de différents niveaux indépendants et associés à un ordre spécifique, tandis que les deuxièmes renvoient à quelque chose de préconstruit auquel l'individu s'assujetti. Or, nous voulions décrire à la fois trois *niveaux de (dés)appartenance*, mais auxquels aucune valeur, ni position dans une hiérarchie leur soit associée (dans le sens qu'aucun d'entre eux est premier ou plus important que les autres) ; d'autre part, nous voulions mettre en avant le fait qu'il ne s'agit pas ici de *modes* disponibles auxquels l'individu se conforme ou qu'il emprunte, mais plutôt des *manières d'être/de sentir/* qu'il *(re)construit* et/ou ressent en permanence – nous conceptualisons les *(dés)appartenances* comme un outil à la *(re)construction identitaire*, traduites en trois *modalités* d'action/ressenti (dont le degré de l'agentivité de l'individu varie). Ainsi, la *sensation d'appartenir* s'impose à l'individu ; tandis que les *modalités* correspondantes aux *sentiments* et aux *stratégies* impliquent l'agentivité de l'acteur. Nous tenterons, par la suite d'intégrer les *modalités de (dés)appartenance* au processus majeur de *(re)configuration identitaire*, tel nous le conceptualisons (cf. Chapitre 10).

<sup>334</sup> Ainsi, tandis que la deuxième modalité (les *sentiments de (dés)appartenance*) renvoie à l'« identité sociale » (Dubar, 2015), donc à « division interne à l'identité entre l'identité pour soi et identité pour autrui » (Dubar, 2015, p. 103-109) ; aux conditions de l'action (*tensions-résolutions*) et à l'agentivité de l'acteur ; les deux autres modalités (*la sensation d'appartenir* et les *stratégies de (dés)appartenance*) renvoient de manière plus directe à des « fermetures de sens » (Kaufmann, 2010), au processus de *(re)configuration identitaire* (la première impliquant les sens ; la deuxième, l'aspect narratif).

le cadre d'une théorie de l'identité au sens plus large – un défi théorique que nous commençons tout juste à relever et dont nous proposons une esquisse de modèle lors du dernier chapitre.

## Chapitre 8 : La *sensation d'appartenir* : une « fermeture de sens vide »

L'identité est une fermeture et une fixation du sens de la vie, aux formes et aux modalités multiples. Elle est aussi une toute simple est indéfinissable sensation d'exister, réactivant les strates du cerveau les plus archaïques (Damasio 2002, *apud* Kaufmann, 2004, p. 112).

C'est avec une émotion singulière que nos participants nous décrivent ces moments où tout semble être à la bonne place, où tout semble complet et accompli. Selon la description de nos participants, il s'agit d'une sensation qui les envahit soudainement. Tout se passe comme si une cohérence identitaire (« fermeture et cohérence du sens de la vie ») était « ressentie » pour de brefs instants, où toutes les *(dés)appartenances* (multiples, enchevêtrée, en (re)construction permanente) se trouvent « au bon endroit » – *une (ré)organisation et (ré)hiérarchisation des (dés)appartenances* opérées exclusivement au niveau sensoriel (engendrant un bien-être total). Nous assimilons cette *sensation d'appartenir* à l'idée d'« enveloppement sensible » présentée par Jean-Claude Kaufmann comme une « modalité de fixation de sens » (Kaufmann, 2004, p. 112-117).

La sensation d'être parvient même souvent à faire l'économie de tout contenu cognitif, se réduisant à un pur enveloppement sensible. Se « sentir bien » par exemple, soudainement, sans trop de raisons particulières (un calme intérieur, un rayon de soleil, une ambiance musicale, etc.) représente une de ces expériences identitaires dépouillées où les sensations élémentaires sont plus importantes que les détails de l'image de soi. Celle-ci reste d'ailleurs alors très floue, comme masquée par l'enveloppement sensible, qui devient en lui-même le moteur de la fermeture identitaire. Or dans ces instants, il n'y a pas seulement sensation d'exister mais aussi sensation d'être soi. D'être soi plus intensément, plus authentiquement que l'on est d'ordinaire. Il y a quelque chose d'assez singulier. [...] Les minutes passées sous la douche (ou dans son bain) sans rien faire, au-delà du temps nécessité par l'hygiène, illustrent bien ces moments d'enveloppement vide favorisant une sorte de récupération de soi basique. Contrairement à la réflexivité, la fixation identitaire s'engage rarement dans des procédures intellectuellement compliquées. Quelques idées lui suffisent. Ou encore mieux une image (au sens de représentation visuelle). Voire même parfois une simple sensation. Ces trois éléments peuvent d'ailleurs alterner (ou se mélanger) facilement : l'identité est une idée, une image ou une sensation de soi (Kaufmann, 2004, p. 112-113).

Ainsi, cette *sensation d'appartenir* correspondrait à un « enveloppement vide », dans le sens où il s'agit d'une « fermeture de sens » dépouillée de « contenus cognitifs », qui n'implique quasiment aucune activité réflexive de la part de l'individu. Il s'agit donc d'une sensation « dans l'instant », qui par conséquent est difficile à traduire en mots. Nous assimilons également cette *sensation d'appartenir* à du bien-être (au contraire des *sentiments de (dés)appartenance* qui souvent engendre du mal-être). En conceptualisant cette *modalité de (dés)appartenances*, notre objectif est surtout celui de souligner que celles-ci n'ont pas lieu d'être uniquement dans le cadre d'interactions sociales (c'est-à-dire, au niveau des *sentiments de (dés)appartenance* renvoyant à l'« identité sociale »), mais à d'autres niveaux d'un processus plus ample de *(re)configuration identitaire* (que nous conceptualisons dans le chapitre 10). Nous présentons, dans ce qui suit, quelques exemples à partir des récits de nos participants.

***Rien qu'à la sortie de l'aéroport, je dis : ((Inspire)).***

*J'étais complètement plongée dedans, je n'avais pas d'autres solutions et c'est ça qui m'a justement permis de me luxembour[giser], de me sentir avec une identité luxembourgeoise. [...] Moi, j'aime bien aller au Portugal et, à chaque fois, je découvre toujours ça quand j'atterris, par exemple. Rien qu'à la sortie de l'aéroport, je dis : ((Inspire)). J'ai quand même cette sensation de chez-soi, quoi ! C'est un sentiment de patrie... (Bárbara, 55 ans, FR)*

Bien que Bárbara se soit sentie depuis très jeunes « avec une identité luxembourgeoise », c'est à la sortie de l'aéroport, au Portugal qu'elle observe une sensation : une « sensation de chez-soi », un « sentiment de patrie ». Une sensation difficile à mettre en mots. Elle souligne : « mais, quand même, pour moi, le Portugal est déjà un pays étranger, toutes les choses de la politique je ne les connais pas et les choses de la santé, je ne les sais pas ». Ce qui semble une contradiction (son processus de « luxembourgisiation » et la « sensation de chez-soi » au Portugal) ne l'est qu'en apparence si l'on considère qu'il s'agit de différentes *modalités de (dés)appartenance* tel nous les concevons : l'une des *sentiments de (dés)appartenances*, l'autre des *sensations*.

***J'ai ressenti une vibration bizarre, pff ((Soupire))...***

*Même absent après toutes ces années, j'ai senti que j'appartenais là-bas. [...] Je suis allé dans la ville où je suis né et j'ai ressenti une vibration bizarre, pff ((Soupire)) je ne sais pas expliquer... pff ((Soupire)), je ne sais pas expliquer. C'était presque un déjà-vu. J'ai même la chair de poule rien que*

*d'en parler, parce que c'était quelque chose de très fort [...] Mon corps, quand il est arrivé là-bas, c'était comme des racines qui retrouvaient leur sol. Ça a été vraiment quelque chose de très fort, je me suis senti vraiment très bien, dans ce qui m'appartient [...]. (Rodrigo, 39 ans, PT)*

Lors de l'un de ses derniers voyages au pays d'origine, Rodrigo a eu « une espèce d'épiphanie », il a ressenti une « vibration bizarre ». À nouveau une sensation difficile à traduire, « je ne sais pas expliquer » nous dit-il. Son corps s'est transformé en « racines qui trouvent leur sol », une sensation extrême de bien-être (« je me suis senti vraiment très bien »). Bien que « dans l'instant », éphémère et plutôt « vide » de contenu réflexif, c'est-à-dire, n'impliquant quasiment que la dimension sensorielle, cette « fermeture de sens » a eu des conséquences directes au niveau des *sentiments de (dés)appartenance* de Rodrigo, qui s'est senti « appartenir au Portugal ». Le fait que Rodrigo a ressenti cette « vibration bizarre », l'amène à affirmer vouloir être « enterré au Portugal » (ici comme reflet ultime d'une appartenance). Cette sensation l'amène également à affirmer que son « côté portugais », son « côté émotionnel » est plus fort que son « côté rationnel », luxembourgeois (et qu'il souhaite être enterré au Portugal), ce que nous développerons dans la section suivante. En effet, les différentes *modalités de (dés)appartenance* ne sont pas isolées, elles sont interdépendantes et s'influencent réciproquement.

***C'est comme si c'était un soulagement ! C'est genre : ah ((Soupire)) !***

*Chaque fois que j'arrive au Portugal, j'ai une sensation à l'intérieur de moi-même que je ne sais pas expliquer, mais c'est comme si c'était un soulagement. Tiens ! C'est vraiment ça ! Intéressant ! C'est comme si c'était un soulagement ! C'est genre : ah ((Soupire)) ! (Ariana, 37 ans, PT)*

Comment expliquer la *sensation d'appartenir*, la première *modalité* de « fermeture de sens », disons, qui mobilise exclusivement les sens et très peu d'activité cognitive et de réflexivité. « Je ne sais pas expliquer » nous dit également Ariana, qui tente de traduire en mots une « sensation de soulagement » ressentie au contact avec des éléments naturels au Portugal (« les odeurs, la mer, la nature, tout »). Cette sensation est si fondamentale à son bien-être qu'elle ressent le « besoin d'[y] aller tous les ans ». Nous observons ici, à nouveau, comment cette *sensation* opère sur d'autres *modalités des (dés)appartenances*, notamment en termes de *sentiments de (dés)appartenances*.

Le sentiment de bien-être, de soulagement, de se sentir appartenir dans l'« instant » n'a pas à renvoyer forcément au Portugal. Cette « sensation d'exister, toute simple est



indéfinissable » (Damasio, 2002, *apud* Kaufmann, 2004, p. 112) peut être ressentie n'importe quand, n'importe où, dans l'instant (p.ex. les moments « sous la douche », exemple donné par Jean-Claude Kaufmann), avec un minimum d'activité intellectuelle et un maximum de sensation.

Elle n'est cependant pas n'importe quoi. Lorsqu'elle se manifeste sous la forme d'un enveloppement sensible notamment, cette apparence souple et fluide repose en réalité sur des règles relativement strictes. Le premier principe est celui de l'enveloppement. L'identité est un système de fermeture du sens, et la perception d'un enveloppement (surtout si ce dernier est physiquement ressenti) est apparemment une des modalités les plus simples permettant de réaliser cette fermeture. Elle est en fait beaucoup plus complexe qu'elle ne semble. Car l'individu est paradoxalement, en tant que tel, un très mauvais support identificatoire, continuellement en quête de ses propres frontières (Kaufmann, 2001). Ce qui fait sens se dégage le plus souvent en lien avec des appartenances diverses : ego est en situation, membre d'un groupe, d'une communauté de pensée, inscrit dans des projets divers. Les périmètres de l'identification personnelle sont à géométries variables (Kaufmann, 2004, p. 113-114).

L'auteur donne l'exemple des minutes passées sous la douche (sans rien faire), qu'il appelle des « moments d'enveloppement vide », une sorte de « récupération de soi basique ». Mais ces moments sont selon lui « des rares cas de développement aux strictes limites du corps biologique » (« enveloppement relativement vide »). Parce que « l'individu est paradoxalement, en tant que tel, un très mauvais support identificatoire, continuellement en quête de ses propres frontières, ce qui fait sens se dégage le plus souvent en lien avec des appartenances diverses » (Kaufmann, 2004, p. 113). Ainsi, cette « récupération de soi », ou pour employer les mots de nos participants : « une vibration », « un soulagement », « être en paix », nous est donnée à voir ici en lien avec le pays d'origine (en ce qui concerne leurs (dés)appartenance envers le pays d'origine).

Ces états extrêmes ne doivent pas masquer les procédures plus ordinaires de la fabrication identitaire. Mais ils ont ceci d'intéressant qu'ils révèlent l'importance cruciale des sensations et émotions. Nous avons vu combien le sensible était primordial dans les enveloppements. L'identité est une fermeture et une fixation du sens de la vie, et les enveloppements sensibles y participent de façons essentielles. L'identité est cependant aussi autre chose [...] : une condition de l'action, un déterminant de l'énergie corporelle (Kaufmann, 2004, p. 117).

En effet, ces sensations ont une importance cruciale, mais ne correspondent pas aux « procédures plus ordinaires de la fabrication identitaire ». De même, dans notre approche aux

*(dés)appartenances*, la *sensation d'appartenir* ne rends pas compte des *sentiments de (dés)appartenance* (re)construit au quotidien, dans l'interaction. Ainsi, nous arrivons à la présentation de cette deuxième *modalité de (dés)appartenance*.

### **À retenir**

On ne peut approcher les (dés)appartenances sans tenir compte des sensations. Cette section méritait d'être développée, mais tout ne peut être abordé dans la présente thèse. La rationalité n'est pas tout lorsqu'il s'agit du *processus de (re)configuration identitaire*, en particulier la *(re)organisation* et *(re)hiérarchisation des (dés)appartenance* ; ainsi que de la *co(re)construction des référents de (dés)appartenance* à proprement parler : sensations et imagination sont partie active du processus. L'enjeu est d'explorer certains aspects des interactions entre émotions et cognitions pour mieux comprendre comment l'acteur en vient à agir.

## **Chapitre 9 : *Sentiments de (dés)appartenance* : conditions de l'action et agentivité de l'acteur**

Le présent chapitre repose sur deux apports théoriques. D'une part nous continuons de nous appuyer sur les travaux de Jean-Claude Kaufmann, dans la mesure où il considère que l'identité est plus qu'« un enveloppement sensible », qu'elle est aussi « une condition de l'action, un déterminant de l'énergie corporelle [et que] ce sont les émotions qui jouent un rôle central » (Kaufmann, 2004, p. 117) ; mais, nous nous recourons également à la théorie de l'identité sociale de Claude Dubar qui se révèle beaucoup plus opérationnelle pour comprendre les dynamiques sociales qui sous-tendent ces mêmes actions (Dubar, 2015), notamment les *tensions-résolutions* qui leurs sont associées. Ainsi, ce chapitre se divise en deux : la première section concerne les *sentiments de (dés)appartenance*, dont les émotions jouent un rôle central ; tandis que dans la deuxième partie, nous tentons de faire ressortir les *tensions* qui bousculent le plus ces mêmes *sentiments de (dés)appartenance* et mettons en avant les *clés de résolution* mobilisées par nos participants (l'agentivité de l'acteur).

### **9.1. Entre équilibre provisoire et quête perpétuelle**

Les *sentiments de (dés)appartenance* varient au cours du parcours de vie et sont intimement liés aux *tensions* expérimentées par nos participants (que nous présenterons par la suite)<sup>335</sup>. Pour la présentation de chaque *sentiment*, nous tenterons d'apporter un minimum d'éléments biographiques et de contextualisation, ce qui s'avère une tâche compliquée, dans la mesure où une compréhension effective de ces mêmes sentiments requerrait à chaque fois de reproduire l'histoire de vie complète du participant. Il ne s'agit pas ici de présenter un *sentiment* par participant. En réalité, chaque individu expérimente une multiplicité de différents *sentiments de (dés)appartenance* au cours de sa vie. Ce pourquoi nous abandonnons l'approche diachronique en faveur d'une typologie des *sentiments* repérés à partir de leurs récits.

### 9.1.1. Étranger ici et étranger là-bas

*Le plus drôle Heidi, c'était que... j'étais ici et je savais que j'étais une étrangère, parce que en parlant toutes ces langues, j'ai un accent [français], que ne t'arrives pas à l'enlever, dans toutes les langues. Ici je me sentais étrangère, mais quand j'allais au Portugal je ne me sens pas Portugaise là-bas non plus. (Amália, 45 ans, PT)*

*(I : Mais alors, après tout ce parcours, tu te sens appartenir où ? Si cette question a du sens pour toi ?) C'est une question qui m'a ((Souligne)) beaucoup ((+)) traversé l'esprit, pendant plusieurs années ! ((Souligne)) Toujours ((+)) Parce que, tandis qu'ici j'étais l'imigrante portugais [immigrant portugais], au Portugal j'étais l'emigrante luxembourguês [émigrant luxembourgeois]. J'ai senti dans ma peau que je fini pas être de nulle part. (Samuel, 45 ans, PT)*

*Je ne me sens pas Luxembourgeoise tout d'abord à cause du nom, à cause de ma famille et ces choses-là, n'est-ce pas, mais quand j'arrive au Portugal, je ne suis pas Portugaise parce que je suis une emigrante. Et, c'est ce qu'ils nous font ressentir aussi. [...] Mais ici, j'aime bien et je me sens fière de dire que je suis Portugaise. (Karina, 22 ans, PT)*

*Ici on est des étrangers. On n'est pas Luxembourgeois, enfin, mes parents ne sont pas Luxembourgeois. Donc déjà, ici, on se sent étrangers. Même si moi je me sens Luxembourgeois, si on regarde ça objectivement, on est des étrangers. Et, après, [...] quand on est là-bas au Portugal, on se sent étranger. On a ce problème d'appartenance ici. Même si dans notre pays natal on se sent étranger et dans le pays où on vit on se sent aussi étranger, on ne sait pas trop à quel... notre sentiment d'appartenance... et c'est à travers le football. (David, 19 ans, FR)*

Amália (45 ans, PT) se sentait « étrangère au Luxembourg, mais pas Portugaise au Portugal » en raison de son accent (accent français dans toutes les autres langues) et des

---

<sup>335</sup> Il est important de souligner encore une fois que les *tensions* qui se sont données à voir sont évidemment les *tensions* qui impliquent les *sentiments de (dés)appartenance* envers le pays d'origine (car il est bien là notre questionnaire). Cependant, notons que d'autres *sentiments* envers d'autres *référénts de (dés)appartenances* (bousculés par d'autres *tensions*) ont lieux d'être – de manière simultanée et enchevêtrée –, participant tous au processus de *(re)configuration identitaire*. D'ailleurs, notre objectif est bien de décrire le processus, ses mécanismes et dynamiques et non pas de lister les *sentiments* ou tous les *référénts de (dés)appartenance* et *tensions* (tâche selon nous impossible à réaliser, voir inutile).

situations de « racisme » qu'elle a vécu en tant qu'enfant (liées aux stéréotypes associés aux *Portugais au Luxembourg* que nous aborderons plus tard). Aujourd'hui, elle ne se sent plus étrangère au Portugal comme le montre le fait que, après un « coup de foudre » par une ville portugaise, elle rêve maintenant d'y passer sa retraite. Samuel (45 ans, PT), lui, se sentait « *imigrante portugais* au Luxembourg et *emigrante luxembourgués* au Portugal ». Rappelons-nous qu'il a passé son enfance et une partie de son adolescence au Luxembourg, puis a été envoyé au Portugal par ses parents, où il a vécu plus de dix ans. Ce parcours migratoire alimentait en lui le sentiment d'être « étranger ici et là-bas », ce qu'il a résolu aujourd'hui, en rentrant au Luxembourg (après une période en Norvège) et en acquérant la double nationalité (une des *clés de résolutions* que nous présenterons plus loin). Karina (22 ans, PT), à son tour, ne se sent pas « pas Luxembourgeoise au Luxembourg » à cause de son nom (de l'origine familiale et tout ce qui lui est lié) et au Portugal, elle ne se sent « pas Portugaise » parce qu'elle se sent « *emigrante* » en raison des stéréotypes liés à l'*emigrante* au Portugal. Nous observons que le nom apparaît ici comme un élément de *tension* (que nous aborderons également plus loin). D'autre part, elle ressent un *sentiment de fierté* d'être « Portugaise au Luxembourg ». David (19 ans, PT), lui, emploie le pronom indéfini et globalisant « on » : « [on est] objectivement étranger au Luxembourg et au Portugal on se sent des étrangers ». Il établit une distinction entre le fait qu'il se sent Luxembourgeois et le fait qu'« objectivement il ne l'est pas en raison de son apparence physique » (un autre élément de *tension*). Il nous parle d'un « problème d'appartenance » des Portugais de « seconde génération » dont il est capable de se débarrasser par le moyen d'un *sentiment de fierté* alimenté par le football.

En effet, le sentiment d'être « étranger ici et là-bas » engendre un mal-être et demande donc à être « résolu ». Nous observons ainsi que des *clés de résolutions* sont mobilisées par nos participants en vue de *(ré)organiser et (re)hiérarchiser leurs (dés)appartenances* et ainsi *(re)configurer leur identité* (établir une « fermeture de sens ») – ce que nous expliquerons dans le dernier chapitre de notre thèse.

Abdelmalek Sayad (1999) dit de l'é(im)migré que celui-ci est « ballotté entre deux « temps », deux pays, entre deux conditions » (Sayad, 1999, p. 93). Entre le « mensonge collectif à travers lequel l'immigration se reproduit » (Sayad, 1999, p. 25-51) et le fait que l'é(im)migré est poussé à « à dissimuler les souffrances liées à l'émigration » (Sayad, 1999, p. 257-303), l'auteur conceptualise la « double absence ». Il décrit les contradictions inscrites dans la condition de l'é(im)migré : absent de sa famille, de son village, de son pays. Cette description expose fidèlement les expériences qui caractérisent la première génération. En effet, se sentir « étranger ici et là-bas » prend d'autres contours chez les Portugais de « seconde

génération », renvoyant plutôt aux questions liées aux « regard d'autrui » et à la question de la mobilité sociale – que nous développerons plus loin.

### 9.1.2. Double (dés)appartenance

Nous abordons ici le *sentiment de (dés)appartenance* qui est celui qui affleure le plus au cours de nos entretiens – le *sentiment de double (dés)appartenance*, au Portugal et au Luxembourg. Cependant, nous observons que ce sentiment varie en portée et intensité.

Comme Bárbara (55 ans, FR), qui se sent avant tout Luxembourgeoise, mais qui « rien qu'à la sortie de l'aéroport » ressent une « sensation de chez-soi [et] une sensation de patrie » au Portugal, Fabrice se sent lié au Portugal – « je n'ai pas vécu là-bas, mais comme j'ai vécu presque tous les ans un mois au Portugal, je sens quand même les racines qu'il y a » (Fabrice, 50 ans, FR). Les deux considèrent avoir « peu de parties portugaises en eux » (pour employer les termes de Bárbara). Ils soulignent le fait de parler un luxembourgeois sans accent, d'avoir la nationalité luxembourgeoise (les deux ont modifié leur nom) et de ne pas être « reconnus » en tant que Portugais par leur apparence physique.

*Moi, il y a des moments où je me sens plus Luxembourgeoise que Portugaise, même dans ma manière d'être, dans ma façon de vivre. Je fréquente beaucoup les Luxembourgeois, beaucoup. Mais, je suis Portugaise parce que c'est mon origine et ça me fait plaisir de savoir que je viens de Portugal. (Amália, 45 ans, PT)*

*C'est compliqué parce que la seconde génération est pratiquement luxembourgeoise. La même chose se passe avec moi, je suis pratiquement plus Luxembourgeois que Portugais. [...] Alors le Portugal, je le considère ((Souligne)) mon pays ((+)), entre guillemets. Mon demi-pays, parce que maintenant je suis partagé, mais une partie de moi veut y retourner, rien que pour ne pas rester ici ! Par vengeance, rien que pour les maltraitances que j'ai subies ici ((Rit)), je vais finir là-bas ! Je vais finir là-bas ! (José, 44 ans, PT)*

*Comme disait Goethe : Zwei Seelen, ach, in meiner Brust. C'est-à-dire que j'ai deux âmes dans mon corps. Elles sont parfois en conflit mais on apprend, avec le temps, à vivre chaque fois mieux avec et moi j'essaie d'utiliser la bonne en fonction de la situation que j'ai en face de moi. (I : Intéressant ! Il est possible de choisir la bonne ?) On apprend. On apprend. Ce n'est pas tout à fait choisir, c'est plutôt s'adapter à la situation et au contexte, mais surtout ne pas aller contre un côté ou l'autre. Essayer de garder le meilleur des deux parties. Quand on me demande : « quelle est ta nationalité ? » Je réponds très souvent : je suis un « português luxemburguês [Portugais Luxembourgeois] » ou, je suis un « luxemburguês português [Luxembourgeois Portugais] ». Mais, définitivement, je suis les deux. Mon côté émotionnel est portugais, mon côté rationnel est d'ici, du Nord, il est luxembourgeois, si je peux dire ça comme ça. C'est comme le Yin et le Yang, ce n'est pas séparé en deux, mais plutôt une partie portugaise qui est dans mon cerveau et une partie luxembourgeoise qui est dans mon cœur. (Rodrigo, 39 ans, PT)*

Amália et José envisagent tous les deux de passer leur retraite au Portugal et Rodrigo d'y être enterré. Tandis que les deux participants de la cohorte précédente (Bárbara et Fabrice) se sentent plutôt Luxembourgeois et renvoient le Portugal à des « racines », les participants de cette cohorte ayant grandi dans les années 1970-80 se trouve aujourd'hui fortement liés au « pays d'origine » (dans une perspective future). Au-delà de cette similarité, leur parcours est différent. Amália (45 ans, PT), qui pendant la plus grande partie de sa vie avait « honte » d'être Portugaise (en raison des stéréotypes liés aux *Portugais au Luxembourg*), ressent aujourd'hui du « plaisir » envers ses origines. Elle se dit « Luxembourgeoise dans sa façon d'être et manière de vivre » et « Portugaise d'origine ». José (44 ans, PT), lui, se considère « pratiquement plus Luxembourgeois que Portugais », ce qui est selon lui caractéristique de la « seconde génération » qui est « pratiquement luxembourgeoise ». Comme pour Amália, les « maltraitances subies » (en tant qu'enfant et adolescent) l'ont marqué et son la raison pour laquelle il veut « finir là-bas ».

Quant à Rodrigo (39 ans, PT), il dit aujourd'hui avoir « deux âmes dans un corps » : un « côté émotionnel portugais » et un « côté rationnel du Nord ». Il est « *português luxemburguês* ou *luxemburguês português* ». Il parle d'une dualité complètement intégrée et constituant une unité (*Yin et Yang*), même s'il emploie la conjonction de coordination « ou » – soit l'un, soit l'autre. Tout se passe comme si finalement il ne pouvait pas être les deux au même temps. Il s'agit donc selon lui d'« apprendre à s'adapter à la situation et au contexte » et il nous dira par ailleurs que l'« on apprend avec le temps ». En effet, tout au long de son récit, nous observons le tiraillement entre l'un et l'autre côté : la nécessité de (mais aussi la pression extérieure pour) se « *desportuizar* » (en raison des stéréotypes associés aux *Portugais au Luxembourg*, en association avec une mobilité sociale ascendante en cours) ; une sensation de perdre sa « *portuguesidade* » (et donc une mobilité sociale ascendante redoutée). Bien qu'il dise avoir deux âmes, c'est au Portugal qu'il ressent son corps se transformer en « racines qui retrouvaient leur sol ».

*Je pense que je suis une immigrante ((Souligne)) plus qu'intégrée ((+)) [...]. Je suis Luxembourgeoise à 100%. [...] ((Souligne)) j'ai réussi à m'intégrer si bien au Luxembourg où je suis une étrangère et quand je rentre dans mon pays, où finalement j'appartiens... au final je suis plus étrangère là-bas qu'ici ((+)) ! [...] J'ai l'impression que je suis Luxembourgeoise... beaucoup, beaucoup, beaucoup Luxembourgeoise, avec des origines portugaises... même si ce n'est pas la vérité parce que, après tout, je suis Portugaise intégrée au Luxembourg. Mais, je pense que pour moi c'est le contraire, je me sens en premier Luxembourgeoise et j'ai des origines portugaises. (Marielle, 37 ans, PT)*

*Je pense que nous sommes déjà plus intégrés ici qu'au Portugal. Moi, ((Souligne)) chaque fois ((+)) que je vais au Portugal, je me sens toujours une étrangère là-bas et ici je me sens plus à appartenir, ((Souligne)) ici ((+)), bien que je ne puisse pas dire : j'appartiens ici ! Ce que je n'ose dire, parce que*

*c'est peut-être la barrière de la langue. Je ne peux pas dire que je suis à 100%. Disons seulement 90% [au Luxembourg], mais au Portugal que 70% parce que je continue toujours d'être la émigrante. (Vickie, 37 ans, PT)*

*Peu importe la langue que je parle, je ne parle aucune à 100% et ça s'est dû au fait d'avoir des parents d'une autre culture que celle du pays où je suis née. [...] Pour beaucoup d'enfants d'immigrés c'est pareil, on ne maîtrise jamais une langue à 100%. C'est 90%, et c'est déjà pas mal ! [...] [Je ressens] parfois ((Souligne)) des sentiments compliqués ((+)) qui ne sont pas faciles à résoudre parce que, pour les Portugais je n'ai jamais été Portugaise. [...]. Pour eux [Portugais au Portugal], je ne suis pas Portugaise. Ici, je n'étais pas Luxembourgeoise. [...] ((Souligne)) Le cul entre deux chaises ((+)) comme on dit en français. (Fanny, 32 ans, PT)*

*Pour moi, le Luxembourg vient en première place. Je pense que je ne pourrais pas, ce serait très difficile si je devais d'aller au Portugal. Pour moi se serait la fin du monde ! Je me serais senti perdue là-bas ! (Inês, 44 ans, PT).*

Chez Marielle et Vickie, tout se passe comme si cette *double (dés)appartenance* s'établissait sur un continuum d'« intégration » et d'« étrangeté » (avec des degrés différents et sous différents angles). Tandis que Marielle (37 ans, PT) se dit 100% intégrée (elle parle le luxembourgeois sans accent ; elle a la nationalité luxembourgeoise ; grâce à son nom et son apparence physique, elle « passe comme Luxembourgeoise ») ; Vickie (37 ans, PT) ne l'est qu'à 90% à cause de la « barrière de la langue » (elle considère ne pas maîtriser totalement la langue luxembourgeoise). Marielle, établit une différence entre ce qu'elle ressent et « la vérité » : bien qu'elle se sente en premier lieu Luxembourgeoise avec des origines portugaises, « la vérité » est qu'elle est une « Portugaise intégrée au Luxembourg ». En effet, les sentiments sont différents selon le point de vue adopté, que l'on considère la situation à partir de l'« identité pour soi » ou de l'« identité pour autrui » (Dubar, 2015, p. 104). Ainsi, bien qu'elle se sente « 100% Luxembourgeoise », Marielle se sent aussi étrangère dans les deux cas : « intégrée où je suis étrangère [Luxembourg] » et « étrangère dans mon pays, où j'appartiens [Portugal] ». Vickie prétend à son tour n'appartenir qu'à « 70% » au Portugal (en raison des stéréotypes envers l'*émigrante* au pays). Appartenance, désappartenance, intégration, étrangeté, se mélangent et s'articulent selon les participants parlent sous l'angle de l'« identité pour soi » ou de l'« identité pour autrui ». De même Fanny (32 ans, PT), par exemple, a toujours senti que « pour les Portugais » elle n'était pas Portugaise et « pour les Luxembourgeois », elle n'était pas Luxembourgeoise – ce qu'elle décrit comme avoir le « cul entre deux chaises » –, ce qui a parfois alimenté des « sentiments compliqués », ce qu'elle a néanmoins « résolu » lorsqu'elle a acquis la double nationalité (une des *clés de résolution*). Inês, à son tour, se sent également Portugaise et Luxembourgeoise, mais hiérarchise ses *(dés)appartenances*, en soulignant que le Luxembourg passe en premier.

*[Je suis] luso-luxemburguesa [Luso-luxembourgeoise]. C'est comme ça que je me définis. [...] Bien que tu t'intègres... Je parle luxembourgeois, mais tu me regardes en face et tu sais que je ne suis pas Luxembourgeoise. Et ça c'est quelque chose qui est toujours présent. Je pense que peu importe combien tu t'intègres, la différence se verra toujours. Je ne suis pas blonde, je n'ai pas les yeux bleus ou verts... (Ariana, 37 ans, PT)*

*Même si quelque part je me sens plus Luxembourgeois parce que j'ai eu la nationalité luxembourgeoise et aussi portugaise et que je parle tous les jours luxembourgeois, je me sens aussi Portugais au même temps parce que toutes les traditions et de la gastronomie. [...] Je suis Luxembourgeois, mais je suis Portugais. [...] Clairement, je sens les deux côtés, le côté portugais et le côté luxembourgeois. [...] ((Souligne)) objectivement ((+)), je ne suis pas un Luxembourgeois parce que je dirais, même si c'est un peu un préjugé, si on me regarde dans le physique et par l'apparence on voit bien que je ne suis pas Luxembourgeois et que je suis Portugais. (David, 19 ans, PT)*

Ariana (37 ans, PT), qui se considère comme « Luso-luxembourgeoise », distingue le fait d'être complètement « intégrée » (parler luxembourgeois, avoir la nationalité, avoir modifié son nom) et pourtant de se considérer seulement à moitié Luxembourgeoise pour ce qui est de l'« identité pour autrui », de l'identité que les autres lui renvoie sur elle-même. Ainsi, en raison de son apparence physique (un des *éléments de tension*) et du fait que « la différence se verra toujours », elle se demande si l'appartenance est vraiment possible – « je me demande, sincèrement, en tant qu'immigrée, même si je suis née ici, moi et les autres, si un jour on réussira vraiment à ressentir le sentiment d'appartenir à ce pays ». Le rôle de l'apparence physique est aussi souligné par David (19 ans, FR), entre autres. Lui se sent Luxembourgeois (à cause de la nationalité et parce qu'il parle tous les jours luxembourgeois) et Portugais (à cause des traditions et de la gastronomie). Bien qu'il se sente « plus Luxembourgeois que Portugais » il ne l'est pas « objectivement » à cause de son apparence physique. D'ailleurs, nous avons vu en haut comment, sous un autre angle, il se considère « étranger ici et étranger là-bas ».

*Je ne nous vois pas comme immigrés. Nous sommes nées ici, nous avons grandi ici, nous travaillons ici, nous parlons la langue, d'ailleurs, toutes les langues d'ici ! Pour moi, nous sommes natiifs de ce pays, bien que notre histoire familiale, en tant que telle, n'est pas luxembourgeoise, voilà, mais nous sommes la première génération ici. (Fanny, 32 ans, PT)*

*Je suis filha de imigrantes [fille d'immigrés]. Je suis une luxemburguesa, filha de imigrantes [Luxembourgeoise, fille d'immigrés]. C'est ça que je suis. Je ne suis ni Portugaise, ni Luxembourgeoise, je suis les deux. Et si, maintenant, on me demandait de choisir une des nationalités, je n'arriverais pas, parce que ce je ne peux pas, ça allait me casser mon identité. (Diana, 28 ans, PT)*

*Je suis Luxembourgeois, mais je dis toujours que mes parents sont portugais. Je ne dis jamais que ((Souligne)) je suis ((+)) Portugais parce que, pour moi, dire que je suis Portugais et n'avoir rien à voir avec Portugal, ne rien savoir sur le pays ou ne même pas savoir écrire ((Rit)), ce n'est pas être Portugais. (Tommy, 25 ans, PT)*

Nous observons encore une variante du *sentiment de double (dés)appartenance* qui



consiste à séparer le parcours migratoire des parents du sien. Fanny (32 ans, PT), par exemple, souligne : « bien que notre histoire familiale, en tant que telle, n'est pas luxembourgeoise, voilà, mais nous sommes la première génération ici ». Diana (28 ans, PT), à son tour, après avoir vécu des expériences ailleurs, a décidé de ne plus « être fière ni de l'un, ni de l'autre [ni du Portugal, ni du Luxembourg] » (car elle a été cible des stéréotypes envers les Portugais au Luxembourg et envers les *emigrantes* au Portugal). Aujourd'hui elle se dit « Luxembourgeoise fille d'immigrés », elle ne se considère « ni portugaise, ni luxembourgeoise, mais les deux. De même, Tommy (25 ans, PT), pense qu'il n'y a aucun sens de dire qu'il est Portugais, mais dit toujours que ses parents sont portugais.

*Je pense que je me sens plus luxembourgeoise que portugaise, [...] mais quand je suis entourée de Portugais, je ne me sens pas comme une Luxembourgeoise, comme une étrangère. ((Rit)) Je ne le sens pas. (Rebecca, 22 ans, AN)*

Finalement, le sentiment manifesté par Rebecca est également intéressant. Elle se sent luxembourgeoise, mais lorsqu'elle est en interaction avec des Portugais, elle ne se sent pas « Luxembourgeoise ou étrangère ». Ici, tout se passe comme s'il existait un degré de familiarité ou d'étrangeté.

### 9.1.3. Revendiquer une appartenance

*Moi, je me sens bien dans ce pays ! [...] Moi, je me sens chez-moi ici. Ici c'est chez-moi ! Tandis qu'au Portugal j'ai une autre sensation. Au Portugal c'est les vacances. Au Portugal je ne me sens pas chez-moi. [...] ((Souligne)) Moi je suis chez moi, ça tu peux le mettre claire et net. Je le ressens ((+)) ! [...] Je me sens appartenir ici, c'est mon pays ! Je travaille, je paie les impôts, mes enfants sont nés ici, j'ai connu mon mari ici, ici j'ai fait ma vie ! Le Portugal c'est les vacances ! (Gabriela, 41 ans, PT)*

*J'ai déjà plus d'années de Luxembourg que de Portugal, mais je dis toujours : je suis du village où j'ai vécu environs quinze ! Je dis toujours que je suis de là-bas. [...] ((Souligne)) Je ne renie pas ma patrie ((+)) ! [...] [Mais, le Portugal] c'est mon pays ! Je ne renie pas mon pays ((+)) ! (Helena, 37 ans, PT)*

Ce n'est que dans de rares occasions que nous observons la revendication exclusive d'une seule appartenance. Enfant, Gabriela a « été balancée d'un côté à l'autre parce que c'était la mentalité des parents à l'époque », c'est-à-dire, elle a été envoyée avant l'âge de la scolarité au Portugal où elle a fait toute son école primaire, puis est rentrée au Luxembourg au début de l'adolescence, intégrant une classe d'accueil. Il est important de noter que son mari, un

Portugais de première génération, était présent au début de l'entretien<sup>336</sup> et qu'il y a participé activement. C'est en effet d'un dialogue entre les deux que cette revendication prend forme. Tandis que Gabriela insistait fermement sur le fait que le Luxembourg était « son pays », son mari répondait : « mon cas est différent. Tout ce que j'ai ici, j'ai l'impression que ça ne m'appartient pas. La maison, par exemple. [...] J'ai cette sensation... Quelque chose de profond. [...] Moi, au Portugal, je me sens chez-moi [...] et je crois qu'ici j'aurais toujours cette sensation que je ne suis pas chez-moi ». Gabriela revendique exclusivement l'appartenance au Luxembourg où elle travaille, paie ses impôts, où elle a rencontré son mari, eu des enfants, fait sa vie (selon ses propres mots). Le Portugal n'est pour elle qu'« un pays de vacances ». Elle souligne par ailleurs qu'elle a acquis la nationalité luxembourgeoise – « moi je suis chez-moi, c'est mon pays ! Je suis aussi Luxembourgeoise, j'ai la nationalité. ((Souligne)) Je l'ai faite ! Je me suis naturalisée ! ((+)) [...] Parce que, voilà, je me sens appartenir ici et c'est pour ça que j'ai fait ce pas ! ». Mais son nom « reste un nom portugais », souligne son frère – nous y reviendrons.

Helena, à son tour, a aussi été envoyée par les parents au Portugal, où elle a vécu une grande partie de sa vie – « je ne renie pas ma patrie ! ». Intéressant que sa revendication soit formulée au sens négatif : dans une attitude défensive, elle ne met pas le Portugal en avant, elle « ne le renie pas ». Tout se passe comme s'il serait prévisible ou supposé qu'elle le fasse.

#### 9.1.4. Appartenir ailleurs

Par *appartenir ailleurs*, nous entendons tous les sentiments *de (dés)appartenance* qui ne renvoient pas uniquement au Portugal et/ou au Luxembourg, c'est-à-dire qui dépassent, d'une certaine manière, cette dualité (qui a été dans une certaine mesure imposée par la chercheuse à travers sa question de recherche, la consigne lors de l'entretien et la *Carte de (dés)appartenance*). Présenter ici les *sentiments de (dés)appartenance ailleurs*, nous permet de comprendre que d'autres *référents de (dés)appartenances* (multiples, enchevêtrés et en (re)construction permanente) sont constamment impliqués dans le processus de *(re)configuration identitaire*.

---

<sup>336</sup> Comme l'entretien a été mené à domicile, le mari et les enfants étaient présents à certains moments du même. Bien que nous ayons demandé de réaliser l'entretien individuellement, il ne nous a pas toujours été possible de contrôler cette variable lorsque l'entretien était mené chez les participants, ce qui s'est révélé plutôt intéressant.

*[Le Portugal] est encore très présent. Il est encore très présent parce qu'il s'agit de trois ans et demi [au Luxembourg]. J'ai vécu vingt-cinq ans au Portugal. [...] ((Soupire)) Je me sens en train de me séparer du Portugal, d'un très long mariage. [...] J'avoue que je me sens comme un citoyen du monde, je l'ai toujours ressenti et j'aimerais pouvoir le mettre en pratique. ((+)) [...] D'ailleurs, la semaine dernière, j'ai rempli les papiers pour devenir luxembourgeois. Je vais avoir les deux. (I : E, avant cette phase, vous vous considérez Portugais ?) Oui. (I : Vous ne vous êtes jamais considéré comme luxembourgeois ?) Non, non. Jamais, jamais. [...] Mais, je pense que l'adolescence chez une personne finit par jouer beaucoup, elle a une importance capitale. Et, le fait d'avoir fait l'adolescence au Portugal, je pense que ça a tout changé, ça a changé ce sentiment d'appartenance. Et vous Heidi, vous n'avez pas ressentis la même chose ? La même sensation ? (Luís, 43 ans, PT)*

*J'appartiens à la planète Terre ! Je suis Humaine ! [...] Pour le reste pff ! Je dis ça vraiment pour montrer que je suis ouverte à de nouvelles choses, je ne me définis pas à partir de choses minimes. Bien sûr que j'ai ma personnalité, il y a des choses que j'aime et d'autres que je n'aime pas ((Souligne)), mais je ne vais pas maintenant dire que j'aime quelque chose parce que je suis Portugaise ! Si j'aime le bacalhau [morue], j'aime le bacalhau, mais ce n'est pas parce que je suis Portugaise ! Parce que c'est toujours pareil : « ah, les Portugais n'aime que le bacalhau et les sardinhas [sardines] ! » C'est vrai que j'aime, mais j'aime aussi une Bouchée à la Reine ou un Croque-monsieur ! C'est une stupidité ! (Catherine, 24 ans PT)*

Luís (43 ans, PT) a passé son enfance au Luxembourg puis a été envoyé au Portugal par ses parents, où il a vécu plus d'une vingtaine d'années. Il a décidé de ré-émigrer au Luxembourg pour des raisons professionnelles et y vit maintenant depuis près de quatre ans. Il se sent un « citoyen du monde », ce qu'il aimerait mettre en pratique. Pour lui, demander la nationalité luxembourgeoise va dans cette direction. Auparavant, il s'est toujours senti Portugais et jamais Luxembourgeois et ce parce que, selon lui, il a vécu l'adolescence au Portugal – ce qui serait alors une phase de la vie essentielle à la *co(re)construction du référent de (dés)appartenance* au pays d'origine. La chercheuse avait, elle aussi, à un moment donné de l'entretien raconté son propre parcours migratoire<sup>337</sup> et c'est dans le cadre de cette conversation que le participant lui renvoie une question et l'incite à participer.

De la même manière, Catherine (24 ans, PT) se dit « Humaine » et « appartenir à la planète Terre ». Elle souligne, tout au long de son récit, le rôle de la « personnalité » de chacun. Elle ne se définit pas « à partir de choses minimes », tel des plats typiques de tel ou tel lieu. Catherine met sa « personnalité » en avant, ses goûts personnels, qui passe avant les stéréotypes liés aux Portugais au Luxembourg.

*[Je me considère] un Portugais Européen. Voilà, un Portugais Européen ! Parce que les choses ont changé aussi, un peu, avec le temps. Il y a beaucoup de gente estudada [de personnes avec une*

<sup>337</sup> En effet, lors de notre conversation, Luís s'est rendu compte que mon parcours migratoire était en tout similaire au sien. Je suis née en Suisse et j'y ai vécu jusqu'à mes onze ans (Luís a vécu, lui, jusqu'à ces treize ans au Luxembourg) pour après repartir au Portugal – mes parents ont décidé de retourner au pays d'origine –, donc mon adolescence a été passée au Portugal, comme dans le cas de Luís. À sa question, j'ai répondu qu'effectivement l'adolescence au Portugal est un marqueur important pour moi, mais l'enfance en Suisse me semble avoir également joué un grand rôle dans ma vie. Ces échanges participant-chercheuse se révélaient fondamentaux, car créaient les conditions propices pour que le participant s'engage au cours de l'entretien.

*formation supérieure] qui doit sortir du pays, du Portugal. Je suis sûr que vous ne devez pas beaucoup aimer, à 100%, ce mot emigrante, n'est-ce pas ? (Benjamim, 40 ans, PT)*

Benjamim (40 ans, PT) se considère comme un « Portugais Européen ». Il affirme avoir du « sang portugais » et une « mentalité européenne ». En tout cas, il refuse de s'identifier à la catégorie stéréotypée de l'*emigrante* qui lui est renvoyée à travers le *regard des Portugais au pays*. Il est intéressant de remarquer que Benjamim interpelle la chercheuse : « je suis sûr que vous ne devez pas beaucoup aimer, à 100%, ce mot *emigrante*, n'est-ce pas ? [...] C'est un sentiment que l'on perçoit chez les gens, dans leur regard et je suis sûr que ça vous est déjà arrivé dernièrement, non ? Quand vous partez en vacances au Portugal, en été ? ». Notons qu'il se définit comme « Portugais Européen parce que les choses ont changé » et par là, il se réfère aux récentes vagues d'une émigration qualifiée sortante du Portugal et avec laquelle il s'identifie<sup>338</sup>.

*Exactement. C'est ça. C'est plutôt ça. Moi, personnellement je ne me sens... Je pense qu'on est plutôt Européens. Je ne sais pas. (I : Si tu devais te définir ?) Sincèrement ? Je me pense que je me trouve entre les deux parce qu'au niveau de la culinaire [il y a un mélange]. (Carolina, 33 ans, PT)*

*Mais de toute façon, à un certain moment, on ne fait plus la différence, ici dans la deuxième génération de Portugais, entre : « ah, toi tu es Portugais, toi tu ne l'es pas ! ». Justement, on parle tous luxembourgeois, c'est seulement par le nom qu'on remarque que c'est quelqu'un Portugais. [...] Moi je me considère plutôt comme Européen. Si on avait un jour le choix de prendre la nationalité européenne, je le ferais. [...] Mais j'ai remarqué, maintenant la différence culturelle, car je suis en train d'organiser mon mariage. [Pour] notre vin d'honneur on va proposer les rissóis. Ça, une spécialité luxembourgeoise e bolos de bacalhau, pour un peu avoir les deux, pour montrer les deux cultures]. [...] Ce qui est normal ! Chaque culture a un peu ces spécificités [...]. Même si on est Européen, il y a des différences culturelles. (Daniel, 28 ans, FR)*

De même, Carolina (33 ans, PT) et Daniel (28 ans, FR) se considèrent comme des Européens. Il est intéressant de noter que Carolina commence par employer la troisième personne et dit : « on est plutôt Européens », pour immédiatement après se positionner « entre les deux », entre le Portugal et le Luxembourg. La cuisine est pour elle un exemple. De la même façon, Daniel utilise des plats typiques pour montrer que, même s'il se considère Européen et pense que « la différence de nationalité ne joue plus vraiment de rôle au quotidien », les « spécificités et différences culturelles » perdurent et « c'est normal ».

---

<sup>338</sup> Je suis portugaise et j'ai quitté le Portugal pour faire mon doctorat au Luxembourg. Je suis donc une « Portugaise européenne » ; je fais partie « da *gente estudada* qui doit sortir du pays », dans la perspective de Benjamim. Je suis donc une « Portugaise européenne », catégorie qui renverrait à une position sociale supérieure (en comparaison à la catégorie stéréotypée de l'*emigrante*). Ce pourquoi Benjamim me renvoie la question et se revoie dans cette catégorie (lui qui a également vécu ailleurs pour des études).

*Pour moi, mes origines, je sais que je suis Portugaise par mes parents qui sont les deux du même village. Génétiquement je dois avoir un apport important portugais, mais je suis absolument certaine que j'en ai aussi africain et d'autres, parce que je me mélange avec tellement de cultures et je me sens bien n'importe où au monde ! (Laura, 31 ans, PT)*

Laura (31 ans, PT), à son tour, dépasse également la dualité Portugal-Luxembourg en se considérant Portugaise, mais en incluant un apport générique varié à partir de ses sensations et sentiments, du fait qu'elle « se sent bien n'importe où » et qu'elle « se mélange avec tellement de cultures ».

*Je pense que j'ai toujours séparé un peu... Oui ! Oui, il y a deux Emmas ((Rit)) : l'Emma Portugaise et l'Emma Luxembourgeoise qui s'adapte selon je suis avec mes amis Portugais ou avec mes parents [...] mais ce n'est pas comme si j'étais déchirée. Je pense que c'est ça, ce sont des différentes facettes, mais pas comme si c'était un peso [fardeau]. Il y a d'autres enfants que je connais qui ressentent plus ça. (I : Très intéressant ! Comment tu crois que cette adaptation prend place ? Comment tu switch ?) Je ne sais pas... Le premier trigger c'est la langue bien sûr ! Je ne sais pas... je pense qu'avant tout, je m'adapte facilement aux gens et à ce qu'ils attendent de moi. Je trouve que c'est une capacité que j'ai toujours eue. [...] Aussi, peut-être accepter qu'aucune des cultures n'est supérieur ou inférieur à l'autre. Je ne sais pas... C'est difficile. Peut-être parce que c'est un processus que je fais depuis toute petite. (I : Intéressant.) Et depuis ça a toujours continué dans la même logique. Je ne sais pas si je réponds à la question ((Rit)) ? (I : Tu réponds, oui ! On a le trigger, la langue, après...) Oui, mais ce n'est pas seulement avec le portugais et le luxembourgeois. Je crois que je me comporte aussi légèrement différemment quand je parle anglais par exemple. [...] Je crois que ce sont les personnes qui m'influençaient, qui créaient des contextes où je m'exprimais dans une langue ou dans une autre et ça, ça m'a probablement marqué. Mais c'est comme je dis, ce n'est pas comme si c'était un problème ! Je trouve que les personnes ont différentes facettes. Dans de contextes différents, la personne est différente. (Emma, 26 ans, PT)*

Emma (26 ans, PT) pense avoir depuis très tôt établi une distinction fondamentale. Pour elle, sa « *casa* [maison] » renvoyait aux parents, à la culture portugaise, à la langue portugaise et pratiques « simples » (p.ex., le jardinage, etc.), alors que l'« école » renvoyait à ses ami(e)s luxembourgeois(e)s et camarades de classe, à la langue et culture luxembourgeoise, et à des pratiques « culturelles » (p.ex., visites aux musées, etc.). Elle parle donc de deux « Emmas » : une « Emma portugaise » et une « Emma luxembourgeoise », respectivement. Cependant, à partir d'une *expérience ailleurs* (séjour d'études en Allemagne), elle constate qu'il s'agit plutôt de « différentes facettes » qu'elle adapte selon le contexte – défini à partir des personnes et des langues parlées. Si Emma est capable de dépasser cette séparation fondamentale, disons, et de ne pas la vivre comme un « fardeau », c'est grâce à sa condition socioéconomique : les enfants d'é(im)migrés portugais dont les conditions socioéconomiques de bases sont plus fragiles auraient beaucoup plus de difficultés de la dépasser. Cette constatation faite par Emma (à partir de son expérience de vie, en particulier son activité extracurriculaire, à savoir : elle donne des explications d'allemand à des enfants d'é(im)migrés portugais au Luxembourg et donc s'aperçoit que, plus que les difficultés dans l'apprentissage des langues, il est question du

milieu social d'origine) est en effet répertoriée au niveau de la littérature scientifique (Levitt & Waters, 2002b, p. 12 ; Kaufmann, 2008, Gaulejac, 2016)<sup>339</sup>. Emma constate, par ailleurs, que la langue est le « *trigger* », qui définit le « contexte » à partir duquel elle « adapte » ses « facettes ». Elle constate que du fait qu'elle maîtrise totalement le luxembourgeois et qu'elle n'a pas « l'apparence [physique] » portugaise, elle passe pour une Luxembourgeoise ce qui facilite ses interactions car personne ne lui « mets des chapeaux, des stéréotypes » associés aux *Portugais au Luxembourg* (tension entre « identité pour soi » et « identité pour autrui ») – nous y reviendrons. Ici notons la place centrale occupée par les langues au Luxembourg dans les processus de *(re)construction des (dés)appartenances* et *(re)configuration identitaire*.

### 9.1.5. À la recherche de ma place...

*(I : Veux-tu rajouter quelque chose ?) Peut-être. Du point de vue personnel, il y a une chose que je n'ai pas encore dit, mais qui est important. ((Souligne)) Bien que je dise que je suis Luso-luxembourgesa, je ne sais toujours pas où est-ce que j'appartiens ((+)). [...] C'est plutôt le fait que j'ai toujours eu une sensation de ne pas appartenir au lieu où j'étais, soit un cercle d'amis, soit une formation, soit au Portugal... Maintenant ça va un peu mieux. Quand j'y suis en vacances, je suis toujours a emigrante. Au Luxembourg, je serais toujours a portuguesa. D'une certaine façon, comme immigrée, tu n'appartiens ni dans un lieu, ni dans l'autre. [...]. Je suis toujours à la recherche de ma place. (Ariana, 37 ans, PT)*

Ce sentiment de *(dés)appartenance* – « à la recherche de ma place » – rejoint le premier que nous avons présenté « étranger ici et là-bas ». Ils constituent le même phénomène. Au fond, ils correspondent à la propre dynamique interne des *(dés)appartenances* : un continuum entre appartenir et ne pas appartenir (dont le propre terme *(dés)appartenir* prétend rendre compte). En effet, plus qu'une condition [*belonging*], il s'agit d'un processus : plus que *longing to*

---

<sup>339</sup> Nous mettons ensemble trois références bibliographiques qui apparemment n'ont rien en commun, mais qui selon nous rendent compte de ce que nous voulons exprimer : 1) Peggy Levitt et Mary Waters, dans *The changing face of home. The transnational lives of the second generation* (2002a, 2002b), avancent qu'« en fonction de leurs caractéristiques socioéconomiques, les immigrants et leurs enfants combinent incorporation et stratégies transnationales de différentes manières, à différents moments de leurs vies » et que, de cette combinaison, résultent, à leur tour, différentes combinaisons de mobilité sociale ascendante et descendante envers le pays d'origine et le lieu de vie (2002b, p. 12) ; Jean-Claude Kaufmann, souligne, entre autres, que « les possibilités de s'inventer librement et de se définir soi-même » (2008, p. 14) ne sont pas disponibles de manière égale pour tout le monde. Donc en plus du rôle joué par les conditions socioéconomiques dans la variation des pratiques (trans)nationales (en portée, intensité et fréquence au cours de la vie) de la « seconde génération », nous allons jusqu'à considérer le rôle de ces conditions dans le processus de *(re)configuration identitaire*. En dernier lieu, 3) Vincent de Gaulejac, qui dans *La névrose de classe. Trajectoire sociale et conflits d'identité* (2016 [1987]), analyse les conflits engendrés par un changement de position sociale – ce qui nous permet de relier le tout, car les membres de la « seconde génération », partant d'une position sociale inférieure (milieu social d'origine des parents) et en mobilité sociale ascendante, ressentent des tensions supplémentaires dans le processus de *(ré)organisation et (ré)hiérarchisation* de leurs *(dés)appartenances* au cours de la vie (c'est-à-dire, de *(re)configuration identitaire*).

*belong*, il s'agit de *be-longing*, *longing to be* (Probyn, 1996, p. 3-15). Entre « se trouver sans place » et « être à la recherche de sa place » une multiplicité d'autres *sentiments de (dés)appartenance* on lieu d'être. Et, entre-temps, nous pourrions dire qu'il s'agit d'« équilibres temporaires » (cf. Chapitre 9). Ariana (37 ans, PT) relie ce sentiment à la condition de l'é(im)migré : « au Luxembourg, la Portugaise » (dont l'apparence physique est, chez elle, le dernier marqueur) et « au Portugal, l'*emigrante* ».

### À retenir

Aussi bien dans la consigne de l'entretien qu'au cours de celui-ci, nous dirigeons une attention particulière aux termes employés, notamment dans le but de ne pas imposer de notions préétablies de ce que pourrais vouloir dire *(dés)appartenances* et/ou *(dés)appartenir*. Ainsi, ce fut surtout lors de nos analyses que nous avons fait ressortir ce que nos participants entendaient par ces *sentiments*, si souvent difficiles à exprimés. En sachant que la langue la plus employée lors des entretiens a été le portugais, il est intéressant de mentionner la distinction entre « *ser* » e « *estar* », qu'en français se traduit uniquement par « être ». En effet, « *eu estou aqui* [je suis d'ici] » n'exprime pas la même chose que « *eu sou daqui* [je suis d'ici] », par exemple. La première formulation implique une présence physique sur le lieu, la deuxième une espèce de fusion entre l'être et le lieu. « Se sentir... » est aussi différente d'« être... ». Difficile à traduire ces notions sont centrales lors de l'expression des *sentiments de (dés)appartenance* et mériteraient une analyse plus longue.

Les *(dés)appartenances* impliquées lors des *(re)configurations identitaires* (ce qui souvent est conjugué au singulier comme : l'identité) sont multiples et variées. Étant donné que notre questionnement portait sur le « pays d'origine », celles qui se sont données à voir portent surtout sur le Luxembourg et le Portugal. Au cours de cette section, nous avons systématiser les différents *sentiments de (dés)appartenance* retrouver dans le récit de nos participants. Souvent, un même participant expérimente plusieurs de ces *sentiments* au cours de la vie et de manière plus ou moins ordonnées. C'est-à-dire, il est fréquent de retrouver des périodes de *tensions* – par exemple se sentir *étranger ici et là-bas* –, suivit d'une période de combinaison pacifique des différents *référénts de (dés)appartenance*, disons. Le but n'était pas d'élaborer une typologie complète, car selon nous cette tâche est en plus d'inutile, incorrecte. Nous prétendions surtout donner à voir comment les *(dés)appartenances* se manifestent au niveau des *sentiments*, comment ceux-ci sont multiples et changeant au cours du parcours de vie et surtout qu'il s'agit de processus toujours en œuvre.

## 9.2. Tensions et clés de résolution

Arrivant à ce stade, nous sommes en mesure de faire ressortir les *tensions* au niveau des *sentiments de (dés)appartenance* et les *clés de résolution* mobilisées par nos participants. Comme nous avons eu l'occasion de le voir lors de la section précédente, les *sentiments de (dés)appartenance* ne renvoient pas toujours à du bien-être. Souvent, des *tensions* émergent. Nous avons identifié deux sources de tensions principales : d'une part, des *tensions* liées à l'incorporation et à la mobilité sociale (ascendante et/ou descendante ; désirée et/ou redoutée) en particulier au Luxembourg (société ou l'incorporation est envisagée/désirée) ; et, d'autre part, des *tensions* liés aux stéréotypes des *Portugais au Luxembourg* et de l'*émigrante au Portugal*.

### 9.2.1. Incorporation et mobilité sociale

En ce qui concerne la première source de *tensions* : trois *éléments* sont mis en avant par nos participants (articulés entre eux) : les langues, accents et façons de parler ; la nationalité et le nom ; et, l'apparence physique. Ces éléments se trouvent au centre des *tensions*, mais sont également mobilisés par nos participants pour résoudre ces mêmes *tensions*. Avec comme objectif de souligner l'agentivité des acteurs, nous avons décidé de les présenter en tant que *clés* car, souvent, plus que de chercher un équilibre, il s'agit bel et bien d'« ouvrir des portes », de dépasser des barrières sociales – elles sont mobilisées au sein de *stratégies de déportugalisation* et/ou *luxembourgisiation* (entre autres), que nous développerons dans le prochain chapitre.

#### 9.2.1.1. Langues, accents et façons de parler

Bárbara et Fabrice, comme nous l'avons vu à plusieurs reprises, ont grandi « plongés » dans le contexte luxembourgeois des années 1960-70. Ils étaient donc confrontés en permanence et en exclusivité (à part avec leurs parents) au luxembourgeois (p.ex. à l'école, pendant leurs loisirs, dans le contexte du voisinage, au sein de la fratrie, etc). Selon Bárbara, c'est précisément ce contexte qui lui a permis de se « luxembou[rgiser] », de « se sentir avec une identité luxembourgeoise ». Tous les deux soulignent le fait de ne jamais avoir été victimes



de moqueries ou de discriminations et affirment que « maintenant il y a plus de racisme » que dans leur temps – « [...] parce qu'on est venu dans une période où il y avait ((Souligne)) moins ((+)) d'immigration parce que les Portugais de nos jours on les voit et on les catalogue d'une autre façon » (Bárbara, 55 ans, FR). En effet, comme nous l'avons souligné précédemment, nous observons chez les participants de cette cohorte – enfants des premiers arrivants – une critique assez forte des « nouveaux-arrivants » (Beirão, 1999, p. 170), surtout liée à leur attitude envers les langues (p.ex., aucun effort dans l'apprentissage des langues du pays, obligeant les Luxembourgeois à parler français, etc.) et leur manière de parler (p.ex., parlent fort, sont grossiers, etc.). Ce « catalogage » (dont parle Bárbara) des nouveaux-arrivants est ainsi effectué à partie de la langue parlée – « maintenant c'est la goutte de trop. [...] Maintenant, à cause de tous les immigrés, peu importe qui soient Portugais ou autres, les Luxembourgeois, entre guillemets, sont ((Souligne)) obligés ((+)) de parler français [...] et les Luxembourgeois, ils n'aiment pas du tout ! » (Bárbara, 55 ans, FR).

La présence d'une importante population étrangère à dominante roumanophone (majoritairement les Portugais, les italiens et les Français) n'a pas été sans créer des tensions au niveau linguistique et identitaire. Alors que la population immigrante était en plein afflux, caractérisée par la non-maîtrise de la langue véhiculaire, les fervents protecteurs de l'identité nationale y ont vu une menace latente pour la survie du luxembourgeois. Finalement, le 24 février 1984 le luxembourgeois est déclaré juridiquement langue nationale du Luxembourg. A ce jour, le pays détient trois langues officielles et usuelles. La valeur de luxembourgeois s'étend au-delà de sa maîtrise comme condition à la naturalisation et à l'accès à certains emplois, car, au niveau symbolique, sa pratique est une condition absolue pour pouvoir intégrer le noyau dur de la communauté luxembourgeoise. Certes, les Luxembourgeois s'efforcent de parler français avec les étrangers, mais la langue nationale s'imposant comme a langue de l'intimité, de la familiarité et de la spontanéité, les étrangers se retrouvent bien trop souvent exclus d'une certaine connivence communicationnelle qui règne entre les luxembourgophones. (Correia, 2003, p. 108-109).

Selon Bárbara et Fabrice il ne font même pas d'effort pour apprendre le français, se limitant donc au portugais. Ces participants soulignent qu'aujourd'hui, au Luxembourg, il est possible de travailler, faire ses courses, aller chez le médecin, etc., en employant exclusivement le portugais, ce pourquoi ils n'ont « pas besoin de s'adapter » (ce qui contraste fortement avec leurs expériences). Bárbara souligne : « bien que l'intégration soit plus facile pour les personnes qui arrivent maintenant [...], c'est très rare de trouver un Portugais des nouveaux là, qui vont dans des cours, même pas pour apprendre le français ». Fabrice, lui, insiste encore sur le fait que les « nouveaux arrivants » parlent mal le portugais (p.ex. langage vulgaire) – « les Portugais qui viennent maintenant ici, ils ne s'adaptent pas et ils n'ont pas autant de respect.

Ma mère elle dit que parfois elle a honte d'être Portugaise, quand elle les entend parler devant les caissières, au supermarché » (Fabrice, 50 ans, FR).

Nous arrivons à nos participants de la deuxième cohorte. Rappelons-nous : Amália, José, Samuel, Luís, Benjamim et Rodrigo ont passé leur enfance dans les années 1970-80 au Luxembourg ; Gabriela et Helena, au Portugal ; et, Inês entre les deux. Commençons par les premiers. Ils partagent tous un contexte luxembourgeois très différent des premiers participants (Bárbara et Fabrice). Il se sont retrouvés dans un pays d'immigration, où le paysage devenait progressivement multiculturel et multilinguistique. Ils ont cependant été fortement marqués par une « donne résidentielle » et une « donne technologique » (comme montré dans la deuxième partie de notre thèse). Les langues les plus parlées à domicile, au sein de la fratrie et ailleurs, étaient le portugais et le français. Le luxembourgeois et l'allemand constituaient des défis, en particulier cette dernière qui s'est configurée comme une véritable « barrière » lors de la progression scolaire, les limitant à poursuivre le *technique* lors de l'entrée au lycée. Ces participants connaissent aussi un fort développement des Technologies de Communication et d'Information (TIC) et des moyens de transports qui ont rendu les connexions au « pays d'origine » plus fréquentes et plus aisées (en comparaison avec la cohorte précédente). Ainsi, les *tensions-résolutions* liées aux *Langues, accents et façons de parler* surgissent non seulement liées au contexte luxembourgeois, mais également portugais (portugais au Portugal et portugais au Luxembourg).

Nous avons vu comment Amália (45 ans, PT) se sentait « étrangère ici et là-bas » en raison de son accent français (acquis dans le contexte familial) ; et, comment José (44 ans, PT) avait décidé de garder son accent brésilien par « entêtement », en réaction à la professeure de portugais au Luxembourg qui voulait à tout prix le lui enlever, et comment cet accent était à la base d'un lien d'amitié entre lui et ses camarades capverdiens – « on se retrouvait dans l'accent ». Benjamim (40 ans, PT), à son tour, soulignait le rôle joué par les médias, en particulier la télévision qui renforçaient la présence du français au détriment du luxembourgeois ou de l'allemand, ce qui contribuait au lien qui se créait à l'école entre « les enfants qui avaient des difficultés à apprendre une langue qu'ils n'avaient jamais entendu avant ». Aussi bien Amália, que José et Benjamim soulignent que les nouvelles générations (en relation à leurs enfants) ne présentent plus aucune difficulté en langues, au contraire, leurs enfants dépassent les Luxembourgeois – « *metem os luxemburgueses no bolso* [Ils dépassent les Luxembourgeois] ! » (Benjamim, 40 ans, PT). Au Portugal, Benjamim ne parle pas français – « moi, au Portugal je n'aime pas montrer que je viens de l'étranger parce que, sincèrement je

n'aime pas, je trouve ça moche ! Il y a beaucoup de gens qui, en arrivant au Portugal... Vous les avez déjà rencontrés aussi, j'en suis sûr, pendant les vacances : "Ah, Thierry, vient ici » *nha nha nha*" ((Rit)). Benjamim fait référence ici aux stéréotypes de l'*emigrante* au Portugal pendant les vacances d'été, qu'il tente d'éviter en évitant de parler français.

Samuel (45 ans, PT), à son tour, se distingue des derniers car il est le seul de cette cohorte à avoir vécu son enfance dans un « quartier luxembourgeois ». La langue de son entourage étant le luxembourgeois (dans le voisinage, à l'école, pendant les loisirs, etc.), il n'a jamais eu de difficultés dans son apprentissage, au contraire, il soulèvera plus loin comment il considère la langue comme essentielle à l'« intégration » – « aujourd'hui, je sais que la langue est le premier pas pour t'intégrer, peu importe où tu vas. [...] Parce que si t'es dans un pays, tu dois apprendre la langue, tu dois apprendre la culture parce que c'est seulement comme ça que t'arrive à ((Souligne)) être ((+)) dans ce lieu. Ça c'est le lieu, notre lieu ! (I : Hum, hum.) [...] ((Souligne)) L'appartenance au quartier ((+)) aussi ! ». Nous observons le lien entre apprentissage de la langue et appartenance au quartier.

Rodrigo (39 ans, PT), à son tour, affirme avoir « deux âmes dans son corps » : une portugaise, émotionnelle, l'autre du Nord, rationnelle. La première est caractérisée par une « forte émotion, par un *fulgor*, par un caractère fort », dont le « parler fort » est une caractéristique. Selon Rodrigo, parler fort est souvent entendu comme « *ser demasiado português* [être trop Portugais] ». Il a toujours ressenti au Luxembourg une « envie de se *desportuguizar* [déportugaiser] c'est-à-dire : le moins Portugais tu es, les plus tu seras accepté ». Néanmoins, au Portugal il s'est toujours senti « mieux accepté » – « j'étais mieux accepté là-bas qu'ici parce qu'ici, quand on parle plus fort on est trop portugais ». Ici, plus que la maîtrise des langues, il est question des *façons de parler*. Parce qu'il « parle fort », des *tensions* émergent, notamment des tensions entre l'« identité pour soi » et l'identité pour autrui », car c'est à partir de l'identité que les « autres » lui renvoi qu'il se sent « trop portugais » ou « accepté », au Luxembourg et au Portugal respectivement.

Les trois dernières participantes de cette cohorte sont Gabriela, Helena et Inês. Ayant passé leur enfance au Portugal (voir adolescence et vie adulte) au Portugal, elles ont vu leur apprentissage des langues du Luxembourg limitée et occupent des positions sociales et professionnelles inférieures à la moyenne de nos participants. Inês (44 ans, PT) est la seule qui parle luxembourgeois (car elle n'a vécu qu'une année au Portugal et a intégré directement le marché d'emploi au Luxembourg), alors que Gabriela (41 ans, PT) et Helena (37 ans, PT) ne parlent que français et la dernière de manière assez limitée. Mais, comme Bárbara et Fabrice, elles dirigent de fortes critiques envers les « nouveaux arrivants ». Elles considèrent que ceux-

ci « ne s'adaptent et ne s'intègrent » pas au Luxembourg ne font pas assez d'« efforts » pour apprendre les langues du pays, en particulier le luxembourgeois – « ((Souligne)) les derniers immigrants qui viennent ne sont pas du tout comme nous. ((+)) [...] Avant, tu savais que tu te débrouillais avec le français. Les gens qui viennent maintenant ne s'adaptent pas aux langues. ((Souligne)) Tu vas au *Cactus* [supermarché luxembourgeois], c'est en portugais, dans le bus t'as entendu le portugais. À la gare, tu l'entends ! Esch [ville au Sud du Luxembourg], c'est le Portugal en taille petite, n'est-ce pas ? Voilà, tu passes ici dans la boulangerie, il y a une Portugaise. Épicerie, Portugaise ! Partout il y a des Portugais ((+)). Il y a des médecins Portugais. Tu vois dans le journal *Contato* [journal portugais au Luxembourg] beaucoup d'annonces de... Voilà. Et, l'intégration ? [...]. Les petits vieux du temps de la Guerre, ils pètent un câble. Aussi quelque part, ils ont raison, sont dans leur pays. Ils pètent un câble parce que, aussi, ces frontaliers, les Belges et les Français ((Souligne)) s'imposent : “vous parlez français” » (Helena, 37 ans, PT). Il est intéressant de constater que les critiques envers les nouveaux-arrivants sont lancées par nos participants de la première cohorte, enfants de primo-arrivants, et par nos participants occupant les positions sociales les plus faibles (en comparaison aux autres participants). Aussi bien les uns que les autres critiques non seulement le manque d'efforts dans l'apprentissage du luxembourgeois, mais aussi dans l'apprentissage français. Tous soulignent également l'idée selon laquelle le français est une langue dépréciée par les Luxembourgeois, qui l'associent aux é(im)migrés et aux *frontaliers*.

Le français a longtemps été la langue de prestige et de culture au Luxembourg en investissant une fonction représentative qui entraîne son utilisation dans les milieux cultivés présents dans le haut de l'échelle sociale. Autrefois la bourgeoisie urbaine l'utilisait pour se démarquer du peuple. C'était la langue du pouvoir. [...] L'arrivée massive d'une immigration romanophone, qui présente plus de facilités dans l'apprentissage du français que dans celui du luxembourgeois ou de l'allemand, a contribué à un grand changement du niveau de représentation et des usages du français. (Correia, 2013, p. 48)

Ainsi, le français « est devenu la langue véhiculaire principale entre les différentes sphères de l'espace social luxembourgeois, présent surtout “en haut et en bas de l'échelle sociale”, mais dans deux variétés différentes » (Fehlen, 2009, p. 70). D'un côté « on rencontre l'emploi d'un français cultivé et de l'autre, il s'agit de ce qui pourrait être appelé un ‘pidgin’ franco-portugais-luxembourgeois’ » (Hartmann, 1988 *apud* Fehlen, 2009, p. 70). En effet, nous avons observé, que l'allemand est porteur d'enjeux au Luxembourg, notamment dans les parcours scolaires et conséquente mobilité sociale (cf. Chapitre 6), mais nous observons

également les enjeux liés à la pratique de la langue française. Si l'allemand semble constituer la langue de distinction chez nos participants, en mobilité sociale ascendante, la pratique du français renvoie aux bas de l'échelle sociale (n'étant jamais par eux associé au haut de l'échelle sociale et ce en raison du milieu social fréquenté et des relations sociales entretenues).

Le multilinguisme luxembourgeois laisserait donc émerger des rapports de force mettant à l'écart de tel ou tel espace social ceux qui ne maîtrisent pas les pratiques dominantes. Derrière ce plurilinguisme luxembourgeois se fondent donc les bases d'un marché linguistique auquel peuvent s'identifier les détenteurs de la compétence légitime et qui joue indéniablement un rôle important dans la reproduction et le déterminisme de la société. Les langues ne peuvent pas être limitées à leur seule fonction de communication, car elles attribuent à leurs locuteurs des positions et des rôles dans la société. Dans un contexte linguistique tel que celui du Luxembourg, les langues confèrent une certaine puissance à ceux qui les maîtrisent et peuvent, par conséquent, instaurer des relations asymétriques au sein de la population totale. La maîtrise des langues ne se limite cependant pas qu'à des prises de pouvoir, car leur maîtrise représente de réels avantages sociaux, économiques et politiques au sein des espaces de communication officiels où l'emploi de telle ou telle langue serait prescrit (Correia, 2013, p. 107).

Ainsi, la maîtrise des langues, plus qu'un instrument de communication, est porteur d'enjeux de pouvoir et constitue une *clé*, car elle « représente de réels avantages sociaux » (Bourdieu, 2001 [1982]). Encore dans la même direction, notons qu'Inês (44 ans, PT) est la seule des trois qui maîtrise le luxembourgeois (elle l'a appris depuis jeune, en tant que femme de ménage interne et a été mariée, plus d'une dizaine d'années, à un Luxembourgeois). Elle se « refuse », par contre, à passer le test de langue luxembourgeoise pour l'obtention de la nationalité luxembourgeoise, car elle affirme « ne rien avoir à prouver ».

Au Portugal, Inês (44 ans, PT) et Helena (37 ans, PT)<sup>340</sup> se sentent « *emigrantes* », notamment à chaque fois qu'elles se trouvent au guichet des services publics au pays – « ils parlent tellement vite, qu'on ne comprend rien ! On se sent *emigrante* ! On se sent perdues ! [...] Et nous parfois, on a des mots qui sortent en français ou comme ça et eux ils nous regardent comme ça... ». Helena conclut : « nous parlons notre *afrancesado aportuguesado* [francisé portugais], comme *poubella* et ils nous considèrent *uma data de parolos* [des arriérés] ». Elles soulignent que les fonctionnaires publics au Portugal, pendant les mois d'été, font exprès de

---

<sup>340</sup> Comme nous l'avons expliqué précédemment, Inês et Helena sont sœurs et, bien que nous ayons demandé à réaliser l'entretien individuellement, ce ne fut pas possible. L'entretien ayant été mené à domicile (d'une des participantes), nous nous sommes adaptée à la situation – ce qui plus qu'une limitation, constitue un enrichissement des données de par le croisement des perspectives entre sœurs (dont les parcours et les expériences sont différents, bien évidemment).

« parler de manière compliquée » et « plus rapidement » pour que les *emigrantes* ne comprennent pas. Ceci renvoie aux stéréotypes liés à l'*emigrante* (catégorie stéréotypée) au Portugal. Nous retrouvons les mêmes remarques chez Carolina (33 ans, PT), par exemple.

Nous arrivons aux participants de la troisième cohorte – ceux qui ont grandi dans les années 1980-90. Rappelons-nous, dès lors, que l'*école portugaise* a fortement marqué les expériences de cette cohorte (et de la précédente). Pendant l'enfance, le temps passé à l'*école portugaise* empiétait sur le temps pouvant être consacré aux *loisirs* et donc aussi sur les occasions de s'incorporer à la société luxembourgeoise. Mais les enjeux de l'*école portugaise* ne se situent pas uniquement au niveau des expériences individuelles. Il y a dans cette *institution* de forts enjeux politiques (comme nous avons eu l'occasion de l'observer lors du chapitre 6) – « la langue constitue un enjeu symbolique, institutionnel et existentiel considérable parce qu'elle est l'organe impliqué par toutes les autres dimensions de l'appartenance » (Hily & Poinard, 1987, p. 103).

Les *langues, accents et façons de parler*, au Luxembourg et au Portugal, sont porteurs d'une multiplicité d'enjeux pour ces participants. Ainsi, Rodrigo (39 ans, PT) qui nous parlait d'une « envie de se *desportuguizar* [*déportugaliser*] » et Marielle (37 ans, PT) d'une envie d'« être comme eux [Luxembourgeois] » (pendant l'enfance et adolescence), placent les langues au centre de l'affaire. Pour le premier, « se *desportuguizar* » impliquait, entre autres, de ne pas « parler fort ». Soulignons que les *façons de parler* sont également un élément de *tensions*. Pour la deuxième, l'« envie d'être comme eux » était alimentée par sa propre volonté et action : de « mettre le portugais de côté » ; et suivant l'exemple des parents qui se sont très tôt « intégrés », notamment en apprenant le luxembourgeois – « c'est parce que j'ai décidé d'être comme eux – que je ((Souligne)) devais ((+)) être luxembourgeoise –, que l'allemand n'a jamais été un problème pour moi », soulignait Marielle. En effet, souvent, « mettre le portugais de côté » va de pair avec « mettre le français de côté » ; et « mettre le luxembourgeois en avant » avec souligner la maîtrise de l'allemand (entendue par nos participants comme exceptionnelle relativement aux « autres Portugais »). Ainsi, nous avons deux côtés du même phénomène : chez Rodrigo une *déportugalisation* et chez Marielle une *luxembourgeoisation*. En revanche, Rodrigo se sent victime d'une pression en ce sens (et donc ressent une envie de *déportugaliser* – « c'est-à-dire : le moins Portugais tu es, les plus tu seras accepté ») ; alors que chez Marielle, nous observons la place occupée par l'agentivité de l'acteur. Les deux mentionneront les *clés* (*langue, accents et façons de parler* ; la *nationalité et le nom* ; et, l'*apparence physique*) : Rodrigo en tant que raisons de *tensions* et Marielle en tant que *clés de*

*résolution* (par défaut, c'est-à-dire, elle constate le rôle joué par ses caractéristiques, mais n'a pas eu besoin de mobilisé les *clés*) – nous y reviendrons.

Au Portugal, concernant encore les *langues, accents et façons de parler*, ces deux participants font référence à la même *tension* : le fait d'être perçus comme « *emigrante* » et comme « étrangère », respectivement, dès que leur accent est repéré – « je crois que je refais le chemin à l'envers et c'est maintenant que je veux à nouveaux m'intégrer [au Portugal], et maintenant je souffre parfois parce que je me dis : je vais au Portugal et là-bas je me sens étrangère, ((Souligne)) très étrangère ((+)). Je suis au Luxembourg, je ne me sens pas étrangère, je passe par une Luxembourgeoise et au Portugal je suis étrangère, j'ouvre la bouche, c'est fini ! Je suis étrangère ! » (Marielle, 37 ans, PT). Ce qui n'est ressenti que pendant les mois d'été, comme le soulignera Rodrigo (cette expérience est liée aux stéréotypes envers l'*emigrante* au Portugal) – nous y reviendrons.

Chez Vickie (37 ans, PT), nous avons vu que la langue était centrale – « je ne peux pas dire : j'appartiens ici [Luxembourg] ! Je n'ose pas le dire peut-être à cause de la barrière de la langue. Je ne peux pas dire que je suis à 100% [Luxembourgeoise], disons seulement 90% ». Elle ne se considère encore moins Portugaise au Portugal (70%), parce qu'au pays elle « est toujours l'*emigrante* », car « il suffit de demander le numéro de téléphone » et son accent la trahit. Ici, nous observons la maîtrise de la *langue* et l'*accent* au centre des *sentiments de (dés)appartenances*, comme élément de *tension* entre l'« identité pour soi » et l'« identité pour autrui » (Dubar, 2015, p. 104) – « division interne à l'identité » qui par ailleurs est constamment source de *tension* (mais ici, renvoyant à des stéréotypes négatifs). Bien qu'elle dise ne pas maîtriser totalement le luxembourgeois, elle avoue en faire une utilisation stratégique lors des démarches administratives au Luxembourg – « [je parle luxembourgeois] quand c'est pour accéder à quelque chose de formel, n'importe quoi au niveau bureaucratique, parce qu'on va plus loin. Parce qu'ils disent : “ah, portugaise...” et moi : “ah, non, je suis luxembourgeoise”. Je vais commencer à parler luxembourgeois tout de suite. Peut-être que c'est que dans ma tête, je ne sais pas, mais je pense que beaucoup de gens font la même chose que moi ». La langue lui sert ici à s'affirmer comme Luxembourgeoise et à partir de là, être convenablement prise en charge par les services administratifs, tandis que se présenter comme une Portugaise nuirait à l'avancement de ses démarches. Nous observons, encore une fois, les enjeux liés à la langue parlée.

Chez Fanny (32 ans, PT), les langues occupent également une place importante. Elle expliquera qu'elle ne parle pas portugais comme un Portugais parce qu'elle n'a pas grandi au Portugal et qu'elle ne parle pas luxembourgeois comme un Luxembourgeois parce qu'il lui

manquera toujours « les mots anciens et les expressions qui auraient pu passer des parents ou grands-parents aux enfants ». Cette situation a motivé des « sentiments compliqués qui ne sont pas faciles à résoudre », qu'elle décrit comme « avoir le cul entre deux chaises ». Notons encore que la seule langue dont elle affirme maîtriser les « nuances » est le français, de par son séjour d'étude en Belgique ce qui se reflète dans ses *sentiments de (dés)appartenances* – « je n'ai vécu que neuf ans en Belgique et je me considère déjà [...] comme Bruxelloise un peu et je sais que cette culture-là m'a beaucoup influencé ». Plus que la langue, il s'agit ici de la maîtrise des « nuances » de cette langue. Elle les parle toutes à « 90% », mais dans aucune elle ne maîtrise les nuances, à part en français.

Quant à Diana (28 ans, PT), nous l'avons vu lors du chapitre 6, elle endosse une position assez critique envers l'*école portugaise* dans le sens où celle-ci nuit à l'« intégration » des Portugais de « seconde génération » – « je trouve que l'école portugaise est quelque chose qui nous apprend à être patriotique et je trouve ça ((Souligne)) très ((+)) problématique dans un pays où nous avons ((Souligne)) autant ((+)) de difficultés à nous intégrer et où nous sommes les champions de l'insuccès scolaire. Alors... (I : Hum, je vois.) Je trouve bien que l'on apprenne le portugais ! Je ne vois aucun problème là-dessus, mais après... [...] L'école portugaise était un moyen d'endoctriner la seconde génération ». Ainsi, l'*école portugaise* entrave l'« intégration » non pas tellement par la langue qu'elle enseigne, mais par la culture qu'elle inculque. L'avis informé (de par sa formation et activités professionnelles) de Diana, donne particulièrement à voir l'implication de cette institution dans les *sentiments de (dés)appartenance* des Portugais de « seconde génération ». Il ne s'agirait donc pas uniquement d'apprendre une langue et une culture, mais également de cultiver un sentiment d'appartenance à une « *nation éparpillée de par le monde* [dont la] diaspora est dorénavant garante d'un nationalisme déterritorialisé » (Antunes da Cunha, 2009, p. 46-55). Comme l'a souligné Manuel Antunes da Cunha, dans son étude sur la *RTPi* (chaîne de télévision internationale publique portugaise), cette appartenance est fondée « sur la *fierté diasporique* » et, à partir de 2008, sur « l'affirmation d'une identité transnationale » (Antunes da Cunha, 2009, p. 46-55). Ce qui rejoint le récit de Diana et de plusieurs autres participants qui soulignent l'instrumentalisation de l'Histoire du Portugal comme motif de fierté alimenté par cette école.

Par ailleurs, le récit de Diana nous donne à voir le rôle joué par le lieu de résidence, en raison des multiples déménagements qu'elle a expérimenté entre des « quartiers luxembourgeois » et un « quartier portugais ». Dans un tel cadre, elle mentionne à plusieurs reprises la nécessité de s'« adapter » à son entourage – « ... et là j'ai, à nouveau, été confrontée à ce : ok, je dois me *luxemburguizar* [*luxembourguiser*] encore une fois ». Elle appelle ce



processus d'adaptation : « luxembourgeoisisation »<sup>341</sup>. La langue apparaît chez elle comme une *clé* essentielle à cette démarche de *luxembourgeoisisation*, dans le sens où (tel comme Marielle, par exemple) elle a décidé de ne pas parler portugais et s'entretenait donc plutôt avec des Luxembourgeois. En plus de *clé de résolution* mobilisée par Diana (pour s'adapter) ; les *langues, accents et façons de parlée* apparaissent surtout comme un élément engendrant des *tensions*. Aujourd'hui, elle maîtrise le luxembourgeois parfaitement (parce qu'elle a passé ses premières années de scolarité dans un « quartier luxembourgeois » et parce qu'elle a côtoyé une « dame luxembourgeois » qui durant ses premières années lui a appris la langue), ce qui selon elle est une chance – « le luxembourgeois, comme langue, est une langue qui s'apprend à la maison parce qu'à l'école primaire on l'apprend, mais qu'une fois par semaine et moi, si je me rappelle bien, je n'ai jamais appris ((Souligne)) à écrire ((+)) le luxembourgeois. J'ai d'autres amies qui ont grandi au Nord où il y avait presque que des Luxembourgeois et elles, elles ont appris vraiment à écrire le luxembourgeois et parlent un luxembourgeois ((Souligne)) beaucoup ((+)) mieux que ceux d'ici du Sud ». Diana souligne, d'une part que le luxembourgeois est une langue essentiellement parlée (et non pas tellement mobilisée à l'écrit) et qu'il existerait une différence de « qualité », de « niveau », entre le luxembourgeois parlé au Nord du Luxembourg et celui parlé au Sud du Luxembourg. Ceci rend la « donne résidentielle » (qui infléchit les parcours des Portugais de « seconde génération » au Luxembourg) dont nous avons déjà à maintes fois parlé, d'autant plus importante que le Sud est la zone du pays où l'on observe la plus forte présence d'é(im)migrés.

Diana n'a pas d'accent portugais ; en plus, elle ne fait pas les « erreurs typiques des Portugais », les *guisefeeler* – « le luxembourgeois en lui-même est une langue que, comme le portugais, t'ouvre des portes. Si tu ne sais pas parler un luxembourgeois sans accent et si tu ne fais pas ces erreurs typiques “*der, die, da*”, n'est-ce pas. Par exemple, on dit “*d'buch*”, le livre, et les Portugais ont l'habitude de dire “*de buch*”. [...] Ils appellent le “*guisefeeler*”, l'erreur des Portugais. Je pense que ça c'est un des plus grands stéréotypes et c'est ce qui ferme les portes, certainement. Si tu ne parles pas un luxembourgeois sans accent tu vas avoir des difficultés ». Elle souligne ainsi les enjeux liés aux *langues* : d'une part, leur maîtrise, qui « ouvre des portes » ; de l'autre des *accents* et des « erreurs typiques » qui les ferment. Il ne suffit pas de

---

<sup>341</sup> Pour rendre compte des dynamiques et processus sociaux qui sous-tendent la (re)construction des (dés)appartenances au cours du parcours de vie des Portugais de « seconde génération » (notre objet d'étude), nous nous sommes progressivement éloignée des catégories de sens commun construites par nos participants lors de l'entretien. Cependant, nous sommes restée attachée à quelques termes employés par nos participants, notamment *déportugalisisation* et *luxembourgeoisisation* (dans ses différentes formes) qui, en plus de « respecter le terrain », se sont avérés des concepts particulièrement adéquats et opératoires.

« savoir parler », il ne faut pas avoir d'accent et ne pas faire les « erreurs typiques ». Elle mentionnent les stéréotypes liés aux Portugais au Luxembourg – le « *guisefeeler* », l'« erreur typique des Portugais », dont *e feeler* signifie « erreur » et *Portugis/Guis* signifie Portugais ; « Guis » étant un argot pour « Portugis », une « façon pas très gentille de faire références aux Portugais », comme le souligne Diana. Intéressant de noter qu'elle un contraste entre le Nord et le Sud du Luxembourg en ce qui concerne la « qualité du luxembourgeois ».

Ainsi, le *guisefeeler* (les « erreurs typiques des Portugais »), gagne les contours d'une barrière sociale et dépendrait, en large mesure, du lieu de résidence. Pour les Portugais de « seconde génération », grandir au bon endroit (à savoir un « quartier luxembourgeois » et/ou le Nord du Luxembourg, et surtout pas dans un « quartier portugais » ou « d'immigration ») serait une « chance » – ce que nous avons présenté comme une « donne résidentielle » (Santelli, 2014, 2016).

Le terme glottophobie est un néologisme pour se référer aux discriminations à prétexte linguistique ; est utilisé pour indiquer les exclusions ou discriminations linguistiques – le traitement injuste d'une personne fondée uniquement sur les façons de parler une langue (p.ex., avec un accent régional), mais aussi fait de parler d'autres langues moins valorisées (p.ex. une langue régionale) que la langue attendue, imposée, survalorisée. Rejeter un usage linguistique revient à rejeter ses locuteurs. Voilà pourquoi il est encore plus important de savoir les mécanismes sous-jacents par lesquels les langues sont prétexte à domination et sélection, à partir desquelles naissent les discriminations linguistiques (Blanchet, 2017)<sup>342</sup>.

L'apport théorique de Philippe Blanchet est, en ce domaine, capital. Si la *langue, accents et façons de parler* sont sources de traitement différencié, on assiste à de la glottophobie. En analysant les pratiques et représentations des Portugais de « seconde génération » au Luxembourg, les enjeux liés aux langues se sont effectivement montrés cruciaux dans la (re)construction des *sentiments de (dés)appartenance*. En effet, comme l'a souligné Philippe Blanchet, « rejeter un accent, c'est toucher à l'identité de l'être » (Blanchet, 2016)<sup>343</sup>.

---

<sup>342</sup> Le mot « glottophobie » a été forgé par Philippe Blanchet, sociolinguiste, pour désigner les discriminations linguistiques de toutes sortes. Cet extrait est retiré de sa communication lors de la conférence : *De la glottophobie à la polynomie : combattre les discriminations linguistiques*, qui a eu lieu en décembre 2017 à l'Université de Corse, disponible sur : [https://www.youtube.com/watch?v=TuRCZfvfx\\_w&t=308s](https://www.youtube.com/watch?v=TuRCZfvfx_w&t=308s). Cette communication se base sur son ouvrage : Blanchet, P. (2016). *Discriminations : combattre la glottophobie*. Paris : Éditions Textuel (Collection Petite Encyclopédie critique).

<sup>343</sup> Entretien réalisé par Marie Piquemal à Philippe Blanchet pour *Libération*, un quotidien français. Disponible en ligne : [https://www.liberation.fr/debats/2016/04/24/philippe-blanchet-rejeter-un-accent-c-est-toucher-a-l-identite-de-l-etre\\_1448309](https://www.liberation.fr/debats/2016/04/24/philippe-blanchet-rejeter-un-accent-c-est-toucher-a-l-identite-de-l-etre_1448309).

Chez Daniel (28 ans, FR), comme chez plusieurs autres participants, la langue allemande est utilisée comme un élément de différenciation (face aux « autres Portugais ») et par conséquent de distinction – « ce qui est étonnant c'est que normalement les Portugais ont plutôt une affinité pour le français. Moi, 99% de la télé que je regardais c'était en l'allemand. ((Rigole)) C'est bizarre, mais bon, je ne sais pas pourquoi, c'était comme ça. J'avais plutôt une affinité pour tout ce qui était germanophone ». Tout au long de son récit Daniel dit s'« éloigné progressivement » du pays d'origine et prétend se démarquer clairement des « autres Portugais ». Les langues sont placées au centre de cette démarcation. En plus de poser l'allemand comme sa langue favorite, il se montre assez critique envers le français, lui qui parle luxembourgeois au sein de la fratrie et avec ses cousins – « tous les autres [Portugais] parlent plutôt portugais ou français. ((Souligne)) Ça c'est quelque chose que je ne comprends pas vraiment. [...] Il n'y a pas de sens ! [...] C'est une aberrance totale ». En plus, Daniel affiche également une position critique envers les médias exclusivement portugais, qui selon lui nuisent à l'« intégration » en communiquant une « mauvaise image aux Luxembourgeois », l'image d'« une communauté qui ne veut pas s'intégrer ». Comme nous l'avons souligné précédemment, nous notons encore une fois comment l'éloge du luxembourgeois et de l'allemand, vont de pair avec une critique envers le portugais, et surtout le français.

Nous arrivons aux participants de la dernière cohorte, ceux qui ont grandi dans les années 1990-00. Notons dès lors que la plupart d'entre eux présentent l'allemand comme leur langue préférée et le luxembourgeois comme la langue la plus parlée (le portugais n'étant employé que pour communiquer avec leurs parents). Ainsi, Emma (28 ans, PT) établit une distinction centrale entre elle, qui « parle luxembourgeois comme un Luxembourgeois » et ses parents et copains (Portugais de première génération) qui parlent un « français cassé ». Tandis qu'elle passe pour une Luxembourgeoise, eux sont considérés comme « *imigrantes* [immigrés] » au Luxembourg et sont donc traités différemment – « je suis traitée comme une Luxembourgeoise. Aussi parce que les gens ne voient pas parce que j'ai aussi les cheveux blonds et je suis un peu plus claire et je parle le luxembourgeois comme un Luxembourgeois, les gens pensent que je suis Luxembourgeoise. Je ne sais pas comment le dire ! Ce que je veux dire c'est que, dès que les autres savent que tu es Portugaise ça va jouer un rôle dans l'interaction ». Elle donne l'exemple de ses parents qui selon elle sont traités de manière « antipathique » en raison de leur accent portugais – « quand tu es Portugais, ils vont automatiquement associer des choses avec toi parce que tu es Portugais ! [...] Les gens te mettent automatiquement des chapeaux ou des stéréotypes. En tout cas, ça influence le regard

que les gens ont ! Il n'est pas forcément négatif, mais ça influence » (lié aux stéréotypes des Portugais au Luxembourg). C'est lorsqu'elle accompagne ses parents dans des démarches administratives qu'elle constate « le racisme » dans la manière dont ils sont traités – « je suis beaucoup plus intégrée et beaucoup plus acceptée socialement par les Luxembourgeois parce que je parle bien le luxembourgeois et parce que je n'ai pas cette apparence... ». Cette expérience d'Emma rejoint celle de Vickie (37 ans, PT), qui souligne également la différence de traitement en fonction de la *langue, accents et façons de parler* (p.ex., parler un « français cassé »). Notons également que deux éléments s'articulent ici – les langues et accents d'un côté et l'apparence physique de l'autre. Emma n'a pas besoin de mobiliser ces *clés de résolution des tensions* (car elle parle bien le luxembourgeois et de par son apparence physique passe pour une Luxembourgeoise), mais constate qu'elles constituent une barrière sociale au Luxembourg à laquelle elle n'a pas à faire face.

En dernier lieu, observons que David (19 ans, FR) et Tommy (25 ans, PT) établissent une même distinction au sein des Portugais de « seconde génération » au Luxembourg. Bien que tous puissent se sentir fiers du Portugal, certains le revendiquent plus que d'autres. La langue employée, plus qu'un signe de fierté envers un appartenance, devient une forme de la revendiquer. Ils distinguent les « Portugais comme eux », c'est-à-dire, ceux qui parlent avant tout luxembourgeois et « les autres, qui revendiquent leur position étant Portugais » et qui, tout en sachant parler luxembourgeoise, décident de parler en premier lieu le portugais.

## À retenir

Les *langues* ne se limitent pas à leur fonction de communication. Derrière leur fonction première, elles sont porteuses d'enjeux divers qui renvoient aux rapports de domination dans la société (Bourdieu, 2001), et sont donc intrinsèquement liées aux *sentiments de (dés)appartenance*. Dans un contexte linguistique tel celui du Luxembourg « les langues confèrent une certaine puissance à ceux qui les maîtrisent et peuvent, par conséquent, instaurer des relations asymétriques au sein de la population totale » (Correia, 2013, p. 107). Ainsi, elles sont non seulement vécues comme un élément de *tension* (aussi bien au Luxembourg qu'au Portugal), mais sont également mobilisées comme *clé de résolution* au sein de *stratégies de (dés)appartenance* (p.ex., *déportugalisation* et/ou *luxembourgisiation*).

Plus que la « maîtrise » d'une langue qui, au final, ne veut rien dire, comme nous le montre Philippe Blanchet (2016), il s'agit de comprendre le rôle joué par les prononciations

(« accents ») et façons de parler. Ce sont souvent ces éléments subtils de la langue qui sont à la base des pratiques glottophobes. « Rejeter un accent, c'est toucher à l'identité de l'être » (Blanchet, 2016)<sup>344</sup>.

### 9.2.1.2. Nationalité et nom<sup>345</sup>

L'identité est un processus marqué historiquement, et intrinsèquement lié à la modernité. [...] La montée des identités provient justement de la déstructuration des communautés, provoquée par l'individualisation de la société. [...] [Celle-ci] est un produit du social. [...] L'émergence de l'identité ne résulte de rien d'autre au début que d'un effort administratif pour réguler la nouvelle société. [...] Seule la sélection de quelques critères fixés sur papier, permet alors de constituer des repères. [...] Il était nécessaire d'identifier pour administrer, de réduire la complexité du réel en attribuant une réalité qui se fondait sur quelques éléments enregistrés sur papier. Un des paradoxes de l'identité était déjà tout entier dans ces débuts : en trompant sur le réel, en filtrant de façon sélective sa propre vérité, elle crée les conditions d'une action efficace. Elle est un mensonge nécessaire (Kaufmann, 2010, p. 17-18).

Les « identités de papier », telles qu'elles sont formulées par Jean-Claude Kaufmann, occupent une place centrale dans le récit de nos participants, en particulier la *nationalité et le nom* (élément central de la carte d'identité, mais bien plus que cela)<sup>346</sup>. Celles-ci apparaissent comme étant liées à des *tensions* au niveau des *sentiments de (dés)appartenance*, mais sont également mobilisées en tant que *clés de résolution* de ses mêmes tensions par nos participants. Ainsi, Bárbara (55 ans, FR) et Fabrice (50 ans, FR), nos participants de la première cohorte ont tous les deux acquis la nationalité luxembourgeoise et ont modifié leurs noms. Tandis que Bárbara l'a fait à une période où la possibilité de double nationalité n'existait pas encore (comme d'autres participants)<sup>347</sup> et a dû abandonner la nationalité portugaise, Fabrice l'a fait

<sup>344</sup> Entretien réalisé par Marie Piquemal à Philippe Blanchet pour *Libération*, un quotidien français. Disponible en ligne : [https://www.liberation.fr/debats/2016/04/24/philippe-blanchet-rejeter-un-accent-c-est-toucher-a-l-identite-de-l-etre\\_1448309](https://www.liberation.fr/debats/2016/04/24/philippe-blanchet-rejeter-un-accent-c-est-toucher-a-l-identite-de-l-etre_1448309).

<sup>345</sup> Il est important de souligner les enjeux liés à l'« anonymisation sociologique » (Coulmont, 2014, p. 47). Le sociologue, dans l'objectif de garantir l'anonymat des personnes participantes à la recherche, modifie leurs noms. Cette tâche devient particulière lorsqu'il s'agit d'une recherche portant sur les prénoms et noms (Coulmont, 2016, p. 7). Ainsi, il « n'était pas possible de conserver les noms et les prénoms des personnes cherchant à changer de prénom » en vue à garantir l'anonymat, il est cependant crucial de « conserver les connotations associées aux prénoms » (Coulmont, 2016, p. 8). Notre recherche ne porte pas exclusivement sur ces questions, cependant, à partir du moment où nous nous sommes rendue compte que le nom était une des dimensions à prendre en compte dans l'analyse des dynamiques de (dés)appartenance chez nos participants, nous avons porté une attention particulière à la pseudonymisation de nos participants, pour en conserver les connotations. Ainsi, étant donné que les raisons qui ont motivé les changements de noms chez nos participants renvoient directement à leur origine portugaise (p.ex., taille du nom, à consonance portugaise), nous avons tenté, lors de l'anonymisation, de conserver le sens implicite que transmettait leur nom original.

<sup>346</sup> D'autres « identités en papier » sont mentionnées lors des entretiens, tel les documents liés à la Sécurité Sociale, le passeport, entre autres.

<sup>347</sup> Depuis le 1er janvier 2009, il est possible d'acquérir la nationalité luxembourgeoise, tout en conservant sa nationalité d'origine. C'est le principe de la double nationalité. Voir : <https://www.justarrived.lu/demarches-administratives-luxembourg/acquerir-nationalite-luxembourgeoise/>.

après l'entrée en vigueur de la loi<sup>348</sup> et donc a pu conserver sa nationalité portugaise, obtenant la double nationalité. Bárbara a décidé de le faire « pour lui faciliter » la vie au Luxembourg (en demandant également de faire traduire et certifier son certificat de naissance) – « je n'ai pas la double nationalité. Dans le temps, quand j'ai changé ça n'existait pas, la double, donc il fallait d'abord ((Souligne)) laisser ((+)) la portugaise pour prendre la luxembourgeoise. [...] Voilà, pour me faciliter aussi la vie d'ici ». Elle l'a fait en début de la vie adulte, au moment de son entrée sur le marché de travail.

Fabrice, lui, n'a acquis la nationalité luxembourgeoise que récemment (depuis que la loi de la double nationalité a entré en vigueur). Il a donc la double nationalité, luxembourgeoise et portugaise, et c'est à ce même moment qu'il a demandé la modification du nom – « [I : Mais tu es Fabrice ou *Fabricao* ?] Maintenant, officiellement c'est Fabrice Pereira. Fabrice. Mon père, il voulait toujours m'appeler Fabrice, pas *Fabricao* [...], mais le Consulat Portugais il n'a pas accepté Fabrice. [...] Et, à l'époque le consulat c'était ((Inspire)) très difficile, ein ((Soupire)) et il y avait des confusions avec les noms parce [...] parce que les gens ici ils ne comprenaient pas le système portugais, que le nom de la mère et du père soit ensemble et qu'après c'est le nom du père qui reste. [...] Et voilà, et maintenant j'ai les deux nationalités, c'est-à-dire, maintenant j'ai changé le nom officiellement ! Fabrice Pereira. Sur la carte d'identité portugaise c'est encore *Fabricao de Sousa Pereira* ».

Bárbara a aussi changé son nom, mas dans une démarche différente et à un moment différent de son parcours de vie. Rappelons-nous, elle s'est sentie « se luxembour[giser] (se sentir avec une identité luxembourgeoise) » de par le contexte, mais elle a également fait des démarches en ce sens (choix des relations, de la langue parlée, de la formation et profession, du partenaire, etc.). Ainsi, c'est à l'école secondaire qu'elle a modifié son nom d'usage – « alors j'ai commencé là à, peut-être, me distancier un petit peu plus et j'ai laissé les portugais de côté, ein, je parlais toujours le luxembourgeois et, par exemple... Mon vrai nom c'est *Bárbara Cristina Pereira Lopes*. Sur mon livret de scolarité des années primaires, c'est marqué complètement dessus, comme ça, mais, je ne sais pas pourquoi. En tout cas, à l'école secondaire moi-même j'ai décidé que je m'appellerai *Lopes, Bárbara*. Ça me dérangeait que mes copines elles aient seulement un nom et prénom et moi j'avais tout un truc ». En effet, nous retrouvons ici une des situations les plus fréquentes chez nos participants : non seulement le fait que c'est

---

<sup>348</sup> « Environ huit mille Portugais (26,3% du total) ont acquis la nationalité luxembourgeoise depuis 2009, année où la loi autorisant la double nationalité est entrée en vigueur, représentant plus du quart de toutes les naturalisations, selon le rapport du STATEC » (article sorti dans *Contacto* le 24 janvier 2018, pour lequel j'ai été interviewé par la journaliste Paula Telo Alves). Voir : <https://www.wort.lu/pt/luxemburgo/mudar-de-nome-5a687afac1097cee25b7c5a4>.

à l'âge de l'adolescence, pendant l'école secondaire, qu'une modification officieuse du nom (nom d'usage) est opérée, mais que celle-ci est souvent une conséquence des commentaires et moqueries dont ils sont cibles (principalement, en raison de la taille du nom) – « avoir deux prénoms et deux noms de famille est une pratique usuelle au Portugal, ce qui n'est pas le cas au Luxembourg où jusqu'à 2006, les enfants ne pouvaient être enregistrés qu'avec le nom du père – une limitation qui violait la Convention des Nations Unies sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes et qui a fini par obliger le Luxembourg à modifier la loi<sup>349</sup> ». Aujourd'hui, il est possible de changer de nom au moment de la naturalisation ou dans l'année qui suit l'obtention de la nationalité.

Bárbara a donc poursuivi sa vie sans modifier officiellement son nom, bien que tous les documents officiels liés au travail, à la Sécurité Sociale et autres, portaient son nom raccourci (son nom d'usage), sans aucune procédure officielle. Ce n'est que plus tard, déjà mariée qu'elle a décidé de lancer la démarche de changement de nom – « j'étais mariée il y avait déjà pas mal d'années quand ça commençait à m'énerver de recevoir les courriers avec les noms tous mélangés ! Donc, je dis : non, ça commence à bien faire [...] Là j'ai officiellement fait ma demande pour changer mon nom, donc, au Ministère de la Justice et tout ça, avec écriture au Portugal et... Donc, là...depuis, je suis officiellement Lopes, Bárbara ». En effet, pour Fabrice et Bárbara, le changement de nom se doit plutôt à des raisons d'ordre pratiques – « dans ces requêtes, ce n'est pas l'attachement national qui est mis en avant [...], mais une forme « pragmatique » d'intégration » [...]. Les requérants ne mobilisent pas le registre de l'authenticité, mais celui de la vie normale en société » (Coulmont, 2016, p. 127).

La question du nom est encore mise en avant par ces participants en ce qui concerne les expériences de leurs enfants. Fabrice souligne ainsi à leur sujet : « à l'école primaire, [...] quand je disais alors : *Fabricao*. Oh, ils rigolaient tous à cause du nom. Apparemment c'était rigolo [...]. Même maintenant encore il y a des... Ça je le vois aussi chez mes enfants parce qu'ils ont le nom portugais. La mère est Luxembourgeoise, mais eux ils s'appellent *Pereira* et souvent ils m'ont raconté des remarques que des profs. ont fait ». Bárbara, à son tour, explique que son fils « cache » qu'il est « à moitié portugais » en raison des stéréotypes liés aux *Portugais au Luxembourg* (nous y reviendrons), souligne qu'il arrive à le faire assez aisément car il ne porte pas de nom portugais (son père est Luxembourgeois et le prénom n'est pas d'origine portugaise).

---

<sup>349</sup> Matière journalistique sur la question des changements de noms des Portugais au Luxembourg de la responsabilité de la journaliste Paula Telo Alves, intitulé « *Mudar de nome* », sortie dans *Contacto* le 24 janvier 2018. Voir : <https://www.wort.lu/pt/luxemburgo/mudar-de-nome-5a687afac1097cee25b7c5a4>.

Nous arrivons aux participants ayant grandi dans les années 1970-80. José (44 ans, PT), a la double nationalité, mais il constate : « au Portugal je suis un Portugais, je suis un citoyen à part entière. [...] Ici non, ici je suis un étranger. [...] ((Souligne)) Ça, ils nous le font sentir très, très, très bien ((+)) ! ». Pour élucider ses propos, il donne l'exemple d'une situation vécue par son fils – « mon fils a commencé le service militaire maintenant et la première chose, quand ils ont pris sa carte d'identité, ils ont vu : *Silva Rodrigues* et ils ont dit “*Silva Rodrigues* n'est pas très luxembourgeois “ ((Rit)) Ça veut tout dire ! C'est écrit aussi qu'il est Luxembourgeois mais, pour eux, *Silva Rodrigues* n'a rien à voir avec le Luxembourgeois ! ». Indépendamment de la nationalité, le nom apparaît comme un marqueur distinctif, comme le signe d'un *background* migratoire. Selon le sociologue Baptiste Coulmont certains noms auraient des difficultés à surmonter certaines barrières sociales (Coulmont, 2016). À partir de nos données, nous pourrions avancer l'hypothèse selon laquelle les noms d'origine portugaises sont connotés négativement et font face à certaines barrières sociales au Luxembourg.

Selon José, les noms ont un parcours à faire, c'est dire que, pour l'instant, les noms portugais continuent à être un facteur de discrimination, mais avec le temps ils s'incorporeront à la société luxembourgeoise – « je pense que les premières familles italiennes qui étaient ici ont aussi dû passer par là. Donc je pense que c'est une répétition historique de l'immigration. Seulement quand *Silva Rodrigues* sera un nom luxembourgeois, n'est-ce pas, comme le sont Georgette et ces noms comme ça. [...] [Il faut que le nom monte dans l'échelle sociale] pour arriver aux Luxembourgeois. Quand nous écouterons : « ah, *Rodrigues* est un conseiller municipal ou un ministre » c'est tout, alors, à partir de là, ça sera réglé ». En effet, les « noms évoluent » de multiples manières et en fonction de la mode (Coulmont, 2014, p. 31-56) et la concurrence entre classes sociales n'y est pas pour rien (Coulmont, 2014, p. 43-46). Cependant, en partant de cet extrait de l'entretien de José, nous pouvons réfléchir sur l'évolution des noms dans le cadre de l'é(im)migration et établir comme hypothèse que, parallèlement à la mobilité sociale ascendante des descendants d'é(im)migrés (au cours des générations et des vagues d'immigration), leurs propres noms montent l'échelle sociale. Le *background* migratoire portugais, dont le nom est un indice, semble configurer une barrière sociale supplémentaire pour nos participants. En attendant l'incorporation des noms à la société luxembourgeoise (en particulier les positions sociales supérieures), « le nom connote » et renvoie ici à une origine sociale inférieure.

D'un côté, les noms propres identifient des individus précis (quand on dispose du contexte dans lequel les noms propres sont utilisés). On appelle cela la fonction



*dénotative* du nom, sa capacité à être associé à un seul et même individu. D'un autre côté, les noms propres sont associés à des groupes, des collectifs. La forme, la consonance, la terminaison, l'orthographe associent les noms propres à des ensembles : famille, sexe, ou ethnicité, entre autres. On appelle cela la fonction *connotative* du nom propre : les prénoms connotent, sont connoté (Coulmont, 2016, p. 21).

Benjamim (40 ans, PT), à son tour, a lui aussi dû abandonner sa nationalité portugaise pour pouvoir acquérir la nationalité luxembourgeoise (avant l'implémentation de la loi). Il a décidé d'acquérir la nationalité luxembourgeoise lorsqu'il a intégré le marché de l'emploi et voulait travailler pour l'État luxembourgeois – « à l'époque, pour travailler dans la fonction publique il fallait avoir la nationalité luxembourgeoise. [...] Et voilà, et moi je me suis dit : d'accord, la nationalité luxembourgeoise, alors, maintenant il y a d'autres portes qui vont s'ouvrir. D'autres portes qui vont s'ouvrir ». La nationalité luxembourgeoise lui « ouvrait des portes professionnelles » et il a donc décidé de postuler pour la Police grand-ducale. Lors du premier entretien, il a vécu une situation similaire à celle vécue par le fils à José. Benjamim a été confronté à son nom – « j'ai été convoqué, j'arrive, la table en "u", avec tous les sergents, caporaux et je ne sais quoi. J'arrive et un gars : "Benjamim Alves Pereira, *daat heiert sech awer net letzebuergesch un, waat mengt daer !* hein [ça ne sonne pas luxembourgeois ça, qu'en pensez-vous] ?". Genre il demandait aux autres : "*daat heiert sech awer net letzebuergesch un, waat mengt daer, hein ?* » « Benjamim, *waat well dir gin* [que veux-tu devenir] ?". [...]. Ils ont trouvé toutes les excuses nécessaires pour m'empêcher de continuer ». Plus de vingt ans séparent l'expérience – en tout similaires – décrite par José (en ce qui concerne son fils) et celle vécue et décrite par Benjamim : l'expérience du nom en tant que barrière sociale.

Car le prénom n'est pas un simple identifiant individuel choisi par les parents ; il joue de signal d'une ethnicité revendiquée, d'un âge ou d'un sexe, d'une religion, ou d'autre chose encore. Le prénom connote : il associe à son porteur des caractéristiques collectives. Les changements de prénom vont donc porter sur ces deux dimensions, sur la capacité du prénom à bien identifier et à bien associer (Coulmont, 2016, p. 8).

Comme nous l'avons souligné à plusieurs reprises, Rodrigo (39 ans, PT) a toujours senti que son « côté émotionnel » était en trop au Luxembourg. Souvent, il s'est senti « *demasiado português* [trop portugais] ». Ce sentiment était particulièrement présent pendant son adolescence et son école secondaire – « j'ai dû *engolir muitos sapos* [avalier des couleuvres]. Rien que par le simple fait que, quand je suis allé au lycée... Moi je m'appelle *Cardim da Costa*. *Da Costa* est le nom de nom de mon père, et eux [les professeurs] ils ont

décidé de m'appeler *Cardim* parce que c'était un nom différent. C'était leur argument. Et ça, ça m'a aussi beaucoup gêné parce que je ne suis pas *Cardim* ! Je suis *Cardim* de la part de ma mère. Je suis *Cardim da Costa*, ou alors *Da Costa*. Mais j'ai toujours ressenti une envie de me *desportuguizar* [déportugaliser], c'est-à-dire : le moins Portugais tu es, les plus tu seras accepté ». Nous observons encore un fois que le nom est au centre des *tensions* (surtout ressenties en contexte scolaire et pendant l'adolescence).

Rodrigo est né au Portugal et il est arrivé au Luxembourg avant l'âge de la scolarisation. Il affirme que, bien qu'il ait « deux âmes dans un corps », la « sensation de déracinement » est quelque chose qui perdure à jamais. Lors de l'un de ses derniers voyages au Portugal (cf. Chapitre 7), il a ressenti une forte sensation qui l'a connecté au Portugal – ce voyage a fortement bousculé ses *sentiments de (dés)appartenance*. Ce fut aussi dans le cadre de ce même voyage qu'il a dû résoudre un problème administratif qui l'empêchait de rentrer au Luxembourg – « j'ai eu un problème avec ma carte d'identité ((Rit)). Le jour suivant, j'ai dû aller chercher ma carte d'identité en ville pour pouvoir rentrer au Luxembourg. ((Souligne)) Un peu une drôle de métaphore : pour rentrer au Luxembourg j'ai dû aller chercher ma carte d'identité où je suis né ((+)) ! ». La carte d'identité<sup>350</sup> portugaise est ici employée comme le symbole d'une appartenance retrouvée, (re)construite – « certains papiers d'identité semblent chéris quand ils arrivent à bien rendre compte des changements de la personne » (Coulmont, 2016, p. 51).

Samuel, Inês, Luís, Gabriela et Helena ont grandi dans les années 1970-80 et ont passé une partie de leur vie au Portugal. Pour eux, la nationalité semble particulièrement porteuse de significations. Samuel (45 ans, PT), par exemple, a passé son enfance au Luxembourg, son adolescence et le début de sa vie adulte au Portugal, puis est parti plus de cinq ans en Norvège et à l'âge de 33 ans a décidé de ré-émigrer au Luxembourg pour des raisons professionnelles – « [au Luxembourg] j'étais l'*imigrante portugês* [immigrant portugais], au Portugal j'étais l'*emigrante luxemburguês* [émigrant luxembourgeois]. J'ai senti dans ma peau que je fini pas être de nulle part. Jusqu'à ce que, je suis arrivé à un point où : non ! C'est fini ! Et, quand je suis rentré [au Luxembourg], j'étais même content de rentrer parce que, après tout, je suis né

---

<sup>350</sup> La carte d'identité occupe effectivement une place centrale. Carte d'identité et nom vont de pair – « contrairement à l'état civil, qui est une mémoire conservée par l'administration, la carte d'identité est un document attaché à la personne, dont la fonction est de prouver que celui qui la possède est bien celui qu'il prétend être. Bien que dans les deux cas, la vérité ultime soit dans le papier, la carte d'identité est plus proche de la personne lui collant à la peau. Elle est son double. Du point de vue de l'administration, elle devient même l'original, dont la personne en chair et en pos n'est qu'un double » (Kaufmann, 2004, p. 20).

ici ! Et, j'ai décidé de prendre la nationalité ((Souligne)) luxembourgeoise ((+)) et je me suis senti très bien avec ça même si c'est juste un papier, n'est-ce pas ? ». Un papier qui est le support de ses appartenances. Samuel sentait « dans sa peau » qu'il était de « nulle part » et c'est ce *sentiment de (dés)appartenance* qui l'a poussé à faire la demande de la nationalité luxembourgeoise. Gabriela (41 ans, PT), à son tour, a passé son enfance au Portugal et est rentrée au Luxembourg au début de l'adolescence. Elle a intégré une *classe d'accueil*, fait une formation professionnelle et a épousé un Portugais de première génération. Aujourd'hui, elle affirme se sentir chez elle au Luxembourg – « moi je suis chez-moi, c'est mon pays ! Je suis aussi Luxembourgeoise, j'ai la nationalité. ((Souligne)) Je l'ai faite ! Je me suis naturalisée ! ((+)) [...] Donc, j'ai toujours été Portugaise jusqu'à ce que récemment j'ai décidé... parce que, voilà, je me sens appartenir ici et c'est pour ça que j'ai fait ce pas ». Pour elle, comme pour Samuel, l'acquisition de la nationalité luxembourgeoise est une manière d'officialiser une appartenance.

Une fois la nationalité luxembourgeoise (la double nationalité) acquise, Gabriela a dû entendre le commentaire suivant de la part de son frère : « ok... Luxembourgeoise [...], mais tu as toujours le nom portugais ! ». En effet, bien qu'il s'agisse d'« identité en papier », la *nationalité et le nom* n'ont pas le même statut. La nationalité semble plus facile à modifier pour la plupart de nos participants. Le nom « nous est attaché » (Coulmont, 2016, p. 5) et renvoie à une « histoire familiale » (Coulmont, 2016, p. 57-62). Le nom, et en particulier le prénom, « est à la fois fixe et signifiant, il accompagne la personne de la naissance à la mort, et il est d'usage quotidien. C'est ainsi qu'il est devenu le point de convergence des tensions entre soi et soi-même » (Coulmont, 2016, p. 12). Le nom réapparaît dans le récit de Gabriela lorsqu'elle parle de ses enfants qui fréquentent l'école primaire : « le racisme, il a toujours existé et il existe encore aujourd'hui, mais différent maintenant, plus discret ! [...] Ma fille est Luxembourgeoise et mon fils aussi parce que je suis née ici, mais ils ont un nom portugais ! Pour tout et pour rien, le nom est toujours portugais et ils [les Luxembourgeois] ne vont jamais trop aimer... Voilà, il faut voir, ils [les Luxembourgeois] sont dans leur pays et bien sûr les parents des Luxembourgeois : "mes enfants sont meilleurs que les enfants des étrangers". Mais cela a toujours existé et existera toujours ». Un nom portugais qui perdure à travers les générations, ainsi que les tensions qu'il semble alimenter.

Nous arrivons aux participants de la troisième cohorte, qui ont grandi dans les années 1980-90. Marielle (37 ans, PT) a acquis la nationalité luxembourgeoise et, pour ce faire, a dû abandonner la portugaise. Rappelons-nous que, très tôt, elle voulait « être comme eux

[Luxembourgeois] », et a donc mis en place une *stratégie de (dés)appartenance* visant une *luxembourgisation* (elle a choisi de « mettre le portugais de côté » ; s’entretenir avec des Luxembourgeois ; occuper ses temps libres avec des activités en vue à l’« intégration » ; etc.). Cependant, bien qu’elle se soit « intégrée à 100% », elle ne s’est jamais sentie vraiment Luxembourgeoise en raison de ses origines – « je pense que j’ai toujours senti les deux. Je me souviens d’avoir toujours dit, avant les deux nationalités, que je voulais les deux. [...] ((Souligne)) Je suis les deux ! Je suis les deux ! Je me souviens toujours de dire : je veux les deux ! Je veux les deux nationalités ! ((+)) ». Néanmoins, ayant fait ses études supérieures en Belgique, une fois rentrée au Luxembourg, elle a dû abandonner la nationalité portugaise pour pouvoir travailler dans le secteur public (comme Benjamim) – « je cherchais du travail dans le secteur public, pour être fonctionnaire je devais être ((Souligne)) seulement ((+)) Luxembourgeoise, à l’époque. Je veux dire, j’ai dû abandonner complètement la nationalité portugaise. [...] Pour l’abandonner, c’était très difficile pour moi de dire : c’est maintenant que tu vas complètement cesser d’être Portugaise ». Nous pourrions dire que Marielle a vécu le changement de nationalité comme la perte de sa *portugalité* (qu’elle a, depuis la naissance de son enfant, retrouvé).

Comme chez d’autres participants (p.ex., Bárbara, Emma), nous observons que pour Marielle, les *clés de résolution des tensions* le sont par défaut, c’est-à-dire, à part la nationalité qu’elle a modifiée, le *nom* et l’*apparence physique* jouaient en sa faveur. C’est parce qu’elle a un *nom* et une *apparence physique* qui l’« aident à passer pour une Luxembourgeoise », qu’elle n’a pas eu à faire face à des *tensions* majeures – « l’autre jour quelqu’un m’a dit “voilà, t’y es arrivé ! Plus intégrée que ça c’est, tu ne peux pas l’être !” Après j’ai réfléchi et je me suis dit : effectivement, fonctionnaire de l’État ! Après, mon nom... Mon nom c’est Marielle. [...] Je vois, avec *Caldas, Marielle*, je passe. Personne ne sait que je suis Portugaise, [...] alors je passe tout le temps comme une Luxembourgeoise, partout, partout. [...] Je pense que si je m’appelais *Da Silva* ou *Dos Santos*, je crois que n’aurait pas réussi à mettre autant de côté le portugais comme je l’ai fait. Je crois qu’à moi, le nom m’a aidé. Aussi, avoir les yeux bleus, les cheveux plus clairs ». Nous observons également chez Marielle comment les trois *clés* s’articulent.

Vickie (37 ans, PT) ne se considère pas Luxembourgeoise à « 100% » parce qu’elle ne maîtrise pas le luxembourgeois à la perfection, mais elle décide cependant de parler luxembourgeois et de mettre sa nationalité luxembourgeoise en avant lorsqu’il s’agit de faire avancer plus vite toute démarche administrative au Luxembourg. Dans ce contexte, elle donne l’exemple de l’expérience vécue par son frère : « les gens avec qui il travaille, ((Souligne)) c’est que des Luxembourgeois ! Il n’y a que des Luxembourgeois ! Et c’est eux même qui lui

disent : “*Nuno*, tu ne passes pas le concours parce que tu t’appelles *Pereira* [Prononce avec accent portugais]. Si tu t’appelais *Müller* ou *Smith* [Prononce avec accent luxembourgeois] tu l’aurais déjà !” ((+)) ». Selon Marielle, certaines carrières professionnelles (elle donne l’exemple de son frère, employé de l’État Luxembourgeois, et évoque la carrière d’enseignant) « continuent d’être fermées aux étrangers ». Le nom, comme signe d’un *background* migratoire apparaît ici comme élément de *tension* – de fermeture de portes professionnelles. Tout se passe comme si le changement de nom aurait le pouvoir d’ouvrir ces « portes ».

Ariana (37 ans, PT) a acquis la double nationalité une fois adulte, moment où elle a également modifié son nom – « l’idée de me naturaliser m’est venue que quand ils ont voté pour la double nationalité parce que, pour moi c’était ((Souligne)) hors de question ((+)), il était hors de question d’abandonner la nationalité portugaise. [...] En fait, à l’époque, j’ai même critiqué les Portugais que je connaissais qui l’avaient fait. J’ai dit : non, jamais de la vie. ((Souligne)) Parce que je suis Portugaise ! (+) ». Parce qu’elle se « considère les deux », il était « hors de question » pour elle d’abandonner la nationalité portugaise. Ce ne fut qu’après l’entrée en vigueur de la loi de la double nationalité et parce qu’elle a senti que son « bagage culturel » avait été « accepté et valorisé », qu’elle a décidé de demander la nationalité luxembourgeoise.

Pour Ariana, selon ses propres mots, décider d’acquérir la double nationalité fut « un long cheminement », elle ne l’a pas décidé « du jour au lendemain ». L’acquisition de la double nationalité était la manifestation pour elle : d’un *sentiment de fierté* envers le Portugal et d’un *sentiment de reconnaissance* envers le Luxembourg, pays qui lui a permis de faire des études<sup>351</sup> – « ((Souligne)) j’ai décidé ((+)) d’acquérir la nationalité parce que je suis ((Souligne)) très fière ((+)) d’être portugaise ! [...] Mais je savais aussi que le fait d’être née au Luxembourg a fait que je suis qui je suis aujourd’hui, ça m’a ouvert beaucoup de portes. [...] Donc, j’ai aussi ce sentiment d’être *grata* [reconnaissante] envers ce pays. Et alors j’ai pensé : tu es *lusoluxemburguesa* [Luso-luxembourgeoise] – c’est comme ça que je me définis –, alors tu vas enlever un surnom... [...] Moi, dans ma tête, c’était : si je m’identifie, je m’identifie à 100% ! ». Pour elle, la manifestation de son identification avec le Luxembourg devait être totale, donc elle a décidé de modifier son nom pour le conformer à la nationalité luxembourgeoise.

---

<sup>351</sup> « Ma mère, femme de ménage et mon père, travailleur dans les chantiers. Ils n’avaient pas les moyens financiers. Si ce n’était l’État, je n’aurais pas fait d’études ! » Ce *sentiment de reconnaissance* est fort présent chez plusieurs participants. Un *sentiment de reconnaissance* envers les parents mais aussi envers l’État luxembourgeois, qu’Ariana a voulu officialiser à travers l’acquisition de la double nationalité et par le changement de nom. Mais plus qu’officialiser, il s’agissait pour elle d’un processus d’« identification ».

Changer de prénom est l'aboutissement d'un long processus, à la fin duquel l'identité civile des personnes correspond enfin à la représentation qu'elles ont d'elles-mêmes. Elles « en ont fini » avec leur passé, elles sont « devenues elles-mêmes ». Mais elles ne revendiquaient pas tant une *identité* (elles savent bien qui elles sont) qu'une *vérité* sur elles-mêmes en faisant accepter leur revendication par une institution. Leur nouveau prénom est « authentique », il dit qui elles sont en vérité. Changer, mais pour être soi-même (Coulmont, 2016, p. 5).

Chez nos participants qui décident de raccourcir leur nom, nous observons souvent un questionnement sur le choix du nom à garder ou à abandonner. Souvent les raisons du choix se fondent sur des liens affectifs, sur l'histoire familiale (p.ex., comme forme d'hommage à un membre de la famille). Mais nous retrouvons aussi des choix établis par rapport à la consonance des noms – « mon nom complet est *Ariana Castro da Silva*, sauf que les Luxembourgeois, normalement, n'ont que le nom du père, mais moi j'ai pensé : je ne vais pas choisir le nom du père, je vais choisir celui avec lequel je m'identifie le plus, alors j'ai choisi *Ariana Castro*, qui est le nom de mon grand-père, le père de ma mère que je n'ai jamais connu. C'était aussi pour lui rendre hommage. [...] Je me demande aussi mon choix pour *Castro* pour la carte d'identité luxembourgeoise ne se doit pas au fait que ce soit un nom ((Souligne)) moins ((+)) portugais que *da Silva*. *Da Silva* c'est évident. *Ariana da Silva* c'est clair que c'est portugais ! *Ariana Castro* c'est plutôt *incógnita* [inconnu]. [...] Je pense que ça a aussi joué un rôle dans le choix ». Ariana a donc choisi le nom à consonance moins portugaise – « le fait de porter des prénoms différents manifeste une appartenance à des mondes d'appellation différents » (Coulmont, 2016, p. 99).

Si la démarche administrative de changement de nom est aujourd'hui assez aisée, les aspects symboliques qui sont liés à une telle démarche ne le sont pas. Pour Ariana, non seulement elle a été le fruit d'« un long cheminement », mais par la suite, une fois la modification faite, elle a malgré tout été troublée à la réception des premiers courriers – « ((Sourit)) sauf que je ne m'attendais pas à ressentir un impact si fort ((+)) ! C'était comme s'il manquait quelque chose [sur l'enveloppe]. Aujourd'hui, je me suis déjà un peu habituée ».

Quand les trajectoires migratoires des requérants s'étendent à plusieurs pays et plusieurs générations, [les] individus se conçoivent comme détenteurs d'identités nationales multiples, et leur vérité se situe, au plus profond, dans cette composition d'identités souvent antinomiques : le prénom est censé refléter ce feuilletage identitaire » (Coulmont, 2016, p. 132).

Un « feuilletage identitaire » que le nom est censé refléter (ainsi comme les « identités en papier »). Nous observons cette dynamique dans les usages que Ariana fait de son passeport (en relation avec son identité) : « ce qui est intéressant et drôle aussi parce que ça a fini par être un jeu. Quand je voyage, j'ai le choix. Parfois je voyage comme *Ariana Castro da Silva, a portuguesa* [la Portugaise], parfois comme *Ariana Castro, a luxemburguesa* [la Luxembourgeoise] ((Rit)) ! ».

Carolina (33 ans, PT) est notre participante qui se sent le plus proche du Portugal. Elle rêve depuis toujours d'y vivre un jour, mais pour des raisons de stabilité économique, professionnelle, sociale, elle diffère la concrétisation de son rêve. Carolina vient juste de demander la double nationalité, à l'âge de 33 ans – « je trouve beaucoup de gens autour de moi qui renient leurs origines [...]. Moi, rien que de penser : ((Souligne)) quoi ?! Sur un papier ce sera écrit que je ne suis pas Portugaise ((+)) ! Ça me fait bizarre ! [...] J'ai la double nationalité, mais je l'ai demandé que cette année ((Rit)) ! ». Pour Carolina, avoir une « identité en papier » qui ne correspond pas à sa « véritable identité » n'était pas évident. Elle a décidé d'acquérir la double nationalité pour faire la preuve officielle d'une appartenance, disons – « j'ai fini par la demandé parce que je suis née au Luxembourg aussi et, d'une certaine manière, j'appartiens à ce pays et je trouve que c'est important, si j'ai la possibilité d'avoir les deux, que ce soit écrit quelque part ». Tout se joue sur un papier écrit : d'une part, qu'il n'y soit pas écrit qu'elle est portugaise la met mal à l'aise (sentiment « bizarre ») ; de l'autre, avoir « écrit quelque part » qu'elle est luxembourgeoise est quand même important, fonctionnant comme la preuve d'une appartenance.

Carolina a également modifié son nom. Les raisons qui l'ont poussée à modifier son nom sont les mêmes que pour Fabrice. Dans le temps, l'enregistrement des noms auprès du Consulat portugais au Luxembourg et des institutions luxembourgeoises portait à confusion en raison des différentes pratiques – « de nos jours, quand t'es Portugais-Portugais, seulement Portugais, tu dois d'abord aller au Consulat Portugais et ensuite tu peux t'inscrire dans la commune où l'enfant est né. Ce n'était pas comme ça avant. Cela signifie que mes parents sont allés à la commune ici et m'ont donné ce nom. Deux ans plus tard, ils sont allés au Consulat ici au Luxembourg et là mes parents ont dit : “*Martins, Carolina*”. Ils ont dit : “non, non : *Martins Pais, Carolina*, parce que le nom de la mère vient en premier”. Ils l'ont fait, mes parents ont signé. J'avais deux noms. J'étais considéré comme deux personnes ».

Les conflits peuvent aussi être internes aux documents de l'État. L'identification, même celle reposant sur les dispositifs éprouvés de l'État civil n'est pas uniforme. Il

y a autant d'identifications différentes que de branches de l'État ou d'agents chargés de l'identification. [...] Les ramifications ultimes des chaînes d'interdépendance mènent à des individus qui semblent différents alors qu'il s'agit de la même personne (Coulmont, 2016, p. 105).

Ce ne fut que lors des élections européennes, quand elle avait autour de 20 ans, qu'elle a été poussée légalement à procéder à l'uniformisation de son nom auprès des institutions officielles. Comme Ariana, elle eut à choisir le nom à garder et le nom à abandonner. Elle s'est également décidée sur la base des mêmes critères qu'Ariana : d'une part en hommage à son grand-père paternel, d'autre part en fonction de la consonnance de son nom. Elle a donc choisi celui qui était le plus facilement prononçable en luxembourgeois et en allemand (et elle a abandonné le nom qui portait à confusion, car trop proche d'un mot en allemand, alimentant des moqueries).

Chez Fanny (32 ans, PT), avoir « des parents d'une autre culture » l'a, selon elle, empêché d'apprendre à « 100% » la langue luxembourgeoise et, comme elle ne vit pas au Portugal elle ne maîtrise pas le portugais à « 100% » non plus. D'autre part, elle affirme également que « ne pas être perçue comme Portugaise par les Portugais » et « ne pas être perçue comme Luxembourgeoise par les Luxembourgeois » a alimenté chez elle « des sentiments compliqués. Ce ne fut que lors de l'acquisition de la double nationalité qu'elle a réussi à résoudre ces tensions – « je n'ai jamais voulu renoncer à ma nationalité portugaise. [...] À peine passé [la loi de la double nationalité], j'ai tout de suite fait la demande et je pense que, à partir de là, il y a beaucoup de choses que j'ai mieux accepté [...]. Le fait d'avoir la double nationalité rend les choses plus faciles pour moi parce que je peux dire : je suis Luxembourgeoise ! Je suis né là-bas, j'ai grandi là-bas, je parle la langue, pour moi c'est mon pays, mais j'ai les origines portugaises et j'ai la double nationalité. C'est comme ça que je me présente maintenant, aussi parce que c'est plus facile pour moi de faire face à ça maintenant ». Tandis que Fanny a attendu que la loi de la double nationalité entre en vigueur pour acquérir la nationalité luxembourgeoise, car elle ne s'imaginait pas abandonner la portugaise, sa sœur, a dû, à l'époque, abdiquer de la portugaise au détriment de la luxembourgeoise pour pouvoir accéder à un poste de travail dans le secteur public – « pour elle, c'était évident. ((+)) Genre : “je suis portugaise, je sais, mais la nationalité luxembourgeoise est préférable pour moi, pour travailler ici. Je suis née ici, j'ai grandi ici, je travaille ici !” ». La nationalité apparaît ici comme une *clé de résolution* des tensions. Chez Fanny, nous observons des tensions liées à la « division interne à l'identité entre l'identité pour soi et identité pour autrui » (Dubar, 2015, p. 103-109), ou en d'autres mots « la discordance entre l'intériorité de l'auto-perception de



l'extériorité de la désignation, reliées par le travail de représentation de soi » (Heinich, 1999, p. 191 *apud* Coulmont, 2016, p 15) ; chez sa sœur, nous observons des *tensions* liées à la carrière professionnelle (qui renvoie à la question de la mobilité sociale) et le changement de nationalité comme *clé de résolution* (ouverture de portes professionnelles).

Également pour des questions pratiques, Diana (28 ans, PT) a décidé de demander la double nationalité lorsqu'elle a commencé à chercher du travail et à envoyer des *curricula vitae* (CV) – « à l'époque j'envoyais beaucoup de CV pendant les vacances et je n'avais jamais de réponse et, quand j'ai changé la nationalité j'ai obtenu plus de réponses. C'était un choix stratégique parce que je savais que ça allait m'ouvrir plus de portes ». À nouveau, nous observons l'idée d'une « ouverture de portes » professionnelles associée à la nationalité luxembourgeoise. Elle nous raconte également que c'est à ce moment qu'elle a pris connaissance de la possibilité de modifier son nom. Quand la possibilité s'est offerte, elle a constaté qu'elle n'abandonnerait pas son nom maternel et que, même si elle le faisait, son nom paternel serait, de toutes manières, difficile à prononcer pour les Luxembourgeois, et qu'elle ne « gagnerait rien » avec le changement. Cependant, elle souligne : « par contre, je ne sais pas ce que j'aurais fait si je m'appelais *Da Silva* ». Un nom « plus portugais » semblerait justifier une modification. Même si elle a décidé de ne pas modifier (ex. raccourcir son nom), les professeurs lui donnaient souvent un surnom car il y avait toujours plusieurs Diana dans la même classe. Selon Diana, le fait d'être l'aînée a joué un rôle dans le prénom (encore portugais) qu'elle a reçu, car sa sœur s'appelle Patty et son frère Yannick – « [mes parents] ont compris que cela a fait la différence. [...] Je pense qu'ils ne le savaient pas quand ils m'ont eu. Ils n'avaient pas d'enfant à l'école, ils ne savaient pas que ce serait... ».

Le rôle joué par le nom à l'école est souligné par Diana : « une amie à moi qui en plus est professeure de lycée m'a dit : “nous, avant qu'une classe nous soit attribuée, on reçoit une liste avec les noms des enfants”. Elle me dit : “tu sais, quand il y a un *João*, un *Rodrigo*, une *Joana*, un *Diego*, *Diogo*, *Dilan*, *Pereira*... ces noms sont horribles ! Genre *Bryan*, *Dylan*, suivit d'un nom portugais. Là, laisses tomber ! T'as tout de suite une idée qui te vient, impossible de l'enlever !” Et ça c'est horrible. Le nom est très, très, très important ! ». On retrouve ici, une des expériences les plus récurrentes dans les récits de nos participants des cohortes les plus jeunes et qui est lié aux attentes des professeurs envers les élèves d'origine portugaise. Le constat de Diana rejoint les résultats d'une étude réalisée par l'Université du Luxembourg en 2016, dans laquelle Ineke Pit-ten Cate, Sabine Krolak et Sabine Glock montrent que, lors de l'orientation des élèves vers la voie *classique* ou *technique* de l'enseignement secondaire, les professeurs ont tendance à envoyer les enfants d'origines portugaise vers la voie *technique*,

plutôt que la voie *classique* (« voie noble » de l'enseignement secondaire). Cette étude démontre l'influence des préjugés dans l'évaluation des capacités et compétences des élèves par les professeurs. À partir de la présentation de 38 profils fictifs d'élèves Luxembourgeois et Portugais à des professeurs, les résultats montrent que les professeurs ont pris une décision plus exacte en relation à 90% des élèves Luxembourgeois contre 67% quand il s'agissait d'élèves Portugais. Ainsi, l'étude conclut que les enseignants surestiment les uns et sous-estiment les autres (Pit-ten, *et al.*, 2016).

Diana va jusqu'à réfléchir aux noms de ses futures enfants et de constater qu'elle prendra en compte ces critères lors du choix : « mon copain, maintenant, il est Portugais et moi j'aime *Leonor*, j'aime *Madalena*... Mais je ne peux pas ! C'est impossible ! Je ne vais pas faire ça à mes enfants ! [...] Si j'ai des enfants je ne vais pas leur donner un nom portugais. Si je me marie avec un Luxembourgeois et l'enfant a le nom luxembourgeois, je lui donnerais un nom portugais parce que là je pense que je peux, il n'y a pas de problème. Mais s'il a un nom portugais et qu'il a encore un premier nom portugais, je pense que c'est plus compliqué ». Elle conclue en affirmant qu'elle comprend les Portugais qui se « *luxemburguizam* [luxembourgisent] complètement ». Elle comprend le « dilemme d'être entourée par des Luxembourgeois et de devoir essayer d'être Luxembourgeois ». Selon Diana, il y a deux hypothèses : « ou tu dois avoir un caractère si fort et une identité si forte que tu dis : “ok, je suis ce que je suis et vous devez accepter !”. Ou tu fais ça [se luxembourgiser] et tu renie à 100% de tout ce qui te fait Portugais et la seule chose qui te reste c'est ton nom ! ». Le nom apparaît encore une fois comme le dernier élément distinctif.

Nous observons donc que tous nos participants (à l'exception de Rebecca) sont nés avec la nationalité portugaise et ont postérieurement acquis la nationalité luxembourgeoise. Rappelons-nous comment Daniel (28 ans, FR) commence son entretien : « donc, je suis né ici mais avec la nationalité portugaise que j'ai eu encore jusqu'à mes 18 ans où j'ai décidé de prendre la double nationalité. Donc, au début j'étais que Portugais, mais né ici ». Dans le récit de Daniel, nous observons clairement dès le premier moment l'intention de montrer une situation à la naissance (« né et baigné dans quelque chose de portugais ») et une situation au présent (et au futur), un cheminement vers d'autres *référents* et *sentiments de (dés)appartenance*. Aujourd'hui il se considère comme « Européen » et la double nationalité ne semble plus refléter ses *sentiments de (dés)appartenance* – « à un certain moment, on ne fait plus la différence, ici dans la deuxième génération de Portugais, entre : “ah, toi tu es Portugais, toi tu ne l'es pas !”. Justement, on parle tous luxembourgeois, c'est seulement par le

nom qu'on remarque que c'est quelqu'un Portugais. [...] Moi je me considère plutôt comme Européen. [...] Si on avait un jour le choix de prendre la nationalité européenne, je le ferais ». La nationalité qui conviendrait à Daniel est la « nationalité européenne ». Notons que les « identités en papiers » existantes ne suffisent pas à Daniel pour rendre compte de ses *sentiments de (dés)appartenance*. D'autre part, il se réfère au nom comme le dernier signe d'une origine ou d'un *background* migratoire. Il s'agit pour lui du dernier élément distinctif. Il continue à permettre le « revoie d'une identité portugaise » – « avec mon nom, dans l'entourage, parfois on fait encore un peu des blagues que je suis Portugais, mais ils savent bien que je ne le suis pas mais ils font des blagues ! Donc eux ils me renvoient toujours mon identité ».

Comme nous l'avons constaté, au Luxembourg la pratique d'attribution des noms se distingue de celle pratiquée au Portugal, ce qui rend les noms portugais plus long que les Luxembourgeois. Ceci est vivement ressenti par les membres de la « seconde génération » qui évoquent les moqueries subies à l'école en raison de leur nom, ce qui est également constaté par Daniel – « même si on est tous dans un pays européen, des remarques racistes concernant les portugais ça existe toujours ! Je crois qu'on ne peut pas l'éviter. En tant qu'enfant, on ne remarque pas tellement, car les enfants ne pensent pas vraiment à la nationalité. Ensuite, quand même, on remarque, parce qu'on a un nom différent, on a quand même parfois des remarques qui viennent. Par exemple, un truc typique c'est quand on dit le nom portugais, comme on a toujours deux noms de famille, parfois il y a aussi quelques prénoms, les Luxembourgeois se marrent. Ils disent... ils font l'association de beaucoup de noms différents et ils disent : “le dernier ferme la porte” ». Daniel, n'a jamais subi de moquerie car il ne porte qu'un nom et comme Diana, le rôle joué par la place occupée au sein de la fratrie est mis en avant – « moi j'en ai qu'un, ((Rigole)) car mon frère m'a épargné d'en avoir deux. Car lui il en a deux et il lui a dit : “non, donne-lui un, ça suffi largement !” C'est pour ça moi j'évite maintenant toujours d'utiliser les deux, je mets toujours *P. Rocha* ».

Nous arrivons aux participants de notre dernière cohorte, qui ont grandi dans les années 1990-2000. Nous remarquons dès lors qu'aucun d'entre eux n'a un prénom d'origine portugaise et que tous ont la double nationalité sauf Rebecca qui n'a que la nationalité luxembourgeoise. Ainsi, Karina (22 ans, PT) a la double nationalité pour des raisons stratégiques – « je suis Portugaise ! À 18 ans, j'ai demandé la double nationalité mais c'était plus pour avoir les avantages d'être Luxembourgeoise, mais je n'ai aucun problème à dire que je suis Portugaise. Je ne me sens pas Luxembourgeoise d'abord à cause du nom, à cause de ma

famille et de ces choses-là, n'est-ce pas, mais quand j'arrive au Portugal, je ne suis pas Portugaise parce que je suis *emigrante* ». Pour Karina, demander la nationalité luxembourgeoise est une façon d'avoir accès à des « avantages » autres qu'elle n'aurait pas en ayant juste la nationalité portugaise.

« Le nom dit tout : on est Portugais, n'est-ce pas. Et, l'impression que j'ai c'est qu'ils [les professeurs] n'attendent pas beaucoup des Portugais, je pense. Je pense que c'est dommage. Par exemple, moi j'étais forte en allemand et eux ils s'étonnaient » – la problématique liées aux attentes des enseignants envers les élèves portugais est également soulignée par Karina qui maîtrise parfaitement l'allemand et qui, non seulement, devait faire face aux faibles attentes des professeurs et justifier ses connaissances en langues. Baptiste Coulmont montre comment certains noms auront des difficultés à surmonter certaines barrières sociales (Coulmont, 2016) et ici nous observons qu'une des barrières sociales auxquelles les noms portugais font face sont les faibles attentes des professeurs, qui non seulement ont des conséquences directes au niveau des perspectives de futures chez les enfants d'é(im)migrés et sur leur motivation dans les études, mais peuvent même conditionner leurs choix d'orientation (en ce que concerne les voies de l'enseignement secondaire), ce que nous avons montré précédemment (cf. Chapitre 6).

Rebecca (22 ans, AN) est la seule de nos participants à n'avoir que la nationalité luxembourgeoise. Ses parents sont arrivés au Luxembourg encore enfants et ont tous les deux la nationalité luxembourgeoise. Elle affirme que le fait de ne pas avoir la nationalité portugaise ne « l'affecte pas émotionnellement », mais si elle n'avait pas la luxembourgeoise, elle aurait lancé la démarche pour l'acquérir car elle se sent avant tout Luxembourgeoise. Cependant, elle se plaint de la longueur de son nom – « je voulais juste qu'ils en aient omis une partie parce que c'est toujours le nom le plus long ((Rit)) [...] Je suis quand même contente de n'avoir qu'un prénom parce que je ne comprends pas. Je ne comprends pas à quoi ça sert d'en avoir plus ! ».

David (19 ans, FR) a la double nationalité. Il souligne la particularité de n'avoir qu'un nom de famille – « ma mère elle se disait : “au Luxembourg tous les Luxembourgeois n'ont qu'un nom”, donc ils ont le prénom et le nom de famille. Donc, sûrement pour ((Souligne)) que nous on s'intègre mieux ((+)) “on va mettre qu'un nom”. Mais là aussi, moi et ma sœur on ressent quelque part un manque parce qu'il y a tous les Portugais qui ont deux noms, donc celui du père et celui de la mère. [...] On dit souvent que tous les deux on aurait aimé d'avoir un deuxième nom, donc, pour vraiment se sentir Portugais ». On observe chez David un très intéressant mouvement dans le sens d'une « *portugalisation* ». Il s'agit de notre participant le plus jeune (nous avons établi comme âge minimum de participation 18 ans), ce qui nous amène

à nous poser une question : si nous avons interviewé des Portugais de « seconde génération » d'une cohorte plus jeune, encore adolescents, quels *sentiments* et *stratégies de (dés)appartenance* aurions-nous observé ?

### À retenir

L'ensemble de nos interactions (personnelles, professionnelles, administratives *via* toute une série de documents et d'enregistrements extérieurs) passe par le prénom que nous portons et qui nous est attaché. Comme le dit la formule, « un prénom, c'est pour la vie ». En changer n'est pas simple et nécessite de s'en détacher. [...] Les revendications des personnes qui change officiellement de nom [...] sont essentiellement révélatrices, pour les sociologues, de tout le travail quotidien requis pour maintenir une identité stable et surtout une identité authentique (Coulmont, 2016, p. 5).

Les « identités en papier » sont au centre des *tensions* qui bousculent les *sentiments de (dés)appartenance* de nos participants. Nous observons que plusieurs d'entre eux décident de les modifier et les raisons principales présentées (souvent interreliées) sont : pratiques, comme une forme « pragmatique d'intégration [pour une] vie normale en société » (Coulmont, 2016, p. 127) ; stratégiques – *ouvertures de portes* (p.ex., recherche d'emploi ; accès à un poste de travail ; etc.) ; ou pour qu'elles reflètent leurs *sentiments de (dés)appartenance*, dans le sens d'un « feuilletage identitaire » (Coulmont, 2016, p. 132). Nous avons également remarqué que ces changements (de nationalité et de nom) ont particulièrement lieu d'être pendant l'adolescence et/ou début de vie adulte, liés à l'école (aux moqueries subies et pressions ressenties pour une incorporation) et à la recherche d'emploi, lorsque ces « identités en papiers » assument les contours de barrières sociales.

#### 9.2.1.3. Apparence physique

L'*apparence physique* extérieure recouvre une multitude d'aspects (p.ex., couleurs des yeux, de la peau, des cheveux, etc.). Bien évidemment, elles ne présentent pas toutes le même degré de modifiabilité : ce n'est pas la même chose de parler de la couleur de la peau que de parler de la couleur des cheveux. Ce dernier élément de *tension* que constitue l'*apparence physique* est souvent présenté par nos participants comme le « dernier » marqueur d'une différence. Tandis que les *langues, accents et façons de parler* et la *nationalité et le nom* sont souvent mobilisées comme *clés de résolutions* des *tensions* de par leur modifiabilité ;

l'*apparence physique* apparaît comme *clé de résolution*, mais souvent « par défaut », c'est-à-dire : dans les cas où elle ne configure pas un marqueur de différence, elle surgit comme facilitatrice – dans le sens où elle peut permettre de « passer pour un(e) Luxembourgeois(e) », de bénéficier d'une certaine « invisibilité » et donc de trouver les « portes ouvertes ».

Bárbara (55 ans, FR), souligne le fait de maîtriser complètement le luxembourgeois et de n'avoir aucun accent. Par ailleurs, elle a acquis la nationalité luxembourgeois (abandonnant la portugaise, pour lui « faciliter la vie ») et elle a modifié son nom : premièrement de manière officieuse pour ressembler à ses amies Luxembourgeoises, puis officiellement, pour des raisons pratiques associées à la réception du courrier – « avant on voyait encore que j'étais plus Portugaise. Maintenant, les dernières années ça a tendance à s'estomper [...]. (I : Et pourquoi ?) Je ne sais pas. Bon, ça n'a rien à voir avec la couleur des cheveux maintenant. Là je suis grise, mais j'étais brune. Je ne sais pas ». Bien qu'elle affirme ne pas savoir répondre à la question posée, la couleur des cheveux est mise en avant<sup>352</sup>. Ici, l'*apparence physique* apparaît comme la dernière *clé* mobilisée (par défaut) dans le cadre d'une *stratégie de luxembourgisation*.

José (44 ans, PT) a grandi dans les années 1970-80 dans un « quartier d'é(im)migration ». Il a décrit sa rue et son école comme « compliquées », sa maison comme « délabrée » et ses premières amitiés fondées sur des éléments différentiateur : l'accent et la couleur de la peau. Rappelons-nous, José a un accent brésilien en raison du parcours migratoire de son père, qu'il a décidé de garder – « la première famille avec qui on a eu contact et établi une bonne relation était une famille capverdienne. Ils étaient arrivés ici, avec des papiers portugais, comme Portugais, mais ils étaient *gente de cor* [personnes de couleur]. Et je me souviens très bien, quand je marchais avec mon ami, le fils de cette famille-là, les gens regardaient beaucoup c'était rare qu'il ait *uma pessoa de cor* [une personne de couleur]. [...] [Ils parlaient] portugais. ((Rit)) Au fait, j'ai même trouvé ça marrant parce qu'ils avaient un accent et j'en avais un aussi ! ((+)) Ici, on s'y retrouvait d'une certaine manière ». Lui et ses premiers amis capverdiens se retrouvaient dans leur différence, d'une part l'*accent*, de l'autre l'*apparence physique*. Aujourd'hui, José souligne à quel point la différence persiste en donnant

---

<sup>352</sup> D'autres caractéristiques physiques sont mises en avant de manière sous-entendue, lorsqu'elle ajoute : « il y a des personnes où on voit : "tiens, ça c'est une Portugaise". Ou moi-même je remarque très bien. Mais, je ne sais pas, les dernières années, ça a commencé à s'estomper. Je trouve que les Portugais me reconnaissent moins en tant que portugaise qu'avant. [...] Donc, vous voyez... (I : Par contre, je parais que quand vous me regardé, vous voyez directement que je suis Portugaise...) Ouais, ouais, tout-à-fait ! Donc, c'est pour ça... » (Bárbara, 55 ans, FR). Intéressant de noter la manière dont elle termine – « donc, vous voyez » – ce qui renvoie non seulement à une constatation, mais au *regard* même, qui y est impliqué (de la même manière que l'*écoute* est impliquée dans la première *clé* – *Langues, accent et façons de parler*) et de manière générale : l'identité pour autrui (en tension avec l'identité pour soi).

l'exemple de son fils qui, en contexte de travail, voit son *nom* constituer un marqueur de différenciation et de *tension*. Selon lui, cette *tension* ne peut être *résolue* qu'avec le passage du temps et une mobilité sociale ascendante des noms (à partir de laquelle le nom ne serait cesserait de configurer une barrière sociale). Bien que José ne mobilise aucune *clé de résolution*, les trois éléments surgissent comme éléments de *tensions*.

Benjamim (40 ans, PT) considère que les nouvelles générations maîtrisent complètement les langues du pays, au point de « dépasser » les Luxembourgeois : « on ne les identifie que par leur apparence : “ok, celui-ci doit être fils de Portugais”. On remarque tout de suite parce qu'ils ont encore une apparence latine. Voilà, ce sera bien. Après, peut-être, ils ne vont garder que le nom portugais. Je ne sais pas si après la culture va se perdre un peu, parce qu'ils commencent à se marier avec des gens d'autres cultures, d'autres nationalités et après le portugais commence à être un peu oublié ». Ainsi, chez Benjamim, les *langues*, qui ont été source de *tension* ne le sont plus et le *nom* et l'*apparence physique* apparaissent comme les derniers marqueurs d'une différenciation – « l'apparence latine ».

Rodrigo (39 ans, PT) a grandi dans le « quartier [politiquement] le plus à droite du Luxembourg » et révèle les moqueries dont il a été la cible pendant son parcours scolaire – « j'ai dû entendre des choses qui n'étaient pas très agréables. D'ailleurs, j'étais *mais escuro* [plus foncé] et il y avait même des fois... ((Rit)) où les autres élèves m'appelaient *negger* [noir] en luxembourgeois. [...] Alors, très tôt, je me suis connecté plus aux étrangers qui étaient là et surtout aux personnes les plus défavorisées car, en plus d'être étranger, j'étais aussi une personne qui venait... Mon père était maçon, ma mère était une femme de ménage... ». Rodrigo a toujours senti une envie de se « *desportuguizar* [déportugaiser] », dans le sens où « le moins portugais, le plus accepté » (p.ex., « ne pas parler fort », c'est-à-dire les *façons de parler*). Ce qui s'est particulièrement manifesté lors de son adolescence, pendant le lycée, notamment en ce qui concerne son *nom*, qu'il a toujours refusé de modifier. L'*apparence physique* apparaît ici, comme chez José, comme un élément d'identification entre ceux considérés différents et victimes des moqueries.

L'*apparence physique* ne peut pas être modifiée (du moins complètement). Selon Rodrigo, le racisme dont il a été victime était plus visible que celui d'aujourd'hui, qui est « un racisme caché... *o diabo vem sorrindo para ti* [le diable vient souriant] ». Il donne l'exemple de son cousin : « mon cousin [plus âgé que moi] il a ouvert le chemin, on va dire, comme un bateau qui ouvre le chemin à travers la glace et après nous on a passé après lui. Il a souffert plus que nous avec le racisme parce que c'était un des premiers et, voilà, déjà physiquement on est différent, on est plus foncé, la langue est différente et, à cette époque, il y avait beaucoup

plus d'ignorance. On parle ici de la fin des années 70, début des années 80, n'est-ce pas ». Les « premiers » ont donc fait face à des *tensions* en raison de l'*apparence physique*, en plus de la langue et des faibles conditions socio-économiques.

Au contraire de Rodrigo et Ariana, mais comme Fanny et Emma, Marie (37 ans, PT) présente son *apparence physique* comme un avantage, comme une *clé* qui lui a permis une certaine invisibilité, de passer pour une Luxembourgeoise. Son objectif était d'« être comme eux [Luxembourgeois] ». Pour ce faire, elle « a mis de côté le portugais » et a changé de nationalité (entre autres). Aujourd'hui, elle se considère « une immigrée plus qu'intégrée » parce qu'elle est fonctionnaire publique dans un organisme de l'État – « le luxembourgeois est la langue que je parle le mieux ! [...] Je crois qu'à moi, le nom m'a aidé. Aussi, avoir les yeux bleus, les cheveux plus clairs, j'ai toujours bien passé. Sans aucun... Encore aujourd'hui ». Nous observons chez Marielle l'articulation des trois clés dans son processus de *luxembourgeoisation*. Si, d'une part, elle a dû faire des efforts en ce qui concerne la *langue* (mobilisation d'une *clé de résolution*), en mettant le portugais de côté, le *nom* et l'*apparence physique* l'ont « aidée à passer » pour une Luxembourgeoise (*clé de résolution* par défaut).

Ariana (37 ans) a grandi comme son frère Rodrigo dans un « quartier luxembourgeois ». Depuis l'école primaire, au sein de classes composées majoritairement par des élèves Luxembourgeois, elle s'est très tôt sentie « différente ». Avec le temps, elle a « intériorisé » ce sentiment. Tout en se considérant comme « Luso-luxembourgeoise », Ariana se dit « toujours à la recherche de sa place ». Elle terminera l'entretien par une réflexion : « je me demande, sincèrement, étant immigrée, même si je suis née ici, moi et d'autres, si vraiment on arrive, un jour, à avoir le sentiment d'appartenir à ce pays. Pour moi, c'est vraiment une *incógnita* [une question dont je ne connais pas la réponse], sincèrement. Parce que, bien que tu t'intègres... Je parle luxembourgeois, mais tu me regarde en face et tu sais que je ne suis pas Luxembourgeoise. Et ça c'est quelque chose qui est toujours présent. Je trouve que, bien que tu t'intègres, la différence se voit. Je ne suis pas blonde, je n'ai pas les yeux bleus ou verts ou... ». La *langue* s'apprend, et Ariana maîtrise totalement le luxembourgeois ; la *nationalité* peut se modifier et elle a acquis la double nationalité ; le *nom* peut se modifier et elle l'a raccourci (pour obtenir la nationalité luxembourgeois) ; cependant, l'*apparence physique* reste et met en cause son « appartenance au Luxembourg », réflexion qu'elle élargit en y incluant les « immigrés nés au Luxembourg ». L'*apparence physique* a aussi constitué un élément de *tension* chez Ariana lors de son séjour d'étude en France – « les Français pensaient que j'étais arabe [...]. Et ça m'a perturbée. Pourquoi ? Ce n'était pas tellement le fait qu'ils pensaient que



j'étais Arabe qui me gênait, mais c'était le fait qu'ils ne le reconnaissaient pas comme Portugaise. [...] C'était aussi une partie très intéressante de ma vie où là c'était difficile pour moi de ne pas être vue comme Portugaise mais d'une autre manière. Ce n'était plus du genre : "tu n'es pas la bienvenue ici", mais c'était plutôt : "tu n'es pas Portugaise ! Tu es une autre chose !" ». Ainsi, nous observons que les *tensions-résolutions* ne renvoient pas uniquement au Luxembourg, mais également au Portugal, et à l'*ailleurs*.

Fanny (32 ans, PT) présente son *apparence physique* comme un *élément* qui l'éloigne du pays d'origine. Le fait d'être blonde la rend « invisible » au Luxembourg – « je suis luxembourgeoise, je suis née ici, mais mon sang est 100% portugais et je ne peux pas mentir à ce sujet. Tiens, ce qui m'éloigne aussi du Portugal, c'est mon apparence. Mon apparence physique m'éloigne du Portugal parce que ((Souligne)) jamais, jamais ((+)) quelqu'un m'a dit : "tu es Portugaise ?" Seulement si on m'entend parler portugais ou comme ça, sinon c'est : "tiens, encore une tête jaune !" ». Il est intéressant de noter qu'ici, l'*apparence physique* est mise en avant en relation avec le Portugal – « c'est marrant parce que j'ai une collègue en Belgique, qui est à moitié portugaise, à moitié belge, mais tous mes amis pensaient toujours qu'elle était 100% Portugaise et moi que la moitié parce qu'elle a l'air plus Portugaise que moi, pour ainsi dire. Elle a les cheveux foncés et elle bronze vite. Alors on rigole toujours quand elle dit : "non ! Son sang à elle est 100% ! C'est elle qui parle portugais, moi pas !" ». Les *langues* maîtrisées et l'*apparence physique* (couleur des cheveux, couleur de peau et « sang ») s'articulent ici avec un degré d'appartenance.

Diana (28 ans, PT) a ressenti le besoin de se *luxembourguiser* à plusieurs reprises au cours de sa vie, notamment à l'arrivée au lycée – « ... et là j'ai, à nouveau, été confrontée à ce : ok, je dois me *luxemburguizar* [*luxembourguiser*] encore une fois ». Comme pour d'autres participants, ce processus de *luxembourguisation* impliquait avant tout l'abandon de la langue portugaise au détriment de la luxembourgeoise. Diana a également adapté son *apparence-styles* (que nous verrons par la suite). Bien qu'elle n'ait pas modifié son nom, elle y a pensé lors de l'acquisition de la double nationalité. De la même manière, l'*apparence physique* est aussi mentionnée par Diana, mais en racontant le vécu d'une tierce personne : « [une amie à moi] ne voulait pas apprendre le luxembourgeois parce que sa mère lui disait toujours qu'elles retournaient au Portugal. Elles n'y sont jamais retournées et aujourd'hui elle a un travail non-qualifié. [...] Elle a mon âge, elle est née ici et sa mère lui a cassé toutes ses racines ici. En plus elle est blonde et elle a les yeux bleus ! C'est-à-dire que sa socialisation, à elle, devrait être très facile. La seule barrière était vraiment son nom. Elle aussi s'appelait *Diana* ». Nous voyons à nouveau apparaître l'*apparence physique* (couleur des cheveux et des yeux) comme

une *clé* facilitatrice (une *clé de résolution* par défaut) dans le sens où les *tensions* sont moins ressenties.

Au Luxembourg, Diana (28 ans, PT) s'est également sentie fortement affectée par les stéréotypes directement dirigés envers les femmes portugaises – « notre pilosité est un gros problème ici au Luxembourg. Les blagues sur les femmes, ça tourne autour de ça. Les femmes Luxembourgeoises blondes, elles en ont aussi ! Et ils se voient aussi ! Le normal quoi, les poils ! [...] La moustache chez la femme [...] ! Ça c'est une blague des Luxembourgeois que nous entendons toujours. [...] Une fois, avec mon ex petit ami [Luxembourgeois], [...] j'avais genre un t-shirt jusqu'aux coudes et il m'a dit qu'il avait eu honte parce qu'on voyait mes poils noirs, et à partir de là, c'est une chose qui est restée en moi [...]. Ce stéréotype est super fort [...] ! Et puis il y a beaucoup de Portugaises qui choisissent d'avoir des petits amis Portugais à cause de ça ». Ce constat concernant *l'apparence physique* est au croisement d'une autre source de *tensions*, celle des stéréotypes des *Portugais au Luxembourg*, ici : des *Portugaises au Luxembourg*. Selon Diana, la pilosité excessive (ou plutôt que les poils ne sont pas blonds et donc sont plus facilement dénotés) des Portugaises, constituerait une des raisons de l'existence d'un stéréotype envers les femmes, ce qu'elle a fortement ressenti pendant son parcours scolaire et qui va, selon Diana, jusqu'à conditionner les choix de partenaire. D'autre participants en font part, notamment Rodrigo (39 ans, PT), qui souligne : « c'était aussi difficile d'entendre ces moqueries : "les Portugais sentent mauvais", "les femmes Portugaises sont poilues". À cette époque-là ça me frustrait, j'étais un enfant ».

Emma (26 ans, PT), souligne que son *apparence physique* (cheveux clairs et peau plus claire) l'aide à passer pour une Luxembourgeoise (*clé de résolution* par défaut), tandis qu'au Portugal elle est facilement identifiée comme *émigrante* (également en raison de sa peau claire). Selon Emma, le *background* migratoire va jouer un rôle dans l'interaction : « dès que les autres savent que tu es Portugaise ça va jouer un rôle dans l'interaction, [...] ils [...] te mettent automatiquement des chapeaux ou des stéréotypes ». Elle dit ne pas subir ce genre de contraintes car elle parle luxembourgeois comme un « Luxembourgeois-Luxembourgeois », elle fréquente le *classique* et elle a une *apparence physique* qui lui permet de passer inaperçue (« passer pour une Luxembourgeoise »). Ce qui n'est pas le cas pour ses parents et son copain (Portugais de première génération) qui parlent un « français cassé » et sont automatiquement classés – « seulement quand les gens ne le savent pas, alors là je suis traitée comme un Luxembourgeois. Aussi parce que les gens ne voient pas parce que j'ai aussi les cheveux blonds et je suis un peu plus claire et je parle le luxembourgeois comme un Luxembourgeois, les gens pensent que je suis Luxembourgeoise ». Chez Emma, *l'apparence physique* apparaît encore

comme un signe extérieur qui lui permet d'identifier les Portugais au Luxembourg – « peut-être parce que je vis ici il y a longtemps, je connais les Portugais de loin, que par leur façon de s'habiller, de leur comportement aussi. (I : Mais je me demande pourquoi ?) Chez les hommes, le ventre ! ((Rit)) Sinon, ma sœur, elle a [...] quatre [amies]. Deux sont Luxembourgeoises et une est Portugaise, et ma mère a regardé la photographie et a dit : “les Portugaises sont les plus petites ! Les autres sont hautes comme...” ((Rit)). Peut-être aussi à cause des yeux ». Si au Luxembourg elle passe pour une Luxembourgeoise, au Portugal, pendant les vacances, ça couleur de peau surgit comme un élément différenciateur : « comme je suis plus claire de peau, au Portugal pendant des marchés [*feiras*], les vendeurs tentent de me tromper sur les prix [car ils me prennent pour une *emigrante*] ».

Finalement, notre participant le plus jeune, de sexe masculin, mentionnent également son *apparence physique* comme marqueur distinctif. David (19 ans, FR), qui dit « se sentir Luxembourgeois », considère que son *apparence physique* empêche qu'il le soit « objectivement » – « je me sens Luxembourgeois parce que, comme vous avez dit, j'ai la nationalité luxembourgeoise, je parle la langue luxembourgeoise, j'ai grandi ici mais après [...], ((Souligne)) objectivement ((+)), je ne suis pas un Luxembourgeois parce que je dirais, même si c'est un peu un préjugé, si on me regarde dans le physique et par l'apparence on voit bien que je ne suis pas Luxembourgeois et que je suis Portugais ». David établit une distinction entre ce qu'il ressent et qui serait une dimension « objective ». L'« identité pour soi » est en *tension* avec l'« identité pour autrui » (Dubar, 2015, p. 104). Le *regard* des autres lui renvoie une image (*apparence physique*), « objective », renvoyant à une appartenance – « (I : C'est quoi cette apparence ?) Moi je parle plutôt des stéréotypes que les Portugais ils ont. Moi j'ai à peine 18 ans, j'ai déjà de la barbe et les cheveux foncés. Quand on parle des Luxembourgeois on s'imagine plutôt des beaucoup plus grands. Même si moi je ne suis pas petit, les Luxembourgeois ils sont encore plus grands. Ils ont les cheveux blonds, les yeux bleus. Moi je n'ai pas du tout ça, j'ai les cheveux noirs, les yeux bruns, donc... Je crois que 80% des Portugais ont les yeux bruns, c'est ça que quand elle a dit que quand on me regarde on voit un Portugais, on ne voit pas un Luxembourgeois ». Tel comme Ariana le souligne : « ça se voit ! »

## À retenir

L'*apparence physique* – couleur des yeux et des cheveux (chez les femmes) et couleur des yeux et de barbe et des cheveux et la hauteur (chez les hommes) – apparaît comme un

marqueur pour soi et pour autrui d'une « différence » (souvent le dernier, après *les langues, accents et façons de parler* et la *nationalité et le nom*). Nos participants la mobilisent comme élément de liaison et identification entre ceux qui partagent cette même différence (p.ex., José, Ariana, Rodrigo) ou comme élément facilitateur (*clé de résolution* par défaut) – lorsqu'elle n'est pas un élément différenciateur – d'une incorporation dans la société luxembourgeoise (une espèce d'invisibilité qui « ouvre des portes »), car elle permet de « passer pour un(e) Luxembourgeois(e) » (p.ex., Bárbara, Marielle, Fanny, Emma). L'*apparence physique* ne renvoie pas ici à des situations de discriminations vécues, mais plutôt comme le marqueur d'une *identité* (« pour soi » et « pour autrui ») qui empêche nos participants d'« avoir le sentiment d'appartenir au Luxembourg » (pour employer les mots d'Ariana), tout en leur renvoyant une appartenance reliée à un *ailleurs*, au pays d'origine.

Ainsi, et pour conclure, soulignons que les personnes en situation migratoire sont amenées à remanier leur perception de l'environnement matériel et physique, mais aussi à réajuster leurs positionnements physiques et personnels face à de nouveaux repères culturels [...] La compréhension des individus en situation migratoire passe par une approche interdisciplinaire, où les apports des uns éclairent les données des autres. Aujourd'hui, la place de l'apparence physique dans les processus de discrimination est de plus en plus évidente, et nous parlons bien ici de la diversité et de la différence en termes culturels, mais aussi physiques. Pour ces raisons, il apparaît nécessaire de prendre en compte ce qui semble si évident, plus précisément la place du corps dans notre perception de soi, dans nos interactions, dans notre perception du monde et de la vie (Naan, 2016, p. 42).

Toutes les caractéristiques physiques n'ont pas le même degré d'immuabilité. Ce n'est pas la même chose de parler de la couleur des yeux et de la couleur des cheveux, encore moins des façons de s'habiller ou de se coiffer. Nous allons maintenant aborder une autre *source de tensions*, liée aux apparences (non plus physiques, mais renvoyant aux styles, biens culturels consommés, etc.), associé à deux ensembles de stéréotypes – les *Portugais au Luxembourg* et l'*émigrante* au Portugal. Il s'agit des représentations et ressentis de nos participants concernant ces stéréotypes (quand le *regard* de l'autre renvoie une catégorie stéréotypée).

### **9.2.2. Portugais au Luxembourg et émigrantes au Portugal**

Relativement à la deuxième source de *tensions* – les stéréotypes des *Portugais au Luxembourg* et de l'*émigrante* au Portugal – nous ferons ressortir à quel point l'« identité pour autrui » (Dubar, 2015) est problématique quand elle renvoie à des catégories stéréotypées. Les

stéréotypes dont les Portugais de « seconde génération » au Luxembourg se sentent cibles sont une source majeure de *tension* au cours de leur parcours de vie. Tout se passe comme si leurs *sentiments de (dés)appartenance* étaient (re)construits, dans une certaine mesure, « coincés » dans ces stéréotypes – limités par le *regard* d'autrui (ce pourquoi, les *voyages* offrent un cadre d'expérience unique (un *espace-temps autre*) de (dé)construction et (re)construction des *référents de (dés)appartenance*, dont le *référent de (dés)appartenance* au pays d'origine). Nous reprenons ici l'approche diachronique (en vue à une cohérence d'ensemble). Cependant, les extraits d'entretien seront intégrés dans le texte pour faire ressortir l'apport théorique et la discussion.

Bárbara (55 ans, FR) a grandi dans les années 1960-70 et ne s'est jamais senti victime de moqueries ou de discriminations, comme Fabrice (50 ans, FR), membre de la même cohorte. C'est de l'expérience de son fils (âgé d'environ 20 ans) qu'elle parle : « maintenant, bien sûr, il y a plus de... entre guillemets, de racisme, que de mon temps. Donc lui, bien sûr, il a des copains Portugais. Il a des copains Luxembourgeois, ein, et ils forment des petits clans. Alors, il ((Souligne)) entend ((+)) les Luxembourgeois parler sur les Portugais. Donc lui, pendant longtemps, il n'a jamais dit qu'il avait une mère Portugaise, vous voyez... parce qu'il ((Souligne)) ne veut pas ((+)) être des mauvais, ein, des sales, des pauvres, dans sa tête à lui. Donc, il se faisait cette image que ((Souligne)) tous ((+)) les Luxembourgeois ont du Portugal : ((Voix de mépris)) "pffff, sales pauvres..." ((+)) ». Selon Bárbara, son fils « cache » qu'il est « à moitié Portugais » en raison des stéréotypes envers les *Portugais au Luxembourg* – caractérisés comme « mauvais, sales, pauvres ». Ce qui semble ne pas être difficile à faire pour lui, selon sa mère, car il ne parle que luxembourgeois et ne porte pas de nom portugais.

Le poids des stéréotypes est effectivement beaucoup plus présent dans les cohortes qui suivent. Amália (45 ans, PT), par exemple, « cachait » son origine portugaise durant l'enfance et l'adolescence en raison des moqueries qu'elle subissait à l'école – « les Luxembourgeois disaient que les Portugais sentaient mauvais, qu'ils n'étaient pas propres. Et puis ils disaient qu'on sentait le *bacalhau* [morue] et tout ça, et moi, dans ma tête, j'ai dit : bon, alors je suis une cochonne, je sens mauvais. J'étais un enfant ! [...] Le racisme était très grave ici dans le temps. J'ai gardé ça, plus tard il y a eu des moments où je ne voulais dire à personne que j'étais Portugaise. Je pensais : maintenant ne dis pas que t'es Portugaise ! Ne le dis pas ! Je ne voulais donc pas que les gens sachent que j'étais Portugaise ». En effet, le poids des stéréotypes envers les *Portugais au Luxembourg* – « sentent mauvais (au *bacalhau*), pas propres » – semble être expérimenté de manière assez violente en tant qu'enfant à l'école, car il est vécu sous forme

de moqueries infligées par ses propres pairs. Aujourd'hui, Amália assume son origine Portugaise, mais souligne l'impact que ces expériences dans sa vie – « je suis Portugaise parce que c'est mon origine, ça me fait plaisir de savoir que je viens du Portugal. Voilà. Maintenant ça me fait plaisir parce que dans le temps j'avais honte, aujourd'hui je n'ai plus honte. A cause de tout ce que j'ai dit. [...] Moi je ne comprenais parce que ce que je vivais à la maison et ma mère était maniaque du nettoyage et eux disaient que j'étais une cochonne ! C'était du racisme. Les premières années c'étaient le racisme et moi je ne comprenais pas ((+)). Il faut voir Heidi, en tant qu'enfant, [...] tu ne comprends pas et ça reste une marque, n'est-ce pas. [...] Cela me marque encore aujourd'hui ». Il n'est pas rare que nos participants nous disent qu'en tant qu'enfants, ils ne percevaient pas les moqueries comme du racisme, ce n'est souvent qu'en début d'adolescence et de vie adulte qu'ils ont commencé à le vivre ainsi.

La relation d'Amália avec le Portugal a changé au cours de sa vie : enfant et adolescente, elle cachait ses origines ; adulte, mariée à un Portugais de première génération, elle détestait le village au Portugal où ils partaient tous les ans en vacances ; et, une fois divorcée (et que sa mère a acheté un appartement au Portugal pour y vivre sa retraite), Amália a ressenti un « coup de foudre » par cette ville du Portugal et rêve aujourd'hui d'y passer sa vieillesse. Lors de son expérience durant le mariage, elle constate à quel point les attentes des *Portugais au pays* envers les ressortissants rentrés au Portugal pour les vacances d'été la gênaient – « je n'aimais pas les gens là-bas parce que, pour eux, le plus important c'était de voir qui a le plus ! Moi je n'étais pas habituée, n'est-ce pas. Ici tu travailles, t'arrives là-bas : “alors nous avons déjà une maison et vous ?” Je n'ai jamais voulu y faire de maison, jamais, jamais ! [...] Et puis, on allait toujours en avion et on louait une voiture et tout le monde prenait les bonnes voitures et c'était comme ça : “alors et vous ? Et vous ?” [...] Ces questions me gênaient un peu ». Ici, nous voyons apparaître une des dimensions constitutives des stéréotypes liés à l'*emigrante* au Portugal des plus mentionnées par nos participants : l'importance attribuée par les *Portugais au pays* aux apparences, aux biens matériels, qui est en lien direct avec la *curiosité* et les tendances à la critique envers les é(im)migrés (cf. Chapitre 5). Nous aurons l'occasion d'observer que la catégorie stéréotypée de l'*emigrante* au Portugal a lieu d'être dans une temporalité et une spatialité spécifique, à savoir : *les vacances d'été* (mois de juillet, août) et *a aldeia*, le village.

Malgré les stéréotypes qui l'entoure, l'émigré, de par sa trajectoire et les propriétés qu'il réunit, reste une figure atypique occupant une position à définition difficile et controversée dans l'espace social portugais. L'émigré est une figure caractérisée non seulement par la mobilité géographique mais également par la mobilité sociale. En

trajectoire ascendante, il occupe une position flexible et fluide dans l'espace social<sup>353</sup> (Gonçalves, 1996, p. 16)<sup>354</sup>.

Encore en relation avec le Portugal, Amália parle de sa fille qui a grandi dans un contexte où le lien avec le pays d'origine était fortement alimenté (durant le mariage d'Amália à un Portugais de première génération) : « [ma fille] est beaucoup plus la *típica emigrante* [l'*emigrante* typique] que moi parce qu'elle aime la *música Pimba*. Tandis que moi, je fais ce genre de choses ! ». Nous observons ici qu'Amália avance une des caractéristiques de ce que, selon elle, serait un « *típico emigrante* » : aimer la *música Pimba*. Comme décrit lors du chapitre 5. La musique *Pimba* est un genre musical portugais souvent associé aux *conjuntos* (groupe de musique) qui ont progressivement remplacés les *bandas filarmónicas* [groupes philharmoniques] et les *Ranchos Folclóricos* [danseurs folkloriques] (ceux-ci associés à des pratiques culturelles plus traditionnelles) lors des fêtes d'été au village (qui sont souvent organisées pour les é(im)migrés). Ainsi, les biens culturels consommés définissent également ce qu'est un *emigrante* – en tant que catégorie stéréotypée.

José (44 ans, PT) a grandi dans les années 1970-80. À l'époque, il a fait face à de conditions de vie précaires au Luxembourg – « c'était une maison vieille, mais vraiment vieille, délabrée ! Sans aucunes conditions ! Le chauffage était à *briquettes*. [...] Les vitres étaient simples, ça gelait aussi bien dehors que dedans. Les rideaux à l'intérieur restaient collés aux vitres. ((Souligne)) C'était comme ça à l'époque ((+)) ! L'humidité était partout. On partageait la chambre avec des rats ! (I : Ah !) Oui, oui ((Rit)) ! Les toilettes n'étaient pas à l'intérieur, il fallait sortir ! [...] En fait, on valorisait les maisons que les Luxembourgeois ne voulaient plus ». Cette situation précaire était, selon José, à la base des commentaires qu'il entendait, des stéréotypes envers les *Portugais au Luxembourg* – « ce qu'on entendait, le : "Portugais sale qui ne se lave pas" ((Rit)), c'est parce que souvent il n'avait pas d'infrastructure ! ((Souligne)) On se lavait dans une cuvette plastique ((+)) ! Il n'y avait pas de douche ! On chauffait une

---

<sup>353</sup> Notre traduction. De l'original : « *Apesar das estereotipificações que o rodeiam, o emigrante, pela sua trajetória e pelas propriedades que reúne, permanece uma figura atípica que ocupa uma posição de difícil e controversa definição no espaço social português. O emigrante é uma figura caracterizada pela mobilidade não só geográfica, mas também social. Em trajetória ascendente, ocupa uma posição elástica e fluida no espaço social [...]* » (Gonçalves, 1996, p. 16).

<sup>354</sup> Comment les *Portugais au pays* s'entretiennent-ils avec les émigrés ? Comment les jugent-ils ? Quelles images nourrissent-ils à leur respect ? Ce sont des questions que Albertino Gonçalves a abordées dans *Imagens e Clivagens. Os Residentes face aos emigrantes* (dont la méthodologie consiste en observations, entretiens, recherche documentaire et questionnaires). Bien que daté d'il y a plus de 20 ans, cet ouvrage continue d'être un travail de référence en ce qui concerne la construction sociale de la figure de l'*emigrante* (à partir de la perspective des *residentes*, que nous appelons *Portugais au pays*). Ce travail nous offre ainsi un point de vue différent et complémentaire par rapport à nos données.

casserole d'eau chaude et on la versait dans la cuvette plastique et c'était avec le verre à l'intérieur de la cuvette ! Voilà... Et puis il y avait le chauffage, la fumée... On sentait la fumée ! On sentait les *carvoeiros* [comme des charbonniers] ((Rit)) ! ».

Gabriela (41 ans, PT) se montre à son tour assez affectée par le stéréotype lié à l'*emigrante* au Portugal – « un [membre de la famille] qui était au Portugal m'a dit : ((Souligne)) "alors tu ne viens pas avec une bonne voiture ?" Et je lui réponds : et moi pourquoi je voudrais une voiture ? [...] Parce qu'ils sont habitués à ça. C'est l'image qu'ils ont au Portugal. Les gens au Portugal pensent : "parce qu'il est *emigrante* !" [...] C'est la mentalité de l'*emigrante*, que les premiers émigrés ont montré au Portugal. Les premiers émigrés ! Les émigrés de maintenant ne sont pas comme ça ! ». Chez Gabriela, nous observons le poids du stéréotype de l'*emigrante* au Portugal, notamment : l'importance attribuée par les *Portugais au pays* aux apparences, aux biens matériels (qui est en lien direct avec la *curiosité* et critiques envers les é(im)migrés), qui avait déjà été présentée par Amália. Notons que la *voiture* est à nouveau mobilisée comme élément mis en avant par nos participants – nous y reviendrons. Nous pourrions également dire que Gabriela trace l'« origine » de ces stéréotypes, qu'elle attribue alors « aux premiers émigrés » et à leurs pratiques d'ostentation qui auraient créé de certaines attentes des *Portugais au pays* envers les *ressortissants*. Encore selon cette participante, ces pratiques et représentations liées aux « premiers émigrés » ne correspondent plus à celles des « émigrés de maintenant ». D'ailleurs, son mari (Portugais de première génération), présent au début de l'entretien, souligne : « je ne vais jamais en voiture [...], je préfère [l'avion] à la voiture. [...] Je n'ai jamais eu de maisons au Portugal ! Pourquoi ? Je préfère partir en vacances et aller chez ma mère, elle est suffisamment grande. Je pense comme ça : tiens, je veux plutôt que mes enfants [passent du temps avec les grands-parents] ! Je valorise ça plus. Et mon père et ma mère donne aussi plus de valeur à ça que de passer dans un endroit et dire : "regardes, ma fille elle a ici cette maison fermée". [...] La plupart des gens ne donnent pas de valeurs à ça, ((Souligne)) c'est triste ! ((+)), mais on apprend aussi avec les erreurs des autres. Parfois les gens sont des miroirs, pour les bonnes choses et pour les mauvaises ! ». En plus de la *voiture*, observons que la *maison* au pays est aussi présentée par nos participants comme l'objet du *regard*, des questionnements et des critiques de la part des *Portugais au pays*.

Benjamim (40 ans, PT) se sent lui aussi fortement conditionné par la catégorie stéréotypée de l'*emigrante au Portugal*, ce qui est d'ailleurs partagé par plusieurs de nos participants. Avant de décrire le « sentiment d'être perçu comme un *emigrante* » chez Benjamim, une expérience de sa jeunesse mérite d'être mise en avant. Ainsi, pendant son



adolescence, il a eu l'occasion de séjourner (pour des études) aux États-Unis, période pendant laquelle il dit « avoir eu du mal à s'identifier culturellement », car « aux yeux des Américains » il était « *emigrante* portugais », et « aux yeux des Portugais en Amérique » il était « un d'entre eux », c'est-à-dire *emigrante*. Or il ne s'est jamais considéré et ne se considère pas *emigrante*. Il se considère un « *português europeu* [Portugais Européen] ». Pour lui, un « *verdadeiro emigrante* [vrai *emigrante*] » est celui qui « sort du pays, pour construire une vie, pour travailler dur et mettre des sous de côté ». Donc, d'une part, observons que la catégorie stéréotypée de l'*emigrante* ne concerne pas uniquement les é(im)migrés portugais au Luxembourg, mais aussi les é(im)migrés portugais de manière générale, indépendamment du pays d'accueil. D'autre part, Benjamim avance une des caractéristiques de ce que, selon lui, serait un « *típico emigrante* » : être travailleur acharné qui épargne de l'argent pour pouvoir construire (ou acheter) une maison au Portugal.

Au Portugal, lors des vacances d'été, Benjamim se sentait cible du *regard des Portugais au pays* (« *sentimento de ser visto como emigrante* [sentiment d'être perçu comme un *emigrante*] »). Ce qui n'est plus le cas *hors saison* (lorsqu'il ne s'agit pas des *vacances d'été au Portugal*). Ce participant offre un point de vue intéressant car il a eu l'occasion de vivre au Portugal pendant plus de cinq ans et il a donc pu « *estar, viver e conviver em Portugal, de ser um português, de já não passar por um emigrante* [être, vivre et passer du temps ensemble au Portugal, d'être un Portugais, de ne plus être vu comme un *emigrante*] », c'est-à-dire : expérimenter le pays d'origine (*hors saison*), libérés du *regard des Portugais au pays*. En plus de cette distinction temporelle (vacances d'été vs *hors saison*), Benjamim établit un autre contraste intéressant, cette fois-ci spatial : comme il avait eu l'occasion de passer du temps à Lisbonne, il voulait également faire semblant d'être un « *emigrante de Lisboa* [*emigrante* de Lisbonne] » et non pas un « *emigrante da aldeia* [*emigrante* du village] ». Tandis que certains participants établissent cette distinction (originaire d'un village ou d'une ville) dans le sens de montrer que dans les grandes villes le *regard des Portugais au pays* ne renvoie plus à la catégorie stéréotypée de l'*emigrante*, il s'agit d'un *regard* cosmopolite, disons, qui ne diagnostique plus la *différence* ; Benjamim lui associe cette distinction à un *sentiment de fierté* – le lieu d'origine renvoie à un milieu social d'origine différent (la ville, renvoyant à un milieu sociale supérieur, tandis que le village à un milieu social démuné). Nous retrouvons cette même distinction chez Vickie, par exemple.

Autant d'expressions et de comparaisons qui donnent à voir les *tensions* alimentées par cette catégorie stéréotypée dans les *sentiments de (dés)appartenance* de Benjamim – « je trouve dommage, quand je vais au Portugal, que les gens me regardent comme si j'étais un

*emigrante*, parce que moi ((Souligne)) je ne me sens pas un *emigrante* ((+)). [...] Les gens regardent la plaque d'immatriculation. S'ils voient une la plaque d'immatriculation étrangère, c'est un étranger ! S'ils voient une la plaque d'immatriculation portugaise, c'est parce qu'il a loué la voiture ! Très cher, n'est-ce pas. Moi, au Portugal je n'aime pas montrer que je viens de l'étranger parce que, sincèrement, je n'aime pas, je trouve ça moche. Vous l'avez sans doute déjà remarqué, c'est sûr, en vacances : «ah, *Thierry*, vient ici !», nha nha nha. ». Les façons de parler – « *afrancesado aportuguesado* [francisé portuguisé] » (pour employer les mots de Helena) – et la *plaque d'immatriculation* (la *voiture*) apparaissent ici comme des signes extérieurs à partir de desquelles la catégorie stéréotypée de l'*emigrante* est attribuée. Benjamim se dit « Portugais Européen » et refuse d'être perçu comme *emigrante*. Pour ce faire, il décide de ne pas parler français au Portugal (mobilise une *clé de résolution des tensions*).

En effet, la *voiture* et la *plaque d'immatriculation* sont une constante dans les récits de nos participants et renvoient directement au *regard des Portugais au pays* – « mais c'est un sentiment qui se manifeste chez les gens, dans leur regard et c'est sûr que ça vous est déjà arrivé dernièrement, non ? Quand allez-vous au Portugal en vacances en été ? (I : Hum... ?) Si vous retourné au Portugal et vous allez en voiture et la plaque d'immatriculation est luxembourgeoise, vous voyez dans le regard des gens ! Les gens regardent la voiture, ils regardent d'abord vers le bas, c'est impressionnant, seulement après ils regardent vers le haut ! ».

En ce qui concerne les représentations sociales envers l'émigré. [...] Un des jugements qui leur sont adressés s'appuie sur un ensemble d'attributs qui concernent la visibilité, l'exhibitionnisme et l'exagération des prétentions de la part des émigrés. Elles constituent, ensemble, trois dimensions fortement interreliées. S'il y a une chose qui soulève peu de doute, alors c'est la facilité d'identification des émigrés [...]. En partie à cause de leur exhibitionnisme et de leur exubérance, en partie à cause de leurs indéniables particularités : voiture et plaque d'immatriculation, façons de parler, de s'habiller, et d'être, gestes, attitudes et comportements, des espaces spécifiques qui leurs sont dédiés, et encore d'autres signes qui renvoient à leurs séjours à l'étranger, ou voir même, à leur propre origine sociale. Aux yeux des Portugais au pays [*residentes*], les émigrés semblent se « gonfler » [*avolumar-se*], prendre trop d'espace. [...] Les propres maisons des émigrés sont perçues comme faisant partie de cette incontinence exhibitionniste et ostentatoire<sup>355</sup> (Gonçalves, 1996, p. 136-147).

---

<sup>355</sup> Notre traduction. De l'original : « *Chegados a este ponto, é tempo de encetar a análise específica das representações sociais relativas aos emigrantes. [...] Grosso modo, podemos repartir os juízos que comportam diferenciações pouco ou nada significativas em quatro subgrupos: o primeiro é composto por atributos, praticamente consensuais, que têm, de algum modo, a ver com o próprio percurso, com a "saga" do migrante; o segundo engloba atributos, já menos consensuais, que se referem à visibilidade ao exibicionismo e às pretensões dos emigrantes; o terceiro, prende-se com a relação dos emigrantes ao dinheiro, principalmente com a respetiva*

Nous observons, à partir des positionnements de Benjamim, que la catégorie *stéréotypée* de l'*emigrante* renvoie directement aux biens matériels, aux apparences et à l'ostentation – « au Portugal, ce n'est pas que ça. On loue des voitures pas très chères et donc qui ne sont pas de haute qualité, parce que si elles étaient d'haute qualité, ce serait encore plus cher ! Donc on prend une voiture bon marché, mais avec une plaque d'immatriculation portugaise. ((Souligne)) Alors là, on est déjà vu comme Portugais, mais comme c'est une voiture de basse gamme, alors on est un Portugais de classe moyenne ((+)). C'est automatique ((Rit)) ! ».

Le passage des vacances doit laisser croire à une certaine île paradisiaque trouvée ailleurs, dans le pays d'accueil. Des signes éclatants de leur participation à la société du luxe, du bien-être et de l'abondance sont symbolisés par la voiture dernier modèle et changée le plus souvent possible, équipée à sa dernière mode ; le trafic devient dangereux sur un réseau routier à la mesure de la pauvreté de la région. La voiture est à la fois le symbole de la réussite économique-sociale et d'un autre rapport au capital-argent. Les vacances sont ce moment festif permettant de donner en spectacle le rêve réussi : la voiture est une sorte de « char de triomphe » (Lima, 1985, p. 522).

La catégorie stéréotypée de l'*emigrante* est directement liée aux attentes et aux représentations des *Portugais au pays* envers les é(im)migrés. Celles-ci renvoient à leur statut socioéconomique et à l'importance attribuée aux *apparences* comme caractéristique de la *mentalidade* portugaise (cf. Chapitre 5). Dans un tel contexte, Benjamim constate que l'importance donnée aux *apparences* qui se fait sentir au Portugal, est déjà perceptible au Luxembourg entre Portugais : « [au Portugal], si t'es un *emigrante*, t'entends : “tu pourrais avoir un meilleur emploi !”. Si on a un appartement : “pourquoi t'as pas une maison ?”. Si on arrive avec une Mercedes : “ah, mais pourquoi t'as pas une Audi ?”. C'est-à-dire, les gens attachent beaucoup trop d'importance à ces choses-là et je déteste ça, je déteste ça ! [...] Je pense qu'au Portugal c'est beaucoup, beaucoup, beaucoup plus fort qu'ici, mais ici ça

---

*sobrevalorização; finalmente, o último subgrupo, faz alusão aos “estrangeirismos” dos emigrantes. Consensuais ou não, todos estes julgamentos pouco diferem de classe para classe. Apresentam-se assim como uma espécie de vetores “trans-classistas” na avaliação dos emigrantes. [...] O segundo bloco de atributos, prende-se com a visibilidade, o exibicionismo e o exagero das pretensões dos emigrantes. Constituem, no conjunto, três dimensões fortemente interligadas. Se há algo que suscita poucas dúvidas então é a facilidade de identificação dos emigrantes. Em parte, pelo seu exibicionismo e exuberância, em parte pelas suas indistigáveis particularidades: automóvel com respetiva matrícula, maneira de falar, maneira de vestir e de estar, gestos, atitudes e comportamentos, espaços “reservados” e demais signos que os remetem para a estada no estrangeiro ou, até mesmo, para a sua própria origem social. Aos olhos dos residentes, os emigrantes parecem avolumar-se, preencher demasiado espaço [...]. As próprias casas dos emigrantes são encaradas como fazendo parte dessa incontinência exibicionista e ostentatória » (Gonçalves, 1996, p. 136-147).*

commence aussi. Ça commence déjà parce que : “il est né ici et il a étudié ici, pourquoi est-ce qu’il n’a pas un meilleur emploi ?”. Entre les Portugais ici, parce que maintenant la situation a changé radicalement ! ». Ainsi, l’importance attribuée aux *apparences* et liée à la critique et à de la *jalousie* (cf. Chapitre 5). Ces éléments, qui sont considérés par nos participants comme faisant partie de la *mentalidade* portugaise, sont liés au statut socioéconomique (plus que le réel, l’*apparenté*) de l’é(im)migré, mais également du voisin, des membres de la famille, etc. Benjamim observe qu’au Luxembourg, les descendants d’é(im)migrés portugais présentent une mobilité sociale ascendante et occupent des professions et une position sociale à chaque fois mieux placée (dans l’échelle sociale). C’est dans ce cadre qu’il considère que ce *regard* (cette critique et de *jalousie*) entre Portugais « commence à se faire sentir » au Luxembourg. Tout se passe comme si les Portugais de « seconde génération » étaient coincés dans un jeu qui n’est pas le leur.

La construction sociale de l’émigré, sa classification et reclassification incessantes dans la société portugaise, implique et met à jour les structures, règles, ressources, enchevêtrements, systèmes de pertinence et d’intérêts, investissements et stratégies mis en œuvre dans ce jeu social en pleine redéfinition permanente qui est la lutte symbolique de la classification sociale<sup>356</sup> (Gonçalves, 1996, p. 19).

Nous avons vu comment Rodrigo (39 ans, PT), en tant qu’enfant et adolescent, était la cible de moqueries directement dirigées contre lui en raison de son *apparence physique*. Parallèlement, il fait également référence à d’autres types de moqueries liées aux stéréotypes sur les *Portugais au Luxembourg* – « dans ce village, disons, entre guillemets, probablement la commune la plus raciste du Luxembourg, en effet, je devais souvent entendre des choses ; on remarquait toujours une certaine différence. Je n’étais jamais Rodrigo, j’étais le “petit Portugais”. [...] Quand on parlait des Portugais c’était “petit”. C’était aussi difficile d’entendre ces moqueries : “les Portugais sentent mauvais”, “les femmes Portugaises sont poilues”. À cette époque-là ça me frustrait, j’étais un enfant ». Ces moqueries troublaient les *sentiments de (dés)appartenance* de Rodrigo car (comme plusieurs participants le soulignent), une fois intégré dans des groupes d’amis Luxembourgeois, il entendait : « les Portugais sont comme ça, mais ((Souligne)) toi ((+)) t’es différents ! ». Rodrigo explique en quoi consistait cette différence : « ça veut dire que je ne suis pas Luxembourgeois, tu ne me vois pas comme un

---

<sup>356</sup> Notre traduction. De l’original : « *A construção social do emigrante, a sua incessante classificação e reclassificação na sociedade portuguesa, comporta e atualiza as estruturas, regras, recursos, enredos, sistemas de relevâncias e de interesses, investimentos e estratégias operantes nesse jogo social em permanente redefinição que é a luta simbólica de classificação social* » (Gonçalves, 1996, p. 19)

Luxembourgeois, tu ne me vois pas non plus comme un Portugais. Je suis différent alors des Luxembourgeois, je suis différent des Portugais, je suis dans une espèce de milieu. C'est-à-dire, j'ai commencé à avoir une certaine idée que je suis une personne unique et je n'ai ni une identité, ni l'autre, je suis un peu des deux ou aucune des deux, ce qui a, avec le temps, créé certains problèmes d'identité parce qu'en effet j'avais déjà des difficultés à savoir à quelle race ((Rit)) ou à quel pays j'appartenais ! Alors après j'ai commencé à être encore une personne différente de tout, presque un individu unique avec un drapeau qui m'appartient ».

En effet, nous avons eu l'occasion de voir, dans les chapitres précédents, les conséquences néfastes liées à cette « différence » que nous comprenons maintenant comme étant en lien directe avec les stéréotypes liés aux *Portugais au Luxembourg*. Rodrigo, constate qu'aux yeux des Luxembourgeois parfois, les Portugais de « seconde génération » sont « Portugais en trop ». Le « message » que les premiers envoient aux seconds étant : « si vous voulez être acceptés, vous devriez être moins Portugais que les Portugais qui sont ici il y a 20 ans et qui ne parlent pas luxembourgeois ou qui ne parlent pas français » ; « vous vivez trop entre Portugais et vous ne devriez pas venir vers nous ». Mais le problème ne réside pas seulement dans cet aspect. Encore selon Rodrigo : « le problème c'est [...] si t'es accepté d'une part, tu ne l'es pas de l'autre et limite : « t'es un vendu ! » parce que : “pourquoi est-ce que t'es tout le temps avec des Luxembourgeois ?”. Et puis les Luxembourgeois : “pourquoi est-ce que t'es tout le temps avec des étrangers ?”. C'est-à-dire, t'es envoyé d'un côté vers l'autre, t'es accepté d'un côté et de l'autre, mais tu ne fais jamais vraiment partie d'une communauté, et c'est important ». Cette idée est aussi exposée par Diana (28 ans, PT), par exemple, qui nous disait « comprendre » les Portugais qui décidaient de se « *luxembourgisier* » car le « dilemme d'être entourée par des Luxembourgeois et de devoir essayer d'être Luxembourgeois » est difficile à gérer. Diana constatait qu'il y a deux hypothèses : soit d'avoir un « caractère fort » qui résiste aux *tensions*, soit « renier à 100% tout ce qui te fait Portugais ».

Au Portugal, le « sentiment d'être perçu comme *emigrante* » est aussi ressenti par Rodrigo, qui souligne la différence entre se rendre au Portugal pendant les vacances d'été ou *hors saison* en s'appuyant sur son expérience lors des dernières visites au pays : « c'était vraiment une chose très forte et je me suis senti très, très bien, très à l'aise, très dans ce qui est à moi, sans ce regard des *emigrantes*. Parce que, d'ailleurs, comme c'est en dehors du mois d'août, il n'y a pas ce truc... Si tu parles bien portugais, personne ne te regarde comme si : “tu es un *emigrante* !” ». Ce regard est conditionné par l'écoute. Comme nous avons eu l'occasion de le voir, les *langues, accents et façons de parler* sont un élément de *tensions*, et au Portugal,

tout cela est associé au stéréotype de l'*emigrante*. Il faut avant tout ne pas être « entendu », pour ne pas être catégorisé – telle est l'idée qui revient à chaque fois chez nos participants.

Marielle (37 ans, PT) se sent « étrangère » au Portugal en partie à cause de l'attitude des *Portugais au pays* envers les é(im)migrés – « quand on y va en été... Les émigrés en été ne sont pas les bienvenus. Les gens m'énervent là-bas parce qu'il y a ces Français qui font des bêtises et je pense que l'on souffre à cause de ça parce que, même si je veux m'y intégrer, je sens que je suis toujours étrangère. Et puis il y a des gens, on sent qu'on les énerve et moi, là-bas, je me sens beaucoup, ((Souligne)) beaucoup ((+)) étrangère. Beaucoup, beaucoup. Quand j'y vais pendant l'année, comme j'y suis allé maintenant, cette année, j'y suis allé en février et en juin, c'est différent. Tout est plus agréable et je me suis senti bienvenue, vraiment. ((Souligne)) Bienvenue ! Je suis étrangère ! ». Cette notion d'être bienvenu au Portugal dans les périodes autres que les vacances d'été est aussi observée par d'autres participants. « Il y a quelques années, j'ai commencé à partir plus tôt au Portugal et depuis je lui ai pris le goût ! ((Souligne)) C'est complètement différent ! », nous disait Carolina (33 ans, PT), qui se sent alors beaucoup mieux reçue au pays, que pendant les vacances d'été : « tout est différent, l'ambiance, l'air, tout ! Tu rentres dans une boutique, tu as l'impression que les gens sont plus heureux de te recevoir, tandis que quand tu rentres en été... pff ! ».

Chez Marielle, il existe donc une différence entre être perçue comme *emigrante* ou comme étrangère au Portugal, entre n'être pas bien accueillie et être la « bienvenue ». Et là encore, nous retrouvons la même distinction spatio-temporelle : *emigrante* au village et en été (ne sont pas bien accueillis) ; *étranger* dans les villes et *hors saison* (sont les bienvenus). Cette dernière expérience renvoie à la notion de cosmopolitisme des villes et à la pratique du tourisme. En ce qui concerne la catégorie de l'*emigrante*, il est intéressant d'observer que, tandis que Gabriela estime que c'est la faute des « premiers émigrés », Marielle attribue la faute « aux Français » (é(im)migrés Portugais en France), qui selon elle ont des comportements moins acceptables – « ce qui m'éloigne c'est vraiment le racisme, contre les *emigrantes*. [...] Nous qui venons du Luxembourg on parle tous encore le portugais [...] Mais ça je sais que ça me fait souffrir un peu parce que je me dis : ((Souligne)) j'ai réussi à m'intégrer si bien au Luxembourg où je suis étrangère, et je rentre dans mon pays, d'où je suis originaire et où après tout je suis plus étrangère qu'ici ! ». Ce « racisme contre les *emigrantes* » trouble les *sentiments de (dés)appartenance* des Portugais de « seconde génération » au Luxembourg.

Nous avons vu que Vickie se sentait « appartenir » à 90% au Luxembourg (pas 100% à cause de la langue luxembourgeoise), mais qu'elle se sentait appartenir encore moins au Portugal – « au Portugal, [je n'appartiens] qu'à 70% parce que je continue toujours d'être la

*emigrante*. [Quand je pars hors saison], là je dois juste faire attention à ce que je dis, et là alors ça marche. S'ils s'en aperçoivent... Il suffit de me demander le numéro de téléphone... ». Les *tensions* expérimentées du fait d'« être perçue comme une *emigrante* » (en employant les termes de Benjamim) bousculent ses *sentiments de (dés)appartenance*. Encore une fois, les *langues, accents et façons de parler* sont motifs de *tension*. Nous observons là encore la distinction entre deux *temps* : les vacances d'été vs *hors saison*. Et nous observons aussi la distinction entre deux *espaces* : « à Lisbonne il n'y a aucune différence ! Alors là je dis vraiment : c'est peut-être le fait que c'est une ville, des mentalités sont plus avancées et aussi Lisbonne est très touristique et je pense qu'ils ne font pas beaucoup de différence. Et là je dois dire : quand je vais à Lisbonne, je me sens ((Souligne)) normal ((+)) ((Rit)) ! Je me sens normal ! ((Souligne)) Dans les *aldeolas* [petits villages], je sens être une intruse ((+)) ! ».

Un des stéréotypes envers les *Portugais au Luxembourg* les plus répandus est énoncé par Diana (28 ans, PT) – « une fois, pendant un cours, la professeure a donné l'exemple du “*Manel das obras* [de la construction]” et la “*Maria das limpezas* [du nettoyage]” ((Rit)) et elle m'a regardé ((+)) ! [...] En fait, je ne pense pas que ça soit du racisme qui veut nuire à la personne, mais c'est plutôt ce racisme, ce préjugé stupide d'une personne qui ne sait pas que c'est stupide ». Cette idée préconçue apparaît souvent chez nos participants comme inoffensive. Par exemple, comme nous l'avons déjà observé, Emma (26 ans, PT) va jusqu'à dire qu'« en plus c'est vrai », mais que ça reste des « chapeaux » mis sur les Portugais et qui influencent les « interactions ». D'autres stéréotypes bousculent largement plus les *sentiments de (dés)appartenance* de Diana. Rappelons-nous, au lycée elle se dit avoir été « confrontée à la nécessité de se *luxemburguizar* [luxembrougiser] », car « il y avait beaucoup de blagues sur les Portugais ». Comme Rodrigo, elle entendait souvent : « ah, mais tu n'es pas comme les autres Portugais ! ». Si au début elle ne comprenait pas, avec le temps a saisi les insinuations cachées derrière ce commentaire : « ce qu'ils voulaient dire par là, c'est que, quand il y avait un match de football, je n'allais pas à l'école avec un drapeau et... comment dire... Ces stéréotypes du Portugais, n'est-ce pas, qui existent aussi au Portugal des *emigrantes*, je ne les avais pas ! Et je ne criais pas dans les rues ! Voilà. Je n'écoutais pas de musique... Je veux dire, j'écoutais de la musique portugaise ((Baisse sa voix)), mais je ne le disais pas ((+)). Je ne montrais pas que j'étais Portugaise ! ». Ici, nous voyons apparaître à nouveau les *façons de parler*, mais aussi la musique consommée et les manifestations lors des matchs de football. Pour Diana, une des façons d'éviter les *tensions* et de le *luxembourguiser* était par exemple d'« adapter » ses goûts musicaux (du moins en apparence). En réalité, toutes les dimensions de l'*apparence* qui peuvent être modifiées sont mobilisées lors de ce processus – « le style de

vêtements par exemple ou des cheveux. Ce que les Portugaises faisaient beaucoup, maintenant ça a changé n'est-ce pas, ce sont les mèches blondes ((Rit)) ! En plus ça nous va mal parce qu'on a les cheveux foncés. Moi, à l'époque, aussi... Le style de musique qu'on écoute nous définit aussi, n'est-ce pas. Les Portugais écoutaient surtout du *RAP*, *Hip-Hop*, genre plus... comment dire... cette musique de banlieue, d'une certaine façon. Moi j'écoutais du *Rock*, du *Indie* et ça, ça me rendait ((Souligne)) beaucoup ((+)) Luxembourgeoise ! ». Pour Diana, se *luxembourguiser* impliquait de se *déportugaiser*.

Si au Luxembourg Diana se sentait visée par les stéréotypes envers les Portugais, ce fut au Portugal, lors de son séjour d'études qu'elle dit avoir le plus été « victime de discrimination », et ce, en partie à cause des stéréotypes envers l'*emigrante* – « je n'avais pas compris que c'était de la discrimination ou je ne sais pas ! [...] Genre ces blagues : “ah, t'as une statue de *Nossa Senhora de Fátima* [Notre-Dame de Fatima], un disque de *Tony Carreira* !”. Ce qui est vrai, par hasard, mais voilà, ce sont des choses qu'ils disent pour se moquer de nous. [...] Par exemple, ils appellent les émigrés de “*avecs*”. Ça je ne le savais pas non plus. [...] À partir de ce moment, je pense que j'ai décidé d'être vraiment ce que je suis et de ne pas être fière de l'un ou de l'autre ». Il est intéressant de noter que bien que la plupart de nos participants soulignent que *a aldeia* [village] est le lieu où le « sentiment d'être perçu comme un *emigrante* » est le plus fort et que, dans les plus grandes villes, ils ne le ressentent plus autant ; le contraire est posé par Diana – « je ne le savais pas car je ne savais pas qu'il y avait du racisme au Portugal parce que je restais toujours au village, c'est-à-dire que je ne me rendais pas compte que dans les grandes villes les gens pensaient à nous de cette façon ». En effet, le village peu aussi renvoyer à une certaine familiarité.

Le fait d'avoir été confrontée à ces stéréotypes<sup>357</sup> a ébranlé son *sentiment de fierté* – « ça a changé ma façon de voir mon identité ». En effet, nous notons qu'il s'agit souvent, pour nos participants, de *se sentir fières* ou pas, envers un *réfèrent de (dés)appartenance* ; souvent il s'agit de « mettre en avant » des *éléments* ou d'en « mettre [d'autres] de côté » en fonction de *stratégies* qui sont façonnées selon le *sentiment de fierté* et/ou un *sentiment de reconnaissance*. En effet, Diana n'a pas « changé sa façon de voir son identité » sur la seule base de cette expérience au Portugal, mais également à partir de son séjour en Allemagne pour des études, lors duquel, libéré des stéréotypes liés aux *Portugais au Luxembourg* et à

---

<sup>357</sup> Nous observons ici les stéréotypes liés à la *música Pimba* et/ou populaire (dont *Tony Carreira*) ; aux objets renvoyant aux croyances et aux pratiques religieuses (dont la statue de *Nossa Senhora de Fátima* ; d'autres participants se réfère au *terço pendurado no carro* [un chapelet accroché dans la voiture], par exemple) ; et la référence aux *façons de parler*, dans la façon dont les *Portugais au pays* surnomme les é(im)migrés – « *Avecs* » – qui est un mot français prononcé avec un accent portugais comme forme de moquerie.



l'*emigrante* au Portugal, elle a pu alimenter un *sentiment de fierté* envers ces *référénts de (dés)appartenance* (ou du moins les vivre différemment) – « les gens étaient plutôt... il y avait cette connotation positive ! Et c'était génial ! Et c'est ce qui m'a ouvert la possibilité de repenser mon identité ».

Les stéréotypes négatifs sont particulièrement observables à partir de nos données car ils bousculent les *sentiments de (dés)appartenance* de nos participants en générant des *tensions*. Nous arrivons à nos participants de la dernière cohorte. Emma (26 ans, PT), par exemple (comme Diana), soulignait que les stéréotypes ne sont pas forcément négatifs, mais ont toujours des conséquences. Une fois que le *background* migratoire portugais est perçu (à travers la *langue, accent et façons de parler*, ou par le *nom* ou encore l'*apparence physique*), « ça va jouer un rôle dans l'interaction » – « ils [les gens] vont automatiquement associer des choses avec toi parce que tu es Portugais ! Par exemple, même maintenant, les gens pensent que j'aime vraiment le football ! Ces stéréotypes. Et certains sont vraies, que mon père travaille dans la construction et ma mère est une femme de ménage, c'est la réalité oui, mais les gens te mettent automatiquement des chapeaux ou des stéréotypes. En tout cas, ça influence le regard que les gens ont ! Il n'est pas forcément négatif, mais ça influence ». Elle expliquera que comme elle « passe pour Luxembourgeoise » (de par son *accent* et *apparence physique*), elle n'est que rarement confrontée à cette situation, mais que ses parents et son copain (Portugais de première génération) qui parlent un « français cassé » sont souvent « traité d'une autre façon, antipathique, comme s'ils étaient inférieurs ».

Catherine (24 ans, PT) souligne à plusieurs reprises le rôle joué par la propre « personnalité » de chacun, les goûts (notamment culinaires), les attitudes, etc. Elle se dit « Humaine » et pas définissable par des « choses minimales », tel les goûts. Elle raconte : « les Luxembourgeois peuvent être stupides aussi. Ils disent aussi : “regardez, les Portugais sentent mauvais, ils sentent la sardine !” Mon père parfois, il faisait des sardines grillées et en donnait à ses camarades de travail et eux ils : “ah, c'est tellement bon, c'est tellement bon !” Bon alors, ça sent mauvais mais c'est bon ?! ((Rit)) ». Mais, tout de suite elle enchaîne : « c'est comme les enfants, ils ne veulent pas, puis après ils goûtent et c'est bon ! C'est quelque chose de plus humain que lié à la nationalité ! ». Plusieurs de nos participants affirment avoir subis les conséquences des stéréotypes envers les *Portugais au Luxembourg*, notamment sous forme de moqueries.

Karina (22 ans, PT) ne se sent pas Portugaise au Portugal, elle se sent *emigrante* – « ils nous le font sentir ! ». En effet, il ne s'agit pas uniquement d'un *regard* porté par les *Portugais*

au pays envers les *ressortissants* qui sont partis, il s'agit également de comportements et d'attitudes envers ceux-ci (p.ex., antipathie dans l'accueil, moqueries diverses, etc.). Cependant, Karina le « comprend ». Elle aussi tente d'établir l'origine de ces stéréotypes. Si Gabriela attribuait la faute aux « premiers é(im)migrés » et Marielle aux « français » (é(im)migrés Portugais en France), Karina se l'attribue à elle-même (et aux é(im)migrés de manière générale) – « au Portugal, je ne suis pas Portugaise parce que je suis une *emigrante* et c'est ce qu'ils nous font ressentir aussi. Je ne sais pas, c'est peut-être aussi notre faute, parce que nous y arrivons avec de bonnes voitures, nous dépensons l'argent que nous avons gagné toute l'année. Je comprends que ce n'est pas non plus : “ah, tu appartiens ici”, n'est-ce pas ». L'ostentation réapparaît ici chez Karina qui considère que les représentations autour de la catégorie stéréotypée de l'*emigrante* par les Portugais au pays sont en partie alimentée par les pratiques propres aux é(im)migrés et qui fait qu'ils « n'appartiennent pas ici [au Portugal] ».

## À retenir

Bien que la question de l'incorporation à la société d'accueil et au pays d'origine (et conséquente mobilité sociale qui lui est associée) et le *regard d'autrui*, c'est-à-dire, à la « division interne à l'identité » – l'« identité pour soi » et l'« identité pour autrui » (Dubar, 2015, p. 104) – soient transversales à toutes les *tensions* identifiées (aussi bien au Luxembourg qu'au Portugal), nous avons décidé de les systématiser comme suit.

**Tableau 13 : Sentiments de (dés)appartenance et sources de tensions**

---

**Quand l'incorporation et/ou la mobilité sociale est en question (ascendante et/ou descendante ; désirée et/ou redoutée)**

*Langues, accents et façons de parler*  
*Nationalité et nom*  
*Apparence physique*

**Quand l'« identité pour autrui » est associée à une catégorie stéréotypée**

*Portugais au Luxembourg*  
*Emigrantes au Portugal*

Ainsi, nous avons identifié deux *sources de tensions* majeures. La première concerne la question de l'incorporation et/ou mobilité sociale, dont les éléments de *tensions* sont souvent également mobilisés par nos participants comme *clés de résolution* de ces mêmes tensions qui ne sont pas simplement subies par nos participants, mais ceux-ci font part d'agentivité : les

langues, accents et façons de parler ; la nationalité et le nom ; et, l'apparence physique (dont la dernière peut être difficilement modifiée, mais est mobilisée par défaut). Deuxièmement, nous avons présenté les stéréotypes qui se révèlent également une *source de tensions* (dans le sens où l'« identité pour autrui » est ici associée à une catégorie stéréotypée) : les *Portugais au Luxembourg* et l'*émigrante* au Portugal. Nous avons également eu l'occasion d'observer que ses *tensions* sont expérimentées différemment au cours de la vie – de manière particulièrement plus intense pendant l'adolescence et pendant l'école secondaire (en particulier les *tensions* liées à la nationalité et au nom). Une note concernant le stéréotype de l'*émigrante* au Portugal qui, au contraire est vécu de manière particulièrement intense par nos participants, une fois adultes. Les *sentiments de (dés)appartenance* sont bousculés ainsi ici de deux manières. Les *tensions* liées à l'incorporation et à la mobilité sociale au Luxembourg surgissent souvent lorsque le *background* migratoire gagne les contours d'une barrière sociale, raison pour laquelle nos participants mettent en place des *stratégies de (dés)appartenance* orientées vers une *déportugualisation* et/ou *luxembourgeoisation* mobilisant des *clés de résolution* de ses *tensions*. Et, d'une autre part, l'idée selon laquelle les Portugais de « seconde génération » au Luxembourg (re)construisent leurs *sentiments de (dés)appartenance* envers le pays d'origine « coincés » dans des catégories stéréotypées (dont ils se sentent libérés lors d'expériences *autres* et/ou *ailleurs*).

## **Chapitre 10. Stratégies de (dés)appartenance : luxembourgeoisation et/ou déportugualisation**

Au cours de cette troisième partie de la thèse, nous avons tenté de conceptualiser trois *modalités de (dés)appartenance* et la manière dont elles opèrent au niveau d'un processus de *(re)configuration identitaire*. Ainsi, la première modalité – la *sensation d'appartenir* – est assimilée à l'idée d'« enveloppement sensible » présenté par Jean-Claude Kaufmann comme une « modalité de fixation de sens » (Kaufmann, 2004, p. 112-117). La sensation de bien-être qu'elle engendre peut n'avoir aucune conséquence à part « dans l'instant » (où elle existe), mais peut se manifester dans les autres *modalités de (dés)appartenance*<sup>358</sup>. La deuxième

---

<sup>358</sup> Prenons l'exemple de Rodrigo qui, une fois au Portugal (son pays natal), a senti une « vibration bizarre », a eu « une espèce d'épiphanie » (ses propres mots) et qui, en rentrant au Luxembourg, informe sa sœur qu'il avait pris une décision : il voulait être enterré là où il était né, c'est-à-dire, au Portugal, l'endroit où il avait ressenti que son corps se transformait en « racines qui retrouvent leur sol ». Une *sensation d'appartenir* qui a des conséquences au niveau de ses *sentiments de (dés)appartenance*.

modalité – les *sentiments de (dés)appartenance* – renvoient aux « conditions de l’action » et à l’agentivité de l’acteur, c’est-à-dire, ont lieu d’être au niveau des interactions quotidiennes. Au sein de cette modalité, nous trouvons les *tensions* ressenties par nos participants et les *clés de résolution* par eux mobilisées pour obtenir un équilibre (qui est toujours temporaire). Nous trouvons deux *sources de tensions* principales (interreliées entre elles). D’une part, l’incorporation et la mobilité sociale (ascendante et/ou descendante ; désirée et/ou redoutée), particulièrement au sein de la société luxembourgeoise ; d’autre part les stéréotypes liés aux *Portugais au Luxembourg* et à l’*émigrante* au Portugal. Relativement aux premières, nous observons que les *éléments* qui sont sources de tensions sont souvent mobilisés par nos participants comme *clé de résolution* (agentivité de l’acteur)<sup>359</sup>. En ce qui concerne la deuxième *source de tensions* (stéréotypes négatifs), elle implique plutôt des *tensions* entre l’« identité pour soi » et l’« identité pour autrui » (Dubar, 2015, p. 103-119). En effet, pour rendre compte de ces *tensions*, la « théorie de l’identité » de Claude Dubar nous semble ici particulièrement utile (2015)<sup>360</sup>.

Nous arrivons à la dernière modalité : les *stratégies de (dés)appartenance*. Celles-ci correspondent avant tout à des « fermeture de sens »<sup>361</sup> – à une *(ré)organisation et*

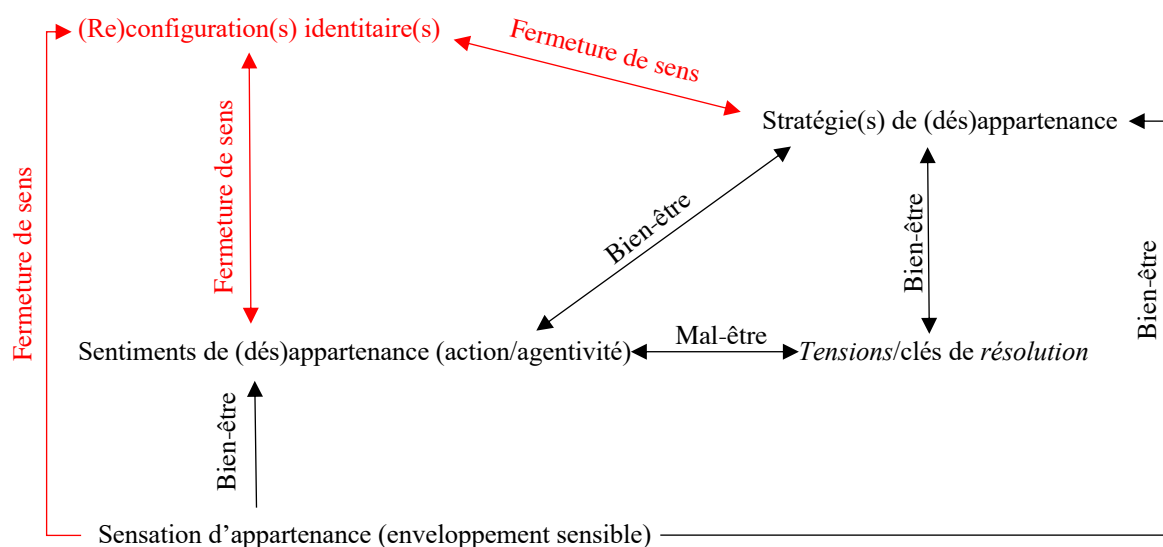
<sup>359</sup> Bien que d’autres puissent être identifiées, trois semblent particulièrement effectives et articulées entre elles : les *langues, accents et façons de parler* ; la *nationalité et le nom* ; et, l’*apparence physique*.

<sup>360</sup> Pour rendre compte de cette *modalité de (dés)appartenance*, nous nous appuyons sur la théorie de l’identité sociale de Claude Dubar. L’auteur commence par éclairer la division interne à l’identité : « identité pour soi et identité pour autrui sont à la fois inséparables et liées de façons problématique. Inséparables puisque l’identité pour soi est seconde est seconde et corrélative d’Autrui et de sa reconnaissance : je ne sais jamais qui je suis que dans le regard d’Autrui » (Dubar, 2015, p. 104). Claude Dubar propose d’inclure cette définition d’identité dans une approche sociologique en « restituant cette relation identité pour soi/identité pour autrui à l’intérieur du processus commun qui la rend possible et que constitue le processus de socialisation. De ce point de vue, l’identité n’est autre que *le résultat à la fois stable et provisoire, individuel et collectif, subjectif et objectif, biographique et structurel, des divers processus de socialisation qui, conjointement, construisent les individus et définissent les institutions* » (Dubar, 2015, p. 104-105). Cette définition d’identité « se justifie par la tentative de comprendre les identités et leurs éventuelles déchirures comme des produits d’une tension ou d’une contradiction interne au monde social lui-même (entre l’agir instrumental et communicationnel, le sociétaire et le communautaire, l’économique et le culturel, etc.) et non d’abord comme les résultats du fonctionnement psychique et de ses refoulement inconscients » (Dubar, 2015, p. 105).

<sup>361</sup> Nous empruntons ici l’expression de « fermeture de sens » à Jean-Claude Kaufmann, qui lui s’inspire de António Damasio – « l’identité est une fermeture et une fixation du sens de la vie, aux formes et aux modalités multiples. Elle est aussi une toute simple est indéfinissable sensation d’exister, réactivant les strates du cerveau les plus archaïques » (Damasio 2002, apud Kaufmann, 2004, p. 112). Nous pourrions aussi dire, que nous employons le sens de « fermeture de sens » à la manière du point de *suture* tel que Stuart Hall le définit : « j’utilise le terme *identité* pour désigner le point de jonction, le point de *suture*, entre d’un côté les discours et les pratiques qui tentent de nous *interpeller*, de nous parler pour nous rappeler à notre place de sujets sociaux de discours particuliers, et, de l’autre côté, les processus producteurs de subjectivité, qui nous construisent en tant que sujets pouvant être *parlés*. Les identités sont ainsi les points d’attachement temporaire aux positions de sujets que les pratiques discursives construisent pour nous » (Hall, 1996, p. 5-6). Nous utilisons la traduction proposée par Rogers Brubaker, dans *Au-delà de l’« identité »* (2001). De l’original : « *I use ‘identity’ to refer to the meeting point, the point of suture, between on the one hand the discourses and practices which attempt to ‘interpellate, speak to us or hail us into place as the social subjects of particular discourses, and on the other hand, the processes which produce subjectivities, which construct us as subjects which can be ‘spoken’. Identities are thus*

*(ré)hiérarchisation des (dés)appartenances*. Ici, dans un contexte particulier : le contexte de l'entretien. Plus qu'un lieu oblique offrant une vue biaisée sur le sujet, nous considérons, à l'instar de Jean-Claude Kaufmann, que l'entretien offre « une position privilégiée [au chercheur], en prise directe sur la construction sociale de la réalité à travers la personne qui parle en face de lui » (Kaufmann, 2016, p. 60). Ainsi, cette *modalité de (dés)appartenances* équivaut à une *(re)configuration identitaire* (« fermeture de sens ») que les participants forgent pour l'entretien (pour eux, pour nous et avec nous). Mais, bien évidemment (étant donné que les *modalités de (dés)appartenances* sont enchevêtrées) cette *(re)configuration identitaire* trouve correspondance dans les *sentiments de (dés)appartenances* (dans les conditions de l'action et l'agentivité de l'acteur). D'ailleurs, nous les appelons *Stratégies de (dés)appartenances* pour renforcer le rôle qu'elles jouent au niveau des conditions de l'action/agentivité de l'acteur (et vice-versa, il s'agit d'une relation dialectique).

**Figure 4 : Modèle explicatif du processus de *(re)configuration identitaire* et *modalités de (dés)appartenances* (sensation, sentiments et stratégies)**



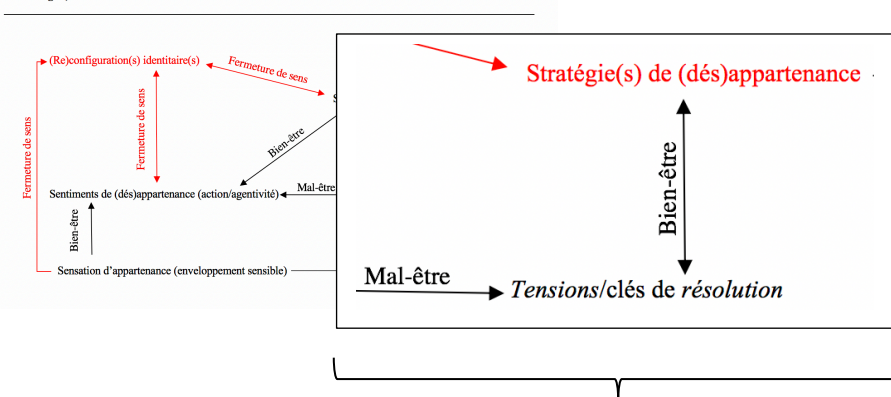
Rappelons notre question de recherche principale – *comment les Portugais de « seconde génération » au Luxembourg (re)construisent-ils, négocient-ils et accomplissent-ils leurs (dés)appartenances au cours du parcours de vie et quelle est le rôle joué par le pays*

*points of temporary attachment to the subject positions which discursive practices construct for us* » (Hall, 1996, p. 5-6).

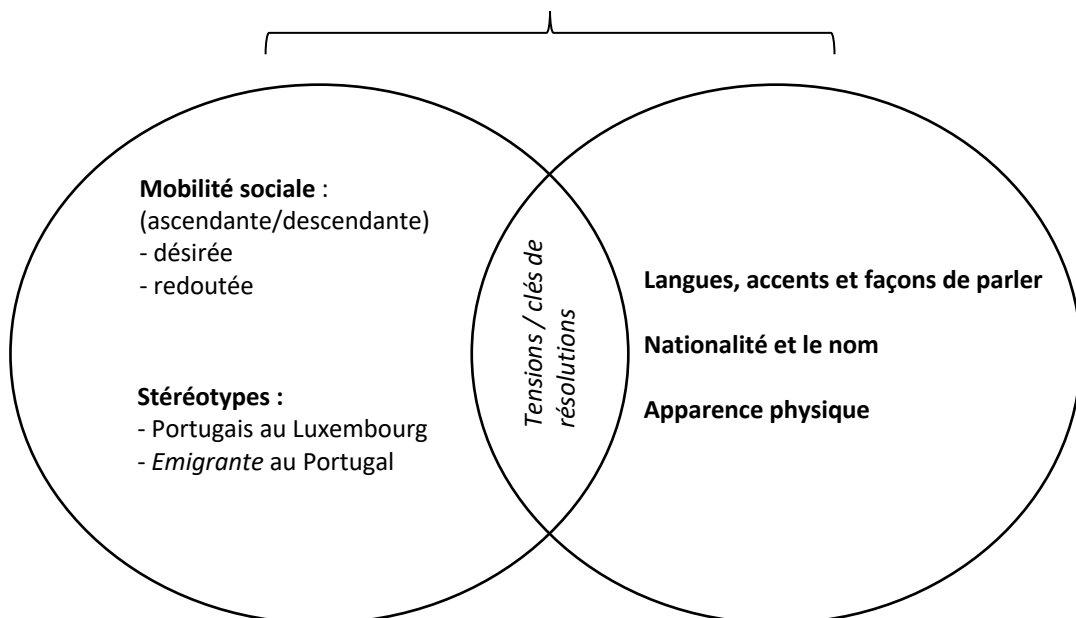
*d'origine* – impliquait avant tout saisir ce que pourrait être le « pays d'origine » pour nos participants (et ce, à partir d'une perspective transnationale, relationnelle et sur le parcours de vie). En ce sens, il est clair que ce qui s'est donné à voir porte principalement sur deux *référents de (dés)appartenance* : envers le Luxembourg et envers le pays d'origine et les *tensions* qui leurs sont associées (bien qu'une multiplicité d'autres *référents* et dynamique y soient impliqués). C'est dans ce contexte que nous observons les *stratégies de (dés)appartenance*.

**Figure 5 : Stratégies de (dés)appartenance des Portugais de « seconde génération » au Luxembourg**

**Schéma 1 : Processus de (re)configuration identitaire et modalités de (dés)appartenances (sensation, sentiments et stratégies)**



**Stratégies de (dés)appartenance : Déportugalisation et/ou luxembourgisiation**



*Luxembourgisiation, déportugalisation* ou encore *déluxembourgisiation* ou *portugalisation ; européanisation...* entre un sans nombre d'autres *stratégies* possibles. Au cours de notre travail, nous nous sommes concentrés sur les deux *stratégies de*

*(dés)appartenances* les plus mises en place (mises en récit) par nos participants, à savoir la *déportugalisation* et/ou la *luxembourgeoisation*.

## Conclusion : De la (ré)organisation et (ré)hiérarchisation des (dés)appartenances aux (re)configurations identitaires

On ne peut rester longtemps crispé sur ses anciens repères quand la vie vous a déjà fait différent. Car l'individu n'est nullement une entité, encore moins une entité stable, il est un processus, et la vie est un mouvement permanent. C'est au cœur de ce mouvement, inscrit dans le présent et tourné vers l'avenir que *je* est un autre. Le passé, aussi lourd et collant à la peau soit-il, n'est qu'une ressource. L'erreur la plus funeste étant de croire qu'il puisse dire qui l'on est. Il ne signale que des traces. *Je* est ailleurs. Par cet ailleurs il se fait plus intensément *je* (Kaufmann, 2008, p. 223).

Les *espaces-temps/cadres* d'expérience (cf. Partie II) et les *modalités de (dés)appartenance* (cf. Partie III), tels que nous les avons conceptualisés, visent à répondre à notre question de recherche principale : *Comment les Portugais de « seconde génération » au Luxembourg (re)construisent-ils, négocient-ils et accomplissent-ils leurs (dés)appartenances au cours du parcours de vie et quelle est le rôle joué par le pays d'origine ?* Ainsi, les *sensations, sentiments et stratégies de (dés)appartenances* qui ont été abordés au cours de notre travail concernent en particulier le pays d'origine. Cependant, bien d'autres *référents de (dés)appartenance* (multiples et enchevêtrés) sont (re)construits en permanence par nos participants au cours de leur vie. C'est pourquoi nous avons ressenti le besoin de placer le processus de *(re)construction des (dés)appartenance* au sein d'un processus plus large (celui de la *(re)configuration identitaire*), dont nous ne donnons à voir qu'une infime partie. Telle est aussi la raison pour laquelle nous ne faisons pas (totalement) correspondre les *stratégies de (dés)appartenance (déportugalisation et/ou luxembourgisiation)* et les autres *modalités de (dés)appartenance* avec le processus de *(re)configuration identitaire* (cf. Figure 4).

En effet, nous proposons un modèle théorique selon lequel une *(ré)organisation et (ré)hiérarchisation des référents de (dés)appartenance* (multiples et enchevêtrés) est continuellement mise à l'œuvre chez l'individu (dans le cadre des différentes *modalités de (dés)appartenance*) qui cherche à se donner du sens ; et avançons que chaque « fermeture de sens » correspond à une *(re)configuration identitaire*<sup>362</sup> (cf. Figure 4). De même que « devenir soi-même » ne veut rien dire (Kaufmann, 2008, p. 57). L'identité en tant qu'entité achevée n'existe pas.

---

<sup>362</sup> « L'identité est une fermeture et une fixation du sens de la vie, aux formes et aux modalités multiples. Elle est aussi une toute simple est indéfinissable sensation d'exister, réactivant les strates du cerveau les plus archaïques » (Damasio 2002, apud Kaufmann, 2004, p. 112).



Il faut définitivement abandonner l'idée que l'individu posséderait au fond de lui-même son être authentique et sa vérité. L'expression courante devenir « soi-même » ne signifie rien d'un point de vue scientifique. Elle est très répandue justement parce qu'elle correspond à une aspiration généralisée de l'époque, le rêve (impossible) d'une unité de soi enfin réalisée (Kaufmann, 2008, p. 57).

Une telle unité enfin réalisée et accomplie est impossible car l'individu est avant tout un « processus ouvert sur le présent et l'avenir, en reformulation permanente » (Kaufmann, 2008, p. 19), une « totalisation [continuellement] à l'œuvre » (Kaufmann, 2008, p. 19). Ainsi, l'« important n'est pas tant l'unité en elle-même que de fixer la croyance en l'unité, la croyance personnelle en sa propre unité (Kaufmann, 2008, p. 17). L'esquisse de modèle théorique que nous avons développé prétend avant tout expliquer le processus de *(re)construction des (dés)appartenances* au cours de la vie (cf. Figure 5) des Portugais de « seconde génération » et son articulation avec le processus de *(re)configuration identitaire* (cf. Figure 4). Mais avant d'arriver au modèle, un long chemin a été parcouru, sur lequel nous allons maintenant revenir.

Si nous sommes arrivée à l'explication d'un processus qui concerne tout individu – *de la (ré)organisation et (ré)hiérarchisation des (dés)appartenances à la (re)configuration identitaire* –, nous sommes cependant partie d'une condition spécifique : celle d'être enfant d'é(im)migrés. Généralement appelée de « seconde génération » dans la littérature en migration, cette catégorie concerne le plus souvent les individus nés au pays d'accueil (ou arrivés en bas âge) de parents immigrés. En approchant de manière compréhensive (et à partir du parcours de vie) les pratiques (trans)nationales des enfants d'é(im)migrés portugais de première génération au Luxembourg (et par conséquent, en la délimitant et définissant cette « seconde génération »), nous avons également pu saisir les « façons d'appartenir [*ways of belonging*] »<sup>363</sup>. C'est-à-dire, selon nous : les relations et les pratiques auxquelles les individus participent et qui bousculent leurs *sentiments de (dés)appartenance*. Nous avons donc commencé par organiser ces relations, pratiques et représentations selon trois *cadres*

---

<sup>363</sup> Tandis que « les façons d'être [*ways of being*] se réfèrent aux relations et pratiques sociales réelles auxquelles les individus participent plutôt qu'aux identités associées à leurs actions », les « façons d'appartenir [*ways of belonging*] se réfèrent à des pratiques qui signalent ou adoptent une identité qui démontre un lien conscient avec un groupe particulier » (Levitt & Glick-Schiller, 2004, p. 1010). Nous considérons qu'il est très difficile (sinon impossible) de dissocier (à chaque fois) ces deux pratiques, mais il est fort utile de considérer théoriquement cette distinction. En effet, les relations et pratiques sociales auxquelles les individus participent ne sont pas toujours associées/dissociées de l'« identité adoptée » ou plutôt, des *(dés)appartenances* qu'elles mobilisent : « les individus dans les champs sociaux transnationaux combinent des manières d'être et des manières d'appartenir différemment dans des contextes spécifiques » (Levitt & Glick-Schiller, 2004, p. 1010).

*d'expérience* principaux : 1) le chez-soi ; 2) l'école, les loisirs et le travail ; et, 3) les voyages<sup>364</sup>. À partir de la systématisation de ces *espaces-temps de (dés)appartenance* (cf. Partie II), conceptualisés en tant que *cadres d'expérience* (Goffman, 1991 [1971]), nous avons pu rendre compte de la manière dont ces dimensions de la vie sociale (pratiques et représentations, interactions et relations à l'échelle familiale, d'un quartier, nationale, transnationale, etc.) participaient au processus de *(re)configuration des (dés)appartenances* au cours du parcours de vie des Portugais de « seconde génération » au Luxembourg, « alimentant le sentiment de se sentir reconnu dans la société – et d'y avoir sa place – ou de s'en sentir exclu » (Santelli, 2016, p. 103-104) – ce qui correspond en grande partie à une définition possible de *(dés)appartenir*, dans le sens employé au cours de notre recherche.

Or, comme nous l'avons observé, bien que ces critères de définition préalables soient établis (être né au pays d'accueil (ou arrivé en bas âge) de parents immigrés), c'est la multiplicité et la variabilité des parcours qu'il est nécessaire de considérer lorsque l'on définit et délimite la « seconde génération » (cf. Chapitre 3) – « [l']approche par les parcours a, l'avantage d'intégrer des dimensions négligées jusqu'alors dans l'analyse des descendants d'immigrés, et qui apparaissent pourtant déterminantes. Il s'agit en particulier de la question de l'entourage et du cadre résidentiel, notamment durant la phase de jeunesse, mais aussi des pratiques transnationales [...] » (Santelli, 2016, p. 103-104).

En effet, grâce à notre approche (trans)nationale, relationnelle et fondée sur le parcours de vie, nous avons pu montrer qu'une « donne résidentielle » et une « donne technologique » avaient fortement infléchi les parcours de nos participants<sup>365</sup>, cela variant en fonction de la cohorte concernée<sup>366</sup>. Inclure la multiplicité et la variabilité des parcours au sein de la « seconde génération » portugaise au Luxembourg dans nos analyses nous a amenée à constater que le lieu de résidence et le contexte technologique avaient fortement conditionné les parcours des

---

<sup>364</sup> Au sein du *chez-soi*, les *sentiments de (dés)appartenances* sont bousculés dans une dynamique de *rapprochement-éloignement* ; au sein du deuxième cadre d'expérience, dans une dynamique d'*inclusion-exclusion* ; et, lors du troisième, d'*identification-différentiation*. Chaque dynamique n'est pas exclusive à un *espace-temps de (dés)appartenance* (cadre d'expérience), mais transversal à la totalité d'entre eux. Il s'agit d'une distinction théorique et artificielle qui nous permet d'articuler les manières dont les relations, pratiques (et représentations) bousculent les *sentiments de (dés)appartenance*. Bien que nous les présentions à chaque fois selon deux opposés, les dynamiques doivent être entendues comme des *continuum* (expérimentées dans de variables degrés).

<sup>365</sup> Ainsi que le parcours migratoire des parents ; la place occupée au sein de la fratrie ; de « tierces personnes » ; le lieu de résidence ; le contexte technologique ; et, le contexte socio-historique luxembourgeois et/ou portugais (cf. Chapitre 5). Ces facteurs sont interdépendants.

<sup>366</sup> À l'instar de Louis Chauvel (1998, 2010), nous pensons que parler de cohorte était beaucoup plus opérationnel que de parler de « génération ». En effet, nous considérons que le terme « génération » (comme celui d'« identité ») était plus incapacitant qu'utile à l'avancée de nos analyses., nous adoptons d'avantage le concept de « cohorte ».

participants ayant grandi dans les années 1970-80 et nous permet de montrer à quel point la donne résidentielle continue, dans une grande mesure, à déterminer le parcours des Portugais de « seconde génération » au Luxembourg (cf. Chapitre 5 et 6). Grandir dans un « quartier Luxembourgeois » ou grandir dans un « quartier portugais et/ou d’immigration » n’offre pas les mêmes chances et possibilités de réussite à l’école et *in fine*, professionnellement et dans la vie. Notons, qu’il ne s’agit pas tant des conséquences de vivre dans un quartier défavorisé (ce qui n’est souvent pas le cas) qu’en raison des expériences liées aux langues (surtout à son apprentissage) et à l’acquisition d’habitus déterminants. En effet, et comme l’explique Emmanuelle Santelli au sujet de descendants d’immigrés maghrébins en France, « le lieu de résidence est déterminant car, par un effet domino, il influe sur les autres étapes de la vie : la composition des élèves d’un établissement est déterminée par la carte scolaire, elle-même délimitée par le lieu de résidence, le type de scolarisation orientant les conditions d’accès au marché du travail. Ainsi, le parcours des descendants d’immigrés se trouve fortement infléchi par cette « donne résidentielle » (Santelli, 2016, p. 43-46 ; voir aussi Santelli, 2014). Au Luxembourg, étant donné la situation particulière concernant les langues (multilinguisme) et le rôle de barrière et de marqueur de distinction que représente souvent l’allemand pour les enfants d’é(im)migrés, le lieu de résidence peut avoir (par effet domino) des conséquences néfastes (ou avantageuses) sur leur progression scolaire<sup>367</sup> (cf. Chapitre 6).

En ce qui concerne leurs *sentiments de (dés)appartenance*, nous avons eu l’occasion d’observer qu’entre se sentir « étranger ici et là-bas » et être en « quête d’appartenance », le sentiment le plus souvent décrit par nos participants était le *sentiment de double (dés)appartenance* envers le Luxembourg et envers le Portugal. Ce sentiment est alimenté par des *tensions* dont nous avons identifié les principales sources et les *clés* mobilisées par nos participants en vue d’une *résolution* (du moins temporairement). Ainsi, deux types de *tensions* ont été identifiées : les stéréotypes dont nos participants se sentent cibles (ceux liés aux *Portugais au Luxembourg* et ceux liés à l’*émigrante* au Portugal) ; et, les tensions liées à l’incorporation et à la mobilité sociale (ascendante et/ou descendante ; envisagée et/ou redoutée), en particulier au Luxembourg (cf. Chapitre 9). Si la première *source de tensions* (les stéréotypes) est directement liée à la « division interne à l’identité : identité pour soi et identité

---

<sup>367</sup> Il est important de souligner encore une fois que d’autres facteurs jouent un rôle et s’articulent avec la « donne résidentielle » (le parcours migratoire des parents ; la place occupée au sein de la fratrie ; de « tierces personnes » ; le lieu de résidence ; le contexte technologique ; et, le socio-historique luxembourgeois et/ou portugais), pouvant même annuler les effets néfastes provoqué par le lieu de résidence (sur l’apprentissage des langues, par exemple) ou au contraire, engendré des difficultés, alors que le lieu de résidence est favorable (au succès scolaire, par exemple).

pour autrui » (Dubard, 2015, p. 104), d'autant plus forte que l'« identité pour autrui » renvoie à des catégories stéréotypées, dans le sens où le *regard de l'autre* renvoie une identité à laquelle nos participants ne s'identifient pas ; la deuxième *source de tensions*, à savoir l'incorporation et/ou la mobilité sociale, pousse les membres de la « seconde génération » à agir. Attardons-nous sur cette deuxième source de tensions.

Les *sentiments de (dés)appartenance* sont, en relation avec les démarches d'incorporation et la mobilité sociale, bousculés de trois manières : 1) quand le *background* migratoire constitue une barrière sociale (cf. langues, accents et façons de parler ; nationalité et nom ; apparence physique et styles) ; 2) dans le sens où les conditions socio-économiques (d'origine) peuvent conditionner les possibilités de (dé)construire, (re)construire et démultiplier leurs *référénts de (dés)appartenance*, par conséquent leurs possibilités de *(re)configuration identitaire* (dans le cas de conditions socioéconomiques défavorables, l'individu se trouve limité à « bricoler son identité », en recourant à un nombre limité de *référénts de (dés)appartenance*, tandis que dans des conditions favorables, il peut *voyager* par exemple, c'est-à-dire : se permettre d'expérimenter d'autres *espaces-temps autres* et démultiplier ainsi ses *référénts de (dés)appartenance*) ; 3) et, non moins important, l'incorporation et la mobilité sociale peuvent alimenter un conflit de loyauté chez les Portugais de « seconde génération » les amenant à redouter que leurs ascension dans l'échelle sociale s'accompagne de la perte de leur « *portuguesidade* », et d'une coupure avec leurs parents (qui n'est rien d'autre que le lien avec un milieu social d'origine) – ce qui est ressenti encore plus fortement en lien avec le *sentiment de reconnaissance* envers les parents (et, en conséquence, le *sentiment de fierté* envers ce *référént de (dés)appartenance* semble souvent constituer un contrepoids<sup>368</sup>). Avant de souligner le rôle de ces deux *sentiments* dans le processus de *(re)configuration identitaire*, notons que nous trouvons un support théorique chez Claude Dubar (2015) ; Jean-Claude Kaufmann (2004, 2008) ; et, Vincent Gaulejac (2016).

Détaillons ce dernier point qui, selon nous, est une des conclusions les plus importantes et intéressantes de notre recherche. Les *sentiments de (dés)appartenance* envers le pays d'origine des Portugais de « seconde génération » au Luxembourg sont mis à l'épreuve d'une mobilité sociale ascendante, ce qui engendre souvent un *mal-être* (dont la portée et intensité varient). Une mobilité sociale ascendante dicterait un éloignement de la classe sociale

---

<sup>368</sup> La situation opposée consiste à désirer une mobilité sociale ascendante et pour cela (dans certains cas), renier sa « *portuguesidade* », la « mettre de côté », comme souvent exprimé par nos participants (dans ces cas, bien que le *sentiment de reconnaissance* envers les parents puisse être ressenti et manifesté ; le *sentiment de fierté* envers le *référént de (dés)appartenance* au pays d'origine n'est plus mobilisé). Souvent ces deux stratégies s'alternent au cours du parcours de vie.

d'origine, qui est ici vécu comme un déchirement (en fonction des conditions socioéconomiques d'origine), comme l'éloignement d'un passé, d'une histoire, d'un parcours migratoire, d'un pays d'origine, voire comme une désolidarisation des parents eux-mêmes, une rupture entre deux mondes. Le changement de position sociale se fait ici dans des logiques contradictoires entre les groupes d'appartenance (Gaulejac, 2016). Nos participants expérimentent leurs liens avec leurs parents comme étant mis en jeu en raison de leur parcours scolaire et de la mobilité sociale ascendante qui en découle. L'accomplissement de leurs projets propres implique ainsi souvent une rupture identificatoire ; ils font l'expérience d'un conflit de loyauté et ont l'impression de trahir leurs parents (Gaulejac, 2016). Ces *tensions* (parmi d'autres) peuvent pousser l'individu à déployer des *stratégies de (dés)appartenances* tendant vers une *déportugalisation et/ou luxembourgisiation*.

La portée, intensité et fréquence selon lesquelles nos participants déploient ces *stratégies* varient au cours du parcours de vie. Tandis que l'enfance et le début de l'adolescence constituent les étapes de la vie pendant lesquelles le *réfèrent de (dés)appartenance* au pays d'origine est co(re)construit de manière plus intense, c'est en pleine adolescence et en début de vie adulte que les *stratégies de déportugalisation et/ou luxembourgisiation* semblent être déployées le plus fortement. Dans un tel contexte, nous observons que deux autres *sentiments* sont mobilisés en vue de compenser les *tensions* au niveau des *sentiments de (dés)appartenance* envers le pays d'origine : le *sentiment de fierté* envers ce *réfèrent* (alimenté, par exemple, par les victoires de l'équipe nationale de football portugais ; par les faits de l'Histoire du Portugal, etc.) ; et, le *sentiment de reconnaissance* envers les parents (qui, selon nos participants, se sont « sacrifiés » pour que eux réussissent dans la vie, ce qui se traduit souvent dans une mobilité sociale ascendante). Ce dernier leur permet, dans une certaine mesure, de *résoudre* (de faire contrepoids avec) le « conflit de loyauté » (Gaulejac, 2016), le sentiment d'avoir trahi leurs parents, leurs « origines » (ce sentiment varie ainsi en fonction des conditions socioéconomiques de bases – les plus faibles, le plus fort un « déchirement » est ressenti). Tandis que le *sentiment de fierté* est ressenti de manière plus intense pendant l'adolescence, le *sentiment de reconnaissance* est « construit » avec le temps, en fonction du vécu – ce n'est qu'à l'âge adulte que nos participants le développent.

Nous avons, au cours de notre thèse conceptualisé le processus de *(re)construction des sentiments de (dés)appartenances* envers le pays d'origine par les Portugais de « seconde génération » au Luxembourg, au cours de leur parcours de vie et avons tenté de l'intégrer dans un processus plus large – *(re)configuration identitaire*. L'argument principal étant celui de la multiplicité et de l'enchevêtrement des *réfèrents de (dés)appartenance*.

« L'origine étrangère est une origine parmi d'autres, elle est une facette de leur identité : les individus ne peuvent être réduits à cette dimension, l'origine étrangère est un aspect parmi de nombreux autres. Qu'elle soit valorisée, occultée, oubliée, décriée, vécue comme quelque chose de honteux ou revendiquée selon les moments, les individus peuvent se référer ou non à cette caractéristique, être perçus par ce prisme ou non. En aucun cas, elle ne peut être substantialisée, i.e. en soi définir les individus » (Santelli, 2016, p. 17).

En effet, parler d'une appartenance et d'une identité au singulier (en tant qu'entités fixes, immuables et achevées) limiterait notre approche (pour ne pas dire : serait complètement erroné) ; en revanche, les aborder comme des processus – de *(re)configuration des sentiments de (dés)appartenance* et *(re)configuration identitaire* – nous a permis de voir et de comprendre de manière approfondie les dynamiques sociales et les tensions qui les sous-tendaient. Comme le souligne Emmanuelle Santelli, « l'origine étrangère [...] ne peut être substantialisée » (Santelli, 2016, p. 17), non seulement au niveau politique mais aussi et surtout au niveau académique. Ce qui rejoint la proposition de Janine Dahinden de déconstruire l'essentialisation et la catégorisation caractéristique du nationalisme méthodologique (Dahinden, 2008, p. 56), de « dé-migrantiser [*'de-migrantize'*] la recherche sur les migrations et l'intégration » (Dahinden, 2016, p. 2207). Tout en donnant à voir le rôle du « pays d'origine » dans les pratiques (trans)nationales et dans la *(re)construction des sentiments de (dés)appartenance* au cours du parcours de vie des Portugais de « seconde génération » au Luxembourg, nous avons surtout voulu montrer qu'il s'agissait d'un *réfèrent de (dés)appartenance* parmi une multiplicité d'autres (enchevêtrés).

Ainsi, notre modèle théorique suggère que l'individu voit ses *sentiments de (dés)appartenance* bousculés en raison de *tensions* multiples et variées, mais que, de par son agentivité, il *(ré)organise* et *(ré)hiérarchise* ses *réfèrents de (dés)appartenances* (multiples et enchevêtrés), opérant des *(re)configurations identitaires*. Pour arriver à ce modèle nous sommes donc partie du cas des Portugais de « seconde génération » au Luxembourg et de deux de leurs *stratégies de (dés)appartenance*. Il est complètement impossible de rendre compte de ces processus (*(re)configurations identitaires*) dans leur totalité. D'une part, en raison des limitations que le cadre spécifique de recherche impose (p.ex., la question de recherche, la méthodologie adoptée, l'encadrement théorique, etc.), d'autre part et surtout, parce que « l'individu est [lui-même] un processus » (Kaufmann, 2008, p. 19) et est en *(re)construction* permanente. Mais plutôt que de considérer le cadre de recherche comme une limitation, nous préférons y voir une porte ouverte sur la connaissance et la compréhension d'un phénomène

auquel nous portons un intérêt particulier et rejoignons Elizabeth Bott quand elle soutient qu'il « est difficile de décider quoi étudier et par où commencer dans une situation très complexe où il y a beaucoup de variations et où chaque comportement est affecté par une multitude de facteurs. [...] Entre succomber à la confusion ou choisir une explication simple mais fausse. Nous avons décidé de succomber à la confusion en espérant que ce serait temporaire » (Bott, 1957, p. 8-9 *apud* Heath *et al.*, 2009, p. 659).

## Références bibliographiques

- Albert, I., Ferring, D. & Michels, T. (2013). Intergenerational family relations in Luxembourg: Family values and intergenerational solidarity in Portuguese immigrant and Luxembourgish families. *European Psychologist*, 18(1), 59-69.
- Altissimo, A. (2016). Combining egocentric network maps and narratives: an applied analysis of qualitative network map interviews. *Sociological Research Online*, 21(2), 1-13.
- Altissimo, A., Bartels, A., & Herz, A. (2019). How organisations structure transnational youth mobility: a network approach. In S. M. Weber, I. Truschkat, C. Schröder, L. Peters, & A. Herz (Eds.), *Organisation und Netzwerke: Beiträge der Kommission Organisationspädagogik* (pp. 197-206). Wiesbaden: Springer Fachmedien Wiesbaden.
- Anderson, B. (2006). *Imagined communities: Reflections on the origin and spread of nationalism*. London: Verso Books.
- Anthias, F. (2007). Ethnic ties: social capital and the question of mobilisability. *The Sociological Review*, 55(4), 788-805.
- Antonucci, T. C. (1986). Hierarchical mapping technique. *Generations: Journal of the American Society on Aging*, 10(4), 10-12.
- Antunes da Cunha, M. (2009). *Les Portugais de France face à leur télévision: Médias, migrations et enjeux identitaires*. Rennes: Presses universitaires de Rennes.
- Araújo, E., & Ferreira, F. (2013). A “Fuga de Cérebros”: um discurso multidimensional. In E. Araújo, M. Fontes & S. Bento (Eds.), *Para um debate sobre Mobilidade e Fuga de Cérebros* (pp. 58-82). Braga: Centro de Estudos de Comunicação e Sociedade.
- Aubert, L. (2007). Le goût musical, marqueur d'identité et d'altérité. *Cahiers d'ethnomusicologie. Anciennement Cahiers de musiques traditionnelles*, 20, 29-38.
- Bagaoui, R. (2009). La sociologie relationnelle comme principes structurants et comme théories sociales. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 5(1), 25-29.



- Baldassar, L. (2001). *Visits home: Migration experiences between Italy and Australia*. Melbourne: Melbourne University Press.
- Baldassar, L. (2011). Italian migrants in Australia and their relationship to Italy: Return visits, transnational caregiving and the second generation. *Journal of Mediterranean Studies*, 20(2), 255-282.
- Baldassar, L. (2015). Guilty feelings and the guilt trip: Emotions and motivation in migration and transnational caregiving. *Emotion, Space and Society*, 16, 81-89.
- Baldassar, L., Baldock, C. V., & Wilding, R. (2007). *Families caring across borders: Migration, ageing and transnational caregiving*. Basingstoke, England; New York, United States: Palgrave Macmillan.
- Baldassar, L. Kilkey, M., Merla, L. & Wilding, R. (2016). Transnational families, care and wellbeing. In F. Thomas (Ed.), *Handbook of Migration and Health* (pp. 477-497). Cheltenham, UK: Edward Elgar Publishing.
- Baldassar, L., & Merla, L. (Eds.), (2014). *Transnational families, migration and the circulation of care: Understanding mobility and absence in family life*. New York: Routledge.
- Baldock, C. (2000). Migrants and their parents caregiving from a distance. *Journal of Family Issues*, 21(2), 205-224.
- Balogun, O. M. (2011). No necessary trade-off: Context, life course, and social networks in the identity formation of second-generation Nigerians in the USA. *Ethnicities*, 11(4), 436-466.
- Basu P. (2004) Route metaphors of 'roots-tourism' in the Scottish Highland diaspora. In S. Coleman & J. Eade (Eds.), *Reframing Pilgrimage. Cultures in motion* (pp. 150-174). London: Routledge.
- Basu, P. (2007). *Highland homecomings: Genealogy and heritage tourism in the Scottish diaspora*. London: Routledge.
- Basch, L., Schiller, N. G., & Blanc, C. S. (1994). *Nations unbound: Transnational projects, postcolonial predicaments, and deterritorialized nationstates*. London: Routledge.

- Beck, U. (2006). *Qu'est-ce que le cosmopolitisme?* Paris: Aubier.
- Becker, H. S. (1973). *Outsiders: Studies in the sociology of deviance*. New York, NY: Free Press.
- Becker, H. S. (2002). *Les ficelles du métier: Comment conduire sa recherche en sciences sociales*. Paris: La Découverte.
- Beirão, D. (1999). *Les Portugais du Luxembourg: Des familles racontent leur vie*. Paris: CIEMI.
- Berg, M. L., & Eckstein, S. (2009). Introduction: Reimagining migrant generations. *Diaspora: A Journal of Transnational Studies*, 18(1), 1-23.
- Bernardi, L. (2011). A mixed-methods social networks study design for research on transnational families. *Journal of Marriage and Family*, 73(4), 788-803.
- Besse-Patin, B. (2017). Un petit tour d'induction analytique. *Hal archives-ouvertes.fr*. Retrieved from <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01465287/document>.
- Bhimji, F. (2008). Cosmopolitan belonging and diaspora: Second-generation British Muslim women travelling to South Asia. *Citizenship Studies*, 12(4), 413-427.
- Bidart, C., Degenne, A., & Grossetti, M. (2011). *La vie en réseau : Dynamique des relations sociales*. Paris: Presses universitaires de France.
- Blanchet, P. (2016). *Discriminations: Combattre la glottophobie*. Paris: Éditions Textuel (Collection Petite Encyclopédie critique).
- Blumer, H. (1969). *Symbolic interaction, perspective and method*. Englewood Cliff, NJ: Prentice Hall.
- Bolognani, M. (2007). The myth of return: Dismissal, survival or revival? A Bradford example of transnationalism as a political instrument. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 33(1), 59-76.
- Bott, E. (1957). *Family and social network*. London: Tavistock Publications.
- Bourdieu, P. (2001 [1982]). *Langage et pouvoir symbolique*. Paris : Éditeur Points.

- Bourdieu, P. & Wacquant, J. D. (1992). *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*. Paris: Éditions du Seuil (Collection « Libre Examen »).
- Bryant, A. & Charmaz, K. (2007). Grounded theory in historical perspective: An epistemological account. In A. Bryant & K. Charmaz (Eds.), *The sage handbook of grounded theory* (pp. 31-57). London: Sage.
- Bryant, A., & Charmaz, K. (Eds.), (2011). *The sage handbook of grounded theory*. London: Sage.
- Bryceson, D. F., & Vuorela, U. (2002). *The transnational family: new European frontiers and global networks*. Oxford, New York: Berg.
- Butler, R. (2003). Relationships between tourism and diasporas influences and patterns. *Espace Populations Sociétés*, 21(2), 317-326.
- Cabral, A. (2003). Profils de jeunes d'ascendance portugaise de retour au Portugal: Expression linguistique et hétéro-image. *Recherches en anthropologie au Portugal*, 1, 79-85.
- Carling, J., Menjivar, C., & Schmalzbauer, L. (2012). Central themes in the study of transnational parenthood. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 38(2), 191-217.
- Céfaï, D. (2003). *L'Enquête de terrain*. Paris: La Découverte.
- Charbit Y., Hily M.-A. & Poinard, M. (1997). *Le va-et-vient identitaire. Migrants portugais et villages d'origine*. Paris: PUF Presses Universitaires de France.
- Charmaz, K. (2006). *Constructing grounded theory: a practical guide through qualitative analysis*. London: Sage.
- Charmaz, K. (2008). Constructionism and the Grounded Theory. In J. A. Holstein & J. F. Gubrium (Eds.), *Handbook of constructionist research* (pp. 397-412). New York: Guilford Press.
- Chauvel, L. (1998). *Le destin des générations. Structure sociale et cohortes en France du XXème siècle*. Paris: Quadrige/PUF
- Chauvel, L. (2010). *Le destin des générations. Structure sociale et cohortes en France du XXème siècle aux années 2010*. Paris: Quadrige/PUF

- Clark, A. (2007). Understanding communities: a review of networks, ties, and contacts. *ESRC NCRM*. Retrieved from [http://eprints.ncrm.ac.uk/469/1/0907\\_understanding\\_community.pdf](http://eprints.ncrm.ac.uk/469/1/0907_understanding_community.pdf).
- Coles, T. & Timothy, D. J. (Eds.), (2004). *Tourism, Diasporas, and Space*. London. UK: Routledge.
- Conway, D., Potter, R. B., & Bernard, G. S. (2009). Repetitive visiting as a pre-return transnational strategy among youthful Trinidadian returnees. *Mobilities*, 14(2), 249-273.
- Cordeiro A. (2002). Le va-et-vient des Portugais em Europe. *Revue Projet*, 4(272), 63-68.
- Correia, S. V. (2013). *Les Portugais du Luxembourg : questions sur la transmission intergénérationnelle de la langue et de la culture d'origine*. Luxembourg: Éditions Lëtzebuenger Land.
- Coulmont, B. (2014). *La Sociologie des prénoms*. Paris: Éditeur La Découverte (Collection: Repères).
- Coulmont, B. (2016). *Changer de prénom. De l'identité à l'authenticité*. Lyon: Presses universitaires de Lyon.
- Crossley, N., Bellotti, E., Edwards, G., Everett, M. G., Koskinen, J., & Tranmer, M. (2015). *Social network analysis for ego-nets: social network analysis for actor-centred networks*. London: SAGE Publications.
- Dahinden, J. (2005). Contesting transnationalism? Lessons from the study of Albanian migration networks from former Yugoslavia. *Global Networks*, 5(2), 191-208.
- Dahinden, J. (2008). Deconstructing mythological foundations of ethnic identities and ethnic group formation: Albanian-Speaking and New Armenian immigrants in Switzerland. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 34(1), 55-76.
- Dahinden, J. (2009). Are we all transnationals now? Network transnationalism and transnational subjectivity: the differing impacts of globalization on the inhabitants of a small Swiss city. *Ethnic and Racial studies*, 32(8), 1365-1386.

- Dahinden, J. (2012). Transnational belonging, non-ethnic-forms of identification, and diverse mobilities: Rethinking migrant integration? In M. Messer, R. Schroeder, & R. Wodak (Eds.), *Migrations: interdisciplinary perspectives* (pp. 117-128). Vienna; New York: Springer.
- Dahinden, J. (2016). A plea for the ‘de-migranticization’ of research on migration and integration.’ *Ethnic and Racial Studies*, 39(13), 2207-2225.
- Damasio, A. R. (2002). *Le Sentiment même de soi. Corps, émotions, conscience*. Paris: Editeur Odile Jacob.
- De Certeau, M., Giard, L., & Mayol, P. (1994). *L’Invention du Quotidien 2. Habiter, cuisine*. Paris: Éditions Gallimard.
- DeHanas, D. N. (2013). Of Hajj and home: Roots visits to Mecca and Bangladesh in everyday belonging. *Ethnicities*, 13(4), 457-474.
- Den Besten, O. (2010). Local belonging and ‘geographies of emotions’: Immigrant children’s experience of their neighbourhoods in Paris and Berlin. *Childhood*, 17(2), 181-195.
- Dépelteau, F. (2013). What Is the Direction of the “Relational Turn”? In C. Powell & F. Dépelteau (Eds.), *Conceptualizing Relational Sociology: Ontological and Theoretical Issues* (pp. 163-185), New York: Palgrave Macmillan.
- Dépelteau, F. (Ed.) (2018). *The Palgrave Handbook of Relational Sociology*. Cham, Switzerland: Palgrave Macmillan.
- Derder, P. (2014). Les descendants de l’immigration sont déracinés. In Peggy D. *Idées reçues sur les générations issues de l’immigration* (pp. 53- 59). Paris: Le Cavalier Bleu Éditions.
- Diminescu, D. (2002). Les migrations à l’âge des nouvelles technologies. *Hommes & Migrations*, 1240, 6-9.
- Diminescu, D. (2005). Le migrant connecté: pour un manifeste épistémologique. *Migrations Société*, 17(102), 275-292.

- Donati, P. (2004). La relation comme objet spécifique de la sociologie. *Revue du MAUSS*, 24(2), 233-254.
- Donati, P. (2007). Birth and development of the relational theory of society: a journey looking for a deep 'relational sociology'. *Relational Studies in Sociology*, Papers online. Retrieved from [https://www.relationalstudies.net/uploads/2/3/1/5/2315313/donati\\_birth\\_and\\_development\\_of\\_the\\_relational\\_theory\\_of\\_society.pdf](https://www.relationalstudies.net/uploads/2/3/1/5/2315313/donati_birth_and_development_of_the_relational_theory_of_society.pdf).
- Donati, P. (Ed.), (2011). *Relational sociology: A new paradigm for the social sciences*. London: New York: Routledge.
- Donati, P., & Archer, M. S. (2015). *The relational subject*. Cambridge, United Kingdom: Cambridge University Press.
- Dubar, C. (2015). *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*. Paris: Armand Colin (Collection U).
- Dubar, C. & Thoemmes, J. (Dirs.) (2013a). *Les temporalités dans les sciences sociales*. Toulouse : Octarès Éditions (Collection Temporalités: Travail et Sociétés).
- Dubar, C. & Thoemmes, J. (dirs.) (2013b). Introduction. Les sciences sociales face aux temporalités. In C. Dubar & Thoemmes, J. (Dirs.), *Les temporalités dans les sciences sociales* (pp. 7-12). Toulouse : Octarès Éditions (Collection Temporalités: Travail et Sociétés).
- Dürschmidt, J., Lantermann, S., Schönewolf, A., Edwards, R., Gillies, V., & Reynolds, T. (2010). Families, social capital and migration in time and space: An exploration of strategies of getting by and getting ahead in comparative context – Germany and Britain. *Working paper n° 28*. Retrieved from [https://www.lsbu.ac.uk/\\_data/assets/pdf\\_file/0003/9336/families-social-capital-migration-research-working-paper.pdf](https://www.lsbu.ac.uk/_data/assets/pdf_file/0003/9336/families-social-capital-migration-research-working-paper.pdf).
- Eckstein, S. (2002). On deconstructing and reconstructing the meaning of immigrant generations. In P. Levitt & M. C. Waters (Eds.), *The changing face of home. The transnational lives of the second generation* (pp. 211-215). New York: Russell Sage Foundation

- Eckstein, S., & Barberia, L. (2002). Grounding immigrant generations in history: Cuban Americans and their transnational ties1. *International Migration Review*, 36(3), 799-837.
- Edwards, G. (2010). Mixed-method approaches to social network analysis. *ESRC NCRM*. Retrieved from <http://eprints.ncrm.ac.uk/842/>.
- Elder Jr., G. H. (1995). The life course paradigm: Social change and individual development. In P. Moen, G. H. Elder Jr. & K. Lüscher (Eds.), *Examining lives in context: Perspectives on the ecology of human development* (pp. 101-139). Washington, DC, US: American Psychological Association.
- Elder Jr., G. H., Johnson, M. K., & Crosnoe, R. (2003). The emergence and development of life course theory. In Jeylan T. Mortimer & Michael J. Shanahan (Eds.), *Handbook of the life course* (pp. 3-19). New York: Kluwer Academic/Plenum Publishers.
- Elias N. (1993) *Engagement et distanciation* (Traduit par Michèle Hulin). Paris: Fayard.
- Ellis, M., & Almgren, G. (2009). Local contexts of immigrant and second-generation integration in the United States. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 35(7), 1059-1076.
- Emirbayer, M. (1997). Manifesto for a relational sociology. *American Journal of Sociology*, 103(2), 281–317.
- Emmel, N., & Clark, A. (2009). The methods used in connected lives: Investigating networks, neighbourhoods and communities. *ESRC NCRM*. Retrieved from [http://eprints.ncrm.ac.uk/800/1/2009\\_connected\\_lives\\_methods\\_emmel\\_clark.pdf](http://eprints.ncrm.ac.uk/800/1/2009_connected_lives_methods_emmel_clark.pdf).
- Erdal, M. B. (2013). Migrant transnationalism and multi-layered integration: Norwegian-Pakistani migrants' own reflections. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 39(6), 983-999.
- Erdal, M. B., & Oeppen, C. (2013). Migrant balancing acts: Understanding the interactions between integration and transnationalism. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 39(6), 867-884.
- Ertel, C., & Engel de Abreu, P. M. J. (2016). *Do L1 oral language skills predict reading in L3?* Paper presented at the SSSR meeting. Porto. Portugal.

- Espiritu, Y.L. & Tran, T. (2002). "Viet Nam, Nuoc Toi": Vietnamese Americans and transnationalism. In P. Levitt & M. C. Waters (Eds.), *The changing face of home. The transnational lives of the second generation* (pp. 367-398). New York: Russell Sage Foundation.
- Evergeti, V., & Zontini, E. (2006). Introduction: Some critical reflections on social capital, migration and transnational families. *Ethnic and Racial Studies*, 29(6), 1025-1039.
- Fehlen, F. (2009). Une enquête sur un marché linguistique multilingue en profonde mutation. Luxemburgs Sprachenmarkt im Wandel. BaleineBis. SESOPI, Centre Intercommunautaire, n° 12. Luxembourg: RED. Retrieved from : <http://www.cefis.lu/resources/RED12.pdf>.
- Fleury, C. (2010). Les attitudes et les pratiques de solidarité intergénérationnelle des immigrants portugais du Luxembourg: Une étude comparative. *CEPS/INSTEAD Working Paper* n°24. Retrieved from <https://statistiques.public.lu/catalogue-publications/working-papers-CEPS/2010/24-2010.pdf>.
- Foner, N. (2002). Second Generation Transnationalism, Then and Now. In P. Levitt & M. C. Waters (Eds.), *The changing face of home. The transnational lives of the second generation* (pp. 242-252). New York: Russell Sage Foundation
- Fortier, A. M. (2000). *Migrants' belongings: migrants and minorities in contemporary Europe*. Oxford: Berg.
- Fouron, G. & Glick-Schiller, N. (2002). The generation of identity : Redefining the second generation within a transnational social field. In P. Levitt & M. C. Waters (Eds.), *The changing face of home. The transnational lives of the second generation* (pp. 168-208). New York: Russell Sage Foundation.
- Fox, J. E., & Jones, D. (2013). Migration, everyday life and the ethnicity bias. *Ethnicities*, 13(4), 385-400.



- Gaillard A.M. & Gaillard J. (1998). *International migration of the highly qualified: A bibliographic and conceptual itinerary*. Staten Island, NY: Center for Migration Studies
- Gaulejac, V. (2016 [1987]). *La névrose de classe. Trajectoire sociale et conflits d'identité*. Paris : Éditions Payot & Rivages.
- Geertz, C. (2003). La description dense. Vers une théorie interprétative de la culture. In D. Céfai, *L'Enquête de Terrain* (pp. 208-233). Paris: La Découverte.
- Gherghel, A., & Saint-Jacques, M.-C. (2013). *La théorie du parcours de vie (life course): Une approche interdisciplinaire dans l'étude des familles*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Gifford, S. M., & Wilding, R. (2013). Digital escapes? ICTs, settlement and belonging among Karen youth in Melbourne, Australia. *Journal of Refugee Studies*, 26(4), 558-575.
- Gil, J. (2005). *Portugal, hoje: o medo de existir*. Lisboa: Relógio D'Água.
- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (2010). *La découverte de la théorie ancrée: Stratégies pour la recherche qualitative* (Traduit par Marc-Henry Soulet & Kerralie Œuvray). Paris: Armand Colin.
- Glick-Schiller, N. (2005). Blood and belonging: Long-distance nationalism and the world beyond. In S. McKinnon & S. Silverman (Eds.), *Complexities: beyond nature and nurture* (pp. 448-467). Chicago: University of Chicago Press.
- Glick-Schiller, N., Basch, L. & Blanc-Szanton, C. (1992). Transnationalism: A new analytical framework for understanding migration. In Glick-Schiller, N., Basch, L. & Blanc-Szanton, C. (Eds.), *Towards a Transnational Perspective on Migration. Race, Ethnicity, and Nationalism Reconsidered* (vol. 645, pp. 1-24). New York: The New York Academy of Sciences.
- Glick-Schiller, N., Basch, L. & Blanc-Szanton, C. (1995). From immigrant to transmigrant: Theorizing transnational migration. *Anthropological Quarterly*, 68(1), pp. 48-63.

- Glick-Schiller, N. G., & Çağlar, A. (2009). Towards a comparative theory of locality in migration studies: Migrant incorporation and city scale. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 35(2), 177-202.
- Glick-Schiller, N. G., Çağlar, A., & Guldbrandsen, T. C. (2006). Beyond the ethnic lens: Locality, globality, and born-again incorporation. *American Ethnologist*, 33(4), 612-633.
- Glick-Schiller, N., & Fouron, G. (1999). Terrains of blood and nation: Haitian transnational social fields. *Ethnic and Racial Studies Volume*, 22(2), pp. 340-366.
- Goffman, E. (1991 [1971]). *Les cadres de l'expérience* (Traduit par Isaac Joseph, Michel Dartevelle & Pascale Joseph). Paris: Les Éditions de Minuit.
- Gonçalves, A. (1996). *Imagens e Clivagens. Os Residentes face aos Emigrantes*. Porto: Edições Afrontamento.
- Graf, S. (2016). Diaspora tourism and the negotiation of belonging: journeys of young second-generation Eritreans to Eritrea. *Ethnic and Racial Studies*, 40(15), 2710-2727.
- Grasmuck, S., & Hinze, A. M. (2016). Transnational heritage migrants in Istanbul: second-generation Turk-American and Turk-German 'Returnees' in their parents' homeland. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 42(12), 1959-1976.
- Hall, S. (1996). Introduction: Who Needs "Identity"? In Stuart H. & Paul du G. (Dirs.), *Questions of Cultural Identity*. London: Sage.
- Haller, W., & Landolt, P. (2005). The transnational dimensions of identity formation: Adult children of immigrants in Miami. *Ethnic and Racial Studies*, 28(6), 1182-1214.
- Heath, H. & Cowley, S. (2004). Developing a grounded theory approach: a comparison of Glaser and Strauss. *International Journal of Nursing Studies*, 41, 141-150.
- Heath, S., Fuller, A., & Johnston, B. (2009). Chasing shadows: defining network boundaries in qualitative social network analysis. *Qualitative Research*, 9(5), 645-661.

- Hartmann, C. (1988). Coexistence conflictuelle ou harmonieuse?. In *Cahiers luxembourgeois*, 35, 102-113.
- Heinich, N. (1999). *L'épreuve de la grandeur: prix littéraires et reconnaissance*. Paris: Éditions La Découverte.
- Heinich, N. (2002). *La Sociologie de Norbert Elias*. Paris: La Découverte (Collection Repères).
- Herz, A. (2015). Relational constitution of social support in migrants' transnational personal communities. *Social Networks*, 40, 64-74.
- Herz, A., & Olivier, C. (2012a). Transnational Social Network Analysis. *Transnational Social Review*, 2(1), 11-29.
- Herz, A., & Olivier, C. (2012b). Transnational Social Networks – Current Perspectives. *Transnational Social Review*, 2(2), 115-119.
- Herz, A., Peters, L., & Truschkat, I. (2014). How to do qualitative structural analysis: The qualitative interpretation of network maps and narrative interviews. *Forum Qualitative Sozialforschung / Forum: Qualitative Social Research*, 16(1/9). Retrieved from <http://www.qualitative-research.net/index.php/fqs/article/view/2092/3905>.
- Hily, M.-A. & Oriol, M. (1993). Deuxième génération portugaise : la gestion des ressources identitaires. *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 9(3), 81-93.
- Hily, M. A., & Poinard M. (1987). L'enseignement de la langue d'origine aux jeunes portugais en France: un aperçu sur les politiques linguistiques. *Bulletin du Centre d'étude des plurilinguismes*, 10, 103-108.
- Hobsbawm, E. & Ranger, T. (1983). *The invention of tradition*. New York: Cambridge University Press.
- Hollstein, B. (2011). Qualitative approaches. In J. Scott & P. J. Carrington (Eds.), *The sage handbook of social network analysis* (pp. 404-416). Thousand Oaks, CA: SAGE.

- Huang, W.-J., Ramshaw, G. & Norman, W.C. (2016). Homecoming or tourism? Diaspora tourism experience of second-generation immigrants. *Tourism Geographies*, 18(1), 59-79.
- Itzigsohn, Jose, Cabral, C. D., Medina, E. H., & Vazquez, O. (1999). Mapping Dominican transnationalism: narrow and broad transnational practices. *Ethnic and Racial Studies*, 22(2), 316-339.
- Jack, S. L. (2010). Approaches to studying networks: Implications and outcomes. *Journal of Business Venturing*, 25(1), 120–137.
- Jenkins, R. (1996). *Social identity*. London: Routledge.
- Jones-Correa, M. (2002). The study of transnationalism among the children of immigrants: Where we are and where we should be headed. In P. Levitt & M. C. Waters (Eds.), *The changing face of home. The transnational lives of the second generation* (pp. 221-241). New York: Russell Sage Foundation.
- Karl, U., Ramos, A. C., & Kühn, B. (2017). Older migrants in Luxembourg – care preferences for old age between family and professional services. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 43(2), 270-286.
- Kasinitz, P. (2002). Transnationalism and the Children of Immigrants in Contemporary New York. In P. Levitt & M. C. Waters (Eds.), *The changing face of home. The transnational lives of the second generation* (pp. 96-122). New York: Russell Sage Foundation.
- Katz, J. (2001). Analytical induction. In Smelser N. & Baltes, P. (Eds.) *International Encyclopaedia of the Social and Behavioural Sciences* (pp. 480-484). Oxford: Elsevier.
- Kaufmann, J.-C. (2001). *Ego. Pour une sociologie de l'individu*. Paris: Nathan.
- Kaufmann, J.-C. (2004). *Une théorie de l'identité*. Paris: A. Colin (Collection Individu et société).
- Kaufmann, J.-C. (2008). *Quand Je est un autre: Pourquoi et comment ça change en nous*. Paris: A. Colin.
- Kaufmann, J.-C. (2016). *L'entretien compréhensif*. Paris: Armand Colin.

- Kibria, N. (2002). Of blood, belonging, and homeland trips: Transnationalism and identity among second-generation Chinese and Korean Americans. In P. Levitt & M. C. Waters (Eds.), *The changing face of home. The transnational lives of the second generation* (pp. 96-122). New York: Russell Sage Foundation.
- King, B. (1994). What is ethnic tourism? An Australian perspective. *Tourism Management*, 15(3), 173-176.
- King, R. (2011). Return migration of the next generations: 21st century transnational mobility. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 37(10), 1703-1704.
- King, R., & Christou, A. (2010). Cultural geographies of counter-diasporic migration: perspectives from the study of second-generation 'returnees' to Greece. *Population, Space and Place*, 16(2), 103-119.
- King, R. Christou, A. & Ahrens, J. (2011). 'Diverse Mobilities': Second generation Greek-Germans engage with homeland as children and as adults. *Mobilities*, 6(4), 483-501.
- King, R., & Christou, A. (2014). Second-generation "return" to Greece: new dynamics of transnationalism and integration. *International Migration*, 52(6), 85-99.
- Kivisto, P. (2001). Theorizing transnational immigration: a critical review of current efforts. *Ethnic and Racial Studies*, 24(4), 549-577.
- Klimt, A. (2002). Investigating Portugueseness: Reflections on recent ethnographic approaches. *Diaspora: A Journal of Transnational Studies*, 11(2), 277-293.
- Knox, H., Savage, M., & Harvey, P. (2006). Social networks and the study of relations: networks as method, metaphor and form. *Economy and Society*, 35(1), 113-140.
- Laflamme, S. (1995). *Communication et émotion: Essai de microsociologie relationnelle*. Paris: Editions L'Harmattan.
- Le Gall, J. (2005). Familles transnationales : bilan des recherches et nouvelles perspectives. *Les Cahiers du Gres*, 5(1), 29-42.

- Levitt, P. (2001a). *The Transnational Villagers*. Berkeley: University of California Press.
- Levitt, P. (2001b). Transnational migration: taking stock and future directions. *Global Networks*, 1(3), 195-216.
- Levitt, P. (2002). The ties that change: Relations to the ancestral home over the life cycle. In P. Levitt & M. C. Waters (Eds.), *The changing face of home. The transnational lives of the second generation* (pp. 123-144). New York: Russell Sage Foundation.
- Levitt, P. (2009). Roots and routes: Understanding the lives of the second generation transnationally. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 35(7), 1225-1242.
- Levitt, P., & Jaworsky, B. N. (2007). Transnational migration studies: Past developments and future trends. *Annual Review of Sociology*, 33(1), 129-156.
- Levitt, P., & Glick-Schiller, N. (2004). Conceptualizing simultaneity: A transnational social field perspective on society. *International Migration Review*, 38(3), 1002-1039.
- Levitt, P., & Waters, M. C. (Eds.), (2002a). *The changing face of home. The transnational lives of the second generation*. New York: Russell Sage Foundation.
- Levitt, P., & Waters, M. C. (2002b). Introduction. In P. Levitt & M. C. Waters (Eds.), *The changing face of home. The transnational lives of the second generation* (pp. 1-30). New York: Russell Sage Foundation.
- Lima, J. da S. (1985). Émigration et retours en Alto-Minho (Portugal): un bilan socio-économique du « salto ». *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 56(4), 1985, 505-524.
- Alexander, M. (2009). Qualitative social network research for relational sociology. *The annual conference of The Australian Sociological Association 2009: The Future of Sociology*. Retrieved from <https://core.ac.uk/download/pdf/143852012.pdf>.
- Mannheim, K. (1990). *Le problème des générations*. Paris: Nathan.
- Mason, J. (2004). Managing Kinship over Long Distances: The Significance of 'The Visit'. *Social Policy & Society*, 3(4), 421-429.

- Marques, F. (2006). *O Pimba. Um Fenómeno Musical*. Lisboa: Sete Caminhos.
- Mazzucato, V., Dankyi, E. & Poeze, M. (2017). Mapping transnational networks of care from a multi-actor and multi-sited perspective. In C. Bolzman, L. Bernardi & J.-M. Le Goff (Eds.), *Situating Children of Migrants across Borders and Origins. A Methodological Overview* (pp. 269-284), Dordrecht: Springer.
- Mills W. C. (2006 [1959]). *L'imagination sociologique* (traduit par Pierre Clinquant). Paris: Éditions La Découverte.
- Minoo, A. & Barzoo E. (2014). Temporal and generational impact on identity, home(land) and politics of belonging among the Kurdish diaspora. *Nordic Journal of Migration Research*, 4(2), 73-81.
- Mische A. (2011). Relational Sociology, Culture, and Agency. In J. Scott & P. Carrington (Eds.), *The sage handbook of social network analysis* (pp. 80–97). Thousand Oaks, CA: SAGE Publications.
- Molina, J. L., Petermann, S., & Herz, A. (2015). Defining and measuring transnational social structures. *Field Methods*, 27(3), 223-243.
- Monteiro, T. J. L. (2011). “Nós pimba!”: reflexão em torno das apropriações e dos juízos sobre um estilo musical estigmatizado. *Intercom*. Retrieved from <http://www.intercom.org.br/papers/nacionais/2011/resumos/R6-0820-1.pdf>.
- Morawska, E. (2003). Immigrant transnationalism and assimilation: A variety of combinations and the analytic strategy it suggests. In C. Joppke & E. Morawska (Eds.), *Toward assimilation and citizenship: Immigrants in liberal nation-states* (pp. 133-176). Hampshire, UK: Palgrave Macmillan.
- Morley, D. (2000). *Home territories: Media, mobility and migrancy*. London: Routledge.
- Munoz, M.-C. (1989). Janus portugais. L'identité de la seconde génération. *Hommes et Migrations*, 1123, 33-37.

- Nann, S. (2009). Les corps à corps migratoires. *Migrations Société*, 6(126), 35-42.
- Nedelcu, M. (2002). L'utilisation d'un espace virtuel par une communauté de professionnels immigrés : vers une nouvelle forme d'organisation diasporique ? *Autrepart*, (22), 147-165.
- Nedelcu, M. (2009). *Le migrant online: Nouveaux modèles migratoires à l'ère du numérique*. Paris: Éditions L'Harmattan.
- Nedelcu, M. (2010). (Re)penser le transnationalisme et l'intégration à l'ère du numérique. Vers un tournant cosmopolitique dans l'étude des migrations internationales ? *Revue européenne des migrations internationales*, 26(2), 33-55.
- Nedelcu, M. (2012). Migrants' new transnational habitus: Rethinking migration through a cosmopolitan lens in the digital age. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 38(9), 1339-1356.
- Newland, K., & Taylor, C. (2010). *Heritage tourism and nostalgia trade: A diaspora niche in the development landscape*. Washington, DC: Migration Policy Institute.
- Nguyen, T.-H. & King, B. (2004). The culture of tourism in the diaspora: The case of the vietnamese community in Australia. In T. Coles & D. J. Timothy (Eds), *Tourism, Diasporas and Space* (pp. 172-187). London, New York: Routledge.
- Nizet, J. & Rigaux, N. (2014). *La sociologie de Erving Goffman*. Paris: La Découverte (Collection Repères).
- O'Flaherty, M., Skrbis, Z., & Tranter, B. (2007). Home visits: Transnationalism among Australian migrants. *Ethnic and Racial Studies*, 30(5), 817-844.
- Olwig, K. F. (2007). *Caribbean journeys: An ethnography of migration and home in three family networks*. Durham: Duke University Press.
- Orellana, M. F., Thorne, B., Chee, A., & Lam, W. S. E. (2001). Transnational childhoods: The participation of children in processes of family migration. *Social Problems*, 48(4), 572-591.



- Paillé, P. (1994). L'analyse par théorisation ancrée. *Cahiers de recherche sociologique*, 23, 147-181.
- Perotti, A. (1996). *Migrations et société pluriculturelle en Europe*. Paris: Editions L'Harmattan.
- Pit-ten, I. C. & Krolak-Schwerdt S. (2016). Accuracy of teachers' tracking decisions: short- and long-term effects of accountability. *European Journal of Psychology of Education*, 31(2), 225-243.
- Portes, A., Guarnizo, L. E., & Landolt, P. (1999). The study of transnationalism: pitfalls and promise of an emergent research field. *Ethnic and Racial Studies*, 22(2), 217-237.
- Portes, A., & Zhou, M. (1993). The New Second Generation: Segmented Assimilation and its Variants Among Post-1965 Immigrant Youth. *The Annals of the American Academy of Political and Social Sciences*, 530(1), 74-96.
- Powell, C. & Dépelteau, F. (Eds.), (2013). *Conceptualizing relational sociology: Ontological and theoretical issues*. New York: Palgrave Macmillan.
- Qribi, A (2010). Socialisation et identité. L'apport de Berger et Luckmann à travers « la construction sociale de la réalité ». *Bulletin de psychologie*, 2(506), 133-139.
- Ramos, E. (2006). *L'invention des origines: sociologie de l'ancrage identitaire*. Paris: A. Colin.
- Ramos, E. (2015). *L'entretien compréhensif en sociologie: Usages, pratiques, analyses*. Paris: Armand Colin.
- Ramos, A.C. & Karl, U. (2016). Social relations, long-term care, and well-being of older migrants in Luxembourg. *GeroPsych: The Journal of Gerontopsychology and Geriatric Psychiatry*, 29(2), 115-123.
- Reynolds, T. (2010). Transnational family relationships, social networks and return migration among British-Caribbean young people. *Ethnic and Racial Studies*, 33(5), 797-815.
- Richter, M. (2012). Researching transnational social spaces: A qualitative study of the Spanish second generation in Switzerland. *Forum Qualitative Sozialforschung / Forum: Qualitative*

*Social Research*, 13(3), 1-21. Retrieved from <http://www.qualitative-research.net/index.php/fqs/article/view/1678/3408>.

Richter, M., & Nollert, M. (2014). Transnational networks and transcultural belonging: a study of the Spanish second generation in Switzerland. *Global Networks*, 14(4), 458-476.

Riles, A. (2001). *The network inside out*. Ann Arbor: University of Michigan Press.

Robinson, O. C. (2014). Sampling in interview-based qualitative research: a theoretical and practical guide. *Qualitative Research in Psychology*, 11(1), 25-41.

Rumbaut, R. G. (2002). Severed or sustained attachments? Language, identity, and imagined communities in the post-immigrant generation. In P. Levitt & M. C. Waters (Eds.), *The changing face of home. The transnational lives of the second generation* (pp. 43-95). New York: Russell Sage Foundation.

Rumbaut, R. G. (2004). Ages, life stages, and generational cohorts: Decomposing the immigrant first and second generations in the United States. *International Migration Review*, 38(3), 1160-1205.

Ruting, B. (2012). 'Like touching with your roots': migrants' children visiting the ancestral homeland. *Australian Geographer*, 43(1), 17-33.

Santelli, E. (2004). De la « deuxième génération » aux descendants d'immigrés maghrébins. Apports, heurts et malheurs d'une approche en termes de génération. *Temporalités*, 2(2), 29-43.

Santelli, E. (2016). *Les descendants d'immigrés*. Paris: La Découverte.

Sapin, M., Spini, D., & Widmer, E. (2007). *Les parcours de vie: de l'adolescence au grand âge*, 39. Collection le savoir suisse.

Sardinha, J. (2008). "Even if the only thing for me to do here was to milk cows": Portuguese emigrant descendant returnees from Canada narrate pre-return desires and motivations. *Diaspora: A Journal of Transnational Studies*, 17(3), 316-339.

- Sardinha, J. (2011). Portuguese-Canadian emigrant descendents in multicultural Canada: Ambiguous identity in a sure-footed nation or cultural awareness in an uncertain country? *Journal of International Migration and Integration*, 12(4), 371-389.
- Sayad, A. (1999). *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*. Paris : Seuil (Collection Liber).
- Scheibelhofer, E. (2011). Potential of qualitative network analysis in migration studies-Reflections based on an empirical analysis of young researchers' mobility aspirations. *Migration Letters*, 8(2), 111.
- Settersten, R. A. (2003). *Invitation to the life course: Toward new understandings of later life*. Amityville, New York: Baywood Publishing Company.
- Schiltz, A. (2013). *Migrations et développement dans un espace politique changeant. Analyse de la mobilité intra-européenne entre le Portugal et le Luxembourg*. (Doctoral dissertation). Université du Luxembourg, Luxembourg.
- Sigad, L. I., & Eisikovits, R. A. (2010). "You can't exactly act American here in Israel!": identity negotiations of transnational north American-Israeli children and youth. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 36(7), 1013-1031.
- Silvano, F. (2005). Ir à terra – mobilidade transnacional e construção de sedentariades imaginadas. In C. Balsa (Org.), *Relações Sociais de Espaço, Homenagem a Jean Remy* (pp. 199-218), Lisboa: Colibri.
- Simmel, G. (1981 [1918]). *Sociologie et épistémologie* (Traduit par L. Gasparini). Paris: Presses universitaires de France (Collection Sociologies).
- Skrbiš, Z. (2008). Transnational families: theorising migration, emotions and belonging. *Journal of Intercultural Studies*, 29(3), 231-246.
- Smith, M. P., & Guarnizo, L. E. (1998). *Transnationalism from below* (Vol. 6). New Brunswick, N.J.: Transaction Publishers.

- Smith, R. (2002). Life course, generation, and social location as factors shaping second-generation transnational life. In P. Levitt & M. C. Waters (Eds.), *The changing face of home. The transnational lives of the second generation* (pp. 145-167). New York: Russell Sage Foundation.
- Somers, M. R. (1994). The narrative constitution of identity: A relational and network approach. *Theory and Society*, 23(5), 605-649.
- Somerville, K. (2007). Life cycle events and the creation of transnational ties among second generation South Indians. In L. Tepperman & H.-D. Dickinson (Eds.), *Sociology in Canada: A canadian sociological association reader* (pp. 92-94). Oxford: Oxford University Press.
- Somerville, K. (2008). Transnational Belonging among Second Generation Youth: Identity in a Globalized World. *Journal of Social Sciences*, 10(1), 23-33.
- Stephenson, M. L. (2002). Travelling to the ancestral homelands: the aspirations and experiences of a UK Caribbean community. *Current Issues in Tourism*, 5, 378-425.
- Strauss, A. L. (1987). *Qualitative analysis for social scientists*. New York: Cambridge University Press.
- Strauss, A., & Corbin, J. M. (1990). *Basics of qualitative research: Grounded theory procedures and techniques*. Thousand Oaks, CA: Sage.
- Strauss, A., & Corbin, J. (2003). L'analyse de données selon la grounded theory. Procédures de codage et critères d'évaluation. In D. Céfaï, *L'Enquête de Terrain* (pp. 363-379). Paris: La Découverte.
- Stridjhorst dos Santos, I. (2002). Pratiques culturelles et circulation en Europe. Les lusodescendants. *Revue de synthèse*, 5, pp. 167-192.
- Stridjhorst dos Santos, I. (2003). Discours d'appartenance, pratiques d'inscriptions sociales et territoriales: des descendants de migrants portugais de France. *Recherches En Anthropologie Au Portugal*, 9(1), 23-35.

- Strijdhorst dos Santos, I. (2005). Being a part of several "worlds": sense of belonging and wedding rites among Franco-Portuguese youth. *Nar. Umjet* (Croatian Journal of Ethnology and Folklore Research), 42(1), 25-45.
- Strijdhorst dos Santos, I. (2005). Entre mémoire institutionnelle et mémoire personnelle: quelle mémoire partagée de la migration portugaise en France. *Diasporas*, 6, 84-95.
- Strijdhorst dos Santos, I. (2007). Les Luso-descendants: une nouvelle première génération d'émigrants. *Agora débats/jeunesse*, 45, 44-54.
- Teerling, J. (2011). The development of new 'third-cultural spaces of belonging': British-born Cypriot 'return' migrants in Cyprus. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 37(7), 1079-1099.
- Thomson, M., & Crul, M. (2007). The second generation in Europe and the United States: How is the transatlantic debate relevant for further research on the European second generation? *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 33(7), 1025-1041.
- Tomás, R. (2018). *Developing oral language skills in language-minority children*. (Unpublished doctoral dissertation), University of Luxembourg, Luxembourg.
- Tourbeaux, J. (2012a). Intégration et frontières sociales au Luxembourg. *Revue Européenne Des Sciences Sociales. European Journal of Social Sciences*, (50-2), 115-145.
- Tourbeaux, J. (2012b). L'intégration des Portugais du Luxembourg. *European Journal of Sociology/Archives Européennes de Sociologie*, 53(2), 235-262.
- Tremblay, D.-G. (2013). Introduction. Les sciences sociales face aux temporalités. In C. Dubar & Thoemmes, J. (Dir.), *Les temporalités dans les sciences sociales* (Vol. 68, pp. 7–12). Toulouse: Octarès Éditions (Collection Temporalités: Travail et Société).
- Tsuda, T. (2003). *Strangers in the Ethnic Homeland: Japanese Brazilian Return Migration in Transnational Perspective*. New York: Columbia University Press.

- Ueda, R. (2002). An Early Transnationalism? The Japanese American Second Generation of Hawaii in the Interwar Years. In P. Levitt & M. C. Waters (Eds.), *The changing face of home. The transnational lives of the second generation* (pp. 33-42). New York: Russell Sage Foundation.
- Urry, J. (2000). *Sociology beyond societies: Mobilities for the twenty-first century*. London; New York: Routledge.
- Van Kerckem, K., Van der Bracht, K, Stevens, P. A. J. & Van de Putte, B (2013). Transnational Marriages on the Decline: Explaining Changing Trends in Partner Choice among Turkish Belgians. *International Migration Review*, 47(4), 1006-1038.
- Vathi, Z. & King, R. (2011). 'Have you got the British?': Narratives of migration and settlement among Albanian-origin immigrants in London. *Ethnic and Racial Studies*, 36(11), 1-20.
- Vathi, Z., Duci, V., & Dhembo, E. (2016). Homeland (Dis)integrations: Educational experience, children and return migration to Albania. *International Migration*, 54(3), 159–172.
- Vautier, C. (2008). La longue marche de la sociologie relationnelle. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 4(1), 77-106.
- Vertovec, S. (1999). Conceiving and researching transnationalism. *Ethnic and Racial Studies*, 22(2), 447-462.
- Vertovec, S. (2001). Transnationalism and identity. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 27(4), 573-582.
- Vertovec, S. (2003). Migration and other modes of transnationalism: towards conceptual cross-fertilization. *International Migration Review*, 37(3), 641-665.
- Vertovec, S. (2009). *Transnationalism*. New York: Routledge.
- Vickerman, M. (2002). Second-generation West Indian transnationalism. In P. Levitt & M. C. Waters (Eds.), *The changing face of home. The transnational lives of the second generation* (pp. 341-366). New York: Russell Sage Foundation.

- Wagner, L. (2008). Diasporic visitor, diasporic tourist. Post-migrant generation Moroccans on holiday at 'home' in Morocco. *Civilisations. Revue internationale d'anthropologie et de sciences humaines*, 57, 191–205.
- Wang, B., & Collins, F. L. (2016). Becoming cosmopolitan? Hybridity and intercultural encounters amongst 1.5 generation Chinese migrants in New Zealand. *Ethnic and Racial Studies*, 39(15), 2777-2795.
- Wang, L. K. (2016). The benefits of in-betweenness: return migration of second-generation Chinese American professionals to China. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 42(12), 1941-1958.
- Waters, M. C. (2014). Defining difference: the role of immigrant generation and race in American and British immigration studies. *Ethnic and Racial Studies*, 37(1), 10-26.
- Wessendorf, S. (2007). 'Roots migrants': transnationalism and 'return' among second-generation Italians in Switzerland. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 33(7), 1083-1102.
- Wessendorf, S. (2009). Local attachments and transnational everyday lives: second-generation Italians in Switzerland and Italy. *COMPAS (Centre on Migration, Policy and Society, Working paper 59)*. Retrieved from [https://www.compas.ox.ac.uk/wp-content/uploads/WP-2008-059-Wessendorf\\_Italians\\_Switzerland.pdf](https://www.compas.ox.ac.uk/wp-content/uploads/WP-2008-059-Wessendorf_Italians_Switzerland.pdf).
- Wessendorf, S. (2014). *Commonplace diversity: Social relations in a super-diverse context*. Basingstoke: Palgrave Macmillan.
- Wessendorf, S. (2017). Migrant belonging, social location and the neighbourhood: Recent migrants in East London and Birmingham. *Urban Studies*, 1-16.
- Wilding, R. (2006). 'Virtual' intimacies? Families communicating across transnational contexts. *Global Networks*, 6(2), 125-142.
- Wimmer, A., & Schiller, N. G. (2003). Methodological nationalism, the social sciences, and the study of migration: An essay in historical epistemology. *International Migration Review*, 37(3), 576-610.

- Wolf, D. L. (1997). Family secrets: Transnational struggles among children of Filipino immigrants. *Sociological Perspectives*, 40(3), 457-482.
- Wolf, D. L. (2002). There's No Place Like "Home": Emotional Transnationalism and the Struggles of Second-Generation Filipinos. In P. Levitt & M. C. Waters (Eds.), *The changing face of home. The transnational lives of the second generation* (pp. 255-294). New York: Russell Sage Foundation.
- Yang, L. & Wall, G. (2009). Ethnic tourism: A framework and an application. *Tourism Management*, 30(4), 559-570.
- Yiu, J. (2009). Theorizing second-generation transnationalism: Practice versus process. *104th annual meeting of the American Sociological Association*. Retrieved from [http://citation.allacademic.com/meta/p\\_mla\\_apa\\_research\\_citation/3/0/9/9/5/pages309957/p309957-1.php](http://citation.allacademic.com/meta/p_mla_apa_research_citation/3/0/9/9/5/pages309957/p309957-1.php).
- Zeitlyn, B. (2012). Maintaining transnational social fields: the role of visits to Bangladesh for British Bangladeshi children. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 38(6), 953-968.
- Zhou, M. (1997). Segmented assimilation: Issues, controversies, and recent research on the new second generation. *The International Migration Review*. 31(4), 975-1008.
- Zhou, M. (2004). The role of the enclave economy in immigrant adaptation and community building: The case of New York's Chinatown. *Immigrant and Minority Entrepreneurship: The Continuous Rebirth of American Communities*, 37-60.
- Zhou, M., & Bankston III, C. L. (1994). Social capital and the adaptation of the second generation: The case of Vietnamese youth in New Orleans. *International Migration Review*, 28(4), 821-845.
- Znaniecki, F. (1934). *The method of sociology*. New York: Octagon Books.
- Zontini, E. (2007). Continuity and change in transnational Italian families: the caring practices of second-generation women. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 33(7), 1103-1119.



Zontini, E. (2010). Enabling and constraining aspects of social capital in migrant families: ethnicity, gender and generation. *Ethnic and Racial Studies*, 33(5), 816-831.

Zontini, E., & Reynolds, T. (2018). Mapping the role of 'transnational family habitus' in the lives of young people and children. *Global Networks*, 18(3), 418-436.

# Annexe : Guide de l'Entretien compréhensif (comprend une Carte de (dés)appartenance)

## Avant de commencer l'entretien :

- Demander si l'enregistrement de l'entretien est possible ;
- Expliquer et signer les *termes de consentement* ;
- Rappeler que l'entretien peut être interrompu à tout moment (même une fois finalisé, la participation peut être retirée du projet).

## Consigne :

*Racontez-moi votre vie, les moments qui ont été importants pour vous, les expériences qui vous ont constitué en tant que personne, tout en gardant comme toile de fond la question : quand et comment est-ce que le Portugal et la culture portugaise ont entrés et sortis de votre vie. Imaginons que je dois faire un film de votre vie, et j'ai besoin de tous les éléments nécessaires pour le faire.*

## PARTIE I – ENTRETIEN COMPRÉHENSIF

Ces questions seront introduites **QUE** si elles ne surgissent pas pendant la narration libre qui suit la consigne (oui si besoin d'approfondir des sujets abordés).

### 1. ENFANCE ET ADOLESCENCE

#### Objectifs :

- Connaître les personnes qui ont fait partie de l'enfance et de l'adolescence du participant et leurs (éventuelles) connexions avec le Portugal (p.ex., rôle des grands-parents, etc.)
- Savoir si le participant a eu un contact précoce avec la culture portugaise (et d'autres cultures)
- Comprendre sa relation avec les différentes langues et autres pratiques qui renvoient au Portugal
- Savoir comment la période scolaire a été vécue et où et comment le Portugal apparaît (ou pas) pendant cette époque-là
- Connaître ce qui a été transmis sur le Portugal, par qui, comment, où et à quels moments
- Connaître l'évaluation de la qualité (p.ex., bonne, mauvaise, positive, négative, etc.) de la relation « Moi et le Portugal » selon le regard du participant et le pourquoi de cette évaluation

#### Maison

- Parlez-moi un peu de votre enfance. Quand et où êtes-vous né(e) ? Avec qui, comment et où avez-vous grandi(e) ?
- Quelle était votre position par rapport aux différentes langues et autres pratiques (p.ex., alimentation, religion, traditions, consommation des *media* portugais, voyages de vacance au Portugal, fréquentation de *cafés*, folklore, etc.) (re)produites/pratiquées à la maison ? Comment les avez-vous vécues ?
- Avec qui, comment et où passiez-vous vos vacances (p.ex., scolaires, d'été, de Noël, de paques, etc.) ? Parlez-moi un peu de ces expériences. Comment les avez-vous vécues ?

- Comment avez-vous vécu votre relation avec vos grands-parents (ou autres, p.ex., oncles, etc.) ? Quelle a été ou est l'importance d'avoir des grands-parents portugais dans votre vie (p.ex., implication dans les pratiques familiales, etc.) ?
- Quels sont les souvenirs que vous gardez de votre enfance et adolescence (en particulier, par rapport à votre relation avec le Portugal) ?

### Études/École (préscolaire, primaire, secondaire et universitaire) /Temps libres

- Comment avez-vous vécu votre parcours scolaire (p.ex., où ; relation avec collègues et professeurs ; expériences avec les langues ; impositions familiales ; etc.) ?
- Et comment l'avez-vous vécu en tant que fils d'immigrés portugais ?
- Avez-vous fréquenté l'école portugaise ? Comment avez-vous vécu cette expérience ? Qu'est-ce que cela signifiait pour vous ?
- Dans le cas des immigrés il est fréquent que les parents ne maîtrisent pas la langue du pays (ici, l'allemand et le luxembourgeois). Qui vous a accompagné pendant cette période (p.ex., pour les devoirs scolaires, pour les temps-libres, etc.) ?

### Vie communautaire/voisinage

- Parlez-moi un peu du contexte communautaire dans lequel vous avez grandi. Comment l'avez-vous vécu (p.ex., les ami(e)s des parents, échanges avec les enfants des amis, voisinage, etc.) ?

## 2. ÂGE ADULTE ET VIE ACTIVE

### **Objectifs :**

- Savoir un peu plus sur la famille d'origine, son histoire et le rôle qu'elle a pu jouer/qu'elle joue dans la transmission des pratiques (d'un style(s) de vie (trans)national)
- Connaître le contexte de vie actuel (p.ex., famille actuelle, pratiques quotidiennes à la maison, travail, collègues, temps-libres, ami(e)s, etc.) en particulier les questions liées au mariage (p.ex., couple mixte).
- Savoir si le contact avec la culture portugaise continue, a été coupé ou si, par contre, il vient de (re)commencer
- Connaître les personnes qui font partie de la vie adulte et/ou active du participant et le rôle qu'elles peuvent avoir joué/peuvent jouer dans la permanence, rupture ou (re)création de pratique (d'un style de vie (trans)national)
- Connaître les différentes étapes de transmission de la culture portugaise : non seulement entre le participant (« seconde génération ») et ses parents (première génération) et grands-parents (génération zero), mais aussi entre ses parents (première génération) et ses enfants (troisième génération).

### Famille d'origine et contexte de vie d'origine

- Parlez-moi un petit peu plus de votre famille d'origine, de son histoire, de ces éléments (p.ex., grands-parents, père, mère, etc.). Est-ce que vous pensez qu'elle a joué/joue un rôle dans votre relation avec le Portugal ? Comment ? À travers qui, en particulier ?

### Famille actuelle et contexte de vie actuel

- Parlez-moi un petit peu plus de votre contexte de vie actuel (p.ex., famille, travail, collègues, temps-libre, ami(e)s, etc.). Est-ce que vous pensez que le Portugal a joué/joue un rôle dans votre quotidien ? Comment ? À travers qui, en particulier ?

#### Partenaire/Époux/Épouse

- Racontez-moi un petit peu plus votre histoire de vie ensemble (p.ex., où et comment vous vous êtes rencontrés, quelle est son origine, quelle langue parlez-vous habituellement, etc.). Est-ce que ce lien a joué/joue un rôle dans votre relation avec le Portugal ? Comment ?

#### Enfants/Petits-enfants

- Décrivez-moi votre relation avec vos enfants/petits-enfants p.ex., langue de communication, pratiques ensemble, etc.). Est-ce que le Portugal, la culture portugaise fait partie de vos rencontres et échanges (p.ex., entre vous et vos enfants ; entre vos parents et vos enfants) ? Comment ? Que représente ces échanges pour vous ?

#### Ami(e)s

- Parlez-moi un peu de vos ami(e)s (p.ex., comment les avez-vous rencontré, leur origine, langue de communication, pratiques communes, etc.). Est-ce que ces liens ont joué/jouent un rôle dans votre relation avec le Portugal et la culture portugaise (e.g., ami(e)s portugais au Luxembourg et ami(e)s aux Portugal) ? Comment ?

### **3. QUOTIDIEN ET RELATION AVEC LE PAYS D'ORIGINE DES PARENTS**

#### **Objectifs :**

- Identifier les pratiques quotidiennes liés au Portugal et à la culture portugaise ; celles qui se maintiennent, celles qui ont été supprimées et celles qui ont été (re)créées
- Connaître le quotidien du participant et comprendre où le pays d'origine des parents joue un rôle, comment et à travers qui
- Savoir si le participant se sent faire partie d'un groupe plus large – « seconde génération » d'immigrés portugais au Luxembourg –, pourquoi et comment il/elle le définit

### Quotidien et relation avec le Portugal

- Parlez-moi un peu/décrivez-moi votre quotidien ?
- Au long de votre vie, pensez-vous que votre relation avec le Portugal a changé ? Quand, comment, pourquoi et quelles ont été les personnes impliquées dans ce changement ?
- Aujourd'hui, pensez-vous que le Portugal fait partie de votre quotidien ? Comment ?
- Aujourd'hui, quel est l'endroit où vous vous sentez le plus « à la maison » ? Vous sentez-vous appartenir davantage au Luxembourg ou davantage au Portugal (p.ex., nationalité, propriétés, etc.) ?
- Est-ce que vous avez déjà vécu, ou envisager de vivre au Portugal dans le passé ou envisagez-vous, aujourd'hui, de vivre un jour au Portugal ?

- Si vos parents décident de vivre définitivement au Portugal, comment vivriez-vous cela ? (Ou comment le vivez-vous si c'est le cas aujourd'hui ?)

## **PARTIE II – CARTE DE (DÉS)APPARTENANCE & INFORMATIONS SUR CHAQUE ÉLÉMENT**

### **1. ELEMENTS IMPORTANTS À LA RELATION « MOI ET LE PORTUGAL »**

#### **Objectifs :**

- Connaître les éléments qui ont été/qui sont pertinents (trois degrés de pertinence : indispensable, très pertinent et pertinent) pour le participant, dans sa relation avec le pays d'origine des parents en ce qui concerne aussi bien la permanence que la rupture ou la (re)création de pratiques. Ceci, dans une perspective sur le parcours de vie – non seulement en captant le moment présent, mais en ayant une rétrospective sur les moments-clés de cette relation. Connaître non seulement les éléments (p.ex., personnes, pratiques, idées, évènements, institutions/organisations, choses, sentiments, etc.) impliqués dans cette relation, mais aussi les possibles relations entre ses éléments.

#### **Question introductive :**

Jusqu'à présent nous avons parlé de votre histoire de vie, de votre enfance, adolescence et vie adulte au Luxembourg ; du rôle que le Portugal, le pays d'origine de vos parents a joué dans votre vie et joue dans votre quotidien, aujourd'hui.

Maintenant, il s'agira de parler en détail de ce qui a joué/joue un rôle dans votre relation avec le pays d'origine de vos parents ; comment le Portugal est entré/entre (ou est sorti) dans votre vie.

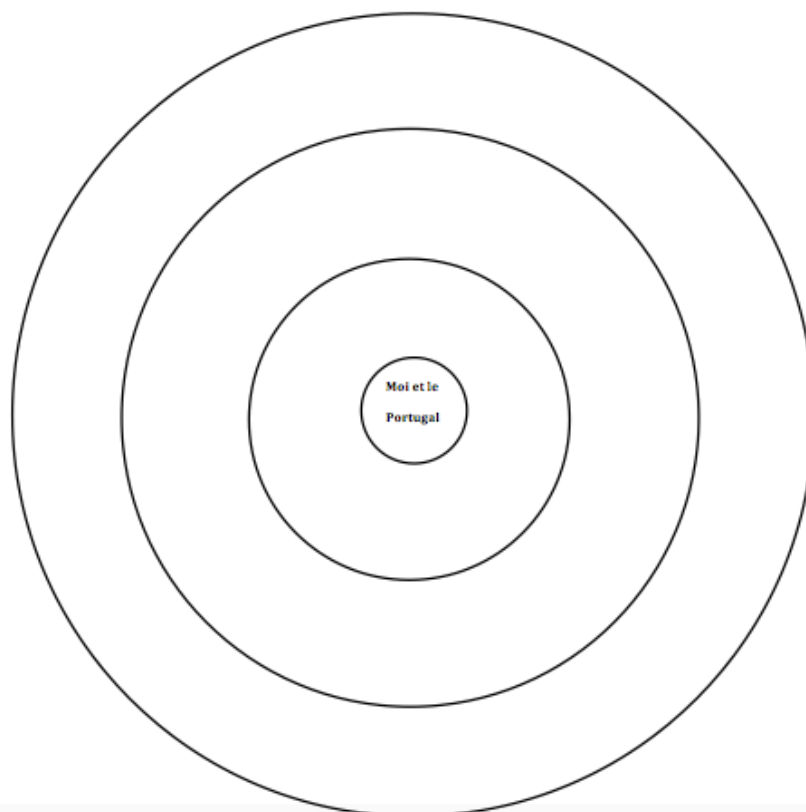
#### **1) Identifier et placer les éléments pertinents dans la carte de (dés)appartenance au pays d'origine : « Moi et le Portugal »**

##### *Premier moment :*

- Maintenant, je veux vous demander d'écrire les éléments qui ont été/sont pertinents dans votre relation avec le Portugal. Ces éléments peuvent être, non seulement des personnes, mais aussi des pratiques, des idées, des évènements, des institutions/organisations, des choses, des sentiments, etc. Ce que vous voulez.
- 🇵🇹 Sur les *Post-it* jaunes je voudrais vous demander d'écrire les éléments qui vous ont rapproché/qui vous rapproche du Portugal et de la culture portugaise
- 🇵🇹 Sur les *Post-it* verts je voudrais, maintenant, vous demander d'écrire les éléments, qui vous ont éloigné/qui vous éloigne du Portugal et de la culture portugaise

*Deuxième moment :*

- Maintenant, je veux vous demander de placer ces éléments *post-its*) dans cette carte de relations. Au centre vous trouverez la relation « Moi et le Portugal ». Les trois cercles signifient les niveaux de pertinences des éléments dans la relation : le premier signifiant « indispensable à la relation ‘Moi et le Portugal’ » ; le deuxième signifiant « très pertinent dans la relation ‘Moi et le Portugal’ » ; et, le troisième cercle signifiant « aussi pertinent dans la relation ‘Moi et le Portugal’ mais moins pertinent que le deuxième et beaucoup moins que le premier ».



## **2) Informations sur chaque élément de la carte de relations**

- Parlez-moi un peu de chaque élément (p.ex., pourquoi et quand a-t-il été/é pertinent, quelles ont été/sont les personnes et les lieux impliqués, pourquoi ce cercle en particulier, etc.).

## **3) Tracer des liens entre les éléments pertinents à la relation « Moi et le Portugal »**

- 🧩 Maintenant, je veux vous demander de tracer (crayon) des possibles relations/liens existent(e)s entre ses éléments, en m’expliquant un peu les relations tracées.